ANTHOLOGIE de la LITTÉRATURE CHINOISE

Des origines à nos jours

par

SUNG-NIEN HSU (1902-19 ?)

1932

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

ANTHOLOGIE de la LITTÉRATURE CHINOISE

Des origines à nos jours

par SUNG-NIEN HSU (1902-19 ?)

Collection Pallas, Paris, Librairie Delagrave, 1932, 445 pages.

Police de caractères utilisée : Times, 12 points.
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5'x11''

Édition complétée le 31 août 2005 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

ANTHOLOGIE

PREMIÈRE PARTIE : LA POÉSIE

DEUXIÈME PARTIE : LE ROMAN

*
* *

INTRODUCTION

p.5 Composer une anthologie *générale* d'une littérature plusieurs fois millénaire comme la littérature chinoise est une entreprise singulièrement malaisée. Il existe bien, sans doute, des anthologies chinoises ; mais les unes sont partielles et s'arrêtent longtemps avant notre époque ; les autres sont partiales. Leur commune lacune, c'est la suppression du roman et du théâtre. Il existe des collections littéraires, mais leurs directeurs s'inquiètent davantage de la quantité des morceaux rassemblés ou de la rareté de telle ou telle oeuvre — et une oeuvre rare n'a pas forcément une grande valeur littéraire — que de leur qualité. Enfin, les préoccupations morales et moralisantes obligeaient nos critiques à écarter un nombre important d'oeuvres de réelle valeur, soit parce que leurs auteurs menaient ou avaient mené une vie peu régulière, soit parce que certains morceaux cependant charmants leur paraissaient légers. De toute façon, il était temps de faire de nouvelles recherches dans nos innombrables oeuvres littéraires, d'établir un nouveau plan et un nouveau classement.

Dans ce cadre fort restreint, j'ai voulu exposer au lecteur les morceaux représentatifs de la *poésie,* de la *philosophie,* de *l'histoire,* du *roman* et du *théâtre* chinois. Je ne prétends pas en avoir réuni tous les chefs-d'oeuvre, les limites de l'ouvrage ne me le permettaient pas ; j'affirme cependant que tous les morceaux qu'un aspirant à la littérature chinoise doit connaître sont ici. J'ai réservé une large place à la poésie, particulièrement riche, au roman, injustement négligé jusqu'à présent, et au théâtre, considéré à tort par nos anciens lettrés comme un art mineur. La philosophie chinoise exige des lecteurs une particulière connaissance de notre peuple, aussi ne devait-elle pas occuper ici une grande place ; j'ai cité seulement quelques fragments caractéristiques de chaque école. L'histoire chinoise est à la fois riche et pauvre. Depuis des siècles chaque dynastie possédait, sous des formes et des noms différents, un p.6 bureau national de l'Histoire. De plus, sous chaque dynastie, des écrivains plus ou moins nombreux s'étaient consacrés à l'histoire, seuls ou en collaboration. Notre histoire est donc riche. Mais si l'on recherche parmi les travaux historiques chinois ceux qui offrent le plus d'affinité avec des ouvrages historiques européens, on n'en trouve pas ou bien peu ! On verra plus loin que les histoires chinoises ne sont guère que des notes fragmentaires, des mémoires, et non pas des oeuvres d'ensemble. Aussi leur ai-je mesuré la place ici.

Au cours de cette *Anthologie,* je me suis efforcé d'être *précis* et *impartial.* Plus on approche de l'Orient et de l'Extrême-Orient et plus on approche de l'Imprécision. Voici un exemple entre tant d'autres : Li T'ai-po est un de nos poètes de génie. Cherchez ce nom dans le meilleur dictionnaire chinois, les *Sources des expressions* (*Ts'eu yuan*), vous ne trouverez ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. En revanche, si on cherche ces dates dans les ouvrages littéraires, on en découvre au moins dix différentes pour sa naissance et autant pour sa mort ! il faut donc choisir parmi ces dates celle qui approche le plus de la réalité. Même imprécision pour les faits. Il s'ensuit que les recherches exigent un effort considérable et une attention soutenue. Quand, après de mûres réflexions, je me suis arrêté à une date très probable, à défaut d'une date certaine, je l'ai toujours fait suivre d'un point d'interrogation.

Trois grands courants de pensée dominent la Chine intellectuelle : le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme. Chaque courant a donné naissance à de nombreuses écoles. J'ai eu, parmi mes professeurs chinois, des lettrés confucianistes, des lettrés bouddhistes et des lettrés taoïstes. J'ai reçu à la fois ces diverses influences ; c'était bien là le meilleur moyen de n'en conserver aucune. De plus, dix ans de séjour en France m'ont appris la valeur réelle de la liberté. Je suis libéré de tout dogme et ne me fais le propagandiste d'aucune école. C'est dans ces dispositions impartiales que j'ai choisi ces morceaux littéraires et toujours avec le même esprit que je les ai critiqués.

La meilleure méthode de traduction est évidemment celle *de la traduction serrée.* J'entends par ce terme *toute traduction rigoureusement fidèle à l'idée exprimée dans le texte original.* La méthode de la traduction « mot à mot » n'est pas infaillible. D'abord, ou n'arrive pas toujours à trouver une expression, une tournure de phrase, un mot p.7 français qui corresponde *exactement* aux caractères chinois. Ensuite, admettons qu'on y parvienne, un morceau littéraire ainsi traduit donnerait-il une idée même approximative du texte original ? J'ai donc traduit mot à mot chaque fois que je l'ai pu ; mais là où il m'a été impossible d'employer cette méthode, j'ai cherché et employé les tournures de phrase, les expressions ou les mots français qui approchent le plus du texte chinois.

*
* *

I.

Les origines. La dynastie des Tcheou et celle des Ts'in (2307 -207).

La première manifestation de la civilisation chinoise aurait été la création des huit trigrammes (*pa koua*) par Fou-hi (4217 ?). Plus tard, un des ministres de Houang ti (2697), appelé Ts'ang-kie, aurait créé la première écriture chinoise. La tradition prétend que les *San fen,* oeuvres perdues avant l'ère chrétienne, auraient été écrits par Souei-jen, le roi précédant Fou-hi, par Fou-hi et par Chen-nong (2837 ?). Il y a là une contradiction : les *San fen* auraient été composés bien avant la création de l'écriture ! Sous le règne de Yao, en 2307, le peuple aurait chanté la *Chanson populaire des grandes routes.* De nombreux lettrés chinois affirment l'authenticité de cette chanson ; je me suis donc cru autorisé à commencer par elle mon *Anthologie.*

Sous la dynastie des Tcheou (1142-247), les ouvrages anciens existaient encore en partie. *K'ong K'ieou* ou Confucius (551-479) avait pu remanier le *Yi king,* le *Che king* et le *Chou king*. Le *Yi king* ou *Livre des changements* n'est autre chose que l'explication des huit trigrammes créés par Fou-hi.

Toute chose a pour origine le *T'ai ki* ou *Poutre suprême,* explication qu'il faut se garder de confondre avec celle du *t'ai ki* de Tcheou Touen-che (voir plus loin). Le *T'ai ki* comprend l'élément mâle, *Yang,* et l'élément femelle. *Ying*. De la rencontre de ces deux éléments naissent *trois puissances* (*san t'ai*) *:* ciel*,* terre et homme. Les trigrammes représentent la rencontre de ces éléments dont la variété, si je peux employer ce mot, est indéfinie. C'est là l'idée fondamentale du taoïsme. Mais le *Yi king,* avec les explications de Wen wang (d. 1135), de Tcheou kong (d. 1095), et de Confucius, était utilisé par les anciens comme livre de divination.

p.8 Dans la haute antiquité, chaque souverain nommait deux historiographes : celui de Gauche qui notait ses faits, et celui de Droite, ses paroles. Les notes de l'historiographe de Gauche formaient le *Printemps* et l'*Automne* (dont je reparlerai), et celles de l'historiographe de Droite, le *Chang chou* ou le *Chou king*. Le *Chou king,* dont un chapitre est consacré à Yao (d. 2258), est le plus ancien ouvrage d'histoire chinois. Malheureusement, en 213, le Premier Empereur des Ts'in le fit brûler avec d'autres livres. Presque un tiers en fut secrètement conservé grâce à un vieux docteur de Ts'in, Fou Cheng. Plus tard, aux environs de 143, sous les Han. on prétendit découvrir le manuscrit de cet ouvrage. Mais on craint qu'il ne s'agisse que de quelque adroite imitation !

L'ouvrage qui nous fournit le plus de renseignements et d'une façon sûre sur la vie du peuple au début de notre histoire est assurément le *Che king,* ou

Livre des vers. Ce recueil contient trois cent cinq poèmes, choisis par Confucius, d'après Sseu-ma Ts'ien. Les savants chinois se contredisent : les uns sont de l'avis de Sseu-ma Ts'ien et les autres croient que Confucius ne retoucha pas cet ouvrage. Je crois qu'il faut prendre en considération les *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien. Le plus ancien de ces poèmes fut composé sous le règne de T'ai-kia (1753-1721), des Chang, les quatre autres poèmes parmi les plus anciens datent de la même dynastie (1783-1123) ; les poèmes les plus récents furent composés sous le règne de Ting-wang (606-586), des Tcheou. On divise ces poèmes, d'après la différence d'inspiration, en trois catégories : les *fong,* poèmes populaires, les *ya*, poèmes composés par les mandarins ou les gens cultivés de la Cour, et les *song,* louant les vertus et les exploits du souverain ; on les classe également en trois catégories, d'après le style : les *fou*, narrations ; les *pi*, métaphores, paraboles, et les *hing,* tel ou tel fait qui inspire, par association d'idées, l'auteur. Il me semble que les plus beaux poèmes sont les *fong,* parce que, composés par le peuple, ils sont sincères, pathétiques et sans artifice ; viennent ensuite les *ya,* où déjà la morale souvent étroite et fade se mêle à la littérature ; les plus mauvais sont les *song*, qui, malgré leur style grave, n'ont qu'une valeur littéraire très mince. Les lettrés chinois de l'ancienne école prétendent le contraire. Les *song* louent tantôt la piété filiale, tantôt la vertu féminine (chasteté, fidélité, obéissance, aide au mari), ou, encore, exhortent $_{p.9}$ l'amour fraternel ; ils conseillent d'être sérieux, respectueux, circonspects, travailleurs et économes. On y voit toute l'intention moralisante confucéenne. Cependant, le vrai trésor littéraire réside dans les poèmes qui parlent *librement* de l'amour. Les hommes pensent aux femmes (*Kouan tsiu*), et les femmes aux hommes (*Kiuan-eul*) *;* les poèmes décrivent soit la beauté ou la vie féminine (*Yen yen*), soit la parfaite union (*Tch'eou mieou*). D'autres thèmes (mariage, désespoir d'amour, etc.) complètent heureusement le groupe. Pourtant les moralistes considéraient ces poèmes comme « obscènes » (*yin*) ; toutefois, malgré leur mépris, ils les lisaient et relisaient sans cesse.

Confucius fut moins heureux dans son remaniement du *Printemps et Automne.* Les jugements du moraliste tuent l'objectivité de l'historien. Ce n'est plus une histoire, mais des « maximes d'histoire ».

Mais Confucius est surtout connu comme philosophe. Sa philosophie est impersonnelle, terre à terre. Il disait : « Je transmets, mais ne crée pas. » En effet, il n'a pas écrit une oeuvre philosophique proprement dite ; sa doctrine s'éparpille dans les *Yi king, Chou king, Che king, Li ki* (*Livres des Rites*), *Tch'ouen Ts'ieou* (*Printemps et Automne*), *Sseu chou* (*Quatre Livres*), *Yi li* et *Tcheou li* (deux rituels), *Hiao king* (*Livre de la piété filiale*). Le livre le plus important, renfermant la plupart de ses pensées, est l'un des *Quatre Livres,* les *Louen yu,* entretiens du Maître et de ses disciples. N'oublions pas que Confucius était né dans la cité Tseou, du royaume Lou, soit dans la ville actuelle K'iu-feou, du Chan-tong ; il représentait la *pensée du Nord.* Toute la doctrine de Confucius est basée sur le *jen.* L'interprétation de ce caractère est

aussi variée que possible ; Confucius lui-même n'a pu en donner une définition précise. Or, le caractère *jen* est composé de deux autres caractères : *jen* (homme) et *eul* (deux) : ce qui signifie la conduite qu'on doit adopter à l'égard d'un autre homme ou dans la vie sociale. Quand on traduit le caractère *jen* par *charité universelle,* on en donne une définition incomplète. Confucius a essayé de définir d'une façon plus étroite, mais plus précise, le *jen* (voir *Anthologie*). Confucius, qui refusait de parler des manifestations étranges, croyait cependant à l'existence d'un ciel conscient qui gouverne notre univers. Le ciel fixe notre destin devant lequel nous n'avons qu'à nous incliner et le *jen* n'est que la voie par laquelle nous parvenons à la sérénité céleste. Confucius prêche encore la piété $_{p.10}$ filiale ; le ciel est le père du souverain, le souverain est le père du peuple ; le fils doit respecter et bien servir son père, le père doit respecter le souverain, et le souverain le ciel. La piété filiale est une vertu essentielle, la base du *jen*. Voilà la philosophie confucéenne dans ses grandes lignes. Cette philosophie conduit tout droit les gens à la lâcheté (puisque le destin fixe tout, à quoi bon lutter ?), à l'hypocrisie (les rites, puis la question de « face »), à la perte de leur personnalité. De plus, Confucius idolâtrait les anciens :

> « Je ne fais pas cela parce que l'antique roi Yao ne l'aurait pas fait.

Alors, au lieu d'avancer vers l'inconnu, — seul moyen de progresser, — on recule. Confucius s'est arrêté à mi-chemin. Il aurait dû, pour être logique avec lui-même, se débarrasser de sa tunique, grimper sur un arbre et, tout en se cherchant la vermine, méditer sur la noble simplicité de nos ancêtres. Toutes ces platitudes convenaient d'ailleurs parfaitement à la masse qui accepte tout par veulerie et singe les anciens par paresse. Au reste, elles convenaient également à nos souverains qui, avec habileté, la favorisaient : bien propagées, elles entretenaient dans l'ignorance un troupeau facile à diriger. Il faut oser dire que cette philosophie tant vantée a plongé la Chine dans un gouffre dont elle sortira Dieu sait quand ! Le gouvernement de notre République a pris la responsabilité de démolir tous les temples de Confucius (1930), mais, un an après, il a pris la responsabilité plus grave encore de les restaurer.

Les disciples, vrais ou faux, de Confucius sont nombreux ; le plus célèbre est *Meng K'o* (372-289), ou Mencius. Lui aussi naquit dans le Chan-tong ; il compta parmi les élèves de Tseu-sseu, petit-fils de Confucius. Il vivait à l'époque des Royaumes combattants (à partir de 403 jusqu'à la fin des Tcheou), époque de troubles, mais où toute pensée prit un libre essor. Aussi, tout en développant la doctrine du Maître, Mencius avait les idées plus larges ; ne dit-il pas :

> « Le peuple est noble... le souverain est sans importance ?

N'eut-il pas le courage de déclarer :

> « Quel homme était Chouen ? Quel homme suis-je ?

N'ambitionnait-il pas d'égaler ce dernier ? Alors que Confucius soupire seulement :

> « … Si le ciel voulait éteindre ce *wen* (vertus visibles)... je ne pourrais pas assister à la manifestation de ce *wen*)...

et qu'il s'incline servilement devant la volonté céleste ! Une autre caractéristique de Mencius, aussi célèbre que sa tendance démocratique, c'est sa croyance en la bonté p.11 primitive de la nature humaine. Mais cette pensée très discutable lui attira des contradicteurs.

Quoiqu'il fût confucianiste, Siun Houang (310 ?-230 ?) affirma en effet que la nature humaine est mauvaise. Le premier de nos instincts est celui de la conservation. On vit toujours aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose. Le sentiment de la bonté n'est pas instinctif ; ce n'est qu'à force de réflexion, d'éducation, de *fausseté,* comme dit Siun Houang, que nous parvenons à le concevoir. Siun Houang découvrit l'indifférence céleste à notre égard et exhorta ses contemporains à conquérir la nature, pensée active, courageuse, bien supérieure à celle de Confucius qui confiait son sort au seul ciel.

En face de Confucius, se dressait avec une puissance égale *Li Eul* (570 ?-490 ?), ou Lao-tseu, chef de l'École taoïste. Nous ignorons presque tout de sa vie. Cependant, nous savons qu'en 518, lorsque Confucius entra dans le territoire des Tcheou, il alla saluer respectueusement Lao-tseu comme son maître, alors que celui-ci était archiviste des Tcheou. Lao-tseu naquit dans le royaume de Tch'en, plus tard englobé par les Tcheou (les provinces actuelles de Hou-nan, Hou-pei, Ngan-houei, Tché-kiang, Kiang-sou, une partie du Chan-tong et une partie du Ho-nan). Certains sinologues croient à tort que la philosophie de Lao-tseu est issue de l'Inde ; les Chinois et quelques Japonais estiment, avec plus de raison, que la philosophie de Lao-tseu représente la *pensée du Sud ;* enfin ce qui est plus sûr, c'est que cette philosophie est le résultat de la cristallisation des pensées antiques purement chinoises. Le fond de cette philosophie est le *tao* (Voie), d'où vient le mot *taoïsme.* Le *tao* existait avant le ciel et la terre et demeure sans forme et invisible. De lui naquit tout l'univers, car il est « le mystère des mystères ». De ce *tao* naquit *un ;* de *un, deux ;* de *deux, trois* ; de *trois*, mille et mille choses. Le *deux* se compose de l'élément *yang* (mâle) et de l'élément *yin* (femelle). Le trois comprend non seulement ces deux éléments ou énergies, mais encore un nouvel élément, né de la rencontre des deux premiers. Cette doctrine est très voisine de celle du *Yi king* (voir plus haut). Or, le *tao* n'agit pas, et pourtant les saisons, les choses, les êtres, etc., évoluent. Pour gouverner un peuple, il faut se conformer au *tao*, c'est-à-dire pratiquer la théorie du *non-agir* et l'éducation *sans parole*. Et, dans l'espèce humaine, celui qui approche le plus du *tao*, c'est le nourrisson : « La vertu p.12 immuable ne quitte pas l'homme, elle retourne au nourrisson », ou « Celui qui possède beaucoup de vertu ressemble à un petit enfant », conception qu'on retrouve beaucoup plus tard dans le christianisme.

Yang Tchou, ou Yang-tseu, était élève de Lao-tseu. Nous n'avons conservé aucune de ses oeuvres proprement dites, mais celles de Mencius, de Tchouang-tseu, Han-tseu (Han Fei, élève de Siun Houang) et Lie-tseu, etc., rapportent sur Yang-tseu des anecdotes et certaines de ses paroles. L'influence de Yang-tseu était considérable : à l'époque de Mencius, la philosophie de Yang-tseu occupait une place égale à celles de Lao-tseu et de Confucius. Aussi Yang-tseu était-il la bête noire de Mencius. D'après le peu qu'il nous reste de ses pensées, nous savons qu'il conseillait de jouir du présent et de pratiquer un égoïsme relatif. Yang-tseu était un pessimiste : la maladie, les chagrins, les ennuis occupent la majeure partie de notre vie très courte, et pour jouir de l'existence, non seulement matériellement, mais aussi intellectuellement, il faut être libéré de tous les désirs, de toutes les ambitions et vanités qui nous tourmentent. De cette profonde amertume causée par la fuite du temps (amertume qui se manifestera plus tard chez nos poètes, notamment chez Li Po), Yang-tseu en arrive à n'aimer que lui-même : ne pas sacrifier même un cheveu pour le bien public. Les lettrés confucianistes critiquaient avec mesquinerie cette doctrine tout en pratiquant autant, sinon davantage, l'égoïsme de Yang-tseu.

Tchouang Tcheou (380 ?-320 ?), ou Tchouang-tseu, avait une conception du *tao* semblable à celle de Lao-tseu. Pour lui aussi, l'époque heureuse n'est pas celle où la civilisation est développée, mais celle où les rites n'entravaient pas la liberté et celle où l'on ne comptait sur personne pour réaliser le bonheur. Le scepticisme de Tchouang-tseu l'amène à considérer tout au même niveau tant dans le domaine matériel que dans le domaine moral ; la mort est aussi naturelle que la naissance :

> « Or, vivre, c'est un hasard du temps ; mourir, c'est se conformer à la loi de nature.

Et cette phrase qui évoque tout de suite les *Essais* :

> « Sais-je si le plaisir de vivre n'est pas une tromperie ? Si la mort ne ressemble pas à un jeune homme qui a quitté de bonne heure son pays natal et qui n'y retournera plus ?

Tchouang-tseu n'était pas seulement un penseur de haute valeur, mais encore un prosateur remarquable. Certains passages de ses oeuvres touchent au p.13
domaine des fables ; j'en ai reproduit quelques-uns dans la partie *Roman.*

La période marquée par la fin des Tcheou, bien qu'assombrie par les guerres, fut l'une des plus riches dans l'Histoire des lettres chinoises. En dehors des écoles, confucéenne et taoïste, d'autres écoles, celles de Mo-tseu, des logiciens (*ming kia*), des juristes (*fa kia*), etc., connurent chacune l'heure de la gloire. Les anciens Chinois ne distinguaient pas la jurisprudence de la philosophie ; j'ai écarté de mon *Anthologie* les morceaux concernant la science du droit.

Mo Ti (500 ?-425 ?), ou Mo-tseu, possédait à fond la doctrine confucéenne ; grave à cette connaissance approfondie, il attaquait les confucianistes dans leurs points faibles, il voulait savoir « comment » on peut entreprendre telle chose, propager telle doctrine, alors que les lettrés confucianistes s'arrêtent au « pourquoi ». Mo-tseu avait été élevé par un gardien du temple ancestral des Tcheou, aussi respectait-il le ciel, les génies, etc., et, vivant à une époque troublée, il opposait, tout comme les confucianistes à l'esprit de conquête la doctrine de l'amour universel.

Parmi les logiciens, *Houei Che* (380 ?-300 ?) et Kong-souen Long (325 ?-250 ?) sont les plus célèbres. Les conclusions les plus connues de Kong-souen Long sont : I. *Le cheval blanc n'est pas le cheval.* ; II. *Sur la blancheur et la dureté.* — I. Tout cheval n'est pas nécessairement blanc ; tout être blanc n'est pas nécessairement un cheval. Aussi, au moment où l'on dit : *cheval blanc,* il ne s'agit plus de cheval « en général ». — II. Prenons une pierre *blanche ;* touchons-la, elle est *dure.* Quand on la regarde, on ne peut pas sentir qu'elle est dure (la vue ne remplace pas le toucher) ; quand on la touche, on ne peut pas savoir qu'elle est blanche (le toucher ne remplace pas la vue). Pourtant, on comprend qu'elle est blanche et dure parce que l'esprit est là pour associer les deux expériences et en tirer une conclusion.

Les dix conclusions de Houei Che sont plus importantes encore : elles prouvent que les divisions dans l'espace et dans le temps sont *relatives* ainsi que les différences entre toutes choses. Peut-être même ce philosophe du IVe siècle av. J.-C. avait-il pressenti que la terre est ronde (cf. *Réflexion* IV).

Hormis le *Che king,* la poésie de cette époque reculée n'est pas aussi développée que la philosophie. Une période p.14 de guerre n'est pas favorable à la poésie et, de plus, au cours des troubles, beaucoup de poèmes ont disparu ; la plupart de ceux qui nous restent ont été composés sous les Han, par les lettrés. Toutefois, les poèmes de K'iu P'ing sont parvenus jusqu'à nous.

K'iu P'ing (343 ?-290), ou K'iu Yuan, était membre de la famille royale des Tch'ou. D'abord en faveur à la cour, puis deux fois exilé (313, 296), K'iu Yuan, désespéré, se noya dans le fleuve Milo, le 5 de la cinquième lune ; ce jour devint une fête commémorative très populaire. Plus de vingt-deux siècles ont passé, mais la fête commémorative subsiste toujours. La tradition attribue vingt-cinq poèmes à K'iu P'ing, mais un jeune érudit de notre époque, M. Lou K'an-jou, n'en reconnaît que trois comme authentiques, à savoir : *Li sao, Kieou tchang* et *T'ien wen* (cf. *K'iu Yuan,* par Lou K'an-jou). Les poèmes de K'iu P'ing décrivent les paysages et rapportent les coutumes et les légendes des pays du Sud : le royaume des Tch'ou occupait alors le moyen et le bas Yang-tseu et représentait les pays du Sud, par opposition à la vallée du Houang ho, pays du Nord. Dans le *Li sao*, le plus long et le plus célèbre de ces poèmes, K'iu P'ing retrace tour à tour sa généalogie, sa vie passée, sa tristesse et son désespoir de ne pouvoir appliquer ses talents aux affaires publiques et

raconte son voyage imaginaire au ciel. K'iu P'ing est vénéré même aujourd'hui par nos poètes. Il est incontestablement notre poète national. Il avait trois élèves, dont Song Yu. Les écrits de K'iu Ping et de Song Yu sont appelés *Tch'ou ts'eu,* ou *Écrits du pays des Tchou,* recueil fait par Lieou Hiang (80-9).

Les premiers écrits ayant forme de roman apparurent aussi sous la dynastie des Tcheou. Les Chinois appellent le roman *siao-chouo,* ou *menus-propos,* terme employé par Tchouang-tseu. Les auteurs comme Lie Yu-keou (vers 400), Tchouang-tseu, *Ts'ing-che-tseu* (IIIe siècle), etc., dont les oeuvres traitent souvent de sujets relatifs à la mythologie, à la légende ou à la fable, peuvent être considérés comme les premiers conteurs. K'iu P'ing, dans son *T'ien wen* ou *Interrogations adressées au ciel,* parle des légendes antiques, de son temps et de son pays. Par exemple, il interroge le soleil :

Il sort de T'ang-kou
et se repose à Mong-fan ;
de l'aurore au crépuscule,
combien de li parcourt-il ?

p.15 Plus tard, T'ang-kou deviendra Yang-kou, Mong-fan, Yen-tch'e : les noms changent, l'idée demeure. Plusieurs ouvrages contenaient aussi des légendes comme le *Ts'i hiai* (d'après Tchouang-tseu), le *Yi kien* (d'après Lie-tseu), le *Chan hai king,* le *Mou t'ien tseu tch'ouan.* Nous ignorons si les deux premiers ouvrages existaient réellement. Le *Chan hai king* [1] ou *Livre des montagnes et des mers* est une sorte d'anthologie : une partie du *Livre,* le *Wou ts'ang ping,* fut composée entre 770 et 247 ; une autre partie, le *Hai nei wai king,* entre 722 et 403 ; une troisième partie, le *Hai nei king,* avant 221 ; notons que le *Livre,* tel que nous l'avons conservé, n'est pas entier. C'est une collection de légendes dont la plus populaire est celle sur la déesse suprême Si wang mou. Le *Mou t'ien tseu tch'ouan,* ou *Biographie du roi Mou,* fut découvert en 279 dans une tombe royale ; il était en lattes de bambou. Le récit principal de cette *Biographie,* c'est la relation du voyage que le roi Mou (règne : 1001-947), des Tcheou, fit dans les pays occidentaux ; le roi Mou y aurait rencontré Si wang mou. J'ai rassemblé les deux passages qui concernent Si wang mou et j'ai ajouté deux autres morceaux sur la même déesse, pour montrer comment une légende s'amplifie et comment, au cours de ces amplifications, l'héroïne du récit gagne en beauté.

La dynastie des Tcheou, glorieuse par sa civilisation, n'était pas très solide ; l'Empire du Milieu n'occupait d'ailleurs que les vallées du Yang-tseu kiang et du Houang ho, et encore en fallait-il excepter le cours supérieur de ces fleuves. La dynastie des Ts'in (de ce nom vient le mot Chine) remplaça celle des Tcheou. Le Premier Empereur, ambitieux et énergique, voulut

[1] [cf. Chan-haï-king, *Journal asiatique*, pp. 337-382, sur le site gallica.]

réformer le pays. Plusieurs lettrés s'y opposèrent sous prétexte que les anciens souverains n'agissaient pas ainsi. Alors, sur la proposition de son ministre, Li Sseu (élève du philosophe Siun Houang) le Premier Empereur fit brûler (213) les *Chou king, Che king* et d'autres ouvrages. L'idée de réforme était juste, mais le geste malheureux. Combien d'ouvrages de valeur périrent ainsi par le feu ! La dynastie des Ts'in (246-207) et la vie du Premier Empereur lui-même (d. 210), trop courtes, ne permirent pas l'éclosion d'une nouvelle civilisation ; il faut attendre la dynastie des Han pour que notre littérature reprenne un peu son essor.

*
* *

II.

De la dynastie des Han à la fin de celle des Souei
(206 av. J.-C.-618 ap. J.-C.).

p.16 La dynastie des Han se divise en deux parties : les Han antérieurs ou Occidentaux (206 av. J.-C.-25) et les Han postérieurs ou Orientaux (25-220). La capitale des Han antérieurs était Tch'ang-ngan, du Chen-si, et celle des Han postérieurs, Lo-yang, du Ho-nan.

Le fondateur des Han Occidentaux, *Kao tsou* (247-195), après avoir consolidé son empire, retourna, en 195, dans son pays natal. Là, il rassembla les vieillards de ce pays, leur offrit un festin, et, accompagné de cent vingt enfants, chanta le *Chant du grand vent* où transpirait une profonde mélancolie, peut-être même le présage de la mort du souverain. Cependant, les guerres, les troubles, la misère étaient encore trop récents pour permettre à l'Empire de prendre conscience de sa force.

Soixante ans après la fondation des Han, la paix revint. Le grand empereur *Wou ti* (157-87), poète lui-même, favorisait le développement des lettres et des arts ; — notons en passant qu'il envoya (138) un officier, Tchang K'ien, dans les pays occidentaux (Ferghanah, Tokharestan, Tibet) pour nouer des alliances ; ce furent les premières relations officielles de la Chine avec les pays étrangers. Selon le projet que lui soumit Tong Tchong-chou (134), Wou ti mit en place d'honneur l'École confucéenne ; cet acte mérite la plus grande attention, car, à partir de cette date, la philosophie de Confucius devint un culte national.

Ce règne est très important dans l'histoire de notre poésie. En 108, Wou ti et vingt-cinq ministres et fonctionnaires composèrent chacun un vers ; le tout forma un poème dont chaque vers renfermait sept caractères : c'est l'ancêtre des poèmes heptasyllabiques. La valeur littéraire de ce poème est nulle, mais sa valeur historique indiscutable. Sous ce règne, fut aussi créé le poème pentasyllabique dont chaque vers contient cinq caractères ; la tradition attribue la création de ce genre de poèmes à *Li Ling*, *Sou Wou* et *Tcho Wen-kiun*. Plus tard, sous le règne de Tch'eng ti (32 av. J.-C.-7 ap. J.-C.), l'impératrice Tchao Fei-yen (la célèbre *Hirondelle volante*), dont parleront de nombreux poètes, créa une sorte de poème dont chaque vers contient six caractères.

p.17 Le plus célèbre des poètes de cette époque était *Sseu-ma Siang jou* (179-117), l'un des grands maîtres du *fou*. Ses *fou* se divisent en quatre groupes d'inspiration différente : chasse (*Tseu hiu, Chang lin*), légendes (*Ta jen*), amour (*Tch'ang-men*, *Mei jen*) et souvenirs historiques (*Ngai Eul-che*). Peut-être un peu vides, ces *fou* sont écrits d'un style à la fois vigoureux et fini,

coloré et vivant, style que les poètes postérieurs imitèrent difficilement. Alors que notre poète n'était pas encore connu de Wou ti, il fit la connaissance d'une jeune veuve, Tcho Wen-kiun, qui s'enfuit avec lui. Devenu célèbre, Sseu-ma Siang-jou songea à la délaisser. Désespérée, Tcho Wen-kiun lui adressa la *Chanson des cheveux blancs*. Touché par ce poème, l'infidèle revint sur sa décision.

Plus sombre est le destin du couple Sou Wou. Aussitôt après son mariage, Sou Wou (143 ?-60), désigné par Wou ti pour être ambassadeur auprès des Huns, dut quitter sa femme. Les Huns le gardèrent prisonnier pendant dix-neuf ans (100-81). Avant son départ, Sou Wou et sa femme échangèrent des *Elégies ;* j'ai tenté de conserver dans ma traduction la simplicité antique de ces poèmes. Cette simplicité diminue à mesure que la vie sociale se complique ; elle disparaît totalement — exception faite pour les contrefaçons — après les T'ang. Chez les Huns, Sou Wou rencontra son ami le général Li Ling, qui, battu, s'était soumis aux barbares (99). Quand Sou Wou put retourner dans l'Empire, il échangea avec Li Ling des poèmes penta-syllabiques considérés par les lettrés comme les ancêtres et modèles de cette métrique.

D'autres poètes, Kia Yi (200-168), très personnel, Mei Chen, (d. 141), auteur de *Sept manifestations,* Tong-fang Chou (contemporain de Sseu-ma Siang-jou, dont les paroles comiques ou ironiques dissimulent souvent des vues profondes), Yang Hiong (nous reparlerons de lui), Lieou Hiang, déjà cité, Pan Kou (nous reparlerons de lui aussi), Tchang Heng (78-139) et Ts'ai Yong (133-192) se partageaient la célébrité.

La gloire de Ts'ai Yong est rehaussée encore par sa fille *Ts'ai Yen.* Veuve, elle fut enlevée, en 194 ou 195, par les envahisseurs barbares. Elle fut aimée d'un grand personnage des Huns méridionaux, vécut douze ans avec lui et devint mère de deux enfants. Ts'ao Ts'ao, dont il sera question plus loin, étant ami de Ts'ai Yong, racheta (205 ?) Ts'ai Yen. La séparation de la mère et des enfants p.18 fut déchirante. Puis Ts'ai Yen se remaria, et c'est alors que, ne pouvant oublier son triste passé, elle composa son *Chant de détresse*.

Entre 196 et 230, à la fin des Han, une certaine Lieou, femme de Tsiao Tchong-k'ing, petit fonctionnaire préfectoral de Liu-kiang. fut chassée par sa belle-mère. Sa propre mère et son frère la contraignirent à se remarier ; la jeune femme se noya et son ex-mari se pendit. Conséquence néfaste de la doctrine confucéenne d'après laquelle les femmes sont méprisées et la piété filiale doit être observée d'une façon absolue, ce drame émut les lettrés. Un ou plusieurs poètes, dont nous ignorons aujourd'hui les noms, composèrent un long poème aux environs de 230 (d'après M. Hou Che). Ce poème décrit admirablement la vie féminine et la vie familiale de cette époque.

D'autres poèmes d'auteurs inconnus ou mal déterminés pullulaient sous les Han ; les *Dix-neuf poèmes* sont les plus célèbres, mais les contradictions

fourmillent sur les noms de leurs auteurs, et même on croit à des imitations adroites postérieures aux Han.

Dans son *Livre des Han,* au chapitre concernant les arts et les lettres, Pan Kou cite cinq ouvrages qu'il classe dans le genre *menus propos* ou roman. Tantôt l'historien nous donne le nom des auteurs, tantôt il le passe sous silence. Ces ouvrages durent être composés entre le règne de Wou ti et celui de Siun ti (73-49). Le conteur le plus célèbre était Yu Tch'ou, qui vivait sous le règne de Wou ti ; il composa neuf cent cinquante-trois *propos !* Beaucoup moins heureux que dans la poésie, nous ne conservons rien ou presque rien du roman sous les Han. Les prétendus écrits datant de cette époque sont faux. Cependant, dans le but de montrer comment s'est transformée la légende de la déesse Si wang mou, j'ai cité les passages des *Histoires de l'empereur Wou, des Han* et la *Biographie de l'empereur Wou, des Han*, bien que j'aie la certitude qu'on attribue faussement ces deux ouvrages à Pan Kou.

De même que le roman, la philosophie décline sous les Han. Dégénérée, l'École taoïste se transforme en religion : Tchang Tao-ling, descendant de la huitième génération de Tchang Liang, bras droit du fondateur des Han, pratiquait la religion taoïste dans le Sseu-tch'ouan ; la belle philosophie de Lao-tzeu devint pour Tchang Tao-ling une mine p.19 inépuisable de superstitions et de pratiques de sorcellerie.

Malgré la faveur exceptionnelle de Wou ti (il croyait au fond à la religion taoïste) et d'autres princes, l'École confucéenne reste terne sous les Han. La plupart des lettrés travaillaient surtout à la reconstitution des ouvrages antiques qui avaient échappé à la destruction du Premier Empereur des Ts'in ; nous rendons hommage à ces travailleurs, mais leur amour du passé les amena à mépriser les écrits dits « contemporains » et leur érudition tua leur personnalité. Si nous cherchons parmi les philosophes de cette école quelque originalité, on n'en trouve guère que dans les ouvrages de Tong Tchong-chou, sous les Han Occidentaux. Cependant nous découvrons en Wang Tch'ong, sous les Han Orientaux, un vrai philosophe. Il faut encore citer Yang Hiong, qu'admiraient les anciens lettrés chinois.

Tong Tchong-chou, docteur sous le règne de King ti (156-141), était un fervent confucianiste. Nous avons conservé de lui deux ouvrages : le *Wen tsi* (*Recueil littéraire*) et le *Tch'ouen Ts'ieou fan lou*, recueil de dissertations sur *le Printemps et l'Automne.* Tong Tchong-chou construit sa philosophie sur la communauté du ciel, — « les grandes sources du tao sortent du ciel », — de la terre et de l'homme. Un bon prince unit ces trois éléments ; c'est éminemment la pensée confucéenne. L'originalité de Tong Tchong-chou réside ailleurs : il croit que la nature humaine est à la fois bonne et mauvaise, autrement dit, il

réunit les idées opposées sur la nature humaine de Mencius et de Siun Houang pour en tirer une troisième théorie, bien pâle à côté de celle de Siun Houan.

Yang Hiong (53 av. J.-C.-18 ap. J.-C.) fut plusieurs fois mandarin. Quand Wang Mang, collègue du poète, usurpa le trône (8-23), Yang Hiong adressa un poème des plus flatteurs au traître. L'esprit inquiet, Wang Mang cherchait à tromper le peuple en prétendant avoir obéi aux ordres du ciel et s'appliqua à faire disparaître les témoins gênants. Lorsque les soldats de Wang Man arrivèrent devant la résidence de Yang Hiong, celui-ci se crut perdu ; il se jeta du haut d'un étage et se blessa grièvement. En réalité, Wang Mang n'avait pas donné l'ordre de l'arrêter ; au contraire, il le convoqua à la Cour où il le garda en qualité de mandarin pendant dix ans (8-18). Avec un caractère aussi lâche, il n'est pas étonnant que Yang Hiong ait été un plagiaire professionnel ! Il imitait K'iu P'ing dans son *Opposé du Li sao*, il imitait Sseu-ma Siang-jou dans ses *fou*, il p.20 plagia le *Yi king* pour écrire son *Mystère suprême* et vola Confucius et ses disciples pour composer ses *Paroles de la loi.* Dans ses ouvrages, la pensée de Yang Hiong flotte entre le confucianisme et le taoïsme. Alors que la base du *Yi king* est le « deux », celle du *Mystère suprême* est 1e « trois » : dans le *Yi king,* les huit trigrammes varient jusqu'à soixante-quatre formules (8 x 8) ; dans le *Mystère suprême,* ils deviennent quatre-vingt-un (9 x 9). Telle est la demi-invention de Yang Hiong. Je ne me serais pas étendu sur cet auteur si nos lettrés de l'ancienne école n'avaient pas accordé à Yang Hiong une place qu'il ne méritait pas.

Elève de Pan Piou (3-54), *Wang Tch'ong* (27-97 ?) relève la philosophie des Han. C'était un érudit. Il composa un ouvrage immortel intitulé *Louen heng* (*Considérations et jugements*). Il affirme tout d'abord que le ciel est indifférent à notre égard, que notre naissance est l'effet du hasard, et que la fortune est également fortuite ; par là, il réfute la théorie de l'intention divine :

> « Ce n'est pas le ciel qui favorise les uns et maltraite les autres...

Il ne croit pas à l'existence des esprits. Enfin, dans le concert des grenouilles philosophes autour de la question de la nature humaine, il intervient. Pourquoi dire que la nature humaine est ou bonne ou mauvaise ? Il y en a de bonnes et il y en a de mauvaises.

Contrairement au cas de Wang Tch'ong qui, né pourtant sous les Han Orientaux, dépasse ses devanciers des Han Occidentaux, *Sseu-ma Ts'ien* (145-86), historien, l'emporte, et de beaucoup, sur son collègue Pan Kou. Sseu-ma Ts'ien vécut sous les règnes de King ti, de Wou ti et de Tchao ti, des Han Occidentaux. Fils de Sseu-ma T'an, historien lui aussi, élève du lettré K'oang Ngan-kouo et du philosophe Tong Tchong-chou (déjà cité), Sseu-ma Ts'ien, très instruit, lisait les manuscrits anciens dès l'âge de dix ans et voyagea dans tout l'Empire à partir de sa vingtième année. Il occupa la fonction d'historiographe (aux environs de 120) que la mort de son père

laissait vacante. Quand le général Li Ling, déjà mentionné, combattit avec cinq mille hommes à peine contre les Huns beaucoup plus nombreux et sur leur propre territoire, aucune armée impériale ne le secourut. Il tint toutefois tête aux barbares pendant une dizaine de jours, mais dut se soumettre (99). Mécontent, Wou ti demanda à Sseu-ma Ts'ien quelle mesure on devait prendre. L'historien, impartial, voulut atténuer la p.21 responsabilité du général. Furieux, le souverain condamna Sseu-ma Ts'ien à la peine de castration (98). A ce moment, les *Mémoires historiques* (*Che ki*)*,* dont la rédaction avait été commencée en 104, n'étaient pas encore définitivement achevés ; Sseu-ma Ts'ien accepta stoïquement cette pénible humiliation pour pouvoir terminer son ouvrage. Les *Mémoires historiques* contiennent cent trente chapitres, dont dix ont été perdus depuis ; ces chapitres se divisent en groupes : douze *pen ki* (mémoires sur les souverains), dix *nien piao* (tableaux analytiques), huit *chou* (mémoires sur les rites, musique, droit, astronomie, etc.), trente *chou kia* (mémoires sur les grandes familles, soutiens de l'État) et soixante-dix *lie tch'ouan* (notices sur les personnes célèbres des diverses classes sociales). Génie fougueux, Sseu-ma Ts'ien est, à mon avis, le seul historien chinois vraiment digne de ce nom. Ses *Mémoires historiques* sont non seulement une oeuvre d'histoire, mais aussi une oeuvre littéraire de la plus grande valeur. Dans ses mémoires sur Po-yi, K'iu Yuan (K'in P'ing), Mencius et Siun Houang, etc., les parties narratives se mêlent aux réflexions, le style, tel un dragon légendaire, ne laisse jamais aux lecteurs la possibilité de deviner ce que l'historien va dire. Sa langue est forte et précise dans les mémoires sur Chang Yang, Wou Siu, Sou Ts'in, Tchang Yi, etc., poétique dans les mémoires sur Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lou Tchong-lien, pathétique dans les mémoires sur les héros patriotes et les preux. C'est assez dire la richesse de son génie.

Pan Kou (32-92), dont le nom vient, certainement à tort, tout de suite après celui de Sseu-ma Ts'ien, était un plagiaire accompli. Son père, Pan piou, déjà mentionné, n'était pas satisfait des oeuvres d'histoire de ses devanciers ou contemporains. Il composa quelques dizaines de mémoires qui relatent les événements postérieurs à ceux qui avaient étés notés dans les *Mémoires historiques.* A la mort de Pau Piou, le souverain Ming ti ordonna à Pan Kou de continuer et d'achever l'oeuvre laissée par le défunt. Pan Kou travailla pendant plus de vingt ans (54-76 environ) et termina son *Livre des Han* (*Han chou*). Il utilisa les mémoires de son père, les écrits de Kia Kouei, Fou Yi, Yin Min, Meng Yi, Tch'en tsong, copia Sseu-ma Ts'ien et même sa soeur cadette, Pan Tchao qui avait écrit les *huit tableaux* et les *Mémoires d'astronomie*. Il ne reste pas beaucoup de morceaux dus au pinceau de notre historien ! Certains passages émanant de lui sont cependant bien écrits.

p.22 Avant d'aller plus loin, je doit noter ici l'introduction *officielle* du bouddhisme en Chine (65-68) ; mais l'influence du bouddhisme ne se fera sentir que plus tard.

*

Les Trois Royaumes : Wei (220-265), Chou ou Chou Han (221-264) et Wou (222-280), succédèrent aux Han. Les historiens chinois ont la mauvaise habitude de vouloir rabaisser les Wei parce que le fondateur de cette dynastie, Ts'ao Ts'ao, et le premier souverain, Ts'ao P'ei, étaient deux traîtres aux Han. Mais, quoi qu'ils disent, le centre politique et littéraire était dans le royaume des Wei. Puis les Tsin, — les Tsin Occidentaux (265-316) et Orientaux (317-420), après avoir anéanti les Wei et les Wou, gouvernèrent l'Empire.

La famille Ts'ao était une famille littéraire : le père, *Ts'ao Ts'ao* (155-220), était un poète de mâle inspiration ; les deux fils, *Ts'ao P'ei* (187-226), poète d'inspiration plus douce à qui on attribue les trois livres des *Récits étranges,* et *Ts'ao Tche* (192-232), le plus célèbre d'entre eux, vénéré par tous les poètes postérieurs. Jaloux de son frère cadet, Ts'ao P'ei, devenu souverain, chercha le prétexte de le tuer. Il lui ordonna de composer un poème durant le temps nécessaire pour faire sept pas. Ts'ao Tché improvisa le poème suivant :

On cuit les fèves pour faire un bouillon,
On filtre ces fèves pour en extraire du jus.
Le feu dévore l'écorce des fèves
Tandis que ces dernières se lamentent dans la marmite
Ces écorces et nous sommes nés de la même racine,
Pourquoi précipitent-elles notre mort ?

(D'après le *Che chouo*.)

Toujours inquiet, Ts'ao Tche composa aussi d'autres poèmes empreints d'une douloureuse mélancolie.

Dans la cité de Yé, aujourd'hui Lin-tchang, du Ho-nan, Ts'ao Ts'ao attirait autour de lui les lettrés en renom, dont K'ong Yong (153-208), Tch'en Lin (d. 217), *Wang Ts'an* (171-217), *Siu Kan* (171-218), Yuan Yu (d. 212), Yin Yang (d. 217) et Lieou Tchen (d. 217), surnommés les « sept maîtres pendant les années de Kien-ngan (196-220) ». Mais, comme le poète Sié Ling-yun (dont nous reparlerons) disait :

> « Admettons que le génie littéraire de tout l'univers pèse p.23 cent livres (chinoises), les huit dixièmes reviennent à Ts'ao Tseu-kien (Ts'ao Tche), un dixième revient à moi et les autres écrivains se partagent l'autre dixième,

le vrai prince de la poésie de cette période était Ts'ao Tche.

Sous les Tsin Occidentaux, les « sept hommes vertueux de la forêt de bambous » : Chan Tan (205-283), *Yuan Tsi* (210-263), *Ki K'ang* (223-262), Hiang Sieou, *Lieou Ling* (d. 265 environ), Yuan Yen et Wang Jong, étaient

aussi célèbres que les « sept maîtres » de Kien-ngan. Fervents de la doctrine de Lao-tseu et de Tchouang-tseu, ils se moquaient de la doctrine de Confucius ; Lieou Ling décrit fort bien. leur conception de la vie dans sa *Louange sur la vertu du vin*. Les vrais chefs de cette école étaient Yuan Tsi et Ki K'ang. Ils menaient une vie volontairement effacée, mais paisible et libre, aimaient à boire et méprisaient la vanité humaine. On appelle cette façon de vivre *ts'ing kao,* ou *pur et élevé.* C'est une manifestation caractéristique de la pensée sous les Tsin ; d'ailleurs, cet état d'esprit con templatif causa la faiblesse et la chute de la dynastie.

Ceux qui vinrent plus tard, les trois Tchang (Tchang Tsai, *Tchang Houa :* 232-300, Tchang Hie), les deux frères Lou (*Lou Ki* : 261-tué en 303, Lou Yun : 262-tué en 303), les deux P'an, l'oncle et le neveu (*P'an Yo :* mort en 302 et P'an Ni) et *Tsouo Sseu* (d. 285 environ), travaillèrent davantage leurs poèmes que les poètes précédents. Par amour de la rime, ils composaient même des morceaux prosaïques, mais dont les phrases rimaient ; c'est ce qu'on a ppelle le *p'ien wen.* Entre tous, Tsouo Sseu se distinguait par la profondeur de ses pensées.

Le plus grand poète sous les Tsin Orientaux est *T'ao Ts'ien* (372-427). Il avait reçu la triple influence confucéenne, taoïste et bouddhique, se conduisait comme un digne confucianiste, mais pensait tantôt comme un taoïste, tantôt comme un bouddhiste. Faut-il souligner d'ailleurs que le taoïsme se rapproche du bouddhisme ? Tout le monde connaît la sérénité d'esprit de T'ao Ts'ien, mais cette façon de vivre dans la pauvreté, voisine de la misère, sans perdre cependant la quiétude d'esprit, n'est -ce pas, selon Liang K'i -tch'ao, le résultat d'un pessimisme ac centué ? Sentimental, admirateur du courage, aimant par-dessus tout la liberté (il donna sa démission de sous-préfet en 405, parce qu'il devait endosser ses vêtements de grande tenue pour recevoir un supérieur), il ne put ni participer à la politique, car il méprisait trop ceux qui détenaient le p.24 pouvoir, ni aider à la réforme de la société corrompue qui aurait d'ailleurs refusé son intervention. De plus, grand ami d'un maître bouddhique, appelé Houei-yuan, T'ao Ts'ien en subit fortement l'influence. Puisque notre vie n'est qu'une suite de douleurs et que toute action aboutit au néant, pourquoi ne pas accepter la théorie du non-agir et ne pas renoncer tout ? Vivre selon la nature, recevoir les coups de l'adversité avec un souriant stoï cisme, chercher la consolation en soi, ce lui fut une façon de s'accommoder de son pessimisme. Simple et limpide, son style diffère du style travaillé et compliqué de Tchang Houa. Cette simplicité et cette limpidité sont extrêmement difficiles à rendre dans la traduction.

Les Chinois sont superstitieux. Dans la haute antiquité, on consultait le *Yi king* pour deviner l'avenir. Le Premier Empereur des Ts'in envoya, en 219 av. J.-C., un certain Siu Fou à la recherche des immortels. Plus tard, Wou ti, des

Han, bien qu'il honorât l'école confucéenne, croyait fermement aux immortels, aux génies, aux esprits ; de ces croyances les taoïstes dégénérés tirèrent beaucoup de profits. Cet état d'esprit persista, malgré quelques penseurs éclairés, tant à la Cour que dans le peuple. Les nombreux *menus propos* eu témoignent. Le bouddhisme officiellement introduit favorisait grandement ces superstitions. Le bouddhisme et le taoïsme se rapprochent de plus en plus sous les Tsin. Les historiettes spirites étaient écrites soit par les religieux (bouddhistes oü taoïstes), soit par les lettrés confucéens. Peut-être plus sincères, ces derniers considéraient l'existence des esprits comme aussi naturelle que la nôtre. On attribue plusieurs ouvrages de ce genre à Wen ti, des Wei, et au poète Tchang Houa, surtout à celui-ci. Au IVe siècle, sous les Tsin *Kan Pao* composa le *Cheou chen ki* (*Mémoires sur les recherches relatives aux esprits*) pour « prouver que l'existence des esprits n'est pas un mensonge ». La tradition attribue le *Cheou chen heou ki (Nouveaux Mémoires sur les recherches relatives aux esprits*) au poète T'ao Ts'ien ; je doute, pour ma part, qu'une oeuvre aussi vaine soit de lui. Plus tard, pendant et après les Tsin, Lieou King-chou (390 ?-470 ?), Lieou Yi-k'ing (403-444), Wou Kiun (469-520), Wang Kia (d. 390 ?), Chen Yo (nous reparlerons de lui), Yin Yun (471-529), etc., composèrent des ouvrages sur les esprits. Certains de ces récits sont marqués par le bouddhisme.

p.25 Ainsi, peu à peu, l'école taoïste se transformait en religion. Très psychologues, les religieux taoïstes inventèrent les prétendues « méthodes pour vivre sans vieillir », « méthodes pour transformer en or tout objet qu'on touche », « méthodes pour l'étreinte amoureuse », etc., ce qui plaisait énormément au peuple. Comme on est loin de la philosophie de Lao-tseu et de Tchouang-tseu ! *Ko Hong* (262-342), plus instruit, touche un peu dans son *Pao-p'ouo-tseu* au taoïsme primitif. Cependant, Ko Hong finit par s'enfoncer dans la montagne Lo-feou, du Kouang-tong, pour mieux travailler à son immortalité !

*

Les dynasties chinoises Tsin, Song (420-479), Ts'i (479-502), Liang (502-557) et Tch'en (557-589) se succédèrent, ayant toutes, sauf celle des Tsin Occidentaux, leur capitale à Kien-ye, aujourd'hui Nan-king (du Kiang-sou). Par contre, les royaumes d'origine étrangère : Wei (295-556), K'ieou-tch'e (296-448), Tch'eng (298-347), Liang (301-376), Yen (302-370) ; Tchao (304-329), Ts'in (310-394), Heou Tchao (320-351), Si Ts'in (329-431), Nan Liang (365-414) Wei (350-352), Heou Ts'in (384-417), Heou Yen (384-407), Si Yen (384-394), Heou Liang (384-403), Pei Liang (397-460), Nan Yen (398-410), Si Liang (400-421), Hia (407-431), Pei Yen (408-436), dominèrent tout le territoire au nord du Yang-tseu et même une partie de]a vallée du Yang-tseu (d'après les *Tableaux historiques des vingt royaumes de*

cinq origines étrangères, de M. Lou Siang). La Chine fut de nouveau unifiée sous les Souei (581-618).

Pendant cette période, seule la poésie est digne d'être mentionnée. Avant les Souei, la Chine végétait. La seule préoccupation était de conserver le territoire au sud de Yang-tseu. On y parvint, mais dans ce territoire rétréci, l'Empire changea cinq fois de maîtres depuis les Tsin Occidentaux, dans un laps de temps de deux cent soixante-douze ans ! Le peuple ne songeait plus qu'au bien-être présent, le goût du luxe était très prononcé. Dans ce milieu naquit une poésie fine, efféminée, où le bien-être matériel et les plaisirs tenaient une grande place. D'autre part, le bouddhisme influençait nos lettrés, qui songeaient tantôt au paradis terrestre, tantôt au paradis céleste. Yen Yen-tche (384-456), Sié Ling yun (385-tué en 433), Pao Tchao (413-466), et *Sié Hwei-yun*, (cousin de Sié Ling yun), p.26 représentaient la poésie des Song. Lettré bouddhiste, Sié Ling yun, en compagnie de son cousin ou d'autres poètes, aimait vivre dans les montagnes et y jouir d'une vie retirée, mais libre. Sa poésie, très fine, est pareille à la fleur de lotus nouvellement éclose. La poésie de Yen Yen-tche est aussi travaillée, mais moins originale. Pao Tchao était un véritable maître en *yo-fou*, poèmes qui, en principe, doivent être accompagnés de musique. Les *yo-fou* de Pao Tchao passent pour être des modèles de ce genre poétique ; plus tard sous les T'ang, Li Po s'en inspira et Tou Fou les admira. Les deux religieux Houei-hieou et Pao-yue, qui, d'après la loi bouddhique, devaient renoncer à toutes les joies de ce monde composèrent cependant de jolis poèmes d'amour (voir La *Revue Nouvelle,* mai 1930, p. 23).

Depuis les Song, la métrique devenait de plus en plus stricte. Sous les Ts'i, les poètes Chen Yo (441-513), etc., élaborèrent et consacrèrent les quatre modulations des tons : *ton égal*, *ton ascendant, ton allant* et *ton rentrant.* Chaque rime ou caractère, sauf les rares pieds libres du poème, devait se conformer aux règles des tons. Cette consécration des modulations aboutit peu après à la métrique des poèmes dits « modernes ». Sié T'iao (464 ?-499 ?), pour qui Li Po avait une vénération excessive, fut critiqué ainsi par Wou ti, des Liang :

> « Si je ne lisais pas ses poèmes pendant trois jours, je perdrais toute la saveur des mets,

et par Chen Yo :

> « Depuis deux cents ans, on n'a pas écrit de semblables poèmes !

La dynastie des Liang fut de courte durée. mais marqua sa place dans la littérature. Les souverains des Liang, Wou ti (463-549), Kien wen ti (502-551) et Yuan ti (508-555), le prince héritier Sia T'ong (501-531) et Kiang Yen (444-505), Jen Fan (460-503), Siu Ling (507-583), Yu Sin (513-581), etc., étaient tous des poètes de valeur. De Siao T'ong, nous possédons les *Wen*

siuen, *Choix des morceaux littéraires*, oeuvre que tout lettré doit connaître. Sous cette dynastie, furent composés les *Chants lus à voix basse*, le *Poème de Mou-lan*, etc… dont nous ignorons les auteurs. Le *Poème de Mou-lan* est un long poème narratif d'inspiration nordique, au contraire de *La Femme d'un petit fonctionnaire de Liu-k-ang*, d'inspiration sudiste.

Heou tchou (552-604), des Tch'en, termine heureusement cette période poétique. Il réunissait autour de lui à la fois des poètes (Kiang Tsong : 519-594, etc.) et des jolies femmes (Tchan Li-houa, etc.) et ses jours s'écoulaient agréables p.27 dans les plaisirs de l'amour, de la poésie, de la musique et de l'ivresse. Cependant, il négligeait tellement les affaires de son royaume qu'un prince feudataire de Pei Tcheou (557-581), Yang Kien (541-tué en 604) put renverser coup sur coup les Pei Tcheou (581) et les Tch'en (589) et fonder la dynastie des Souei.

Yang Kien, ou Wen ti, des Souei, n'aimait pas la littérature visant à l'effet, mais creuse et vaine, et même il punit un préfet, Sseu-ma Yeou-tche, pour s'y être adonné. Son fils, Yang Kouang, ou Yang ti (569-618), était un poète estimable. Mais la dynastie des Souei, semblable à celle des Ts'in, n'apparaît guère qu'avec les caractères d'une époque de transition ; la littérature chinoise ne devait connaître l'âge d'or que sous la dynastie des T'ang.

*

* *

III.

De la dynastie des T'ang à la fin de celle des Ming (618 -1662).

La dynastie des T'ang est particulièrement importante dans l'histoire de la poésie chinoise et dans celle du roman. On divise habituellement la poésie des T'ang en quatre périodes : période du début (618-713), période de la prospérité (713-766), période moyenne (766-835) et période de la fin des T'ang (835-907).

Après la chute des Souei, un certain nombre de poètes, dont Yu Che-nan (558-638), appartenant à la dynastie déchue, conquirent la faveur de la dynastie naissante. T'ai tsong (597 -649), grand empereur lettré, s'entoura de dix-huit docteurs (Yu Che-nan, Tou Jou-houei, Fang Hiuan-ling, Kong Ying-ta, etc.) qui jouissaient des faveurs impériales. T'ai tsong couronna les mânes de Confucius, « Sage antique », et ceux du disciple préféré de ce dernier, Yen Yuan, « Maître antique » ; l'école confucéenne prospérait. C'est sous ce règne que la Corée, le Tibet, etc., envoyèrent leurs princes royaux ou les nobles à la capitale des T'ang pour les y faire instruire. C'est encore sous ce règne que fut fondé une sorte de bureau national d'histoire ; on se proposait par exemple d'écrire une histoire des Tsin : Fang K'iao dirigeait tout un groupe d'écrivains qui collaboraient à ce travail. Ainsi furent composés le *Livre des Tsin* (directeur : Fang K'iao), le *Livre des Tcheou* (directeur : Ling-hou Tö-fen), le *Livre des Souei* (directeur : Wei Tchen), le *Livre des Cinq dynasties* (directeur : Li Yen-cheou), etc. L'unité p.28 manque parfois à ces histoires, mais, écrites en collaboration, elles sont souvent plus impartiales que l'oeuvre d'un seul auteur. Le cadre trop restreint de mon *Anthologie* m'empêche de les citer.

Dans cette première période, on distingue d'abord les « quatre poètes éminents » : Wang Po (648-675), Yang Kiong (d. 692), Lou Tchao-lin et Lo Pin-wang. Wang Po est surtout célèbre par sa *Préface sur la Salle du prince T'eng,* où se remarquent certains parallélismes fort goûtés comme ceux-ci :

> Les nuages bas volent avec le canard sauvage solitaire,
> L'eau automnale se confond avec le ciel sans fin,

Ils assurèrent à leur auteur un renom immortel. Yan Kiong, à mon avis, est inférieur à Wang Po. Lou Tchao-lin, paralytique à la suite d'une maladie héréditaire, finit ses jours par un suicide. Ses poèmes ont tous un accent douloureux. Lo Pin-wang est surtout connu par sa *Proclamation contre l'impératrice Wou* (686) ; celle-ci avait détrôné le jeune roi Tchong tsong (684). Quand elle lut ce manifeste, elle ajouta :

— Hélas ! on a délaissé un tel lettré au lieu de lui confier un poste impérial !

Outre ces « quatre poètes éminents », il faut citer encore *Chang-kouan Yi* (d. 664), *Wang Tsi* (590 ?-650 ?), *Wang Fan-tche* (590 ?-660 ?), dont les oeuvres, récemment découvertes à Touen-houang, ont été transportées à Paris par M. P. Pelliot, *Ho Tche-tchang* (659-744), qui aimait et protégeait Li Po, *Song Tche-Wen* (d. 710) et *Chen Ts'iuan-k'i* (d. 713), deux mandarins sans dignité, mais qui travaillèrent à l'achèvement des poèmes dits « modernes », l'une des gloires des T'ang, et *Tch'en Tseu-ngang* (656-698), le vrai prince de la poésie de cette période. Ses poèmes étaient écrits dans un style si simple, si vigoureux, qu'on appelle cette façon d'écrire « à la manière antique » (*kou ti*), et c'est à partir de ce moment qu'on divisa nettement les poèmes en « poèmes modernes » et en « poèmes à la manière antique ».

La « période de prospérité poétique » englobe les règnes de *Hiuan tsong* (713-755), de Sou tsong (756-762) et une partie de celui de Tai tsong (763-766) ; le règne de Hiuan tsong en occupe la plus grande partie. Hiuan tsong était un souverain de moyenne envergure, moins énergique que T'ai tsong, mais, aidé par des ministres éminents, Yao Tch'ong, Song King et Tchang Kieou-ling, il maintint la paix jusqu'aux environs de 752. Poète délicat, musicien p.29 consommé, Hiuan tsong dirigeait lui-même un groupe de trois cents musiciens, appelés « disciples du Souverain » ou « élèves du Jardin des Poiriers », et favorisait le développement des arts et des lettres. Sous son règne vécurent deux poètes de génie : Li Po et Tou Fou, comparables à l'immortel K'iu P'ing, quoique d'inspiration différente.

Li Po, ou Li T'ai-po (701-762), était un descendant du général Li Kouang (qui avait vaincu les Hiong-nou plus de soixante-dix fois sous les règnes de Wen ti (179-157) et de Wou ti des Han. Sa famille résida d'abord à Long-si, du Kan-sou actuel ; puis, au début du VIIe siècle, elle s'installa à Tchang-ming, du Sseu-tch'ouan actuel ; là naquit notre poète. Étonnamment précoce, Li Po composa des poèmes dès l'âge de douze ans : il lisait beaucoup aussi et se mit à voyager à partir de sa vingtième année. Présenté à Hiuan tsong (742) par un religieux taoïste lettré, Wou Yun, Li Po conquit tout de suite la faveur impériale et obtint la haute protection du premier ministre Ho Tche-tchang, déjà cité. Il devint bientôt « Membre de la Forêt des Pinceaux », sorte d'académie impériale. En 744, il composa la *Chanson de ts'ing p'ing* en l'honneur de la favorite Yang T'ai-tchen (719-756). Mais des intrigues de cour entrèrent en jeu ; une brise glaciale passa sur l'amitié du souverain pour le poète. Froissé de cette disgrâce, Li Po sollicita et obtint la permission de se retirer de la Cour. Dès lors il erra partout et se convertit même au taoïsme (744). En 756 un prince du sang, Li Lin, se révolta contre l'Empire et nomma *de force* Li Po conseiller militaire. Le prince battu (757), notre poète fut fait prisonnier. Protégé par le général Kouo Tseu-yi à qui il avait jadis sauvé la vie, par le ministre Ts'ouei Houan et le grand censeur Song Jo-sseu, il fut mis en liberté, mais on l'exila jusqu'en 759. En 761, Li Po séjournait chez un de

ses proches parents, le sous-préfet Li Yang-ping, à Tan-t'ou, dans le Ngan-houei actuel ; là, le poète, dont la santé était depuis longtemps minée, mourut en 762. Une légende prétend à tort que Li Po, ivre, voulut attraper l'image de la lune dans le fleuve, tomba à l'eau et se noya. Li Po est connu et admiré par les Chinois et même par les Européens, mais on ne l'a pas toujours compris. Son inspiration fougueuse ne se rencontre presque jamais chez d'autres poètes. J'estime même que la poésie de Li Po est un « cas » dans notre littérature. Pour cette raison, les Chinois surnomment Li Po le « génie céleste », autrement dit un génie incomparable, p.30 mais resté mystérieux ; ce qui explique notre demi-incompréhension à son égard. En tout cas, cette inspiration, *étrangère* et différente de celle des autres poètes, ne convient pas au goût des lettrés chinois. Ceux-ci préfèrent Tou Fou à Li Po, parce que leur propre inspiration s'apparente davantage à celle de Tou. Les critiques croient à un effet du hasard et ne cherchent pas plus loin. Cependant, en étudiant à fond la vie et l'oeuvre du poète, je pense que Li Po dut compter des étrangers parmi ses ascendants ou tout au moins subit une forte influence étrangère. Sa famille séjourna à Long-si, puis à Tchang-ming, deux villes frontières. Tchang-ming, ville natale du poète, faisait partie du *tao* (province) de Kien-nan qui confinait aux territoires étrangers des Tang-hiang, T'ou-fan et des Tong-niu. Remontons plus haut : l'un des ancêtres du poète, Li Kao, souverain de Si Liang et qui régna de 401 à 417, établit sa capitale à Touen-houang, du Kan-sou actuel. Or, Touen-houang était tour à tour une ville chinoise ou étrangère, un marché international et une route importante pour les pèlerins bouddhistes chinois et étrangers. De plus, M. Pelliot émet cette intéressante hypothèse : Li Po serait né à Suyàb, région de Tchou, dans le Turkestan russe actuel (cf. *T'oung-pao,* 1922*,* vol. XXI, p. 236*,* note 1). Il est donc possible que le sang étranger se soit mêlé à celui de la famille Li ; il est certain que Li Po reçut une forte empreinte étrangère, ce qui explique cette inspiration si voisine de celle des poètes d'Occident, mais qui déroute le paisible lecteur chinois. Faute de nombreux poèmes traduits *fidèlement* qui permettraient de mieux comprendre la pensée du poète, certains critiques ont formulé des jugements hâtifs sur Li Po. Emile Montégut l'a considéré comme un simple ivrogne (« Sa voix s'élève sous l'empire de l'ivresse sans qu'il songe à lui commander... »), et il semble croire que « ... les femmes ne figurent presque jamais dans ses chansons où le sentiment de l'amour n'a aucune place... », ce qui est une erreur manifeste. Mais, que ce soit à la Cour, en exil, dans sa vie d'ermite et même dans l'ivresse et les plaisirs, l'Ennui pourchasse le poète :

> Je bois. J'espère noyer ma tristesse dans le vin,
> Mais il l'alourdit davantage.
>
> (*Déjeuner d'adieu à Chou-yun.*)

Et l'image de la mort le hante douloureusement. Il a trouvé, pour exprimer son profond pessimisme et sa p.31 révolte impuissante, des accents pathétiques

semblables à ceux de cet Occidental qui, beaucoup, beaucoup plus tard, devait gémir

— O douleur ! ô douleur : le Temps mange la vie...

La vie matérielle de Tou Fou, ou Tou Tseu-mei (712-770), fut beaucoup plus misérable que celle de Li Po. Jamais la faveur impériale — fût-elle brève — ne le combla. Il débuta par un échec aux Concours impériaux en 735. Puis, en 747, Hiuan tsong ouvrit des concours spéciaux pour « toute personne possédant un art quelconque ». Tou Fou s'y présenta. Mais Li Lin-fou, premier ministre, intrigua et refusa tous les candidats, afin de pouvoir dire au souverain :

> — Sire, sous mon ministère, tous les gens capables sont utilisés ; la preuve, c'est que dans ces concours spéciaux, personne n'est plus digne d'être lauréat !

Alors Tou Fou fut réduit à mendier, puis quitta la capitale, mais il y revint deux ans plus tard. A l'occasion des trois cérémonies des offrandes au temple de Lao-tseu, au temple ancestral impérial et au Ciel et à la Terre, cérémonies accomplies par l'empereur, Tou fou adressa au Fils du Ciel un *Fou des Trois Grandes Cérémonies ;* ce poème de circonstance attira l'attention céleste sur le poète ; c'était au début de 751. En 755 seulement, Hiuan tsong offrit à Tou Fou une insignifiante charge administrative, mais sans lui donner l'ordre de rejoindre son poste. Quelque temps après, Tou Fou fut nommé conseiller militaire de la Garde impériale de Droite et obtint un congé pour retourner dans sa famille. Là, il apprit que son plus jeune fils était mort de faim ! Bientôt, la révolte de Ngan Lou-chan bouleversa tout l'Empire (755) ; Hiuan tsong se réfugia précipitamment dans le Sseu-tch'ouan — au cours de cette fuite, la belle Yang T'ai-tchen fut condamnée à mort — et abandonna sa capitale, Tch'ang-ngan, dans le Chen-si, aux mains des rebelles (756). Le fils de Hiuan tsong, Sou tsong, monta sur le trône. Et Tou Fou, qui ignorait la chute de la capitale, voulut revoir l'ancien souverain. Déguisé en mendiant, il arriva à Tch'ang-ngan, où il se jeta dans la gueule du loup. Prisonnier, il parvint à s'évader et rejoignit le nouveau souverain à Fong-siang, dans le Chen-si, au milieu de l'année 757. Touché, Sou tsong le nomma Che-yi de Gauche, sorte de censeur secondaire. Mais, prenant son rôle au sérieux, Tou Fou essaya d'atténuer la responsabilité du maréchal Fan Kouan qui avait été lamentablement p.32 battu à deux reprises par les armées rebelles. Cette intervention faillit lui coûter la vie. Déchu de ses fonctions, Fan Kouan abusa de l'estime que Sou tsong gardait encore pour lui et mena une vie scandaleuse. C'est alors que, mécontent, Sou tsong le dégrada (758) ainsi que le poète, son ami, et celui-ci devint préparateur des fêtes d'un district, poste très médiocre qu'il abandonna bientôt. En 759, une grande famine ravagea la région où il s'était retiré. Il s'enfuit avec sa famille, mais de même que l'Ennui poursuivait Li Po, la Misère accompagna Tou Fou tout le long de sa vie. Il atteignit enfin

Tch'eng-tou, capitale provinciale du Sseu-tch'ouan. Or, son ami Yen Wou était précisément gouverneur de la province en question. Sous sa protection, Tou Fou passa, de 760 à 765, quelques années de tranquillité, légèrement troublées par quelques insurrections ; ce fut encore la meilleure période de son existence. Or, en 765, moururent ses amis Kao Che et Yen Wou ; les autres les avaient précédés dans la tombe : Li Po en 762 et Fan Kouan en 763. Solitaire, attristé, Tou Fou quitta le Sseu-tch'ouan, erra çà et là, puis mourut au cours d'un voyage dont le but était de revoir son pays natal ; même cette dernière joie lui fut refusée. Tou Fou, grand travailleur, n'a pas le génie ailé de Li Po. Son érudition et son amour du travail suppléèrent à l'inspiration

Ayant un caractère peu ordinaire, j'aime follement les beaux vers ;
Si une phrase ne frappe personne, je la travaillerai jusqu'à la mort !

(*Sur le fleuve, je rencontre des vagues hautes comme celles de la mer, j'improvise ce court poème.*)

Chaque poème, chaque vers de Tou Fou est précieusement ciselé, tandis que sa prose est illisible. Le plus grand mérite de sa poésie est de décrire la société de son temps et les misères de son époque. Un grand nombre de ses courts poèmes sont charmants. L'influence de Tou Fou sur notre poésie s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Meng Hao-jan (690-740), dont le nom vient tout de suite après celui de T'ao Ts'ien au point de vue de l'inspiration et après celui de Sié Ling-yun au point de vue du style, peint avec simplicité et justesse les paysages et la vie champêtre. Mais, comme paysagiste, *Wang Wei* (699-759) l'emporte sur Meng Hao-jan ; il faut dire que Wang Wei était aussi un peintre : « Ses poèmes sont autant de dessins et ses dessins autant de poèmes. » *Kao Che* (d. 765) et *Tch'en Chen* (d. 769 ?), dont l'inspiration s'élevait au-dessus de celle p.33 des autres poètes, jouissaient d'un égal renom ; les critiques ont l'habitude de les citer ensemble : « Kao-Tch'en ». A la même époque, *Wang Tch'ang-ling*, *Tch'ou Kouang-hi*, *Ts'ouei Hao*, *Wang Tche-houan*, *Lieou Tch'ang-k'ing* (d. 756 ou 757), qui aimait se plaindre, *Yuan Kie* (723-772), poète de la nature, *Chen Ts'ien-yun* et d'autres étaient des poètes de valeur. Certains historiens considèrent les trois derniers poètes cités comme appartenant à la période suivante ; ce n'est qu'une simple interprétation.

Kou Houang (725 ?-845 ?) et *Wei Yin-wou* (740-830) ouvrirent la « période moyenne », période terne à côté de la précédente, mais encore éloignée de la décadence. Moins populaire que son ami Lieou Tch'ang-k'ing, Wei Yin-wou était apprécié des lettrés, qui le comparaient à T'ao Ts'ien. *Lou T'ong* (d. 835) composa en 810 un assez long poème sur l'éclipse de la lune, poème parfois assez enfantin (« le soleil et la lune sont les deux yeux du ciel », etc.), mais écrit dans un style simple et libre. On retrouve ces qualités dans ses autres poèmes. Cependant, Han Yu et Po Kiu-yi sont les poètes les plus célèbres de cette période.

Han Yu (768-824), fut à la fois grand prosateur et grand poète. Ayant perdu son père à l'âge de trois ans, il fut élevé par son frère aîné, Han Hou ei. Docteur ou *lettré avancé* en 792, puis censeur, sous-préfet, membre du Bureau d'Histoire, faisant partie du secrétariat du trône, vice-président du Ministère de la Justice (817), Han Yu eut le courage d'écrire au souverain pour le dissuader de faire venir à la Cour une relique du Bouddha (819). Ce morceau de prose d'un style simple et fort, mais d'une allure anti que, doublé d'un pathétique naturel, est un véritable petit chef-d'oeuvre. Seulement, Han Yu citait trop d'exemples malheureux des souverains qui avaient cru au bouddhisme. Superstitieux, l'Empereur prit ce morceau pour une malédiction et voulut condamner à mort son auteur. Finalement, Han Yu fut dégradé jusqu'à ne plus être que le sous-préfet de Tch'ao-tcheou, du Kouang-tong actuel, un pays fort malsain. Han Yu perdit toute dignité, tout courage civique ; il envoya d'abord une lettre flatteuse pour remercier le souverain de son « bienfait » ! Ensuite, il lança un ultimatum aux crocodiles qui, dans un délai de sept jours, devaient quitter Tch'ao-tcheou, ce qui se produisit, paraît-il ! Les flatteries redoublées de Han Yu ne tardèrent pas à donner des résultats. Le poète fut rappelé à la Cour, où il devint tour à tour vice-président du p.34 Ministère des Armées et du Ministère des Fonctionnaires. Han Yu est un « conservateur » parmi les lettrés, je veux dire par là qu'il imite les anciens tant dans sa prose — modèle de *kou wen* (morceau littéraire écrit à la manière antique) que dans sa poésie. Mais soyons justes : la prose chinoise de 420 jusqu'à Han Yu était compliquée, jolie à l'oeil, mais difficile à comprendre à cause de l'érudition déployée dans les parallélismes, elle était pareille à une belle qu'un surcroît d'ornements rend ridicule. Han Yu ramena la prose à la simplicité ; cette simplicité qu'on sent dans le texte chinois est presque intraduisible. Han Yu appliquait la même méthode à sa poésie :

> « La poésie de Han Touei-tche (Han Yu) est une prose rimée,

disait Chen Koua, de la dynastie des Song (celle venant après les T'ang) ; la poésie de Han Yu est aussi simple que sa prose. Sa philosophie garde l'empreinte de Confucius. Toutefois, Han Yu ne comprenait pas à fond le *tao* de Lao-tseu qu'il repoussait avec parti pris, mais son propre *Tao originel* semble bien superficiel. Sa *Nature humaine originelle* n'est qu'un résumé de la pensée de l'école confucéenne. Dans cette dynastie des T'ang où la plupart des penseurs se tournaient vers le taoïsme et vers le bouddhisme, Han Yu conserva toujours la philosophie de Confucius.

Un groupe de poètes entoura Han Yu : les amis de Han Yu : Lou T'ong, Meng Kiao (751-814) qui, grand admirateur de Tou Fou, polissait et repolissait lui aussi ses poèmes, Kia Tao (788-843), religieux bouddhiste, qui, sur les conseils de Han Yu, revint dans la « poussière rouge » (notre monde), et Li Ho (790-816) qui, au cours de ses promenades, composait inlassablement des vers qu'il mettait aussitôt achevés dans un sac de soie ; les élèves de Han Yu : Wang Kien et Tchang Tsi (765 ?-830 ?), à demi aveugle, chantre de la misère, particulièrement de la misère féminine. Ces poètes,

quoique formant un groupe assez important, n'ont guère influencé la poésie chinoise.

En face du groupe de Han Yu, *Po Kiu-yi* (772-846), *Lieou Yu-si* (772-842) ; et *Yuan Tien* (779-831) composaient, pour ainsi dire, une autre chapelle. Bien que les critiques aient l'habitude de les citer ensemble, Po Kiu-yi est le plus grand d'entre les trois. Po Kiu-yi devint, en 798, correcteur des livres du secrétariat du trône, en même temps que son ami intime Yuan Tien. Membre de la Forêt des Pinceaux (807), puis Che-yi de Gauche (808), Po Kiu-yi occupa, au cours de sa vie, de nombreux postes impériaux, Malade, il donna sa p.35 démission (831), alors qu'il était préfet de Lo-yang (Ho-nan). Dès lors, il vécut paisiblement près de Lo-yang en compagnie du bonze Jou-man. Eu 839, il reçut le titre honoraire de président du Ministère de la Justice. Très fécond, mais d'une inspiration facile, Po Kiu-yi écrivit de nombreux poèmes sociaux : *La Femme de Chang-yang* et *Le Vieillard mutilé de Sin-yang* sont des chefs-d'oeuvre de ce genre. Son *Chant des regrets sans fin*, qui a pour héroïne Yang T'ai-tchen, lui valut l'immortalité, par sa fine sensibilité et sa sincère mélancolie, et rehaussa encore sa popularité déjà considérable, puisqu'elle dépassait les frontières chinoises. Malgré la prétention démesurée du poète et la vénération exagérée dont l'entourent les jeunes lettrés de nos jours, Po Kiu-yi, disciple fervent de Tou Fou, n'a pas l'envergure de son maître, encore moins celle d'un Li Po. Il est fort curieux de remarquer que, dans cette période poétique, les deux célébrités, Han Yu et Po Kiu-yi, étaient l'un prosateur-poète et l'autre poète-prosateur ; ni l'un ni l'autre ne méritent vraiment le titre de poète.

De la période moyenne, on descend à la « période de la fin des T'ang ». De même que la dynastie se débattait dans une lente agonie, la poésie des T'ang s'affaiblissait et s'efféminait. *Tou Mou* (803-852), surnommé « Tou le jeune » par opposition à « Tou le vieux » (Tou Fou), est le seul poète dont la finesse du style n'étouffa pas la force d'inspiration. *Li Chang-yin* (813-858), qui avait des relations avec les femmes du palais, mais n'osait l'avouer, se retranchait derrière une obscurité voulue ; ses poèmes d'amour sont fort jolis, mais énigmatiques. *Wen T'ing-yun* (contemporain du précédent) composait fort bien des *yo fou* et des *ts'eu* (dérivés des *yo fou*, assez semblables aux sonnets), *Lo Yin* (833-909) et Tou *Siun-ho* (847-907) écrivirent des poèmes dont on petit seulement dire qu'ils sont charmants. Lou Kouei-mong, P'i Je-hieou, etc., n'étaient que des poètes de second rang.

Sous la dynastie des T'an s'affermirent les poèmes de métrique régulière, dits « modernes » ; les *yo fou*, poèmes susceptibles d'un accompagnement musical, se développèrent largement, et c'est alors aussi qu'apparurent les premiers *ts'eu* dont l'invention remonterait, d'après la tradition, à Li Po. La poésie des T'ang est sans rivale dans l'histoire des lettres chinoises jusqu'à nos jours.

Aussi bien que la poésie, le roman, sous la dynastie des T'ang, évolue de l'état primitif vers la perfection. Mais p.36 entendons-nous bien : je parle ici des contes et quelquefois des nouvelles, le roman à chapitres naîtra plus tard. Déjà, à travers les dynasties précédentes, l'action du conte ou de la nouvelle se compliquait de plus en plus, mais avant les T'ang, le roman ou la nouvelle était plutôt un divertissement littéraire. Aussi, ces morceaux généralement très courts, n'avaient pour ainsi dire pas de plan arrêté. Les conteurs des yang prirent au sérieux cet amusement littéraire ; ils composèrent un conte ou une nouvelle avec une intention déterminée. Dès lors, l'action se développa, les détails furent mieux observés, le plan et le style mieux travaillés. Les légendes, les personnages illustres, les dames célèbres par leur beauté et parmi elles particulièrement Yang T'ai-tchen, fournirent des éléments aux conteurs. Parmi ceux-ci les lettrés confucianistes méprisaient les simples contes et les petites nouvelles qu'ils appelaient, avec un sens péjoratif, les *tchouan k'i* (*Mémoires des histoires surnaturelles*). Nous qui jugeons avec un autre état d'esprit que nos devanciers, considérons, sans restriction aucune, les *tchouan k'i* des T'ang comme l'une des plus belles manifestations de nos lettres chinoises.

Wang Tou (585 ?-625 ?) composa le *Mémoire sur un miroir antique* dans lequel l'auteur relatait les exploits magiques de ce miroir : abattre une renarde enchantée qui s'était transformée en femme, vaincre un gros serpent qui nichait dans le tronc d'un arbre, tuer un singe et une tortue qui, transformés en hommes, discutaient sur la science de la magie, etc., histoires qui se seraient déroulées, d'après ce qu'en dit le conte, entre 641 et 617. Parmi tous ces faits légendaires, l'un surtout doit retenir l'attention : la « renarde enchantée » ; les histoires de renardes ou renards enchantés pullulèrent sous chaque dynastie, et même aujourd'hui bon nombre de Chinois croient à ces histoires. Au début des T'ang, vivait le célèbre calligraphe Ngeou-yang Siun (557-641), qui avait une figure de singe. Un auteur qui se dissimulait sous le nom de Kiang Tsong (519-594) composa une *Biographie d'un singe blanc :* le père du calligraphe combattait les rebelles, il emmenait avec lui sa jeune et jolie femme qu'enlevait un singe blanc millénaire ; le singe blanc était tué et la jeune femme délivrée ; mais peu de temps après elle mettait au monde Ngeou-yang Siun, ce qui revenait à dire que le calligraphe était le fils du singe blanc. Attaquer un adversaire d'une façon détournée n'était pas un acte courageux, mais p.37 il y avait encore plus de lâcheté à combattre un adversaire sous un nom d'emprunt. Cependant, cette sorte de vengeance se renouvela plusieurs fois sous les T'ang et après les T'ang jusqu'à nous. Sous le règne de l'impératrice Wou, le fameux lettré Tchang Ts'ou (660 ?-740 ?) ou Tchang Wen-tch'eng se serait épris de l'impératrice et composa la *Visite aux grottes des immortelles :* dans ces grottes, l'auteur s'unit à Che-niang qui aurait personnifié l'impératrice. L'idée de ce conte est banale, le style très mauvais ; pourtant, ce conte pénétra au Japon dès 733 (cf. le *Roman des T'ang*, par Wang P'i-kiang, p. 437) et remporta un énorme succès. Les collections *Chouo*

fou (*Cité des romans*) et *Wou tchao siao chouo* (*Les Romans composés sous les cinq dynasties*) attribuent la *Biographie d'un preux barbu* à *Tchang Souei* (667-730) ; d'autres collections, comme *Yong tchai souei pi* (*Notes du pinceau de la Salle Yong*), l'attribuent à Tou Kouang-t'ing. C'est un conte qui a pour héros deux personnages réels : Li Tsing et le preux barbu qui personnifie, selon toute vraisemblance T'ai tsong des T'ang, — T'ai tsong était très barbu et, en 618, sauva Li Tsing que Kao tsou voulait condamner à mort — et pour héroïne une personne sans doute fictive, la courtisane Tchang. Certains faits historiques sont volontairement inexacts ; l'auteur a voulu cacher le vrai visage de ses personnages. Chen Ki-ts'i (750 ?-800 ?) composa un conte d'inspiration nettement taoïste, les *Séjours dans un traversin* : l'immortel Lu donne à un jeune homme un traversin magique, le jeune homme pénètre dans ce traversin et fait un beau rêve : un beau mariage, des succès aux Concours impériaux et dans le mandarinat, quelques courtes chutes dans la vie politique, enfin la mort au bout d'une longue vie que n'a jamais abandonnée la faveur impériale : mais ce n'est qu'un rêve ! Plus tard, T'ang Hien-tsou en tira une pièce : *Mémoire* (*d'un rêve fait à*) *Han-t'ang*. La *Biographie de Fil Rouge* fut composée par *Yang Kiu-yuan,* célèbre dans la première moitié du IXe siècle (M. Yang P'i-kiang croit qu'elle fut composée par Yuan Kiao en 868) ; elle contient un élément devenu depuis trop familier aux romanciers populaires : l'histoire fantastique du *preux à l'épée* (*kien hie*). Cette tendance s'accentue encore dans la biographie de *Nie Yin-niang,* une héroïne, par P'ei Hing, gouverneur militaire-adjoint en 878. Les *preux à l'épée* (hommes ou femmes) peuvent s'envoler et possèdent chacun une ou deux épées *conscientes* qui, en p.38 dehors des moments de combats, se réduisent et se cachent dans le nez ou la bouche du preux, et qui, au moment de combattre, sortent de leur cachette et tuent les ennemis même à une très grande distance, selon la volonté du preux. Ces preux punissent les méchants et protègent les bons. Les Chinois aiment cette sorte de conte, et dans ces dernières années (1928-1931), les romans de ce genre furent encore fort à la mode. La favorite Yang T'ai-tchen, belle, puissante, morte tragiquement, inspira non seulement les poètes, mais aussi les conteurs. Tch'en Hong composa une notice biographique sur Yang T'ai-tchen pour servir d'introduction au *Chant des regrets sans fin* par Po Kiu-yi, ami du conteur. Simple, émouvante, cette notice est digne du poème. Po Hing-kien (d. 826) frère cadet de Po Kiu-yi, composa en 795 une *Biographie de Li Kouei* (une courtisane) : un fils de famille s'éprend de Li Kouei, vit avec elle pendant plus d'un an et dépense avec elle tout son argent ; alors, la mère de la courtisane trouve un moyen pour l'éloigner sans le fâcher. Réduit à la mendicité, le jeune homme est chassé par son père ; heureusement, repentante, Li Kouei soigne, encourage et aide à triompher aux Concours impériaux le jeune homme qui, devenu mandarin, épouse la courtisane. Plusieurs pièces furent tirées plus tard de ce conte. Mais les conteurs qui exercèrent une réelle influence sur leurs successeurs sont *Yuan Tien* et Li Kong-tsouo (770 ?-850 ?). La *Biographie de Ying-ying* par Yuan Tien est un roman d'amour entre Yuan Tien, sous le nom de Tchang Kiun-chouei, et sa

cousine, fille de Ts'ouei P'ong (sous le nom de Ts'ouei Ying -ying). Infidèle, notre poète abandonne sa maîtresse et se marie avec Wei Ts'ong ; il a la lâcheté d'expliquer ainsi son infidélité :

> « Somme toute, le ciel confie un destin à une jolie femme exceptionnelle : si elle n'est pas une sorcière, elle n'en transforme pas moins son amoureux en démon... Ma vertu n'est pas assez forte pour vaincre les diableries ; ainsi je n'évite pas l'ingratitude.

Cette *Biographie* inspira de nombreux dramaturges. Dans sa *Biographie du préfet de Nan-k'o,* Li Kong-tsouo relate l'aventure d'un général qui, dans son rêve, devient tour à tour gendre du roi du Grand Houai-ngan, préfet de Nan-k'o. Ce royaume du Grand Houai-ngan n'est autre chose qu'une fourmilière sous un acacia ! C'est encore un conte d'inspiration taoïste : tout est néant. T'ang Hien-tsou, déjà cité, en tira une pièce : *Mémoire de Nan-k'o.* Parmi d'autres p.39 contes célèbres des T'ang, il faut encore citer la *Biographie de Lieou Yi* par Li Tchao-wei : Lieou Yi, après avoir sauvé et épousé la plus jeune des filles du roi Dragon, souverain du lac T'ong-t'ing, acquiert l'immortalité ; j'ai traduit par ailleurs cette étrange *Biographie* (voir *Revue Nationale Chinoise,* avril 1931, p. 209).

Après cette brillante dynastie, la Chine, une fois de plus, retombe dans une période de troubles ; cinq dynasties éphémères se succèdent.

Ces cinq dynasties sont celles des Liang (907-923), ou Heou-Liang, des T'ang (923-936), ou Heou-T'ang, des Tsin (936-946), ou Heou-Tsin, des Han (947-950), ou Heou-Han, des Tcheou (951-960), ou Heou-Tcheou. C'est une période où le *ts'eu* se développe largement et finit par prédominer.

Le *ts'eu* est avant tout *musical ;* court poème dont la métrique varie, mais dont chaque caractère doit être conforme à la règle des tons. Chaque groupe de ts'eu ayant la même métrique est désigné sous un nom générique. Comme on le conçoit, le *ts'eu* est très difficile à composer, et le poète doit bien connaître la musique. Mais comme il est agréable d'entendre lire en chantonnant un *ts'eu,* même sans l'accompagnement musical ! Au point de vue littéraire, le *ts'eu,* malgré le petit nombre de ses vers, contient beaucoup de poésie ; il se rapproche du sonnet français. Le plus court *ts'eu* comporte seize caractères, et le plus long deux cent quarante ; le vers le plus court se compose d'un caractère, et le plus long de neuf. Le *ts'eu* est un dérivé du *yo-fou* et l'ancêtre du *k'iu* (air pour le théâtre).

Au temps des Liang, Wang Kien occupa le Sseu-tch'ouan et fonda le royaume Ts'ien-Chou (901-925). Dans ce royaume vivaient trois maîtres en *ts'eu :* Wang Yen, fils adoptif de Wang Kien et soumis aux Heou-T'ang en 925, poète populaire d'amour ; Nieou Kiao, *lettré avancé* en 878, puis mandarin sous les Chou, auteur d'une oeuvre se composant de trente livres ; *Wei*

Tchouang, secrétaire, puis ministre de Wang Kien. Il se plaignit dans ses vers de l'enlèvement de sa maîtresse chérie par son maître et souverain. La jeune femme se suicida en lisant ces poèmes déchirants.

Les Heou-Chou (934-965) succédèrent aux Ts'ien-Chou, toujours dans le Sseu-tch'ouan. Le deuxième et le dernier souverain de ce royaume, Meng Tch'ang, détrôné en 965, célébra la beauté de sa femme Pi Houa-jouei (*Pétale de* p.40 *fleur*) et celle d'une poétesse, dans le *Printemps à l'étage supérieur de jade*. Ngeou-yang K'iong, etc., étaient également connus comme poètes de talent.

Sous les Heou-T'ang, le souverain Tchouang tsong (d. 926) ajoutait à son talent de poète celui de musicien ; Ho Ning était l'auteur d'un recueil célèbre : Les *Feuilles rouges.* Mais, malgré tout, cette dynastie ne fut pas féconde en poésie.

Les Nan-T'ang (937-971) occupèrent le Nan-kiang actuel ; c'était un royaume riche en poètes. Des souverains, comme Li King, (d. 961) et *Li Yi* (d. en 978) furent des auteurs très estimables. Fong Yen-ki composa le recueil du *Printemps ensoleillé* et ses *ts'eu* sont injustement omis dans *l'Anthologie au milieu des fleurs,* par Tchao Tch'ong-tcha, des Heou-Chou. Tchang Pi était aussi un poète délicat. D'autres poètes des Nan-T'ang, Sin Hiuan, Lu Kiang, Tch'eng Yeou-wen, etc., perpétuèrent la mémoire de ce royaume éphémère.

Après cette période, le *ts'eu* s'affermit sous la dynastie suivante des Song.

*

La dynastie des Song (divisée en deux tronçons : les Song Septentrionaux : 960-1126, et les Song Méridionaux : 1127-1279, les premiers plus puissants que les suivants) marque l'apogée du *ts'eu* et de la prose, l'époque où apparurent le roman, aux longs développements, le théâtre et la philosophie modernes.

La technique du *ts'eu* est parachevée sous les Song : nous avons les *siao ling* (poèmes très courts), les *tchong tiao* (airs de longueur moyenne) et les *tch'ang tiao* (airs plus longs). Depuis les souverains, T'ai tsong, Houei tsong et Kao tsong et les mandarins importants, K'eou Tchouen, Han K'i, Sseu-ma Kouang, Fan Tchong-yen X989-1052), Ngeou-yang Sieou (1007-1072), jusqu'aux prêtres taoïstes, bonzes, militaires, eunuques, femmes, tout le monde connaissait la musique et la plupart de ces personnages étaient passés maîtres en l'art du *ts'eu*. Sous les Song Septentrionaux, les auteurs classiques étaient Yen Chou (991-1055), ministre d'État, Yen Ki-tao, fils du premier, Lieou Yun, *lettré avancé* en 1034, Sou Che (1036-1101), Ts'in Kouan (1049-1100) et Li Ts'ing-tchao (1082-après 1141), poétesse. Les deux Yen composèrent des poèmes d'amour ; ceux du p.41 père portent la marque de

l'influence de Fong Yen-ki que j'ai cité à la fin de la subdivision précédente ; ceux du fils sont plus personnels et vraiment évocateurs. Lieou Yun, très populaire (« là où se trouve un puits d'eau potable, nul n'ignore les chants des *ts'eu* de Lieou »), excellait dans les longs *ts'eu* qui, d'ailleurs, commençaient à être appréciés. Sou Che écrivait des *ts'eu* d'inspiration fougueuse ; en beaucoup de ses oeuvres il fait penser à Li Po. Sou Che protégeait beaucoup de lettrés, dont Ts'in Kouan, mais il reprocha à son protégé de se laisser influencer par Lieou Yun qu'il méprisait. Mariée en 1101, Li Ts'ing-tchao passa des années heureuses jusqu'à la mort de son mari (1129) ; à partir de ce moment-là, la poétesse connut non seulement la mélancolie d'une vie solitaire, mais aussi le malheur, puis, à partir de 1134 et jusqu'à sa mort, elle mena une vie très retirée en compagnie de son frère. Poétesse, prosateur, critique, très savante, elle aimait les livres, les dessins, les sceaux anciens. Son tendre amour pour son mari lui inspira de nombreux *ts'eu* célèbres, notamment : *Ivre à l'ombre des fleurs* et les *Paroles lentes*. Il faut encore citer : *Tchang Sien* (990-1078), Song K'i (998-1062), *Wang T'ing-kien* (1045-1105), Tcheou Pang-yen (1060-1125), etc.

Le plus grand maître en *ts'eu* sous les Song Méridionaux fut *Sin K'i-tsi* (1140-1207). Natif de Li-tch'eng, du Chan-tong, Sin K'i-tsi tomba dans la zone des Tartares lors de l'invasion des armées du royaume Kin (des Tartares) en 1126, et, l'année suivante, Kao tsong transféra sa capitale à Nan-king ; Sin K'i-tsi, avec plusieurs milliers de cavaliers, rejoignit Kao tsong. A la fois lettré et général, Sin K'i-tsi parle, dans ses poèmes, de la vie de son temps. Son style est fort et ses *ts'eu* ne sont pas que le travail de celui qui « cisèle le rouge et sculpte le bleu » ; pour cette raison, on classe Sin K'i-tsi au-dessus des poètes qui ne parlent que d'amour. Faciles à contenter, d'autres poètes comme Tchou Touen-jou, K'ang Yu-tche, etc ; contrairement à Sin K'i-tsi, oubliaient déjà la puissance d'antan des Song Septentrionaux et chantaient la paix relative des Song Méridionaux qui végétaient de ce côté du Yang-tseu. Enumérons encore des noms célèbres comme ceux de *Fan Tch'eng-ta* (1126-1193), Kiang K'ouei, flûtiste, Tchang Yen, Che Ta-tsou, Kao Kouan kouo et la poétesse Tchou Chou-tchen qui, à la suite d'un mariage malheureux (ses parents l'avaient mariée à un homme très vulgaire), composa p.42 un recueil d'une grande valeur littéraire, les *Ts'eu aux entrailles brisées*. On cite concurremment les noms de Li Ts'ing-tchao et de Tchou Chou-tchen.

Pour la poésie en général, les Song Septentrionaux débutèrent par l'*École Si-kouen.* Yang Yi (974-1020), Lieou Kiun, Ts'ien Wei-yen et leurs quatorze amis rassemblèrent leurs poèmes en un seul recueil : *Correspondances poétiques de Si-kouen.* L'École qui portait le même nom fut alors fondée. Ils imitaient souvent servilement le poète des T'ang, Li Yi-chan. En même temps, Lieou K'ai, *lettré avancé* en 973, Wang Yu-tch'eng (954-1001), Lin Pou (967-1028) (ce dernier, célibataire, aimait la fleur de mei, sorte de prunier, et la grue, symbole de haute vertu, aussi disait-on : « La fleur de mei est sa

femme, et la grue son enfant »), Mou Sieu, né en 979, etc., réagirent contre l'École Si-kouen ; cependant, Lieou et Mou imitaient les auteurs antiques, Wang copiait Po Kiu-yi et Lin plagiait le style des poètes de la fin des Tang. *Che Man-k'ing* (994-1041), *Sou Chouen k'ing* (1008-1048), entouraient *Ngeou-yang Sieou* et formèrent un groupe à part ; évidemment, eux aussi imitaient les auteurs anciens, mais ils évitaient d'imiter les poètes obscurs comme Li Yi-chan, les poètes faciles comme Po Kiu-yi et les poètes de second rang comme ceux de la fin des T'ang ; aussi leurs poèmes surpassent en valeur ceux de l'École Si-kouen. *Chao Yong* (1011-1077), poète limpide, sans artifice, et *Wang Ngan-che* (1021-1086), homme d'État, réformateur malheureusement incompris à son époque, furent également des poètes de valeur. Chao Yong exerça une influence sur ses amis, Tch'eng King, Sseu-ma Kouang et Fou Pi ; comme ils se réunissaient à Lo-yang, on leur attribua le nom d'*École de Lo-yang*. Mais ici, je dois mentionner la famille littéraire Sou, — elle me fait penser à la famille Ts'ao (Ts'ao Ts'ao et ses deux fils) — : Sou Sinn, ou Sou Ming-yun (1009-1066), le père, prosateur génial, *Sou Che* ou Sou Tong p'o (1036-1102), le fils aîné, poète de premier rang, prosateur génial comme son père et artiste estimable (surtout en calligraphie), et Sou Tch'e ou Sou Tseu-yeou (1039-1112), le fils cadet, poète et érudit (*Explications sur Lao-tseu ; Printemps et Automne de la poésie*). Le plus célèbre est Sou Che.

Admiré et protégé par Ngeou-yang Sieou, Sou Che, avec son frère cadet, triompha aux Concours impériaux (1056) ; le souverain, Jen tsong (1010-1063), exprima ainsi sa p.43 satisfaction à propos des écrits des deux Sou :

> « Aujourd'hui, je découvre deux personnes qui pourront être des ministres d'État pour mes enfants.

Sous le règne de Ying tsong (1064-1067), Sou Che était membre du Bureau de l'Histoire. Sous le règne de Chen tsong (1068-1085), Wang Ngan-che appliqua son projet de réformation nationale (1069) et interdit toute critique contre ce projet (1072). Sou Che s'éleva contre le projet de Wang Ngan-che et fut dégradé et exilé à Houang-tcheou (1079), aujourd'hui Houang-kang, du Hou-pei ; là, sur la Pente de l'Est (Tong-p'o), Sou Che construisit une maison et se surnomma l'Ermite de Tong-p'o, d'où vient son nom Sou Tong-p'o. Rappelé à la Cour par Tché tsong (1076-1100) comme Membre de la Forêt des Pinceaux (1086), Sou Che ne s'entendit pas avec les partisans du philosophe Tch'eng Yi (1033-1107) et fut dégradé de nouveau jusqu'à ne plus être que préfet de Hang-tcheou, du Tché-kiang (1089). En montant sur le trône (1101) Houei tsong le rappela à la Cour, mais Sou Che mourut peu après. Instruit de bonne heure par sa mère, — son père voyageait incessamment, — Sou Che admirait les prosateurs comme Kia Yi (200-168), essayiste, et Lou Tché (754-805), excellent homme d'État, les poètes comme T'ao Ts'ien, Li Po et Tou Fou, les philosophes comme Lao-tseu et Tchouang Tcheou ; il fréquentait le bonze Fou-yin, *alias* Liao-yuan : nous concevons d'ici la variété

des influences reçues par Sou Che. Lettré de formation confucianiste, Sou Che était cependant aussi taoïste et bouddhiste. Cependant si le bouddhisme et le taoïsme lui faisaient bien comprendre la vanité de toute chose, il ne renonça pas à la vie active et participa à la politique comme ses maîtres Kia Yi et Lou Tché. D'une inspiration grandiose, ses poèmes ressemblent à ceux de Li Po, tant au point de vue de la pensée que du style. Quelquefois, dès que le taoïsme ou le bouddhisme s'y exprime, ses poèmes rivalisent en sérénité avec ceux de T'ao Ts'ien. Quoique son ennemi, Wang Ngan-che aimait ses écrits. Sou Che disait fort justement de lui-même ;

> « Mes écrits sont pareils à dix mille *hou* d'eau souterraine qui peut jaillir n'importe où. Sur la plaine, cette eau immense, sans fin, court journellement et sans difficulté, sur dix mille li ; quand elle rencontre une montagne ou un rocher, elle les contourne et modifie son lit sans qu'on puisse le prévoir. Ce que je peux prévoir, c'est qu'elle coulera là où elle doit couler et qu'elle s'arrêtera toujours là où elle devra s'arrêter.

L'écriture de Sou Che est grasse, hardie ; p.44 on l'appelle *Sou ti, manière de Sou* ; elle servit de modèle aux calligraphes postérieurs. Les trois fils de Sou Che : Sou Mai, Sou Tai et Sou Kouo furent aussi des écrivains de renom, particulièrement Sou Kouo (1072-1123), surnommé « P'o le jeune ». Il est curieux de noter que la famille Sou resta fidèle à la littérature pendant trois générations successives.

Comme son maître, Ngeou-yang Sieou, Sou Che aimait et protégeait les poètes. Nous avons les « six hommes parfaits de la famille Sou » : *Wang T'ing-kien* (1045-1105), *Ts'in Kouan* (1049-1100), *Tchang Lei* (1052-1112), *Tch'ao Pou-tche* (1053-1110), Tch'en Che-tao (1053-1101) et Li Tsien ; le plus célèbre d'entre eux est Wang T'ing-kien et le moins célèbre, Li Tsien. Lu Pen-tchong, *lettré avancé,* établit, pendant les années de Tchao-hing (1131-1162), un tableau de la filiation poétique depuis Wang T'ing-kien, créa le nom de l'*École du Kiang-si* — parce que Wang T'ing-kien était natif de cette province — et se proclama disciple de Wang. Mais, parmi les vingt-cinq personnes figurant sur ce tableau, à part Tch'en Che-tao et Han Kiu, les autres étaient très quelconques.

Sous les Song Méridionaux, les poètes célèbres : *Tch'eu Yu-yi* (1090-1138), Yeou Meou (1117-1184), *Yang Wan-li* (1124-1206), *Lou Yeou* (1125-1210), *Fan Tch'eng-ta* (1126-1193), reçurent tous l'influence de Wang T'ing-kien. Le maître réel d'entre eux était Lou Yeou. Frappé par la faiblesse de l'Empire, Lou Yeou, jeune, composa des poèmes pathétiques où il exprimait son désir d'améliorer la situation. Mais les ans éteignirent peu à peu cette ardeur : âgé, notre poète, plus calme, se plaisait à mener une vie champêtre. Ses descriptions poétiques de la vie rustique, minutieuses et fidèles, sont comparables à celles de Tou Fou. En général, les poèmes de Lou Yeou sont d'un style travaillé et d'une rigoureuse métrique ; limpides et

simples, ils représentent dignement la poésie d'une dynastie presque mourante.

Sous la dynastie des Ts'ing, Mao Kouen (1512-1610) a choisi les morceaux de prose de Han-Yu, Lieou Tsong-yuan (773-819), Ngeou-yang Sieou, Tseng Kong (1019-1083), Sou Siun, Wang Ngan-che, Sou Che et Sou Tch'e et composa une *Anthologie prosaïque des huit grands maîtres des T'ang et des Song,* car les deux premiers écrivains appartiennent aux T'ang et les six suivants aux Song. En hiver 1750, le p.45 poète Chen Te-ts'ien refit un choix parmi les écrits des mêmes auteurs. Cette dernière *Anthologie* est tellement populaire que tout collégien l'a lue chez nous. Évidemment, le nombre des prosateurs des Song ne s'arrête pas à six, — il faut citer par exemple Lieou K'ai, déjà cité, Mou Sieou (979 - *?*), Yin Tchou (1001-1046), Che Kia (1005-1045), Lieou Tch'ang (1019-1068) et Lieou Pin (1023-1088), etc., — mais ces six écrivains sont les plus représentatifs.

Ayant perdu son père à l'âge de quatre ans, Ngeou-yang Sieou fut éduqué par sa mère, née Tcheng ; très pauvre, celle-ci n'avait pas d'argent pour acheter du papier et des pinceaux ; alors, elle étalait du sable fin par terre et, avec une branche de roseau, elle apprit à son fils à lire et à écrire ! Peine largement récompensée, car Ngeou-yang Sieou travailla avec ténacité pendant vingt ans et son nom fut connu de tout l'Empire. Sorti premier des Concours impériaux (1030), Ngeou-yang Sieou devint disciple et ami de Yin Tchou, qu'il allait dépasser d'ailleurs rapidement. Membre de la Cour des Censeurs depuis 1033, Ngeou-yang Sieou remplissait consciencieusement ses fonctions plus que délicates ; il commença par demander au souverain de supprimer toutes les annotations ayant trait à l'art de divination (*ts'ien wei*) dans les livres classiques confucéens ; cet acte est digne d'être noté, car on n'imagine pas combien les Chinois, même lettrés, sont superstitieux ; puis, il déconseilla (1036) au souverain de casser de leurs fonctions quatre hommes de valeur : Tou Yen, Han K'i, Fan Tchong-yen et Fou Pi ; mais le ministre d'État de cette époque, Li Yi-kien, n'aimait ni ces quatre personnages, ni celui qui parlait en leur faveur, et Ngeou-yang Sieou fut dégradé. Il occupa cependant encore différents postes et, devenu vieux, prit sa retraite en 1071. Pendant qu'il était au pouvoir, il découvrit, protégea, encouragea, guida les lettrés inconnus ou méconnus ; voici quelques-uns d'entre eux : Sou Siun, Sou Che, Sou Tch'e, Wang Ngan-che, Tsen Kong, Mei Yao-tch'en, Che Man-k'ing, Sia Wou-tang, bonze poète, Pi-yen, bonze prosateur, Wei-yen. On peut dire sans exagération que, grâce à Ngeou-yang Sieou, la dynastie des Song eut une littérature bien à elle. Ngeou-yang Sieou fut aussi un historien que je placerais, sans hésitation, au-dessus de Pan Kou ; il dirigeait la rédaction du *Nouveau Livre des T'ang,* rédaction terminée en 1060, et composa l'*Histoire des Cinq Dynasties* ou la *Nouvelle Histoire des Cinq Dynasties,* publiée par la Cour après la mort de l'auteur. p.46 Confucianiste, moraliste, Ngeou-yang Sieou écrivit des morceaux de prose très limpides à la manière antique, sans pédanterie ni artifice. On

compare, non sans raison, les poèmes de Ngeou-yang Sieou à ceux de Li Po et de Tou Fou (moins fougueux que Li Po) ; ses narrations, etc., à celles de Han Yu, et ses morceaux d'histoire à ceux de Sseu-ma Ts'ien. C'est le plus grand maître des Song.

Parmi les cinq autres prosateurs des Song, Sou Che est le plus célèbre ; on peut le placer à côté de Ngeou-yang Sieou. Sou Siun était un essayiste essentiellement érudit. Sou Tch'e demeure assez effacé entre un père de grand talent et un frère de génie. Les écrits énergiques, têtus, de Wang Ngan-che reflètent fidèlement le caractère de leur auteur. Tseng Kong était un moraliste parfait, autrement dit un lettré moyen, bon à rien, pas assez hardi pour créer, encore entortillé dans les rites anciens ; ses écrits ressemblent à une plaine aride. Quoi qu'il en soit, cette prose chinoise possède, en général, une beauté (limpidité, force du style) vraiment intraduisible ; on risquerait de donner des morceaux extrêmement ternes si l'on voulait les mettre tous en français. Aussi ai-je eu le regret d'abandonner plusieurs de ces morceaux de prose ; seuls, ceux qui possèdent parfaitement le chinois, goûteront leur charme dans le texte original.

L'origine du théâtre chinois remonte très haut, mais son développement fut extrêmement tardif. M. Wang Kouo-wei (1877-1928), le maître le plus autorisé dans l'histoire du théâtre chinois, relie le théâtre à la danse, ce qui nous fait placer la naissance de l'art dramatique au delà du XXVe siècle avant J.-C. Sous les Han, il y avait des *fei yeou* qui jouaient pendant les cérémonies des offrandes et pendant les fêtes de la Cour. Après les Han, on commença à jouer quelquefois des pièces tirées de faits historiques. Avant et bien après les Han, la danse et particulièrement la musique accompagnaient presque toujours le théâtre. Sous les *Pei-Ts'i,* un prince royal, Tch'ang-kong, brave guerrier dont le beau visage n'effrayait pas les ennemis, couvrit sa figure d'un masque terrifiant. Dans la suite, les acteurs, les danseurs composèrent une scène de combat dans laquelle le personnage qui jouait le rôle du prince portait aussi un masque : de là date l'origine des masques des acteurs chinois. Sous les T'ang, on jouait tantôt des pièces où le chant et la danse occupaient une place prédominante au $_{p.47}$ détriment de l'action de la pièce, tantôt des pièces narratives d'où le chant et la danse étaient presque bannis, tantôt encore de courtes comédies ; jusque-là le théâtre chinois reste très rudimentaire.

Le genre de la comédie continua à se développer sous les Song. Les comédiens, tout en faisant rire, ne manquaient pas de critiquer d'une façon ironique ou badine ; ils n'épargnaient môme pas les souverains ou les ministres puissants. Ici, la morale supplantait l'action théâtrale. Grâce au développement parallèle du roman (voir plus loin), du théâtre des marionnettes (les marionnettes existaient déjà au Xe siècle avant J.-C.) et du théâtre des ombres chinoises (créé sous le règne de Jen tsong, des Song, 1023-1063), le théâtre devint de plus en plus narratif.

Le théâtre des Song se divise en deux groupes : les *yo k'iu* (airs musicaux) et les *hi k'iu* (airs théâtraux) ; pour les premiers la musique était plus importante que l'action, et pour les seconds, le contraire. Malheureusement, les *hi k'iu* des Song sont perdus ; nous savons seulement qu'il y avait au moins deux cent quatre-vingts pièces. Les *yo k'iu* comprenaient plusieurs genres différents, parmi lesquels le *tch'ouan ta* et les *airs des kong différents.* Le *tch'ouan ta* s'appuyait sur la musique et la danse. Un groupe de dan seurs et de chanteurs dansaient et chantaient en même temps. A chaque danse, on exécutait un air dont les paroles relataient un fait ou enregistraient une impression poétique ; quand le chant s'achevait, la danse se terminait ; à la deuxième danse, ou exécutait un nouvel air ou le même air, mais les paroles différaient de celles de la pièce précédente ; quelquefois, les paroles de plusieurs pièces dansantes narraient la même historiette. Chaque *tch'ouan ta* commençait par une courte *introduction* en prose ; puis un poème et un *ts'eu* exprimaient la même idée ; puis un autre poème et un autre *ts'eu,* et ainsi de suite (le nombre des groupes de poèmes et des *ts'eu* était variable) ; enfin un quatrain concluait. Une autre sorte de danse en groupe, *touei wou,* était, sinon le *tch'ouan ta* transformé, du moins sa soeur cadette. Un directeur des groupes, le *conseiller militaire*, dirige dix groupes de danseurs (soixante-douze personnes) et dix groupes de danseuses (cent cinquante-trois personnes) ; chaque groupe exécutait une danse spéciale. Voici le détail pour le *touei wou :* 1° le *conseiller militaire* adresse un discours en prose rimée au souverain ; 2° il lit un poème ; 3° air exécuté par l'ensemble des groupes ; 4° le $_{\text{p.48}}$ *conseiller militaire* appelle le groupe des garçons ; 5° il les présente par le nom de chaque groupe ; 6° il questionne les enfants ; pourquoi sont-ils venus ? 7° réponse des enfants ; 8° danses des enfants ; 9° le *conseiller militaire* dissout les groupes. Mêmes détails pour les groupes de danseuses. Parmi les danses des garçons, notons : la danse avec une branche d'arbre, la danse à l'épée, la danse à l'arc, etc. ; parmi celles des danseuses, la danse de *p'ou-sa-man* (femmes habillées à la façon des étrangères), la danse au ballon, la danse en cueillant des pivoines, la danse en offrant de l'encens au Bouddha, etc. Mais les airs du *tch'ouan ta,* contrairement à ceux du *tchou kong tiao,* appartenaient à la même note (kong) musicale.

Pendant les années 1068-1077, sous le règne de Chen tsong, des Song, Kong San-tch'ouan créa les *tchou kong tiao* ou les *airs des notes différentes.* On composait un ou deux ou jusqu'à une dizaine d'airs sur une même note ; puis d'autres airs sur une autre note et ainsi de suite. De telle sorte, le théâtre ne pouvait que se compliquer de plus en plus, mais aussi son raffinement était d'autant plus grand. Ainsi préparé, le théâtre allait prendre son essor sous la dynastie des Yuan.

Les superstitions s'enracinent de plus en plus dans l'es prit du peuple chinois ; nous avons vu les contes construit sur les faits surnaturels sous les T'ang ; nous retrouvons des contes de même tendance sous les Song. En 977, l'em pereur T'ai tsong ordonna aux mandarins lettrés de ras sembler les contes

de cette catégorie ; le recueil fut achevé l'an suivant et fut intitulé *Les Mémoires vastes et variés* (*des années*) *de T'ai-ping.* Voici le contenu de ces *Mémoires :* les génies et les immortels, 55 livres ; les fées, 15 livres ; les bonzes extraordinaires, 12 livres ; les conséquences de nos actes, bons ou mauvais (le ciel, les génies, etc., récompensent les bons et punissent les mauvais), 33 livres ; les présages réalisés, 11 livres ; les destins, 15 livres ; les rêves, 7 livres ; les diables, 9 livres ; les lutins, 6 livres ; les résurrections, 12 livres ; les dragons, 8 livres ; les génies-fonctionnaires, 25 livres ; les esprits, 40 livres ; les tigres, 8 livres ; les renards, 9 livres, etc. Ce recueil considérable comprend les contes depuis les Han jusqu'aux Cinq Dynasties. De nombreuses oeuvres figurant dans ce recueil sont introuvables en dehors de cet ouvrage. Li Fang dirigeait ce travail : il fut secondé par douze lettrés dont le conteur *Siu Hiuan* (916-991). Un autre conteur, Hong Mai $_{p.49}$ (1096-1175), composa les *Mémoires Yi-kien* qui sont, au point de vue des dimensions, presque aussi importants que le recueil précédent. Mais en voulant absolument étendre ses *Mémoires,* Hong Mai ne sut pas choisir. Son recueil renferme, non seulement des faits banaux, mais encore des répétitions mal déguisées.

A part ces recueils ou contes, un nouveau genre de roman naquit : le *p'ing houa.* Une personne raconte une histoire devant un auditoire payant ; elle est appelée le *parleur,* et les notes écrites qu'elle utilise sont les *p'ing houa.* Voici les quatre domaines dans lesquels les *parleurs* puisaient leurs inspirations : 1° les *menus propos ou caractères argentins,* les romans proprement dits ; 2° les explications des livres classiques confucianistes, bouddhistes ou taoïstes ; 3° les histoires « romancées » ; 4° divers. Chaque séance était consacrée à un chapitre, et chaque histoire ou roman se prolongeait durant plusieurs séances. D'autre part, en 1036, alors que la paix régnait sur l'Empire, le souverain Chen tsong écoutait tous les jours une historiette racontée par un lettré ; chaque historiette composa un chapitre. C'est ainsi que les longs romans à compartiments d'un art encore rudimentaire virent le jour. Parmi les *p'ing houa,* nous avons : *Grand'mère lumignon ; Mémoire sur le voyage que fit San-ts'ang, Maître de la Loi, des grands T'ang, pour rechercher les livres bouddhiques,* mémoire qui fournit des éléments à la *Relation d'un voyage aux pays d'Occident ; Historiettes privées pendant les années de Siun-ho* (1119-1125)*, des grands Song,* d'une partie desquelles on a tiré le roman *Au bord du Lac ;* etc.

Sous la dynastie des Song, le théâtre et le roman sont apparus comme des genres nouveaux ; par contre, la philosophie n'est guère que la conciliation des trois doctrines jusqu'alors adversaires : le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme. Les lettrés confucianistes des Han travaillèrent surtout au rétablissement des textes antiques et les interprétèrent ; les lettrés confucianistes des T'ang se plongèrent dans ce qu'on appelle les *petites études, siao hio*, c'est-à-dire les études des caractères : l'étymologie, les rimes, etc. Ce sont les travaux des *king cheng, hommes des livres classiques.*

Mais cette monotonie studieuse, ce verbalisme aride et désuet provoquèrent, chez les lettrés confucianistes des Song, une réaction heureuse : ceux-ci ne voulurent plus se limiter au *siao ho* ; au lieu de s'acharner p.50 à l'interprétation d'un mot, d'une phrase, ils cherchèrent la vérité sur le *li* et sur le *k'i* (principe et énergie), les relations réelles entre le *yu* (espace), le *tcheou* (temps) et l'homme. Or, l'ancêtre de ces études est le religieux taoïste Tch'en T'ouan, à qui l'empereur des Song, T'ai tsong (939-997), décerna un titre honorifique, Monsieur Hi-yi. D'un autre côté, après un certain temps d'adaptation, le bouddhisme étendit sa zone d'influence ; malgré les critiques défavorables des confucianistes, tels que Han Yu, cette influence ne décrut pas. Sous les Song, les grands maîtres des lettrés, Ngeou-yang Sieou, Sou Che, Wang Nan-che et tant d'autres encore, avaient des amis bouddhistes ou étudiaient eux-mêmes le bouddhisme. L'influence bouddhique se fait sentir dans la poésie et dans la philosophie. De cette rencontre du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme sortit la philosophie des Song ; elle ouvrit la *période moderne.*

Cinq grands philosophes font honneur aux Song Septentrionaux : Chao K'ang-tsie (1011-1077), Tcheou Touen-che (1017-1073), Tchang Tsai (1020-1077), Tch'eng Hao (1032-1085), et Tch'eng Yi (1033-1107). Chao K'ang-tsie était l'élève de Li Tche-ts'ai, or Li Tche-ts'ai était l'élève du taoïste Tch'en T'ouan, donc la philosophie de Chao K'ang-tsie se rapproche du taoïsme. Sa *Théorie de* « *quatre* » n'est autre chose que le « trois » taoïste combiné avec le *Yi king* confucéen. Chao K'ang-tsie divise la journée et la nuit chacune en six *tch'en,* une lune en trente jours, un an en trois cent soixante-cinq jours : voilà la mesure *terrestre* du temps ; il divise, en outre, un *che* en trente ans, un *yun* en douze *che,* un *houei* en trente *yun* : voilà la mesure *céleste* du temps. Le ciel traverse un *yun*, comme on passe ici-bas un an, c'est-à-dire un court moment, et le temps continue. Chao K'ang-tsie pressent la loi de l'attraction universelle :

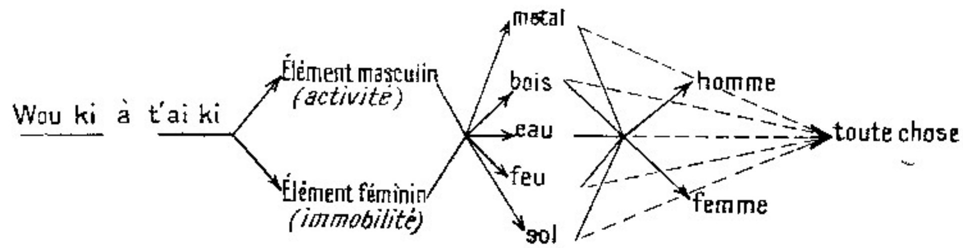
> Le bûcheron demande au pêcheur :
> — A quoi s'attache le ciel ?
> — A la terre.
> — De quoi dépend la terre ?
> — Du ciel.
> — A quoi s'attachent le ciel et la terre et de quoi dépendent-ils ?
> — Ils sont attachés l'un à l'autre et dépendent l'un de l'autre... »

(*Conversations entre le pêcheur et le bûcheron.*)

Malheureusement, les philosophes postérieurs n'ont poursuivi aucune étude scientifique dans cette direction.

La pensée fondamentale de Tcheou Touen-che réside dans la théorie *du t'ai ki.* D'après les études de Tchou Yi-tsouen p.51 (1629-1709), nous établissons la filiation philosophique : de Ho-chang-kong, à qui le souverain Wen ti (202-157), des Han, demanda des explications sur le *Lao-tseu,* à Wei Po-yang, puis à Tchong-li K'iuan, à Li Yen (Li T'ong-pin, né en 640), à

Tch'en T'ouan, tous taoïstes, fi nalement de Tch'en T'ouan à Tcheou Touen - che. On peut se représenter cette théorie par la figure ci-dessous :



tout commence par le *wou ki,* le *sans limite* ou le *plus haut degré ;* du *wou ki* au *t'ai ki* (*limite* ou *degré suprême*) et ainsi de suite jusqu'à la naissance de toute chose. Au fond, le *wou ki* est le *néant,* le *mystère* de Lao-tseu.

Comme on le voit par le tableau ci-dessus, Tcheou Touen-che croit que les éléments féminin et masculin, etc., dérivent du *wou ki*, autrement dit, chaque élément est une division du *wou ki*. La philosophie de Tchang Tsai ne se construit ni sur le *néant* taoïste, ni sur le *néant* bouddhiste, ni même sur la théorie des éléments masculin et féminin et des cinq *hing* (métal, bois, eau, feu, sol) de Tcheou Touen-che ; son point de départ est l'*existence,* donc juste l'opposé du *néant.* Cette existence est l'*énergie* (*k'i*) *unique* de l'espace. Les naissances et les morts sont les vicissitudes de cette *énergie.* Aussi, cette énergie n'augmente-t-elle pas à cause des naissances et ne diminue pas à cause des morts, puisque les naissances et les morts sont en elle, sont elle-même. Quoique ayant des amis taoïstes et bouddhistes, Tchang Tsai admirait surtout Confucius et Mencius, qu'il considérait comme les deux Maîtres suprêmes.

p.52 Les deux frères Tch'eng Hao et *Tch'eng Yi* créèrent l'*École de Lo-yang.* Elève de Tcheou Touen-che, Tch'eng Hao, jeune alors, oscilla pendant presque dix ans entre le bouddhisme et le taoïsme ; finalement, il revint au confucianisme. Il n'a pas une théorie bien nette sur le temps et l'espace ; il mélange le ciel, la terre et l'homme en un seul corps, et sa philosophie est, par endroits, fort obscure. Elève aussi de Tcheou Touen-che, son frère Tch'eng Yi n'a pas les idées confuses de son aîné ; sa philosophie est analytique et raisonnée. il fonde une théorie du *li* (principe) et du *k'i* (énergie), théorie que Tchou Hi va reprendre. Il prêche le parallélisme en toute chose : il y a des gens qui pratiquent ce *jen* parce qu'il y en a qui ne le pratiquent pas. Il développe cependant la théorie de son frère sur la *capacité* et la *connaissance instinctives,* théorie que reprendra Wang Yang-ming. Tous deux célèbres, Tch'eng Yi et Sou Che se détestaient ; à cause de leurs dissensions, l'un et l'autre furent dégradés par le souverain.

L'influence des deux Tch'eng fut considérable. De cette *École de Lo-yang* sortirent, sous les Song Méridionaux, deux grands philosophes : Tchou Hi (1130-1200) et Lou Siang-chan (1139-1192). Tchou Hi était l'élève de Lo yu-tchang ; Lo yu-tchang celui de Yang Che ou Yang Kouei-chan (1053-1135) ;

Yang Che fut le disciple préféré de Tch'eng Hao et de Tch'eng Yi, après la mort de Tch'eng Hao. Il me semble que Tchou Hi subit davantage l'influence de Tch'eng Yi que celle de Tch'eng Hao. Tchou Hi était avant tout un moraliste ; sa conduite irréprochable, sa fidélité envers la Cour, sa courageuse critique des mandarins puissants, tels que le premier ministre T'ang Sseu-king, Lin Li, Han T'o-tcheou, le censeur Chen Ki-tsou, son acharnement à toujours vouloir se perfectionner dans la morale le mettent au rang d'un véritable saint. Dans la troisième lune de 1200, cinq jours avant sa mort, Tchou Hi s'efforçait encore de donner une leçon à ses disciples. Ses oeuvres sont innombrables ; citons les plus importantes : les *OEuvres littéraires,* 121 livres ; les *Annotations sur les Quatre Livres* (sans ces *Annotations* la moitié au moins des *Quatre Livres* nous seraient incompréhensibles) ; les *Entretiens,* 140 livres (recueillis par ses disciples) ; la *Signification primitive du Tcheou Yi,* 12 livres ; etc. La philosophie de Tchou Hi s'apparente à celles de Tcheou Touen-che et de Tch'eng Hi. Sa théorie sur le *t'ai ki*, sur le *li* et sur le *k'i* n'est que l'explication de la même théorie de Tcheou p.53 Touen-che, mais avec plus de netteté, plus de détails aussi. Il applique la théorie du *li* et du *k'i* à l'explication de la nature humaine. Cette doctrine est la synthèse des théories différentes et souvent contradictoires de Mencius, de Siun Houang, de Tong Tchong-chou, de Wang Tch'ong et de Tchang Tsai, complétée par Tchou Hi. Pour Tchou Hi, le *jen* est le synonyme de la perfection des vertus ; il englobe donc toutes les vertus. Sa conception de la morale vient directement de Tch'eng Yi : intérieurement, il faut se conduire dans n'importe quel endroit avec des sentiments respectueux ; extérieurement, étudier une chose à fond pour en acquérir la connaissance complète. De plus, il ne suffit pas de connaître telle ou telle doctrine, il faut encore les pratiquer. Tchou Hi est un philosophe qu'on place sans hésitation à côté de Mencius ; son influence sur les Chinois fut très grande. Même, pendant la période de Tokugawa, la philosophie de Tchou Hi était très admirée, étudiée et honorée au Japon.

Lou Ho avait six fils, tous lettrés célèbres ; *Lou Siang-chan* était le benjamin. Devenu lettré avancé en 1172, Lou Siang-chan fut très apprécié par l'examinateur Lu Tong-lai (1137-1181), ami de Tchou Hi. Sa philosophie se fonde sur le *coeur* ; entendons-nous, le mot coeur ici signifie *principe de l'activité psychique.* L'univers est dans notre *coeur*, notre *coeur* est l'univers même. Cette philosophie est le contraire de celle de Tchou Hi : Lou Siang-chan respecte son *coeur* et prétend que, par lui, on parvient à connaître la vérité de toute chose ; Tchou Hi veut au contraire qu'on acquière d'abord l'érudition et qu'ensuite, par cette érudi tion, ou arrive à se connaître soi-même. Les deux maîtres ne s'entendaient pas sur la doctrine, mais ils restaient très bons amis.

Après Tchou Hi et Lou Siang-chan, la philosophie chinoise entre dans un état de déliquescence morbide ; cet état se prolonge durant la dynastie des Yuan, jusqu'aux Ming où nous avons le grand maître Wang Yang-ming.

*

Les Song Septentrionaux ne régnaient pas sur l'Empire chinois tout entier ; au début, quand le fondateur, T'ai tsou, monta sur le trône (960), le royaume Nan-T'ang, autrement dit Kiang-nan, occupait encore l'embouchure du Yang-tseu ; la capitale était à Nan-King (917-975) ; les Heou-Chou p.54 occupèrent le Seu-tch'ouan jusqu'en 965 ; les Wou-Yué, le Tché-kiang jusqu'en 978 ; les Nan-Han, le Kouang-tong jusqu'en 971 ; les Liao ou K'i-tan (922-1123), puis Si-Lao (1124-1202), dans le Man-tchou, et d'autres petits royaumes encore se partageaient le reste de la Chine. Les Song Méridionaux étaient plus faibles que leurs prédécesseurs ; ils redoutaient, jour et nuit, les Tartares du royaume Kin, véritables maîtres de la Chine du Nord. Les Kin étaient les ancêtres des Ts'ing mandchoux. Cependant, il ne faut pas croire qu'ayant perdu la protection des Song, la Chine du Nord retourna à la barbarie. Le royaume Kin possédait aussi des littérateurs, souvent des Chinois estimés comme les poètes Tchao Ping-wen (1159-1232) et Yuan Hao-wen (1190-1257). Temudjin (1162-1227), plus connu des lecteurs européens par son titre Gengis khan, établit un empire puissant. Plus tard, Koubilaï khan anéantit les Song (1280) et devint empereur de toute la Chine ; c'était alors la dynastie des Yuan qui fut remplacée par celle des Ming. (1368).

La dynastie des Yuan est riche en littérature dite « démocratique », selon l'expression des lettrés chinois, c'est-à-dire riche en théâtre et en longs romans. Quant à la poésie, elle est d'abord l'esclave de celle des Song avec les poètes Hiu Heng (1209-1281), Kin Li-siang (1232-1303) et Yuan Hao-wen des Kin ; puis Lieou Yin (1249-1293), un sage, Tchao Meng-fou (1254-1322), un artiste, et Yu Tsi (1272-1348), élève de Wou Tch'eng, créent la pâle poésie des Yuan ; enfin, vient Yang Wei-tchen (1296-1370), poète de talent dont le style était surnommé : la « manière de T'ié-yai », mais la dynastie des Yuan s'éteignit et notre poète assista à la naissance de la nouvelle dynastie.

Jusqu'à l'époque du théâtre dit « métropolitain » (*king hi*) sous la régence (1875-1908) de l'impératrice douairière mandchoue Ts'eu hi (d. 1908), le théâtre chinois avait été toujours divisé en deux grandes *Écoles :* celle du Nord et celle du Sud. L'École du Sud commença sous les Song Méridionaux, et celle du Nord sous les Kin. C'est une distinction artificielle que la distinction géographique entre les deux Écoles (vallée du Houang ho et vallée du Yang-tseu kiang) : la distinction réelle est une différence de technique poétique et d'inspiration.

1. *École du Nord :* un groupe d'airs d'une même note (*kong*) forme un *tché* (césure). Ordinairement, une pièce contient quatre *tché,* parfois avec un *sie tseu* (prologue). p.55
   École du Sud : le nombre des *tché* n'est pas limité et les airs d'un *tché* n'appartiennent pas nécessairement à une même note (*kong*).

2. *École du Nord :* chaque pièce renferme des *po* (paroles), des *k'iu* (chants) et des *k'o* (mouvements). Dans chaque *tché,* une seule personne qui doit jouer le principal rôle féminin (*tan*) ou masculin (*mo*) peut chanter. Les autres acteurs ne chantent pas ; par hasard, ils chantent, mais ils ne chantent que le *sie tseu*.
   École du Sud : chaque acteur dans n'importe quel rôle (principal ou non) peut parler et chanter. Dans chaque *tché,* les airs peuvent être exécutés par une ou plusieurs personnes, ou bien plusieurs personnes chantent tel air dans tel *tché*.
3. *École du Nord :* la composition est très sommaire ; les actions le sont aussi.
   École du Sud : constatation contraire.
4. *École du Nord :* d'inspiration énergique, vigoureuse.
   École du Sud : d'inspir ation douce et raffinée.
5. Accompagnées d'une musique imposante, les pièces de l'*École du Nord* conviennent au théâtre ; accompagnées d'une musique fine, celles de l'*École du Sud* conviennent plutôt à des représentations privées.

L'*École du Nord* connut son apogée sous les Yuan, tandis que l'*École du Sud* prospéra sous les Ming.

Dans son précieux *Livre des appels aux esprits* (*Tien kouei pou*) auquel il consacra un travail soutenu de quinze ans, Tchong Ts'eu-tch'eng divisa le théâtre des Yuan en trois périodes : première période : 1234-1219 ; deuxième période : 1279-1340 ; troisième période : 1340-1367. D'après ce Livre, on compte, pendant la première période, cinquante-six dramaturges, tous natifs du Nord ; pendant la deuxième période, trente-six, dont dix-sept nés dans la vallée du Yang-tseu ; pendant la troisième période, vingt-cinq, tous natifs du Sud, sauf un. Il est à remarquer que l'art drama tique, sous les Yuan, marche du Nord au Sud et que, d'une façon générale, les auteurs de la première période sont beaucoup plus féconds (Kouan Han-k'ing, cinquante-huit pièces ; Kao Wen-sieou, trente-deux pièces, etc.). On ne connaît pas exactement le chiffre global des pièces composées sous les Yuan. Le *Livre des appels aux esprits* en cite quatre cent cinquante-huit, et le *T'ai ho tchen yin pou* en cite cinq cent soixante-six, mais nous n'en avons conservé $_{\text{p.56}}$ que cent-dix-neuf, dont treize sont de Kouan Han-k'ing. Des auteurs ci-dessus : Kouan Han-k'ing, Wang Che-fou, Ma Tche-yuan, Po P'ouo (première période), Tcheng Kouang-tsou et K'iao Ki-fou (deuxième période) sont les plus célèbres, surnommés les « six grands maîtres ».

Kouan Han-k'ing était préfet de la Cour Suprême de Médecine, on ignore si c'était sous des Kin ou sous les Yuan. M. Wang Kouo-wei croit que Kouan Han-k'ing a composé ses cinquante-huit pièces entre 1232 et 1263 (cf. *History of Chinese Drama to the end of the Yuan Dynasty*, p. 103-404) ; M. Tcheng

Tchen-touo (C. T. Cheng) croit que le nombre de pièces atteint soixante-trois (cf. *The Outline of Literature*, II, p. 320). Deux pièces suffisent à rendre Kouan Han-k'ing immortel : *La Mort injuste de Teou Ngo* et le cinquième acte que Kouan Han-k'ing a ajouté à l'*Histoire de l'aile occidentale de la maison*, de Wang Che-fou. La première pièce est l'une des plus importantes tragédies chinoises. Quant à l'acte ajouté, Kouan Han-k'ing en prit le sujet dans l'*Aile occidentale de la maison* de Tong *kiai yuan,* et compléta génialement la pièce de Wang Che-fou.

Contemporain de Kouan Han-k'ing, Wang Che-fou composa quatorze pièces ; seules, l'*Histoire de l'aile occidentale de la maison* et la *Salle du printemps épanoui* nous restent. La première pièce est particulièrement célèbre et populaire. Le sujet n'est guère neuf ; il date des T'ang : c'est le roman, vécu et à peine déguisé, de Yuan Tien et de sa cousine. Yuan Tien en tira un conte et des poèmes, Yang Kiu-yuan des poèmes, Tong *kiai yuan* et Wang Che-fou, une pièce. Après Wang Che-fou, sous les Ming, Ts'ouei Che-pei (et non pas, comme on le croit ordinairement, Li Je-houa, car celui-ci s'empara du manuscrit de Ts'ouei et se l'appropria tout simplement !) et Lou Tien-tch'e composèrent, chacun de leur côté, une *Aile occidentale de la maison* (*de l'École*) *du Sud.* Tcho Ko-yue composa une *Nouvelle aile occidentale de la maison,* appuyée sur une plus grande documentation historique. Et d'autres auteurs encore, sous les Ming comme sous les Ts'ing, traitèrent le même sujet. La *Salle du printemps épanoui* est moins bien écrite ; il s'agit d'une querelle entre deux mandarins des Yuan, et tout se termine par un festin de réconciliation dans la Salle du printemps épanoui.

Ma Tche-yuan naquit un peu plus tard que les deux auteurs précédents. Il était fonctionnaire dans la province du Kiang (-sou) -Tché (-kiang). La moitié de ses quatorze p.57 pièces nous est parvenue. Ma Tche-yuan, me semble-t-il, a reçu l'influence du taoïsme (*Maison à étage de Yo-yang ; Rêve pendant une cuisson de riz,* — de même inspiration que les *Séjours dans un traversin* de Chen Ki-ts'i [voir plus haut, la dynastie des T'ang, *roman*] ; — *Pour la troisième fois on essaye de rendre immortel Jen Fong-tseu*) *;* mais sa pièce représentative est l'*Automne dans le palais des Han*. C'est l'histoire dramatique de la *séparation* de la belle Wang Tchao-kiun, désignée pour épouser le khan Hou-han-ye, et du souverain chinois Yuan ti, des Han (33 av. J.-C.). Le triste destin de Wang Tchao-kiun — comparable à celui de Yang T'ai-tchen — inspira d'innombrables auteurs chinois. Mais presque tous ces auteurs plaignent Wang Tchao-kiun et négligent Yuan ti ; seul, Ma Tche-yuan décrit le tourment de ce souverain ; là résident l'originalité et le mérite de sa pièce. L'observation psychologique devient plus subtile. L'art dramatique progresse sensiblement avec Ma Tche-yuan.

Sur les quinze pièces de Po P'ouo (né en 1226), il nous reste deux pièces d'amour : une tragédie, *Il pleut sur les sterculiers,* et une comédie, *Au-dessus du mur et sur le cheval.* Les conteurs, poètes, dramaturges chinois ont l'habitude, mauvaise en général, de vouloir *bien* terminer une histoire tragique.

Exemple : Yang T'ai-tchen est morte tragiquement, c'est un fait historique. Or, les écrivains trouvent cruel de faire mourir une aussi jolie femme, ils brodent alors quelques légendes pour se consoler et consoler le lecteur : Yang T'ai-tchen devient une déesse exilée sur la terre, elle retourne au paradis après sa mort : donc sa mort n'est qu'une sorte d'affranchissement ! Po P'ouo ne tombe pas dans cette banalité, il relate l'histoire amoureuse de Yang T'ai-tchen et du souverain et termine ainsi :

> Hiuan tsong sursaute à la fin d'un rêve au cours duquel Yang T'ai-tchen l'a invité à festoyer ; il pense mélancoliquement à la belle disparue, et les gouttelettes de pluie, tombant sur les sterculiers, redoublent la tristesse du survivant.

L'autre pièce est une très attrayante comédie :

> deux jeunes gens frappés par le « coup de foudre », s'unissent en cachette, bien après la naissance d'un garçon et d'une fille, et le père découvre seulement après plusieurs années que son fils cachait une femme dans son jardin. Tout finit pour le mieux : le jeune homme réussit aux Concours impériaux et le père reconnaît officiellement le mariage secret.

Il est assez rare qu'un dramaturge soit p.58 capable de composer aussi bien les tragédies que les comédies ; Po P'ouo possédait ce double talent.

Pendant la deuxième période, K'iao Ki-fou (d. 1345), dont nous avons trois pièces sur onze, et son contemporain Tcheng Kouang-tsou, dont nous avons quatre pièces sur dix-neuf, se partageaient la célébrité. Le *Rêve de Yang-tcheou* valut seul à K'iao Ki-fou l'immortalité.

> Le poète Tou Mou s'éprend d'une jeune courtisane appelée Hao-hao (Belle-belle), fille adoptive d'un ministre d'État ; la distance sociale entre le poète et le ministre empêche l'union désirée. Mais le poète est constant, de nombreuses années passent sans qu'il change d'idée. Enfin, certaine personne riche, frappée par cette fidélité, invite à la fois le poète et le ministre et obtient la main de Hao-hao pour le poète.

C'est une pièce très populaire. Tcheng Kouang-tsou composa, lui aussi, une pièce d'amour :

> une jeune fille, Ts'ien-niu, est très éprise de son fiancé, Wang Wen-kiu, mais la future belle-mère (la belle-mère type par excellence) déclare tout net qu'elle ne donnera sa fille au lettré que s'il réussit aux Concours impériaux. La jeune fille ne l'entend pas ainsi. Son impatience croit tellement que la partie spirituelle de son âme, le *houen,* sort de son corps, accompagne le jeune homme et s'unit à lui, sans qu'il se rende compte que *seul* le *houen* l'a suivi. Il réussit aux Concours, retourne avec le *houen* de sa fiancée et s'apprête à présenter d'humbles excuses à sa belle-mère, car il croit

> avoir enlevé la jeune fille corps et âme. Grande est sa surprise quand la belle-mère lui déclare que sa fille malade, alitée depuis le départ du jeune homme n'est jamais sortie de sa chambre ! S'agirait-il par hasard d'une renarde enchantée qui aurait pris l'apparence de la jeune fille pour séduire Wang Wen-kiu ! On pousse la prétendue renarde dans la chambre de la malade. Or, dès qu'il voit son corps malade, le *houen* le réintègre sagement ; les deux T's'ien -niu n'en forment plus qu'une.

Le départ du houen est encore aujourd'hui l'une des superstitions chinoises. Cette pièce, très populaire aussi, est intitulée *Le houen de Ts'ien-niu quitte son corps.*

De la troisième période, seules les oeuvres de quatre dramaturges (sur vingt-cinq) nous sont conservées ; ces quatre dramaturges s'appelaient Ts'ien Kien-fou, Siao Tö-siang, Wang Houa et Tchou K'ai. Leur talent est loin d'être comparable à celui de leurs six prédécesseurs cités. L'invraisemblable histoire racontée par Siao Tö-siang, dans sa pièce : *En tuant un chien pour conseiller son mari,* a charmé p.59 non seulement le grand public, mais aussi le publie plus sévère des lettrés. Plus tard, au début des Ming, Siu Tchong-yeou en tire une pièce, *Le mémoire du meurtre d'un chien,* pièce considérée comme l'un des monuments de l'École du Sud.

> Deux frères ne s'entendent pas. La femme de l'aîné tue un chien habillé de vêtements d'homme. Le mari prend peur en croyant à un assassinat. Pour enterrer ce chien déguisé. il sollicite l'aide des voisins qui refusent ; il s'adresse à son frère cadet, qui accepte. Après l'enterrement du chien, les voisins avertissent les autorités. Le mandarin vient, ouvre la tombe et n'y trouve qu'un cadavre de chien. Les deux frères se sont réconciliés devant l'abandon général.

A part les auteurs dont nous conservons des pièces oit dont nous connaissons seulement le nom, nous avons encore les oeuvres de dramaturges inconnus.

Le roman des Yuan est représenté très dignement par *Lo Pen* (1330 ?-1400 ?). Malheureusement, on ignore sa vie. Les contemporains des Ming lui attribuaient plusieurs dizaines de romans dont il nous reste *Le Roman des Trois Royaumes*, *Au bord du lac*, *Le Roman des Ts'ouei et des T'ang, Le Roman des T'ang, En subjuguant le magicien* et *La Maison à étage de poudre ;* Lo Pen est encore l'auteur de la pièce *L'Union du dragon, du tigre, du vent et de la pluie. Le Roman des Ts'ouei et des T'ang,* et *Le Roman des T'ang* relatent, comme l'indique leur titre, les histoires du palais des Ts'ouei et des T'ang ; sur plus d'un point les deux romans se ressemblent, particulièrement dans leur première moitié : M. Sié Wou-liang a raison de croire qu'ils formaient primitivement un seul roman (cf. *Two great*

democratic writers, p. 35). Nous ne possédons plus les éditions originales ; l'édition actuelle du *Roman des Ts'ouei et des T'ang,* très retouchée, est préfacée par Tsu Jen-houo (1675), et celle du *Roman des T'ang* est aussi remaniée : il nous est aujourd'hui difficile de les juger. Dans *En subjuguant le magicien,* Lo Pen raconte la révolte de Wang Tse le magicien, en 1047 ; mais la sorcellerie ne doit pas pouvoir vaincre la droiture, aussi Wang Tse est-il battu par Wen Yen-pouo, l'année même de la révolte. L'édition originale contient vingt chapitres ; vers la fin des Ming, Long Tseu-yeou en ajouta vingt autres (1620), mais que cette manie d'arranger une oeuvre à sa façon est haïssable ! — Le *Roman des Trois Royaumes* a une origine p.60 lointaine : vers la fin des T'ang, le poète Li Chang-yin, déjà cité, écrivit dans la pièce intitulée l'*Enfant gâté* :

> Tantôt, il plaisante de ce que Tchang Fei soit barbu,
> Tantôt, il rit du balbutiement de Teng Ngai.

Tchang Fei et Teng Ngai étaient deux personnages vivant à l'époque des Trois Royaumes. Sous les Song, il existait les *p'ing houa* des *Trois Royaumes ;* sous les Yuan, des pièces de théâtre traitant le même sujet. Toutes ces préparations diverses aboutirent à l'achèvement du roman de Lo Pen. C'est un roman historique sur les Chou, les Wei et les Wou ; le romancier suivait de près les *Mémoires sur les Trois Royaumes* de Tch'en Cheou (233-297) ; les sept dixièmes des faits rapportés dans le roman sont réels. Lo Pen respecte particulièrement Lieou Pei, le fondateur du royaume Chou, et méprise Ts'ao Ts'ao, le fondateur du royaume Wei ; il s'attache à dépeindre le premier comme un homme droit et le second comme un hypocrite : il réussit dans la deuxième tentative, mais échoue dans la première : le caractère de Ts'ao Ts'ao est vivant, vrai, tandis que Lieou Pei a le visage d'un parfait imbécile. Lo Pen a su faire vivre les personnages de Tchang Fei et Tchao Yun, mais il a raté ceux de Tchou-ko Liang et de Kouang Yu : il surcharge d'intelligence Tchou-ko Liang qui a la triste figure d'un magicien, et il attribue trop de bravoure à Kouan Yu qui finit par être sottement orgueilleux. L'édition primitive de Lo Pen était perdue dès la seconde moitié du XVIe siècle ; nous avons utilisé ici l'édition de 1644. Toutefois, malgré les retouches de Kia Chouen-t'an et de l'ami de celui-ci, Mao Tsong-kang, le *Roman,* très populaire, conserve encore son aspect primitif général. Il a été traduit en mandchou en 1650.

Au bord du lac est vraiment une oeuvre de génie. Cette fois, l'auteur ne se contente pas de suivre l'histoire pas à pas ; il crée des personnages. M. Sié Wou-liang croit que ce dernier roman fut composé après *Le Roman des Trois Royaumes,* car l'art du romancier a sensiblement progressé dans le second ouvrage. Song Kiang et ses cent sept compagnons occupent le Lac Liang-chan, au sud-est de la ville actuelle de Cheou-tchang, dans le Chan-tong, et se révoltent contre la dynastie des Song. Ils attaquent les villes et battent les armées impériales ; ils saccagent les dix départements de l'Empire et restent maîtres du territoire où ils sont. Ces bandits-preux sont,

pour la plupart, d'honnêtes p.61 hommes que l'injustice de la Cour ou des traîtres puissants poursuivent et contraignent à cette situation. *Au bord du Lac* relate l'histoire de ces cent huit « héros » (*ying hiong*), ces « hommes braves » (*hao han*). Mais Song Kiang n'est pas un personnage fictif : avec *trente-six* compagnons, il avait attaqué en réalité les armées de Wei-yang, etc., puis s'était soumis à la dynastie des Song (1121). Seulement, le *Livre des Song* est très chiche de notes concernant Song Kiang ; le recueil déjà cité des *Historiettes privées pendant les années de Siun-ho* fait une place aux légendes de Song Kiang ; celui-ci ne dirige que *trente-six* « généraux ». Nous ignorons ce que Song Kiang devint après sa soumission. D'après les *Mémoires Yi kien,* de Hong Mai, déjà mentionné, Song Kiang et ses compagnons, au nombre de cinq cents, auraient été assassinés en 1124, à Yun, dans le Chan-tong, par ordre du ministre du Cens, Ts'ai Kiu-heou (d. 1125). Le romancier rassembla ces quelques éléments historiques et les éléments populaires, les développa, inventa des faits, créa des personnages (les trente-six personnes deviennent cent huit) et réussit à composer un roman long de cent chapitres. L'auteur a été particulièrement heureux dans les descriptions détaillées, finies, vivantes, des personnages comme Lou Ta, Wou Song, Lin Tch'ong, Song Kiang, mais il l'a moins été dans celles des autres personnages, notamment des personnages féminins. Tel qu'il est, ce roman demeure sans rival dans son genre. Les éditions de ce roman sont aussi diverses que leurs longueurs (tantôt cent cinquante chapitres, tantôt cent dix, cent, cent vingt, soixante-dix) ; nous avons adopté celle qui est préfacée par M. Hou Che. Ce roman a fortement influencé la littérature japonaise.

La pensée fondamentale de Lo Pen est *démocratique ;* il veut que les honnêtes gens oppressés — qu'il s'agisse des bandits, des condamnés, des gens du peuple — se révoltent contre la dynastie. De plus, Lo Pen abolit toute différence entre les classes sociales : Lieou Pei, descendant de la famille impériale, ne consent-il pas à devenir le *frère juré* de Kouan Yu, simple voiturier, et de Tchang Fei, boucher et marchand de liqueurs ? Pour Lo Pen, il existe deux sortes d'hommes supérieurs : les hommes braves et les hommes intelligents, mais il faut qu'ils soient loyaux et qu'ils travaillent au bien du peuple ; qu'importe s'ils vivent comme des bandits, s'ils sont des redresseurs de torts ! Cette pensée parut *révolutionnaire* aux moralistes de p.62 l'ancienne école, aussi nos pères nous défendaient-ils, mais en vain, de lire les romans de Lo Pen. Avec Lo Pen, le roman à chapitres est définitivement établi. Sous les Ming et les Ts'ing, des chefs-d'oeuvre vont continuer la lignée du *Roman des Trois Royaumes* et de *Au bord du Lac.*

*

M. Tchao King-chen dit avec raison que la littérature des Ming (1368-1662) est essentiellement une littérature de roman et de théâtre (cf. *Petite histoire de la littérature chinoise,* p. 166). En effet, d'une façon

générale, la poésie des Ming est très faible et leur philosophie monotone. Certainement, l'esprit soupçonneux de T'ai tsou (1328 -4398) en fut une des causes : en 1377, à l'occasion de l'exécution capitale d'un ministre d'État, Hou Wei-yong, T'ai tsou condamna également le duc Li Chan-tch'ang, et trente mille personnes ; à propos de la condamnation du général Lan Yu, quinze mille personnes trouvèrent la mort ; le poète Kao K'i fut condamné (1374) à être coupé en deux, et le lettré Song Lien mourut en exil (1381). Le prince rebelle de Yen alla plus loin encore : il condamna (1402) le prosateur Fang Hiao-jou avec les dix *tsou* de sa famille : c'est-à-dire toutes les personnes de sa propre génération et des générations du père, grand-père, bisaïeul et trisaïeul, puis celles des générations du fils, petit-fils, arrière-petit-fils, arrière-arrière-petit-fils, en y ajoutant les amis et élèves du prosateur, tout cela parce que Fang Hia-jou ne voulait pas se soumettre ! La vie d'un lettré valait alors peu de chose ! Cette façon de gouverner ne favorisait aucunement le développement des lettres. Le théâtre et le roman, genres moins compromettants, jouissaient *seuls* d'une liberté relative ; ceci explique le nouvel essor de ces deux genres.

Le théâtre des Ming est essentiellement de l'*École du Sud.* On appelle ces pièces les *tch'ouan k'i* ou *Mémoires des histoires sensationnelles* (les *tch'ouan k'i* sont aussi des biographies romancées dans le domaine des récits en prose). Cinq *tch'ouan k'i* célèbrent le début des Ming : Le *Pavillon où l'on se prosterne devant la lune,* par Che Houei, un survivant des Yuan ; le *Mémoire d'une épingle d'épine,* par Tchou K'iuen (d. 1448), dix-septième fils du fondateur des Ming ; *Lieou Tche-yuan* ou le *Mémoire d'un lapin blanc,* dont nous ignorons l'auteur ; le *Mémoire du meurtre d'un chien,* par Siu Tchong-yeou, *talent distingué* en 1368 ; le *Mémoire* (*d'une joueuse*) *de p'i p'a,* par Kao Ming, *lettré avancé* en 1345.

p.63 L'action du *Pavillon où l'on se prosterne devant la lune* est compliquée ; il s'agit, après beaucoup de péripéties, d'un mariage entre Tsiang Che-long et Wang Ts'ouei-lan et d'un autre mariage entre le Tartare T'ouo-ma Hing-fou et Tsiang Ts'ouei-lien, soeur cadette de Tsiang Che-long. De plus, l'auteur de cette pièce a plagié une pièce analogue de Kouan Han-k'ing ; les meilleurs passages de la pièce des Ming sont imités de ceux de la pièce des Yuan !

Le prince Tchou K'iuen était à la fois un musicien et un dramaturge ; il favorisait le développement du théâtre. Voici l'analyse de son *Mémoire d'une épingle d'épine :*

> Wang Che-p'ong et Ts'ien Yu-lien (Lotus en jade de la famille Ts'ien) échangent des promesses de fiançailles ; une épingle formée d'une épine remplace la bague de fiançailles d'aujourd'hui. La belle-mère et la tante de « Lotus en jade » conseillent vainement à la jeune fille de rompre ses engagements et de se marier à un homme riche appelé Souei Jou-k'iuen. Wang

> Che-p'ong épouse dans la pauvreté « Lotus en jade ». Après le mariage, il part seul pour la capitale et passe brillamment les Concours. Le ministre d'État s'entête à le marier à sa fille, mais le lauréat s'obstine à refuser cet honneur : ce qui cause sa disgrâce. Entre temps, Souen Jou-k'iuen et les commères intriguent tellement que « Lotus en jade » se jette dans un fleuve. Mais elle est sauvée par un mandarin, Ts'ien. Plus tard, Wang Che-p'ong et Ts'ien se rencontrent ; Ts'ien veut faire épouser à son ami « Lotus en jade », mais il se heurte au refus de Wang Che-p'ong qui ignore le suicide manqué et les derniers événements. Finalement, il cède et retrouve avec joie son ancienne épouse.

Wang Che-p'ong vécut réellement, il était censeur sous les Song, mais sa légende était déjà répandue quand fut écrite la pièce. Malgré sa tendance méridionale, cette pièce garde un style clair et rustique qui fait sa valeur littéraire.

Le *Mémoire d'un lapin blanc* dut être composé à peu près en même temps que la pièce précédente.

> Lieou Tche-yuan, héros de la pièce, est chassé par son beau-père (second mari de sa mère), erre çà et là et rencontre par bonheur un certain Li Wen-k'ouei qui le recueille. Un jour, pendant que Lieou Tche-yuan dort, Li Wen-k'ouei aperçoit avec stupeur une lumière flamboyante qui entoure le toit de la maison du dormeur et un grand serpent qui entre et sort par ses narines, sa bouche et ses oreilles. Il en déduit que plus tard Lieou deviendra un haut personnage, car, p.64 lorsqu'un serpent magique traverse les « sept trous (en comptant les orbites) du visage d'une personne, celle-ci sera sinon souverain, du moins ministre d'État ou maréchal. Il marie donc sa fille avec le pauvre Lieou. Après la mort de Li Wen-k'ouei, son fils chasse Lieou de qui il exige le divorce ; puis il le force à garder le jardin hanté par un melon enchanté. Lieou abat le diable-melon, qui se transforme en une boîte contenant des épées, livres, armures, etc. Du coup, Lieou comprend sa mission et part à la conquête de la gloire. Sa femme, qui sera bientôt mère, ainsi abandonnée, est forcée par le frère et la belle-soeur de puiser de l'eau dans la journée et d'écraser le riz pendant la nuit. Un enfant naît dans le moulin même, la mère étant seule et démunie de tout : scène pathétique devenue très populaire chez nous. Le frère et la soeur songent à tuer le nouveau-né, mais la mère parvient à l'envoyer à Lieou. Ce dernier a réussi dans ses grandes entreprises et est *pacificateur* des neuf provinces. Plus tard, son fils, devenu adolescent, va à la chasse, poursuit un jour un lapin blanc qui le conduit dans le village où habite sa pauvre mère. Averti, Lieou retrouve alors sa femme, la reçoit avec joie, mais gronde son frère,

> et, furieux, fait brûler vive sa perfide belle-soeur trempée au préalable dans l'huile !

Grâce à la clarté du style et à la progression dramatique de l'action, cette pièce de haute valeur est connue de tout le monde. Seul le nom de l'auteur s'est perdu dans la nuit des temps.

Siu Tchong-yeou utilise et renforce l'action de la pièce de Siao Tö-siang, *En tuant un chien pour conseiller son mari,* afin de composer son *Mémoire du meurtre d'un chien. T*outefois, l'idée fondamentale du drame garde son extrême naïveté. M. Wou Mei doute que la pièce ait été écrite par Siu Tchong-yeou, car le style, fort mauvais, ne ressemble en rien au style habituel de cet auteur.

Les deux réels chefs-d'oeuvre de l'*École du Sud* sont le *Mémoire (d'une joueuse) de p'ip'a*, par Kao Ming, et le *Pavillon des pivoines,* par T'ang Hien-tsou (1550-1611). La légende du poète Ts'ai Yong remonte aux Song Méridionaux, et l'action de la pièce, comme tant d'autres, n'est donc pas neuve. Seulement, Kao Ming sut analyser ses caractères, bien dépeindre ses personnages avec minutie et ciseler son style ; la valeur artistique de la pièce dépasse, et de beaucoup, celle du *Mémoire d'un lapin blanc* et du *Mémoire de la tuerie d'un chien.* T'ang Hien-tsou est incontestablement un des plus grands maîtres en *tch'ouan* p.65 *k'i*. Son *Pavillon des pivoines* est comparable au *Mémoire* (*d'une joueuse*) *de p'i-p'a.* On joue encore aujourd'hui sa pièce. D'après la légende, quand elle fut achevée et connue, une jeune fille, appelée Yu Eul-niang, de Lieou-kiang, mourut d'émotion en lisant ces beaux vers. Jamais pièce n'obtint autant de succès. T'ang Hien-tsou en composa encore quatre, entre autres le célèbre *Mémoire* (*d'un rêve fait à*) *Han-t'ang,* inspiré d'un conte du VIIIe siècle, les *Séjours dans un traversin* dont j'ai déjà parlé à propos du roman des T'ang. Avec Kao Ming et T'ang Hien-tsou, le théâtre des Ming atteint son apogée.

A la fin des Ming, Yuan Ta-tcheng (d. 1645) ferma le cercle de l'*École du Sud* avec son *Billet apporté par une hirondelle.* C'était un arriviste : il flatta d'abord le puissant Wei Tchong-hien et se soumit ensuite aux Mandchoux dès la chute des Ming. Mais sa conduite personnelle n'efface pas son mérite littéraire, et ce *Billet* est un pur chef-d'oeuvre.

> La courtisane Houa Hing-yun, et Li Fei-yun, la fille d'un ministre des Rites, se ressemblent énormément, seulement Houa Ming-yuu a un grain de beauté sur le visage. Un lettré artiste, Ho Tou-liang, dessine son propre portrait à côté de celui de la courtisane et envoie ces portraits à un cartonnier. A la suite d'une erreur de ce dernier, les portraits tombent dans la main de Li Fei-yun ; comme les deux femmes se ressemblent, Li Fey-yun s'imagine que le portrait de la courtisane est le sien et s'éprend du jeune lettré. Elle compose un poème d'amour qu'une hirondelle attrape et apporte

> au jeune homme. Après diverses péripéties, Ho Tou-liang épouse les deux amoureuses.

Le succès que remporta cette pièce fut énorme ; en 1644, elle fut offerte au prince Fou, des Ming. Mais, à vrai dire, Yuan Ta-tchong n'en était pas le seul auteur ; sa fille, Yuan Li-tchen, avait composé d'abord cette pièce, qu'il retoucha après elle. Celle-ci devint la concubine d'un prince mandchou, après la soumission de son père, et fut empoisonnée par la femme légitime du prince, jalouse de la beauté de sa rivale et de la faveur dont elle jouissait.

Parmi les nombreux romans des Ming, deux méritent sérieusement notre attention : la *Relation d'un voyage aux pays d'Occident* et les *Fleurs de mei dans un vase d'or,* deux ouvrages tout à fait typiques. Le premier représente le genre du roman fantaisiste, cristallisation des croyances populaires, et le second, celui du roman psychologique. Le p.66 sujet de la *Relation* n'est pas neuf ; le voyage du Maître de la Loi, Hiuan-tsang, des T'an, fournit un élément merveilleux aux conteurs et dramaturges qui, depuis les T'ang jusqu'aux Yuan, transformèrent peu à peu ce voyage historique en une suite de légendes extraordinaires. Sous les Ming, Yang Tche-ho rassembla ces légendes pour écrire une *Relation d'un voyage dans les pays d'Occident*, roman de quarante et un chapitres. *Wou Tch'eng-ngen* (1510 *?*-1580 *?*) reprit, à son tour, ce sujet, en décupla l'action et en tira un nouveau roman, long de cent chapitres. Le talent et l'imagination de Wou Tch'eng-ngen dépassent de beaucoup ceux de Yang Tche-ho ; que de verve par exemple dans le récit des quatre-vingt-un obstacles périlleux que Hiuan-tsang doit franchir ! Plusieurs auteurs imitèrent Wou Tch'eng-ngen sans pouvoir l'égaler. Un auteur inconnu composa une *Nouvelle Relation d'un voyage dans les pays d'Occident,* qui est une pâle contrefaçon. T'ong Yue (né en 1620) écrivit un *Supplément à la Relation d'un voyage dans les pays d'Occident ;* il y mit en jeu des personnages historiques et y étala une abondante documentation, mais ce roman de seize chapitres ne peut plaire, en raison de sa trop grande érudition, qu'aux lettrés.

On ignore le nom de l'auteur des *Fleurs de mei dans un vase d'or.* La tradition attribue ce roman au poète Wang Che-tcheng (1526-1590) ; de toute évidence, cette attribution est erronée.

> Si-men K'ing, riche et oisif, aime les femmes. Il en a une, légitime, et plusieurs concubines dont P'an Kin-lien, Tchouen-mei, servante de la première, et Li P'ing-eul qui sont des personnages importants du récit.

Le romancier a emprunté un caractère à chacun des noms de ces trois femmes et il a composé ainsi le titre de son histoire : *Les Fleurs de mei* (mei) *dans un vase* (p'ing) *d'or* (kin). Le roman contient tous les détails de la vie intime de ces femmes et même des scènes parfaitement obscènes. La psychologie

féminine y est admirablement observée, les scènes sont minutieusement décrites ; mais il est impossible de donner un résumé d'une action si variée. La première édition, composée de cent chapitres, date de 1610. Aussitôt après, des éditions diverses, innombrables, retouchées considérablement, la suivirent. A cause de sa légèreté, la vente de ce roman fut interdite en 1714, mais on le vendit secrètement. En 1926, M. Mou Ngan-sou certifia que la librairie K'ing-yun (Chang-hai) avait découvert une édition ancienne, préfacée en 1794 par Wang T'an, et en 1864 par Tsiang p.67 Touen-keu.

> — S'il y a des gens qui doutent de l'authenticité de cette édition, dit M. Mou, je remplirai mon devoir en la défendant selon la loi.

J'ai confronté l'édition K'ing-yun et l'édition courante ; non seulement je trouve trop de différences entre les deux éditions mais j'ai le regret de constater qu'il est parfois difficile d'être en même temps un homme de loi et un homme d'étude ; l'édition préfacée en 1794 n'a aucune valeur littéraire.

La poésie des Ming fut essentiellement servile ; elle se contenta d'imiter les auteurs antérieurs, mais elle ne créa rien. *Kao K'i* (1336-1374) composait des poèmes assez proches de ceux de Li Po ; c'est encore lui qui mérite le nom de « poète ». Il inscrivit un jour ces vers sur un tableau représentant des chiens :

> — N'aboyez pas après les ombres humaines devant les perrons de jade, — à minuit, la voiture traînée par des moutons sort des palais profonds.

C'est ainsi qu'il se moquait du souverain qui sortait de son palais pour se livrer à la débauche. Piqué au vif, le souverain condamna le poète à être coupé en deux ! Sa mort précoce mit peut-être fin à un très grand talent. *Yuan K'ai* (1368-1398), encore un poète mort jeune, parvint à acquérir un style classique à la manière de Tou Fou qu'il admirait. *Li Tong-yang* (1447-1516), honorable ministre d'État, brilla dans les nouveaux *yo-fou*. Ce dernier, *Li Mong-yang* (1472-1529), *Ho King-ming* (1483-1521) et d'autres poètes étaient surnommés les « sept maîtres ». Un autre groupe de « sept maîtres » se forma, ayant à sa tête *Li Pan-long* (1514-1570) et Wang Che-tcheng, auteur présumé des *Fleurs de mei dans un vase d'or.* Quand *Yuan Hong-lao*, *lettré avancé* en 1592, son frère aîné Yuan Tsong-tao, *lettré avancé* en 1586, et son frère cadet Yuan Tchong-tao, *lettré avancé* en 1616, créèrent l'*École de Kong-ngan,* prêchant une admiration exagérée pour Po Kiu-yi et Sou Che, la poésie agonisait comme la dynastie elle-même. Ensuite, Tchang P'ou et Tchang Ts'ai fondèrent l'*Association Feou ;* Tch'en Tseu-long et Ho Kang, l'*Association Ki ;* Ngai Nan-yin, etc., l'*Association de Yu-tchang :* les querelles de chapelles les occupèrent davantage que la littérature. La poésie des Ming était morte.

Wang Tsoug-hi (1609-1695) a beau diviser en plusieurs écoles la philosophie des Ming, celle-ci est contenue dans la doctrine de Tch'eng Hao et de Tchou Hi d'une part, et dans la doctrine de Lou Siang-chan d'autre part. Les p.68 philosophes pensaient peu personnellement, ou alors chassaient des grains de poussière sur le corps d'un éphémère : jouer sur les mots, couper les cheveux en quatre, se quereller entre eux, telles étaient leurs principales études ! Kou Yen-wou (1613-1682) se moquait ainsi de ses confrères :

> — Ils ne s'instruisent pas sous prétexte que toutes les connaissances humaines peuvent être jointes (*donc on peut les apprendre toutes en une seule fois*), ils cachent leur ignorance ; leur occupation principale journalière, c'est de bavarder hardiment.

Cependant un maître s'imposa.

Érudit, grand travailleur, Wang Yang-ming (1472-1518) propageait la philosophie de Lou Siang-chan contre celle de Tch'eng Hao et de Tchou Hi ; cette dernière était fort en honneur depuis le début des Yuan. En 1488, le jour de son mariage, Wang Yang-ming oublia la cérémonie parce qu'il discutait avec un taoïste sur l'art de conserver intacte la « nature » (*sing*) ! Mais lui non plus ne fut pas un vrai créateur : sa théorie sur le *coeur* et le *li* est la même que celle de Lou Siang-chan ; sa théorie sur la *connaissance* et *la capacité intuitives* vient de Mencius et de Lou Siang-chan. Au lieu de vouloir étudier à fond tel ou tel objet ainsi que le voulait Tchou Hi, Wang Yang-ming exigeait avant tout la droiture dans les pensées, les connaissances extérieures étant de moindre importance à son avis. Son influence fut considérable, mais, à partir de lui, plus que jamais, la philosophie chinoise sombra dans la monotonie. Après avoir fourni tant d'efforts au cours des siècles, notre civilisation s'anémiait. Il lui fallait une violente secousse pour se rétablir. Cette secousse allait être la domination des Mandchoux.

*
* *

IV.

De la dynastie des Ts'ing (1644) jusqu'à nos jours.

Les Mandchoux fondèrent d'abord la dynastie des Heou Yuan, ou Yuan Postérieurs (1616), puis ils prirent le nom de Ts'ing (1636) ; ils absorbèrent les Tartares (1618) et pénétrèrent dans Pei-king (1644) avec Che tsou, premier empereur mandchou de toute la Chine. Ils conquirent la Chine, mais se laissèrent absorber par la civilisation chinoise. Les souverains mandchoux ne se lassaient pas de favoriser le développement de nos lettres ; Che tsou décréta : « Maintenant que la paix revient peu à peu dans l'Empire, je vais p.69 rendre florissant l'enseignement des lettres ; » Cheng tsou (1633-1722) et Kao tsong (1717-1796) honoraient les lettrés, rétablirent des concours appelés *pouo hio hong ts'eu k'o,* créés par les T'ang, pour découvrir et rassembler autour du trône les lettrés de valeur, et dirigèrent les grandes encyclopédies, les anthologies et dictionnaires. Sortie de son état morbide, favorisée par les maîtres étrangers, notre littérature reprit sa marche à grands pas.

La poésie des Ts'ing commença avec deux survivants des Ming : *Ts'iuan K'ien-yi* (1582-1664) et *Wou Wei-ye* (1609-1671). Ces deux maîtres contrastent par leur conduite politique : *lettré avancé* (1610) et ministre des Rites (1628) des Ming, Ts'iuan K'ien-yi s'empressa de se soumettre aux Mandchoux au moment où ceux-ci franchirent le Fleuve Bleu (1645) pour attaquer la dynastie agonisante ; grâce à cette soumission, notre poète devint ministre des Rites et sous-directeur du Bureau Impérial de l'Histoire de la nouvelle dynastie ; par contre, *lettré avancé* (1631) des Ming, Wou Wei-ye ne se soumit aux Ts'ing que par force et, d'ailleurs, donna sa démission un an après ; dès lors, il ne voulut plus sortir de sa retraite. Ces deux attitudes opposées expliquent que les Chinois méprisent Ts'iuan K'ien-yi et plaignent Wou Wei-ye. Après avoir franchi la soixantaine, Ts'ian K'ien-yi composa des poèmes absolument personnels qui constituent l'un des monuments poétiques des Ts'ing. Les poèmes de la jeunesse de Wou Wei-ye se distinguent de ceux qu'il composa dans sa vieillesse par leur fraîcheur et leur velouté, mais les seconds sont plus profonds. Un autre poète, *Li Yu*, contemporain de Wou Wei-ye, était également dramaturge, conteur et critique d'art. Sa meilleure pièce est intitulée *Par la faute du cerf-volant ;* nous en reparlerons plus loin. Son ouvrage sur le dessin (*Kiai tseu yuen houa tch'ouan*) passe, auprès des artistes, pour être un guide sûr. Li Yu était grand connaisseur en beauté féminine : « Il ne suffit pas d'avoir une peau blanche, mais encore tendre et fine, » etc., etc. Mais sa compétence en la matière lui valut la réputation d'homme léger, et les Chinois l'ont méprisé et ont condamné aveuglément ses oeuvres. *Che Jouen-tchang* (1618-1683) et Song Wan (1614-1673) furent

encore deux maîtres estimables, l'un du Sud, l'autre du Nord ; les poèmes de Che sont plus souples, plus doux, et ceux de Song, plus vigoureux, plus larges. Mais les deux réels princes du lyrisme, à cette époque, étaient Wang Che-tcheng (1634-1711) et *Tchou Yi-tsouen* (1629-1709). p.70 Wang Che-tcheng régna sur notre poésie pendant plus de cinquante ans ; pour lui, le *chen yun* importe avant toute autre chose ; le *chen yun* est un poème où l'auteur ne doit pas exposer tous ses sentiments, il faut en laisser une partie dans l'ombre et inviter le lecteur à les deviner et à les apprécier. C'est là une question d'inspiration, de tempérament, mais non de travail. Or, justement, Wang Che-tchen manquait d'inspiration. Aussi, les quatrains de notre poète sont les meilleurs, parce que les plus courts. Tchou Yi-tsouen était un érudit et un grand travailleur. Ki Hiao-lan (1724-1805) le critiquait ainsi :

> « ... A notre époque, Wang Che-tcheng est plus poète que prosateur, et Wang Wan (1624-1690) plus prosateur que poète ; Yen Jo-kiu (1636-1704) et Mao K'i-ling (1623-1716) excellent dans les travaux savants, mais ni dans la poésie, ni dans la prose. Seul, Tchou Yi-tsouen est capable de faire tout cela, non qu'il dépasse nécessairement les autres écrivains, mais il possède leurs capacités diverses. Quand on examine ses oeuvres, on conçoit sans peine qu'il est un véritable maître de l'époque.

Appartiennent aussi à cette époque : *Tch'a Chen-hing* (1650-1727), Na-lan Sin-tö (1655-1685), grand maître en *ts'eu*, T'ien Wen, Peng Souen-yu et T'ai Ts'ing-kiun (poétesse mandchoue). Le mari de la nièce de Wang Che-tcheng, Tchao Tche-sin (1661-1744), n'aimait pas la théorie du *chen yun ;* pour lui, le travail occupe dans la poésie une place plus considérable que l'inspiration ; théorie opposée à celle de Wang Che-tcheng ; Tchao Tche-sin composa même un ouvrage de critique contre son oncle par alliance. La poésie de Wang, plus large, finit par être vague ; celle de Tchao, plus profonde, pèche aussi par excès de minutie. Le souverain Kao tsong estimait fort *Chen Tö-ts'ien* (1673-1769), qui lui dédia plus de quarante poèmes. Disciple de Tou Fou, Han Yu, Li Yi-chan, Sou Che et Yuan Hao-weng, celui-ci était un poète classique ; ses oeuvres sont d'une musicalité et d'une composition remarquables. *Yuan Mei* (1716-1197), *Tsiang Che-ts'ien* (1725-1784) et *Tchao Ye* (1727-1814) étaient surnommés les « trois grands maîtres de la gauche du Fleuve (Bleu) ». Yuan Mei, écrivain de talent, suivait son respiration et n'imitait personne. Il eut de nombreuses élèves, dont Tsi Pei-lan et trois soeurs Yuan (Yuan Sou-wen, Yuan Yi-wen et Yuan Ts'ieou-k'ing) ; d'autres femmes écrivains subirent toutes plus ou moins l'influence de Yuan Mei. Cette popularité parmi les littérateurs du beau sexe froissa les moralistes : ils répandirent même sur son compte p.71 des histoires infamantes, — mais les efforts de Yuan Mei pour le développement de l'éducation féminine n'en sont pas moins très méritoires.

Quant à Tsiang Che-ts'ien, il avait l'âme d'un preux ; il célébra dans ses oeuvres la fidélité, la bravoure, la piété filiale et le sacrifice de sa vie pour le salut de l'Empire. Ses poèmes, solides et vigoureux, sont soutenus par une

inspiration sincère, tandis que ceux de Tchao Ye reposent plutôt sur une vaste érudition. A partir de 1796, la poésie des Ts'ing s'affaiblit. Malgré sa place prédominante dans la politique, Ts'eng Kouo-fan (1811-1872) ne réussit pas à la rehausser. Et plus près de nous, les oeuvres de Wang K'ai-yun (1832-1916), Tch'en San-li (*lettré* avancé en 1886), Fan Tseng-siang (*lettré avancé* en 1877), Yi Chen-ting (1858-1920) et M. Tcheng Hiao-siu (*kai-yuan* en 1882) ne sont que les pâles reflets d'une lumière qui achève de mourir.

Le roman des Ts'ing se divise en plusieurs catégories : a. les contes légendaires ; b. les romans ironiques ; c. les romans analytiques ; d. les romans « savants » ; e. les romans de moeurs ; f. les romans de preux, et g. les romans satiriques. La catégorie a dérive des contes des T'ang et des Tsin ; son représentant est P'ou Song-ling (1630-1715), auteur des *Récits extraordinaires écrits dans la Salle de Quiétude.* Achevé en 1679, cet ouvrage se composait de seize livres et comprenait quatre cent trente et un récits. P'ou Song-ling y travailla pendant plus de vingt ans. On y trouve des contes sur les diables, les animaux enchantés (notamment les renards et les renardes), et sur toute sorte de manifestations surnaturelles. P'ou Song-ling déploya tout son talent de poète pour composer ces récits. Une tradition prétend que l'auteur, au coin des grands chemins, arrêtait les passants, et leur offrait du thé et du tabac en échange d'une historiette ; il rassemblait ainsi des éléments variés pour son ouvrage. Caractéristiques par la minutie des détails et la perfection du style, ces récits sont aussi parfaitement humains ; les renards et les renardes, transformés en beaux jeunes hommes ou en jolies femmes, agissent comme des mortels. En 1740, de nombreux curieux sollicitèrent du petit-fils de l'auteur l'autorisation de copier les manuscrits en 1765 seulement, l'ouvrage fut imprimé.

Yuan Mei, déjà cité, composa un ouvrage du même genre, *Ce dont ne parle pas le Maître* (Confucius), en trente-quatre livres, et Ki Hiao-lan, déjà cité, *les Mémoires du pinceau* p.72 *écrits dans la Salle d'Observation minutieuse,* en cinq tomes. L'ouvrage de Yuan Mei manque de concision et laisse à désirer quant au choix des faits ; celui de Ki Hiao-lan est écrit dans un style sobre, à la manière antique, et fait quelquefois place à d'intéressantes discussions philosophiques.

Un autre poète, Wou King-tseu (1701-1754), composa une *Histoire particulière de la forêt des lettrés* en cinquante-cinq chapitres. Généreux, ignorant l'art d'économiser, Wou King-tseu dépensa toute sa fortune et quelquefois même se passa de nourriture. En 1735, un vice-roi voulut recommander aux Concours spéciaux notre poète, qui refusa cette aimable offre. D'un caractère noble, indépendant, Wou King-tseu ne s'accommodait guère de l'attitude de la plupart des lettrés ; dans son *Histoire,* il raconte avec une fine et sincère ironie ce qu'il a vu et entendu sur ces derniers. Il haïssait leur hypocrisie et ne les a aucunement ménagés dans son roman (*chap.* 13). Ce

sont des récits séparés, niais qui gravitent autour de quelques personnages principaux. Le style fin de Wou King-tseu convient à son humour ; son roman fourmille de détails savoureux sous lesquels se cachent poliment des pointes.

Le. Rêve dans le pavillon rouge, par *Ts'ao Siue-k'in* (1719 ?-1763), est tout différent ; c'est un roman autobiographique :

> « Ayant passé une période de rêve et d'illusion, dit l'auteur, j'ai voilé volontairement les faits réels et, sous prétexte d'un (rocher) enchanté, j'ai composé ce roman,

ou encore :

> « Maintenant que j'erre dans la poussière soulevée par le vent et que j'ai tout manqué dans ma vie, je pense soudainement aux jeunes filles et femmes que j'ai rencontrées jadis ; j'examine à travers mes souvenirs leurs gestes et leurs talents, je les trouve toutes supérieures à moi... Aujourd'hui, dans mon roman, j'avoue devant tout l'univers mes fautes commises...

Le ton est celui de la confession. Ses « fautes commises » sont de n'avoir pas appris quelque métier pour gagner sa vie, et, j'imagine aussi, d'avoir trop aimé les femmes. Car le héros du roman, le beau Kia Pao-yu, est entouré de cousines, belles-soeurs, nièces, etc., etc., et lui-même ne sait plus laquelle aimer, peut-être sa cousine Lin Tai-yu, mais pas pour longtemps. Or, ces jolies personnes disparaissent toutes : maladie, mort à la suite d'un chagrin d'amour, mariage ou entrée dans un couvent : « les cinq *yun* (corps, désir, pensée, coeur, intelligence) sont vides, » disent les bouddhistes ; devant l'anéantissement de ces beautés d'hier, le p.73 héros se convertit à la fois au bouddhisme et au taoïsme. Il disparaît mystérieusement. Ts'ao Siue-k'in mourut sans avoir pu achever son roman. Au cours d'un travail d'un an (1791-1792), Kao Ngo ajouta quarante chapitres nouveaux aux quatre-vingts chapitres anciens. Les personnages sont naturellement très nombreux ; quinze hommes et dix-sept femmes (spécialement les *douze épingles de tête,* douze héroïnes). Ts'a Siue-k'in les a tous bien décrits ; les portraits de son continuateur Kao Ngo sont moins fins, sans être indignes des premiers. Non seulement ce roman conquit une énorme popularité, d'ailleurs bien méritée, mais encore il excita les recherches des lettrés et passa pour un roman à clés : Tch'en K'ang-k'i croit que ce roman est l'histoire de la famille d'un ministre d'État, Ming-tchou, Kia Pao-yu serait le poète Na-lan Sin-tö, fils du ministre ; MM. Wang Mong-yuan et Chen Pin-ngan pensent qu'il s'agit plutôt d'une idylle d'amour entre le souverain mandchou Che tsou (1634-1661) et la belle Tong Siao-wan ; M. Ts'ai Yuan-pei soutient une autre thèse : le roman serait politique et écrit contre le régime mandchou ; les *douze épingles de tête* cacheraient le vrai visage des lettrés en renom de l'époque (Lin Tai-yu serait le poète Tchou Yi-tsouen). Ces hypothèses sont insoutenables : à la mort du poète Na-lan Sin-tö (1685), son père était tout-puissant, ce qui est juste le contraire dans la seconde moitié de l'histoire de Kia Pao-yu ; d'autre part,

Tong Siao-wan, née en 1624, se maria avec Mao Siang (1611-1693) et mourut avant son mari après une *union heureuse* de neuf ans ; il est donc difficile d'admettre qu'elle ait été enlevée par Che tsou en 1650, puisque cet enlèvement demeure très discutable ; quant à M. Ts'ai Yuan-pei, il prend ce roman pour un essaim de devinettes (tel personnage du roman correspond à tel personnage réel, etc.) ; selon lui, l'auteur se plaint de la chute des Ming et critique les Ts'ing. Laissons de côté ces ingénieuses recherches et leurs brillantes hypothèses. Une dizaine de romans ayant trait au *pavillon rouge* suivirent encore le *Rêve* de Ts'ao Siue-k'in et de Kao Ngo ; on imagine que — l'un revenu du bouddhisme et l'autre ressuscitée — Kia Pao-yu et Lin Tai-yu se marient (ce qui ne représente pas forcément une fin heureuse).

Les romans « savants » sont représentés par les *Bavardages d'un vieillard champêtre sous un doux soleil* (XVIIe siècle) de Hia King-k'iu et par le *Destin des fleurs reflétées dans la glace* de Li Jou-tchen (1763-1830 ?). Le héros du premier p.74 roman (154 chapitres), à la fois brave et lettré, s'appelle Po Souo-tch'en ; il évolue au milieu de développements divers sur la philosophie, les livres classiques (*king*), la fidélité des ministres, la piété filiale, les stratagèmes, les arts, la médecine, la morale, bref à travers toute une encyclopédie. Il y a là un étalage de pseudo-connaissances vraiment exagéré. Le deuxième roman (100 chapitres), dont la composition a duré plus de dix ans, est nettement supérieur, malgré son érudition indiscrète ; l'auteur y a traité de plusieurs questions féminines, de l'égalité des deux sexes, ce qui était une originalité pour l'époque. Le *Miroir précieux pour juger les fleurs* (60 chapitres), préfacé, en 1852, par Tch'en Chen-chou, et la *Trace des fleurs et de la lune* (52 chapitres), préfacé, en 1858, par Wei Tseu-ngan, rapportent, l'un des histoires d'acteurs et d'actrices de Pei-king, leurs moeurs étaient loin d'être comparables à celles louées par les moralistes ; — l'autre, les moeurs des filles publiques. Le premier roman est plutôt graveleux, par endroits même obscène, et le second, davantage une oeuvre poétique qu'un roman. Le *Mémoire d'héroïsme et d'amour* (primitivement 53 chapitres, aujourd'hui 40), par un écrivain mandchou appelé Pi-mo Wen-k'ang, préfacé en 1734, est en quelque sorte un *Rêve dans le pavillon rouge* nordique.

> L'héroïne, Ho Yu-fong, veut venger la mort injuste de son père : son ennemi héréditaire s'appelle Ki Hien-t'ang, un grand général de l'époque. Sous le nom imaginaire de Che-san-mei, Ho Yu-fong erre dans la société, en attendant l'occasion d'exercer sa vengeance. Dans une auberge, elle sauve un certain Ngan Ki, jeune homme accompli de piété filiale ; ils deviennent amis. Or, la Cour vient de condamner à mort le fameux général ; Ho Yu-fong est indirectement vengée et se marie avec Ngan Ki.

M. Tsiang Chouei-tsao croit, avec raison, que le général en question était en réalité le duc Nien Keng-yao, vainqueur des révoltés du Turkestan (1723), du Tibet (1724) ; il fut condamné à mort en 1725 (cf. *Documents sur le roman,* 8). Un autre roman où l'héroïsme tient la place essentielle est intitulé *Trois*

héros et cinq preux (120 chapitres, première édition en 1879) *;* l'auteur serait Che Yu-kouen. Ces trois héros et cinq preux entourent le populaire Pao Tcheng, plus connu sous le surnom de Pao Long-t'ou, ministre et « préfet exemplaire » sous le règne (1023-1063) de Jen tsong, des Song (cf. *Histoire des Song,* 316) *;* ils aident leur maître à rendre justice et à vaincre un prince qui songe à se révolter. Le plus p.75 grand événement du roman, à part la défaite du prince, est la découverte de la filiation de Jen tsong : en réalité, Jen tsong est né de la princesse Li ; or, une autre princesse, Lieou, s'empara, avec la complicité des servantes, de l'enfant, qu'elle prit pour fils, et fit tuer la mère : c'est le plus important procès de l'époque (cf. *Histoire des Song,* 242). Une partie des faits de ce roman est donc historique ; l'auteur les a rassemblés et mêlés. Son style naturel lui a acquis la faveur du grand public.

Les romans de chevalerie sont très nombreux. Les plus célèbres me semblent être les *Cinq jeunes preux,* fils et neveux des cinq preux précédents (124 chapitres), la première édition remonte à 1889*,* et le *Supplément aux Cinq jeunes preux* (124 chapitres), publiés dans la même année ; ils ont été attribués à Che Yu-kouen. Le premier roman est moins fin que le deuxième ; ils durent être écrits par la même personne, mais retouchés par d'autres.

Les romans satiriques sont une particularité dans la littérature des Ts'ing. Déjà déclinant sous le règne de Mou tsong, l'Empire chinois se trouva bientôt en face de graves difficultés dans l'ordre de la politique étrangère : une forte indemnité pour l'affaire Margary, l'ouverture des cinq ports aux étrangers (1876)*,* la perte de l'Annam (1885)*,* la guerre sino-japonaise (1894)*,* etc. L'empereur Tö tsong voulut réformer le pays (1898)*,* mais l'impératrice Ts'eu hi, revenue au pouvoir, fit emprisonner le souverain et massacrer les réformateurs. Bientôt vint la guerre des Boxers (1900). Le peuple surexcité se rendit compte de la veulerie des Mandchoux ; les lettrés composèrent des contes et des romans satiriques contre la dynastie mourante. Un Li Pao-kia (1867-1906)*,* un *Wou Wou-yao* (1867-1910)*,* un Lieou Ngo (1850 *?*-1910) profitèrent de ces circonstances pour se faire un nom dans la République des Lettres. *Les Mémoires sur le mandarinat contemporain,* publiés par tranches, n'étaient pas complets à la mort de Li Pao-kia, qui acheva 60 chapitres sur 120 selon le plan arrêté. Ce sont des historiettes sur les mandarins qui, « en dehors de faire des courbettes, n'ont aucun mérite administratif ». Plus vaste est le domaine du roman de Wou Wou-yao, *Scènes étranges vues pendant vingt ans* (108 chapitres) ; mandarins, lettrés, militaires, commerçants, tous sont décrits :

> « ... Je tourne la tête vers le passé, écrit le romancier, je ne vois que trois groupes : premier groupe : serpents, insectes, souris, fourmis ; deuxième groupe : loups, tigres, panthères ; p.76 troisième groupe : lutins, démons, diables.

Les temps n'ont guère changé depuis. Comme dans le roman précédent, les faits sont à peine reliés les uns aux autres. Lieou Ngo était à la fois lettré,

docteur, mathématicien, préfet, savant dirigeant des travaux du Fleuve Jaune (Houang ho) ; il conseilla même à la Cour d'établir des lignes de chemin de fer et d'exploiter les mines du Chan-si, mais les Chinois, conservateurs par excellence, pensèrent que le chemin de fer dérangerait les dragons souterrains et traitèrent de traître le pauvre Lieou Ngo ! Le héros du *Carnet des voyages de Lao-ts'an,* T'ie Ying ou T'ie Lao-ts'an, personnifie l'auteur lui-même ; T'ie Ying voyage partout et note ses impressions. Il sauve plusieurs vies menacées par un mandarin qui a la réputation d'être vigilant et qui, en réalité, n'est que cruel. Ainsi, Lieou Ngo attaque non seulement les mauvais mandarins, mais aussi les autres. M. Tseng Pouo (Tong-ya ping-fou) publia en 1907 *La Fleur de la mer du désir* (20 chapitres achevés sur 60). L'héroïne, la courtisane Fou Ts'ai-yun, plus tard Chouei-kin-houa (née en 1875), devient la maîtresse d'un ministre chinois envoyé en Allemagne. La jeune femme sème partout le scandale, puis, à la mort de l'Excellence, redevient fille publique à T'ien-tsin, où elle est aimée du commandant général des gardes internationales dans l'affaire des boxers (maréchal de Waldersée) en juin 1900. M. Tseng Pouo ne ménage en rien la courtisane et son mari. Finement composé, cet ouvrage a une allure plus littéraire que les deux préc.édents.

Quatre maîtres illustrent le théâtre des Ts'ing : Li Yu, Tsiang Che-ts'ien, déjà cités, Hong Chen et K'ong Chang-jen. Li Yu n'aimait pas les tragédies, aussi ses dix pièces sont-elles des oeuvres gaies. *Par la faute du cerf-volant* est un vrai chef-d'oeuvre.

> Deux jeunes gens, l'un paresseux, Ts'i Yeou-sien, et l'autre beau, intelligent, cultivé, Han K'i-tchong, et deux soeurs, l'une laide et illettrée, Tchan Ngai-kiuen, et l'autre jolie et instruite, Tchan Chou-kiuen, en sont les principaux personnages. Han K'i-tchong compose pour son ami Ts'i Yeou-sien un poème sur un cerf-volant ; celui-ci tombe dans la cour de Tchan Chou-kiuen, qui répond par un poème inscrit sur le cerf-volant. Un domestique de Ts'i apporte le cerf-volant à son maître qui sommeille ; Han-K'i-tchong cache la réponse poétique et, amoureux, compose un autre poème sur un cerf-volant. p.77 Or, le cerf-volant tombe dans la cour de la laide Tchan Ngai-kiuen. Jusque-là, Han K'i-tchong prend celle-ci pour la jolie Tchan Chou-kiuen et, de son côté, Tchan Ngai-kiuen prend Han K'i-tchong, le pauvre et beau jeune homme, pour Ts'i Yeou-sien, son riche et médiocre ami. Ce n'est qu'après les mariages entre Tchan Chou-kiuen et Han K'i-tchong, d'une part, et de Tchan Ngai-kiuen et Ts'i Yeou-sien, d'autre part, que tout s'explique. Seul, le cerf-volant est fautif.

Cinq ou six scènes me paraissent sans rapport avec le sujet, ce sont comme des taches noires sur un jade blanc. Tsiang Che-ts'ien est l'auteur de neuf

pièces dont *Le son de quatre cordes pendant l'automne.* Cette dernière est inspirée d'un poème de Po Kiu-yi :

> une courtisane, jadis célèbre, est mariée à un commerçant ; celui-ci voyage constamment et délaisse sa femme ; l'ex-courtisane songe avec tristesse à son brillant passé où les jeunes gens s'empressaient autour d'elle ; elle essaye de tromper sa mélancolie en jouant d'un instrument à cordes.

Poète classique, Tsiang Che-ts'ien surveille davantage son style que Li Yu. Hong Cheng vécut misérablement, et un jour, ivre, se noya ; son *Palais de la Longévité,* achevé en 1679, lui assura l'immortalité. Cette pièce fut jouée un jour où la Cour avait interdit toutes les fêtes ; les ennemis de Hong Cheng ne tardèrent pas à le dénoncer et le dramaturge fut exilé. Mais, dès la condamnation, le peuple entier connut les noms de « Hong (Cheng) du Sud et (de) K'ong du Nord ». K'ong est Kong Chang-jen, descendant de Confucius et auteur de l'*Éventail aux fleurs de pêcher,* achevé en 1699. L'amour entre Heou Fang-yu et la courtisane Li Hiang-kiun est une histoire véridique, et même ce Heou Fang-yu composa une biographie de Li. Chaque personnage de la pièce a son caractère réel, aussi plut-elle infiniment au public et fut-elle jouée du vivant de son auteur.

La philosophie, sous les Ts'ing, se renouvela. A part l'*École du sin et du li* (de la nature humaine et du principe), école traditionaliste, très faible d'ailleurs, et dont on ne peut citer comme représentant que Souen K'i-fong (1584-1673), deux nouvelles écoles se succédèrent bientôt, l'*École de k'ao-tcheng* et l'*École de Kong-yang ;* la tendance de la première est scientifique, et celle de la seconde, révolutionnaire. Depuis les Song, la philosophie chinoise s'anémiait : au lieu d'étayer leurs pensées sur une érudition réfléchie, comme le faisait Tchou Hi, elle comptait pour tout p.78 expliquer sur un *coeur* mystérieux ; le *coeur* était tout ; connaître son *coeur,* c'était connaître l'univers. Du coup, elle n'étudiait plus ni les oeuvres d'autrui ni même la nature, puisque le *coeur* contenait toute connaissance. Kou Yen-wou (1613-1680) et Wang Tsong-hi (1609-1695) se révoltèrent contre cette philosophie creuse et fondèrent l'*École de k'ao-tcheng.* Selon eux, la vraie philosophie n'est pas une série de bavardages sentimentaux, mais la connaissance approfondie de toute chose. Pour acquérir cette connaissance, il faut lire énormément. Or, si l'on veut étudier les livres anciens, même classiques, peut-on avoir confiance dans les livres aujourd'hui conservés ? Car, nul n'ignore que les faussaires étaient nombreux depuis les Han. Alors l'*École de k'ao* (examiner) *-tcheng* (preuves), se proposa d'étudier : 1° l'étymologie ; 2° la phonétique comparée (ancienne et moderne) ; 3° la grammaire historique. Voici quelle était la méthode suivie : rassembler autant que possible des documents sur telle oeuvre ou telle question, étudier, comparer avec impartialité ces documents, les résumer et en tirer une

conclusion. A part Wang Tsong-hi et Kou Yen-wou, les grands maîtres de cette École furent : Wang Fou-tche (1619-1692), Hou Wei (1633-1714) Mei Wen-ting (1633-1721), Yen Yuan (1635-1704), Yen Jo-kiu (1635-1704), Houei Tong (1672-1742), Wang Nien-souen (1744-1832), Tai Tchen (1723-1777) *;* de nos jours, M. Tchang Ping-louen (Tchang T'ai -yen) continue la tradition. Leurs efforts furent méritoires, mais leurs oeuvres ne sont à vrai dire, ni purement littéraires, ni purement philosophiques.

Les savants chercheurs de l'*École de k'ao-tcheng* travaillèrent si bien qu'il ne resta plus de terrains incultes pour leurs cadets. Ceux-ci durent se frayer un autre chemin. Tchouang Yu-ts'uen (1719-1788) et Lieou Fong-lou (1776-1829) découvrirent la littérature des Han Occidentaux, dite *littérature moderne.* Entre 1736 et 1819 fourmillèrent les commentateurs et les compilateurs des livres anciens, dits de la *littérature antique,* découverts et mis en lumière sous les Han Orientaux. Or, brusquement, on parvint à établir que la plupart de ces livres étaient fabriqués de toutes pièces ou très arrangés par un faussaire de génie, Lieou Hin (53 av. J.-C.-23 ap. J.-C.). Sans doute, c'était là un grand mérite de nos savants chercheurs (*k'ao kou kia*), mais quelle perplexité pour eux ! Tchouang Yu-ts'uen et Lieou Fong-lou abandonnèrent la *littérature antique* et se tournèrent vers la *littérature moderne.* Cependant, cette p.79 dernière avait été négligée et méprisée dès la fin des Han Occidentaux, et, de plus, s'il y avait de grands maîtres, partisans de la *littérature antique,* il n'en n'était pas de même pour la *littérature moderne.* Seul, Ho Hieou (129-182) a doté de commentaires nouveaux les *Commentaires* de Kong-yang Kao sur *Printemps et Automne* (lire partie *Histoire*) de Confucius ; Siu Yen-tche, sous les T'ang, annota encore ces commentaires de commentaires, mais ni l'un ni l'autre n'épuisèrent les commentaires de Kong-yang Kao. La nouvelle École se proposa d'étudier ces derniers commentaires, aussi porte-t-elle le nom de Kong-yang. Étudier ? A vrai dire, Tchouang, Lieou, plus tard, Kong Tseu-chen (1792-1841) et Wei Yuan (1794-1856) interprétèrent à leur façon les opinions de Kong-yang Kao. K'ang Yeou-wei (1858-1927), le héros de la fameuse réforme de 1898, exagéra encore cette tendance et fit de Confucius un réformateur ! Il composa un ouvrage, *Ta t'ong* (ce titre est emprunté à Confucius), soit : la *Grande Communauté.* Voici les grandes lignes de cet ouvrage, inspiré selon l'auteur, de Confucius : 1° il faut supprimer les nations, diviser l'univers en plusieurs parties et former un gouvernement central ; 2° les dirigeants du gouvernement central et des gouvernements fédéraux doivent être élus par le peuple ; 3° il faut supprimer la famille et le mariage, chaque union ne doit pas dépasser un an ; 4° créer des instituts d'éducation foetale, des garderies publiques pour les enfants ; 5° des écoles maternelles et autres écoles pour les enfants ; 6° le gouvernement distribue des emplois dans l'agriculture, l'industrie, etc., à tous les jeunes gens majeurs ; 7° il y aura des hôpitaux, des hospices pour les vieillards ; 8° les instituts d'éducation foetale, les pouponnières, les écoles maternelles, hôpitaux et hospices des vieillards seront parfaitement organisés ; 9° les services publics seront obligatoires pour les jeunes gens majeurs (les

femmes y compris) ; 10° on créera des dortoirs et restaurants publics, divisés toutefois en classes, correspondant aux efforts déployés dans les travaux ; 11° la plus sévère punition sera réservée aux paresseux ; 12° on assurera la protection et la glorification des inventeurs et de ceux qui travaillent d'une façon exemplaire dans les institutions énumérées ci-dessus (voir 8°) ; 13° tout mort sera incinéré et, à côté de chaque four crématoire, une usine d'engrais sera installée. T'an Ts'eu-t'ong (1865-1898), l'un des six réformateurs assassinés par l'impératrice Ts'eu-hi, p.80 et Liang K'i-tch'ao (1873-1929), élève de K'ang Yeou-wei, propagèrent ces idées incendiaires pour l'époque. Une révolution, non seulement politique, mais littéraire, se préparait.

*

La révolution chinoise ne s'accomplit pas en un seul jour : déjà, Hong Sieou-ts'iuen (1812-1864), fondateur de l'éphémère T'ai-ping t'ien-kouo (Empire céleste de la paix), se proposait de battre les Mandchoux :

> « Or, l'univers est l'univers de l'Empire du Milieu et non des Mandchoux ; la place précieuse (trône) est la place précieuse de l'Empire du Milieu et non des Mandchoux ;

plus tard, Souen Wen fonda l'» Association pour le redressement de la Chine » (1894), puis l'» Union du Pacte commun » (1905) qui sont des ancêtres du « Kouo min tang », parti nationaliste actuel ; une série d'échecs (1895 à Kouang-tcheou, 1900 à Ta-t'ong, à Han-keou, à Houei-tcheou, 1902 à Fou-tcheou, 1903 à Lin-ngan, 1904 à Tch'ang-cha, 1906 à P'ing-lieou, 1907 à Tchao-tcheou, etc., 1908 à Tchen-nan kouan, 1910 à Kouang-tcheou) s'interposèrent entre la fondation du premier organe révolutionnaire et la fondation de la République chinoise (1912). De leur côté, les lettres chinoises évoluaient. Au temps où le poète de l'ancienne école Wang K'ai-yun « fabriquait » (je maintiens le mot) de fausses antiquités sans vie ni sentiment (il ne mentionne même pas dans ses poèmes les malheurs causés par le T'ai-p'ing t'ien-kouo !), une révolution littéraire s'esquissait. Kin Ho (1818-1865) composa des poèmes d'un style clair, sans affectation ni apprêt, d'une ironie mordante ; et l'originalité de ses écrits s'exprime dans cette déclaration :

> Ce que j'écris n'est pas le pur des purs,
> Mais chaque parole est naturelle, sincère ;
> Mes contemporains ne savent pas écrire comme moi,
> Alors, ils condamnent mes écrits qui ne ressemblent pas à ceux des anciens.

Déjà, on n'imitait plus les poètes antérieurs. Wang Kong-tou (1848-1905) déclarait à son tour :

> Ma main enregistre ce que dicte ma bouche,
> Comment l'*Autrefois* pourrait-il m'en empêcher ?

Même si j'écris
Avec le langage populaire d'aujourd'hui,
Cinq mille ans plus tard, les gens
S'émerveilleront devant mes écrits devenus des antiquités.

p.81 Donc, non seulement on secoue le joug des anciens, mais encore on n'évite plus les expressions ou les mots courants condamnés jusqu'à cette époque par les poètes classiques. T'ang Ts'eu t'ong, Hia Tseng -yeou (d. 1924) et le bouddhiste, Japonais de naissance, mais Chinois d'adoption, Sou Man-chou (1884-1918) tentèrent avec des moyens différents de réformer notre poésie. La prose subit le même sort. Fang Pao (1668-1749), Lieou Ta-kouei (1698-1780) et Yao Nai (1731-1815) fondèrent une *École* dite *de Tong-tch'eng,* parce qu'ils étaient natifs de T'ong tch'eng (Ngan -houei) ; ce fut la plus puissante école de prose sous les Ts'ing. Les maîtres comme Ts'eng Kouo-fan, déjà cité, Li Yuan-tou (d. 1887), Kouo Song-t'ao (d. 1891), Sie Fou-tch'eng (d. 1894), Li Che-tchang (d. 1897) et Wou Jou-louen (d. 1903) appartenaient à cette école. Son seul représentant actuel est mon maître M. K'ieou Tchang-nien (K'ieou Pao-liang). Mais, dès la chute des Ts'ing, cette école s'éteignit doucement, et d'ailleurs les pensées de Wou Jou -louen et de M. K'ieou Tchang-nien se tournaient déjà vers les doctrines nouvelles : « Dès à présent, on doit étudier les sciences des pays d'Occident, » écrivait Wou Jou-louen à Yao Mou-t'ing (1898), et M. K'ieou Pao -liang envoya, pour y faire leurs études, ses enfants à l'étranger. Les maîtres de l'ancienne École se renouvelaient. En thème temps, Yen Fou (1853-1921) et Lin Chou (1852-1924) introduisirent en Chine : l'un, la philosophie (T. H. Huxley, J. Stuart Mill, H. Spencer, A. Smith, E. Jenks, W. S. Jevons, Dr. A. Westharp, Montesquieu), et l'autre, le roman (R. L. Stevenson, Ch. Dickens, W. Scott, R. Haggard, Conan Doyle, W. Irving, V. Hugo, A. Dumas, père et fils, Balzac, Ibsen, Cervantes, L. Tolstoï, etc.). Leurs traductions sont écrites dans un chinois classique de haute valeur et, bien qu'elles appartiennent par le style à l'école ancienne, elles exercèrent une grande action sur la pensée contemporaine. Lin Chou, qui ne connaissait aucune langue étrangère, parvint à traduire, avec la collaboration d'autrui, cent cinquante-six romans étrangers, auxquels il faut encore ajouter les propres oeuvres de l'auteur, soit trois recueils de prose, deux recueils de poèmes, trois pièces de théâtre ! Cependant, malgré son contact fréquent jusqu'à sa mort avec la littérature étrangère, Lin Chou s'acharna à combattre la *littérature po-houa* dont je vais parler. Enfin, Liang K'i-tch'ao, excellent journaliste, créa un style qui lui était propre, mais qui constitua la transition entre l'ancienne école et p.82 celle de l'*École po-houa.* Son influence, je le répète, est très considérable.

Depuis les Yuan, les romans célèbres de Lo Pen, de Wou Tch'eng-ngen, de Wou King-tseu, de Ts'ai Siue-k'in, de Wou Wou-yao et d'autres encore furent écrits dans un chinois très clair, voisin de la langue parlée, ou littéralement, dans le chinois parlé. Même les écrits des auteurs de l'ancienne école,

Lin Chou et Sou Man-chou, par exemple, sont aussi très faciles à comprendre. Liang K'i-tch'ao lança cet appel :

> « Aujourd'hui, pour améliorer l'administration générale, il faut commencer par faire une révolution dans le roman ; pour rendre neuf le peuple, il faut d'abord avoir un roman nouveau.

Les réimpressions des contes et romans anciens (toujours en langage clair), les études qu'ils provoquèrent, les fouilles de Touen-houang (Sir Aurel Stein et M. Paul Pelliot) qui amenèrent la découverte d'oeuvres littéraires populaires, la création d'une trentaine de revues où le roman occupait la première place, dont l'une, la plus ancienne, le *Nouveau Roman,* était dirigée par Liang K'i-tch'ao, et dont l'autre, *The Short Story Magazine,* entre aujourd'hui dans sa vingt-deuxième année, tout cela facilitait la rénovation du roman chinois.

Le théâtre suivit le mouvement. Qu'il appartînt à l'*École du Nord* ou à l'*École du Sud,* le théâtre chinois était très littéraire, essentiellement aristocratique. Or, la plupart des Mandchoux régnants ne possédaient pas assez le chinois classique pour pouvoir goûter sans effort ce théâtre. Il leur fallait un autre théâtre plus accessible ; alors naquit le théâtre de l'*École de Pei-king,* alors capitale, dit « métropolitain ». Cette École fut prospère sous la régence de l'impératrice Ts'eu-hi qui l'aimait et favorisait son développement. Aux environs de 1992, Hia Yue-jouen et Hia Yue-chan, deux frères acteurs, créèrent à Chang-hai le *Nouveau Théâtre,* sur la scène duquel on joua des scènes où la machinerie occupa, pour la première fois, une place importante. Peu de temps auparavant, des étudiants chinois, de retour du Japon, dont le docteur Lou Lou-cha, fondèrent un groupe, le « Saule pleureur printanier » pour jouer des pièces chinoises européanisées ; on appela ce genre de théâtre, le *théâtre civilisé* (wen ming hi). Malheureusement, les difficultés financières obligèrent à fermer ce dernier théâtre qui avait déjà produit tant d'heureux effets.

La philosophie se meurt, malgré les efforts de MM. Wou T'iao (Won Tche-houei) et Hou Che, Je parlerai plus loin p.83 d'une grande querelle doctrinale qui a secoué quelque peu le monde de la philosophie chinoise. L'histoire non plus n'a pas produit de grands maîtres.

La philosophie et l'histoire mises à part, l'évolution de la poésie, de la prose, du roman et du théâtre aboutirent à l'éclosion d'une littérature jeune encore, mais consciente d'elle-même et de sa destinée.

En octobre 1916, M. Hou Che écrivit une lettre à M. Tch'en Tou-sieou dans laquelle il proposait huit moyens pour régénérer notre littérature vieillie : 1° ne pas user d'allusions historiques, littéraires ou légendaires dans le corps d'un morceau prosaïque ou poétique ; 2° ne pas se servir de lieux communs ni d'expressions proverbiales pour éviter la banalité ; 3° ne pas rechercher les parallélismes grammaticaux, synthétiques ou antithétiques, notamment en poésie ; 4° ne pas éviter les mots ou expressions populaires ; 5° soigner la

composition ; 6° ne pas gémir alors qu'on n'en éprouve pas le besoin ; 7° être personnel et ne pas imiter les anciens ; 8° n'écrire que lorsqu'on a quelque chose à dire. Ces huit points résument justement les graves défauts reprochés à la littérature chinoise de l'ancienne école. Elle était devenue archaïque, conventionnelle, desséchée. En janvier 1917, M. Hou Che développa les mêmes idées dans sa *Modeste Dissertation sur l'amélioration de la littérature,* qui, en dépit de l'épithète *modeste,* est l'un des documents historiques de cette réforme. MM. Tch'en Tou-sieou (*Dissertation sur la révolution littéraire*), Ts'ien Yuan-t'ong (*Lettre à Tch'en Tou-sieou*) et tant d'autres répondirent à cet appel et déclarèrent la guerre à l'ancienne école, défendue par le têtu Lin Chou, par le souriant Yen Fou, par M. Tchang Che-tchao qu'a ridiculisé M. Wou Tche-houei (*Tchang Che-tao, Liang K'i-tch'ao et Tch'en Tou-sieou, Ce que nous demandons à M. Tchang,* jusqu'à *La Mort d'un ami*), par la revue *Etudes et Critiques,* créée en 1922 (MM. Hou Sien-sou, Wou Mi, Mei Kouang-ti), par le conservateur acharné M. Li Sseu-tch'ouen. Mais les partisans de la nouvelle école triomphèrent finalement.

Un autre facteur aida cette dernière à remporter la victoire. On sait que le chinois écrit et le chinois parlé diffèrent. De plus, le langage parlé varie de province à province, voire de sous-préfecture à sous-préfecture. La nouvelle école tenta un rapprochement entre le chinois écrit et le chinois parlé. Mais quelle langue parlée prendrait-on pour modèle ? Les caractères chinois, heureusement uniformes p.84 pour toute la nation, se préteraient-ils à cette réforme ? En 1895, encore tout frémissants de la profonde humiliation de la guerre sino-japonaise, les Chinois comprirent que, si les étrangers étaient forts, ce n'était pas seulement à cause de leurs canons, mais aussi à cause de leur instruction publique beaucoup plus répandue qu'en Chine. Or, la diffusion de l'instruction publique exigeait une langue écrite accessible à tout le monde, et cette langue ne pouvait pas être précisément le chinois littéraire. T'an Ts'eu-t'ong et Liang K'i-tch'ao prêchaient la réforme du chinois écrit. En 1898, Wang Ping-yao, Ts'ai Si-hiong, Chen Hio, etc., créèrent les premiers signes phonétiques ; en 1904, Lao Nai-sieu, les caractères aux traits simplifiés. En 1914, la jeune République fonda une « Association pour l'unification de la prononciation des caractères dans toute la nation », sous la présidence de mon grand-oncle, M. Wou T'iao (Wou Tche-houei) ; cette « Association » remania la *langue mandarine* pour en faire une « langue nationale » et institua trente-neuf signes phonétiques pour propager cette langue nationale. Depuis cette époque, on peut composer des morceaux littéraires avec des caractères chinois qui correspondent à la langue nationale ; ce langage écrit, nouveau, pouvant être compris de tout Chinois, est appelé le *po-houa* ou langage clair ».

L'histoire de la littérature chinoise en *langage clair* ne date que d'une dizaine d'années. Et encore, toutes les guerres civiles, toutes les misères sociales, toutes les querelles politiques entravent le libre développement de

cette littérature naissante. La poésie et le roman semblent surtout bénéficier de cette nouvelle liberté et prennent un réel essor. Au début, quelques auteurs, qui avaient étudié la poésie à l'ancienne mode, ont cherché à se débarrasser de l'ancienne métrique ; ils n'ont réalisé qu'à demi leur désir, car leurs poèmes restent influencés d'une manière sensible soit par le *ts'eu,* soit par le quatrain. Nous retrouvons ces traces dans les *Essais poétiques* de M. *Hou Che,* dans *Le Rêve du passé* de M. *Lieou Ta-po,* et dans *En levant le fouet* de M. Lieou Fou. C'est une poésie rimée « modernisée ». MM. *K'ang Po-ts'ing* et *Tsong Po-houa* essayent de s'exprimer en vers libres, assonancés, quelquefois en prose. MM. Yu P'ing-po, *Siu Tan-ko,* Siu Yu-no, etc., se dirigent dans le même sens. MM. *Wang Tsing-tche* (*La Brise embaumée des orchidées*), Tchao Kin-cheng (*Lotus*), Tsiao Kiu-yin (*Lamentation nocturne*), Tcheou Tso-jen (*Petite Rivière*), excellent essayiste, sont des talents pleins de promesses. p.85 Cependant, la courte poésie japonaise (introduite notamment par MM. Tcheou Tso-jen et Tcheou Chou-jeu, deux frères) et celle de Tagore influencent aussi nos jeunes auteurs. Mme *Ping-sin* (Mme Hiu Ti-chan), avec les *Etoiles innombrables* et l'*Eau printanière ;* MM. Tsong Po-houa, Liang Tsong-t'ai, Tcheou Lo-chan, Ho Tche-san, Souen Si-tchen, etc., sont les plus distingués représentants de ce groupe. La poésie européenne attire également une partie de nos poètes : *Kouo Mo-jo,* avec les *Muses,* a lancé cette mode. M. Wang Tou-ts'ing (*Devant la statue de Notre-Dame*) applique la métrique française (notamment celle du sonnet) à la poésie chinoise. M. *Siu Tche-mo,* surnommé le « parfait dans la poésie », est, à mon avis, le meilleur représentant de cette tendance. MM. Yu Keng-yu (*Avant l'aurore*), Tchou Siang (*Herbes sauvages*), Lieou Mong-houei, *Fong Tche* (qui possède bien la littérature allemande), etc., appartiennent aussi à cette école. MM. *Me-cheng* et *Wang Yi-ngan* composent de charmants poèmes.

Le roman aussi prospère. M. Ye Chao-kiun composa d'abord des contes sur les enfants (*Incompréhension*), puis des fables (*Hommes de paille*), enfin des contes sur la société (*Le Fléau du feu*). L'imagination de M. *Yu Ta-fou* tourne volontiers dans le même cercle ; « pauvreté », « vol », « débauche » ; sa *Perdition* est un chef-d'oeuvre. On ne peut nier la fécondité de M. Tchang Tseu-p'ing (il achète, à bas prix, les oeuvres des lettrés pauvres et les fait imprimer sous son propre nom) ; il décrit uniquement les conflits sentimentaux entre trois jeunes gens (deux hommes et une femme, ou deux femmes et un homme) ; c'est ce qu'on appelle « l'amour triangulaire ». Cela plaît aux jeunes lecteurs, et ces livres se vendent bien ! M. T'ong Kou écrit, hélas ! des romans du même genre. Mme Ping-sin bannit l'amour de ses romans comme de ses poèmes ; dans son *Homme supérieur,* ce ne sont que litanies à la gloire de l'amour maternel et de l'amour de la nature. Ses *Lettres adressées aux petits lecteurs* ont été adoptées par les classes primaires et secondaires. M. Kouo Mo-jo écrit trop, surtout depuis l'établissement du gouvernement central à Nan-king (1927). Il dirige la propagande communiste contre le gouvernement et compose à cette fin d'innombrables contes, pièces et péroraisons. Je ne m'occupe point de politique, mais quand la plume trotte

vite, elle ne peut pas fouiller. Cependant, dans certains contes, comme *Printemps vieilli*, M. Kouo Mo-jo conduit l'action avec sûreté, et peu de conteurs p.86 actuels peuvent lui être comparés dans cet art. M. Tsiang Kouang-tseu suit le même chemin que M. Kouo Mo-jo. D'ailleurs, les auteurs de gauche ont créé une ligue, *tsouo-lien ;* M. Kouo Mo-jo en a pris la direction. M. Mao Chouen a conquis en 1928 une place d'honneur dans nos lettres avec ses trois romans successifs : *Chancellement, Illusions détruites* et *Recherches ;* M. Mao Chouen analyse avec subtilité les imperceptibles mouvements sentimentaux de ses personnages. M. Wang T'ong-tchao oeuvre minutieusement ses contes ; c'est un auteur consciencieux ; malheureusement, il arrive que cette minutie alourdit son action. MM. Kou Souei, Tch'en Wei-mou, Lin Jou-tsi, *Tchou Tseu-ts'ing, Yang-ngan,* etc., comptent parmi nos meilleurs romanciers. Les écrits de M. Chen Tch'ong-wen sont inégaux, mais ce jeune auteur est en progrès. M. Hou Ye-p'ing, conteur, fut mystérieusement condamné à mort par le gouvernement central, probablement parce qu'il appartenait à la ligue des *auteurs de gauche* (7 février ? 1931). MM. Tchao Jeou-che, Fong K'eng, etc., en tout cinq jeunes écrivains, sont morts de la même façon, le même jour aussi sans doute. La jeune veuve de M. Hou Ye-p'ing, Mme Ting Ling, s'est révélée avec le *Journal de Mlle Sophie,* la *Naissance d'un être ;* mais elle n'a pas réussi son dernier roman le *Printemps de 1930 à Chang-hai.* Mlle Lo Yin (*Amies au bord de la mer ; Oie de retour*) nous parle beaucoup de l'amour, contrairement à Mme Ping-sin. Mme Ling Chou-houa (Mme Tch'en Yuan) est un auteur exquis. Enfin, le plus célèbre d'entre tous ces écrivains, *Lou Sin*, en réalité M. Tcheou Chou-jen, n'a composé que deux recueils de contes (*Cris de guerre* et *Perplexité*) *;* mais ce mince bagage se recommande par sa très haute valeur. Quelques-uns de ces contes, *K'ong Yi-lei, Tempête, Remède, Biographie officielle de A. Q.,* sont de réels chefs-d'oeuvre. Seulement ce beau talent se disperse et s'essouffle.

La production théâtrale est plus monotone. M. Kouo Mo-jo prête des idées nouvelles aux personnages historiques ; c'est exactement comme si l'on coiffait Confucius d'un chapeau haut de forme ; et cela prête souvent à rire. Les oeuvres de M. T'ien Han (*Une Soirée dans un café*) sont plutôt faites pour la lecture que pour la scène. *Tchao, Dieu des enfers,* de M. Hong Chen, est une pièce très vigoureuse, mais par contre quelle pauvreté que sa *Tragédie des misérables !* Mlle Po-wei (*Li-lin*) est un auteur d'avenir. M. Wang Tou-ts'ing donne des pièces très soignées p.87 (*Yang Kouei-fei,* etc.) ; il est d'ailleurs plus poète que dramaturge. M.Ting Si-lin est un excellent humoriste (*Un Taon*). MM. Ngeou-yang Yu-ts'ien et Wang Yeou-yeou, acteurs, tentent d'adapter des pièces étrangères à la scène chinoise. Grâce à eux et à d'autres traducteurs, les noms de Shakespeare, d'Ibsen, d'Edm. Rostand, de Maeterlinck, de B. Shaw, etc., sont connus des Chinois.

Nous possédons aussi des prosateurs de mérite. M. Tcheou Tso-jen cache la satire sous une apparence débonnaire. M. Tch'en Yuan s'est révélé au public par ses *Paroles de loisir.* M. Hou Che compose des morceaux qui font

penser à ceux de Li K'i-tch'ao. M. Wou T'iao déploie une incomparable fougue. M. Lou Sin (*Vent chaud, Fleurs du matin cueillies le soir,* etc.), Mme Ping-sin (*Lettres adressées aux petits lecteurs ;* M. Yu P'ing-po (*Mélanges,* etc.) comptent parmi nos meilleurs auteurs en prose de l'heure actuelle. Le peintre Souen Fou-hi excelle aussi dans les relations de voyage (*Au bord de l'Atlantique, Peiking ?* etc.). Tous les écrits, souvent très courts, de ces auteurs sont nommés *siao p'in wen, petits morceaux littéraires,* genre nouveau que le public a accueilli favorablement.

Le 14 février 1923, dans une conférence sensationnelle, M. Tchan-Kiun-mai parla de la *Conception de la vie ;* selon lui, « si on veut résoudre l'énigme de la vie, il ne faut pas compter sur la science, quel que soit le progrès réalisé par celle-ci, et il faut avoir recours à la métaphysique. Cette conclusion souleva immédiatement l'indignation dans le clan des savants. Un géologue, M. Ting Wen-kiang, prit position contre la métaphysique et se fit le champion de la science. Trois groupes se formèrent : MM. Liang K'i-tchao, Souen Fou-yuen, Tchang Tong-souen, Lin Tsai-p'ing et Wang P'ing-lin se déclarèrent en faveur de la métaphysique, donc à des degrés différents contre la science (il est curieux de noter que Liang K'i-tch'ao, le fameux réformateur, a battu en retraite) ; — MM. Hou Che, Jen Chou-yong, Tchang Yen-ts'uen, Tchou King-nong, T'ang Yue, Wang Sin-kong, Mou, Fan Cheou-k'ang et Wou T'iao se déclarèrent en faveur de la science, donc à des degrés différents contre la métaphysique ; MM. Lou Tchou-wei, Kiu-nong et Tch'en Tou-sieou gardèrent une certaine neutralité. En définitive le point de vue de M. Wou T'iao triompha ; la science apparaît seule capable de résoudre la question de la vie et l'état de la Chine réclame une

> « civilisation matérielle ». « Rassembler les mondes matériel et intellectuel... p.88 rassembler tout, absolument tout, en une seule chose à laquelle on s'efforcera de donner un nom, soit le *corps originaire,* soit la *racine de toute chose...* Alors, au point de vue de la grandeur, on rencontre cet *un* partout et en tout ; au point de vue de la petitesse, depuis l'infiniment petit jusqu'au néant, c'est toujours cet *un*,

dit M. Wou T'iao. Mais cet « un » de M. Wou T'iao n'est-il pas tout simplement le *t'ai ki*, le *li* et le *k'i* combinés ? N'y aurait-il là aucune nouveauté philosophique ?

*

En poésie comme en prose, la littérature chinoise est étroitement liée à la musique et à la morale. Depuis les antiques chansons populaires jusqu'aux poèmes dits de la nouvelle école, depuis les *fou* prosaïques jusqu'à ce genre mi-poétique, mi-prosaïque, où une phrase de quatre caractères est suivie d'une phrase de six caractères, — on appelle ce genre *sseu* (quatre) *lou* (six), — la

musique a toujours occupé une grande place ; les tons des caractères, les rimes sont la musique des caractères. Mais l'importance de la morale, telle que la concevaient les anciens Chinois, dépasse encore celle de la musique : la littérature n'était pour eux que le meilleur moyen de propager la morale. La littérature chinoise étant une « éducation par la poésie » (*Che kiao*), il arrive souvent, comme je l'ai signalé au début de cette *Introduction,* qu'un critique n'hésite pas à condamner des oeuvres de mérite, parce qu'elles lui paraissent légères. Même un poète comme Li Po, dont l'indépendance d'esprit n'a presque pas d'égale, ne franchit pas cette barrière de l'éthique ; il a composé ces vers :

Depuis longtemps la grande voie n'existe plus,
A qui confierai-je mes peines ?

Mais en faisant de la morale son essentiel souci, Li Po ressemblait à un homme qui chausse des souliers trop étroits, et il faut en déplorer les effets. Bien des fois cette conception nuisit à la littérature. Tel auteur, affranchi de toute préoccupation morale, s'efforçait cependant d'insérer quelques bons préceptes dans ses oeuvres ; tel autre, au lendemain d'une orgie, parlait avec componction de sagesse et de vertu. De nos jours encore, peu d'auteurs osent exprimer avec franchise ce qu'ils pensent ; le lent poison confucéen n'a pas encore achevé d'opérer ses ravages.

p.89 Les vallées du Fleuve Jaune et du Fleuve Bleu constituent le noyau de la Chine ; les Empires des Ts'in, T'ang, Yuan et Ts'ing ont été dominés par les lois géographiques. Ces deux vallées s'opposent par leur climat, par le genre de vie que l'on y mène. L'influence du milieu a créé dans notre littérature deux inspirations différentes : celle du Nord (vallée du Fleuve Jaune) et celle du Sud (vallée du Fleuve Bleu). Une littérature efféminée répond à la vie facile, large (tout est relatif !) du Sud, tandis qu'une littérature plus virile correspond aux difficultés de l'existence pastorale du Nord. En dehors de ces différences générales, l'inspiration littéraire varie encore selon les provinces (exemple l'*École de Kiang-si*), et les districts (exemple : *École de T'ong-tch'eng*). Cette variété a heureusement vivifié une littérature que menaçait de dessécher une morale uniforme.

Nos écrivains sont à la fois trop et pas assez personnels, je veux dire par là que souvent l'individualité et le courage leur font défaut, mais que leur vanité s'étale. Confucius ne disait pas : « *Je* pense... », mais : « Yao pense », il s'exprimait timidement ainsi sous le nom d'autrui. Cet exemple a été suivi jusqu'à présent. Certains auteurs anciens, comme Lieou Hin, contrefaisaient les livres antiques. Pour eux comme pour presque tous les lettrés chinois, le mot *antiquité* était synonyme du mot *parfait.* Mieux valait singer les anciens que créer. Pourtant ces hommes qui n'avaient pas le courage de dire « je », ont cru à leur génie. Tout poète s'est senti l'égal de K'iu P'ing, de Sseu-ma Siang-jou, de Li Po, de Tou Fou ; tout prosateur s'est comparé à Sseu-ma Ts'ien, à Han Yu, à Lieou Tsong-yuan, Ngeou-yang Sieou, Sou Che. Cette

singulière contradiction a considérablement appauvri notre littérature : ou bien on imite les Anciens, ou bien, satisfait de soi, on n'approfondit plus rien. Depuis la consécration du *po houa*, la vanité l'emporte sur l'imitation, — il faut en excepter cependant un très petit nombre d'intellectuels qui luttent, mais peut-être en vain ; — le premier débutant venu ne se lasse pas de proclamer que la civilisation chinoise est vieille de milliers d'années et que cette glorieuse longévité rejaillit sur ceux qui vivent à son ombre. Or cette civilisation traverse actuellement une crise très grave, — je voudrais pouvoir ajouter : transitoire. En dépit de cet apparent « modernisme » dont se drape la bourgeoisie de certaines grandes villes, les Chinois craignent de se laisser entraîner à un excès de civilisation « matérielle » et s'agenouillent devant p.90
les idoles du passé. Pourtant, les idées nouvelles pénètrent dans certains milieux, encore bien lentement, il est vrai, mais nul ne peut en prévoir les conséquences. A l'heure actuelle, la contradiction règne partout, les beaux discours s'épanouissent, mais le discours le plus éloquent ne vaut pas une heure de labeur bien employée. Il est à souhaiter que cette civilisation moderne, souvent repoussée dans ce qu'elle peut avoir de salutaire et souvent accueillie avec enthousiasme au contraire dans ce qu'elle a de dangereux, finisse par s'implanter et répandre chez nous la paix et le bien-être. Il est à souhaiter aussi que les jeunes générations qui possèdent maintenant un nouvel outillage (le *po-houa*), travaillent sans se lasser, avec méthode, avec patience et avec *conscience,* et prennent modèle en cela sur un grand nombre de leurs aînés.

Ou alors, faute de n'avoir pas su évoluer, la civilisation chinoise ne vivra plus que dans l'âme de quelques artistes et de quelques savants.

SUNG-NIEN Hsu.

Chang-hai, le 9 septembre 1931.

A N T H O L O G I E
de la
LITTÉRATURE
CHINOISE

PREMIÈRE PARTIE

LA POÉSIE

Chanson populaire des grandes routes [1].

p.91 Pour éduquer notre peuple prospère,
Vous [2] faites tout ce que vous pouvez ;
Sans connaissances,
Le peuple vit selon l'exemple du Ciel.

(Auteur inconnu).

[1] D'après le Lie-tseu ; ce poème aurait été composé vers 2307 av. J.-C.
[2] Empereur Yao.

Chanson du vent méridional [1].

La chaleur du vent méridional
Peut chasser l'inquiétude de mon peuple [2] ;
Si ce vent souffle à temps,
Il augmentera la richesse de mon peuple.

YU CHOUEN (Tchong-houa).

---

[1] Ce poème aurait été composé en 2254 av. J.-C.
[2] Le vent du midi fait pousser les céréales.

Les poèmes du Che King

Kouan tsiu [1].

p.92 « Kouan ! kouan ! » les aigles pêcheurs se répondent
sur les flots de la rivière ;
la belle, sereine et vertueuse jeune fille
serait la parfaite épouse d'un gentilhomme.

Touffues, les tiges de hing ts'ai [2]
flottent à droite et à gauche ;
pendant la veille ou dans son rêve, le gentilhomme cherche
la belle, sereine et vertueuse jeune fille.

Il la cherche, mais ne la trouve pas ;
pendant la veille ou dans son rêve, il pense ;
plongé dans ses pensées,
il se tourne et se retourne dans son lit.

A droite et à gauche, nous cueillons
les tiges touffues de hing ts'ai ;
aux sons du k'in et du che, il devient ami
de la belle, sereine et vertueuse jeune fille.

A droite et à gauche, nous faisons cuire et servons
les tiges touffues de hing ts'ai ;
pour divertir la belle, sereine et vertueuse jeune fille,
il joue des clochettes et du tambour.

---

[1] [Che king] Tsin (-kieou) ou aigles pêcheurs qui, dit-on, une fois accouplés, ne se quittent plus ni ne se trahissent.

[2] F. S. Couvreur, S. J., croit que le hing-ts'ai peut être la lentille d'eau (cf. *Dictionnaire classique de la langue chinoise,* p. 777).

Kiuan-eul [1].

Je cueille les kiuan-eul,
je n'ai pas encore rempli la corbeille à bords rabattus ;
hélas ! je pense à mon bien-aimé,
je quitte alors la grande route.

Je monte sur une élévation,
mon cheval est fatigué ;
en attendant, je bois du vin dans une tasse sculptée et ornée d'or,
j'essaye de chasser ma pensée absorbante.

Je gravis la haute colline,
mon cheval en est éreinté ;
en attendant, je vide une coupe taillée p.93 dans la corne de rhinocéros,
je voudrais noyer ma mélancolie sans fin.

J'ai franchi ces rochers,
mon cheval en est épuisé,
mon domestique est excédé ;
ah ! quelle tristesse ! quelle tristesse !

---

[1] [*Che king*] Les lampourdes.

Han kouang [1].

Au pays méridional se dressent les arbres élevés,
mais on ne peut se reposer dans ce pays ;
sur le fleuve Han [2] voyage la belle,
mais on ne peut l'ap procher.
Que le Han est large !
On ne peut le franchir en nageant.
Que le Kiang est long [3] !
On ne peut le parcourir avec un radeau.

Les arbrisseaux, d'une hauteur inégale, foisonnen t,
je pense à faucher les épines ;
la belle va se marier,
déjà, elle commande de donner de l'avoine à son cheval.
Que le Han est large !
On ne peut le franchir en nageant.
Que le Kiang est long !
On ne peut le parcourir avec un radeau.

Les arbrisseaux d'une hauteur inégale foisonnent,
je pense à couper l'armoise ;
la belle va se marier,
déjà, elle donne à manger à sa monture.
Que le Han est large !
On ne peut le franchir en nageant.
Que le Kiang est long !
On ne peut le parcourir avec un radeau.

---

[1] [Che king]
[2] Le fleuve Han prend sa source dans le Chen-si, pénètre dans le Hou-pei et se jette dans le Fleuve Bleu ; le caractère kouan (voir le titre) signifie large.
[3] Yang-tseu kiang ou Fleuve Bleu.

Yen yen [1].

Les hirondelles s'envolent ensemble,
l'une devance l'autre ;
cette dame [2] retourne dans sa famille paternelle,
je l'escorte jusque dans la campagne p.94 lointaine,
je ne l'aperçois plus,
mes larmes tombent abondamment.

En ligne droite, décidées,
les hirondelles prennent leur essor ;
cette dame retourne dans sa famille paternelle,
son voyage sera long,
je ne l'aperçois plus,
je reste longtemps sur place et pleure encore.

Les hirondelles volent ensemble,
l'une plus haut, l'autre plus bas, elles se répondent ;
cette dame retourne dans sa famille paternelle,
longtemps je l'accompagne vers le sud,
je ne l'aperçois plus,
mon coeur en est brisé.

Vous, ma soeur, vous inspirez à tous la confiance,
votre vertu est parfaite.
Soyez toujours aimable et douce,
vertueuse et sans tache durant toute votre vie.
Seule, la pensée pour notre défunt maître
encourage votre humble soeur à survivre.

---

[1] [*Che king*]. Hirondelles.

[2] Tchouang-kiang, reine de Wei, femme du défunt roi Tchouang kong s'entendait très bien avec la dame Tai, seconde épouse de Tchouang kong. Tai avait un enfant que Tchouang-kiang adopta. En 719 av. J.-C., à la suite d'un coup d'État, cet enfant fut assassiné, et la mère de la victime, Tai, dut s'abriter chez ses parents. Tchouang. kiang composa ce poème à l'occasion du départ de Tai.

Meng [1].

Innocent, innocent est le meng [2] !
Un rouleau d'étoile dans les bras, il voulait l'échanger contre de la soie.
Ce n'est pas qu'il désirait de la soie,
il venait simplement me faire la cour !
« Je vous accompagnerais pour franchir la rivière K'i [3],
je m'arrêterais à Touen-k'ieou [4]. »
« Je n'ai pas voulu manquer à ma parole,
seulement vous n'avez pas envoyé un bon intermédiaire [5] à ma famille.
Je vous prie de ne pas vous fâcher ;
à l'automne prochain, je vous attendrai. »

Je grimpai sur un mur en ruine,
pour apercevoir les fortifications de Fou-kouan [6].
Je ne les voyais pas,
mes larmes coulaient incessamment.
Dès que je les aperçus,
alors je ris et bavardai.
Pour connaître notre sort futur, j'invoquai les divinités,
leur réponse nous fut favorable.
« Venez donc avec p.95 notre voiture,
je vous donnerai toutes mes économies. »

Lorsque les feuilles de mûrier restent à leurs branches,
elles sont onctueuses [7] ;
hélas ! que les tourterelles ne picotent pas les mûres [8] !
Hélas ! qu'une jeune fille ne fleurette jamais avec un jeune homme !
Courtiser, passe encore pour le jeune homme ;
mais pour une jeune fille !

Les feuilles du mûrier tombent
jaunies, mortes.
Depuis trois ans que je vous ai épousé,

---

[1] [Che king]
[2] Villageois.
[3] Dans le Ho-nan.
[4] Aujourd'hui la ville Siun-hien, dans le Ho-nan.
[5] Pour le mariage.
[6] Fortifications de la ville des Han, Lin-ho (dans la steppe des Ordos).
[7] Symbole de la jeunesse.
[8] Symbole de la vieillesse.

je vis dans la pauvreté.
Les longues ondulations du K'i
mouillent aujourd'hui la tenture de ma voiture [1].
La femme n'a commis aucune faute,
l'homme modifie sa conduite ;
l'homme est inconstant,
il change plusieurs fois de sentiments.

Depuis trois ans que je suis votre femme,
je n'ai jamais négligé les affaires domestiques ;
me lever tôt, me coucher tard,
je n'ai jamais profité d'une seule grasse matinée.
Il ne me parlait plus et me traitait brutalement.
Mes frères ne me comprennent point,
ils se moquent de moi.
Je me tais, je pense ;
que je suis à plaindre !

J'avais souhaité que notre union durât jusqu'à no tre vieillesse,
jusqu'à notre vieillesse et sans dissenti ment.
La rivière K'i a ses rives
et la prairie ses limites ;
tout jeunes, nous connûmes le bonheur,
nous bavardions, riions, enveloppés d'une douceur indéfinissable,
et que de serments ! que de serments !
Ah ! je regrette de ne pas avoir prévu le contraire !
Puisque je n'y ai pas songé,
je devrais me taire !

---

[1] Abandonnée, la jeune femme franchit de nouveau le K'i pour retourner définitivement chez ses parents.

Tsiang [1] Tchong-tseu [2].

Je prie Tchong
de ne pas s'approcher trop près de ma famille
et de ne pas briser les branches de p.96 nos saules.
Ce n'est point parce que j'aime les branches de saule,
mais j'ai peur de mes parents !
Tchong est à adorer,
les réprimandes de mes parents sont à redouter !

Je prie Tchong
de ne pas franchir nos murs
et de ne pas casser les branches de nos mûriers.
Ce n'est point parce que j'aime les branches du mûrier,
mais je crains mes frères !
Tchong est à adorer,
mais j'appréhende les observations de mes frères !

Je prie Tchong
de ne pas pénétrer dans notre jardin
et de ne pas rompre les branches de notre santal.
Ce n'est point parce que j'aime les branches de santal,
mais je redoute les bavardages des voisins.
Tchong est à adorer,
mais les commérages me font frissonner !

---

[1] Tsiang signifie prière ; Tchong-tseu, ou, en diminutif, Tchong, est le prénom du jeune homme.

[2] [*Che king*]

Tch'eou mieou [1].

Avec amour, j'ai rangé les fagots.
Les trois étoiles[2] brillent au sein du firmament.
Quelle soirée que celle d'aujourd'hui !
J'ai devant moi mon bien-aimé !
— Oh ! toi ! toi [3] !
Que feras-tu de ton bien-aimé ? »

Avec amour, nous avons rassemblé le foin.
Les trois étoiles éclairent l'angle saillant de la maison.
Quelle soirée que celle d'aujourd'hui !
Nous nous unissons enfin !
— Oh ! nous ! nous !
Que ferons-nous de notre union ? »

Avec amour, j'ai coupé les arbrisseaux.
Les trois étoiles rayonnent sur la porte.
Quelle soirée que celle d'aujourd'hui !
j'ai devant moi ma belle bien-aimée !
Oh ! toi ! toi [4] !
Que feras-tu de ta belle ? »

---

[1] [Che king] Le terme tch'eou mieou signifie serrer avec un lien.
[2] Les trois étoiles brillantes d'Orion.
[3] La femme s'adresse à elle-même.
[4] Le jeune homme s'adresse à lui-même.

Tche [1] hou [2].

Je gravis ce mont boisé ;
je regarde au loin en pensant à mon père.
Il m'a dit : « Hélas ! mon fils p.97 part pour les combats à la frontière,
jour et nuit il ne connaîtra plus le repos.
Qu'il fasse attention à tout
et qu'il revienne dès que la guerre sera terminée ! »

Je gravis ce mont déboisé ;
je regarde au loin en pensant à ma mère.
Elle m'a dit : « Hélas ! mon jeune fils part pour les combats à la frontière,
jour et nuit il veillera.
Qu'il fasse attention à tout
et qu'il revienne dès que la guerre sera terminée sans penser à nous abandonner ! »

Je monte sur cette colline ;
je regarde au loin en pensant à mon frère.
Il m'a dit : « Hélas ! mon frère cadet part pour les combats à la frontière,
jour et nuit il ne sera jamais seul.
Qu'il fasse attention à tout
et qu'il revienne sain et sauf ! »

---

[1] [*Che king*] Gravir.
[2] Mont boisé.

Li sao [1].

Ma famille descend de l'empereur Kao-yang [2] ;
feu mon vénérable père s'appelait Po-yong.
Je naquis au début du printemps, le jour keng-ying,
de la première lune de l'année ying [3].
Mon père assista à ma naissance ;
il me donna de jolis noms [4] :
Tchen-tse, comme nom de lait,
et Ling-kiu comme prénom.
Je porte en moi tout ce qu'il y a de beau dans la nature,
je possède en outre de grandes capacités.
Je me couvre de kiang-li et de tchou [5],
je noue les fleurs d'orchidée automnales [6] pour faire des pendeloques.
Mes années coulent rapidement,
je redoute de ne pouvoir aider à temps le Prince !
Le matin, je cueille la fleur de mou-lan [7] sur le mont P'i
et le soir, l'herbe p.98 hivernale sur les îlots.
Le soleil et la lune ne s'arrêtent jamais dans leur course,
— le printemps et l'automne se succèdent.
En voyant les arbres se dénuder et les herbes jaunir,
je crains de voir le charme de la belle [8] se flétrir.
Pourquoi ne profite-t-elle pas de sa maturité pour sarcler le gazon [9] ?
Pourquoi ne change-t-elle pas de conduite ?
Je monterais sur le k'i ou sur le ki [10] :
et je la conduirais...

Seulement, les traîtres réunis ne pensent qu'à leurs intérêts,
la route est donc sombre, étroite et périlleuse.

---

[1] Poème composé aux environs de 296 avant J : C. D'après l'historien Sseu-ma Ts'ien, l'expression *Li sao* est égale à celle de « li yeou ». Or, d'après l'historien Pan Kou, *li* signifie tristesse. Donc, Li sao signifie soit « Éloigner la tristesse » comme l'entend Sseu-ma Ts'ien, soit « Tristesse importune », comme l'entend Pan Kou.
[css : nous mettons en lien le site silkqin.com, sa page sur le Li Sao, et notamment les illustrations incluses dans « Scenes from the poem Li Sao »]. [cf. illustration].

[2] *Alias* Tchouan-hio, son règne : 2513-2436.

[3] 343 av. J.-C.

[4] [cf. illustration].

[5] Plantes d'une odeur suave.

[6] Ces fleurs symbolisent la probité.

[7] *Magnolia obovata.*

[8] Ici le roi Houei des Tch'ou.

[9] C'est-à-dire chasser les traîtres.

[10] Les k'i et les ki sont d'excellents chevaux.

N'oserais-je pas courir les risques ?
Je crains que la voiture royale ne soit en danger !
En tout sens, je la surveille ;
j'espère suivre la trace des rois de jadis.
Mais le tchouan [1] ne voit pas ma fidélité ;
croyant aux calomnies, il s'irrite brusquement.

Je comprends la difficulté d'être fidèle,
mais mon coeur est décidé et je ne puis hésiter.
Si, pour obtenir l'équité, je parle avec Kieou-tien [2],
c'est toujours à cause de l'Energie Clairvoyante [3].
D'abord, elle s'entendit très bien avec moi ;
puis elle chercha à m'éviter [4].
Je la quitte sans difficulté ;
je la plains de son inconstance !

Je dispose de neuf wan [5] de terre pour cultiver les orchidées,
de cent meou [6] pour les houei [7],
et d'un yi [8] pour les lieou-li et les tsi-tch'e
mêlés aux tou-heng et aux fang-tchou [9].
Je leur souhaite la prospérité ;
je les cueillerai lorsque le moment sera venu.
Cependant, que m'importe leur prospérité ?
J'ai seulement pitié des fleurs fanées !

Les opportunistes se hâlent de parvenir à leurs fins,
leur avidité est insatiable.
En mesurant les autres d'après son propre sentiment,
chacun d'eux jalouse les hommes capables et p.99 honnêtes.
Tous se précipitent, se bousculent pour atteindre leur but commun.
Mais moi, je ne m'occupe guère de mon intérêt ;
la vieillesse m'approche de plus en plus,
je tremble que mon renom ne soit pas établi !
A l'aurore, je bois la rosée tombée du mou-lan ;
au crépuscule, je goûte les pétales tombés des chrysanthèmes.
Si mon idéal était vraiment juste et beau,

---

[1] Le tchouan est une plante aromatique ; ici, il symbolise le roi.
[2] Un certain dieu.
[3] Ici, roi. [cf. illustration].
[4] [cf. illustration].
[5] Presque 7 hectares, mais comme les mesures chinoises sont l'objet de fréquentes modifications, nous donnons cette indication avec réserve.
[6] Un peu plus de 600 ares ; même réserve que pour la note précédente.
[7] Sorte d'orchidée.
[8] Un peu plus de 300 ares ; chiffre donné avec réserve.
[9] Quatre plantes aromatiques.

je supporterais longtemps et sans dommage la faim.
Avec un petit bâton de bois, j'attache la tige de ts'ai [1] ;
je file les graines mûres de pi-li [2].
Je redresse le feuillage du kiun-kouei [3],
et façonne celui du hou-cheng [4].
Je prends pour modèle de fidélité les sages antiques
que mes contemporains ne respectent plus.
Si ma fidélité ne convient pas à mes contemporains,
je veux imiter P'eng Hien [5].
Je soupire longuement, je pleure [6] ;
je souffre des maux de la vie.
Malgré mon perfectionnement moral, vivant sous le joug d'autrui,
je conseille le souverain le matin et le soir, on m'exile déjà.
Etant exilé, je porte toujours les houei — et les ts'ai [7] ;
si le choix de mon coeur réglait mes pas,
quand même je mourrais et ressusciterais neuf fois, je ne regretterais rien !
Je garde rancune à l'Énergie Clairvoyante de son indifférence[8],
jusqu'à la fin, elle n'examine pas mon coeur.
Plusieurs femmes, jalouses de la beauté de mes sourcils,
m'accusent faussement de conduite légère [9].
Les artisans de nos jours sont véritablement adroits :
sans s'inquiéter de la forme carrée ou ronde, ils changent les formes,
contrairement à l'usage du cordeau noirci [10], ils suivent les courbes ;
sans se soucier de la solidité, ils s'enhardissent à bâtir de vastes demeures.
Triste, désespéré,
je végète dans cette époque !
Je mourrais plutôt que de les plagier !
Les rapaces p.100 ne se groupent pas,
depuis l'antiquité il en est ainsi.

---

[1] Plante aromatique.
[2] Ficus.
[3] Sorte d'acacia de Farnèse.
[4] Plante aromatique.
[5] Ministre au XIVe siècle av. J.-C. ; désespéré de ce que le roi ne suive pas ses conseils, il se noya.
[6] [cf. illustration].
[7] C'est-à-dire toujours fidèle et vertueux.
[8] [cf. illustration].
[9] Calomnies de traîtres.
[10] Instrument de menuisier pour tracer des lignes droites.

Comment ce qui est rond pourrait devenir carré ?
Comment s'entendront ceux qui n'ont pas les mêmes principes ?
Je contrains mon coeur, je retiens mes opinions,
je supporte les injures, espérant trouver l'occasion de chasser les traîtres.
Mourir en gardant la pureté de sa conduite :
voici ce que les anciens sages préféraient.
Je me repens de ne pas avoir choisi consciencieusement mon chemin ;
resté longtemps debout, je vais me retirer.

Je fais faire demi-tour à ma voiture [1],
mon égarement n'est pas de longue durée.
Je laisse mon cheval marcher doucement dans la prairie couverte d'or chidées,
je monte sur une colline et m'y repose.
Je retournerais bien à la Cour si j'étais sûr de ne pas y rencontrer de nouveaux ennuis ;
en m'éloignant de la Cour, je mène la vie d'autrefois.
Je rassemble les feuilles de k'i [2] et de lotus, et les fleurs de fou-yong [3]
pour confectionner mes habits [4].

Chaque personne a son goût ;
moi, j'ai celui du perfectionnement moral.
Même si l'on me démem brait, je n'y renoncerais jamais ;
mon coeur est irréprochable !
A propos de mon exil, ma soeur
me gronde plus d'une fois [5].
Elle me dit : « A cause de son entêtement,
Kouen [6] fut condamné à mort.
Toi, pourquoi veux-tu, contre les coutumes de notre époque, rester fidèle et te perfectionner dans la morale ?
Pourquoi, seul, désires-tu semblable perfectionnement ?
Les mauvaises herbes [7] encombrent la salle [8] ;
alors, tu les écartes, tu te conduis d'une façon différente et tu t'étonnes de leurs calomnies ? »

---

[1] [cf. illustration]

[2] Châtaigne d'eau.

[3] *Hibiscus mutabilis.*

[4] Toujours le symbole du perfectionnement moral.

[5] [cf. illustration]

[6] Chargé par l'empereur Yao (en 2297 av. J-C.) de supprimer les graves inondations. Kouen désobéit au souverain ; il fut condamné ù mort. En 2282 ay. J.-C., Yao chargea Yu, fils du condamné, de continuer l'œuvre de son père. Yu réussit et acheva l'entreprise huit ans après.

[7] Traîtres.

[8] Royaume.

Hélas ! hélas ! à qui confierai-je ma peine ?
Qui la comprendra ?
Mes contemporains se lient facilement,
moi seul suis incompris ! p.101

Je me prosternerai devant le Ciel, je lui exposerai mes idées,
car, en revisant le passé historique, j'ai découvert le droit chemin.
Le k'ieou [1] et le ki [2] traînent mon char [3].
Je survole la poussière terrestre, je me dirige au firmament.
Le matin je pars de Ts'ang-wou [4],
le soir j'arrive à Hiuan-p'o [5].
En passant au dessus des Palais [6], je voudrais m'arrêter un moment,
mais le soleil descend et le crépuscule va tomber.
J'ordonne à Hi Houo [7] d'arrêter un instant le char.
Me dirigeant vers la montagne Yen-tseu [8],
je ne me presse pas.
La route est si longue et incertaine,
je vais monter au ciel pour distinguer le bon chemin
et je redescendrai pour le suivre.

Devant moi, Wang-chou [9] conduit l'équipage,
derrière, Fei-lien [10] nous suit.

Avec mon escorte si nombreuse,
avec mon équipage si pompeux,
je demande à Ti-houen [11] d'ouvrir le Paradis ;
immobile, appuyé contre la porte, il me regarde et ne me répond pas.
Le temps est très sombre [12].
Mes pas hésitent, je donne mon amitié aux orchidées.
L'anarchie règne sur ce monde,
les jalousies, les intrigues, accablent les honnêtes gens.
Demain je franchirai la rivière Po,
je descendrai le sommet de Lang-fong [1].

---

[1] Jeune dragon.
[2] Sorte de phénix.
[3] [cf. illustration]
[4] Où habitait l'antique empereur Chouen.
[5] Où habitent les immortels.
[6] Palais des Tch'ou.
[7] Cocher du Soleil.
[8] Où se couche le Soleil.
[9] Cocher de la Lune.
[10] Dieu du vent.
[11] Portier du Paradis.
[12] Époque de décadence.

Soudain, en tournant la tête, j'aperçois mon pays natal, mes larmes coulent...

Je visite rapidement le Palais du Printemps [2], où je prends une branche en jade pour contempler ma parure.
Je profite de la floraison [3] qui ne s'achève pas encore,
je cherche celle à qui je pourrais faire des cadeaux [4].
Je commande à Foung-long [5], avec sa voiture nuageuse,
d'aller trouver la déesse Mi.
Je donne comme présent mon ceinturon ; p.102
j'envoie Kien-sieou [6] comme intermédiaire.
Mes adversaires se rassemblent autour de la déesse et me calomnient de nouveau ;
elle repousse ma demande sous prétexte qu'habitant dans un endroit reculé, elle ne saurait changer de domicile.
Elle séjourne, trois nuits durant, à Tch'iong-che [7] ;
tous les matins, elle lave ses cheveux dans la rivière Lai-p'an [8].
Elle entretient sa beauté [9] dont elle est fière ;
toute la journée, elle s'amuse et laisse passer le temps [10].
Bien qu'elle soit belle, elle se montre trop dédaigneuse ;
je l'abandonne pour en chercher une autre.

J'aperçois en haut de la Terrasse de Jade
la jolie femme [11] du pays de Yeou-song [12].
Je charge le tch'en [13] d'être mon intermédiaire.
Dès son retour, il me rapporte traîtreusement les médisances.
Le mâle de la tourterelle, chargé de ma mission, s'envole en chantant.
Je méprise cependant sa légèreté.
Mon coeur est plein de doute,
pourtant, selon les rites, je ne saurais aller vers elle moi-même.
Cet homme parfait comme le phénix présente déjà les cadeaux à cette belle,

---

[1] Demeure des immortels.
[2] Où réside le Dieu de la Verdure.
[3] Jeunesse.
[4] Il cherche quelqu'un ayant les mêmes idées que lui.
[5] Dieu des nuages.
[6] Ministre du roi légendaire Fou-hi.
[7] Endroit légendaire.
[8] Rivière légendaire. [cf. illustration]
[9] Entretenir sa vertu.
[10] La déesse symbolise ici le sage ; habiter dans un endroit reculé, c'est-à-dire vivre en ermite.
[11] Il s'agit de la célèbre K'ien-tie, épouse de l'empereur Ko, au XXVe siècle av. J.-C.
[12] [cf. illustration]
[13] Oiseau semblable au faucon.

Kao-sing [1] l'épousera certainement avant moi.
Je voyagerais bien dans les pays lointains, mais aller où ?
Alors je flâne nonchalamment pour tuer mon ennui.

Le gynécée est profond, loin pour moi ;
l'éminent roi ne me comprend pas non plus.
Comment exposerais-je ma fidélité ?
Voudrais-je mourir ainsi dans ce pays ?
Je prépare les tiges de k'iong-mao [2] et les morceaux de bambou,
je prie Ling-fen [3] de prédire mon sort [4].
Il dit : « Les deux belles choses [5] devraient s'entendre :
qui peut croire que, pour les amener l'une à l'autre, il faille faire des démarches ? » p.103
Il dit encore : « Je pense que dans une étendue telle que celle des neuf tcheou [6],
il ne manque pas de belles femmes [7]. »
Il me conseille enfin : « Tâcher de voyager aux pays lointains et sans hésiter,
pour rencontrer une séduisante créature.
Partout ailleurs poussent les plantes aromatiques,
pourquoi vous attachez-vous tant à votre pays natal ? »
Hélas ! l'époque est troublée, les goûts sont bouleversés ;
qui jugera équitablement mes qualités et mes défauts ?
Les penchants de chaque personne diffèrent naturellement de ceux d'autrui ;
seulement, ces courtisans [8] ont des préférences étranges :
ils portent sur eux, comme parfum, l'armoise,
et prétendent que la fleur d'orchidée n'est pas digne de cet emploi !

J'avais compté sur l'appui de Lan [9] ;
trompé par son apparence, j'ai découvert en lui le manque de foi.
Il délaisse les hommes capables comme s'ils étaient pareils aux autres courtisans,
et déclare bien vouloir assembler ces derniers autour du trône !
Tsiao [1], ambitieux et flatteur,

[1] Autre nom de l'empereur Ko.
[2] Plante ayant une vertu magique.
[3] Un voyant.
[4] [cf. illustration]
[5] La fidélité du ministre et la clairvoyance du souverain.
[6] Neuf continents (tcheou) ; ici, l'univers.
[7] Les souverains éminents.
[8] Adversaires du poète.
[9] Frère cadet du roi Houei des Tch'ou.

remplit son sac de parfum avec le cornouiller [2].
Il ne désire que parvenir,
comment respecterait-il la senteur suave [3].

Puisque Ling-fen m'a conseillé de grands voyages,
je choisis un jour favorable et je pars.

J'attelle le dragon volant [4]
à mon char de jade et d'ivoire.
Les coeurs des traîtres ne s'harmoniseront jamais avec ceux des hommes fidèles ;
je m'exile volontairement.

Le matin, je quitte T'ien-tsin [5],
le soir j'atteins Si-kei [6].
Les phénix vénèrent mes drapeaux,
doucement, ils planent.
Tout à coup, j'aborde le Sable Mouvant,
je suis le cours de la Rivière Rouge.
Sur l'ordre du Dieu de l'Ouest,
les dragons bâtissent p.104 pour moi des ponts sur la Mer Occidentale.
La route est longue et pleine de difficultés ;
je prescris aux voitures de mon équipage de prendre la route la plus courte,
elles contournent la montagne Pou-tcheou, se dirigent vers l'ouest
et me rejoignent au bord de la mer.
J'expose mes mille voitures
dont les essieux sont en jade.
Les huit dragons serpentent en traînant mon char,
les immenses drapeaux de nuages l'ombragent.
Je conduis lentement, je ne me laisse pas enflammer par ce luxe ;
mes pensées s'envolent vers les horizons lointains, but de mon voyage aérien.
J'exécute les *Neuf Chants* [7] et danse au son de la musique de Chao [8] ; en profitant de mes loisirs, je goûte ces agréments.

---

[1] Ministre des Tch'ou.
[2] Les traîtres l'entourent.
[3] La senteur suave symbolise les gens honnêtes. [cf. illustration]
[4] [cf. illustration]
[5] L'extrémité orientale du ciel.
[6] L'extrémité occidentale du ciel.
[7] Les chants de l'empereur Yu (règne de Yu : 2205-2198).
[8] La musique de l'empereur Chouen ; son règne : 2255-2206.

Je m'élève vers le lumineux firmament ;
soudain, je baisse la tête, j'aperçois mon pays natal.
Alors, saisis par la nostalgie [1], mon cocher s'attriste
et mon cheval ne veut plus avancer.
Sur ce, je conclus : « Hélas ! c'en est fait !
Dans ce pays, personne ne me comprend ;
qu'est-ce donc qui m'attache encore à la capitale ?
Puisque je ne peux pas prendre part à la politique et l'améliorer, je suivrai les traces de P'eng Hien. »

K'IU P'ING (K'iu Yuan).

[1] [cf. illustration]

Chant du grand vent [1].

Le grand vent s'élève, les nuages flottent.
Après avoir répandu ma puissance par tout l'univers, je retourne dans mon pays natal ;
Comment pourrai-je avoir des héros pour garder les frontières ?

KAO TSOU (Lieou Pang), empereur des Han.

[1] Composé en 195 av. J.-C.

Fou de Tch'ang-men [1].

L'impératrice Tch'en, épouse de l'empereur Hiao-wou, a été fort en faveur et très jalouse [2]. Maintenant, elle est p.105 condamnée à l'emprisonnement dans le Palais de Tch'ang-men [3]. La mélancolie et la tristesse la minent. Elle a entendu dire qu'à Tch'eng-tou, dans l'ancien royaume de Chou, un célèbre écrivain, Sseu-ma Siang-jou, excelle dans l'art poétique. Elle lui offre, à lui et à son épouse, Wen-kiun, trois cents king [4] d'or massif pour qu'» ils achètent du vin ». Alors, Siang-jou, pour ramener le souverain à d'autres sentiments, tisse un poème, exposant la détresse et la crainte de la disgrâciée. Grâce à ce poème, l'impératrice retrouve son prestige de jadis auprès de l'empereur.

Quelle est donc cette belle
qui, pensive, se promène ?
Son air est lointain, sombre,
son corps fluet, amaigri.
« Il [5] m'a promis, murmure-t-elle, de me quitter le matin, mais de revenir le soir ;
maintenant, entraîné par les plaisirs, il m'oublie.
Son coeur inconstant ne tient plus l'ancienne promesse ;
capricieux, il lie de nouvelles amitiés.
Mon désir est peut-être inopportun, absurde :
gardant toujours la joie d'être fidèle et sincère,
je souhaite que le souverain m'interroge,
alors je pourrais entendre de nouveau sa voix pure comme le jade.
J'ai eu son faux serment, je compte sur celui de son coeur,
je l'attends au sud de la ville, dans ce palais isolé.
De mes propres mains, j'ai préparé les mets,
mais, hélas ! le souverain ne daigne pas venir ! »
Elle se plonge dans le néant, elle ne songe qu'à son époux.
L'aquilon siffle.
Elle monte sur la terrasse d'Orchidée, regarde au loin,
ses pensées s'envolent.
Les nuages flottants s'épaississent, assombrissent le ciel ;
même à midi, il fait noir.
Le tonnerre gronde,
on le prendrait pour le bruit du char impérial.
Le tourbillon pénètre dans le palais,
il soulève les rideaux.
Les branches de l'arbre kouei s'entre-choquent,

[1] Le *fou* est un genre littéraire, tantôt écrit en prose rythmée, tantôt en prose, tantôt les deux. Ce poème a été composé en 130 av. J.-C.

[2] Très jalouse des secondes épouses impériales.

[3] Le Palais des longues (Tch'ang) portes (men).

[4] Environ 179 kilos, chiffre donné avec réserve.

[5] Le souverain

en semant le puissant arôme de ses fleurs.

Le coeur alourdi, elle se sent déprimée,
ne peut résister à ce changement du temps.
Elle descend p.106 de la Terrasse d'Orchidée
et lentement regagne le palais.

La grue blanche crie tristement ;
sans compagnon, elle se dresse sur un saule mort.
Le crépuscule tombe, l'empereur n'est pas venu ;
la belle s'attriste dans un salon vide.
La lune, suspendue au firmament, l'éclaire,
elle va passer la nuit dans sa chambre.
Pour chasser sa tristesse trop pesante,
elle joue sur le k'in [1].
Les notes s'égrènent, sa voix s'abaisse et se relève.
En écoutant ses morceaux de musique,
on entrevoit la dignité et la fermeté de ses sentiments.
Les personnes de son entourage, saisies,
pleurent abondamment.
Elle, soupirante,
se lève et marche avec agitation.
Elle voile son visage avec sa longue manche,
elle se confesse de ses fautes d'autrefois.
Elle n'ose pas se montrer devant le monde ;
accablée, elle se couche.
Son oreiller est parfumé de fen-jo [2],
sous sa couverture se répand la délicieuse odeur des tsiuan-lan.
Elle s'en dort ;
dans son rêve, elle se croit étendue près du souverain.
Elle se réveille et ne le voit pas,
son coeur bat éperdument comme si elle avait perdu quelque chose de précieux.
« Le chant des coqs trouble mon songe ; est-ce déjà l'aurore ? »
Elle se lève pour se rendre compte ; la lune argente la cour.
Les étoiles scintillent encore.
l'orient va pâlir.
Une lueur blanchâtre et vaporeuse inonde la cour
qui paraît couverte du givre automnal.
La nuit est aussi longue qu'une année.
Triste, triste, comment la belle supportera-t-elle d'autres veilles ?
Incertaine, debout, elle attend l'aube,
mais celle-ci est encore lointaine.

---

[1] Instrument à cordes.
[2] Plantes aromatiques

« Moi, votre humble épouse, ose se plaindre ;
je ne pourrai jamais oublier les années passées près de vous ! »

SSEU-MA SIANG-JOU (Sseu-ma Sch'ang-k'ing [1]).

[1] 179-117. [cf. Introduction]

Chanson des cheveux blancs.

p.107 Blanche comme la neige sur le sommet de la montagne,
pure comme la lune entourée de nuages,
je devine le changement de ton coeur,
je viens pour te dire adieu.
Aujourd'hui, buvons ensemble,
demain, je m'embarquerai sur le Can al Impérial.
Les eaux du Canal coulent, les unes vers l'est, les autres vers l'ouest.
Triste, toujours triste ;
pourquoi êtes-vous ainsi en vous mariant ?
Je voudrais posséder un homme au coeur fidèle
qui, jusqu'à ce que nos têtes blanchissent, ne m'a bandonne pas ! »
Les bambous se balancent sous la poussée du vent
et la queue des poissons frétille !
Un homme doit avoir une conduite respectable ;
pourquoi dépense-t-il si mal l'argent [1] ?

TCHO WEN-KIUN [2].

---

[1] Dépenser l'argent pour prendre des secondes épouses.
[2] Maîtresse, puis épouse du poète Sseu-ma Siang-jou (cf. *Introduction*).

Le vent d'automne.

Le vent d'automne s'élè ve,
les nuages blancs flottent.
Les herbes et les arbres jaunissent, et se dénudent, les oies sauvages retournent dans le sud.
Les orchidées et les chrysanthèmes fleurissent.
Je pense à ma belle et ne peux l'oublier.
Pour franchir le fleuve Wen, je vogue sur un bateau à plusieurs étages.
Au milieu du fleuve, pendant, que se déchaînent les vagues écumeuses,
les sons du siao [1] et des tambours s'harmonisent, le chant des rameurs s'élève.
Au comble de la plus grande joie, la mélancolie me saisit :
la jeunesse ne dure pas et on ne saurait échapper à la vieillesse !

WOU TI (Lieou Tche [2]), des Han.

[1] Instrument à vent.
[2] 157-87.

Élégie [1].

p.108 Majeurs, nous devenons époux ;
nous nous adorons.
La volupté embellit ce soir.
Quel bonheur opportun de vous épouser, douce et sereine !
Cependant, le voyageur pense à sa longue route,
je me lève pour savoir l'heure.
Déjà les étoiles s'éclipsent,
je dois vous dire adieu.
Je dois accomplir une mission dans les pays belliqueux,
notre revoir est incertain !
En serrant fiévreusement nos mains, nous soupirons longuement,
nos larmes coulent pour cette séparation de deux êtres vivants !
Tâchez de sauvegarder votre fraîche jeunesse
et n'oubliez pas notre heureuse union éphémère ;
si je vis, je retournerai sûrement,
si je meurs, mon âme pensera toujours à vous !

SOU WOU (Sou Tseu-k'ing [2]).

---

[1] Composée en 100 av. J.-C., adressée à la femme du poète (cf. Introduction).
[2] Mort en 60 av. J.-C.

Élégie [1].

Je viens de vous épouser,
notre union ne dure qu'un jour et nous devons nous séparer !
Le vent frais bouleverse les herbes automnales,
les grillons se suivent en poussant des cris.
La cigale agonise,
sur une branche morte, elle se cramponne ;
la brise tourbillonne,
elle emporte la branche et la cigale.
Celle-ci ne se plaindrait peut-être pas d'être emportée par le vent,
mais elle se plaint sûrement de la fuite du temps.
Sans lin, les années succéderont aux années ;
hélas ! quand nous reverrons-nous ?
Je voudrais que nous soyons ce couple de cygnes ;
autour d'un étang limpide, ils vivent ensemble et crient tristement.

Mme SOU WOU.

[1] Réponse à l'Élégie précédente.

A Sou Wou [1].

Le temps heureux ne se présente pas deux fois,
notre séparation [2] est immédiate.
Sur les côtes de la grande route, nous ne savons que faire ;
dans la campagne, hésitants, nous nous serrons les mains.
Nous levons la tête et regardons les nuages flottants :
rapidement les uns dépassent les autres ;
par les caprices du vent,
chacun court vers un coin du ciel.
Ici, nous devons nous séparer pour toujours ;
puisque à jamais, nous allons nous séparer, restons encore un instant ensemble.
Que ne puis-je monter sur la brise matinale,
mon corps vous accompagnerait !

L'heureuse union sera difficile à renouveler ;
trois ans de vie commune s'écoulent désormais sans retour.
Dans la rivière, je lave votre long ying [3].
je pense mélancoliquement à vous.
Je regarde au loin, le vent triste arrive ;
devant mon verre, je ne peux pas boire.
Le voyageur songe à sa route,
comment me consolerait-il ?
Je n'ai que deux coupes remplies de vin
avec lesquelles je témoigne pour la dernière fois de notre tendre amitié !

La main dans la main, nous atteignons l'endroit de l'adieu ;
ce soir, où sera le voyageur ?
Nous ralentissons nos pas devant le croisement des chemins,
attristés, nous ne pouvons nous quitter.
Cependant le voyageur ne doit pas retarder davantage son départ ;
alors chacun de nous dit : « Je penserai toujours à vous ! »
Nous ferons sans doute comme le soleil et la lune [4],
et cette dernière sera tour à tour en décroissance ou pleine [5].

---

[1] Composée en 81 av. J.-C.

[2] Li Ling. général des Han, encerclé par les Hiong-nou, se soumit à ces barbares en 99 av. J.-C. Chez eux, il rencontra son grand ami, Sou Wou, ambassadeur des Han chez les Hiong-nou, qui le gardèrent prisonnier. Libéré, Sou Wou put retourner en Chine, mais Li dut rester en captivité.

[3] Sorte de frange, ornement du chapeau. On la lavait avant de partir pour un long voyage.

[4] C'es t-à-dire ils ne se rencontreront plus jamais.

[5] Le temps s'écoulera.

« Tâchez de p.110 parfaire votre vertu déjà si haute ;
nous nous reverrons peut-être un jour quand notre tête sera
couverte de cheveux blancs ! »

LI LING (Li Chao-king).

Élégies [1].

La grue jaune part pour un long voyage,
à mille li, elle retourne encore la tête ;
le cheval des Hou [2] a quitté ses compagnons,
en pays étranger, il pense à eux avec attendrissement.
Quel est le sentiment des deux dragons volants [3]
qui vont se séparer !
Heureusement, nous possédons des instruments de musique et savons composer des poèmes
pour exprimer nos sentiments.
Je vous prie de chanter pour le voyageur [4] ;
comme votre chant est triste !
Les instruments à vent et à cordes rendent des sons élevés ;
les airs volent, énergiques et tristes.
Le chant expressif s'accorde avec la musique.
Mon coeur est brisé !
Je voudrais moduler des chansons,
mais je pense que vous ne pourrez pas retourner dans votre pays natal.
Une lourde détresse pèse sur mon coeur,
mes larmes coulent indéfiniment.
Si nous étions deux oiseaux,
nous nous envolerions ensemble !

A l'aurore, la lune est encore brillante ;
les fleurs d'orchidée exhalent leur parfum.
Pendant la belle nuit, emporté par la brise,
leur avoine se répand dans ma chambre.
Le voyageur rêve à sa longue route
et à son pays natal chéri.
Dans la douzième lune, pendant l'hiver rigoureux,
il se lève très tôt et marche sur le givre gelé.
En pensée, il aperçoit les flots du Kiang [5] et du Han [6] ;
il lève la tête pour regarder les nuages flottants :
il va s'éloigner de son grand ami [7],
comme ces flots et ces p.111 nuages, chacun restera dans un coin lointain sous le ciel.

---

[1] Poèmes d'adieu adressés au général Li Ling (cf. le poème précédent, p. 109, n. 1 et 2).
[2] Peuples barbares du Nord.
[3] Li Ling et Sou Wou.
[4] Sou Wou lui-même.
[5] Fleuve Bleu.
[6] Fleuve Han, dans le Hou-pei.
[7] Li Ling

Que la distance est grande entre ce pays et l'Empire [1] !
Nombreux, les montagnes et les fleuves les séparent.
La belle union ne se renouvellera pas ;
notre joie se prolonge encore [2].
« J'espère que vous rehausserez davantage votre belle vertu et que selon les circonstances vous profitiez du beau temps ! »

SOU WOU.

[1] L'Empire des Han.
[2] Autant la prochaine réunion est incertaine, autant le moment de la séparation est précieux.

Chant de détresse [1].

La dynastie des Han est en décadence, le souverain a perdu son pouvoir.
Tsong Tso troubla la paix,
il voulut assassiner l'empereur et usurper le trône,
il commença son oeuvre en tuant les fidèles et les gens honnêtes de la Cour ;
il força l'empereur à changer de capitale [2],
et, patronnant le souverain, il était tout-puissant.
Plusieurs généraux soulevèrent l'armée de justice
pour combattre le traître.
Alors les soldats de Tso descendirent vers l'est,
leurs armures brillaient sous le soleil.
Les soldats indigènes étaient faibles,
tandis que les rebelles appartenaient à des races de Hou et de K'ouang [3] ;
ces derniers encerclèrent et attaquèrent les villes ;
devant eux, toute défensive fut vaine.

Ils massacrèrent le peuple,
les cadavres s'entassaient dans les rues.
Sur l'encolure des chevaux des vainqueurs les têtes des hommes étaient pendues,
et les femmes étaient enlevées et transportées en croupe des montures.
ils pénétrèrent sans difficulté dans le Fort de l'Ouest,
leur route parcourue s'allongeait, périlleuse.
Les prisonniers tournèrent la tête vers le pays natal dont ils s'éloignaient,
leur coeur fut brisé.
Les prisonniers, au nombre de dix mille,
reçurent des barbares l'ordre de ne pas se grouper.
Les membres d'une même famille n'osaient échanger p.112 entre eux leurs idées.
Quelques-uns murmurèrent,
alors les barbares grondèrent : « Tuez-les !
il faut que leur sang rougisse notre sable,
jamais nous ne les laisserons vivre ! »

Je n'aurais pas épargné ma vie [4] ;

---

[1] Composé vers 210 ap. J.-C.
[2] En 190.
[3] Peuples barbares nordiques.
[4] Les prisonniers étant surveillés, elle n'a pu se suicider.

seulement, je ne pouvais supporter ni leurs injures,
ni leurs coups de fouet,
car ceux-ci étaient encore plus douloureux !
Dans la journée, je marchais en sanglotant ;
dans la nuit, je m'accroupissais, gémissante.
Je voulais mettre fin à mes jours et cependant, je ne pus réaliser ce voeu ;
je vivais, alors que je n'avais aucun attrait à vivre.
O Ciel ! pour quelle faute
m'accables-tu ?
Le pays désert des barbares diffère de celui des Houa [1] ;
les habitants, grossiers, n'ont aucun bon sens.
Fréquemment, tombe ou le givre ou la neige ;
les tourbillons s'élèvent même pendant le printemps et l'été.
La vent soulevait ma robe
et son sifflement pénétrait dans mon oreille.
Frappée par la fuite du temps, je pensais à mes parents,
je n'ai pas cessé de soupirer.

Chaque fois qu'un voyageur passait à la maison,
j'étais toute contente ;
je lui demandais des nouvelles du pays d'où il venait,
mais aucune de ces nouvelles-là ne vint jamais de mon pays natal !
Après tant de malheurs, la chance me revint :
ma famille réussit à venir me chercher.
Ma peine toucha à sa fin,
mais je dus abandonner mes fils.
Pour les confier, je pris toutes les précautions ;
je pensai qu'une fois séparés nous ne nous reverrions jamais,
jamais je n'aurais de leurs nouvelles,
je ne pouvais me résigner à les quitter.
Mon enfant [2] sauta à mon cou et me demanda : « Ou vas-tu, maman ?
On nous a dit que tu allais partir,
tu ne reviendras peut-être jamais.
Maman, tu es toujours bonne,
pourquoi aujourd'hui deviens-tu p.113 cruelle ?
Je ne suis pas encore majeur,
tu ne penses pas que je suis encore petit ? »
Devant ce spectacle, mes entrailles furent déchirées,
je crus devenir folle !
Je fondis en larmes, je les caressai,

---

[1] L'Empire chinois.
[2] L'un des deux fils.

je revins sur mes pas, ne pouvant me décider à partir.

En même temps, mes compagnons d'infortune
vinrent me dire adieu.
Ils enviaient mon départ
et poussèrent des cris déchirants.
Même les chevaux furent perplexes,
les roues cessèrent de tourner.
Les spectateurs et les passants soupirèrent et pleurèrent.

Avançant, avançant toujours, je rompis mon lien d'amour maternel ;
en poursuivant mon voyage hâtif, je m'éloignai de jour en jour de ces petits.
Trois mille li [1] nous séparent,
quand nous reverrons-nous ?
Je pensais à ceux qui étaient nés de moi,
la tristesse m'accablait.

J'arrivai dans ma famille ;
tous mes proches parents étaient morts ;
la maison n'avait plus de portes ni de fenêtres pour distinguer l'intérieur de l'extérieur.
La muraille autour de la ville était complètement démolie, remplacée par les bois ;
les herbes sauvages pullulaient dans la cour.
Les squelettes blancs de je ne sais quels défunts s'éparpillaient çà et là.
En sortant de chez moi, aucune parole humaine ne me parvint,
je n'entendis que les hurlements des loups.
Je suis seule avec mon ombre ;
la solitude me fait peur et m'afflige.
Je monte sur une élévation, je dirige mes regards vers le lointain pays,
mes pensées s'envolent,
désespérée, je vois la mort m'approcher.
Les gens charitables me consolent ;
ainsi je m'oblige à vivre encore.
Mais pour vivre, quel sera mon soutien ?
Je me fie à mon nouveau mari ;
de tout mon coeur, je m'efforce d'être digne de lui.
Ayant subi les insultes des barbares, n'ai-je pas perdu ma dignité ?
Souvent, p.114 je crains d'être abandonnée par mon mari !

[1] Environ 1700 km., chiffre donné sous réserve.

Hélas ! combien de temps dure la vie humaine ?
J'achèverai la mienne dans une tristesse sans fin.

TS'AI YEN (Ts'ai Wen-ki [1]).

[1] Cf. *Introduction*.

La femme d'un petit fonctionnaire de Liu-kiang [1].

Le paon vole vers le sud-est,
tous les cinq li [2], il retourne la tête.

« A treize ans, j'appris à tisser,
à quatorze ans à coudre,
à quinze ans, à jouer le k'ong-heou [3],
à seize ans, à lire la poésie et la prose,
à dix-sept ans, je suis devenue votre femme.
Depuis, mon coeur est rempli d'amertume.
Vous, vous êtes fonctionnaire de la préfecture,
votre amour est constant ;
moi, votre indigne épouse, reste seule dans la chambre vide,
nos rencontres sont très rares.
Dès le premier cri du coq, je travaille sur le métier ;
jusqu'à la nuit avancée, je ne cesse pas de tisser.
Tous les trois jours, j'achève cinq rouleaux d'étoffe,
votre vénérable mère me reproche encore d'être paresseuse !
Ce n'est pas que je ne tisse pas vite,
mais il est vraiment difficile d'être bru dans votre famille !
Puisque je suis incapable de vous servir,
il est inutile que je reste ici.
Veuillez annoncer à vos respectables parents :
quand jugeront-ils opportun de me renvoyer dans ma famille ? »

Le fonctionnaire, ayant entendu ces paroles,
va chercher sa mère dans le salon et lui dit :
« Déjà mon destin n'est guère brillant,
heureusement, je me suis marié avec cette femme.
En mêlant nos cheveux, nous sommes devenus époux,
et avons juré de ne pas nous séparer jusqu'à la mort.
Nous ne vivons ensemble que depuis deux ou trois ans,
ceci n'est pas long.
On ne peut rien reprocher à la conduite de ma femme,
pourquoi êtes-vous si p.115 sévère à son égard ? »
Sa mère lui répond :
« Pourquoi attaches-tu tant d'importance à si peu de chose ?
Cette femme est impolie,
elle aime l'indépendance.
Depuis longtemps, je ne suis pas satisfaite d'elle ;

[1] Poème composé aux environs de 230 ap. J.-C.
[2] Presque 3 km., chiffre donné sous réserve.
[3] Instrument à cordes.

oseras-tu discuter avec moi ?
Notre voisin de l'est a une fille vertueuse,
elle s'appelle Ts'in Lo -fou.
Elle est très charmante,
je demanderai sa main pour toi.
Renvoie immédiatement ta femme !
crains de la garder ! »
Alors le fonctionnaire se prosterne et supplie : « Avec mon profond respect, je fais savoir à ma mère
que si elle renvoie cette femme,
je ne me remarierai jamais ! »
La mère n'attend guère cette réponse ;
courroucée, elle frappe le canapé et crie :
« Quelle audace, mon petit,
de plaider pour ta femme !
Je n'ai plus de tendresse pour toi,
jamais je n'admettrai ta décision ! »

Le fonctionnaire n'ose plus parler,
salue sa mère et rentre dans sa chambre.
Il raconte cette scène à sa femme, les sanglots le suffoquent et coupent ses paroles :
« Je ne vous chasse pas,
seulement ma mère m'y oblige !
Retournez provisoirement chez vous ;
moi, mes fonctions m'appellent à la préfecture.
Bientôt, je reviendrai,
j'irai vous chercher.
Ceci vient du fond de mon coeur,
faites ce que je viens de dire. »

Les coqs chantent, l'aurore approche.
La jeune femme se lève pour faire sa toilette.
Elle passe sa jupe brodée,
avec quatre ou cinq ornements,
chausse des souliers de soie
et fixe les brillantes épingles d'écaille de tortue dans ses cheveux ;
sa ceinture est de pongée blanc ;
des perles fines sont suspendues à ses oreilles ;
ses doigts sont longs et déliés ;
sa bouche est rouge, séduisante ;
elle s'avance, souple, voluptueuse :
sa beauté est vraiment sans rivale !
Elle entre dans le salon pour saluer sa belle-mère ;
celle-ci la laisse partir sans la retenir.
« Quand j'étais enfant, dit la bru,
j'ai été élevée dans la campagne,

je n'ai guère reçu p.116 qu'une éducation familiale,
je suis indigne d'être l'épouse de votre fils.
Depuis mon mariage, vous m'avez comblée de cadeaux
et je n'ai pas su vous servir !
Aujourd'hui, je rentre chez mes parents,
je regrette de vous laisser la charge fatigante du ménage ! »
Elle sort pour dire adieu à sa jeune belle-soeur,
ses larmes tombent comme des perles désenfilées :
« Quand je suis venue chez vous,
petite, vous marchiez en vous cramponnant au bord du lit ;
aujourd'hui, je suis renvoyée,
vous avez la même taille que moi !
Soyez attentive à servir vos parents,
tâchez de les bien aider.
Ne négligez ni le sept ni le neuf de chaque mois [1],
et, tout en vous amusant, ne m'oubliez pas ! »
Elle franchit le seuil, monte en voiture et part,
son visage est ruisselant de larmes.

A cheval, le fonctionnaire part devant,
en voiture, elle le suit de loin.
Tantôt il disparaît, tantôt elle le distingue à peine ;
à l'entrée de la grande route, ils se rassemblent.
Il descend de cheval et pénètre dans la voiture,
il chuchote à l'oreille de sa femme :
« Je jure de ne pas me séparer de vous ;
retournez pour le moment chez vos parents.
Je vais rejoindre mon poste,
mais sous peu, je reviendrai.
Devant le Ciel, j'affirme la constance de mon amour ! »
Sa femme répond :
« Je suis profondément touchée de vos sentiments.
Puisque vous m'aimez ainsi,
j'espère votre prompt retour.
Vous, vous devez être un rocher,
et moi un jonc ;
le jonc est flexible comme la soie [2]
et le rocher inébranlable [3].
J'ai un frère aîné
qui est d'une nature violente,
et ne me laissera peut-être pas faire ce que je veux,
cette pensée me trouble.

---

[1] Le jour où l'on brûle des fils d'encens devant l'autel des ancêtres.
[2] Elle supporterait tous les maux pour attendre le retour de son époux.
[3] Elle espère que son époux ne modifiera pas sa décision.

Là-dessus, ils se quittent, ils agitent encore leurs mains,
car les amoureux hésitent à s'éloigner.

Humiliée, gênée, elle rentre dans sa famille.
Sa p.117 mère frappe ses mains et dit :
« Jamais je n'aurais prévu ce retour !
Moi, je t'ai appris le tissage quand tu avais treize ans,
la couture à quatorze ans,
la musique à quinze ans,
les rites à seize ans
et je t'ai mariée à dix-sept ans,
je t'ai recommandé de ne pas manquer à tes devoirs ;
maintenant, pour quelles fautes graves,
tu retournes seule, sans que je t'y invite ? »
« Votre fille, Lan-tche, est toute honteuse devant vous ;
mais elle n'a commis aucune faute grave. »
Alors, attristée, la mère sanglote.

Une dizaine de jours s'écoulent ;
le sous-préfet de l'endroit envoie un intermédiaire de mariage à la famille de la jeune femme :
« Le troisième fils de Monsieur le sous-préfet
est d'une distinction et d'une intelligence sans pareilles ;
il a seulement dix-huit ou dix-neuf ans,
il brille déjà par son éloquence. »
La mère dit à sa fille :
« Tu peux lui répondre.
Les larmes aux yeux, sa fille répond :
« Quand Lan-tche dut quitter la famille de sa belle-mère,
son mari lui a fait jurer à plusieurs reprises de ne pas se séparer de lui.
Si elle manquait aujourd'hui à cette promesse,
elle craindrait de commettre une mauvaise action !
Mieux vaut remercier cet intermédiaire ;
nous reparlerons de mariage plus tard. »
La mère fait savoir à cet intermédiaire :
« Notre humble famille a cette jeune femme
qui, mariée depuis peu de temps, est obligée de retourner chez nous.
Puisqu'elle n'a pas su servir un fonctionnaire,
comment serait-elle digne du fils de votre maître ?
Je suis touchée de votre délicate proposition,
mais je ne puis rien promettre, nous en reparlerons. »

(Quelques jours plus lard, le sous-préfet renouvelle sa demande par son adjoint ; la mère refuse encore, alors...)

Le frère aîné, ayant entendu ce nouveau refus,
mécontent, ennuyé,
réprimande sa soeur :
« Tu es incapable de jugement !
Tu t'es mariée a vec un fonctionnaire,
tu peux maintenant épouser le fils p.118 du sous-préfet :
la différence entre un fonctionnaire et un fils de sous-préfet est
celle entre le ciel et la terre ;
par ce beau mariage, tu seras honorée.
Si tu ne veux pas épouser ce jeune homme de bonne famille,
que te faut-il ? »
Lan-tche lève la tête et réplique :
« Vos paroles sont raisonnables.
Jadis, j'ai quitté ma famille pour me marier,
à mi-chemin, je suis retournée dans la famille de mon frère.
Naturellement, je dois obéir à mon frère,
comment oserais-je espérer la liberté ?
Bien que j'aie donné ma parole à ce fonctionnaire,
notre réunion ne sera jamais réalisée.
Allez avertir l'adjoint
que je consens et qu'on peut célébrer le mariage aus sitôt ! »

L'adjoint rempli t sa mission, le mariage est fixé à la fin du mois ; le sous-préfet envoie de nombreux cadeaux précieux, mais la fiancée ne se soucie guère de son trousseau.

La mère dit à sa fille :
« Je viens de recevoir une lettre de Monsieur le sous-préfet,
il m'av ertit que la date du mariage est fixée à demain.
Pourquoi ne prépares-tu pas tes habits ?
Ne fais pas retarder ce mariage à cause de cela ! »
Muette,
un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses sanglots,
elle fond en larmes.
Elle avance le canapé
près de la fenêtre de devant ;
les ciseaux et la règle dans la main gauche,
la soie dans la droite, elle coupe.
Le matin, elle termine une jupe,
L"après -midi, une robe.
Le crépuscule tombe ;
lassée, gémissante, elle sort de chez elle.

Le fonctionnaire a appris cette nouvelle,
prend un congé et retourne au plus vite.
A deux ou trois li de son village,
son cheval hennit.

La femme reconnaît ces hennissements,
elle se précipite à la rencontre de son mari.
Tristement, elle regarde au loin,
elle sait qu'il va venir.
Il arrive.
Elle tape sur la selle et soupire profondément :
« Depuis notre dernière séparation,
que d'événements se sont précipités !
Je ne puis tenir ma parole ; p.119
tout ceci, vous l'ignorez.
Mes parents et mes frères
me forcent à me remarier ; qu'espérez-vous de votre retour ? »
Le fonctionnaire dit à son ancienne femme :
« Je vous félicite de votre chance !
Le rocher est massif,
il résiste aux intempéries plusieurs siècles durant ;
le jonc est flexible,
flexible, il change de forme du matin au soir.
Vous allez connaître la richesse et la noblesse ;
seul, j'irai aux Sources Jaunes [1]. »
« Pourquoi me parlez-vous sur ce ton ?
Vous et moi
sommes deux oppressés.
Nous nous réunirons aux Sources Jaunes,
tenons bien cette promesse. »
Fiévreusement, ils se serrent les mains,
puis retournent chacun chez soi.
Vivants, ils parlent déjà de la séparation de la mort,
ah ! quelle tristesse indescriptible !
Ils décident de se suicider,
nul obstacle ne peut modifier cette résolution.

Ce jour-là [2], les montures hennissent ;
la mariée pénètre dans sa nouvelle demeure.
A minuit passé,
tout le monde dort.
« Ma vie doit s'achever ce soir, pense-t-elle,
mon esprit partira tandis que mon corps restera. »
Elle défait sa jupe, se déchausse,
et se jette dans un étang limpide.
Le fonctionnaire, en apprenant cette horrible nouvelle,
sait que la séparation est éternelle ;
il erre un moment sous un arbre de la cour,

---

[1] Empire des morts.
[2] Le jour du mariage.

puis à une branche du sud-est, il se pend.

(Auteur inconnu [1].)

[1] Cf. *Introduction*.

Chanson au ton bref.

Devant le vin, on doit chanter.
Combien de temps dure la vie humaine ?
Elle ressemble à la rosée matinale ;
les jours passés sont trop nombreux !
Bien que mon énergie défie la mélancolie,
je ne puis chasser cette dernière.
Comment pourrais-je bannir la tristesse vague ?
Seul, Tou K'ang en est p.120 capable [1].
Bleu, bleu est le revers de votre habit [2],
immenses, immenses sont mes pensées.
Uniquement, à cause de vous,
je murmure jusqu'à présent [3].
Les daims brament pour se réunir,
en groupe, ils broutent les herbes dans la prairie ;
moi, j'ai des invités de choix,
je fais jouer les tche [4] et les tcheng [5].
Brillante, brillante est la lune,
quand pourrai-je la cueillir ?
Ma tristesse jaillit du fond de mon coeur,
je ne puis l'éloigner.
Vous [6], vous avez traversé les champs,
vous me rendez aimablement visite.
Vous ne craignez pas la fatigue pour assister au festin,
et nous causons librement en pensant à nos amitiés déjà anciennes.
Entouré de lueur argentée, on peut à peine distinguer quelques étoiles.
Les pies réveillées volent vers le sud,
autour d'un arbre, elles tournent trois fois,
elles ne savent sur quelle branche se reposer.
Une montagne n'est jamais haute,
une mer jamais assez profonde ;
Tcheou kong [7] interrompait souvent son repas pour recevoir des
hommes de valeur,
alors tout l'univers le suivait.

TSAO TS'AO (Ts'ao Meng -toe [1]).

---

[1] Tou K'ang excellait dans la fabrication des liqueurs. Ici, le poète veut dire : boire pour oublier.

[2] Ancien habit des lettrés. Ici, le poète s'adresse aux lettrés en général.

[3] Il a médité jusqu'à présent sur le moyen de rassembler autour de lui les lettrés éminents.

[4] Instrument à cordes.

[5] Instrument à vent.

[6] Les invités.

[7] Grand ministre, régent (1115 av. J.-C.), des Tcheou. Le poète se compare secrètement à lui.

Chanson de Yen.

Le vent automnal siffle, le temps se rafraîchit ;
les herbes jaunissent, les arbres se dénudent, la rosée se transforme en givre.
Déjà les hirondelles et les oies sauvages retournent dans le Sud ;
toute triste, je pense à vous, ô voyageur chéri.
La nostalgie devrait vous saisir,
alors pourquoi retarder encore votre retour ?
Moi, votre humble épouse, seule, loge dans une chambre vide ;
je rêve p.121 mélancoliquement à vous et n'ose pas vous oublier.
Instantanément, mes larmes jaillissent, humectent ma robe.
Je prends un k'in, je l'accorde et je joue ;
tantôt je chantonne des chants brefs, tantôt je cesse et je murmure.
L'astre de la nuit éclaire mon lit,
la Voie Lactée tourne vers l'ouest, la nuit n'est pas encore terminée.
Le Bouvier et la Tisseuse se regardent de loin [2] ;
pourquoi, pour toi [3], le pont n'est-il jamais construit ?

WEN-TI (Ts'ao P'ei) [4], des Wei.

---

[1] 155-220.

[2] Deux astres placés de chaque côté du Fleuve Céleste (Voie Lactée) incarnent deux immortels : le Bouvier et la Tisseuse. Chaque année, le matin du sept de la septième lune, les pies forment un pont au-dessus du Fleuve Céleste et les deux amoureux se réunissent. Ici, la délaissée se plaint de ne même pas pouvoir rencontrer son mari une fois l'an. Yen, pays du Nord.

[3] La délaissée elle-même.

[4] 187-226 ; fils du poète précédent.

Chant pour un air de tche[1].

Hélas ! je plains la fleur de p'eng [2],
en ce monde, son destin est particulièrement triste !
Arrachée de sa tige par un coup de vent,
emportée par lui, elle voltige jour et nuit.
De l'est à l'ouest, elle franchit sept mai [3] ;
du sud au nord, elle traverse neuf ts'ien [4].
Enfin le tourbillon la soulève,
elle monte, monte ;
elle croit atteindre le ciel,
et voici qu'elle retombe précipitamment.
Avant de toucher le sol, un nouveau coup de vent l'enlève,
elle s'abat au milieu des champs.
Elle veut se diriger vers le sud, le vent la contraint d'aller vers le nord ;
elle pense à l'est, alors il la pousse à l'ouest.
A droite et à gauche, elle erre sans soutien ;
tour à tour elle se voit sauvée ou perdue.
Le tourbillon, venu de loin,
va traverser encore les fleuves et les montagnes.
« Je suis obligée de l'accompagner, jamais je ne m'arrêterai ;
hélas ! qui comprendra mes peines ?
Je voudrais être l'herbe dans le bois,
à l'automne, p.122 je serais brûlée par le feu ;
la brûlure doit être douloureuse,
mais je ne me séparerais pas de ma racine !

TS'AO TCHE (Ts'ao Tseu -kien [5]).

[1] Instruments à cordes.
[2] Une sorte de framboisier.
[3] Sillons dans le sens de la largeur.
[4] Sillons dans le sens de la longueur.
[5] 192-232 ; frère cadet du poète précédent.

Variation.

Que les nuages flottants sont nombreux !
Je voudrais leur remettre mon message.
Mais ils errent, je ne puis leur faire mes confidences ;
assise ou marchant, je pense vainement à mon bien-aimé.
Les autres couples, séparés un moment, se réunissent,
tandis que vous, vous ne me parlez jamais de votre retour !
Depuis votre départ,
je n'essuie plus le miroir [1] ;
comme de l'eau, mes pensées sans fin coulent vers vous.

SIU KAN (Sin Wei-tch'ang [2]).

[1] Elle néglige sa toilette.
[2] 171-218

Poèmes des sept tristesses [1].

L'anarchie règne dans la Capitale de l'Ouest [2],
les loups et les tigres y créent des troubles [3].
Je quitte de nouveau l'Empire du Milieu,
je vais aux King-man [4].
Mes parents s'en attristent ;
attristés, mes amis essayent de me retenir.
Je franchis le seuil, je vois
que les ossements humains couvrent la plaine.
Au bord d'une route, une femme affamée
abandonne son bébé dans les herbes ;
malgré les vagissements,
elle ne le reprend pas, mais pleure :
« Moi-même, je ne sais où je mourrai,
comment pourrais-je sauver ma vie et celle de mon enfant ? »
Je précipite mon cheval, fuis l'endroit,
car je ne puis entendre ces paroles.
Vers le sud, je débarque sur l'autre rive du fleuve Pa [5],
je tourne p.123 la tête pour regarder encore une fois Tch'ang-nan.
Je pense aux victimes défuntes ;
le coeur serré ; je soupire longuement.

WANG TS'AN (Wang Tchong-siuan).

---

[1] Nous traduisons seulement le premier poème.

[2] La ville de Tch'ang-ngan, dans le Chen-si.

[3] Les rebelles Turbans Jaunes.

[4] Régions actuelles : les provinces de Hou-nan, de Hou-pei, une partie des provinces de Sseu-tch'ouan, de Kouei-tcheou et de Kouang-si.

[5] Dans le Chen-si.

En exposant mes sentiments.

Quand j'étais jeune,
léger, j'aimais la musique et les chants.
A l'ouest, je visitais Hien-yang [1] ;
je fréquentais Li et Tchao [2].
Hélas ! ma joie n'était pas encore comblée ;
alors les jours passaient rapidement !
A cheval, je retournai dans mon pays,
je tournai la tête et regardai encore les trois Ho [3].
Ma réserve d'or était épuisée,
je craignis les dépenses trop nombreuses.
Dans le nord, je me dirigeai vers le T'ai-hing [4] ;
qu'aurais-je fait si je m'étais égaré sur la route ?
Le soleil couchant est tout brillant,
ses derniers rayons éclairent mon habit.
Le tourbillon tournoie entre quatre murs, les oiseaux hivernaux
se répondent et se serrent les uns contre les autres.
Comment le voyageur,
dont le dos se courbe, ne pense-t-il pas au retour ?
N'envie-t-il pas le renom ?
Il s'use ainsi, il me fait peine !
Moi, je préfère voler avec les hirondelles et les moineaux
ou m'en voler avec la grue jaune ;
la grue jaune visite les quatre mers [5],
niais où retournerai-je à mi-chemin ?
Seul, je m'assieds dans la salle vide,
qui sera mon compagnon ?
Je sors de chez moi, je vois
que sur la longue route aucune voiture ou cheval ne passe.
Je monte sur une colline et regarde au loin,
les plaines immenses s'étendent.
Un oiseau solitaire se dirige vers le nord-ouest,
un animal, égaré, ayant perdu sa troupe, s'enfuit au sud-est.
p.124 Au crépuscule, je pense à mes parents et à mes amis,
alors, ne pouvant les voir, j'écris.

YUAN TSI (Yuan Sseu-tsong [6]).

---

[1] Dans le Chen-si.

[2] Les favorites impériales Li, au IIe siècle av. J.-C., et Tchao (Fei-yen), au 1er siècle av. J.-C. ; ici, danseuses et chanteuses.

[3] Partie septentrionale du Ho-nan et du Chan-si.

[4] Cette chaine traverse le Ho-nan, le Chan-si et le Ho-pei (Tche-li).

[5] C'est-à-dire les longs voyages.

[6] 210-263.

Variation.

La brise rafraîchit le temps.
Les nuages disparaissent.
Brillante, brillante est la lune
qui argente la haute muraille de la ville.
Charmé par la belle nuit, vous venez m'inviter,
avec vous, je monte dans votre char, ma main dans votre main.
L'excellent cheval marche avec majesté,
tête haute, il s'avance.
Rapidement, nous parcourons la route nocturne,
j'arrive à la demeure de mon ami.
Là, les lampes illuminent tout ;
une somptueuse tente se dresse et traîne à terre.
Les coupes sont pleines de vin merveilleux ;
dans les marmites, les poissons cuisent à point.
Vous jouez de la musique, votre art dépasse celui de Tseu-ye [1] ;
vous chantez, et vous chantez mieux que Mien-kiu [2].
En chantonnant, vous improvisez des poèmes sur le T'ai-sou [3],
vous parlez aussi du Yuan et du Hiu [4] ;
qui pourrait donc, par sa vertu et par sa culture,
partager avec vous la charge des affaires publiques ?

KI K'ANG (Ki Chou-ye [5])

[1] Sseu Tseu-ye, grand musicien au VIIe siècle av. J.-C.
[2] Chanteur célèbre au IVe siècle avant J.-C..
[3] Terme taoïste qui signifie le Blanc Supréme, origine de tous les éléments terrestres.
[4] Yuan, *Mystère* ; Hiu, *Néant ;* ils sont l'origine de toute chose (doctrine taoïste).
[5] 223-262.

Éloge du vin.

Il est un être grand, supérieur ;
pour lui, l'existence du ciel et de la terre ne représente qu'une journée,
les milliers d'années ne sont qu'un instant.
Le soleil et la lune, une porte et une fenêtre,
et les huit déserts [1], une cour.
Il se déplace sans laisser la p.125 trace des roues de son char,
il n'a pas de demeure fixe ;
il prend le ciel pour tente et la terre pour natte :
il vit selon ses désirs.
S'il s'arrête, c'est pour prendre un verre ou une coupe ;
s'il se dérange, c'est pour acheter du vin :
il ne s'occupe que de boissons,
le reste ne l'intéresse pas.
Alors certains jeunes nobles
et des bourgeois respectables,
connaissant ma conduite,
discutent ma façon d'agir ;
ils relèvent leurs manches, s'attrapent par le revers de leur habit,
et, les yeux furieux, les dents serrées, exposent leurs points de vue moraux pour juger mes actes,
les pour et contre s'élèvent comme un essaim.
A ce moment-là, le seigneur emplit une aiguière
et, une coupe sur la bouche, il savoure le vin.
Ivre, les moustaches hérissées, il s'accroupit avec dédain ;
il pose sa tête sur le ferment de la liqueur comme sur un oreiller, ou il s'appuie sur le marc :
il n'a ni pensée, ni souci,
sa joie est immense !
Tantôt ivre,
tantôt dégrisé ; même attentif, il n'entend pas le tonnerre,
même en fixant son regard, il ne voit pas le T'ai chan [2].
Il baisse la tête, regarde les êtres et les choses qui fourmillent comme les lentilles d'eau flottent sur les fleuves Kiang et Han [3] ;
deux domestiques robustes restent à ses côtés pour le servir,
je les considère comme des guêpes ou des chenilles.

LIEOU LING (Lieou Po-louen [4]).

---

[1] Ou les huit directions les plus éloignées c.-à-d. l'univers.

[2] L'une des plus hautes montagnes chinoises, située dans le Chantong.

[3] Kiang, Fleuve Bleu ; Han, fleuve Han ; celui-ci prend sa source dans le Chen-si, pénètre dans le Hou-pei et se jette dans le Kiang.

[4] Mort aux environs de 265.

En chantonnant sur le passé.

L'oiseau capturé tourne dans sa cage ;
en tous sens, il déploie ses ailes, mais le grillage brise ses élans.
Solitaire, solitaire est le lettré qui habite dans un endroit reculé,
avec son ombre, il partage sa maisonnette.
Il sort ; devant sa porte n'existe p.126 aucun chemin fréquenté,
les herbes, les épines poussent au milieu de la ruelle.
Il soumet vainement au souverain ses projets pour les affaires publiques ; alors, comme un poisson dans un étang sec, il végète.
Extérieurement, aucun poste ;
intérieurement, aucune économie.
Les parents le méprisent,
les amis l'éloignent jour et nuit.
Autrefois, Sou Ts'in [1], dans son voyage, convainquit les souverains de divers royaumes
et Li Sseu [2] pénétra dans l'Ouest pour soumettre sa lettre de projets ;
immédiatement, ils devinrent nobles, aussi vite leur gloire s'éteignit.
On boit dans une rivière pour se désaltérer
et on n'en demande pas davantage ;
pour bâtir un nid, une branche est suffisante
ceci peut servir d'exemple à un sage.

TSOUO SSEU (Tsouo T'ai-tch'ong [3]).

[1] Sou Ts'in, en 334, proposa aux souverains des six royaumes de former une ligue contre le royaume Ts'in ; il réussit à former cette ligne en 333, mais elle s'effondra un an après. Sou Ts'in fut tué en 317 par le souverain du royaume Ts'i, l'un des anciens alliés.

[2] Par son éloquence, Li Sseu devint, en 214, le premier ministre des Ts'in ; il fut condamné à mort en 208 par les Ts'in..

[3] Mort aux environs de 285 ap. J.-C..

En me lamentant sur la mort de ma femme.

L'hiver et le printemps passent rapidement ;
la saison froide succède à la saison chaude.
Elle est retournée aux Sources Profondes [1]
et des couches de terre nous séparent pour toujours.
A qui désormais confierai-je mes sentiments intimes ?
Hélas ! pour qui vivrai-je encore [2]
Je m'efforce de respecter l'ordre de la Cour,
à contre-coeur, je vais reprendre mes fonctions délaissées.
En voyant notre maison, je pense à elle,
en pénétrant dans notre chambre, je crois la voir passer.
Sur le rideau et sur le paravent, je ne vois plus son ombre,
mais parmi les manuscrits, je garde précieusement son écriture.
Son parfum n'est pas tout à fait évaporé dans cette chambre p.127
et quelques-unes de ses robes sont encore suspendues au mur.
Dans ma rêverie, il me semble qu'elle vit ;
soudain, en face de la réalité, sa disparition me surprend et m'attriste.
Tels deux oiseaux vivant ensemble,
l'un d'eux, seul, survit ;
tel un couple de poissons,
nous nous sommes séparés à mi-chemin.
Le vent printanier arrive ;
la pluie fine coule, le matin, de la gouttière.
Pendant mon repos ou pendant mon sommeil, je ne puis l'oublier
et, avec les jours, ma tristesse s'aggrave.
Je souhaite que survienne le temps
où, apaisé, je frapperai une écuelle comme Tchouan tseu [2].

PAN YO (P'an Ngan -jen [3]).

---

[1] Demeure des morts.

[2] Tchouang Tcheou, qu'on appelle généralement Tchouang tseu (Maître Tchouang), philosophe, vivait au IVe siècle av. J.-C. (380 ?-320 ?). Considérant que la naissance et la mort s'enchaînent tout naturellement, il se consola vite de la mort de sa femme et chanta en frappant sur une écuelle.

[3] Mort en 302 ap. J.-C.

Oh tristesse !

Le voyageur flâne dans la forêt printanière,
les fleurs printanières attristent le coeur du voyageur.
La douce brise emporte les bruits clairs ; quelques rares nuages
mettent une ombre sur le ciel.
Les orchidées exhalent un arôme suave ;
les oiseaux gazouillent mélodieusement.
Les pigeons roucoulent en volant,
les loriots chantent en se répondant.
Les orchis pullulent dans le vallon ;
les longues plantes escaladent les pics.
Et les cuscutes et les vrilles
y trouvent leurs appuis, leurs soutiens.
Que la pensée mélancolique du voyageur
est profonde !
Les plantes verdoyantes et le concert des oiseaux l'affligent.
Dans ses veilles ou dans ses rêves, son imagination va très loin,
il lui semble s'envoler avec elle.
« Je voudrais confier au zéphir qui retourne dans mon pays
natal mes paroles
pour celui que j'estime ! »

LOU KI (Lou Che-heng [1]).

[1] 261-303 (tué).

En retournant à mes champs et à mon jardin [1].

p.128 Depuis ma jeunesse, je n'ai jamais pu m'accom moder du grand public ;
selon ma nature, j'aime les montagnes.
Par mégarde, je tombai dans le filet de la poussière [2] ;
depuis, une trentaine d'années s'écoulèrent.
L'oiseau capturé pense avec nostalgie à son ancienne forêt
et le poisson repêché à son étang lointain.
Jadis, je cultivais les champs inexploités dans la plaine méridionale ;
pour sauvegarder mes premières idées, je reviens à mes champs et à mon jardin [3].
Je possède une maison rustique de huit ou neuf pièces,
autour d'elle s'étend une dizaine de meou [4] de terrain.
Les ormes et les saules pleureurs ombragent la cour derrière la maison,
les pêchers et les poiriers estompent la salle de devant.
Vaguement, on aperçoit les villages lointains
d'où les fumées s'élèvent en spirale.
Les chiens aboient dans une longue ruelle,
les coqs chantent au sommet des mûriers.
Nulle poussière n'envahit ma maison,
la quiétude inonde les salles.
Ah ! depuis longtemps j'étais en cage [5],
je retourne maintenant au sein de la nature !
Au pied du Mont du Sud, je semai les graines de fève,
mais les herbes sauvages les empêchèrent de croître.
Alors, de bon matin, je sarcle
et je ne rentre chez moi qu'au clair de lune.
Le chemin est étroit, les herbes pullulent,
la rosée du soir humecte mon habit.
Que m'importe la rosée
si mon voeu de vivre en paix est exaucé !

---

[1] Ces poèmes ont été composés en 403.
[2] Monde.
[3] En 400, le poète quitta son poste de conseiller militaire et vecut depuis en ermite.
[4] Un peu plus de 60 ares, chiffre donné sous réserve.
[5] Fonctions publiques, obligations mondaines.

En grondant mes fils.

Mes cheveux blancs couvrent mes tempes ;
ma chair colle sur mes os. Bien que j'aie cinq fils, p.129
aucun d'eux n'aime le papier et le pinceau.
A-che a déjà seize ans,
sa paresse est sans pareille.
A-siuan travaille bien,
mais il ne cultive pas la littérature.
Vong et Touan, âgés de treize ans,
ne font aucune différence entre six et sept.
T'ong-tseu va avoir neuf ans, il ne réclame que des poires et des marrons.
Si tel est mon sort,
je préfère vider une coupe pleine !

En buvant [1].

De bon matin on frappe à ma porte,
je m'habille rapidement et ouvre.
« Mais pour qui donc apportez-vous tout cela ? » dis-je.
Le vieux cultivateur me comble d'amitiés :
il craint que la nourriture ne me manque,
alors, venant de loin, il me rend visite et m'apporte de la soupe.
« Vous, dit-il, vous êtes vêtu de haillons et vous végétez sous cette gouttière recouverte de chaume,
cette vie est indigne de vous.
Puisque tous les autres entendent agir comme leurs voisins [2], je souhaite que vous les imitiez ! »
« Je suis touché de votre bon conseil,
mais je ne puis forcer ma nature.
On pourrait apprendre à conduire une voiture [3],
mais contraindre mon coeur, n'est-ce pas déjà se tromper ?
Pour l'instant, finissons joyeusement notre soupe ;
je ne changerai jamais de conduite ! »

T'AO TS'IEN (T'ao Yuan-ming [4]) ;

---

[1] Poème composé ans environs de 412.
[2] C'est-à-dire gagner de l'argent, se procurer des postes publics, etc.
[3] Conduire le peuple.
[4] 372-427.

De la cascade King-Tchou, je suis allé à la rivière de la colline.

Par les cris des singes je sais que l'aurore est proche ;
les premiers rayons ne percent pas encore.
Sur la colline, le nuage se forme
et la rosée humecte les fleurs.
Je suis le contour sinueux de la colline,
je franchis une faille et gravis le petit sommet.p.130
Je traverse la cascade écumeuse,
je grimpe sur la passerelle de bois.
Les flots coupent souvent le fil de la rivière,
accoutumés, les flots les contournent et passent.
Les châtaignes d'eau tantôt flottent, tantôt coulent ;
quelques roseaux émergent de l'eau limpide et peu profonde.
En me tenant sur les cailloux, je bois dans cette source volante 1 ;
j'escalade et je pénètre dans la forêt pour cueillir des plantes.
Je crois apercevoir l'Immortel
revêtu d'herbes et de lianes.
Les orchis dans la main, je pense à lui ;
en brisant la tige du chanvre, j'ai toujours le coeur serré.
Quand une chose est admirable et s'harmonise avec nous, on peut dire qu'elle est le beau ;
mais qui donc comprend cette subtile pensée ?
Je contemple la nature et j'oublie les soucis matériels ;
et par cette sage constatation, je découvre le moyen d'être satisfait.

SIÉ LING-YUN (Sié K'ang-lo [2]).

[1] Cascade.
[2] 385-433 (tué).

Difficultés de la route [1].

Au-dessus du perron blanc comme le jade, plane l'étage supérieur du luxueux gynécée ;
la draperie et le rideau brodés sont suspendus contre la belle porte et la fenêtre peinte.
Là, vit une femme appelée Kin-lan ;
ses vêtements sont en soie et un doux parfum l'enveloppe.
Les hirondelles printanières volent tantôt haut, tantôt bas ; la brise sème les fleurs de mei.
Elle écarte le rideau ; elle est devant l'ombre de sa personne et contemple les oiseaux.
Larmes aux yeux, elle retient sa chanson et se tait ;
la vie est courte, ne pourra-t-on jamais goûter le bonheur ?
« Je préfère être le canard sauvage qui vit par couple
que la grue qui s'élève au sein du firmament, mais seule ! »

p.131 Devant les mets, je n'ai pas envie de les toucher ;
je tire mon épée, frappe la colonne et soupire longuement :
« Combien de temps dure la vie d'un homme ?
Comment peut-on vivre sans liberté en repliant ses ailes ? »
Je quitte mon poste et retourne dans ma famille.
Le matin, j'ai dit adieu à mes parents ;
le soir, je suis de nouveau à leurs côtés. Autour du lit, je joue avec mon enfant, je le caresse ;
je regarde tendrement ma femme qui tisse.
Depuis l'antiquité, les sages et les hommes parfaits sont tous pauvres ;
nous autres, gardons l'honnêteté et n'imitons pas nos semblables !

PAO TCHAO (Pao Ming-yuan [2]).

---

[1] *Difficultés de la route* est un titre générique pour les poèmes exprimant les difficultés de la vie, les tristesses de la séparation, etc. C'est un yo-fou, c.-à-d. un poème applicable à la musique.
[2] 413-466.

Souvenirs.

Je me souviens du moment où tu étais assise
sur la chaise, devant la moustiquaire de soie,
tu étais toute svelte,
tu chantais tantôt quatre ou cinq chansons,
tantôt tu jouais deux ou trois airs.
Souriante, ta beauté était sans pareille,
ta séduction devint irrésistible lorsque tu fis la moue.
Je me souviens du moment où tu allais t'étendre sur la couche :
tout le monde dormait déjà, tu veillais encore ;
sans attendre ma demande, tu enlevas tes vêtements ;
une fois étendue, tu encerclas mon cou,
mais tu craignis d'être vue,
alors tu rougis sous la lumière de la bougie.

CHEN YO (Chen Sieou-wen [1]).

[1] 441-513.

Chants de Tseu-ye [1].

Sûre de l'amour de son bien-aimé, elle veut s'avancer,
mais la timidité retient ses pas.
Sa bouche p.132 vermeille murmure des chants passionnés
et ses doigts lisses comme le jade jouent sur les cordes des airs charmants.

L'arôme des fleurs monte le long des perrons et pénètre les vêtements ;
dans la cour, les plantes verdoient, luisantes.
Que le printemps est beau !
Comment modérer l'amour qui vient troubler notre coeur ?

WOU TI (Siao-Yen [2]), des Liang.

[1] Tseu-ye est un nom de femme. La jeune femme ainsi nommée vécut entre 265 et 486. Elle créa cette sorte de chants. Beaucoup de poètes imitèrent sa manière et composèrent des poèmes sous les titres de Chants de Tseu-ye, Quatre Saisons de Tseu-ye, Grand Tseu-ye, etc. Cf. : Sung-nien Hsu : Les Chants de Tseu-ye (Revue de l'Université de Lyon, février 1929) et Autres Chants de Tseu-ye (même revue, octobre 1929).
[2] 463-549.

Le mont King-t'ing [1].

Cette chaîne s'étend sur cent li [2] ;
les nombreux monts percent les nuages.
Là s'abritent les ermites ;
là se cachent les esprits et les immortels.
En haut, le sommet touche le soleil et arrête ses rayons ;
en bas, la rivière sinueuse serpente.
Le lierre entrelacé pullule ;
les arbres tendent leurs branches tortueuses.
La grue solitaire crie le matin et le soir, les rats affamés poussent des plaintes.
Les nuées immenses
et la pluie fréquente assombrissent le ciel.
Bien que mes vêtements soient élégants,
je recherche les sentiers déserts ; je marche le long d'une rivière dont je n'atteins pas encore la source,
le chemin du retour se perd déjà dans l'horizon incertain.
Si l'on désire connaître l'étrange attrait de la nature,
qu'on gravisse ces flancs rocheux !
Pour moi, le faveur du souverain est éteinte,
on ne saurait aller contre le destin !

SIÉ T'IAO (Sié Hiuan-houei [3]).

---

[1] Le mont King-t'ing est au nord de la ville Siuan-tch'eng (province Ngan-houei).
[2] Un li= 576 m. ; chiffre donné sous réserve.
[3] 464 ?-499 ?

Chant lu à voix basse [1].

Lorsque je cherche mon bien-aimé, j'ose l'appeler par son nom
d'intimité ; lorsque je pense à lui, je p.133 n'utilise même
pas son petit nom.
Plus je l'appelle ainsi, plus nous sommes heureux ; nous jurons
de ne jamais nous séparer.

Je brise quelques branches de saule.
Dans le jardin, mille oiseaux chantent ;
moi aussi, je répète sans cesse le nom de mon bien-aimé.

Les innombrables fleurs s'épanouissent.
Devant cette splendeur printanière,
qui pourrai, vivre seul sous la moustiquaire de soie ?

Je pense à mon bien-aimé, j'ai perdu l'appétit.
J'erre au carrefour,
je confierai à la brise mes pensées pour mon bien-aimé.

Je n'arrang e plus mes cheveux ;
pour qui soignerais-je ma toilette ?
Si tu veux savoir combien je pense à toi,
regarde comme ma ceinture est devenue lâche [2].

Auteur inconnu.

---

[1] En 440 ap. J.-C., un reine des Song mourut. A cause de ce deuil royal, les dignitaires n'osèrent pas exécuter les airs qu'ils a vaient composés ou fait composer ; alors on se contenta de les lire. C'étaient les *Chants lus à voix basse :* depuis,ce nom devint générique. Le poème ci-dessus aurait été composé entre le Ve et le VIe siècle.

[2] C'est -à-dire elle a maigri.

Poème de Mou-lan [1].

« Tsi, tsi, » — devant la porte, Mou-lan tisse.
Soudain, le bruit de la navette s'interrompt,
on n'entend plus que les soupirs de la jeune fille.
On lui demande à qui elle pense,
de quoi elle se souvient.
« Je ne pense à personne,
je ne me souviens de rien.
Hier soir, j'ai lu la gazette militaire,
j'ai appris la grande mobilisation du Khan ;
dans les douze ordonnances,
le nom de mon père est partout mentionné.
Mon père n'a pas de fils en âge de partir,
et moi, je n'ai pas de frère aîné.
Je veux acheter un cheval et un harnais,
et, dès maintenant, je veux remplacer mon père pour aller combattre. »

p.134 Au marché de l'est, elle achète une excellente monture,
à celui de l'ouest, une selle ;
elle acquiert les museroles, mors et rênes à la foire du sud,
et à celle du nord, la longue cravache.
Le matin, elle quitte ses parents ;
le soir, elle s'arrête au bord du Fleuve Jaune ;
là, elle n'entend plus les appels de son père et de sa mère,
seuls les flots bruissent. Le lendemain matin, elle repart,
au couchant du soleil, elle atteint le Mont noir [2] ;
là aussi, la voix de ses parents ne peut parvenir ;
seuls les chevaux des Huns aux pieds du mont Yen hennissent mélancoliquement.

Pour rejoindre le quartier général, elle parcourt des milliers de li ;
les monts et les forts défilent comme s'ils volaient.
Dans l'air froid du nord résonne le bâtonnet métallique des veilleurs,
les rayons glacials se reflètent sur l'armure des soldats.
Le général succomba après cent combats ;

---

[1] Houa Mou-lin était, paraît-il, native de Jen-tch'eng (aujourd'hui Ts'i -ning, du Chan-tong et vécut au VIe siècle. A cette époque-là, un royaume des Sien-pi (d'origine mongole ?), le Pei-wei (*al*. Heou-Wei), dominait les provinces actuelles : Ho-pei (Tche-li), Chan-tong, le nord du Kiang-sou, l'ouest du Liao-ning (Fong-t'ien), Chan-si, Kan-sou, le nord du Chen-si et du Ho-nan. Houa Mou-lin était, sinon une Mongole (?), du moins une Chinoise assimilée aux Sien-pi.

[2]

tandis que l'héroïne retourne, triomphante, après avoir passé dix ans dans les camps.

Dès son retour, elle alla au-devant du souverain ;
celui-ci l'attendait dans la salle d'audience.
Pour récompenser ses exploits guerriers, on aurait dû élever de douze fois le grade de l'héroïne ;
pour la gratifier, cent, mille lingots ne seront pas suffisants.
Alors le Khan s'informe de son désir.
« Mou-lan ne veut pas être Chang chou lang [1] ;
je souhaite que vous me prêtiez un chameau vigoureux
pour retourner dans mon pays natal. »
En apprenant l'arrivée de leur fille, les parents heureux, appuyés l'un contre l'autre, l'attendent en dehors de la ville ;
à cette nouvelle, sa soeur aînée se pare coquettement.
Le frère cadet aiguise les couteaux et tue le mouton et le porc,
pour fêter le retour de sa soeur.
« Je rouvre la porte de l'étage qui est au Levant,
je m'assieds sur le lit dans la chambre du Couchant,
je défais mon armure
et p.135 revêts mon ancienne robe. »
Devant la fenêtre, elle arrange son chignon touffu comme le nuage ;
en face du miroir, elle ajuste la petite fleur artificielle 2 et peint son front avec une couche légère de fard jaune.
Elle sort pour voir ses compagnons d'armes.
Ceux-ci, étonnés, s'écrient :
« Durant douze ans, nous avons vécu ensemble,
mais nous avons toujours ignoré que Mou-lan était une fille ! »
Le lapin se clapit. en frappant le sol,
la lapine jette des regards vagues ;
quand tous deux filent en rasant la terre,
qui peut distinguer le mâle de la femelle ?

Auteur inconnu.

[1] Président de l'un des ministères.
[2] Sorte de grain de beauté.

Chant de Kiang-nan [1].

Les branches des arbres accusent la vieillesse du printemps ;
les saules pleureurs aux longs bras balayent le sol, les fleurs de pêcher voltigent ;
la douce brise caresse les passants, le soleil chatoie sur leurs vêtements.
Le soleil chatoie sur leurs vêtements,
le crépuscule va tomber.
Je jette [2] les pièces d'or
pour garder mon précieux et noble ami.

KIEN WEN TI (Siao Kang [3]), des Liang.

[1] Kiang-nan désigne la région méridionale du Fleuve Bleu (Kiang), surtout l'embouchure de celui-ci.
[2] C'est-à-dire dépenser.
[3] 502-551.

Chant du repos des corbeaux.

La camisole est imprégnée d'un arôme suave ;
la couverture brodée de sarcelles [1] couvre le lit.
Les corbeaux reposés crient, la Voie Lactée disparaît, l'aurore approche ;
serrée contre la poitrine de mon bien-aimé, je lui dis au revoir avant son départ.

HEOU TCHOU (Tch'en Chou-pao [2]), des Tch'en.

---

[1] Les sarcelles virent par couple et ne se séparent pas. Elles sont le symbole de l'amour.
[2] 552-604.

Luciole.

p.136 Scintillante, la faible lueur flotte ;
Avec ses ailes légères, fragiles, la luciole voltige.

Elle craint de rester inconnue,
Dans les ténèbres, elle luit.

YU CHE-NAN (Yu Po-che [1]).

[1] 558-638.

Début du printemps.

Avant-hier, je suis allé me promener ;
les arbres n'avaient pas de feuillages, ni les plantes de fleurs ;
aujourd'hui, je descends le perron de la grande salle,
je vois l'étang déjà dégelé.
La neige couvre les fleurs de mei et se confond avec elles
devant l'aile sud de la maison ;
dans la cour du nord la brise fait boutonner les saules.
Alors, je crie à ma seconde épouse qui est devant le fourneau
et à ma femme qui tisse : « Le printemps vient d'arriver,
préparez donc le vin printanier dans les vases ! »

WANG TSI (Wang Wou-kong [1]).

[1] 590 ? - 650 ?

En mettant les chaussettes à l'envers.

Fan-tche a mis ses chaussettes à l'envers ;
Tout le monde affirme qu'il a eu tort.
Je préfère que vos yeux soient choqués
A ce que mes pieds passent inaperçus !

Sur le dos d'un âne.

Les autres montent sur des chevaux gras,
Moi seul, m'assieds sur le dos d'u n âne ;
Quand je tourne la tête, je vois les porteurs,
Mon coeur retrouve sa sérénité.

Le seuil en fer.

p.137 Dans ce monde, les centenaires sont très rares ;
Mais chacun prétend vivre mille ans
Et fond le fer pour modeler le seuil de la porte ;
Ce qui fait rire les esprits.

WANG FAN-TCHE (Wang Fan-t'ien [1]).

[1] 590 ? - 660 ?

Le neuf.

Le neuf est la fête du Double Yang [1] ;
J'ouvre la porte, les chrysanthèmes sont en fleurs.
Je suis étonné de recevoir du vin,
Et quelle est cette famille T'ao, la donatrice ?

WANG PO (Wang Tseu-ngan [2]).

---

[1] Les Chinois considèrent le chiffre « neuf » comme le chiffre du principe Yang (Mâle) ; ce dernier s'oppose au principe Yin (Femelle). Le neuf de la neuvième lune (octobre ou novembre), contenant deux fois neuf, est donc le jour du *Double Yang*. Le magicien Pi Tch'ang-fang qui vécut sous les Han Orientaux (25 av. J.-C-219), conseilla à un certain Houan King de passer le jour du Double Yang au sommet de la montagne, en portant dans un sac rouge des fleurs de cornouiller pour éviter le malheur qui allait éprouver sa famille. Houan King suivit le conseil, et, dès son retour, grande fut sa surprise en voyant les volailles et son chien morts mystérieusement. Depuis, ce jour devint une fête pendent laquelle on boit du vin contenant des fleurs de chrysanthèmes. Ce vin possède, dit-on, la vertu de prolonger la vie humaine.

[2] 648-675.

Grand fleuve.

Le grand fleuve [1], onctueux, sensible, coule ; on dirait qu'il va parler. Ma voiture avance et longe les quais. La lune s'accroche au sommet de la montagne, lies pies jasent, l'aube pointe. Dans les champs, l'hymne des c igales perce les nuages d'automne.

CHANG-KUAN YI (Chang-kouan Yeou-tchao [2]).

[1] Le fleuve Lo prend sa source dans le Chen-si, pénètre dans le Ho-nan, et se jette dans le Fleuve Jaune ; ici, il s'agit de la ville de Lo -yang, dans le Ho-nan, alors capitale orientale des T'ang.

[2] Mort en 664 ap. J.-C.

Promenade matinale.

p.138 L'orient blanchit,
la constellation Pei-tou [1] s'in cline.
La vapeur naissant du sol se transforme en rosée,
les nuages rosissent de plus en plus.
Mon cheval distingue maintenant la rivière,
la route de la montage est trop étroite pour laisser passer une voiture.
J'ai vécu trois ans dans les sillons ;
cinq maisons seulement constituent mon voisinage.
Sur l'herbe fine, la rosée tisse un filet ;
sous le soleil matinal, la brise balance et agrandit l'ombre des fleurs.
On apprécie et économise le temps,
la nature seule se perpétue !

YANG KIONG (Yang Hing-tch'ouan [2]).

[1] Grande Ourse.
[2] Mort en 692 ap. J.-C.

Difficultés de la route.

Ne voyez-vous pas qu'au nord de la muraille de Tch'ang-ngan [1], à côté du pont Wei,
les arbres morts gisent pèle-mêle dans les champs antiques ?
Jadis, ils rivalisaient de beauté avec les fleurs rouges et violettes,
ils retenaient le brouillard et la nuée.
Au printemps, sous la douce brise, les fleurs blanches comme la neige embellissaient le paysage ;
les chars embaumés et ornés de jade passaient, très nombreux, par là.
Quel est le promeneur qui ne brisa pas en passant quelques branches fleuries ?
Quelle est la courtisane qui ne cueillit pas ces belles fleurs ?
Les courtisanes portaient des bas somptueux et des châles brodés de dragons d'or ;
les jeunes nobles montaient sur les excellentes montures aux selles d'argent.
Tous les loriots chantaient sous le feuillage parfumé
et les oiseaux bleus, messagers célestes, s'amusaient par, couple avec leur oiselet.
Les plantes grimpantes tendaient leurs bras longs de mille tch'e [2] et les arbres dressaient les leurs, hauts de cent tch'e
les casses et les ormes s'entrelaçaient.
Sur les p.139 branches de corail se tenaient les sarcelles ;
dans le nid, les phénix élevaient leur petit.

Hélas ! les branches furent cassées, le nid fut renversé, les phénix s'envolèrent ;
l'aquilon balaya le lierre jaune et les feuilles mortes.
Le néant ne peut faire oublier cet endroit.
Hélas ! comprenez-vous par là l'inévitable fin de toute chose et de tout temps ?

Dans la vie humaine, la noblesse et la pauvreté n'ont ni commencement ni fin,
car elles changent bien vite et souvent.
Qui donc peut arrêter le soleil couchant sur le mont d'ouest ?
Qui donc réussit à suspendre le cours des eaux coulant vers l'est ?

---

[1] Dans le Chen-si.

[2] Tch'e, pied, mesure chinoise équivalant à 0 m. 32, chiffre donné sous réserve.

Les arbres autour des tombes impériales des Han [1] envahissent
la région Ts'in-tch'ouan [2].
Partout, on voit des objets de désolation !
Depuis l'antiquité, les hauts dignitaires
ont tous désiré vivre mille ans ;
maintenant, ni leur visage blanc, ni leurs lèvres rouges
n'existent,
on n'entend parler que de leur deuil et de leur retour aux
Sources Jaunes [3] !
Tant que vous possédez le bonnet en martre et en or,
échangez-le contre du vin ;
agitez tranquillement votre chasse-mouche au manche de jade
et ne vous occupez pas d'économie familiale.
Je demande à mon précieux invité :
« Que deviendra notre amitié si l'un de nous deux meurt ?
Sous le Portique du Dragon Noir [4], vous ne viendrez pas,
tandis que moi, je devrai aller sur la montagne de la Grue
Blanche[5].
Au sein des nuages ou sur l'Océan, notre revoir est difficile à
réaliser ;
quand se réuniront nos coeurs rouges [6] ?
Je souhaite seulement que le règne de Yao [7] se prolonge
pendant un million d'années,
je n'hésiterai pas à être à jamais Ts'ao et Yeou [8] ! »

LOU TCHAO-LIN (Lou Cheng-tche [9]).

---

[1] 206-24, 25-219.
[2] Provinces actuelles de Chen-si et de Kan-sou.
[3] Demeure des morts.
[4] Constellation ; Epi, Balance, Scorpion, Antarès et les trois étoiles du Sagittaire.
[5] Constellation de la Grue.
[6] Sincères.
[7] Epoque de paix.
[8] Deux sages qui refusèrent le royaume que voulait leur céder Yao.
[9] Contemporain de Yang, Kiong ; voir p. 138, n. 2.

Mes impressions [1].

p.140 Malade, j'habite depuis longtemps dans la forêt ;
les arbres, la cascade purifient mon âme solitaire.
Oisif, étendu sur le lit, je contemple les vicissitudes de la nature ;
calme, je pense aux êtres vivants.
Le printemps verdoyant vient de faire pousser les plantes,
déjà, l'été roussissant répand partout sa chaleur. Sous cette plénitude apparente, l'automne prépare sournoisement son oeuvre.
Hélas ! quand cesseront mes soupirs et mes craintes ?

TCH'EN TSEU-NGANG (Tch'en Po-yu [2]).

[1] Sous le titre général *Mes impressions*, le poète composa trente-huit poèmes ; nous en traduisons un.
[2] 656-698.

Poèmes composés par hasard sur mon retour.

1.

Tout jeune, j'ai quitté ma famille ; âgé, j'y retourne ;
J'ai conservé l'accent de mon pays natal alors même que mes cheveux se faisaient rares sur mes tempes.
Les enfants qui ne me connaissent pas viennent à ma rencontre.
Souriants, ils me demandent : « D'où venez-vous, vénérable visiteur ?

2.

De nombreuses lunes et années se sont écoulées depuis mon absence ;
Aujourd'hui, la moitié de mes relations est éteinte ;
Devant ma porte, seules les eaux du Lac du Miroir [1]
Ne modifient pas leurs ondulations de jadis.

HO TCHE-TCHANG (Ho Ki-tchen [2]).

[1] Ce lac est au sud de la ville de Tchao-hing (province de Tché-kiang) ; une partie de ce lac avait été donnée en cadeau par l'empereur Hiuan tsong à Ho Tche-tchang, ancien secrétaire impérial.
[2] 659-744.

J'ai à penser.

p.141 A l'est de la ville de Lo-yang [1], les pêchers et les poiriers sont en fleurs ;
quelques-unes de ces fleurs voltigent, mais dans quelle famille se déposeront-elles ?
Une jolie jeune fille de Lo-yang, assise, soupire longuement en voyant tomber les fleurs.
Cette année-ci, les fleurs quittent leurs tiges et se fanent ;
l'an prochain les branches se couvriront encore de fleurs, mais qui les contemplera ?
Elle a vu que les pins et les cyprès, abattus, sont réduits en fagots,
elle a entendu dire que les champs de mûriers peuvent se changer en mers.
Les gens des siècles passés ne vivent plus à l'est de Lo-yang ;
les gens d'aujourd'hui regardent le même vent qui avait arraché tant de fleurs ;
tous les ans, les fleurs se ressemblent ;
tous les ans, les gens passent !
Que les jeunes gens en pleine force, aux visages roses,
aient pitié de ce vieillard décrépit à tête blanche !
Il nous inspire de la peine !
Il fut jeune et beau.
Il se promenait avec les jeunes nobles sous les arbres fleuris :
il assistait aux chants, aux concerts et aux danses, au printemps vieillissant.
Devant l'étang limpide, sur la terrasse tapissée de soie brodée, chez les hauts dignitaires,
ou dans les étages somptueux, chez les généraux, on. le rencontrait.
Soudain, il tomba malade, il changea tellement qu'on ne le reconnut plus ;
et maintenant, pendant les trois mois printaniers, où retrouvera-t-il les joies d'antan ?
Pareille à cette vieillesse assombrie, combien de temps durera la beauté féminine ?
Sous peu, les cheveux noirs prendront la couleur du plumage de la grue.
A ces endroits des plaisirs de jadis,
les corbeaux et les moineaux se rendent en jacassant quand vient le soir !

SONG TCHE-WEN (Song Yen-ts'ing [2]).

[1] Dans le Ho-nan.
[2] Mort en 710.

Variation.

p.142 J'ai entendu parler du service militaire au Dragon Jaune ;
là, depuis des années, la guerre n'a pas cessé.
Plaignez celle dont le corps vit dans le gynécée,
mais dont le coeur suit partout le campement des soldats de Han !
La rêverie sans fin provoquée par le printemps s'empare également de la jeune délaissée et de son mari.
Qui pourra donc, en dressant le drapeau et en battant les tambours,
conquérir la Cité du Dragon [1] depuis si longtemps assiégée ?

CHEN TS'IUAN-KI (Chen Yun-k'ing [2]).

---

[1] Le Dragon Jaune (Houang-long), ou la Cité du Dragon (Long-tch'eng), ou encore Ho-long, était situé à l'emplacement de la ville actuelle de Tchao-yang, dans le Je-ho. A cette époque, cette ville était occupée par les K'i-tan.

[2] Mort en 713.

Chant des marionnettes.

On sculpte dans le bois les marionnettes en forme de vieillards,
On les manie avec des fils ;
Avec leur peau plissée et leurs cheveux blancs, elles ressemblent à de vrais vieillards.
Mais une fois la comédie achevée, toutes retombent immobiles,
Tels les êtres humains qui traversent la vie comme dans un songe.

HIUAN TSONG (Li Long- ki), des T'ang [1].

[1] 685-762.

Aurore printanière.

Au printemps, endormi, l'on n'aperçoit pas l'arrivée de l'aurore ;
Mais, réveillé, on entend partout le gazouillement des oiseaux.
Hier, la pluie et le vent bruissaient pendant la nuit,
Sait-on combien de fleurs sont tombées de leur tige ?

En me rendant à la maison des champs de mon ami.

p.143 Mon ami a préparé un poulet et du mil,
Il m'invite à déjeuner dans sa maison champêtre.
Les arbres verdoyants entourent le village,
Et, en dehors de la muraille, là-bas, les montagnes bleues s'allongent obliquement.
En face de l'aire, on dresse la table,
Une coupe de vin en main, on parle de la récolte des feuilles de mûrier et de chanvre.
« Quand viendra la fête du Double Yang [1],
Je retournerai ici pour contempler vos chrysanthèmes.

MENG HAO-JAN (Men Siang-yang [2]).

[1] Le neuf de la neuvième lune ; cf. Wang Po : *Le neuf* (poème), p. 137, n. 2.
[2] 690-740.

En rencontrant la neige, j'ai passé la nuit dans le mont des Fleurs de Lotus [1].

Au crépuscule, la montagne bleu foncé semble plus lointaine,
En hiver, la maison peinte en blanc paraît plus pauvre ;
Le chien aboie derrière la porte de paille
Dans la nuit pleine de vent et de neige, quelqu'un retourne chez soi.

En jouant du k'in.

Sur les sept cordes, les sons froids vibrent
Et j'écoute silencieusement cet air de forêt de pins secoués par le vent.
J'aime les airs antiques,
Mais aujourd'hui, on ne les joue presque plus !

LIEOU TCH'ANG-K'ING (Lieou Wen-fang [2]).

[1] Dans le Kiang-si.
[2] Mort en 756 ou 757.

Mélancolie dans le gynécée.

p.144 Dans le gynécée, la jeune femme ne connaît pas la mélancolie.
Au printemps, éblouissante et parée, elle monte à l'étage supérieur ;
Tout à coup elle aperçoit les saules de nouveau verdoyants dans les sentiers ;
Alors, elle regrette d'avoir conseillé à son mari d'aller conquérir un titre de comte !

WANG TCH'ANG-LING (Wang Chao-po [1])

[1] Contemporain de Lieou Tch'ang-k'ing, voir le poème précédent.

Pendant la fête du Double Neuf [1] je pense à mes frères qui sont dans le Chan-tong.

Seul, je séjourne dans les pays étrangers ;
Pendant chaque belle fête, je pense davantage à mes êtres chers !
lorsque vous montez sur une élévation
Et que vous vous ornez tous de la fleur de cornouiller,
Je sais, de loin, qu'il vous manque une personne !

Dans ma maison des champs, à Wang-tch'ouan [2], pendant le temps pluvieux.

Les pluies se succèdent sans trêve, dans la forêt déserte, la fumée de la ferme s'élève avec peine ;
Je fais bouillir les herbes et cuire le millet que je rapporte du terrain de l'est, nouvellement défriché
Les hérons blancs survolent les champs inondés ;
1 ?ans le bois touffu, estival, chantonnent les loriots jaunes.
Vivant dans la montagne, je suis accoutumé au silence ; le matin, je contemple les ketmies,p.145

Et le soir, près de ma salle tranquille que dominent les pins, je cueille les hélianthes humectés par la rosée.
Puisque les vieux campagnards ont fini de se disputer les places pour les repas,
Pourquoi les mouettes hésitent-elles à revenir ?

WANG WEI (Wang Mou-k'i [3]).

---

[1] Ou fête du Double Yang ; cf. Wang Po : *Le Neuf* (poème), p. 137, n. 2.

[2] A l'embouchure du rapide de Wang-kou, au pied des montagnes Yao, au sud-ouest de la ville actuelle de Lan-t'ien, dans le Chen-si ; endroit célèbre par sa beauté et dont Wang Wei a peint un tableau.

[3] 699-759.

Air du sud du fleuve [1].

Quoique profond, le fleuve vert et limpide laisse voir son lit ;
Ses innombrables vagues bondissent vers le ciel.
J'ai l'habitude des bords du lac.
Même dans un esquif léger, je ne crains pas le vent.

Au crépuscule, sur le long fleuve,
Mes amis et moi, nous nous invitons à retourner vers le quai.
Comme si elles étaient sensibles, amoureuses,
Les fleurs flottantes accompagnent les bateaux.

TCH'OU KOUANG-HI [2].

---

[1] Au sud du Fleuve Bleu, particulièrement à son embouchure, en chinois Kiang (fleuve), nan (sud).

[2] Ami de Wang Wei ; cf. le poème précédent, p. 144 ; n. 3.

Poème d'adieu.

La nuit dernière, mon coeur était submergé par la mélancolie de notre proche séparation ;
A la troisième veille, le givre blanc tombe, l'ouragan s'élève.
Que de lucioles dansent en l'air, que de feuilles bruissent en tombant !
A cette heure, j'ai rêvé de celui qui va repartir vers l'ouest.
La cloche matinale sonne trois ou quatre coups.,
Je suis réveillé en sursaut par des hennissements qui sortent de l'écurie de mon voisin de l'est.
p.146 Vite, je m'habille et franchis la porte pour vous dire adieu,
Mais je vois seulement, errant en tous sens, les nuages qui reviennent à leur point de départ [1] !

KAO CHE (Kao Ta-fou [2]).

---

[1] Tout en pensant à son ami, le poète croit que les nuages errants retournent aussi à leur endroit d'origine

[2] Mort en 765 ap. J.-C.

En rencontrant un messager qui va à la capitale.

Je tourne mes regards vers l'est où se trouve en pays lointain mon jardin habituel ; comme ces routes s'étendent indéfiniment !
Vieux, je pense à mon pays natal, mes larmes humectent mes manches.
A cheval, je vous rencontre ; je n'ai sur moi ni papier, ni pinceau ;
De vive voix, je vous prie de dire à ma famille que je me porte bien !

TCH'EN CHEN (Tch'en Kia-tcheou [1]).

[1] Mort en 769 ap. J.-C ?

Devant nos coupes pleines.

Le vent du printemps qui court vers l'est,
Par hasard, nous rend visite.
Il frôle dans les coupes d'or le vin qui ondule légèrement.
Les fleurs épanouies tombent de leurs tiges ;
Balancées par le vent amoureux, elles embrassent le sol.
La belle va se griser. Sa figure rosée devient vermeille.
Mais, hélas ! la beauté des fleurs de pêcher et de poirier est éphémère.
Le temps trompeur nous dissimule ses traces, mais il passe, rapide.
Vous, vous dansez, mais le soleil s'incline à l'ouest. p.147
Vous gardez peut-être encore le caractère gai de la jeunesse,
Mais vos cheveux sont déjà tout blancs. Et à quoi bon vous plaindre ?

Les corbeaux croassent dans le soir.

Les nuages dorés baignent la muraille ;
De noirs corbeaux croassent au-dessus de leurs nids
Où ils désirent se reposer.
Triste et seule, la jeune épouse soupire,
Ses mains abandonnent le métier et ses yeux se dirigent
Vers le rideau bleu du ciel qui la sépare du monde
Comme la buée légère voile la rivière.
Elle est seule... Son mari voyage en des pays lointains,
Seule, tous les soirs dans sa chambre,
La solitude étreint son coeur ;
Ses larmes tombent comme la pluie légère sur la terre.

Visite à un taoïste.

Les aboiements lointains se mêlent au chuchotement du ruisseau.
La pluie légère ravive le rose de la fleur de pêcher.
Parfois, on entrevoit la silhouette d'une biche craintive.
Une rivière se déroule, caressante,
La cloche lointaine ne trouble pas son murmure.
De ci, de là, quelques pointes de bambous percent le brouillard bleuâtre.
Une cascade écumeuse se suspend au flanc du mont. Je vous rends visite, mais je ne vous rencontre pas.
Mélancolique, je reviens, en m'appuyant de temps en temps contre les pins robustes.

Mon voeu.

Le Fleuve Jaune coule vers l'Océan de l'Est,
Le soleil descend vers la Mer de l'Ouest. p.148
Comme le temps, l'eau fuit pour toujours :
Ils ne suspendent jamais leur course !
Le printemps disparaît avec ma jeunesse,
L'automne arrive avec mes cheveux blancs.
La vie humaine est plus courte que celle du pin,
Comment la beauté et la force ne seraient-elles point fugitives ?
Que ne puis-je monter sur un dragon céleste
Pour respirer l'essence du soleil et de la lune
Afin d'être immortel !

Dans l’ancien royaume des Yue .

Le Prince Keou-tsien, des Yue, vainquit les Wou,
Puis rentra triomphalement dans son royaume.
Tous ses soldats s’habillaient de soie,
Et les belles enchantaient ses palais.
Mais, hélas ! aujourd’hui,
Quelques alouettes voltigent sur des ruines !

En écoutant la musique d'un prêtre bouddhiste.

Le prêtre bouddhiste de Chou possède une mandoline ;
Vers l'ouest, il descend de la Montagne des Sourcils
Et joue en mon honneur.
Les sons vibrants ressemblent au bruissement d'une forêt de pins agités.
Comme s'il était lavé dans l'eau de la rivière,
Mon coeur est purifié.
L'harmonieuse mélodie s'unit au tintement de la cloche lointaine ;
Insensiblement, le crépuscule tombe,
Et les montagnes s'estompent dans le brouillard léger.

Difficultés de la route conduisant au pays de Chou.

Hélas ! hélas ! qu'il est pén ible et dangereux de gravir la route conduisant au pays de Chou,
Il serait plus aisé d'attendre le ciel. ! p.149
La fondation du royaume par les deux illustres princes Ts'an -ts'ong et Yu -fou [1]
Se perd dans la nuit du temps.
Ce royaume était tellement inaccessible qu'avec lui
Le peuple des Ts'in [2] ne pouvait communiquer.
A l'ouest, les monts des Sourcils coupent les monts
De l'Astre du Berger, accessibles aux oiseaux.
Par la mort des cinq géants [3], l'écroulement des mon tagnes
permit aux gens de construire des routes.
En haut, se dressent encore les sommets d'où surgit le soleil.
En bas, gronde un fleuve impétueux d'où jaillit une écume de perle.
Les cimes sont tellement élevées
Que la cigogne renonce ù les franchir ;
Même les singes agiles ne peuvent les atteindre.
Le chemin à travers les flancs abrupts du Sol Bleu se déroule indéfini.
Pour avancer de cent pas, on fait mille détours,
On grimpe, on glisse, on peine, on s'essouffle ;
épuisé, endolori, gémissant, l'homme frictionne ses genoux fourbus
Pour reprendre un nouvel élan.
0 triste voyageur, quand pourras-tu terminer ton ascension vers l'ouest,
Car, ici, les chemins sont rudes et interminables !
Au ciel, de sombres oiseaux de proie poussent des cris déchirants,
Et tournoient au-dessus des hautes forêts.
Parfois, dans le crépuscule, s'élève la plainte du ros signol, p.150
Tandis que la lueur livide de la lune s'étale sur le flanc des montagnes.
Hélas ! qu'il est pénible et dangereux de gravir la route conduisant au pays de Chou !

---

[1] Avant la fondation du royaume de Chou (Sseu-tch'ouan), cinq princes se succédèrent, dont Ts'an -t'song, le premier, et Yu -fou, le troisième.

[2] Dans le Chan-si actuel.

[3] Légende : cinq géants étaient chargés d'une mission importante par le prince des Ts'in. Ils pénétrèrent dans le pays de Chou. En route, ils aperçurent un long serpent qui se réfugia dans une cavité de la montagne. Ils le tirèrent par la queue, mais, à cause de leur force surhumaine, le serpent se sépara en deux parties et la montagne s'écroula, ensevelissant les cinq géants.

Il serait plus aisé d'a tteindre le ciel !
Les difficultés sont tellement angoissantes que plus d'un voyageur
Redoute d'y laisser sa jeunesse.
Les sommets se dressent jusqu'aux cieux,
Les pins desséchés se suspendent au flanc de la montagne,
Des cascades tombent, bondissant de roches en roches avec un grondement de tonnerre
Dont l'écho roule et se répète à travers les vallées.
0 étranger, pourquoi viens-tu affronter ces dangers périlleux ?
Le Fort de l'Epée, tel un fantôme, dresse dans la nuit sa sombre et tragique silhouette ;
Un seul homme le garde, mille hommes ne pourraient s'en emparer.
Si cet homme était félon, il deviendrait redoutable comme un loup.
Or, si les voyageurs évitent le tigre féroce pendant le jour,
Ils redoutent encore plus, le soir venu, les loups et les reptiles
Qui guettent perfidement leur proie.
Ainsi périrent d'innombrables voyageurs.
Certes, dans la capitale de cette province, on trouve toutes les jouissances,
Mais, ô voyageur, ne penses-tu pas qu'il vaudrait mieux rentrer chez toi ?
Hélas ! qu'il est pén ible et dangereux de gravir la route conduisant au pays de Chou !
Il serait plus aisé d'atteindre le ciel !
En se tournant à demi vers l'ouest, on soupire lon guemerit...

Chanson de Siang-yang [1].

p.151 Lorsque le soleil se couche derrière le mont Hien [2],
Distrait, un bonnet blanc à l'envers sur la tête,
je m'assieds sous une branche fleurie ;
Les garçons de la ville de Siang-yang applaudissent ;
Ils chantent dans la rue la chanson de Po t'ong ti [3].
« Pourquoi riez-vous ? » leur demande un passant.
« Oh ! regardez ce vieillard ivre ! » répondent-ils.
Oui, je suis ivre, je le sais ;
Allons, des verres, des coupes, je boirai encore !
Cent ans contiennent trente-six mille cinq cents jours,
Puissé-je vider chaque jour trois cents verres !
J'aperçois de loin les têtes vertes des canards légers
Qui flottent délicieusement sur le fleuve bleu.
Cela ressemble au vin nouveau qui commence à fermenter.
Hé ! hé ! si l'eau de ce fleuve se changeait en bon vin,
On pourrait avec son dépôt construire une terrasse.

Ne voyez-vous pas que l'illustre maître Yang [4]
Ne nous laisse aujourd'hui, sur sa tombe,
Qu'une épitaphe envahie par la mousse ?
Je ne peux ni pleurer ni me désoler sur lui.
Je n'ai pas besoin de dépenser de l'argent
Pour jouir de cette douce brise et de la lune claire.
Je tombe ivre, mais personne ne m'a renversé.
O coupe d'or, ô aiguière de jade blanc,
Accompagne-moi dans la vie et dans la mort !

---

[1] Dans le Hou-pei.
[2] Au sud de Siang-yang.
[3] Chanson populaire de la fin du Ve siècle.
[4] Ministre de la dynastie des Tsin (265-419).

En pensant aux immortels.

Une grue [1] vole à l'est et traverse la vaste mer.
Où va-t-elle flâner, calme et libre ?
Les immortels chantent à haute voix et espèrent que j'irai les rejoindre. p.152
En courbant les branches des arbres de jade, ils doivent m'attendre.
Les exploits de Yao et de Chouen[2] ne m'émerveillent pas ;
Quant aux autres hâbleurs, je les méprise !
Que la grande tortue [3] me transporte au delà des trois montagnes,
Je voudrais me promener au sommet de P'ong-lai !

---

[1] Monture des immortels ; symbole de la haute vertu.

[2] Empereurs antiques idéalisés par les Chinois.

[3] Cette tortue porte sur son dos trois montagnes (îles) : P'ong-lai, Fang-tchang et Ying-tcheou où, dans des palais d'or et d'argent, logent les immortels.

Souvenir d'adieu dans une maison de liqueurs à Kin-ling [1].

La brise berce les fleurs des saules pleureurs, leur parfum imprègne toute la maison ;
Les belles du pays de Won servent le vin et nous convient à le goûter.
Les jeunes gens de Kin-ling viennent nous dire adieu ;
Nous voulons nous séparer, mais nous hésitons ; alors chacun de nous vide une coupe.
Qu'y a-t-il de plus long ?
L'eau qui coule à l'est ou la mélancolie de la sépa ration ?

[1] Kin-ling, aujourd'hui Nan-king (dans le Kiang-sou), ancienne capitale du royaume des Wou (222- 280).

Yang pan-eul.

Vous, vous chantez le Yang pan-eul [1],
Moi, votre servante, je vous invite à boire le vin de Sin-fong [2].
Comme ils s'occupent de nous, p.153
Ces corbeaux qui croassent sur les saules pleureurs, près de la porte blanche !
Les corbeaux croassent, en se cachant dans les touffes de fleurs,
Tandis qu'ivre, vous restez chez moi.
Du brûle-parfum de Pou chan [3] s'élèvent deux rubans gris d'argent
Qui s'entrelacent, se mêlent et montent jusqu'au firmament [4].

---

[1] *Compagnon* (pan-eul) *Yang*. Primitivement, *Yang p'ou eul*, *Fils* (eul) *de la dame âgée* (p'ou) *Yang* : En 494 ap. J.-C., l'impératrice Ho, des Ts'i, s'éprit de Yang Min, fils d'une vieille magicienne ; alors, les enfants chantaient :
Eh ! le fits de la vieille Yang,
Viens t'amuser avec ta chérie !
De là une erreur de langage : le *Yang p'ou eul* devint le *Yang pan eul*.

[2] Au nord-est de la ville actuelle de Lin-t'ong, dans le Chen-si.

[3] Pou est d'abord le nom d'un mont (chan) qui est au sud-est de la ville actuelle de Pou-chan (Chan-tong) ; puis, au sens élargi, le brûle-parfum de Pou-chan : il s'agit alors simplement d'un brûle-parfum sculpté représentant une montagne.

[4] Ici, les deux fumées symbolisent les amants.

Chant des corbeaux qui se reposent.

Au moment où les corbeaux se reposent dans leurs nids, au-dessus de la Terrasse de Kou-sou [1],
Dans le palais royal de Wou se grise la belle Si-che [2].
Les chansons du pays de Wou et la danse de Tch'ou [3] ne cessent pas, les réjouissances se prolongent.
Le soleil descend, les montagnes bleues semblent vouloir avaler la moitié de l'astre ;
Le temps passe, dans la clepsydre d'or l'eau baisse et laisse paraître la flèche d'argent [4].
On se lève pour contempler l'image de la lune autom nale noyée dans le fleuve ;
Mais que faire ? l'orient blanchit doucement et les plai sirs ne dureront pas !

[1] Terrasse sur le mont Kou-sou, au sud-ouest de la vllle actuelle de Wou, dans le Kiang-sou ; elle fut construite par Ho-liu (règne : 514-496) et embellie par Fou-tch'ai (règne : 495-473), rois de Wou.

[2] Lorsque le roi Fou tch'ai épousa la belle Si -che, il séjourna très souvent avec sa favorite dans le Palais à Kou-sou.

[3] Les provinces actuelles de Hou-nan et de Hou-pei.

[4] Flèche verticale au milieu de la clepsydre marquant les heures.

A une belle de Kin-ling [1].

Quelle est donc cette belle de l'est de Kin -ling ?
Elle joue du k'in près de l a fenêtre bleue ; en cachette, j'écoute.
p.154 Elle est certainement une fleur tombée du ciel.
Sans doute, en compagnie des humains, elle a franchi le Si kiang [2] !
Séduisante et timide, elle essaye en vain de chanter en patois de Tch'ou [3] et de parler en celui de Wou [4],
Elle en paraît à la fois capable et incapable : 0 charme suprême !
Justement, le maître Sié [5] veut des courtisanes de Fong-chan,
Avec elles, les mains dans les mains, il visiterait et les sources et les forêts.

LI PO (Li T'ai -po [6]).

---

[1] Nan-king (Kiang-sou).

[2] Cours supérieur du Tchou kiang (Fleuve des Perles), dans le Kouang-tong.

[3] Voir p. 153, n. 5.

[4] Ici, notamment en patois du Kiang-sou.

[5] Ministre célèbre (370-385) des Tsin ; il visitait souvent le Mont (chan) de l'est (tong) avec des courtisanes. Ce mont est dans les environs de la ville actuelle de Tchang-yu, dans le Tché-kiang.

[6] 701-762. Pour Li Po, lire, outre l'Introduction de cette *Anthologie :* Sung-sien Hsu : *Li T'ai - po, son époque, sa vie et son œuvre*, et *Quelques poèmes de Li T'ai -po* (dans la *Politique de Pékin,* 27 juillet, 3, 10 et 17 août 1929).

Le Pavillon de la Grue Jaune [1].

Jadis, celui [2] qui monta sur le dos de la grue jaune partit pour toujours.
Ici, il nous laissa un Pavillon vide.
Une fois partie, la grue jaune ne revint plus.
Depuis mille ans, seuls, les nuages blancs flottent comme naguère !
Pendant la belle saison, le fleuve se dessine nettement, on aperçoit aussi les arbres de Han-yang [3] ;
Sur File du Perroquet, les herbes aromatiques croissent à profusion.
Le soleil descend dans ce crépuscule, où donc est mon pays natal ?
Que ces flots et brumes m'attristent !

TS'OUEI HAO [4].

[1] Au sud-ouest de la ville actuelle de Wou-tch'ang, dans le Hou -pei.

[2] Pi Houei ou Pi Wen-houei, mandarin pendant le règne de Heou ti (223-263), des Chou, devint plus tard, dit-on, immortel et vint monté sur une grue jaune visiter ce pavillon.

[3] En face de Wou-tch'ang, sur l'autre rive du Fleuve Bleu.

[4] Contemporain de Li Po ; voir n. 5.

En montant à l'étage supérieur.

p.155 Le soleil brillant se cache derrière les montagnes,
Le Fleuve Jaune se précipite vers la mer ;
Si vous voulez promener vos regards à mille li à la ronde,
Montez donc encore un étage !

WANG TCHE-HOUAN [1].

[1] Contemporain de Ts'ouei Hao ; voir p. 154, n. 9.

Chant des chars guerriers [1]

Les chars guerriers s'avancent en grinçant,
Les chevaux les traînent en hennissant.
Les soldats portent au flanc les arcs et les flèches,
Leurs parents, leurs épouses les accompagnent.
La poussière soulevée ensevelit le pont de Hien-yang [2].
En retenant par leurs robes leurs êtres chers,
Tous trépignent, tentent de barrer la route et sanglotent ;
Leurs pleurs désespérés se font entendre jusqu'au sein du firmament.
L'un des passants s'informe auprès d'un soldat ;
Il lui répond : « Hélas ! la mobilisation se renouvelle plusieurs fois.
A l'âge de quinze ans, on part dans le nord pour garder le Fleuve [3],
A l'âge de quarante ans, on va cultiver les champs dans l'Ouest [4].
Tout jeune, le soldat se laisse mettre la bandelette au front par le li-tcheng [5] ;
Agé, cheveux blancs, à peine de retour, il est de nouveau mobilisé.
A la frontière ; le sang humain coule, formant des lacs. p.156
Mais l'ambition guerrière de l'empereur Wou [6] n'est pas satisfaite !
Ne voyez-vous pas qu'au sud de la montagne [7] les deux cents tcheou [8] des Han
Sont abandonnés, et que chaque village est envahi par les épines ?
Bien que les femmes robustes puissent suppléer aux laboureurs,
Les céréales poussent sans ordre dans les champs.
Encore, les soldats recrutés des Ts'in [9] supportent-ils mieux les fatigues et les combats,

---

[1] Poème composé en 752.

[2] A 11 km. 500 au sud-est de la ville de Tch'ang-nan, sur le fleuve Wei, dans la province de Chen-si.

[3] Fleuve Jaune.

[4] Les soldats cultivaient les champs en temps de paix.

[5] Petit fonctionnaire cantonal.

[6] Wou ti, des Han, régna de 140 à 87. Le poète, n'osant pas critiquer ouvertement l'empereur Hiuan tsong, des T'ang le critique en la personne de Wou ti.

[7] Houa chan, montagne célèbre dans la province de Chen-si.

[8] Département.

[9] Province de Chen-si.

Ils sont envoyés partout, obéissants comme des chiens et des coqs.
Vous, seigneur, vous m'honorez en me questionnant,
Mais oserai-je vous confier ma haine ?
Or, comme cet hiver
La mobilisation vers l'ouest n'a pas cessé,
Le sous-préfet [1] taxe [2] oppressivement les récoltes.
Comment payer ? »
Oh ! vraiment, avoir des fils est un malheur !
On préférerait voir naître des filles
Une fois grandes, on peut les marier avec les voisins,
tandis que les corps de nos fils pourrissent avec les herbes dans les camps.
Ne voyez-vous pas, autour de Ts'in-liai [3],
Les squelettes blancs qui gisent, abandonnés, depuis l'antiquité ?
Les mânes des morts récents disent leurs regrets, ceux des plus anciens pleurent.
Par les temps sombres et pluvieux, ils poussent des cris aigus : « Ts'ieou ! ts'ieou ! »

[1] Le poète n'ose pas attaquer l'empereur, mais attaque ses subordonnés.
[2] On payait cette taxe en nature.
[3] Lac Koukou-nor.

De la capitale à Fong-sien [1].

Il est une personne modeste, descendante de l'ancêtre né aux environs de Tou-ling [2].
Plus elle vieillit, plus elle devient maladroite.
Elle consacra sottement sa vie à imiter Tsi et Sie [3] ;
Finalement, elle ne put réussir et resta inconnue.
Cheveux tout blancs, elle travaille encore avec acharnement ;
Jusqu'à la fermeture du cercueil, elle ne cessera pas.
Ce but hautain souvent l'enchante et la rend fière.
Pendant toute l'année, elle plaint le peuple aux che veux noirs.
Le coeur sensible, elle soupire intérieurement.
Je ris de mes camarades d'école
Qui chantent d'une voix vibrante.
Ce n'est point parce que je ne désire pas voguer sur les fleuves et les mers
Et laisser passer ainsi les jours et les mois,
Mais je vis dans une époque gouvernée par Yao et Chouen [4],
Je ne saurais supporter la longue séparation !
Aujourd'hui les Palais et les Temples [5] renferment assez de matériaux
Pour construire et soutenir la Grande Maison [6].
Le tournesol s'incline vers le soleil couchant,
Tout être, toute chose a ses habitudes invariables.
Les petites gens, semblables aux fourmis,
Ne cherchent naturellement que leurs nids.
Pourquoi donc, toi, envies-tu les baleines
Et désires-tu nager dans la mer immense ? p.158
C'est ainsi que tu te trompes dans l'art d'arranger ta vie,
Tu prétends qu'il est lâche de solliciter l'appui des forts !
Errant inutilement jusqu'à présent,
Tu t'entêtes à te laisser ensevelir par la poussière [7] !
Je me sens honteux devant Tch'ao et Yeou [8]
De ne pouvoir les imiter.

---

[1] Aujourd'hui P'ou -tch'eng, à 86 km. 400 au nord-ouest de Tch'ang-ngan, dans le Chen-si. Poème composé en755.

[2] A 28 km. 800 au sud de Tch'ang-ngan.

[3] Tsi ou Heou Tsi, titre donné par l'empereur Chouen au directeur de l'agriculture nationale ; Sie, ministre de l'Ins truction (seu-t'ou) sous le règne de Chouen.

[4] Yao (2256 av. J.-C.), Chouen (2208 av. J.-C.). Époque de la paix.

[5] C'est-à-dire que les palais impériaux et les temples ancestraux ne manquent pas d'hommes de talent.

[6] La nation.

[7] Rester inconnu.

[8] Tch'a-Fou et Hiu Yeou, deux sages ermites sous le règne de Yao.

Pour me consoler, je bois beaucoup
Et je chante tout haut pour chasser ma tristesse.
L'année va s'achever [1]. Toute plante meurt,
L'aquilon sifflant passe, rapide, par le col de la montagne.
Le froid et le deuil inondent les Chemins Célestes [2].
A minuit, je pars en voyage.
Le givre s'épaissit. Le froid brise ma ceinture,
Mes doigts gelés n'arrivent pas à faire les noeuds.
A l'aurore, j'arrive au mont Li [3],
Au sommet duquel séjourne l'empereur [4].
Hélas, en ce moment, l'envahisseur étranger dévaste la frontière glaciale
Et sur le terrain glissant marchent les soldats de l'Empire.
Tandis qu'ici, la vapeur enveloppe le geyser,
Et que partout l'on rencontre la garde de la « Forêt des Plumes [5] ».
Gaiement festoient les souverains et les dignitaires,
La musique s'envole au loin.
Les baigneurs privilégiés portent les longs glands des mandarins,
Et aucun invité du festin n'a de manches courtes [6].
Dans la cour peinte en rouge, on distribue les rouleaux de soie
Que les femmes pauvres ont tissés. p.159
Pour les leur arracher et les offrir à l'empereur, on a fouetté les maris.
Le sage répand généreusement ses bienfaits
Et veut que tout le monde vive :
Si les ministres négligent cette sagesse,
Le souverain ne devrait pas gaspiller ces rouleaux de soie.
La Cour est encombrée de lettrés,
Celui qui est charitable ne peut que frémir de ce gaspillage.
Or, j'ai entendu dire que tous les plats d'or du palais impérial
Emigrent peu à peu dans les familles de Wei et de Ho [7].
Chez elles, dans la salle centrale, logent les déesses [8]
Dont le corps de jade est enveloppé d'une nuée de parfum.

---

[1] Tou Fou partit pour Fong-sien la onzième lune (décembre ou janvier).

[2] Routes métropolitaines.

[3] Au sud-est de la ville actuelle de Ling-t'ong, dans le Chen-si.

[4] Hiuan tsong y avait fait bâtir un palais d'hiver qu'il visitait tous les ans depuis le dixième mois lunaire (novembre ou décembre).

[5] Garde d'élite de l'empereur.

[6] Porteurs de longs glands : mandarins ou généraux. Porteurs de manches courtes : les gens du peuple.

[7] Wei Ts'ing et Ho K'iu-ping, parents de l'impératrice et personnages influents de la dynastie des Han sous le nom desquels le poète désigne Yang Kouo-tsong, cousin de la favorite Yang T'ai-tchen.

[8] Les trois sœurs de Yang T'ai-tchen.

De précieuses fourrures les protègent contre le froid,
Et divers instruments musicaux caressent leurs oreilles.
Les invités se régalent avec du bouillon de sabots de chameau ;
Sur la table s'entassent les oranges parfumées et les mandarines dorées,
Dans cette maison pourpre se corrompent les viandes trop abondantes, s'aigrissent les vins,
Cependant que, dans les rues, des gens meurent de froid !
Hélas ! hélas ! la fortune et l'infortune se côtoient.
Saisi de tristesse, je ne peux pas en écrire davantage !
Je continue mon voyage : ma voiture tourne au nord vers les fleuves de King et de Wei [1].
Arrivé sur les rives, je change encore de direction.
Les eaux viennent de l'ouest,
Impétueuses, elles descendent de l'horizon. p.160
On dirait qu'elles sortent de la montagne Kong-t'ong [2].
Et qu'elles pourraient briser la Colonne Céleste [3].
Heureusement, elles n'ont pas encore emporté le pont, Mais comme il tremble et tient à peine !
A force d'attention, on y passe avec les bagages,
Le large fleuve paraît infranchissable.
Ma vieille épouse habite dans une ville étrangère [4]
Ma famille est séparée de moi par le vent et la neige.
Comment pourrais-je les délaisser plus longtemps ?
Là, du moins, nous partagerons la faim et la soif.
J'arrive. Au seuil de la maison, des sanglots.
Mon plus jeune fils est mort de faim !
Comment retiendrais-je mes pleurs ?
Même les voisins en sont émus.
Père, j'ai honte de ne pouvoir nourrir mes enfants,
C'est ainsi que je brise la vie de mon fils, à peine commencée !
Nul ne peut prévoir ce que sera la récolte automnale,
Et bien des chagrins imprévus frappent les misérables !
Je vis, c'est vrai, et j'évite les impôts sur les récoltes,
Mon nom ne figure pas sur le registre de recrutement [5].
Cependant je pense à mon triste passé,

---

[1] Dans la province de Chen-si. Le fleuve King se jette dans le fleuve Wei, au nord-est de Tch'ang-ngan.

[2] Montagne dans la province de Kan-sou.

[3] *Lie tseu* : « Kong Kong (ministre des Eaux au XXVIe siècle av. J.-C.), furieux (il conspira en vain dans la seconde moitié du XXVe siècle av. J.-C.), il cogna sa tête contre la montagne Pou-tcheou, brisa la Colonne Céleste (qui soutient le ciel) ». Ici, le poète veut dire simplement que l'eau est furieuse.

[4] Fong-sien où résidait la famille du poète.

[5] Il ne payait pas d'impôts parce qu'il n'avait pas de champs, et son nom ne figurait pas sur le registre de recrutement parce qu'il était fonctionnaire

Les simples sujets ont une sombre destinée.
Je pense aussi à ceux qui perdent leurs métiers,
A ceux qui sont envoyés aux combats de la frontière
Ma détresse est haute comme le sommet du Tchong-nan [1], et je
ne puis rompre l'interminable fil de mes pensées.

[1] Mont du Sud dont le sommet principal est au sud de Tch'ang-ngan.

Plainte au bord du fleuve.

p.161 Le vieux paysan de Chao-ling [1] étouffe ses sanglots.
Discrètement, il contourne les méandres du K'iu-kiang [2].
Là, des cadenas condamnent toutes les portes du Palais ;
Hélas ! pour qui verdoient encore les flexibles branches des saules pleureurs et ces jeunes joncs ?
Je me souviens du jour où les drapeaux, éblouissants comme l'arc-en-ciel [3], descendaient dans le Jardin du Sud.
Tout être, tout objet de ce jardin rayonnait.
La première dame [4] du palais Tchao-yang [5]
Accompagnait l'empereur dans la voiture impériale.
Devant eux, marchaient les Femmes de Talent [6], l'arc et le carquois suspendus au flanc.
Leurs montures étaient blanches et les mors précieux.
Soudain, l'une d'elles se renversa et visa le ciel.
Elle riait, une seule flèche transperça deux oiseaux.
Où sont donc maintenant ces prunelles brillantes et ces dents nacrées ?
Le sang souille l'âme qui ne reviendra jamais [7] !
L'eau du Wei [8] coule vers l'est, grand est le Mont de l'Epée [9]. p.162
Une fois séparés, le souverain et sa favorite ne se reverront plus !
L'émotion m'étreint, mes larmes mouillent ma veste.
Ah ! ont-ils une fin, ces flots, ces fleurs au bord du fleuve ?
Au crépuscule, les cavaliers barbares [10] soulèvent la poussière qui assombrit la ville ;
Je veux aller vers le sud, mais, dans ma rêverie sans fin, je me dirige vers le nord.

---

[1] Ou Plaine de Chao-ling, à quelque trente kilomètres su sud de Tch'ang-ngan. Tou Fou séjournait là, aussi prit-il le surnom de « Vieillard de Chao-ling ». Poème composé en 756.

[2] Étang célèbre aujourd'hui disparu, au sud-est de Tch'ang-ngan.

[3] Équipage de l'empereur.

[4] Yang T'ai-tchen (Kouei-fei), favorite.

[5] Palais des Han où trônait la célèbre Hirondelle Volante (Tchao Fei-yen) très belle et très puissante. Ici, le poète compare Yang T'ai-tchen à elle.

[6] Hauts fonctionnaires du quatrième rang dans le Palais. Ici, les sœurs de Yang T'ai-tchen.

[7] En 756, menacé par Ngan Lou-chan, l'empereur Hiuan tsong dut fuir de Tch'ang-ngan. Toute la famille de Yang T'ai-tchen l'accompagna. Tout en cheminant vers le Sseu-tch'ouan, les soldats réclamèrent la mort de tous les Yang considérés comme responsables des misères du peuple. Impuissant à les sauver, Hiuang tsong les laissa assassiner. Yang T'ai-tchen fut étranglée.

[8] Au bord duquel Yang T'ai-tchen mourut.

[9] Dans le Sseu-tchouan où se réfugia Hiuan tsong.

[10] Partisans de Ngan Lou-chan.

Village Kiang [1]

1.

Les nuages pourpres enflamment le couchant,
Le soleil descend au bord de l'horizon.
à la porte de la chaumière, gazouillent les oiselets.
Le voyageur revient du pays lointain.
Ma femme et mes enfants sont surpris de mon arrivée.
Revenus de leur émoi, ils essuient leurs larmes.
Pendant les troubles, on erre ainsi, çà et là,
Mon voeu de retourner vivant, est, par hasard, réalisé.
Les voisins grimpent sur le mur pour me voir,
Eux aussi soupirent avec nous.
La nuit avance. On veille à la lueur des bougies.
On s'assied face à face, on croit rêver.

2.

Agé, je me vois forcé de végéter
De retour dans ma famille, je n'ai guère de pensées joyeuses.
Mes enfants gâtés ne quittent plus mes genoux,
Ils craignent une nouvelle séparation.
Je me souviens qu'autrefois, pour chercher la fraîcheur,
Nous nous promenions, autour des arbres, au bord de l'étang.
Maintenant, siffle l'aquilon. p.163
Les souvenirs accablent mon coeur.
Heureusement, je sais que la récolte automnale est faite,
Et que du pressoir coule le vin nouveau.
Pour le moment, nous ne manquons de rien,
Contentons-nous dans notre vieillesse.

3.

La basse-cour pousse des cris confus,
Au moment où les coqs se battent, arrivent les visiteurs.
On chasse les adversaires. Quelques-uns se sauvent sur les branches des arbres ;
Alors, on entend frapper à la porte de la Chaumière :

---

[1] Dans la ville de Fou-tcheou (aujourd'hui Fou-hien, dans le Chen-si), où résidait le Poète. Poèmes composés en 757.

Quatre ou cinq vieillards viennent prendre de mes nouvelles.
Chacun apporte son présent.
Ils me versent plusieurs sortes de liqueurs.
— Vous excuserez leur médiocre qualité,
Car les champs sont abandonnés ;
La guerre et les massacres ne cessent pas,
Nos fils sont tous mobilisés pour les combats dans l'Est. »
— En votre honneur, je chante,
Je suis ému de votre aimable bonté ! »
A la fin de mon chant, je lève la tête vers le ciel et soupire ;
Aux quatre coins de la maison, les larmes coulent sur les visages.

J'ai rêvé de Li Po [1].

1.

Si nous séparait la mort, déjà diminuerait ma douleur,
Mais, séparés vivants, combien de fois mon coeur s'attriste !
Le climat de Kiang-ngan [2] est humide et malsain ;
Vous, exilé, ne me donnez plus de vos nouvelles.
Vous m'apparaissez dans mon rêve,
comme si vous répondiez à l'appel de ma pensée ;
Cependant, j'ai peur qu'elle ne soit pas l'âme d'un vivant !
L'incertitude et la longueur de la route font que subsiste mon doute.
Votre âme vient de la forêt d'érables [3] verdoyante et lointaine ;
Elle revient, alors qu'ici-bas tout retombe dans les ténèbres [4].
Vous qui êtes retenu dans des liens [5],
Comment pouvez-vous avoir des ailes et venir à moi ?
La lune inclinée argente ma chambre,
Il me semble qu'elle éclaire vraiment votre visage.
L'eau des fleuves est profonde, immenses sont les vagues.
Ami ! prenez garde aux monstres aquatiques !

2.

Les nuages flottants errent toute la journée [6] ;
Il y a longtemps que n'est pas revenu le voyageur.
Voilà trois nuits que je rêve de vous ;
Chaque fois, j'aperçois bien vos sentiments
Vous hésitez à me dire adieu.
Vous énumérez les obstacles de la route ;
De nombreuses tempêtes tournoient sur le lac et les fleuves,
Vous craignez que votre bateau ne périsse.
Au seuil de ma porte, vous passez votre main dans vos cheveux blancs
Comme si une tristesse profonde fendait votre coeur.
Hélas ! hélas ! les riches et les grands encombrent la capitale,
Seul cet homme est infortuné ; p.165

---

[1] Poème composé en 759.
[2] C'est-à-dire au sud du Fleuve Bleu.
[3] Li Po était à ce moment-là dans la ville de Wou-chan (province de Sseu-tch'ouan). Pour Li Po, voir p. 154, n. 5.
[4] Tou Fou était à T'ong-kou, dans le Kan-sou.
[5] Li Po était en disgrâce.
[6] Nuages flottants : ennemis de Li Po.

Comment peut-on croire à l'équité du Destin ?
Vous allez vieillir, éprouver des peines !
Après dix mille. cent mille automnes,
L'inutile immortalité sera votre compensation !

L'aquilon emporte le toit de ma « chaumière [1] ».

Dans le courant de la huitième lune, l'automne avance, l'aquilon gronde.
Il emporte trois couches de chaume de mon toit.
Elles s'envolent, passent le fleuve et s'éparpillent par tout ;
Les unes s'accrochent aux branches des arbres,
Les autres paraissent ensevelies dans l'eau.
Les gamins du village du sud, profitant de ma vieillesse affaiblie,
Ne se cachent pas d'être voleurs et bandits
Ils attrapent le chaume et l'emportent tranquillement dans la forêt de bambous.
Je les interpelle plusieurs fois, jusqu'à ce que mon gosier soit desséché ;
Ils refusent obstinément de m'entendre. Je rentre, épuisé, soupirant, mélancolique ;
Un moment après, le vent baisse, mais les nuages noircissent,
Le ciel plombé de l'automne se perd dans les ténèbres.
Les vieilles couvertures sont froides comme le fer,
Et les enfants, en se couchant, les déchirent.
La chaumière est percée. Autour du lit, il n'y a pas un endroit sec ;
La pluie fine comme des fils ne cesse pas de tomber.
Dans cette époque troublée, je ne dors guère,
Cette nuit humide me paraît interminable.
Que ne peut-on construire un large édifice contenant des milliers d'appartements
Pour loger et satisfaire les lettrés de l'univers ! p.166
Et que cet édifice soit solide comme la montagne contre la pluie et le vent !
Hélas ! quand apparaîtra-t-il donc devant mes yeux ? Si ce rêve se réalisait, je serais heureux
Même si ma chaumière était en ruine et si je mourais de froid !

TOU FOU (Tou Tseu-mei [2]).

[1] Poème composé en 761.

[2] 712-770. Sur Tou Fou, lire Sung-nien Hsu : Tou Fou, *poète classique chinois (Mercure de France,* 1er octobre 1929) ; *Les Maîtres et les disciples de Tou Fou (La Politique de Pékin,* 23 et 30 août 1930). Autres poèmes de Tou Fou, lire : *Quelques Poèmes de Tou Fou (La Politique de Pékin,* 15 mars, 5 et 10 avril, 31 mai, 7, 14 et 28 juin 1930).

Description de la Rivière Serpentante, pour inviter un ermite.

Aux quatre coins de la montagne, les pins se dressent, augustes ;
dans la montagne, les sources limpides sortent des grottes laiteuses.
La Rivière serpente dans le vallon,
avec ses eaux et la résine de ses pins les cultivateurs fertilisent les champs.
Les champs arrosés et fécondés y gagnent une grande richesse ;
le riz y pousse comme les joncs et, plus tard, ses grains sont longs et magnifiques.
Le bouillon de ce riz a la couleur de l'ivoire ;
avec ce riz on fabrique aussi une liqueur merveilleuse ;
cette liqueur, une fois réchauffée, répand l'arôme de la résine des pins.
Quel est donc l'âge de ce vieillard qui habite près de la rivière ?
Son fils aîné a des cheveux blancs, et ses petits-fils marient leur fille !
A ceux qui l'interrogent, il répond qu'il ne mange que le riz de ces champs nourris de la résine des pins,
ne connaît ni ordonnances ni remèdes.

Maintenant, je veux être ce vieillard de la rivière ;
Ne craignez pas, cher ami, l'ombre altière de la montagne et la solitude de l'endroit,
jadis, l'immortel Ko [1] a séjourné sur le mont Lou-feou [2].

YUAN KIE (Yuan Ts'e-chan [3]).

[1] Ko Hong, duc de Kouan-nei, sous le règne de Yuan ti (317-322), des Tsin, devint, dit-on, immortel.

[2] Mont célèbre par sa beauté dans la ville de Tseng-tch'eng (province de Kouang-tong).

[3] 723-772.

Au Sieu-wen [1], Che.

p.167 Mon ami, vous qui habitez à mille li de chez moi,
que notre rencontre ne soit pas le prélude d'une séparation !
Aujourd'hui, nous nous serrons les mains ici,
nous devrions être heureux et nous sommes tristes !
Je pense à notre séparation qui me semble d'hier ;
en peu de temps, de nombreuses années se sont enfuies.
Jadis, nous étions tous jeunes ;
maintenant, sur les tempes nos cheveux sont devenus blancs comme la soie.
Si nous ne nous étions pas appelés par nos noms,
peut-être ne nous serions-nous pas reconnus !
Presque tous nos amis d'autrefois détiennent des postes importants,
seuls vous et moi portons encore aujourd'hui une robe de coton.
Ce n'est pas que nous manquions de capacités,
mais le destin a fixé notre sort ainsi.
Vieux, il ne nous reste plus guère d'années pour parler des nouvelles séparations ;
et sans que je m'en aperçoive mes larmes tombent comme des perles !

CHEN TS'IEN-YUN [2].

[1] Sieou-wen : sorte de professeur.
[2] Contemporain de Yuan Kie : voir p. 160, n. 4.

Chanson de la tristesse.

A côté des routes, autour de la muraille de la cité,
les hommes d'aujourd'hui labourent les champs qui étaient les cimetières des anciens !
Et sur la plage de sable,
les habitations se sont élevées sur le lit du fleuve disparu !
Comme les gens d'autrefois, ceux d'aujourd'hui se plaignent des saisons rapides qui passent et se succèdent !
La brillante lune se mire dans l'étang somptueux ;
nonchalants et touffus, les nuages bleus traversent le ciel ;
je voudrais monter au firmament, mais il est haut ;
je voudrais franchir le fleuve, mais aucun pont n'existe ; p.168
je grimperais sur la montagne, mais les routes sont périlleuses ;
je puiserais l'eau du puits, mais celui-ci est si profond !
Ah ! comment celle qui habite seule dans le pays de Yue [1] et repose sur une couche de soie passera-t-elle cette soirée ?
Debout sur le sable, je ne vois que l'étendue des herbes verdoyantes !
L'hirondelle violette s'envole vers l'ouest, lui confierai-je un message ?
Et vous, nuages blancs, avez-vous rencontré la voyageuse qui vient me rejoindre ?

KOU HOUANG (Kou P'ou-wong [2]).

[1] Province actuelle de Tche-kiang.
[2] 725 ? - 815 ?

En automne, j'ai passé la nuit tout seul.

La lune au-dessus de la montagne brille comme une bougie,
De temps à autre, le vent ou le givre agite les branches de bambous.
A minuit, trompés par la lueur argentée, les oiseaux surpris gazouillent,
Tandis que derrière la fenêtre, seul, j'ai passé la nuit.

Nuit.

Où donc s'enfuit la lumière du jour ? Et d'où viennent les ténèbres ?
D'année en année, je m'affaiblis,
La fuite du temps m'emplit d'ang oisse et avance de moitié ma vieillesse !

WEI YIN-WOU (Wei Sou-tcheou [1]).

[1] 740-830.

A Tien-ting [1].

Les autres s'interpellent, leurs chevaux se succèdent ici ;
ce bruyant, cet impitoyable printemps m'afflige.
Heureusement, la malaria pénètre mes p.169 vieux os fatigués et s'y installe !
Depuis plusieurs jours, je ne mange plus et je marche avec peine ;
comment toi, Tien-ting, peux-tu me demander de te porter dans mes bras pour contempler les arbres tout en fleurs ?
Tu ne comprends donc pas que mes membres n'ont plus de force,
et pour m'imposer ton désir, voici que tu pleures : « hia hia » !
Tout à coup, tu grimpes sur une table et renverses mon encre ;
avec l'encre, tu taches mes livres, on dirait que tu y dessines des corbeaux,
mais moi, ton père, je t'aime, et ta mère t'adore aussi : certes, personne ne pense à te gronder,
au contraire, nous en rions et cela fait soupirer les gens.
Depuis la nuit dernière, j'ai vieilli et j'ai pilé le riz jusqu'à ce matin ; je n'arrive pas à terminer ce travail :
déjà le soleil monte, j'ai bu seulement une tasse de thé.
Mes forces diminuent, mes cheveux vont blanchir :
hé ! j'espère que Tien-ting n'en voudra pas à son vieux père !

LOU T'ONG [2].

[1] Le poète avait deux fils : Pao-souen et Tien-ting.
[2] Mort en 835 ap. J.-C.

Chanson d'un fils voyageur.

La tendre mère saisit son fils
Et confectionne une robe pour son fils qui va s'en aller.
Peu avant son départ, elle coud encore minutieusement,
Car elle craint qu'il ne tarde à revenir.
Hélas ! qui dit que le coeur d'une herbe
Pourra répondre aux bienfaits du triple printemps [1] ?

MENG KIAO (Meng Tong ye [2]).

---

[1] Les Chinois divisaient le printemps en trois parties : meng-tch'ouen qui correspondait à la première lune (février ou mars) ; tch'ong-tch'ouen, à la deuxième lune (mars ou avril), et enfin ki-tch'ouen, à la troisième lune (avril ou mai) : ce sont les « san tch'ouen », ou trois printemps. Ici, le printemps symbolise la mère, et l'herbe, le fils.
[2] 751-814.

Chant d'une femme fidèle.

(Au seu-k'ong de Tong-p'ing, Li Che-tao [1].)

p.170 Vous savez que je suis mariée,
Vous m'offrez quand même deux perles brillantes.
Touchée par votre délicat amour,
Je les suspends sur ma veste de soie rouge.
J'habite des hauts pavillons et des jardins infinis ;
Mon mari, lance en main, remplit son service dans le Palais de Clarté [2].
Je comprends bien que vos intentions sont aussi lumineuses que le soleil et la lune,
Mais j'ai juré à mon mari de vivre et mourir avec lui !
Alors, larmes aux yeux, je vous rends vos perles brillantes :
Hélas ! pourquoi ne vous ai-je pas rencontré au temps où j'étais jeune fille ?

TCHANG TSI (Tchang Wen-tch'ang [3]).

---

[1] Li Che-tao était un puissant gouverneur militaire et pensait à la rébellion. Ebloui par le renom du poète, il invita ce dernier à faire partie de sa suite. Le poète, pour refuser, composa ce poème.

[2] Son mari fait partie de la garde impériale.

[3] 765 ? - 830 ?

En marchant sur le givre.

Oh ! père, ton fils a froid !
Oh ! père, ton fils a faim !
J'ai mérité le fouet,
mais pourquoi me chasses-tu ?
J'erre en pleine campagne,
où je dors et me réfugie.
Aucune parole humaine autour de moi ;
avec qui pourrais-je m'expliquer ?
Froid : avec quoi me couvrirais-je ?
Faim : que mangerais-je ?
Ton fils erre dans la campagne,
il marche pieds nus sur le givre.
Hélas ! je ne suis pas né comme les autres fils
que leurs mères chérissent ;
seul, je n'ai plus de tendre mère,
comment ne serais-je pas attristé ?

L'eau du fleuve.

p.171 L'e au du fleuve passe silencieuse.
Je ne ressemble pas à cette eau qui coule à l'est ;
j'ai un neveu or phelin qui séjourne là-bas, près de la tuer.
Depuis trois ans, je ne l'ai pas revu,
ceci m'inquiète !
Oui, jour et jour, nuit et nuit,
trois ans ont 'passé et je ne t'ai pas revu :
mon inquiétude pour toi blanchit mes cheveux avant la vieillesse !

Les rochers de la montagne.

Énormes et nombreux, les rochers de la montagne rétrécissent les sentiers.
Au crépuscule doré, j'arrive au temple d'où s'envo lent les chauves-souris.
Je monte dans la salle principale, je m'assieds sur le per ron ; la pluie vient de cesser,
les palmiers étalent leurs larges feuilles et les gardénias sont épanouis.
Le bonze vante la beauté d'un portrait du Bouddha sur un mur antique,
à la lueur d'une lampe, je contemple la muraille.
Le bonze fait mon lit, secoue la nappe et fait bouillir le riz ;
ce repas rustique suffit à calmer ma faim.
Dans la nuit avancée, silencieuse, je me couche tranquille, sans être dérangé par les insectes ;
du haut de la colline, la lune épanche sur moi ses rayons.
Le lendemain matin, je sors seul, je marche sur un terrain sans route ;
tantôt j'avance ou reviens sur mes pas, tantôt je grimpe ou descends, j'ai tout le paysage sous mes yeux.
Couverte de fleurs, la montagne flamboie, les cascades limpides sont teintées de bleu tendre : les couleurs se juxtaposent et s'harmonisent ;
souvent, je rencontre des pins et des chênes au vaste fût circulaire.
Pour franchir les cascades, je pose mes pieds nus sur les cailloux,
l'eau bondissante chante et la brise tiède se glisse dans l'ouverture de ma veste.
Quel bonheur ce serait de passer ainsi toute une vie !
Pourquoi donc s'incliner devant les autres hommes et les suivre ?
Eh ! que ne sommes-nous deux ou trois p.172 compagnons,
nous resterions ici jusqu'à la vieillesse sans parler du retour !

HAN YU (Han Tou-tche [1]).

[1] 768-824.

En compagnie, je bois du vin tout en contemplant les pivoines.

Aujourd'hui, je bois devant les fleurs,
Je viderais bien plusieurs coupes et me laisserais griser,
Cependant je crains d'entendre les fleurs me dire :
« Nous ne nous épanouissons pas pour les vieillards ! »

LIEOU YU-SI (Lieou Mong-te [1]).

---

[1] 772-842.

Chant des regrets sans fin [1].

L'empereur des Han [2] aimait les belles,
il pensait à celle qui, par sa beauté suprême, pourrait bouleverser le pays ;
depuis son couronnement, il la cherchait en vain.
Dans la famille Yang [3], une jeune fille grandit ;
élevée dans le gynécée, personne ne la voyait.
Mais, possédant une grâce accordée par le ciel, elle ne pouvait rester longtemps ignorée.
Un jour, elle fut choisie [4] pour demeurer aux côtés du souverain.
Quand elle promenait ses regards avec un sourire, cent séductions baissaient ;
dès lors, les rouges et les fards des Six Palais [5] perdirent leur éclat.
Au frais printemps, elle fut autorisée à se baigner dans l'Étang Houa-ts'ing [6] ;
avec l'eau tiède et claire p.173 de la source, elle lava sa peau lisse comme la glace.
Les suivantes la soutenaient, flexible et lasse ;
c'est la première fois qu'elle reçut les faveurs impé riales.
Au-dessus de son visage de fleur, les bandeaux de ses cheveux. relevés en forme de nuage, étaient ornés de pou-yao d'or [7] ;
sous la tiède moustiquaire, brodée de fleurs de lotus, elle dormait pendant les nuits printanières.
Mais les nuits étaient trop courtes et le soleil se levait trop tôt,
alors l'em pereur ne donna plus d'audiences matinales.
Les plaisirs, les festins ne lui laissaient aucun loisir ;
jour et nuit, pour elle seule, les amusements et la joie ne s'interrompaient jamais,

---

[1] Poème composé en 806.

[2] Il s'agit en réalité de l'empereur Hiuan tsong, des T'ang. Par respect, le poète le désigne sous un autre nom.

[3] Favorite de Hiuan tsong. Yang T'ai -tchen (710-756), native de Yun-lo (ville annulée depuis et dont l'emplacement est à l'ouest de la ville actuelle Mi -tche, dans la province de Chen-si), fut élevée par son oncle.

[4] Elle était la seconde épouse d'un pri nce impérial, Cheou ; en 736, l'empereur Hiuan tsong, désolé de la mort d'une favorite, la choisit pour remplacer la défunte.

[5] Les épouses de l'empereur se partageaient six palais. L'impératrice occupait à elle seule un palais, le premier.

[6] Étang célèbre dont la source souterraine est naturellement tiède. Il était situé dans le palais qui porte le même nom, sur le mont Li, au sud-est de la ville de Ling-t'ong, dans le Chen -si.

[7] Sorte d'épingle d'or au bout de laquelle pend une petite pendeloque en perle ou en pierre précieuse. A chaque pas (pou), cette pendeloque balance (yao), d'où vient le nom.

et les jours printaniers se succédaient.
Dans les Palais de l'Arrière [1] vivaient trois mille jolies femmes,
et les trois mille faveurs impériales se reportaient maintenant sur un seul corps.
A l'intérieur de la Maison d'Or, câline, elle terminait sa toilette, et attendait la nuit ;
ou bien, dans le Pavillon de Jade [2], s'achevaient des festins, dont la griserie s'accordait à l'ivresse du printemps.
Ses soeurs et ses frères [3] occupaient tous de hautes fonctions ;
oh ! que de gloire éclatante brillait dans la famille !
A la suite de cette merveilleuse histoire, les parents, dans le monde entier, préférèrent la naissance des filles à celle des garçons.
Au mont Li, le faîte du palais perçait les nuages bleuâtres ;
la musique féerique s'envolait du palais et se répandait de toutes parts.
Elle chantait et dansait doucement ; les instruments ralentissaient alors le rythme ;
le souverain la contemplait toute la journée, sans pouvoir s'en rassasier.

p.174 Mais voici que le roulement des tambours militaires de Yu-yang [4] fait trembler le sol.
Il coupe net le Chant de la Jupe diaprée et de la Robe en plume [5].
La fumée et la poussière s'élèvent aux neuf portes [6] de l'enceinte ;
mille, dix mille voitures s'enfuient vers le sud-ouest.
Les drapeaux impériaux ornés de plumes de martin-pêcheur flottent, puis s'immobilisent ;
on n'a marché qu'une centaine de li à l'ouest de la Capitale.
Soudain, les six légions de la Garde s'insurgent et ne veulent plus avancer.

---

[1] Nom général pour les six palais ; voir p. 172, n. 7.

[2] Maison d'Or et Pavillon de Jade c.-à-d. maison ou pavillon luxueusement ornés d'or ou de jade.

[3] En 742, Yang T'ai-tchen reçut le grade de Précieuse seconde épouse impériale (Kouei-fei). A la suite de cette nomination, l'empereur anoblit en même temps le père de la favorite (déjà mort), son oncle, ses cousins, dont Yang Kouo-tsong (les Chinois appellent couramment les cousins :frères) et ses trois sœurs.

[4] Département des T'ang comprenant les régions actuelles de K'ien-hien et de P'ing-ho, dans King-chao (Ho-pei, ancien Tche-li). Département tombé dans les mains du rebelle Ngan Lou-chan.

[5] Chant originaire du pays de Si-liang (401-420), dont l'emplacement est la ville actuelle de Touen-houang, dans le Kan-sou. Ce chant fut transmis par un certain gouverneur militaire chinois Yang King-chou à l'empereur Hiuan tsong, qui embellit les paroles.

[6] Dans l'antiquité, la muraille qui encerclait les palais des souverains devait avoir neuf portes.

Alors, dans une salle, la belle aux sourcils de papillon périt au milieu des cavaliers [1].
Ses ornements en forme de fleurs jonchent le sol et nul ne les ramasse,
nul ne ramasse non plus son moineau d'or [2] orné de plumes de rnartin-pêcheur et son épingle à cheveux en jade.
L'empereur, cachant son visage, n'a pu la sauver.
Il tourne la tête regarde encore ; ses larmes coulent avec du sang.
Partout s'éparpille la poussière jaune et le vent siffle.
Par des sentiers grimpants et raides, on arrive au Port de l'Epée [3].
Au pied du Mont des Sourcils [4], peu de personnes passent ;
là, le p.175 soleil pâlit et les drapeaux de la Cour n'ont plus d'é - clat.
Au pays de Chou [5] le fleuve est limpide et la montagne bleue ;
mais quelle détresse accable nuit et jour le Maître sacré !
De son palais provisoire, il regarde les tristes lueurs de la lune,
et dans la nuit pluvieuse, les tintements lointains des clochettes déchirent ses entrailles.

La voûte céleste tourne, les jours passent, le char du Dragon revient.
Arrivé à l'endroit sinistre, le souverain ne peut plus avancer :
car dans le sol et dans la boue, au pied du canton Ma-wei,
il ne retrouve plus le visage de jade, la place est maintenant vide.
Le souverain et les courtisans se regardent et les larmes humectent leurs habits.
Vers l'est, vers la porte de la Capitale, on laisse avancer les chevaux.
Voici le retour,
les palais, les étangs n'ont pas changé :

---

[1] Le 9 de la sixième lune, (juillet ou août), en 756, l'armée rebelle de Ngan Lou-chan pénétra dans le Fort T'ong (dans la province de Chen-si) ; le 12 de la même lune, Hiuan tsong s'enfuit précipitamment de la capitale Tch'ang-ngan (dans le Chen-si) pour se réfugier dans le Sseu-tch'ouan. La famille Yang accompagnait le souverain. Une fois arrivés au canton de Ma-wei (à l'ouest de la ville actuelle de Hing-p'ing, dans le Chen-si), les soldats des six légions de la Garde, fatigués et affamés, tuèrent le premier ministre de Droite, Yang Kouo-tsong, qu'ils considéraient comme traître au pays. Non satisfaits, ils réclamèrent la mort de tous les Yang, par conséquent aussi celle de Yang T'ai-tchen. Impuissant et menacé, Hiuan tsong s'inclina ; la favorite fut étranglée.

[2] Ornement de coiffure des femmes

[3] Le Port de l'Épée se place entre deux monts : Grand et Petit Mont de l'Épée, au nord de la ville de Kien-ko, dans le Sseu-tch'ouan.

[4] Au sud-ouest de Ngo-mei dans le Sseu-tch'ouan.

[5] Ancien royaume (221-264), nom donné à la province de Sseu-tch'ouan.

les lotus fleurissent dans l'étang T'ai -yi, les saules prospèrent dans le palais Wei-yang [1].
Hélas ! les fleurs de lotus ressemblent à son visage, les branches longues et flexibles du saule à ses sourcils ;
où donc est-elle ? Et comment peut-on retenir ses larmes devant ces fleurs et ces branches ?
Le vent printanier souffle, les fleurs éclosent sur les pêchers et les poiriers ; puis vient la pluie d'arrière-saison, les feuilles tombent des sterculiers.
Dans le Palais de l'Ouest [2] et dans le Palais du Sud [3], pullulent les herbes d'automne ;
les feuilles rousses jonchent les perrons qu'on ne balaye plus.
Les musiciens de la Cour ont tous de nouveaux cheveux blancs.
Dans la Chambre de Poivre [4], vieillissent les eunuques et les servantes.
Le soir, les lucioles voltigent, le souverain pense tristement dans son palais ;
il mouche p.176 la lampe solitaire jusqu'à ce que la mèche soit consumée,
le sommeil sur lui ne s'étend pas encore !
Lentement, lentement, cloches et tambours divisent la longue nuit qui commence ;
puis vaguement, faiblement, l'aurore approche.
Un épais givre s'abat sur le toit gelé qui jadis abritait deux sarcelles [5],
et maintenant, qui va partager avec le souverain la froide couche brodée de martins-pêcheurs ?
L'un vivant, l'autre morte, voilà un an que leur séparation interminable s'est faite,
et jamais l'âme de sa bien-aimée n'est apparue dans ses rêves !

Or, à Ling-kong [6], un prêtre taoïste, expert dans l'art magique,
se fait fort d'évoquer les esprits des morts, grâce à sa pénétrante foi ;
touché par la mélancolie passionnée de l'empereur, il s'engage à faire d'ardentes recherches.

---

[1] Étang T'ai-yi, au nord du palais Wei-yang. Ce dernier est situé au sud-ouest de Tch'ang-ngan.
[2] Au nord de Tch'ang-ngan.
[3] Palais au nord-ouest de Tch'ang-ngan.
[4] Chambre de l'impératrice. Les murs étaient peints avec de la poudre de poivre, dans le palais Wei-yang. Le poivre, ayant de nombreux grains, est le symbole de la fécondité.
[5] Hiuan tsong et Yang T'ai-tchen. Les sarcelles vivent toujours par couple ; symbole d'amour.
[6] Ville actuelle de Kong-lai, dans le Sseu-tch'ouan.

Il s'élève dans le vide, prend le vent pour monture et s'avance, tel l'éclair.
Il monte au ciel, descend aux enfers, cherche partout.
Mais en haut jusqu'à l'azur clair, en bas jusqu'aux Sources Jaunes [1], nulle part, il ne la retrouve.
Soudain, il apprend qu'un Mont des Immortels entouré par les océans,
haut, lointain, repose dans le Néant :
là, tours et palais merveilleux s'élèvent au coeur des nuages diaprés,
là, résident les belles et nombreuses déesses ; l'une d'elles s'appelle T'ai-tchen,
la neige égale à peine sa blancheur et la fleur sa beauté.
Par Siao-yu [2] et par Chouang-tcheng, il se fait annoncer.
Il va. Devant le pavillon occidental, il frappe avec le battant de jade le portique d'or.
T'ai-tchen s'éveille en sursaut derrière la moustiquaire des Neuf fleurs ;
elle apprend l'arrivée du messager de l'empereur des Han.
Vite, elle repousse l'oreiller, quitte le lit et s'habille ;
elle marche, rapide, en écartant les rideaux de perles et les paravents d'argent.
Ses cheveux de nuages glissent de côté et révèlent le p.177 récent sommeil ;
elle n'assure même pas sur sa tête son chapeau de fleurs et descend dans la salle.
Ses larges manches flottent au gré de la brise,
comme si elle exécutait encore la danse qu'accompagnait le *Chant de la Jupe diaprée et de Robe en plume*.
Silencieuse, attristée, elle pleure, et ses larmes inondent le sol ;
elle est pareille à la branche d'amandiers fleurie perlée de la pluie printanière.
Amoureuse, elle retient ses larmes et remercie l'empereur ;
depuis leur séparation, elle n'a revu son visage ni entendu sa voix.
Maintenant, hélas ! l'amour est éteint pour le palais Tchao-yang [3],
elle doit éternellement loger dans le palais de P'ong-lai [4].
Elle baisse la tête, regarde le monde terrestre,
elle ne voit pas la capitale Tch'ang-ngan noyée dans le brouillard et la poussière.

---

[1] Azur Clair, monde céleste ; Sources Jaunes, royaume des Morts.
[2] Siao-yu et (Tong) Chouang-tch'eng, deux servantes-fées.
[3] Construit par Wou ti, des Han (son règne : 140-87).
[4] Ou palais Ta-ming (Grande Clarté), à l'est da Tch'ang-ngan.

Pour exprimer son profond amour, elle prend ses anciens objets :
une boîte à bijoux incrustée et une épingle d'or,
elle les donne au messager pour qu'il les emporte.
De l'épingle, elle garde une branche, et de la boîte, une moitié ;
de l'épingle, elle partage l'or ; de la boîte, les incrustations.
Elle fait dire à son amant que leur coeur soit ferme comme l'or et ces précieux ornements
et l'assure qu'ils se rencontreront un jour, soit dans le monde, soit aux cieux.
Avant de se séparer, elle lui répète encore ses messages d'amour,
parmi lesquels figure un serment, connu de leurs deux coeurs :
au septième jour de la septième lune, au palais de la Longévité [1],
vers le milieu de la nuit silencieuse, ils murmurèrent :
« Au ciel, nous voulons être deux oiseaux qui volent ensemble ;
sur la terre deux racines qui s'entre-croisent ! »
Hélas ! le ciel et la terre mourront,
tandis que ces regrets seront éternels.

[1] Achevé dans le cours de la dixième lune (novembre ou décembre) de 742 par Hiuan tsong, dans le palais Houa-ts'ing, voir p. 172, n. 8.

La femme de Chang-yang [1].

(Lamentation sur les femmes délaissées.)

p.178 La femme de Chan-yang ! La femme de Chang-yang !
Son visage rose s'assombrit, vieillit, ses cheveux viennent de blanchir !
Les eunuques, habillés en vert, gardent les portes du palais.
Depuis son entrée dans le Chang-yang, que de printemps se sont enfuis déjà !
Vers la fin du règne de Hiuan tsong [2], elle fut choisie pour entrer dans le palais,
elle avait alors seize ans, elle en a maintenant soixante !
En même temps qu'elle, une centaine de jeunes filles furent choisies ;
toutes sont mortes ; seule, elle survit !
« Je me souviens, pense-t-elle, du jour où je me séparai tristement de mes parents,
qui m'aidèrent à entrer dans le palanquin et me recommandèrent de ne pas pleurer ;
ils dirent : « Une fois entrée dans le palais, tu recevras aussitôt la faveur céleste.
Mon visage était alors pareil à la fleur de lotus et ma poitrine comme le jade ;
je n'ai pas eu le temps de rencontrer le souverain,
déjà, la favorite Yang [3], jalouse, me lançait de loin des regards mécontents.
Secrètement, elle ordonna aux eunuques de me conduire au palais Chang-yang ;
depuis, j'ai passé toute une vie dans une chambre vide !
Loger dans une chambre vide !
Que la nuit est longue !
Pendant l'interminable nuit, je ne pouvais pas dormir et l'au - rore ne venait pas.
La faible lueur de la lampe projetait sur les murs des ombres,
et la pluie, dans les ténèbres, bruissait et tambourinait contre la fenêtre.
Quand, au printemps, le soleil se lève tard, assise, solitaire, j'attendais impatiemment l'arrivée du soir.
Je m'ennuyais d'entendre les chants répétés des loriots du palais ;

---

[1] Poème composé en 809. Le palais de Chang-yang était dans la ville de Lo-yang (Ho-nan), alors Capitale Orientale dos T'ang.

[2] Vers 756.

[3] Yang T'ai -tchen ; voir p. 172, n. 5 et 6 ; p. .173, n. 4 ; p. 174 ; n. 4.

et, vieille, je prends garde à p.179 ne pas jalouser les couples d'hirondelles ;
mais le départ des loriots et des hirondelles amène souvent un silence effroyable !
Le printemps et l'automne se succèdent, je ne compte plus les années.
Du palais profond, je ne peux que contempler la lune brillante.
Je me promène dans la cour de long en large, je fais quatre ou cinq cents tours.
Je suis aujourd'hui la plus vieille femme du palais ;
de loin, l'empereur m'a nommée Chang-che [1].
Le bout de mes souliers est pointu, ma. robe collante ;
dessinés au noir et, au bleu, mes sourcils sont lins et longs :
heureusement les personnes étrangères au palais ne me voient pas ; elles se moqueraient de moi ;
pourtant, c'était la mode vers la fin de Tien-pao [2] !
Hélas ! la femme de Chang-yang !
Innombrables sont ses peines !
Malheureuse dans sa jeunesse,
malheureuse dans sa vieillesse ;
que dites-vous sur le malheur de sa jeunesse et sur celui de sa vieillesse ?
Ne connaissez-vous pas le poème déjà ancien de Liu Chang [3],
et n'entendez-vous pas, aujourd'hui, le chant de la femme de Chang-yang ?

---

[1] D'abord ministre de la Cour ; ici, le grade du palais pour les femmes ; il équivalait à celui de ministre.

[2] Les années de T'ien-pao : 749-756, sous le règne de Hiuan tsong.

[3] En 755, Hiuan tsong ordonna secrètement de recruter les jolies femmes. Liu Chang offrit nu souverain un *Fou* (genre poétique) *des jolies femmes* pour le déconseiller.

Le vieillard mutilé de Sin-fong [1].
(Déconseillons les expéditions aux frontières.)

Le vieillard de Sin-fong est âgé de quatre-vingt-huit ans.
Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe sont blancs comme la neige.
Soutenu par son arrière-petit-fils, il s'avance vers une boutique.
Son bras gauche est appuyé sur l'enfant, l'autre est brisé.
Je lui demande depuis combien de temps son bras est mutilé
et à la suite de quelle mésaventure.
« Je p.180 suis, répond-il, natif de Sin-fong ;
né sous le merveilleux règne de la paix,
j'écoutais fréquemment les chants et la musique des artistes de Li yuan [2]
et je ne connaissais ni les drapeaux guerriers, ni les armes.
Mais, hélas ! pendant les années de T'ien-pao [3], l'État recruta des masses de soldats.
Dans chaque famille, sur trois hommes, l'un d'eux dut répondre à l'appel.
Où donc envoya-t-on ces recrues ?
Dans la cinquième lune, elles partirent pour le lointain Yun-nan [4].
J'ai entendu dire qu'au Yun-nan serpente la rivière Liu [5]
d'où s'élèvent les brouillards meurtriers à l'époque où les fleurs de poivrier se fanent.
La grande armée franchit à pied cette rivière dont l'eau est tiède,
elle ne l'avait pas encore traversée que déjà deux ou trois soldats moururent.
Au nord et au sud des villages, les sanglots retentirent.
Les fils quittèrent leurs parents, et les maris leur femme ;
tous dirent : « Jadis, comme à présent, de tous ceux qui sont partis combattre les barbares
aucun n'est revenu ! »
A cette époque, votre vieillard était âgé de vingt-quatre ans,
mon nom fut désigné par le ministre.
Profilant que la nuit s'avançait, sans oser le dire à personne,

---

[1] Poème composé en 809. Sin-fong était au nord-est de la ville atnelle de Liug-t'ong (Chen-si).

[2] Ou Jardins des Poiriers, sorte de conservatoire, fondé et dirigé par Hiuan tsong.

[3] Voir p. 179, n. 2.

[4] Sous les T'ang, le Yun-nan comprenait non seulement Ie Yun-nan actuel, mais aussi une partie du Sseu-tchouan.

[5] Elle prend sa source au pied du mont Che-ping et pénètre dans la ville d'A-mi (dans le Yun-nan).

je brisai mon bras avec une grosse pierre ;
puis, je me présentai.
Comme je ne pouvais ni tendre un arc, ni tenir le drapeau,
on m'épargna.
Ce n'est pas sans douleur que je brisai l'os de mon bras et tordis mes muscles,
mais je ne pensais qu'à me retirer dans mon village.
Soixante ans se sont écoulés depuis.
J'ai un membre mutilé, mais mon corps est intact.
Pendant les nuits orageuses ou froides,
je souffre toute la nuit de mon ancienne blessure ;
bien que je passe des nuits à souffrir,
je ne regrette aucunement mon acte !
Vieux, je suis content de survivre !
p.181 Autrement, je serais parti, et au bord de la rivière Liu,
mort, mon âme se serait envolée et mes os n'auraient jamais été recueillis ;
au Yun-nan, je serais devenu un esprit qui regrette éternellement son pays natal ;
sur la tombe de dix mille personnes, je pleurerais sans fin !

Hélas ! la réponse du vieillard,
écoutez-la bien, retenez-la !
Ne savez-vous pas que, pendant les années K'ai-yuan [1],
pour éviter les guerres trop fréquentes,
le premier ministre Song [2] ne récompensait pas les victoires remportées aux frontières ?
Ne savez-vous pas, qu'au contraire, pendant les années T'ien-pao, le premier ministre Yang Kouo-tsong [3],
voulant acheter gloire et faveurs, excitait les combats aux frontières ?
Les exploits n'aboutirent à rien, mais la haine augmenta dans le peuple ;
demandez plutôt ce que pense le vieux mutilé de Sin-fong !

---

[1] 713-741.

[2] De peur que le jeune souverain, Hiuan tsong, ne prit goût à la guerre, Song King, homme d'État éminent, récompensa plutôt mal le général Ho Ling-ts'iuen qui avait été un grand chef turc

[3] Cousin de Yang T'ai-tchen, premier ministre de Droite depuis 752.

Au cours de ma maladie, je pleure la perte de ma petite Kin-louan [1].

Lorsque j'étais malade, je ne prévoyais pas que je pleurerais ta perte cruelle !
Surpris, je sursautai sur mon lit et me levai ;
Soutenu par les autres, devant la lampe, je te vis, hélas ! morte ! Oui, je le sais, avoir des filles, c'est peut-être avoir des ennuis ;
Mais puisque je n'ai pas de garçons, je ne pouvais pas ne pas t'aimer.
Tu étais souffrante seulement depuis dix jours,
Et la maladie emporta vite toutes les peines que nous avons eues pour t'élever !
Les larmes maternelles tombent avec des sanglots ;
p.182 Notre détresse s'aggrave en voyant tes objets
Ta petite robe est encore pendue,
Et le reste des remèdes est encore près de ta chère tête ! ...
Nous accompagnons ton petit cercueil en dehors du village ;
Nous le regardons recouvrir de terre.
Ne dis pas que de ta tombe à notre maison, seuls trois li nous séparent,
Notre séparation est désormais l'éternité !

[1]

Trois poèmes à Wei-tche [1].

1.

De Kiang-tcheou [2], je dirigerai mes regards vers T'ong-tcheou [3] ;
nous serons l'un à la limite de la voûte céleste, l'autre à la fin de la terre.
Entre nous, se dressent des montagnes hautes de dix mille chang [4],
et les fleuves longs de mille li serpentent.
De plus, les brouillards s'élèvent de temps à autre,
l'oiseau même ne saurait couvrir cette distance :
hélas ! ces barrières millénaires
ne sont pas que pour nous des obstacles !
Vous, vous venez d'arriver à T'ong-tcheou,
votre mélancolie se mêle à la tristesse ;
et moi, qui vais à Kiang-tcheou,
n'ai pas encore terminé mon long voyage.
Le chemin parcouru s'étend de jour en jour
et les nouvelles entre vous et moi deviennent de plus en plus rares.
Je voudrais confier an vent mes sentiments pour vous,
mais la route est trop longue, il ne pourrait vous apporter ma voix.
Si nous vivons, nous nous rencontrerons encore ; si la mort nous frappe, notre séparation sera éternelle !

2.

p.183 Jadis, quand vous voyagiez à Siang-yang [5],
j'habitais à Tch'ang-ngan ;
aujourd'hui, vous êtes à T'ong-tcheou,
je passe à Siang-yang.
Une muraille ronde de neuf li entoure la ville,
ses tours et ses créneaux se confondent avec les arbres et les nuages.

[1] Poème composé en 815. Yuan Wei-tche, alias Yuan Tien (voir poème suivant, p. 183).
[2] Nom d'un département dont le chef-lieu était la ville de Tsin-yang (Kiang-si).
[3] Nom d'un département, aujourd'hui la ville T'a, dans la province de Sseu-tch'ouan.
[4] Un chang est égal à un peu plus de 3 m., chiffre donné sous réserve.
[5] Ville dans le Hou-pei.

Je les regarde et j'hésite un moment de les quitter,
car c'est l'endroit que v ous avez visité.
Les rivières se croisent, les herbes et les roseaux pullulent sur leurs rives ;
parmi toutes ces rivières, il en est une qui conduit à Tsin-yang [1] ;
je vais la suivre et je penserai doublement à vous ;
je n'ai ni parents, ni connaissance s dans le Kiang-si !

3.

Je suis déjà loin de mon pays natal,
je suis content de voir des choses qui nous ressemblent ;
comment puis-je trouver cette comparaison ?
Je m'as sieds au bord du, fleuve et songe à vous.
Nous sommes des nuées qui, une fois sorties des monts et des fleuves, forment les nuages,
mais l'aquilon les divise ;
séparées en deux, elles flottent solitaires.
Cependant le moment viendra où cessera le vent.,
les nuages solitaires pourront s'unir ;
aussi prenons soin de notre corps et de notre âme,
soit que la fortune nous sourie, soit que l'infortune nous accable !

PO KIU-YI (Po Lo-tien [2]).

[1] Cf. p. 182, n. 2.
[2] 772-846. Sur ce poète, lire Sung-nien Hsu : Po kiu-yi, *poète de la dynastie des T'ang (La Politique de Pékin,* 19 et 26 juillet, 2 et 9 août 1930).

Chanson du palais Lien-tch'ang [1].

Les bambous remplissent le palais Lien-tch'ang ;
abandonnés depuis des années et devenus touffus, ils paraissent liés ensemble.
Au-dessus des murs, p.184 secoués par le vent, les pêchers aux mille feuilles laissent choir pèle-mêle leurs fleurs éclatantes.
Devant moi, un vieillard, voisin du palais, pleure et me dit :
« Dans ma jeunesse, je servis un repas aux souverains, ainsi je pénétrai dans le palais.
Je me souviens : l'Empereur Père [2] est dans le haut pavillon *En espérant l'arrivée des Immortels*,
à côté de lui, T'ai-tchen [3] s'appuie sur la balustrade.
L'étage supérieur et l'entresol sont ornés de perles et de pierres précieuses
dont l'éclat miroite et hallucine l'univers.
Maintenant, il me semble que j'ai rêvé,
je n'ai même pas le temps de raconter minutieusement les anecdotes du palais !
Quand à peine cent six jours séparent du *Jour du repas froid* [4],
les arbres verdoient tellement dans le palais que la fumée des habitations se perd dans leur feuillage sans laisser de trace.
A minuit, au moment où la lune monte au sein du firmament, les instruments à cordes vibrent ;
un p'i p'a [5] dans la main, le vieillard Ho arrive : aussitôt le silence l'entoure et, seule, sa musique domine l'espace.
Souvent, par ordre impérial, Li-che [6] va chercher Nien-nou ;
celle-ci partage secrètement sa couche avec de jeunes amants.
Vite retrouvée et pressée par d'autres messagers,
elle bénéficie de la faveur impériale qui lui permet de brûler des torches pour s'éclairer sur les routes célestes.
Arrachée du lit de soie rouge, les yeux pleins d'ivresse amoureuse,
elle arrange un peu ses cheveux coiffés en forme de nuages et refait, sans tarder, sa toilette ;

---

[1] Palais construit par Kao tsong (mort en 683), des T'ang. Il était situé à l'ouest de Ni-yang, dans le Ho-nan.

[2] Ici, Hiuan tsong.

[3] Voir Po Kiu-yi : *Chant des regrets sans fin*, p. 172, n. 5 et 6 ; p. 173, n. 4 ; p. 174, n. 4.

[4] Le Jour du repas froid (han che) est la veille de celui de Ts'ing-ming (Jour du pur éclat) ; ce dernier se célèbre le 5 ou le 6 avril.

[5] P'i p'a, sorte de guitare.

[6] Kao Li-che, eunuque très en faveur.

puis elle s'élève aux neuf cieux [1] et chante ;
avec la flûte, Eul che wou lang [2] l'accompagne.
D'abord, elle exécute timidement les airs de Liang-tcheou [3],
puis, les uns après les autres, ceux du pays de Kieou-tseu [4].
En dehors du palais, Li Mou [5] imite ces airs avec la flûte,
en cachette, il note ainsi quelques nouvelles compositions.
Le lendemain, à l'aurore, l'équipage impérial quitte le palais des loisirs ;
le peuple, massé sur la route, danse et chante.
Les troupes des dignitaires cèdent le passage aux prince K'i et Sie [6], et les chars des Dames Yang, belles-soeurs de l'Empereur, passent rapides, rivalisant avec le vent.

« A la dixième lune de l'année suivante [7], les rebelles occupent la capitale de l'Est ;
les avenues impériales existent toujours, mais le traître Lou-chan y passe.
Il contraint le peuple à le servir et à lui fournir tout ce qu'il demande : personne n'ose se soustraire à cet ordre ;
dix mille familles [8] se taisent et pleurent en se cachant.
Six ou sept ans après la reprise des deux capitales [9],
le peuple recherche ses maisons abandonnées devant le palais des loisirs :
les jardins, les grandes fermes sont incendiés, taris les puits ;
les portes du palais sont condamnées, seuls, les arbres n'ont pas changé.
Après l'Empereur Père, se sont succédé six autres souverains [10],
mais aucun d'eux n'a visité ce palais dont les portes sont fermées depuis longtemps.
Récemment, les jeunes voyageurs parlaient de Tch'ang-ngan :

---

[1] Elle monte à l'étage où se trouve le souverain ; l'expression « neuf cieux » veut dire très haut.

[2] Son nom de famille : Pin.

[3] Dans le Kan-sou.

[4] Royaume sous les Han, protectorat sous les T'ang, capitale à Yen-tch'eng qui était à 140 li au sud de la ville actuelle de K'ou-kiu et à 40 li au nord de la ville actuelle de Cha-ya, dans le Sin-kiang (Turkestan chinois).

[5] Un jeune homme de Tchang-ngan imita et répéta les airs de Liang-tcheou et de Kieou-tseu, et, par ce fait fut conduit devant le souverain.

[6] Prince K'i appelé Li Fan : prince Sie, Lie Ye.

[7] En novembre ou décembre de 755, Ngan Louchan occupa la Capitale Orientale (Lo-yang, dans le Ho-nan).

[8] Le chiffre « dix mille » veut dire ici « beaucoup ».

[9] Capitale Centrale, Tch'ang-ngan, reconquise en 757 ; Capitale Orientale, Lo-yang, reconquise en 759.

[10] Hiuan tsong (d. 762) ; Sou tsong (d. 763), Tai tsong (d. 770) ; Të tsong (d. 805) ; Chouen tsong (d. 806) et Hien Lsong (tué en 820).

la construction du pavillon Yuan-wou s'achève et le pavillon des Boutons de Fleurs est démoli.
Ils ignorent que, l'an dernier, par ordre de l'Empereur, on a coupé p.186 les bambous de ce palais des loisirs ;
en profitant de la réouverture des portes, j'y suis entré avec d'autres visiteurs.
Les buissons s'alignent tels les dents d'un peine et bouchent les étangs ;
renards et lièvres, gâtés par cette solitude salutaire, grimpent naïvement le long des arbres ou s'enfoncent dans les terriers.
Les pavillons de danse fléchissent, mais leurs fondations subsistent encore,
et derrière les fenêtres sculptées, les rideaux de gaze semblent garder leur couleur verte.
La poussière poudre les murs jadis blancs et rehaussés d'or,
les corbeaux ne se privent pas de becqueter les fong tcheng [1], cassent les perles et les pendeloques de jade.
Jadis, l'Empereur père aimait contempler les fleurs près des perrons ;
aujourd'hui, son divan s'étale toujours de biais devant le parterre vide !
Les hirondelles ont fait leurs nids près des serpents, qui, enroulés, s'apprêtent à attaquer,
les champignons naissent sur la table d'offrandes devant le tribunal.
Derrière le pavillon de la Droiture, s'étend la chambre à coucher impériale ;
là, autrefois, T'ai-tchen peignait ses cheveux
quand l'arrivée du soleil ne s'annonçait pas encore et que les rideaux projetaient leurs traînantes ombres noires ;
maintenant, ces rideaux sont suspendus à l'envers aux crochets de corail !
Je les montrai aux autres visiteurs tout en sanglotant,
tout en sanglotant, nous sortîmes du palais.
Depuis, les portes sont refermées ;
tous les soirs, les renards grimpent sur les portes et se promènent sur les toits ! »

J'ai écouté ce récit, et la tristesse brise mon coeur et mes os ;
je demande au vieillard : « Qui a amené la paix et qui l'a troublée ? »

---

[1] Les bandes de verre, de pierres précieuses ou de métal, suspendues sous la gouttière, s'entre-choquent sous la poussée du vent et donnent une musique très agréable.

Moi, vieux campagnard, répond-il, comment saurais-je distinguer ?
Je peux seulement vous répondre d'après ce que j'ai vu et entendu.
Lorsque p.187 Yao Tch'ong [1] et Song King [2] dirigeaient les affaires de l'Empire,
ils donnaient souvent à l'Empereur Père des conseils pathétiques et justes, ils aidaient le souverain à mettre d'accord les principes Yang et Ying [3], abondantes étaient les récoltes,
la paix régnait dans l'intérieur et aux frontières ;
les fonctionnaires étaient équitables et pacifiques, les préfets, bons ;
tous étaient choisis par ces deux ministres.
A la fin de K'ai-yuan [4], Yao et Song moururent,
alors le pouvoir suprême tomba, peu à peu, dans les mains de la favorite [5].
Lou-chan, installé au palais, fut adopté par elle ;
devant la maison de la « Dame de la Nation de Kouo [6] », les visiteurs étaient si nombreux et si bruyants que l'on eût dit un marché.
Je ne me souviens plus exactement des ministres qui ont abusé du pouvoir,
il me semble que c'étaient Yang et Li [7].
Le plan du temple ancestral fut déchiré, les quatre mers [8] furent bouleversées ;
depuis une cinquantaine d'années, les plaies du peuple ne sont pas encore guéries !
Pourtant le souverain actuel [9] est à la fois énergique et sage, et les ministres [10] sont clairvoyants :
un décret vient d'être mis en vigueur, et déjà les révoltes dans les pays de Wou et de Chou [11] sont balayées ;
les armées impériales viennent aussi d'anéantir les rebelles de Houai-si [1] ;

---

[1] Ministre éminent (651-721).
[2] Ministre éminent (663-737).
[3] Le principe Mâle (yang) et le principe Femelle (ying) ; cela veut dire harmoniser tous les êtres et les choses.
[4] La dernière des années de K'ai-yuan, 741.
[5] La famille de Yang T'ai-tchen, voir p. 172, n. 5.
[6] Les trois sœurs de la favorite que Hiuan Lsong appelait familièrement « belle-sœur » (yi) furent nommées par celui-ci Dames des Nations de Han, de Kouo et de Ts'in.
[7] Yang houo-tsong (cousin de la favorite, voir Po Kiu-yi : *Chants des regrets sans fin*, p. 174, n. 4) et Li Lin-fou (d. 752).
[8] C'est-à-dire la nation est troublée.
[9] Hien tsong.
[10] P'ei Tou (765-839), etc.
[11] Le rebelle de Wou : Li Yi, battu en 807 ; celui de Chou : Lieou P'i, battu en 806.

une fois ce p.188 bandit [2] abattu, la paix reviendra dans l'Empire.

Tous les ans, nous cultivons les champs qui couvrent les avenues devant le palais ;
cette année-ci, je n'ai pas ordonné à mes fils et petits-fils de les labourer,
car, en agissant ainsi, votre vieillard espère profondément que le souverain viendra visiter ce palais ;
oh ! que les ministres travaillent sans relâche pour l'Empire et qu'ils ne songent plus jamais à faire la guerre ! »

---

[1] Le fleuve Houai prend sa source dans le Ho-nan, pénètre dans le Ngan-houei et se jette dans le lac Hong-tche ; son cours inférieur partait d'abord du lac Hong-tche, traversait une partie du Kiang-sou pour s'engloutir dans la mer, puis il fut occulté par le Fleuve Jaune depuis le XIIe siècle, enfin à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, alors que le Fleuve Jaune changea de lit. le Houai inférieur se réunit au Canal Impérial. Houai-si est la région occidentale du Houai.

[2] Le rebelle Wou Yuan-tsi, capturé par les armées impériales en 817.

En écoutant Yu Ki-tche jouer l'air des Cris nocturnes du corbeau.

Vous jouez l'air des *Cris nocturnes du corbeau* ;
moi, connaissant les yo-fou [1], je comprends l'antique sujet :
un mari est emprisonné, son épouse reste dans le gynécée ;
le souverain veut gracier le prisonnier, un corbeau annonce cette nouvelle à la jeune femme ;
devant l'oiseau, l'épouse se prosterne, le salue plusieurs fois et fond en larmes,
l'oiseau pousse des cris plaintifs, tandis que l'épouse murmure des veaux.
Plus tard, on composa l'*Introduction des cris du corbeau* ;
la musique du pays de Wou [2] qui s'adapte à ce poème est nette et mélancolique.
Il y a quatre ou cinq ans, j'étais che-yi ;
j'ai écrit au souverain pour lui déconseiller un acte [3] ;
mais le tch'eng-siang [4] surprit la nouvelle,
un décret me dégrada et les huissiers me conduisirent en prison,
moi, prisonnier, alors que ma femme habitait un pays lointain !
Après ma libération, je rentrai chez moi et revis ma femme ; sans cesse, nos larmes coulèrent comme des perles ;
elle me raconta que, pendant les nuits solitaires, elle s'agenouillait devant p.189 un corbeau.
« Grâce à cet oiseau, peut-être, avez-vous réussi à revenir. »
Elle prépara les offrandes et invita la sorcière pour remercier cet oiseau. Aujourd'hui, vous exécutez encore et répétez pour moi cet air,
j'y distingue les cris stridents des corbeaux, j'y distingue les prières ; je suis touché de votre intention profonde,
car, hier, un corbeau croassa et des feuilles tombèrent.
Hélas ! celle qui naguère implora le corbeau pour conjurer le sort est maintenant enterrée dans la plaine de Hien-yang [5] !

YUAN TIEN (Yuan Wei-tche [6]).

---

[1] Poèmes applicables à la musique.
[2] A l'embouchure du Fleuve Bleu.
[3] Che-yi, sorte de censeur de second ordre. Les deux che-yi (celui de Droite et celui de Gauche) étaient chargés de conseiller le souverain lorsqu'il allait commettre des erreurs.
[4] Tch'eng-siang, ministre d'État.
[5] Dans la province de Chen-si.
[6] 779-831.

En cherchant vainement l'ermite.

Sous un pin, je demande à un garçon où se trouve l'ermite ;
Il me répond : « Le Maître est allé cueillir des plantes pharmaceutiques,
Il est dans cette montagne même,
Mais les nuages épais cachent sa trace. »

KIA TAO (Kia Lang-sien [1]).

---

[1] 788-843.

Marche dans la montagne.

Je gravis le long sentier, contourné et caillouteux, pour atteindre cette montagne déserte.
Les nuages blancs s'élèvent et sous leur manteau floconneux cachent les habitations.
J'arrête mon char, j'adore le crépuscule dans la forêt des érables
Brûlées par le givre et toutes flamboyantes des derniers rayons du soleil, les feuilles sont encore plus rouges que les fleurs de mars.

A une jolie femme.

Mon amour pour toi est si fort que je parais insensible. p.190
Devant les coupes pleines, je ne peux plus me réjouir ;
Même la bougie s'attriste de notre séparation,
Elle pleure et pleurera jusqu'à la nouvelle aurore !

TOU MOU (Tou Mou-tche [1]).

[1] 803-852.

La plaine de Lo-yeou [1].

Vers le soir, je m'ennuie ;
Je dirige mon char vers l'antique plaine ;
Le soleil couchant est infiniment beau,
Seulement, le crépuscule est trop près de lui !

LI CHANG-YIN (Li Yi-chan [2]).

[1] Plaine des joyeuses (lo) promenades (yeou), au sud de Tch'ang-ngan ; Siuan ti (d. 49 av. J.-C.) y construisit des temples.

[2] 813-858.

P'ou-sa-man [1].

Sur le sommet des collines. l'aurore scintille.
Les nuages de cheveux, sur les tempes, vont dépasser la neige [2] des joues ;
paresseuse, la belle se lève lentement pour dessiner ses sourcils semblables aux ailes du papillon,
et, nonchalante, elle fait doucement sa toilette.

Devant et derrière le bouquet de fleurs se dressent deux miroirs
et maintenant, dans ces miroirs, un visage de fée rivalise avec les fleurs.
La belle se pare d'une robe de soie toute neuve
sur laquelle sont brodées des couples de perdrix d'or.

La nuit est venue. L'astre nocturne brille dans le ciel.
Les lourds rideaux retiennent un inquiétant silence que nulle parole ne trouble ;
au fond du p.191 gynécée, la fumée du musc s'élève du brûle-parfum et monte en spirale.
La belle s'endort et garde sur elle de légers atours.

Jadis, elle s'attendrissait déjà sur sa solitude,
et aujourd'hui, comment ose-t-elle songer à son passé ?
Les fleurs sont humides de givre, la lune s'incline,
de nouveau arrive l'aurore, la belle a froid, toute, seule, dans sa couche somptueuse.

---

[1] *P'ou-sa-man* a deux interprétations : a) c'est la transcription chinoise du mot « musulman » ; b) au début les années de Ta-tchong (847-860), sous le règne de Siuan tsong, des T'ang, le pays de Yu-man (Femmes barbares) offrit des présents aux T'ang ; les envoyés étaient vêtus de telle façon que les Chinois les appelèrent : « les boddhisattvas (p'ou sa) sauvages (man) ». *P'ou-sa-man* est un air étranger importé en Chine ; il devint le nom général d'un groupe de courts poèmes composés d'après la même versification.

[2] Pâleur du visage.

En rêvant du sud du Fleuve Bleu.

Mille, dix mille malédictions !
La fin de mes malédictions touche à l'extrémité du globe !
Ah ! cette lune au-dessus de la montagne ne comprend rien à l'obsession de mon coeur ;
et ces fleurs, secouées par le vent, tombent pour rien, dans l'eau, devant mes yeux ;
et ces nuages bleuâtres qui flottent et dansent obliquement dans le ciel !
Ma toilette achevée,
seule, je monte à l'étage supérieur et, m'appuie contre la fenêtre qui donne sur le fleuve ; mille voiliers passent, aucun n'est celui de mon bien-aimé.
Le soleil couchant semble rêveur, et l'eau, indifférente ;
l'aspect de l'îlot, couvert de marsiléacées, me déchire le coeur.

WEN T'ING-YUN (Wen Fei-k'ing [1]).

---

[1] Contemporain de Li Chang-yin ; voir ce poète.

Les abeilles.

Que leur importe la plaine ou la montagne,
Elles jouissent sans restriction de l'aspect immense du printemps ;
Mais après avoir butiné sur toutes les fleurs et créé le miel,
Pour qui se peignent-elles et à qui offrent-elles le fruit de leur labeur ?

LO YIN (Lo Tchao-kien [1]).

[1] 833-909.

Le jeune pin.

p.192 Depuis son éclosion, il est enfoui dans les herbes touffues ;
Maintenant seulement il s'élève peu à peu au-dessus des herbes sauvages.
Les gens ne prévoient pas en lui l'arbre gigantesque ;
Quand il percera les nuages, alors on admirera sa
hauteur !

En montant au Temple de Tien-t'ai [1].

Dès qu'on arrive au Temple de Tien-t'ai, le paysage se déroule du haut en bas.
Le moine et moi nous asseyons sur un rocher,
j'aperçois les voyageurs marcher au bord de la mer.
Les cultivateurs vont et viennent et percent le léger brouillard de la plaine ;
les vagues frappent et font résonner le pied de la montagne.
Dans la saison où l'on travaille au champ, je me réfugie dans ce paisible coin
et je ne me rends pas compte que j'aie un penchant pour l'oisiveté !

TOU SIUN-HO (Tou Yen-tche [2]).

[1] Dans la province de Tche-kiang.
[2] 847-907.

Niu-kouan-tseu [1].

De nouveau, voici le 17 de la quatrième lune ! L'an dernier, ce jour-là, quand je vous ai quitté,
pour cacher mes larmes, je feignis de baisser la tête,
et, fort timide, je fronçai à demi mes sourcils.
Je n'ai pas su que mon âme se brisait ;
depuis, vainement, mon rêve seul vous accompagne ;
sauf la lune suspendue dans un coin céleste,
nul ici-bas ne connaît mon coeur.
Hier à minuit, nettement, j'ai vu votre tête sur mon oreiller : p.193
nous parlions beaucoup,
je retrouvais mon visage rose d'antan,
et, tout heureuse de tes paroles d'amour, je baissai plusieurs fois mes longs sourcils fins comme les feuilles du saule pleureur.
Moitié timide, moitié contente,
je voulais te quitter, mais j'hésitais.
Hélas ! à mon réveil, je me suis aperçue que ce n'était qu'un rêve !
Comment supporterais-je cette tristesse ?

WEI TCHOUANG (Wei Touan-ki [2]).

---

[1] Nom général d'un groupe de *ts'eu* ; le *ts'eu* est une sorte de court poème dont la versification, très stricte, rappelle le sonnet français.

[2] Ce poète était depuis 891 environ secrétaire d'un gouverneur militaire du Sseu-tch'ouan, appelé Wang Kien (d. 918) ; quand ce dernier se proclama roi des Ts'ien Chou (907), le poète devint ministre d'État.

Le sable du ruisseau Houan [1].

Réunis, nous ne disons rien qui puisse provoquer nos larmes !
Après avoir bien bu, nous goûtons, de nouveau, la volupté de vivre ensemble ;
Derrière le paravent décoré d'un paon, nous entrons dans notre couche brodée d'or et partageons l'oreiller orné d'un couple de sarcelles [2].

Parmi les parfums suaves de musc et d'orchidée, tu aspires ma douce haleine,
Et à travers le léger voile de soie, tu contemples ma chair nacrée :
En ce moment, oses-tu prétendre que je reste froide à ton égard ?

NGEOU-YANG K'IONG [3].

[1] Nom général pour un groupe de ts'eu ; pour le ts'eu, cf. p. 199, n. 3.
[2] Symbole de l'amour ardent et constant.
[3] Il vécut sous les Heou Chou (934-965).

Les papillons.

Les papillons voltigent
Au printemps qui vieillit ;
Pour la première fois, habillée en jaune tendre, ma petite chérie
essaye de les dessiner tels que nous les voyons :
Par couples, ils traversent les touffes de fleurs.
Soudain, sans raison, ma fille pleure et essuie le fard rouge :
Ses larmes, en tombant, allongent les ailes des papillons peints.

TCHANG PI [1].

[1] Il vécut sous les Nan T'ang (937-971).

Je pense longuement.

p.194 Sur les branches d'arbres surchargées de feuilles vertes, flamboient les fleurs.
Pendant cette période pluvieuse, paresseuse et dolente, je me lève tard.
Déjà l'ombre des fleurs change de place dans le calme jardin.

Je pense à son retour,
Je compte les jours ;
Bien que je le voie souvent dans mes rêves, nos vraies rencontres sont rares.
Ah ! qui peut prédire notre prochain revoir ?

FONG YEN-KI (Fong Tcheng-tchong [1]),

[1] Contemporain de Tchang Pi, voir p. 193, n. 5.

Peou-sa-man [1].

... Doucement, elle [2] exécute un air nouveau, ses doigts effilés couleur de jade frémissent.
A la dérobée, elle me lance des oeillades,
On dirait que ces flots de regards séducteurs ondulent.

Par ce temps de pluie et de nuages, dans le luxueux et profond gynécée,
Je lui rends visite pour nous entretenir de notre coeur.
Mais, hélas ! une fois achevé le festin, je la quitte, et tout pour moi redevient morose ;
J'erre dans mon rêve printanier !

Les fleurs resplendissent, la lune est voilée par une légère brume ;
Ce soir, je ne peux rejoindre mon bien-aimé.
J'enlève mes souliers brodés de fils d'or et je franchis les perrons parfumés.

Au bord méridional de la salle décorée, je le rencontre ;
De crainte d'être aperçue par d'autres personnes, je tremble.
« Parce qu'il est difficile pour votre servante de sortir,
Mon amant, caressez-moi tant que vous voudrez ! »

---

[1] Pour ce titre, cf. Wen T'ing-yun : *P'ou-sa-man* (poème), p. 192, n. 3.
[2] Elle était la sœur de l'impératrice, donc belle-sœur de notre poète.

Les flots lavent le sable [1].

p.195 En dehors du rideau, la pluie chuchote,
Le printemps vieillit.
La couverture de soie n'est pas assez épaisse pour me protéger contre le froid matinal ;
Dans mon rêve, j'ignore qu'à présent je ne suis plus qu'un hôte [2] !
Jadis, j'adorais trop les plaisirs !

Dans le crépuscule, seul, je m'appuie sur la balustrade :
Devant moi s'étale l'immense tableau des fleuves et des montagnes
Dont on se sépare aisément, car c'est pour les revoir... !
L'eau coule, les fleurs tombent, le printemps fuit,
Et moi qui reste ici-bas, ne les reverrai plus, eux qui montent au ciel !

HEOU TCHOU (Li Yi [3]), des Nan T'ang.

---

[1] Titre générique pour un groupe de ts'eu ; pour la signification des ts'eu, cf. Wei Tchouang : *Niu-kouan-tseu* (poème), p. 192, n. 3.

[2] L'auteur composa ce poème après avoir perdu son royaume (975).

[3] 934-978.

Sou-tche-mo [1].

Dans le ciel, les nuages azurés,
sur la terre, les feuillages incendiés ;
la couleur automnale se confond avec celle des vagues renaissantes
et au-dessus d'elles planent isolées des fumées bleuâtres.
Les flancs de la montagne brillent sous le soleil couchant, le ciel se confond avec le fleuve sans fin,
et, impassibles, les herbes odorantes s'étendent au delà du soleil incliné !
Tous les soirs,
sournoisement, la nostalgie
poursuit la pensée du voyageur,
sauf les jours où le doux rêve le protège par un sommeil profond !
La lune pleine, le haut pavillon solitaire, ne t'appuie pas sur la balustrade... !
Et le vin, une fois entré dans le coeur brisé,
se transforme en larmes lourdes de regrets.

FAN TCHONG-YEN (Fan Hi-wen [2]).

---

[1] Titre générique pour un groupe de ts'eu.
[2] 989-1052.

La belle joue de la flûte.

p.196 Les nuages sont légers ; flexibles les branches de saule.
Dans le gynécée, elle achève de mettre ses nouveaux atours : parfum suave, inimitable beauté.
Dans sa solitude elle joue de la flûte.
Émue, la lune pâlit, et le ciel suspend son rideau de ténèbres.

Ses lèvres vermeilles ? un bouton de fleur de cerisier qui s'entr'ouvre.
A l'étage supérieur, elle s'appuie, dans un coin, contre la balustrade.
La nuit est fraîche, ses doigts sont froids et sa robe de soie est mince.
La musique pénètre dans la forêt givrée ;
Surprises, les fleurs de mei tombent de leurs tiges.

TCHANG SIEN (Tchang Tseu-ye [1]).

[1] 990-1078.

Tristesse accablante d'une belle.

Pendant la deuxième lune [1], la brise printanière s'élève ;
C'est l'époque où la rosée couvre les saules en fleurs.
Supporterai-je, en cette saison, la tristesse d'une séparation ?

Avec mon mouchoir de soie, j'essuie mes larmes,
Et je laisse le fard le tacher.
Comment faire ? Mille fois, dix mille fois, j'ai essayé de le retenir, mais en vain !

A plusieurs reprises, je remplis ma coupe de vin couleur de jade,
Ma constante tristesse rapproche mes sourcils.
Et l'inutile musique déchire mes entrailles [2] !

Dans cet océan humain,
Où nous reverrons-nous bientôt ?
Même dans les rêves, il faut que je vole pour le rejoindre !

YEN CHOU (Yen T'ong-chou [3]).

[1] Mars ou avril.
[2] Ni le vin, ni la musique ne chassent sa tristesse.
[3] 991-1055.

En pensant à la capitale.

La couche est mince, étroit l'oreiller, la température se
rafraîchit :
Tout à coup, je ressens la p.197 tristesse de la séparation.
Dans mon lit, je me tourne et me retourne, je compte les veilles
solitaires,
Je me lève, puis m'étends encore :
Jamais je ne réussis à m'endormir,
La nuit est aussi longue que l'année !

J'ai quelquefois songé à rentrer,
Mais, hélas ! mon voyage est bien décidé !
Je cherche plusieurs prétextes pour écarter de moi dix mille
pensées absorbantes ;
Mais quelle solitude ! quelle langueur !
A toi, chérie, j'attache mon coeur entier,
Cependant, ingrat, je ne puis répondre à toutes les larmes que
tu as versées pour moi !

LIEOU YUN (Lieou Ché-k'ing [1]).

[1] Il était tsin-che (lettré avancé) en 1034.

En exposant mes idées (à Che-lou [1]).

Dix ans passent comme un rêve, et pendant ce temps les fleurs se fanent en vain.
Aujourd'hui, les montagnes et les fleuves ne changent pas et les fleurs de pécher et de poirier s'ouvrent et se fanent comme jadis.
Les oies sauvages se dirigent en criant vers le nord et les hirondelles émigrent vers l'ouest ;
La douce brise printanière baigne tous les jours mon haut pavillon.
Au nord du district de Mei [2], les montagnes se dressent face à face
Et sous la voûte céleste le fleuve Wen [3] coule sans interruption vers le midi.
Insensible et indifférent, le ciel est aussi pâle que l'eau du fleuve.

CHE MAN-K'ING (Che Yen-nien [4]).

---

[1] Yin Che-lou ou Yin Tchou (1001-1046), prosateur célèbre.

[2] Aujourd'hui la ville de Mei chan, dans le Sseu-tch'ouan.

[3] Il prend sa source dans le nord du Chan-si, puis se jette dans le Fleuve Jaune, dans le sud-ouest de la même province.

[4] 994-1041.

Festin printanier.

J'habite près du pavillon du drapeau [1], aussi je me procure facilement du vin ;
Pendant la floraison, je trouve souvent des loisirs pour m'enivrer.
En p.198 compagnie d'un jeune homme, je ris, je chante, paresseuse, je néglige de faire ma toilette.

En dehors de la porte, au tronc d'un saule vert, un cheval est attaché ;
Devant mon lit, à la lueur des chandelles plantées sur des chandeliers d'argent, nous jouons au hou-lou [2].
Pour la première fois que nous nous rencontrons, m'aimez-vous un peu ?

YEN KI-TAO (Yen Chou-yuan [3]).

---

[1] Maison de vins et restaurant en même temps.
[2] Sorte de jeu de dés.
[3] Fils de Yen Chou ; voir ce dernier poète.

Au bord de la rivière.

Sur les deux rives, à profusion, croissent les arbres et les herbes.
Souvent on ignore leur espèce.
Dans ce feuillage touffu chantent les oiseaux
Qui semblent, souhaiter à mon esquif léger la bienvenue.

MEI YAO-TCH'EN (Mei Chouen-yu [1]).

[1] 1002-1060.

Les montagnes lointaines.

Une teinte uniforme couvre les montagnes proches et lointaines.
On a marché toute la journée, mais la montagne est toujours là, en face ;
Constamment varie l'aspect des pics et des collines.
Le voyageur passe sans connaître leur nom.

Au crépuscule, je passe au bord de la rivière.

Sur la rivière glacée fond la neige entassée depuis quelques jours,
Les bords commencent à dégeler ;
Au crépuscule, tout le monde rentre chez soi.
Alors, les mouettes montent sur les barques des pécheurs.

Le pêcheur.

p.199 Le vent traîne le fil de la longue canne à pêche ;
Coiffé d'un chapeau de paille et habillé d'un manteau d'herbes, le pêcheur se cache parmi les fins roseaux.
Dans la fine pluie du printemps, on le perd de vue,
Et le brouillard montant de l'eau cache la montagne d'en face.

Promenade printanière au « Pavillon de la Bonne Récolte et de la Paix ».

Les arbres se parent de fleurs flamboyantes et la montagne verdoie ; le soleil va s'incliner ;
Sur l'immense plaine, les herbes étendent leur tapis vert, à l'infini.
Les promeneurs ne se soucient pas du printemps qui s'achève ;
Insensibles, ils vont et viennent devant le Pavillon, piétinant les fleurs tombées.

NGEOU-YANG SIEOU (Ngeou-yang Yun-chou [1])

Écrit sur le mur du » Temple de la Colline Fleurie ».

---

[1] 1007-1072.

Dans le Temple, se dresse la Colline célèbre par ses fleurs ;
Maintenant, celles-ci disparaissent sous les herbes envahissantes.
Fréquemment, il faut sarcler,
Car, fragiles, les fleurs se fanent vite et vite les herbes pullulent.

SOU CHOUEN-K'ING (Sou Tseu-mei [1]).

[1] 1008-1048.

En contemplant les fleurs dans le Jardin du Sud.

Devant les fleurs, je bois du vin et je me grise ;
Grisé, tenant une branche fleurie, je continue à chanter. p.200
O ravissantes fleurs, ne riez pas en voyant ma tête blanche,
Ma tête blanche a déjà vu d'innombrables belles fleurs !

CHAO YONG (Cha Yao-fou [1]).

[1] 1011-1077.

En voyage dans Ts'i -ngan.

Au nord et au sud de la rivière, de nombreux mules ombragent les rives ;
Autour de la colline éclosent les fleurs de mei.
Des années s'écouleront peut-être avant que mon corps ne soit devenu cendre
Je voudrais revenir ici, chaque année, à cette époque.

WANG NGAN-CHE (Wang Kia-fou [1]).

[1] 1021-1086.

En lavant mon fils [1].

Tout le monde espère avoir un fils intelligent ;
Mais l'intelligence m'a trompé pendant ma vie [2] ;
Je souhaite seulement un fils vaillant et simple,
Et que, sans risques ni obstacles, il parvienne aux hautes fonctions !

Les poissons.

Du lac, je pêche les poissillons.
A peine nés, ils ne craignent pas les hommes ;
Mais, dès qu'ils connaissent le traître appât du pécheur,
Ils ne paraissent plus.

[1] Le troisième jour qui suit la naissance d'un enfant est une fête familiale dite « En lavant l'enfant ».
[2] L'intelligence ne l'a pas rendu heureux.

Nien-nou-kiso [1].

Le Grand Fleuve [2] coule vers l'est,
Ses flots effacent tous les héros de l'histoire.
A l'ouest du p.201 rempart antique
On dit que c'est là le Mur Rouge [3] de Tcheou lang [4] de l'époque des Trois Royaumes :
Les hauts pics en désordre percent l'atmosphère,
Les vagues en furie frappent les quais
Et soulèvent mille masses d'écume neigeuse,
Et le Fleuve et la montagne ressemblent à un tableau.
A cette époque, que de héros, que d'hommes valeureux.

Ma pensée se reporte, autrefois, à Kong-kin
Nouvellement marié à la belle Kiao, la cadette,
Il resplendit de magnificence chevaleresque !
Et l'autre [5], le bonnet de soie bleue sur la tête, l'éventail de plumes à la main,
Tout en causant, tout en riant, il brûlait les navires de guerre ennemis, dont les cendres partout se dispersaient, dont s'évanouissait la fumée. Mon âme erre dans ces royaumes éteints,
Et ceux qui sont sensibles et affectueux devraient rire de mes cheveux prématurément gris ; la vie humaine n'est qu'un rêve.
Que j'offre cette coupe pleine à la lune noyée dans le Fleuve !

---

[1] Titre générique pour un groupe de ts'eu.

[2] Fleuve Bleu.

[3] Trois monts portent le même nom ; tous trois sont dans la province de Hou-pei ; le plus célèbre d'entre eux, à cause de la guerre entre Ts'ao Ts'ao et Souen K'iuan (cf. note suivante), est au nord-est de Kia-yu sur le Fleuve Bleu. Par erreur, notre poète prit le mont situé à Houang-kang pour le mont historique.

[4] En 208, le gentilhomme (lang) général Tcheou Yu, ou Tcheou Kong-kin (175-210), aida Souen K'iuan, prince de Wou, à vaincre les flottes de Ts'ao Ts'ao aux pieds du Mur Rouge (celui de Kia-yu). Tcheou Yu épousa l'une des deux jolies filles du mandarin Kiao Yuan, Kiao cadette (siao) dont la sœur ainée se maria avec Souen Tch'e, frère puiné de Souen K'iuan.

[5] Tchou-ko Liang, ou Tchou-ko Kong-ming (181-234), ministre d'État de Chou, aida son maître Lieou P'ei qui était allié alors à Souen K'iuan (voir note précédente) et Tcheou Yu dans la guerre du Mur Rouge.

Yu-mei-jen [1].

Je lève ma coupe et de loin j'invite à boire la lune au bord du ciel ;
Je lui souhaite de ne pas décroître !
Je lève ma coupe et j'invite à boire les branches chargées de fleurs ;
je leur souhaite de durer et de ne jamais se dénuder !
Sous la lune et devant les p.202 fleurs, je m'enivre,
ne nous occupons pas de bonheur ni de malheur !
Combien de gens comprennent-ils cette joie
Avec du vin et des fleurs, qu'attendons-nous encore pour boire ?

SOU CHE (Sou Tong p'o [2]).

[1] Titre générique pour un groupe de ts'eu.
[2] 1036-1101.

Les fleurs du poirier.

Séduisantes, elles sourient à l'arrivée des visiteur ;
Avec les papillons, pèle-mêle, elles voltigent.
Parfois, emportées par la douce brise, elles pénètrent dans la maison
Quelques-uns de leurs pétales effleurent les robes nouvelles.

Le printemps approche.

Sur le pavillon et sur la terrasse, la pluie balaye la poussière,
A l'approche du printemps, il est vraiment agréable d'y venir ;
Je suis d'autant plus heureux qu'un léger froid provo que encore une chute de neige.
Ou dirait que la ville est pavoisée de fleurs pour aller au-devant du printemps.

WANG T'ING-KIEN (Wang Lou-tche [1]).

[1] 1045-1105.

Écrit à Ning-p'ou [1].

Dans le pays du Sud, chaque saison amène une récolte,
biais, pour le voyageur, jours et nuits s'écoulent lentement.
Puissé-je devenir un rocher,
Inerte, au moins, j'oublierais mon pays natal !

TS'IN KOUAN (Ts'in Chao-yeou [2]).

[1] Aujourd'hui Yien-hien, dans le Tche-kiang.
[2] 1049-1100.

A-ki.

p.203 Mon jeune fils s'appelle A-ki ;
ses sourcils sont bien dessinés et ses yeux très intelligents.
Tous les jours il vient à côté, de ma table et travaille
et imite ma façon de lire à haute voix.
« Nombreuses sont, lui dis-je, les professions dignes d'un homme,
pourquoi veux-tu apprendre à lire ?
Depuis l'antiquité, les hommes privilégiés ne daignent pas devenir lettrés. »
Souriant, A-ki me répond : « Les nuages minces ne produisent jamais une pluie torrentielle ;
je vois, ô père, ta mine chétive,
comment serais-je né pour être riche et noble ?
Dans les malles trouées de ta famille
on ne trouve que des livres et des histoires ; — que puis-je désirer,
sinon lire ces ouvrages ? »

TCHANG LEI (Tchang Wen-ts'ien [1]).

[1] 1052-1112.

Improvisé pour Wen-ts'ien [1].

Ordinairement sans joie, je me plains de m'enivrer facilement,
Mais aujourd'hui, joyeux, je m'étonne de voir flam boyer mon visage, alors que je viens seulement de lever ma coupe !
Je comprends : ce qui nous enivre n'est pas le vin,
Vraiment la richesse de nos affections dépasse la qua. lité de la liqueur !

TCH'AO POU -TCHE (Tch'ao Wou -kieou [2]).

[1] Poète, auteur du poème précédent.
[2] 1053-1110.

Derrière la fenêtre rouge.

Depuis quelques jours,
Je suis véritablement ivre ;
J'ignore qu'en dehors de la fenêtre les fleurs en désordre s'empourpr ent de plus en plus
Et que la brise berce leur ombrage.
Encore tout imprégnée p.204 de la griserie printanière, je viens de me lever ;
Un jeune séducteur
Chuchote à mes oreilles :
« Vous vous réveillez seulement aujourd'hui ? »
Ah ! que je suis languissante,
Je hais cette phrase qui me plonge de nouveau dans l'ivresse !

TCHEOU PANG-YEN (Tcheou Mei-tch'eng [1]).

---

[1] 1060-1125.

Ivre sous l'ombre des fleurs.
(Le jour de Double Yang [1])

Sur la rivière, à midi, le léger brouillard et l'épaisse vapeur attristent le paysage.
Le brûle-parfum d'or en forme d'animal exhale la fumée odorante de l'encens.
De nouveau arrive la belle fête de Double Yang !
A minuit, la fraîcheur automnale commence de pénétrer,
Dans l'alcôve faite de mousseline, jusqu'à mon oreiller précieux.

Après le crépuscule, à la haie de l'Est, je savoure le vin ; l'arôme invisible des fleurs envahit mes manches.
Ah ! ne dites pas que ce n'est pas le moment où l'âme se fond :
Le vent d'ouest soulève le rideau,
Je suis aussi languissante que ces fleurs de chrysanthèmes !

[1] Cf. Wang Po : *Le neuf* (poème), voir p. 137, n. 2.

Paroles lentes.

Je cherche, cherche,
recherche, recherche.
Solitude ! solitude !
Silence ! silence !
Mélancolie, mélancolie ! Langueur, langueur !
Tristesse, tristesse !

A cette époque où la chaleur et le froid brusquement alternent,
il est fort difficile de se reposer.
Trois coupes, deux tasses de vin léger ne peuvent lutter contre le rapide vent du crépuscule !
Dans les cieux, passent les oies sauvages,
oh ! tristesse !
je les connais depuis longtemps !
Partout les fleurs jaunes [1] s'entassent sur le sol,
toutes sont p.205 mortes de langueur ;
aujourd'hui, laquelle, parmi vous, est encore digne d'être cueillie ?
Solitaire, je reste près de la fenêtre,
que je deviens sombre !
Les sterculiers étendent leur ombrage, et de plus, le soir,
la pluie fine tombe goutte à goutte.
Cette fois
ma mélancolie vient de naître je ne sais comment ; comment la supporterai-je ?

LI TS'ING-TCHAO (Li Yi-ngan [2]),

---

[1] Fleurs de chrysanthèmes.
[2] Poétesse, 1082-après 1141.

Mei, fleur hivernale.

Une seule fleur embaumerait dix li à la ronde,
Et toutes les branches sont fleuries !
Pour charmer les visiteurs, elle ne compte pas seulement sur sa beauté.
Quel arôme pourrait rivaliser avec le sien ?

TC'HEN YU-YI (Tch'ou K'iu-fei [1]).

[1] 1090-1138.

Le matin, j'ai franchi le gué de Ta kao.

A travers le brouillard, on n'aperçoit ni le fleuve, ni la montagne,
Je me fie aux cris des coqs et aux aboiements des chiens, pour me guider vers le prochain village.
Sur le pont, couvert de givre, de l'esquif qui transporte les voyageurs d'une rive à l'autre,
Je laisse, le premier, l'empreinte de mes pantoufles bleues.

YANG WAN-LI (Yang Tch'eng-tchai [1]).

[1] 1124-1206.

Sous la fenêtre.

D'où viennent ces deux papillons jaunes, menus et légers ?
Je me promène dans la cour et ils voltigent en ma compagnie.
p.206 Les herbes sont vertes, la lune argente le feuillage touffu agité par la brise ;
Quoique la floraison soit passée, les papillons veulent bien revenir.
Aujourd'hui, j'ai vendu du riz et possède quelque ar gent ;
Je suis sorti pour acheter une épaule de porc au marché.
Je la fais cuire au feu d'herbes sèches et elle embaume toute la maison ;
Je ne peux pas encore manger, mais la salive inonde déjà mon palais !

La quiétude.

Bien que ma maison ait une porte de branchages, je ne l'ouvre jamais,
car, je crains qu'en franchis sant le seuil, on ne ravage la mousse verte de mon jardin.
Le soleil, de plus en plus doux, décide le printemps à venir ;
souvent la douce brise m'ap porte les bruits de la ville.
En étudiant les livres classiques, ma femme me demande l'explication des mots qu'elle ne connaît pas,
et pour goûter du vin, mon fils remplit une coupe.
Que ne puis-je avoir un immense jardin
dans lequel je planterais à la fois les mei dont les fruits sont jaunes et les pruniers dont les fruits sont verts ?

Je vogue sur le lac jusqu'au Kin g [1] oriental.

Sur l'eau printanière, j'ai parcouru six ou sept li ;
sous le soleil couchant, j'aperçois trois ou quatre maisons.
Les enfants font rentrer les oies et les canards ;
les femmes et les jeunes filles travaillent dans les champs de mûriers et de chanvre.
Le village est isolé, aussi conserve-t-on les costumes à la mode ancienne ; p.207

[1] Ce fleuve prend ses sources dans le Kan-sou et pénètre dans le Chen-si. Le lac est ici peut-être le confluent des fleuves King et Wei (près de King-yang, dans le Chen-si).

la récolte est bonne, aussi entend-on partout des bavardages
coupés de rires.
Moi, vieillard, j'attache mon esquif ;
moitié ivre, je cueille des lianes.

LOU YEOU (Lou Fang-wong [1]).

[1] 1125-1210.

Prière au Dieu du fourneau.

Une antique légende dit que, le vingt-quatre de la douzième lune,
Dieu du Fourneau monte au ciel et fait un rapport au Dieu suprême.
« Arrêtez un instant votre char de nuages traîné par le vent,
Ma famille a préparé un repas en votre honneur
La tête de porc est bien bouillie, la confiture de soja légère et sucrée.
Les deux poissons sont tout frais et les gâteaux de pin, tout ronds.
Pour exprimer notre respect, les garçons verseront du vin et les fillettes éviteront votre présence ;
Puis, à la fin du repas, je brûlerai pour vous les monnaies de papier.
Si, dans le cours de l'année, se querellaient les ser vantes,
Si les chiens et les chats salissaient un peu la cuisine,
Ne les écoutez pas et ne vous fâchez pas ;
Quand vous aurez bien mangé et bu, vous remonterez au ciel,
Vous n'insisterez pas sur les petites affaires de ma famille,
Et quand vous reviendrez chez nous, apportez-nous la richesse que nous partagerons. »

FAN TCHENG-TA (Fan Che-hou [1]).

[1] 1126-1193

Le printemps à Wou-ling [1].

p.208 Aller et retour, je dois parcourir trois cents li,
je lui ai fixé un délai de cinq jours.
Maintenant, je ne suis pas sûr de pouvoir rentrer chez moi au sixième jour ;
depuis de longues heures, elle s'impatiente de me revoir !
Au retour, je fouette mon cheval,
plus mon coeur est pressé, plus lent me paraît mon cheval.
Il faut que je prie les pies porte-bonheur [2]
d'annoncer mon retour à celle qui m'attend !

La joie de la paix.

(Spectacle vu sur la route conduisant au Pouo-chan [3].)

L'auvent de ces chaumières est étroit et peu élevé ;
sur les deux rives verdoient les herbes.
Dans ma griserie, j'entends avec plaisir le patois du pays de Wou [4] ;
quel est donc ce couple aux cheveux blancs ?
Leur aîné cultive les fèves à l'est de la rivière,
leur second fils confectionne une cage pour le poulet,
et leur dernier-né, dolent et gâté,
s'accroupit au bord de la, rivière pour regarder écorcer les fruits de lotus.

Lou Fou man [5].

Jeune, j'ignorais le g oût de la mélancolie ;
j'ai mais alors monter aux étages supérieurs de la maison ;
j'aimais y monter,
et, pour composer de nouveaux poèmes, je m'efforçais de me sentir mélancolique.
Maintenant que je connais à fond la mélancolie,
je veux en parler, mais j'hésite ;
je veux en parler, mais j'hésite ;
je me contente de dire : qu'il est beau, ce frais automne !

SIN K'I-TSI (Sin Yeou-ngan [6]).

Le Pont des Anges.

[1] Dans le Hou-nan.
[2] Les Chinois croient que les pies portent bonheur, et les corbeaux, malheur.
[3] Dans le Ho-nan.
[4] A l'embouchure du Fleuve Bleu.
[5] Titre générique d'un groupe de ts'eu. Lou Fou était d'abord le nom d'une femme du Royaume Tchao (403-222) ; ici, synonyme de femme mariée.
[6] 1140-1207.

p.209 Au premier abord, je crois que la cascade barre toute la route,
Mais, soudain, apparaît le Pont des Anges.
Par hasard, je tiens une canne de bambou vert
Et, à pas tranquilles, je monte vers les nuages.

TCHAO PING-WEN (Tchao Tcheou-tch'en [1]).

[1] 1159-1232.

Vivre dans la montagne.

Sur les bambous effilés, se suspendent, obliques, les lianes ;
A profusion, fleurissent les herbes.
Secouée par le vent, la haute forêt est toute vivante,
Et sur les mousses, l'eau glisse, silencieuse.

Jour du Dîner Froid de l'année Sin -hai [1].

Tous les ans, il fait beau le Jour du Dîner Froid ;
Cette année-ci, il surpasse celui des autres années :
Sous la lune brillante,
Et l'escarpolette et les fleurs projettent leurs ombres mouvantes.

YUAN HAO-WEN (Yuan Yu-tché [2]).

[1] En 1251, le 4 ou le 5 avril.
[2] 1190-1257.

Orage.

Déjà, l'épais brouillard enveloppe le Mont du Sud,
Il aurait dû ne pas sortir ;
A mi-chemin, le vent et la pluie font rage,
Surpris, éperdu, comment pourra-t-il suivre le chemin conduisant au prochain village ?

HIU HENG (Hiu P'ing-tchong [1]).

[1] 1209-1281.

Dans le Temple Ts'iu -tchen, dans la grotte Ching-ling, j'ai écouté le k'in ; je dédie ce poème à Ts'eu-kong.

p.210 Pour visiter le Maître bouddhiste, j'ai pénétré dans la montagne ;
Quoique la route soit longue, je ne me sens aucune fatigue.
Arrivé au sommet, j'écoute votre mélodie
La montagne me paraît s'être élevée !

KIN LI-SIANG (Kin Jen-chan [1]).

[1] 1232-1303

Séjour champêtre.

Le voisin vient m'annoncer une nouvelle,
A travers la fenêtre, il me presse de me lever :
« Depuis plusieurs jours on n'a pas vu la montagne,
« Mais aujourd'hui, verdoyant, elle semble avoir été lavée ! »

LIEOU YIU (Lieou Tsing-sieou [1]).

[1] 1249-1293.

Nuit solitaire.

Le vent automnal secoue le feuillage de la forêt ;
La pluie nocturne tombe goutte à goutte sur les lotus de l'étang.
Solitaire, le voyageur ne dort pas.
Dans son insomnie, les insectes semblent crier plus fort que les autres soirs.

TCHAO MENG-FOU (Tchao Tseu-ngang [1]).

[1] 1254-1322.

En montant à cheval.

Je suis myope et maladroit,
En montant à cheval, je crains le vent et le sable ;
Alors, appuyé sur ma canne rustique,
Je ne peux que contempler les fleurs tombées le long de la haie.

YU TSI (Yu Po-cheng [1]).

[1] 1272-1348.

Nonchalance.

p.211 Aujourd'hui, le temps est limpide ;
Sur le fleuve, les innombrables fleurs éclosent en désordre.
Les vieux campagnards, pleins de sollicitude, m'apportent des fleurs,
Et un couple de papillons les accompagne.

A l'automne naissant, dans la nuit, je m'assieds.

Dans la nuit avancée, le silence baigne la cour ;
La lune épanche ses rayons et dix mille ombres s'entre-croisent, horizontales.
Je m'assieds devant deux ou trois fleurs de lotus ;
Déjà, les autres fleurs rouges quittent leurs tiges dès l'arrivée de la brise automnale.

YANG WEI-TCHEN (Yang Ts'ie-yai [1]).

[1] 1296-1370.

Chant de la branche de bambou [1].

Les singes crient dans la. forêt de peupliers.
Qui donc, en les écoutant, ne s'attristerait pas ?
Ce soir, où séjourne mon bien-aimé ?
Il doit être à l'est ou à l'ouest de Pa [2].

KAO K'I (Kao Ki-ti [3]).

---

[1] Titre générique d'un certain nombre de poèmes populaires composés d'après cette manière. Le titre a donc perdu son sens primitif.

[2] Dans le Sseu-tch'ouan nord-oriental.

[3] 1336, tué en 1374.

Dans la capitale, j'ai reçu des nouvelles de ma famille.

Mille li de fleuve me séparent de chez moi.
La lettre de ma famille ne contient que quinze lignes,
Mais dans chaque ligne, elle n'exprime autre chose
Que l'espoir de mon prompt retour !

YUAN K'AI (Yuan Kin-wen [1]).

[1] 1368-1398.

Au « Temple du Bienfait Affectueux ».

p.212 Autour du lac, l'eau fait prospérer les arbres ;
Les fleurs embellissent les lianes suspendues aux rochers.
Souvent, je viens m'asseoir devant ce temple,
Sans connaître cependant le bonze qui reste auprès de moi.

LI TONG-YANG (Li Ping-tche [1]).

[1] 1447-1516.

Chant de Tsou-ye [1].

Je me promène avec mon bien-aimé,
Nos coeurs sont unis, mais notre amour n'a point la même profondeur.
Mon bien-aimé adore mon visage séduisant comme la fleur de pêcher,
Moi, je crains l'inconstance de son coeur !
Flexibles, s'entremêlent les branches de saule ;
Jour et nuit, les tendres feuilles de l'arum s'enroulent autour du coeur de la plante.
Ce n'est pas qu'elles ne puissent s'étaler,
Mais elles attendent d'être déroulées par la main de mon bien-aimé.

LI MONG-YANG (Li Hien-hi [2]).

[1] Cf. Wou ti des Liang : *Chants de Tseu-ye* (poèmes), p. 131, n. 3.
[2] 1472-1529.

Chant de l'eau de la rivière.

Que le murmure de la rivière est doux !
Ce soir, le long de ses rives, votre servante cueille des orchidées.
Vous, vous êtes parti dans votre jonque entraînée par le courant,
Tandis que moi, solitaire, je suis restée immobile au bord de l'eau !

HO KIN-MING (Ho Tchong-me [1]).

[1] 1483-1521.

A la manière antique.

p.213 Au nord-ouest s'élève le vent d'automne,
il balaye mon costume de voyageur.
D'où viennent ces nuages flottants ?
Peut-être de mon pays natal ! qui sait ?
Les chevaux des barbares hennissent ;
les feuilles mortes tombent, en tournoyant, des branches de mûriers.
Les ténèbres envahissent le centre de l'Empire,
tandis que sur les camps, les framboisiers tourbillonnent avec l'aquilon.
Je ne peux plus penser au chemin parcouru,
combien je me plains de voyager dans ces pays lointains !

LI PAN-LONG (Li Yu-lin [1]).

[1] 1514-1570.

Le destin malheureux de votre servante.

Les fleurs fanées, tombant des tiges,
Se rassemblent encore autour de la plante ;
La femme qui a perdu l'amour de son époux
Ne sait plus à qui exprimer ses peines.
La lampe meurt avant l'aurore.
Malgré l'amour ardent, le coeur change !
Je n'ai plus que deux longs sourcils,
On les regarde quelque temps,
Mais en les contemplant trop, on les trouve banals ;
Je voudrais être l'herbe naissante
Et non la fleur épanouie !

YUAN HONG-TAO (Yuan Tchong-lang [1]).

[1] Docteur impérial ou lettré avancé (Tsin-che) en 1592.

Fleur de saule.

Plus blanche que la plus blanche fleur, plus souple que le colon,
Si le vent de l'est ne l'emporte, elle ne s'envole pas.
Je suis pareille à elle, et mon bien-aimé l'est au sol humide du printemps.
p.214 Qu'importe le vent qui souffle ? Nous serons toujours ensemble.

TS'IUAN K'IEN -YE (Ts'iuan Mou -tchai [1]).

[1] 1582-1664.

Chant de Tseu-ye [1].

Souriante, elle paraît réclamer son compagnon,
Mais, tête baissée, elle feint la timidité en accordant faussement les cordes.
Pour qui donc parmi nous ces regards amoureux ?
De plus, elle parle de « l'aimer tendrement » !

WOU WEI-YE (Wou Mei-ts'uen [2]).

---

[1] Pour Tseu-ye, cf. Wou ti, des Liang : *Chants de Tseu-ye* (poèmes), p. 131, n. 3.
[2] 1609-1671.

En cueillant des lotus.

En cueillant des lotus, ne chantez que le *Chant des Lotus* ;
Surtout, n'échangez pas de confidences avec vos voisines,
Car au bord de la rivière s'attardent les admirateurs
Qui contemplent à la lois les fleurs et les cueilleuses.
Caché dans les touffes de fleurs, on ne sent guère leur arôme,
Mais quand on s'éloigne leur exquis parfum se répand,
Ainsi j'ai découvert l'art de séduire mon bien-aimé,
Je lui permets de me contempler, non de s'approcher de moi.

LI YU (Li Li-wong [1]).

[1] Contemporain du poète Wou Wei-ye ; voir la note précédente.

En marchant dans la montagne.

Le temple champêtre coupe la ligne des arbres verdoyants,
Devant le pavillon montagnard, passe le brouillard du crépuscule.
p.215 Ici, bien que vieillisse le printemps, personne n'est encore venu,
La poussière dorée des cônes de pin couvre toujours le sentier.

CHE JOUEN-TCHANG (Che Chang-po [1]).

[1] 1618-1683.

Le Temple de Li-ngan.

Trois maisons composent le petit village où ne retentit nulle parole humaine.
Les ruelles se croisent aux bouts du pont fait d'une seule planche.
Le bruissement des bambous surprend ; un écureuil s'enfuit ;
Le ruisseau parfumé emporte la poussière dorée des cônes de pin.

TCHOU YI-TSOUEN (Tchou Si-tch'ang [1])

[1] 1629-1709.

Ce que je vois.

Bleuâtre, bleuâtre, s'élève la fumée lointaine ;
Doucement, bruit le bois clairsemé.
Le soleil couchant disparaît derrière le mont de l'ouest ;
Quelques laboureurs cultivent la plaine antique.

La nuit du 15 de la neuvième lune, je pleure, la perte de mon enfant, Che.

1.

J'épuise et les larmes et le sang de mes yeux,
Cher enfant, entends-tu mes sanglots ?
Pendant les nuits de pluie et de vent au pays étranger,
Ton sépulcre est noyé dans la solitude !

2.

Ce soir, la lune est aussi brillante que celle du Milieu de l'Automne [1],
De nouveau, elle s'arrondit ;
J'ai versé dix mille torrents de larmes
Pour t'accompagner jusqu'aux Sources [2] profondes.

3.

Bientôt arrivera le Jour du Dîner Froid [3] ; les sorbiers et les poiriers ombragent la route,
Et les monnaies de papier [4] voltigeront ;
Mais de la Terrasse de la Nuit [5], nulle nouvelle ne me parviendra,
Bien-aimé, quand reviendras-tu ?

WANG CHE-TCHENG (Wang Yi-chang [6]).

---

[1] *Fête de la Lune,* le 15 de la huitième lune (septembre ou octobre).

[2] Sources Jaunes, c'est-à-dire sources souterraines, demeure des morts. Le père pleure tant (exactement : « dix mille fils de larmes ») que le sol en est mouillé jusqu'aux Sources Jaunes.

[3] 4 ou 5 avril.

[4] Aux Sources Jaunes les mânes utilisent de la monnaie, tout comme les vivants ; on confectionne à leur intention des monnaies de papier et on les brûle pour les transmettre à l'autre monde.

[5] Demeure des morts ; « de la nuit », parce que l'autre monde est plus sombre que le nôtre.

[6] Il s'appelait encore Yu yang chan jen ; 1634-1711.

Je passe la nuit au côté oriental de la salle Sou-yang.

En spirale, le lierre attaque le mur ;
Clairsemés, quelques saules sont alignés devant la maison ;
La lueur de la lampe scintille à travers la haie,
Le voisin vend encore du vin.

TCH'A CHEN-HING (Tch'a Houei-yu [1]).

[1] 1650-1727.

Fausse nouvelle.

« Hia ! hia ! » les corbeaux croassent,
Les chiens tremblent de peur,
Les renards se montrent partout, et s'assoient insolents sur les toits des hautes maisons [1] :
Pendant une seule nuit, cette fausse nouvelle se répand dans toute la ville
Et la moitié des habitants sanglotent, sanglotent !
Dans un p.217 impressionnant silence, on entend les poulets crier : « ko, ko, ko »
Et depuis, les tambours se taisent ;
En soutenant leurs fils, en dirigeant leurs filles par la main, les habitants fuient la cité.
Malgré la présence du sous-préfet
Et du préfet,
Malgré les avis du service d'ordre, ils refusent de s'arrêter ;
Ils vont se blottir dans les buissons de la campagne reculée et déserte.
Notre temps est aussi paisible que celui des T'ang et des Yu [2], que craint-on ?
Quant à l'auteur de cette fausse nouvelle, il devrait être sévèrement puni par la justice.
Cependant, les malfaiteurs, les vauriens se rassemblent par groupes,
Attaquent les fugitifs avec des armes et incendient les maisons.
Souvent, en plein jour, ceux-ci expirent
Dans les îlots couverts de roseaux, sur les plages et les quais antiques et sablonneux.
On porte plainte auprès du mandarin de la ville ;
Il répond : « Notre époque est aussi paisible que celle des T'ang et des Yu, comment peut-on inventer de pareilles histoires ? »
On demande protection auprès du préfet ;
Il s'écrie : « Ah oui ! vous créez des nouvelles tendancieuses pour troubler l'ordre public, vous méritez d'être décapité !
Et d'ailleurs pourquoi avez-vous fui aussi sottement ? Vous avez voulu chercher la mort ? La voilà ! »
Alors, le peuple ignorant se tait, mais ses larmes coulent comme de l'eau claire !

CHEN TE-TS'IEN (Chen Kio-che [3]).

[1] Présages d'un malheur imminent.
[2] Époque de paix.
[3] 1673-1769.

Fatigue de midi.

En lisant à midi, je me sens un peu fatigué ; Posant ma tête sur mon bras, je m'endors ;
J'ai oublié de fermer la fenêtre
Emportées par la brise, les fleurs pénètrent dans la pièce et couvrent mon corps.

Nuit d'hiver.

Pendant la nuit d'hiver, je lis et j'oublie de me coucher ;
Le parfum s'évapore de la cassolette et de la couche de soie.
Furieuse, ma belle attrape et emporte ma lampe
En me demandant : « Sais-tu quelle heure il est ? »

YUAN MEI (Yuan Kien-tch'a [1]).

[1] 1716-1797.

Aspect crépusculaire du pavillon Lo-tso.

La porte de paille est peu élevée, et la rivière, étroite.
Chaque soir, l'écho apporte le bruit des laveuses qui battent le linge.
Un pont en forme d'arc franchit la rivière où vivent les poissons et les tortues.
De temps en temps, l'ombre d'un passant se reflète dans l'eau, puis s'efface.

TSIANG CHE-TS'IEN (Tsiang Sin-yu [1]).

[1] 1725-1784.

Dans un bateau à rame.

Qui prétend que la femme du pays des Wou manque d'idée ?
Du même coup elle accomplit deux fonctions
Tout en ramant,
Elle berce son enfant enveloppé d'un filet suspendu à son dos.

TCHAO YE (Tchao Yun-song [1]).

---

[1] 1727-1814.

En gravissant la montagne.

« Peinons !
Peinons !
Peinons, moutons toujours ! »
Moi, je ne tourne même pas la tête,
Je n'essuie même pas ma sueur,
Je tends toutes mes forces pour grimper.
« Déjà le flanc de la montagne !
Peinons !
Peinons et montons toujours ! »
Soudain, au-dessus de moi, le sentier s'arrête net.
Alors, mes mains attrapent les lianes vertes,
Mes pieds s'agrippent aux arbrisseaux sortant des cre vasses des rochers ;
Pas à pas, je grimpe.
« Attention !
Mais peinons !
Peinons et montons toujours ! »
Les racines des arbres déchirent mon costume,
Les épines blessent mes mains,
Au prix de mille difficultés, je réussis à me frayer un chemin et je grimpe vers le sommet.
Ah ! c'est bien !
Un peu plus haut, il y a un sentier plat !
« Peinons !
Tendons tous nos efforts pour l'atteindre ! »
En effet, un sentier plat serpente là-haut ;
Là, les fleurs sauvages charment mes yeux,
Là, un arbre antique étend son ombre.
Seulement, je me sens bien fatigué,
La sueur trempe mes habits,
Mes jambes sont cassées ;
Je m'allonge sou s l'arbre,
Je respire l'arôme des herbes,
Puis, le sommeil bienfaisant me prend.
Quand je me réveille,
La nuit est venue,
On ne distingue plus le sentier
Et le cri de « Peinons ! » s'est tu...
Réfléchissons bien !
Réfléchissons bien !
Ici, je resterai assis jusqu'à l'au rore,
A l'aurore, je repartirai
pour atteindre le plus haut sommet

et là, je contemplerai l'aspect merveilleux du lever du soleil !

HOU CHE (Hou Che-tche).

Aurore.

Semblable à la lune, le soleil naissant
Éclaire cette forêt sombre, luxuriante.
Sur le sable d'un blanc argenté, se croisent de rares ombres.

En dehors de la forêt de pins, la mer étale ses eaux limpides,
Et, au loin, très loin, le dessin des îles est tellement imprécis
Qu'on les prendrait pour le pro longement d'un rêve.

Lentement, je me promène avec mon enfant ;
Les chants des coqs et des oiseaux charment mes oreilles
Et les cordes du luth de mon coeur vibrent avec eux.

KOUO MO-JO.

C'est un monde lâche.

p.220 C'est un monde lâche :
Il n'admet pas l' amour, il n'admet pas l'amour !
Eparpille tes cheveux,
Mets tes pieds nus,
Suis-moi, mon Amour,
Abandonne ce monde
Pour nous donner tout à notre amour !

Je prends tes mains,
Suis-moi, mon amour,
Laissons les épines percer nos pieds,
Laissons les grêlons tomber sur notre tête ;
Tu me suis,
Je prends tes mains,
Pour fuir de la cage, reconquérir la liberté !

Suis-moi,
mon Amour !
Déjà le monde des humains est loin derrière nous,
Regarde, n'est-ce pas une immense mer blanchâtre ?
Une immense mer blanchâtre,
Une immense mer blanchâtre,
Dans une liberté sans limite, nous nous aimons !

Dans la direction de mon doigt, regarde
Cette étoile bleue au fond du ciel
C'est une île couverte d'herbes vertes,
De fleurs fraîches, demeure de jolis oiseaux et d'animaux variés,
Vite, montons dans cet esquif léger et rapide,
Pour arriver à ce paradis idéal,
Amour, joie, liberté, quittons, à jamais, le monde des humains !

Allez-vous-en.

Allez-vous-en, Monde des Humains, allez-vous-en !
Solitaire, je me dresse au sommet d'une haute montagne ;
p.221 Allez-vous-en, Monde des humains, allez-vous-en !
Je reste face à face avec l'immense voûte céleste.

Allez-vous-en, jeunes gens, allez-vous-en !
Allez vous enterrer avec les herbes aromatiques du vallon reculé ;
Allez-vous-en, jeunes gens, allez-vous-en !
Confiez votre tristesse aux corbeaux du crépuscule.

Allez-vous-en pays natal de mon rêve, allez-vous-en !
Je jette et brise la tasse en jade de l'illusion ;
Allez-vous en pays natal de mon rêve, allez-vous-en !
Souriant, je reçois les compliments du vent de la montagne
Et des vagues de la mer.

Allez-vous-en, toute chose, allez-vous-en !
Devant moi, les cimes percent le ciel ;
Allez-vous-en, Tout, allez-vous-en !
Devant moi se déroule l'immensité de l' immensité !

Poison.

Aujourd'hui n'est pas le jour où je chante ; j'ai un sourire amer et terrifiant ; ce n'est pas non plus le jour où je ris et bavarde, contre ma poitrine est cachée une arme tranchante ;

Croyez-moi, mes pensées sont empoisonnées parce que le monde est empoisonné, mon âme est noire parce que le soleil a perdu son éclat, ma voix ressemble aux plaintes des hiboux qui vivent parmi les tombeaux parce qu'ici-bas n'existe plus l'harmonie, la tournure de mes phrases rappelle celle des esprits morts d'iniquité et qui revendiquent leur droit devant leurs ennemis parce qu'ici-bas la bonté a cédé sa place à la haine ;

Cependant, croyez-moi, la vérité jaillit de mes paroles quoiqu'elles soient semblables au poison, la vérité est toujours nette, quoiqu'elles vous fassent penser à la langue du serpent bicéphale, à la queue p.222 de scorpion, aux antennes du mille-pattes ; parce que mon coeur regorge de charité, de pitié et de tendresse plus violentes que le poison, plus terribles que les malédictions, plus folles que les flammes, plus mystérieuses que la mort, aussi mes paroles sont mortelles, maudites, brillantes et vaines ;

Croyez-moi : notre modèle est enterré dans la tombe faite de poussière de corail, le plus fort arôme des offrandes ne

pénètre pas dans cette tombe bien close : notre exemple est mort ;

Tel un cerf-volant accroché à une branche d'arbre, notre confiance est pourrie ; dans notre main, nous tenons seulement le fil rompu du cerf-volant : oui, notre confiance est pourrie ;

Croyez-moi, tel un nuage noir, la vaste ombre du doute enveloppe toutes relations humaines : le fils ne pleurera plus la mort récente de sa mère, les frères ne prendront plus la main de leurs soeurs, les amis deviendront des ennemis, le chien de garde mordra la cuisse de son maître : oui, tout est noyé dans le doute ; celles qui, assises, pleurent au bord de la route, celles qui se tiennent debout dans les chemins, celles qui, enfin, vous guettent à la fenêtre, sont toutes des vierges violentées : dans l'étang expire une belle fleur de lotus brisée ;

Dans le ruisseau humain, telles des lentilles d'eau, flottent cinq cadavres mutilés, ce sont les corps de l'Humanité, de la Justice, de la Civilité, de la Sagesse et de la Sincérité, cadavres qui dérivent vers l'immense océan du temps ;

Cet océan est loin d'être calme, et ses flots furieux écument, et sur chaque écume, on lit : Désir humain, Nature bestiale ;

Partout les violences sensuelles ; la convoitise étouffe dans ses bras la droiture, la lâcheté caresse le courage, le sexe se moque de l'amour, la dictature oppresse l'égalité, les ténèbres piétinent la lumière ;

Écoutez les mille bruits des sens, écoutez les cris de la violence ;

Les tigres et les loups flânent dans les rues fréquentées, les bandits occupent votre couche nuptiale, le crime s'enracine au fond de votre âme...

SIU TCHE-MO.

Pluie nocturne.

La pluie nocturne
tisse, fil à fil, les sentiments du poète.

Mère !

Mère !
mes cheveux
s'éparpillent sur tes genoux,
ce sont les milliers de fils de soie douce que tu m'as donnés.

PING-SIN [1].

[1] Pseudonyme de Sié Wan-ying, poétesse.

Doute.

Hirondelle !
Tu es revenue ?
Es-tu celle de l'an dernier ?

WANG PO-TS'ING.

Hiver.

La neige blanche,
Les feuilles mortes jaune foncé
Couvrent ce monde.
Mais, mon ami,
Je connais l'ardeur cachée de ton coeur,
Secrètement, tu prépares le somptueux printemps.

TSONG PO-HOUA.

Feuilles mortes, X.

Si j'étais une luciole,
Et que je possède une lueur pour m'éclairer,
Je ne craindrais pas le vent : il ne pourrait rien contre cette faible lumière.

LIEOU TA-PO.

Je suis un démon.

Je suis un démon ; j'ai deux yeux perçants, des dents et des griffes d'acier ; j'userai de toutes mes forces pour conquérir le monde. Amis, éloignez-vous vite, car je suis un démon !
Je prépare de nombreux filets, j'apprête des pièges innombrables ; je croise les bras et j'attends que les gens y tombent.
Je jetterai les diadèmes dans les fossés. De mon pied gauche, je piétine les « rites », et de mon pied droit j'envoie à terre la « fausse honte » !
Je détruirai l'histoire cinq fois millénaire de la Chine, ainsi j'anéantirai la race jaune : qu'a-t-il fait pour moi, mon pays natal ? Il ne m'a donné que tristesse et douleur !
Je suis un démon : j'allumerai un immense feu pour brûler tout l'univers ; je forcerai la terre à marcher à la rencontre du soleil ! Amis, éloignez-vous, car je suis un démon !

SIU TAN-KO.

Deux étoiles brillantes.

Deux merveilleuses étoiles brillantes !
Je crains que vous ne vous éteigniez à l'aurore !
O ! Belle ! Belle !
Je t'en prie, ferme tes yeux mystérieux !

ME-CHENG.

Le reste du vin.

« Dieu ne vous donne
Que cette coupe de vin ! »
Cette coupe de vin,
Je n'ai pas su la garder ;
Une jeune fille passe,
Je la lui offre tout de suite,
Or, elle ne la voit même pas,
Mais ma main tremble et une grande partie du vin s'est répandue à terre !
Il ne me reste plus qu'à y ajouter de l'eau !
C'est ainsi que, je ne sais plus combien de fois, j'ai ajouté de l'eau dans la coupe !
Hélas ! plaignez-moi de n'avoir que cette coupe de vin,
Et encore ce vin n'est-il plus très pur !
Cependant, combien les yeux des jeunes filles
Contiennent de vin mystérieux !
En vérité, j'ai honte de moi-même,
Je reconnais que mon vin a perdu sa saveur première !
Mais je ne puis m'empêcher
D'offrir ce vin coupé d'eau
Aux lèvres roses de ces belles.
Je prie celles-ci de le goûter !

FONG TCHE.

Baiser.

De ses lèvres
S'exhale un parfum de rose,
Quand je baise ma belle ;
Elles ressemblent
A deux pétales de fleur,
Tendres sur la rosée, roses sous le soleil naissant
Leur arôme pénètre jusque dans ma gorge
Et la joie jusqu'au fond de mon coeur.

WANG YÉ-NGAN.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN

Si wang mou, déesse suprême.

I

D'après *le Livre des montagnes et des mers* [1].

... p.226 Plus à l'ouest de trois cent cinquante li, se dresse la montagne de Jade, demeure de Si wang mou. Si wang mou ressemble à un être humain, mais elle a une queue de panthère et des dents de tigre. Elle rugit très fort. Sur ses cheveux en désordre, elle porte des ornements. Elle dirige les fléaux célestes et les cinq mutilations [2].

II

D'après la *Biographie du roi Mou* [3].

Le jour de kia-tseu, jour de bon augure, le Fils du Ciel est l'hôte de Si wang niou. Une tablette noire et du jade blanc en mains, le souverain salue respectueusement Si wang mou à qui il offre cent paquets de cordons de soie et trois cents paquets de cordons de [4] ... Si wang mou reçoit ces hommages en s'agenouillant et en inclinant deux fois la tête pour remercier le donateur.

Le lendemain, jour de yi-k'ieou, le Fils du Ciel offre p.227 à Si wang mou un festin au bord de l'Étang de Jade. Si wang mou chante en l'honneur du royal visiteur :

Les blancs nuages s'étendent dans le ciel,
Le brouillard sort tout seul de la montagne.
Les routes sont longues, longues,
Et les monts et les fleuves les coupent.
Je vous souhaite une vie éternelle
Et la possibilité de revenir ici !

Le Fils du Ciel répond :

Je retourne aux pays orientaux,

---

[1] Le *Livre* est une sorte d'anthologie ; les différentes œuvres contenues dans cet ouvrage auraient été écrites, d'après M. Chen Yen-ping, *(ABC de l'étude mythologique chinoise,* livre I, chap. 3), entre 770 et 221.

[2] Cinq sortes de condamnations graves.

[3] Livre découvert en 279 av. J.-C. dans le tombeau de Siàng mang (318-296), des wei (*alias* Liang).

[4] Un ou plusieurs caractères manquent dans le texte.

Je gouvernerai paisiblement le peuple de mon royaume ;
Quand le bonheur sera équitablement répandu chez mes sujets,
Je désirerai vous revoir.
Dans trois ans à peine,
Je me retirerai de la politique et reviendrai.

Ceci dit, le Fils du Ciel presse sort équipage de monter sur le mont Yen. Sur un rocher de Yen, il note cette rencontre et devant ce rocher il plante un acacia. Il inscrit en mémoire : « Montagne de Si wang mou. »

III

D'après les *Histoires de l'empereur Wou, des Han* [1].

Le septième soir de la septième lune, le souverain jeûne dans le palais Tch'eng-houa. Soudain, à midi juste, il voit venir de l'Occident un oiseau bleu. Le souverain questionne T'ong-fang Chou [2] : celui-ci répond :

— Ce soir, Si wang mou nous honorera de sa visite...

Le même soir, quand l'eau de la clepsydre descend jusqu'au septième degré, alors que le ciel est serein, on entend vaguement le tonnerre et une lueur violette illumine le ciel. Un instant après, Si wang mou, dans un char violet, escortée de déesses, arrive. Elle p.228 porte sur sa tête sept ornements. Une lueur bleue entoure la voiture. Deux oiseaux bleus [3] accompagnent la déesse suprême. Celle-ci descend. Le souverain va à sa rencontre, se prosterne, la prie de s'asseoir et lui demande le remède d'immortalité. Si wang mou répond :

— ... Votre Majesté n'a pas banni tous les attachements et formule encore pas mal de désirs. Elle ne pourra pas obtenir ce remède.

Ceci dit, Si wang mou sort sept pêches ; elle en mange deux et en donne autant au souverain, qui garde précieusement les noyaux devant ses baguettes.

— Pourquoi ?, questionne la visiteuse.

— Ces pêches sont très bonnes, répond le souverain, je veux planter ces noyaux.

[1] Livre soi-disant écrit par l'historien Pan Kou, mais peut-être par Wang Kien (452-489).
[2] Tong-fang Chou, littérateur humoriste et dignitaire élevé (138 av. J-C.) sous le règne de l'empereur Wou, des Han.
[3] Messagers célestes.

La déesse suprême sourit :

— Cette sorte de pêcher ne porte des fruits que tous les trois mille ans, on ne peut le planter dans le sol terrestre.

La visiteuse reste dans le palais jusqu'à la cinquième veille. Elle parle des affaires du monde des humains et non de celles des esprits ou génies. Puis, respectueusement, elle part...

IV

D'après la *Biographie de l'empereur Wou, des Han* [1].

Le sept de la septième lune, on nettoie à fond le palais, on prépare un trône dans la grande salle, la terre est couverte de gaze violette ; on brûle le parfum du lis, les rideaux de soie brodée sont suspendus, la lampe aux neuf rayons est allumée ; on offre les excellentes jujubes de la Porte de Jade [2] et on verse le jus de raisin : en un mot, avec les fruits odorants du palais, on combine un repas céleste.

En grande tenue, le souverain attend au bas des perrons. L'ordre est donné de ne pas guetter derrière les portes et de faire silence, à l'intérieur comme à p.229 l'extérieur du palais, pour attendre l'arrivée du char de nuages.

Après la deuxième veille, dans la nuit avancée, on aperçoit soudain un corps vaporeux comme le nuage blanc s'élever au sud-ouest du ciel ; le nuage, épais, avance directement vers le palais. Peu à peu, le corps vaporeux se rapproche, du nuage s'échappe le bruit confus des paroles et des chevaux. La durée d'un demi-repas s'écoule avant que Si wang mou arrive. Plusieurs milliers de génies, montés soit sur des dragons et des tigres, soit sur des licornes et des grues blanches, soit sur les chevaux célestes, soit enfin dans les luxueuses voitures, accompagnent la déesse suprême et descendent dans la cour, pèle-mêle comme un essaim d'oiseaux. Aussitôt arrivés, ils disparaissent tout d'un coup. On voit seulement Si wang mou dans un char violet traîné par des dragons tachetés de neuf couleurs. Une cinquantaine de génies d'une taille de dix pieds entourent le char ; ils tiennent des drapeaux et des étendards, sont coiffés d'un chapeau de Nature Pure et portent comme

[1] Livre soi-disant écrit par Pan Kou, mais on ignore jusqu'ici son véritable auteur. Cependant, on peut affirmer qu'il fut écrit après l'autre livre sur le même souverain (voir p. 227, n. 1).

[2] Dans le Kan-sou.

pendeloques des sceaux d'or ; ils s'arrêtent dans la cour, à l'entrée de la salle.

Appuyée seulement sur deux servantes - âgées à peu près de seize à dix-sept ans, vêtues de longues vestes bleues en soie très fine, les deux jeunes filles ont des regards vifs et séduisants, l'allure distinguée ; elles sont vraiment belles ! - Si wang mou monte dans la salle et, arrivée dans la partie supérieure, elle s'assied face à l'orient. La déesse suprême est vêtue d'une robe et d' un châle en fils d'or ; ce vêtement brille par son éclat et son harmonieuse combinaison de couleurs. L'allure de la déesse est à la fois vertueuse et sereine : son cou est entouré du grand cordon de l'Élan Enchanté ; elle porte sur son flanc l'épée coupant l'Ombre, laisse trembler à chaque pas son chignon en forme T'ai houa [1] et sa tête est couverte d'un chapeau de *Pureté Suprême ;* ses chaussures sont p.230 brodées de dragons et de phénix. Elle paraît âgée de trente ans ; elle n'est ni trop grande, ni trop petite, sa beauté, tout imprégnée de douceur, ne trouverait jamais de rivale sur cette terre : c'est vraiment une déesse ! Elle s'assied sur un divan.

L'empereur se prosterne et s'informe de sa santé, puis, redressé, se tient debout. La visiteuse le prie de partager avec elle le divan ; le souverain obéit et s'assied face au sud [2]. De ses propres mains, Si wang mou prépare un repas céleste qui est une merveille... Elle ordonne aux suivantes d'aller chercher encore des pêches. Un instant après, les suivantes présentent, sur un plateau de jade, sept pêches célestes, rondes, bleues et grosses comme des oeufs de cane. Si wang mou en donne quatre au souverain et en garde trois pour elle. Le goût des pêches est excellent, suave. Le souverain met de côté les noyaux. Si wang mou en demande la raison.

— Je désire les planter.

— Ces pêchers ne portent des fruits que tous les trois mille ans, et la terre de l'Empire du Milieu n'est pas assez fertile pour qu'ils y croissent.

L'empereur renonce tout de suite à son intention. Plusieurs fois on a versé du vin. Si wang mou ordonne à ses suivantes (de jouer de la musique et de chanter) ...

---

[1] Montagne Occidentale, ou T'ai houa, ou Houa-chan, dans le Chen-si.

[2] Les souverains chinois s'asseyaient face au sud.

Le bonheur d'un sage.

K'ong-tseu visite la montagne T'ai [1]. Dans la plaine de Tcheng [2], il rencontre Yong K'i-ki. Revêtu d'une tunique en fourrure de daim serrée par une corde, ce dernier joue du Win et chante. K'ong-tseu demande :

— Pourquoi êtes-vous si content ?

— J'ai, dit-il, plusieurs raisons de l'être : parmi les dix mille êtres et choses issus du ciel, le plus noble, c'est l'homme ; or, homme, je suis, c'est ma première joie ; de plus, d'après les différences qui existent entre les p.231 deux sexes, l'homme est plus noble que la femme, il vaut donc mieux être un homme ; or, homme je suis, c'est ma deuxième joie ; enfin, parmi ceux qui naissent, il y a des enfants qui viennent avant terme et meurent sans avoir vu le soleil et la lune, d'autres meurent plus tard, mais sans avoir encore quitté les langes ; or, j'ai quatre-vingt-dix ans, c'est ma troisième joie. La pauvreté accompagne souvent les lettrés, la mort est la fin de l'être humain, je vis pauvre comme les autres et j'attends ma fin : de quoi me préoccuperais-je encore ?

Kong-tseu dit :

— Fort bien ! Il est habile à se consoler !

(Chap. *T'ien souei*, dans le *Lie tseu*.)

[1] K'ong-tseu, *alias* Confucius. Montagne T'ai, dans le Chang-tong.
[2] Aujourd'hui Ning-yang, dans le Chan-tong.

Ciel et terre.

... Le ciel et la terre sont aussi des choses. Or, aucune chose n'est parfaite. Ainsi, dans la haute antiquité, Niu-koua [1] purifia les rochers de cinq couleurs pour suppléer à ce qui manque de ciel et de la terre et coupa les pattes de la grande tortue pour soutenir les quatre extrémités célestes. Plus tard, Kong Kong disputa le trône à Tchouan Hiu ; dans sa fureur, il se cogna contre la montagne Pou-tcheou, brisa les colonnes célestes et les attachements terrestres. Aussi le ciel est-il penché au nord-ouest où sont installées les étoiles ; la terre est affaissée au sud-est ; vers ce creux courent les eaux des fleuves.

(Chap. *T'ong wen*, dans le *Lie tseu.*)

[1] Impératrice antique plutôt légendaire, sœur cadette de l'empereur Fou-hi ; celui-ci créa, dit-on, les pa-koua (les huit diagrammes) d'où serait sortie la première civilisation chinoise.

Le Vieillard Naïf voulait transporter les montagnes.

Les montagnes T'ai-hing et Wang-wou [1] occupent une surface de sept cents li carrés et atteignent une p.232 hauteur de dix mille jen [2] ; tout d'abord, elles étaient au sud de Ki-tcheou [3] et au nord de Ho-yang [4]. Au nord de ces montagnes, le Vieillard Naïf, presque nonagénaire, habitait en face de la chaîne ; il se plaignait que celle-ci barrait son chemin et rendait foule communication lente et difficile. Il rassembla toute la famille et déclara :

— Si nous unissons nos forces pour aplanir cet obstacle, nous pourrons aller tout droit au sud de Yu [5] et du fleuve Han [6] ; qu'en pensez-vous ?

Tous les membres de la famille se rendirent à sa raison et répondirent à l'envi. Cependant, la femme du vieillard, appelée *Offrant des Doutes,* hasarda :

— Avec vos forces, vous ne pouvez même pas abaisser la colline K'ouei-fou [7] ; que pourrez-vous faire devant T'ai-hing et Wang-wou ? De plus, en admettant que vous réalisiez votre projet, où déposerez-vous la terre et les pierres ?

Tous répliquèrent :

— On les jettera dans le golfe de la mer Po [8], au nord de la Terre Ferme.

Ceci dit, le vieillard conduisit trois de ses enfants capables de porter, sur l'épaule, un picul de charge devant la chaîne. Ensemble, ils brisèrent les rochers, piochèrent et, au moyen de vans et de corbeilles, firent transporter les débris dans le golfe de Po. La voisine du vieillard, une veuve qui venait de la ville, avait un enfant, huit ans à peine, qui accourut pour aider le vieillard. La saison froide succéda à la saison chaude, mais on

---

[1] T'ai-hing, *alias* Wou-hing, traverse une partie du Ho-nan et du Chan-si et atteint le Ho-pei (Tche-li). Wang-wou part du Chan-si et pénètre dans le Ho-nan.

[2] Un jen est égal à un peu plus de six pieds chinois, chiffre donné sous réserve.

[3] Ki-tcheou, l'une des neuf antiques provinces, occupait les régions actuelles du Ho-nan de nord du Fleuve Jaune) et du Liao-ning (Fong-t'ien, l'ouest du fleuve Liao).

[4] Ville antique près de celle de Meng (hien) dans le Ho-nan.

[5] Yu, ou Yo-tcheou, l'une des neuf provinces antiques, occupait les régions du Ho-nan, une partie du Chantong et du Hou-pei.

[6] Ce fleuve prend sa source dans le Chan-si, pénètre dans le Hou-pei et se jette dans le Fleuve Bleu.

[7] Dans les régions de Tch'en-lieou, dans le Ho-nan.

[8] A l'Ouest de Port-Arthur et de Wei-hai-wei ; on l'appelle aussi golfe du Pei Che-li.

s'épuisait toujours en allées et venues (entre le golfe et la contrée du vieillard). Un autre vieillard, intelligent celui-là, habitant Ho-k'iu [1], p.233 sourit de cette entreprise et essaya de l'arrêter. Il dit au Vieillard Naïf :

— Que vous manquez d'esprit ! Avec le reste de vos années et de vos forces, vous n'arriverez même pas à détruire une herbe de la montagne, que voulez-vous donc faire devant la terre et les rochers ?

Le Vieillard Naïf du nord des montagnes soupira longuement et répondit :

— Votre pensée est étroite, si étroite qu'on ne saurait expliquer pourquoi ; elle ne ressemble nullement à celles de ma voisine, la veuve, et de son jeune fils ! Moi mort, mais mon fils me survivra, il aura des enfants, ces derniers auront à leur tour des fils... Ainsi de génération en génération jusqu'à l'infini, tandis que le volume des montagnes n'augmentera pas ; pourquoi n'arriverait-on pas à les démolir ?

Le Vieillard Intelligent de Ho-k'iu ne sut que répondre. Alors le dieu qui gouverne les serpents surprit cette conversation et comprit que le Vieillard Naïf exécuterait son projet. Il fit un rapport à l'Empereur [2], qui, touché de la sincère fermeté du Vieillard Naïf, ordonna à deux fils de K'oua-ngo [3] de déposer les deux montagnes l'une à l'est de Chou [4] et l'autre au sud de Yong [5]. Depuis lors, aucun obstacle n'existe plus au sud de Ki et du fleuve Han.

(Chap. *T'ong wen*, dans *Lie-tsen.*)

LIE YU-KEOU [6].

---

[1] Aujourd'hui Yong-tsi, du Chan-si.

[2] Empereur céleste.

[3] Personnage légendaire titanique.

[4] Pays nordique.

[5] L'une des neuf provinces antiques ; occupait les régions actuelles du Chen-si, du Kan-sou et une partie du Koukou nor.

[6] Dans le *Lie tseu* même, on lit : « Maître Lie-tseu est tombé dans la pauvreté. sur son visage on voit l'expression de la faim. Un hôte en parle à Tseu-yang, de Tcheng... » Or, Sseu Tseu-yang, premier ministre de Tcheng, fut condamné à mort en 398 av. J.-C. Lie tseu était son contemporain.

En flânant.

Dans la Mer du Nord, vit un poisson qu'on appelle kouen [1] ; on ignore combien il faudrait de li pour p.234 couvrir son corps. Il se transforme en un oiseau appelé p'eng [2] ; ; on ne sait pas davantage quelle est la longueur de son dos. Quand il est en colère, il prend son élan, et ses ailes, comme les nuages, assombrissent le ciel. Lorsque la mer se démonte sous les coups du typhon, cet oiseau en profite pour émigrer vers la Mer du Sud. La Mer du Sud est un étang céleste. Le *Ts'i hiai*, mémoire des choses extraordinaires, note :

« Le p'eng émigre vers la Mer du Sud, il rase d'abord la surface de la mer pendant trois mille li, puis, à travers le cyclone, il monte au ciel jusqu'à une hauteur de quatre-vingt-dix mille li ; il ne se repose qu'après un voyage de six mois. »

La légère brume du printemps au-dessus des rivières et des étangs et la poussière, chose également fort menue, s'aspirent. Le bleu foncé du ciel est-il sa vraie couleur ? ou s'explique-t-il tout simplement parce que le firmament s'étend jusqu'à l'infini ? Lorsqu'on est en haut et qu'un regarde en bas, on doit avoir la même impression.

De plus, si l'eau n'était pas profonde, elle ne porte rait pas un grand bateau. Versez un verre d'eau dans un endroit creux, mettez-y un grain de sénevé, il flotte. Remplacez ce grain par une tasse, elle ne bouge plus, car l'eau est peu profonde et le bateau trop grand. Si le vent n'est pas assez fort, il ne peut porter les grandes ailes. Aussi faut-il monter à la hauteur de quatre-vingt-dix mille li, alors l'oiseau pose les ailes sur le vent ; alors le ciel bleu est sur son dos, nul obstacle n'entrave son élan, alors l'oiseau se dirige vers le sud.

La cigale ou la pie de la montagne de ricaner :

— Je prends mon élan en droite ligne, j'atteins le sommet de l'orme ou du santal ; quelquefois, je n'arrive pas si haut, alors je redescends à terre. Pourquoi monter jusqu'à la hauteur de quatre-vint-dix mille li afin de se diriger vers le nord ? »

Celui qui va jusqu'aux premiers faubourgs et rentre p.235 aussitôt après les trois repas, n'a pas faim ; celui qui veut

[1] Certains savants croient devoir remplacer le caractère *kouen* (qui signifie primitivement les œufs de poisson) par k'ing (baleine).

[2] Rock.

accomplir un trajet de cent li prépare ses provisions la veille du départ ; celui qui va parcourir mille li le fait trois mois auparavant. Que peuvent comprendre à cela la cigale et la pie impertinentes ?

Le savoir limité ne vaut pas une vaste érudition, la vie courte n'est pas égale à une vie longue. Pourquoi ? Le champignon du matin ne connaît ni le soir, ni l'aurore ; la cigale ignore le printemps et l'automne [1] : leur vie est courte. Au sud de Tch'ou, il y a de grandes tortues de mer ; pour elles, le printemps et l'automne comptent chacun cinq cents ans ; dans la haute antiquité, existaient de grands ormes ; pour eux, le printemps et l'automne étaient chacun de huit mille ans (ce sont de longues vies). Or maintenant, P'eng tsou [2] est célèbre par la longueur de sa vie. On l'envie, oh ! quelle pitié !

(Chap. *Siao yao yeou*, dans *Tchouang-tseu*.)

[1] Les Chinois croyaient que certains champignons vivaient un jour et que la cigale naissait au printemps et mourait à l'automne, ou inversement.

[2] La tradition chinoise prétend que le vieux grand papa (tsou) P'eng, appelé par son nom K'eng, aurait vécu sept ou huit cents ans.

La mort de la femme de Maître Tchouang.

La femme de Maître Tchouang est morte. Maître Wei [1] va porter ses condoléances au veuf. Or, Maître Tchouang, accroupi, tape sur une écuelle et chante.

Maître Wei dit :

— Elle a partagé le foyer avec vous, elle a élevé vos enfants ; âgée, votre dame est maintenant morte. Que vous ne pleuriez pas, soit ! mais vous chantez ! N'est-ce pas trop fort ?

Maître Tchouang répond :

— Non. A sa mort, j'ai commencé par m'attrister. Mais j'ai réfléchi : à l'origine de toute chose, il n'y a pas de vie ; non seulement pas de vie, mais pas de corps ; non seulement pas de corps, mais aussi pas d'énergie. Le vague se p.236 transforme en énergie, l'énergie en un corps, le corps en vie. Maintenant, la vie de ma femme retourne à la mort. Tout ceci ressemble à la succession naturelle du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver. Quand la défunte s'est endormie pour toujours dans la chambre, je me suis lamenté ; j'ai mal compris alors ce qu'était le destin. Aussi, j'arrête mes lamentations.

(Chap. *Tche lo*, dans *Tchoueng tseu.*)

[1] Wei Che, savant célèbre de l'époque, mort avant Tchouang Tcheou.

Secours mirifique et réalité.

La famille de Tchouang Tcheou est pauvre. Aussi ce dernier va-t-il solliciter l'aide du duc Kien ho.

— Entendu, dit le duc, je vais bientôt recevoir de l'argent de la ville et je vous prêterai alors trois cents pièces d'or : qu'en dites-vous ?

Visiblement mécontent, Tchouang Tcheou réplique :

— Je suis venu hier. Au milieu du chemin, j'entendis des appels. Je regardai tout autour de moi : je vis une carpe étendue à terre dans un sillon tracé par la roue d'une voiture.

« — Viens, carpe ! que fais-tu là ? lui dis-je.

« — La Mer Orientale est ma cité. Avez-vous, pour me sauver, un boisseau ou un dixième de boisseau d'eau ?

« — Entendu, lui dis-je. Je voyagerai bientôt dans le Sud et serai l'hôte des pays de Wou [1] et de Yue [2] ; alors je soulèverai l'eau du Si kiang [3] pour venir à ta rencontre ; qu'en dis-tu ?

« Visiblement mécontente, la carpe répondit

« — J'ai quitté mon habituelle contrée, je tombe ici, dans cet endroit inhospitalier. Avec un boisseau ou un dixième de boisseau d'eau, je vivrais. Vous me promettez trop, mieux vaut revenir me chercher dans une boutique de poissons secs ! »

(Chap. *Wai wou*, dans *Tchouang tseu*.)
TCHOUANG TCHEOU [4].

---

[1] Kiang-sou.
[2] Tché-kiang.
[3] Fleuve dans le Kouang-si et le Kouang-tong.
[4] 380 ?-320 ? D'après l'étude de M. Chen Yen-ping *(Selections from Chuang Tzu ; Student's Chinese Classics Series*, Commercial Press, Chang-hai), Tchouang tseu, *alias* Tchouang Tcheou, serait mort « au plus tôt aux environs de 280 av. J.-C. ». C'est également une hypothèse.

Éducation foetale.

p.237 Dans l'antiquité, l'éducation foetale commençait à la septième lune après la conception de la reine. Celle-ci entrait dans la salle de repos : à gauche de la porte se tenait l'Historien Suprême, des instruments musicaux en mains ; à droite, le Cuisinier Suprême, les ustensiles de cuisine en mains ; aux pieds des perrons, le Devin Suprême, la carapace de tortue et les tiges d'achillée en mains [1]. D'autres fonctionnaires se tenaient chacun à leur poste dans l'intérieur de la salle. Quand la conception n'atteignait encore que trois lunes, si la reine désirait entendre des morceaux de musique ne convenant pas à son état, l'Historien Suprême entrait dans la salle et s'excusait de ne pas avoir appris ces airs. Si la reine demandait des mets d'un goût bizarre, le Cuisinier Suprême posait ses ustensiles et disait :

— Votre serviteur n'ose vraiment offrir ces mets au prince héritier.

Le prince héritier naissait. Il poussait les premiers vagissements. Alors l'Historien Suprême jouait de l'instrument de cuivre, disant que tel vagissement correspondait à telle gamme. Le Cuisinier Suprême disait :

— Qu'on offre le mets de tel ou tel goût.

Et le Devin Suprême :

— Qu'on donne tel nom à l'enfant.

Puis seulement, en l'honneur du prince héritier, on suspendait l'arc [2] à la porte, avec solennité.

TS'ING CHE TSEU [3].

---

[1] Le devin utilisait soit la carapace de tortue (encrée et chauffée, elle présente des traces de cassure d'après lesquelles on prédit l'avenir, soit les tiges d'achillée (on calcule sur le nombre de tiges) pour connaître l'avenir.

[2] A la naissance d'un fils, on suspendait un arc à la porte de la maison, du côté gauche. Ici, fête organisée à l'occasion de la naissance.

[3] Le *Han chou* (*Livre des Han*), dans son chapitre *Yi wen tche* (*Notes sur les arts et les lettres*), mentionne bien Ts'ing che tseu comme un historiographe antique, mais il n'indique pas de quelle dynastie. Il vécut probablement aux environs des débuts de la dynastie des Han (IIIe siècle av. J.-C.).

L'esprit transformé en mouton [1].

p.238 Dans sa jeunesse, Tsong T'ing-po, natif de Nan-yang [2] rencontra, au cours d'une marche nocturne, l'esprit d'un mort.

— Qui est là ?, demanda le jeune homme.

— Un esprit ; et vous ?

— Moi aussi, dit prudemment Tsong T'ing-po.

L'esprit s'informa ensuite de la destination de T'ing-po.

— Je vais au marché Houan.

— Moi aussi.

Alors l'homme et l'esprit marchèrent ensemble, pendant plusieurs li. L'esprit suggéra que, marcher étant fatigant, mieux vaudrait se porter mutuellement,

— Excellente idée, approuva le jeune homme.

L'esprit porta d'abord T'ing-po pendant quelques li.

— Vous êtes bien lourd ; êtes-vous vraiment un esprit ?, demanda le porteur.

— Esprit je suis ; seulement, je viens de mourir, c'est pourquoi je pèse encore lourd.

Sur ce, T'ing-po porta à son tour l'esprit, qui était très léger. Ainsi, à tour de rôle, chacun d'eux eut sa charge.

— Je suis nouveau dans le monde des esprits, dit T'ing-po, j'ignore ce que craignent les esprits ; renseignez-moi.

— Ils n'aiment pas la salive des êtres vivants.

Quand il approcha du marché, T'ing-po mit l'esprit sur sa tête et saisit aussi rapidement les pieds de son compagnon, qui poussa des cris aigus pour réclamer sa délivrance. T'ing-po ne voulut rien entendre et poursuivit son chemin. Arrivé au marché, T'ing-po déposa à terre l'esprit, qui se transforma en mouton. T'ing-Po le vendit. Craignant que l'esprit-mouton ne se transformât de nouveau, le vendeur cracha sur l'animal. Il obtint mille cinq cents sapèques comme prix de vente.

WEN TI, des Wei, ou TCHANG HOUA.

[1] Fragment conservé des *Notes sur les faits étranges (Lie yi tchouan)*, œuvre soi-disant écrite par Wen Li (187-226), des Wei, ou par Tchang Houa (232-300).

[2] Département qui comprenait mue partie du Ho-nan et du Hou-pei actuels.

La mort de Tcheou Chë.

p.239 Sous les Han, un certain Tcheou Che, natif de Hia p'i [1], allait en bateau à Tong hai [2]. En cours de route, il fit connaissance d'un fonctionnaire qui tenait un rouleau de papier. Le fonctionnaire sollicita et obtint de monter dans le bateau. Au bout d'une dizaine de li, le fonctionnaire dit à Tcheou Che :

— Je vais descendre un moment à terre ; pendant mon absence, ne regardez pas le rouleau de papier que je vais vous confier !

Dès que le fonctionnaire eut tourné les talons, Tcheou Che se précipita sur le rouleau tentateur et le regarda. Or, c'était la liste des personnes qui devaient mourir [3], et le nom de Tcheou Che y figurait ! Peu après, le fonctionnaire revint. Tout hébété, Tcheou Che ne pouvait détacher ses yeux de la liste. Le fonctionnaire entra en colère :

— Je vous avais recommandé de ne pas céder à la curiosité, et vous avez négligé ma recommandation !

Tcheou Che se prosterna, frappa son front contre le sol jusqu'à ce que le sang coulât, pour implorer la clémence du fonctionnaire. Celui-ci réfléchit longuement, puis il lui dit :

— Je suis touché de votre amabilité, ; vous avez bien voulu me transporter à une assez grande distance. Je ne puis effacer votre nom de la liste, mais à partir d'aujourd'hui, retournez chez vous et ne franchissez pas le seuil de votre maison pendant trois ans. Alors vous échapperez à la mort, Seulement, ne dites pas que vous avez lu ma liste !

Revenu chez lui, Tcheou Che vécut deux ans enfermé dans l'enclos de sa maison et au milieu de l'étonnement général. Quand un voisin mourut, furieux de la retraite inexplicable de son fils, le père de Tcheou Che le força à sortir pour aller présenter ses condoléances. Tcheou Chie se vit obligé d'obéir. Il franchit le seuil et se trouva nez à nez avec le fonctionnaire.

— Je vous avais dit de ne p.240 pas sortir de chez vous avant trois ans, et vous sortez ! s'écria ce dernier. Ne vous ayant pas rencontré jusqu'à présent, j'ai reçu pas mal de coups de fouet et

---

[1] Aujourd'hui P'i -hien dans le Kan-sou.

[2] Dans le Kan-sou.

[3] C'est un fonctionnaire du monde des morts.

de bâton de mon supérieur ; aujourd'hui, je vous rencontre, tant pis pour vous, je ne peux plus vous sauver. Je reviendrai prendre votre âme d'ici trois jours.

Trois jours après, il revint en effet, et Tcheou Che expira.

KAN PAO [1].

[1] IVe siècle ap. J.-C.

L'esprit de Confucius.

Une fois, Confucius visitait une montagne ; il envoya son disciple, Tseu-lou [1], chercher de l'eau. Tseu-lou rencontra un tigre au bord de l'eau : il battit le fauve et lui tira si fort la queue qu'elle resta dans ses mains. Il la cacha dans l'intérieur de sa veste, contre sa poitrine, et apporta l'eau à son maître.

— Comment un lettré supérieur s'y prend-il pour tuer un tigre ?, demanda Tseu-lou à Confucius.

— Le lettré supérieur tue un tigre en le tenant par la tête.

— Et le lettré moyen ?

— Le lettré moyen le tient par les oreilles.

— Et le lettré inférieur ?

— Le lettré inférieur le tient par la queue.

Tseu-lou sortit la queue et la jeta ; mécontent, il déclara :

— Maître, vous saviez bien qu'il y avait un tigre au bord de l'eau, et vous m'y avez envoyé ; c'était vouloir me tuer.

Tout en parlant, il cachait contre sa poitrine un plateau de pierres qu'il était prêt à lancer contre Confucius.

— De quelle façon un lettré supérieur s'y prend-il pour tuer un homme ?, demanda-t-il cependant.

— Avec la pointe du pinceau.

— Et le lettré moyen ?

— Avec la pointe de la langue.

— Et le lettré inférieur ?

— Avec un plateau de pierres qu'il dissimule.

Secrètement convaincu, Tseu-lou sortit le plateau et le jeta.

Recueilli par YIN YUN [2].

[1] *Alias* Tchong Yeou.
[2] 471-529.

Biographie d'un preux barbu.

p.241 Pendant sa visite à Yang Sou [1], personnage puissant sous les Souei, Li Tsing [2], quoique modestement vêtu, est remarqué par Tchang, l'une des courtisanes de Yang Sou ; la jeune femme s'enfuit avec le visiteur.

... Ils retournent à T'ai-yuan [3]. En chemin, ils descendent dans une auberge à Ling-che [4]. Le lit est préparé ; dans la marmite, la viande cuit. Tchang, debout devant le lit, peigne ses longs cheveux épais. Li brosse le cheval. Tout à coup, un homme de taille moyenne, aux favoris et à la barbe roux et embroussaillés, vient vers eux. Il est juché sur un âne boiteux. Sans façon, l'inconnu jette un sac en paille devant l'âne, prend un oreiller, s'étend sur le lit et contemple la belle dame. Li Tsing en est furieux ; cependant, après quelque hésitation, il continue à soigner son cheval. Tchang regarde bien le visage du visiteur ; d'une main, elle tient ses cheveux, et de l'autre, elle fait signe à son mari de se calmer. Elle se presse de finir sa toilette, salue le visiteur et lui demande son nom.

— Mon nom de famille est Tchang, répond-il.

— Votre servante a le même nom de famille que vous et pourrait être votre soeur puînée.

Elle le salue de nouveau et s'informe de sa situation de famille.

— Je suis le troisième enfant de mon défunt père ; et vous, ma soeur cadette ?

— Je suis l'aînée de la famille.

L'étrange visiteur, content, déclare :

— Quel bonheur, j'ai une soeur de plus !

Tchang de loin appelle son mari :

— Venez saluer notre troisième frère [5] !

---

[1] Il était d'abord mandarin chez les Pei Tcheou, puis se révolta contre ceux-ci et aida l'empereur Wen (tué en 604) des Souei à conquérir l'Empire. Pour ses exploits guerriers il fut élevé au grade de sseu-k'ong, l'un des plus hauts grades.

[2] Général célèbre (571-649) sous les T'ang

[3] Dans le Chan-si.

[4] Dans le Chan-si.

[5] Puisque l'étrange visiteur est le troisième enfant de la famille, on l'appelle « troisième frère ».

Li Tsing le salue et tous trois s'assoient en rond.

— Quelle est cette viande, dans la marmite ? dit le visiteur.

— C'est du mouton, et ce doit être cuit.

— J'ai faim, dit p.242 encore le visiteur. Alors, Li Tsing sort pour acheter des gâteaux. Le visiteur tire de sa ceinture un poignard, découpe la viande et mange avec Li et Tchang. Le repas achevé, le visiteur découpe le reste de la viande et fait manger très rapidement son âne. Puis, il dit :

— J'ai examiné vos bagages, cher Li, ils me paraissent ceux d'un lettré pauvre. Comment avez-vous pu épouser une pareille belle ?

— Bien que moi, Tsing, je sois pauvre, répond Li, j'ai beaucoup de projets dans ma tête ; devant tout autre que vous, assurément, je ne les dévoilerais point, mais à vous, cher frère, je ne veux rien cacher.

Il raconte son aventure et expose ses projets.

— Où allez-vous maintenant ?

— Nous pensons nous réfugier à T'ai-yuan.

— Fort bien, croyez bien que c'est le destin qui vous pousse à cette décision.

Il parle encore :

— Votre attitude, mon cher Li, est vraiment digne d'un homme. Mais avez-vous déjà entendu dire qu'à T'ai-yuan séjourne un homme extraordinaire [1] ?

— J'ai connu un homme que je considère comme le véritable souverain de demain ; d'autres personnes ne sont que de futurs maréchaux ou généraux.

— Quel est son nom de famille ?

— Le même que le mien.

— Que fait-il ?

— Il est le fils d'un général du département [2].

— Votre réponse approche de ce que j'ai pensé ; mon cher Li, pouvez-vous me présenter à lui ?

[1] Il s'agit de Li Che-min (597-649), Plus tard T'ai tsong, des T'ang, souverain énergique.

[2] Li Yuan (566-635) ; Plus tard, avec l'aide de son deuxième fils, Li Che-min, il devient Kao tsou des T'ang. Au moment oi l'empereur Yang, des Souei, visita Kiang-tou (616), dans le Kiang-sou, Li Yuan reçut l'ordre de garder T'ai-yuan, dans le Chan-si.

— Un ami de votre serviteur, appelé Lieou Wen-tsing [1], le connaît intimement ; par Wen-tsing, nous pourrons le voir. Mais pourrais-je connaître la raison de votre désir ?

— Les astronomes m'ont fait remarquer à T'ai-yuan un étrange phénomène dans l'air, présage de grands événements, et ils m'ont conseillé d'aller voir de plus près...

p.243 Le couple Li et le preux fixent un rendez-vous à T'ai-yuan pour se rendre chez Lieou Wen-tsing. Celui-ci leur présente Li Che-min (cf. p. 212, n. 1). Le preux devine tout de suite le superbe avenir de Li Che-min ; son avis est confirmé par celui d'un taoïste, ami du preux, lors de la seconde visite chez Lieou Wen-tsing. Le taoïste donne des conseils au preux.

— A mon avis, vous ne ferez rien ici, il faut chercher ailleurs ; ne vous affligez pas trop de notre séparation.

Ils décident de revenir dans la capitale. En route, le preux à la barbe de dragon fait des recommandations à Li Tsing :

— Cher Li, je compte les jours qu'il vous faudra pour arriver à la capitale ; vous arriverez tel jour. Le lendemain de votre arrivée, venez donc me voir, avec votre femme, dans une petite maison de tel quartier. J'ai bien réfléchi, mon cher ami, vous avez eu l'amabilité de m'accompagner partout, et ma soeur puinée n'est pas riche : je veux vous présenter tous les deux à ma femme ; venez sans hésitation.

Il dit, soupire à plusieurs reprises et quitte Li Tsing. Celui-ci fouette sa monture, car lui aussi s'empresse de retourner dans la capitale.

Le jour du rendez-vous, Li Tsing et Tchang se rendent à l'endroit indiqué. Ils frappent légèrement à la porte en bois de la maison en question. Un valet sort, s'agenouille pour saluer et dit :

— Depuis longtemps, notre troisième maître nous a donné des ordres pour vous attendre.

Il prie nos deux visiteurs de franchir plusieurs portes intérieures, plus luxueuses les unes que les autres. Une trentaine de valets et de servantes se rangent devant eux. Une vingtaine de jeunes servantes, habillées de bleu, conduisent Li Tsing et Tchang dans la salle de l'Est où resplendissent des objets rares et précieux : des malles pour chapeaux, des boîtes, des nécessaires de toilette, des glaces, des ornements pour la

[1] Alors sous-préfet de Tsin-yang, près de T'ai-yuan, dans le Chan-si.

coiffure des dames, etc., en un mot, il est difficile de croire que tous ces objets ont été fabriqués ici-bas. Les visiteurs sont priés de changer de vêtements. Alors, on annonce le « Troisième p.244 Maître ». C'est le preux à la barbe de dragon. Coiffé d'un chapeau de voile, enveloppé dans une tunique violette, il s'avance, majestueux, tel un dragon ou un tigre. Il manifeste une joie sincère et chaleureuse de revoir ses amis, à qui il présente sa femme aussi belle qu'une déesse. Tous pénètrent alors dans la salle principale, située au centre de l'édifice. Là, un festin princier les attend. Le décor, les mets reflètent une richesse qu'on rencontre à peine chez les plus hauts dignitaires de l'Empire. Un orchestre, composé de vingt musiciens, joue dans la cour ; la musique est si mélodieuse qu'on la croirait descendue du ciel. Après le repas, on verse les liqueurs. Alors, les domestiques aux cheveux gris tirent de la salle de l'Ouest vingt divans recouverts de soie et les alignent devant la table. On enlève la soie et l'on voit qu'ils sont surchargés de livres de comptes, de clés, etc. Le preux barbu désigne toutes ces choses et dit à Li Tsing :

— Ce sont là, cher ami, les comptes de mes pierreries, objets précieux, soieries, argent, etc., enfin toute ma fortune ; je vous la donne. Pourquoi ? Parce qu'à un moment donné, j'ai pensé acheter, avec cette fortune, quelque poste important, ou entreprendre une guerre féroce contre de puissants personnages pour la conquête du trône. Mais puisque maintenant l'Empire a son maître, — le Seigneur Li que nous avons rencontré à T'ai-yuan est tout indiqué, — à quoi bon rester encore ici ? Vous verrez, d'ici trois ou cinq ans, la paix revenir dans l'Empire. Vous, cher Li, avec votre génie et votre énergie, vous aiderez utilement le maître à rétablir la paix ; si vous ne craignez pas d'user et votre coeur et vos forces, vous atteindrez à la plus haute noblesse qui se puisse espérer. Et vous, ma chère soeur puînée, avec votre grand talent d'artiste si rare ici-bas et avec votre céleste beauté, vous bénéficierez, ainsi que vous le méritez, de la gloire et de la puissance de votre mari ; vous serez partout honorée. Une autre n'aurait pas deviné la valeur cachée de mon cher Li, et un autre que vous, cher ami, n'aurait pas eu la chance de rencontrer ma p.245 soeur. En ce moment-ci, les hommes de valeur surgissent de toutes parts, et vous, vous vous rencontrez comme si vous vous étiez fixé rendez-vous. Le vent se lève quand le tigre rugit, les nuages s'épaississent quand le dragon prend son élan pour monter au ciel : tout n'est pas dû qu'au hasard. Utilisez habilement mes présents, aidez le véritable Maître, accomplissez des exploits, soyez toujours

courageux, et n'oubliez pas mes encouragements. D'ici une dizaine d'années, à plusieurs mille li d'ici, au sud-est de l'Empire, si vous apprenez des événements sensationnels, c'est que j'aurai réalisé mes projets. Ce jour-là, mon cher Li et ma chère soeur, buvez à ma santé.

Ceci dit, le preux ordonne à tous les domestiques de se prosterner et leur adresse cette recommandation :

— Désormais, le Seigneur Li et ma soeur sont vos maîtres ; servez-les de votre mieux.

Ensuite, sa femme et lui, vêtus d'un costume militaire et accompagnés d'un page, montent sur leurs chevaux et disparaissent. Li Tsing entre en possession de cette maison, de cette fortune et devient tout d'un coup riche et puissant. Grâce à ces dons, il peut soutenir l'empereur Wen à ses débuts forcément difficiles et, grâce aussi à ses grandes qualités militaires, aide celui-ci à conquérir l'Empire.

Pendant les années Tcheng-kouan [1], en sa qualité de « pou ché [2] » de Gauche, Li Tsing participe aux affaires importantes de l'État. Un jour, les barbares du Sud font le rapport suivant : un millier de bateaux, portant plusieurs centaines de mille de soldats, ont abordé dans le pays Fou-yu [3] ; les troupes ont pénétré dans ce royaume, massacré le souverain, et leur chef s'est proclamé Maître suprême ; le calme est revenu dans le pays. Li Tsing comprend que c'est un succès du preux barbu et en fait part à sa femme. Alors le p.246 jeune couple boit à la santé de son bienfaiteur et, de loin, lui envoie son respectueux salut.

La fortune de notre Famille Impériale rayonnera pendant mille et mille générations, ceci n'est pas un hasard. On chuchote que la moitié de la stratégie géniale du Duc de Wei [4] lui a été enseignée par le preux barbu.

TCHANG SOUEI (Tchang Ping-tsi [5]).

---

[1] 627-649, sous le règne de T'ai tsong, des T'ang.

[2] Sous les T'ang, les deux pou ché (de Gauche et de Droite) aidaient l'Empereur à gouverner ; c'était en quelque sorte un poste identique à celui de premier ministre.

[3] Ce pays occupait une partie du Liao-ming (Fong-t'ien) et de la Mongolie.

[4] Li Tsing.

[5] 667-730.

Biographie de « Fil Rouge ».

Aux environs des années de Tche-tö [1], la Cour des T'ang crée, par politique, des liens matrimoniaux entre les familles rivales des trois grands gouverneurs militaires, Sie Song, T'ien Tch'eng -tseu et Ling-hou Tchang. Malgré cela, T'ien Tch'eng -tseu pense toujours a anéantir Sie Song. La date de la déclaration de guerre est même fixée par T'ien Tch'eng -tseu.

... Sie Song, ayant appris cette préparation, s'inquiétait jour et nuit ; il parlait tout seul et ne trouvait aucun moyen pour parer le coup. Une nuit, alors que la première veille allait commencer et que les portes centrales étaient fermées, Sie Song, s'appuyant sur une canne, se promenait avec Fil Rouge, qui lui dit :

— Maître, voilà un mois que vous mangez et dormez mal, vous devez être préoccupé. Est-ce à cause de notre dangereux voisin ?

Sie Song répondit :

— C'est une préoccupation dont dépendra la paix ou la guerre, mais elle dépasse la portée de votre pensée.

Fil Rouge répliqua :

— Bien que votre servante soit humble, elle peut partager les inquiétudes de son maître.

Touché par ces paroles, Sie Song s'excusa :

— Je ne savais pas que vous étiez une femme de cette valeur, pardonnez-moi.

Et, lui confiant la cause de ses soucis, il conclut :

— J'ai hérité de l'apanage de mes ancêtres, j'ai reçu une faveur immense de l'Empire ; si un jour je perdais mon territoire, tous les exploits p.247 guerriers de plusieurs siècles seraient anéantis.

Fil Rouge lui proposa de l'aider :

— S'il en est ainsi, vous ne devez nullement vous inquiéter, laissez-moi aller seule à Wei-po [2] pour examiner la chose de plus près : je partirai dès la première veille et je reviendrai ici à la cinquième. Je vous prie de bien vouloir appeler un messager

[1] 756 (septième lune)-758 (première lune), sous le règne de Sou tsong.

[2] Dans le Ho-pei (Tche-li) actuel.

et préparer une aimable lettre pour le beau-père de votre fille. Pour le reste on décidera à mon retour..

Sie Song réfléchit et, dit :

— Si vous ne réussissez pas dans votre entreprise, l'échec attirera des dangers ; comment faire ?

— Soyez sans crainte, répondit l'héroïne, je vais réussir.

Puis, elle entra dans sa chambre et prépara son voyage. Elle arrangea ses cheveux retenus par une épingle d'or en forme de moineau, endossa une courte veste violette brodée, se chaussa des souliers bleus qu'utilisent les amazones, et suspendit sur sa poitrine un poignard au manche sculpté en forme de dragon. Elle dessina sur son front le nom du dieu T'ai-yi [1], salua son maître et partit. En moins d'une seconde, les ténèbres enveloppèrent ses traces. Seul, Sang s'enferma dans sa chambre. Ordinairement, il ne pouvait vider que quelques coupes ; ce soir-là, il en vida une dizaine et ne s'enivra pas. Tour à coup, il tressaillit au son du cor matinal et entendit un léger bruit, comme la chute d'une feuille. Il se leva et vit Fil Rouge. Tout heureux, il la consola, la caressa et s'informa du résultat de son entreprise.

— J'ai réalisé heureusement votre souhait, dit Fil Rouge.

— Auriez-vous tué quelqu'un ?

— Non, seulement j'ai pris comme preuve un coffret d'or placé au chevet du maréchal T'ien.

Et Fil Rouge raconta son expédition :

— Bien avant minuit, j'arrivai déjà à Wei-po ; ayant franchi plusieurs portes de la résidence, je parvins à la chambre à coucher. J'entendais les ronflements des « gardes de la maison extérieure » ; je vis, dans la cour, les gardes qui allaient et venaient, p.248 criant des mots d'ordre. Je levai doucement la barre de la porte gauche et m'avançai jusqu'à la moustiquaire. Le beau-père de votre fille dormait profondément, la tête couverte d'un bonnet de crêpe jaune et appuyé sur un oreiller brodé d'une corne de rhinocéros. Derrière l'oreiller était allongée une épée ciselée de sept étoiles ; devant l'épée brillait un coffret d'or ouvert, dans lequel on avait déposé une feuille de naissance, le nom du dieu protecteur de la constellation de la

[1] Empereur céleste tout-puissant ; écrire son nom sur le front c'est effrayer les démons et éloigner les malheurs.

Grande Ourse [1] et un chapelet de bois odorant. Hélas ! même dans son sommeil, le maréchal étale tout ce luxe, mobilise tous ces gardes et laisse ainsi entrevoir son ambition ; mais il ignorait qu'à deux pas de lui son ennemie était là et que sa vie ou sa mort dépendait de ma volonté ! Je n'ai pas voulu le tuer, je songeais avec mélancolie combien l'homme est peu sûr de sa vie ! A ce moment-là, les longues bougies fumaient légèrement, les brûle-parfums s'éteignirent ; partout circulaient des serviteurs et des gardes armés ; parmi les servantes de l'entourage, les unes ronflaient, appuyées contre des paravents ; les autres, un chasse-mouches dans la main, s'étiraient en rêvant ; je pris à l'une son épingle à cheveux, je touchai la robe de soie de l'autre : toutes étaient pareilles à des femmes ivres ou malades et ne s'éveillaient pas. Alors je m'emparai du coffret et je sortis. Je quittai la ville de Wei-po par la porte de l'Ouest ; lorsque j'eus parcouru à peu près deux cents li, je tournai la tête et j'aperçus encore les donjons. Paresseuse, la rivière Tchang coulait vers l'est. Les coqs villageois entonnaient leur hymne matinal et la lune inclinée s'accrochait au sommet. de la forêt. Autant je m'étais sentie fiévreuse à mon départ, autant je me sentis calme et satisfaite, j'oubliai la fatigue. J'ai reçu de vous tant de faveurs et finalement l'honneur de m'avoir confié cette mission que j'accomplis ce trajet pour répondre à votre bonté et pour vous être utile. p.249 Pendant les trois veilles, j'ai traversé cinq ou six villes, pénétré dans une demeure sévèrement gardée, et dangereuse pour l'intrus, réalisé enfin un voyage aller et retour de sept cents li : mais j'espérais que cet exploit diminuerait l'inquiétude de mon cher maître, aussi n'oserais-je jamais lui exprimer la peine que j'ai eue...

Tout à fait heureux, Sie Song envoya immédiatement à Wei-po un messager avec une lettre ainsi conçue :

« La nuit dernière, un visiteur venant de Wei-po m'a apporté, mon cher maréchal, un coffret d'or qu'il a pris à votre chevet : je n'ose garder ce précieux objet, aussi je vous le renvoie par un chevalier, respectueusement enveloppé.

A minuit seulement, le messager spécial arriva à Wei-po où tout le monde cherchait le coffret. Tous les gardes étaient ennuyés et inquiets. Le messager frappa, cogna aux portes avec son fouet et, contrairement à l'habitude, sollicita du maréchal une entrevue nocturne. T'ien Tch'eng-ts'eu sortit promptement et reçut son coffret de la main du messager. Sa surprise fut

[1] Pour se protéger du mauvais sort.

grande. Il lut la lettre et en comprit la signification. Aussi fit-il entrer le messager avec empressement, l'installa dans la salle du centre, le régala d'un festin et lui offrit des présents. En outre, le lendemain, par des messagers particuliers, T'ien Tch'eng-ts'eu envoya à Sie Song trente mille rouleaux de soie, deux cents beaux chevaux, des bibelots, des pierreries, etc., le tout accompagné d'une lettre d'excuse :

« Grâce à votre bonté et à votre largesse, j'ai pu garder ma tête ; je réparerai les fautes que j'ai commises et je n'y retomberai pas. Je suis à vos ordres et j'ose espérer établir d'autres liens matrimoniaux entre nos enfants ; désormais, si vous partez pour une destination quelconque, je vous accompagnerai ; je suivrai votre voiture ou précéderai votre monture pour frayer le chemin. Si j'ai créé le corps des « gardes de la maison extérieure », c'était uniquement pour me protéger des bandits, et non pour servir d'ambitieux projets ; maintenant, je les désarme et les renvoie aux champs. » Ainsi durant un ou deux p.250 mois, entre le Ho-nan et le Ho-pei [1], se croisèrent les messagers, l'entente fut réalisée...

YANG KIU-YUAN [2].

---

[1] Provinces actuelles de Ho-nan, Chan-tong. Ho-pei (Tche-li), etc.

[2] Poète de talent, célèbre pendant les années de Yuan-ho : 806-820, sous le règne de Hien tsong, des T'ang

Biographie de Ying-ying.

Un jeune lettré, Tchang Kiun-chouei, alors âgé de vingt deux ans selon les calculs chinois [1], s'éprend de sa cousine Ts'ouei Ying -ying, née Tcheng, jeune veuve de dix-sept ans selon les calculs chinois [2], et ne peut attendre les démarches longues et compliquées qui précèdent le mariage. Il soudoie la petite servante Hong-niang pour qu'elle porte un poème d'amour à sa maîtresse.

… Le soir même, Hong-niang rapporte une poétique réponse :

La nuit éclairée par la lune du quinze,
J'attends la lune sous la gouttière de la salle de l'ouest.
Allant au-devant de la brise, la porte s'ouvre à demi.
Sur le mur se meut l'ombre des fleurs,
Je crois que c'est mon amoureux de jade qui vient.

Or, ce soir-là est justement celui du quatorze de la deuxième lune. Dans le coin oriental du mur se dresse un abricotier par lequel on peut le franchir et atteindre l'aile de l'ouest de la maison. Le soir du quinze, Tchang grimpe sur l'arbre et arrive au rendez-vous. La porte est entr'ouverte... enfin voici Ts'ouei. Vêtue d'une toilette simple, l'air sévère, elle réprimande Tchang :

— Vous, mon frère aîné, vous avez sauvé notre famille ; votre bienfait est grand. Aussi ma tendre mère vous a-t-elle confié son fils, encore enfant, et moi sa fille encore jeune. Or, comment avez-vous osé, par l'intermédiaire de la servante désobéissante, me remettre des poèmes inconvenants ? J'ai d'abord voulu $_{\text{p.251}}$ garder le silence sur votre proposition, mais on ne doit pas laisser quelqu'un dans l'erreur ; j'ai voulu ensuite en informer ma mère, mais il ne serait pas de bon augure d'humilier un bienfaiteur ; enfin, j'ai pensé à vous envoyer ma servante, mais je n'ai pas confiance en elle. Alors, par un court poème, j'ai espéré pouvoir m'expliquer. Sur ces mots, elle s'enfuit. Tchang reste anéanti pendant un long moment, puis, désespéré, repasse le mur.

Quelques jours s'écoulent. Un soir, alors que Tchang dort solitaire dans l'antichambre, quelqu'un le réveille. Il sursaute et voit Hong-niang, un oreiller et une couverture sous le bras. Elle dit :

---

[1] Soit 21 ans selon les calculs européens. Nous sommes en 800 ap. J.-C., cet âge concorde très bien avec celui de Yuan Tien. Le poète, sous le nom de Tchang, conte son amour.

[2] Seize ans selon les calculs européens.

— La belle vient l La belle vient ! pourquoi dormir ?

Puis elle prépare le lit et sort. Surpris et vexé, Tchang se frotte les yeux, s'assied tout droit et attend longtemps, croyant rêver. Mais cette fois-ci, il garde un air sérieux. Ts'ouei arrive, soutenue par Hong-niang. Séduisante, timide, mais grisée par l'amour, Ts'ouei paraît si fra gile, si délicate qu'elle semble tout juste avoir la force de se déplacer. Elle n'a plus du tout l'attitude sévère de la dernière fois ! C'est le soir du dix -huit. La lune inclinée inonde à demi le lit de ses lueurs argentées : Enivré de douceur, Tchang croit voir en sa belle une déesse descendue du ciel. Le temps coule, rapide, la cloche du temple sonne, l'aurore approche. Hong -niang presse de se lever la jeune femme qui pleure amoureusement. De nouveau, soutenue par Hong-niang, elle part. Pendant toute la nuit, elle n'a pas prononcé un mot. Tchang se lève, dès que le ciel blanchit à peine. « Serait-ce un rêve ? » se demande-t-il. Ainsi à l'aurore naissante, elle part, mais la nuit tombante la ramène. Nos deux amoureux s'aiment dans l'aile occidentale de la maison. Cela dure depuis près d'un mois.

Peu après, Tchang part seul pour Tch'ang -ngan, puis revient. Ts'ouei lui paraît tour à tour amoureuse ou distante. Il repart pour la capitale.

p.252 L'année suivante, Tchang échoue aux Concours impériaux ; il reste dans la capitale. Il écrit à Ts'ouei pour lui exposer ses sentiments et la jeune femme répond par la lettre suivante :

« J'ai lu avec respect votre lettre qui me demande des nouvelles ; votre amour pour moi est vraiment profond. Dans mon coeur amoureux, la joie se mêle à la tristesse. Vous m'avez donné des ornements pour mes cheveux et du rouge pour mes lèvres. Vos cadeaux me sont très précieux, mais pour qui me parer ? En regardant ces objets, je pense à vous ; mes soupirs redoublent ! Vous voulez continuer vos études dans la capitale, vous avez raison. Cependant, moi, votre humble servante, je me plains d'être éternellement abandonnée ! C'est mon destin, je m'incline et ne dirai plus rien. Depuis l'automne passé, souvent j'ai l'impression que quelque chose me manque [1]. Devant l'assemblée bruyante des gens, je me force à rire et à parler, mais lorsque je suis seule, le soir, mes larmes ne cessent pas de couler. La détresse me poursuit jusque dans les rêves : je vous y rencontre et notre réunion exalte notre amour, nous sommes heureux comme jadis, mais, hélas ! notre union ne dure pas et je m'éveille ! Bien que la tiédeur d'une moitié du lit pénètre dans ma chair, comme si vous partagiez ma

[1] Elle vit comme dans un rêve.

couche, mes pensées s'envolent loin, très loin. Hier, j'ai lu votre lettre et j'ai revécu le passé. Ville de plaisirs, Tch'ang-ngan ne doit pas manquer de distractions. Par quel bonheur pensez-vous encore à mon humble personne ! Vous ne vous lassez pas de m'aimer, je ne sais comment répondre à tant d'amour. Quant à notre serment de fidélité, pour ma part, je le tiendrai ! Jadis, à cause de notre parenté, nous vivions souvent ensemble et, par les paroles séduisantes, mais astucieuses, de la servante, je vous avouai mon amour... Quand je partageai votre p.253 couche, votre amour pour moi était ardent. Mon coeur naïf, trop jeune, crut que vous alliez m'épouser... Si maintenant votre coeur de gentilhomme se souvient encore de votre promesse et que vous daigniez épouser une personne insignifiante comme moi, même le séjour dans l'autre monde me paraîtra aussi doux que dans celui d'ici-bas. Si vous, l'éminent lettré, négligez l'amour, si vous abandonnez une petite affaire pour une plus importante, ne me méprisez pas parce que je me suis donnée à vous, et si, pour cette raison, vous jugez pouvoir reprendre votre parole, mes os se réduiront en cendres et à jamais disparaîtra mon ombre, mais mon coeur restera le même ! Réduite en cendres, soulevée par le vent ou humectée par la rosée, j'accompagnerai la poussière. Vivre ? Mourir ? J'ai révélé mes sentiments et je me tais. En vous écrivant, je sanglote, je ne puis me maîtriser. Mille fois, dix mille fois, je vous prie de prendre garde à votre précieuse santé, oh ! je vous prie de prendre garde à votre précieuse santé mille fois, dix mille fois ! Je vous offre un cercle de jade, bijou de mon enfance, vous en ferez une pendeloque. Je choisis ce cercle de jade parce que le jade dur et pur ne change pas de forme et que le cercle n'a ni commencement ni fin. Je vous envoie, en outre, un cordon de soie colorée, pour orner vos pantoufles, et un petit moulin de bambou rayé pour moudre les feuilles de votre thé. Ces objets, nullement précieux, symbolisent cependant mes souhaits : que votre coeur reste immuable comme le jade, que votre amour pour moi soit, comme le cercle, sans fin ; les rayures de ce bambou ressemblent aux traces de mes larmes et mes tristes pensées sont aussi serrées que les fils de ce cordon. Par ces objets, j'exprime mon amour ; j'espère que notre union sera éternelle !...

Tchang montre cette lettre à ses connaissances, qui s'émerveillent. Mais, en réalité, Tchang n'aime plus Ts'ouei Ying-ying...

Un an et quelques mois après, Ts'ouei se remarie p.254 et Tchang fonde un foyer. Un jour, par hasard, Tchang passe devant la maison de son ancienne maîtresse. Tchang demande au mari de Ying-ying la permission de parler à celle-ci en sa qualité de cousin. Le mari accepte, mais Ts'ouei refuse de se montrer. Tchang en est bien désolé. Mise au courant de cette désolation, Ts'ouei compose en cachette le poème suivant :

Depuis que j'ai maigri de corps et de visage,
Hésitante, j'ai la paresse de descendre de mon lit,
Non que j'aie honte de paraître devant les autres,
Mais, hélas ! c'est à cause de vous que je suis devenue ainsi,
Et pourtant, honteuse, je n'ose me présenter devant vous !

Finalement, Ts'ouei refuse de recevoir son cousin. Quelques jours plus tard, Tchang quitte l'endroit. Ts'ouei compose un nouveau poème en guise de rupture :

Abandonnée, pourquoi parlez-vous encore de moi ?
Jadis, combien vous m'adoriez !
J'espère qu'avec l'amour ardent d'autrefois,
Vous aimez celle qui est votre épouse aujourd'hui !

Depuis, on n'a plus de nouvelles de Ts'ouei...

YUAN TIEN [1].

---

[1] Lire plus haut (p. 183 et suiv.) les poèmes de cet auteur.

Wang Mou.

Natif de Kouang-ling[1], Wang mou est malade depuis quelques jours. Soudain, il fait quelques recommandations à son fils :

— Je vais mourir. Mon âme sera réincarnée dans le corps d'un veau acheté par la famille Hao, de Si-ki. Il faudra me racheter. Tu examineras bien le ventre du veau. Tu y verras inscrit le caractère Wang ; ce veau, ce sera moi.

Ceci dit, il meurt peu après. Si-ki est le nom d'un endroit situé à l'ouest de Hai-ling ; là, un homme du peuple, Hao, est le propriétaire d'un veau qui vient de naître ; sur le ventre de l'animal, les poils blancs forment en effet le caractère Wang. Le fils du défunt découvre l'animal, p.255 l'échange contre des rouleaux de soie et l'amène à la maison.

[1] Près de Kiang-tou actuel, dans le Kiang-sou.

En abandonnant une malade.

La femme d'un pêcheur du village Koua est morte d'une maladie de poitrine. Cette maladie a contaminé plusieurs personnes ; quelques-unes meurent. Quelqu'un conseille au pêcheur d'enfermer un malade dans un cercueil et d'abandonner celui-ci. La contagion sera aussitôt arrêtée. Peu après, la fille du pêcheur elle-même est atteinte du mal. Le pêcheur la cloue vivante dans un cercueil, qu'il jette dans le Fleuve Bleu. Le cercueil flotte jusqu'au pied du Mont d'Or [1]. Mais là un pêcheur curieux ouvre le cercueil et trouve la malade vivante. Alors, il la recueille chez lui, dans sa cabane, et lui donne à manger beaucoup d'anguilles blanches. Ce régime guérit la malade. Jusqu'à présent, aucun mal ne trouble plus sa santé.

SIU HIUAN (Siu Ting-tch'en [2]).

[1] Près de Tan-t'ou, dans le Kiang-sou.
[2] 916-991.

Grand'mère fumeron [1].

(*Fragments*)

Naître, naître, se transformer, se transformer, tout vit et est infini, Mais tous ceux qui sont sensibles appartiennent à la même famille [2] ; Je ne crois pas qu'un esprit malin puisse faire des miracles : mais un coup de vent suffit à donner la vie à un lumignon !

Nous disons que, pendant les années K'ai-yuan [3], sous les T'ang, un habitant de Tchen-tche, l'honorable Lieou Tchen-k'ing, exerçait la profession de censeur. Un jour, il critiqua sans résultat le ministre d'État Li Lin-fou [4], et, mécontent, abandonna son poste et se retira chez lui. Sa femme, qui lui avait p.256 conseillé de ne pas trop parler, ne manqua naturellement pas de lui reprocher ses critiques envers un personnage puissant. Or, Lieou était un homme droit ; comment aurait-il pu recevoir ces reproches sans se mettre en colère ? Ainsi, les deux époux se lançaient des paroles blessantes, et, sur ces entrefaites, la femme tomba malade. Malgré les soins prodigués par les médecins, tantôt mieux, tantôt plus mal, elle ne guérissait pas.

Un soir la dame était assise dans son lit. Elle buvait quelques gorgées de soupe au riz, et quand elle eut terminé, elle appela la nourrice pour la prier d'emporter les bols. Soudain la lumière de la lampe baissa.

— Beau présage, Madame, dit la nourrice, car voici un gros fumeron !

— Hélas ! quelle belle perspective sera-ce pour moi ?, dit en soupirant la dame. — Mouchez cette lampe, reprit-elle, que la lumière revienne, je serai plus à l'aise !

La nourrice obéit. Or, juste au moment où le fumeron rouge tombait sur la table, un coup de vent froid, venant derrière la lampe, le fit tournoyer, pareil à une perle de feu. La nourrice rit et fit cette remarque :

— Madame, que c'est amusant ! On dirait que le fumeron est vivant !

---

[1] Il s'agit ici du fumeron qui se forme sur la mèche d'une lampe à huile qui charbonne. Ce fragment est l'un des p'ing-houa de la dynastie des Song. Pour l'explication du genre p'ing-houa, cf. *Introduction.*

[2] Famille des êtres vivants.

[3] 713-741.

[4] Mort en 752.

Elle n'avait pas achevé sa phrase que celui-ci, après trois ou quatre tours sur lui-même, grossit comme un bol de feu et tomba à terre avec un fracas semblable à celui d'un pétard, se brisa en plusieurs morceaux, les étincelles jaillirent de tous côtés et le tout disparut mystérieusement. Alors une vieille naine, haute de trois pieds environ, apparut et, saluant la malade, déclara :

— Votre vieille servante a appris la maladie de votre corps précieux, j'apporte ici même un remède miraculeux que vous devez prendre.

D'abord effrayée au point de ne pouvoir prononcer un mot, la malade crut à l'apparition de quelque bon génie. Elle s'en réjouit et comme dit le proverbe :

« Le remède guérit celui qui ne doit pas mourir et le Bouddha sauve celui qui a des affinités avec lui.

Elle avala le remède miraculeux et fut en effet guérie.

p.257 Seulement, cette vieille naine ne voulait plus quitter la maison. Elle obligea la dame à l'adopter dans sa famille. Souvent, en palanquin porté par quatre porteurs, elle venait chez les Lieou et, une fois là, se mettait à vociférer. Vainement cherchait-on à lui faire comprendre l'ennui que provoquait sa présence, elle ne se retirait pas et on n'osait pas la chasser. Si quelqu'un la contredisait, il lui suffisait de faire un signe de sa main, et l'audacieux de s'affaisser immédiatement. On ne savait comment, le coeur et le foie sortaient tout sanglants de la victime pour aller se poser dans la main de la naine. Alors il fallait supplier la grand'mère fumeron, qui cédait finalement aux prières : elle jetait en l'air le coeur et le foie, qui, repassant par la bouche de l'évanoui, allaient reprendre leur place. La victime ressuscitait sur-le-champ. Aussi redoutait-on beaucoup cette vieille naine.

Toute la famille du censeur était fort ennuyée. Enfin, un domestique épia la retraite de la vieille et la vit plonger dans le lac Ying-teou [1]. Vous voyez ce que pouvait être l'eau de ce lac et comment seul un diable pouvait y séjourner. Le censeur fit venir des magiciens, mais leurs incantations furent vaines. Aucune ne pouvait chasser la vieille. On patienta jusqu'à l'arrivée d'un vieux bonze du Temple Nan-lin. Le bonze obtint la présence d'un vénérable ange bouddhique ; L'ange jeta au ciel et sur la terre des filets et ordonna aux génies de capturer la

[1] Au sud de Wou-kiang, dans le Kiang-sou.

vieille. Une fois prisonnière, cette dernière apparut alors sous sa véritable forme, c'est-à-dire celle d'un singe haut de trois pieds environ. L'animal était enchanté depuis plusieurs années... Le poème dit :

Qu'aucune famille ne garde un singe,
On ne saurait dompter ses instincts sauvages ;
Même si l'animal ne devient pas enchanté comme ce fumeron,
Il sera toujours obscène et voleur !

(Auteur inconnu [1])

[1] XIIIe siècle.

Le roman des Trois Royaumes.

I. — *La scélératesse de Ts'ao Ts'ao* [1].

p.258 Le traître Tong Tcho, ayant renversé, puis empoisonné le jeune empereur des Han, mit sur le trône le prince Tch'en lieou, âgé de neuf ans [2], mais conserva le pouvoir. Une partie des dignitaires de la Cour, dont Ts'ao Ts'ao, cherchaient à le chasser. Ts'ao Ts'ao se chargea de poignarder le traître. Or, par malchance, son projet fut découvert. Pour se tirer de ce mauvais pas, Ts'ao Ts'ao feignit de s'être dérangé pour offrir au traître le sabre précieux qui devait servir à le tuer. Puis, montant sur le cheval offert par Tong Tcho, Ts'ao Ts'ao s'enfuit à toute vitesse. Capturé à mi-chemin par un sous-préfet, Ts'ao Ts'ao eut le bonheur de voir ce fonctionnaire se ranger de son côté et fuir avec lui.

... Ce soir-là, (le sous-préfet) Tch'en Kong prépara les frais de voyage et donna d'autres vêtements à Ts'ao Ts'ao. Une épée suspendue sur le dos, tous deux montèrent à cheval et se dirigèrent vers leur pays d'origine. Au bout de trois jours, ils arrivèrent au crépuscule à Tch'eng-kao. D'un signe de tête, Ts'ao Ts'ao désigna une forêt profonde et dit à Tch'en Kong :

— Un certain Liu Po-ché, frère juré de mon père, habite là ; nous pourrons passer la nuit chez lui et il me donnera ; des nouvelles de ma famille. Qu'en pensez-vous ?

— Très bien !, répondit Kong.

Tous deux descendirent de leur monture devant la porte de la ferme, y pénétrèrent et saluèrent l'hôte. Liu Po-ché s'étonna et dit :

— J'ai entendu dire que la Cour a lancé un mandat d'arrêt contre vous ; la situation devient très grave, votre père a dû se réfugier à Tch'en-hieou [3]. Comment avez-vous réussi à venir jusqu'ici ?

Ts'ao Ts'ao le mit au courant des derniers faits et ajouta :

— Si je n'avais pas rencontré Tch'en, le sous-préfet, mon corps et mes p.259 os seraient réduits en cendres.

Po-ché se prosterna devant Tch'en Kong et exprima en ces termes sa gratitude :

---

[1] Ts'ao Ts'ao, ministre d'État des Han (196), duc (213), puis roi (216) de Wei, mort en 220.

[2] Hien ti, des Han, mis sur le trône par Ts'ao Ts'ao en 190 et détrôné par Ts'ao P'ei, fils de Ts'ao Ts'ao, en 220.

[3] Peut-être à l'est de la ville actuelle P'ei, dans le Kiang-sou.

— Sans votre intervention, mon humble neveu serait condamné et la famille Ts'ao n'aurait plus de descendant. Je vous prie de vous reposer tranquillement ici ; vous passerez la nuit dans ma chaumière.

Ayant dit, Liu Po-ché entra dans l'intérieur de la maison et au bout d'un long moment ressortit.

— Dans la famille de votre Vieillard, on manque de bon vin ; permettez-moi d'aller en chercher au village de l'ouest.

Rapidement, il monta sur un âne et partit.

Ts'ao et Kong étaient assis depuis longtemps quand ils entendirent soudain, à l'arrière de la ferme, le bruit d'un couteau qu'on aiguise. Ts'ao remarqua :

— Liu Po-ché n'est pas mon parent intime, sa sortie me paraît équivoque. Je vais épier ce qu'on dit là dedans.

Tous deux, marchant sur la pointe des pieds, pénétrèrent dans l'arrière-salle de la chaumière et entendirent :

— Si on les attachait avant de les tuer ?

— C'est ça ! murmure Ts'ao. Si nous n'attaquons pas les premiers, nous serons capturés.

Avec Kong, l'épée à la main, il fonça à l'intérieur et, sans se soucier des femmes ou des hommes, massacra toute la famille, soit huit personnes. Ils cherchèrent d'autres victimes jusque dans la cuisine, mais y virent un porc, pattes liées et prêt à être saigné. Alors Kong poussa un soupir et dit :

— A cause de votre soupçon, nous avons massacré de braves gens !

Vite, Ts'ao et Kong montèrent sur leur cheval et quittèrent la ferme. A peine avaient-ils parcouru deux li qu'ils rencontrèrent Liu Po-ché toujours monté sur son âne. A côté de la selle pendaient deux bouteilles de liqueurs, et Liu portait dans ses bras des fruits et des légumes.

— Pourquoi partez-vous donc, mon cher et vertueux neveu ?

— C'est que je suis un proscrit, dit Ts'ao, je n'ose rester trop longtemps.

— Mais j'ai déjà commandé qu'on tue un porc pour vous. Mon cher neveu et vous, monsieur le sous-préfet, pourquoi ne passeriez-vous pas la nuit chez nous ? Je vous en prie, retournez tout de $_{p.260}$ suite à la ferme !

Sans répondre, Ts'ao fit mine de continuer sa route, puis, avançant de quelques pas, sortit tout à coup son épée, se retourna et interpella Po-ché :

— Quelle est donc cette personne qui vient vers nous ?

Po-ché retourna la tête pour voir. Alors, profitant de l'inattention du vieillard, Ts'ao lui coupa la tête ; le corps de Po-ché s'effondra avec l'âne. Fort surpris, Kong s'indigna et fit des reproches à Ts'ao :

— Tout à l'heure, il s'agissait d'une malheureuse méprise, mais maintenant, pourquoi ce geste ?

— En voyant tous les membres de sa famille massacrés, dit Ts'ao, Po-ché aurait pensé à se venger. Il aurait dirigé sur nous des gens pour nous poursuivre, nous étions perdus.

— Tuer quelqu'un avec préméditation, voilà qui est grandement contre la droiture, déclara Kong.

— Je préfère tromper quelqu'un au risque d'être ingrat que d'être trompé par les autres !, répondit froidement Ts'ao.

(Chap. IV.)

II. - *Tchao Yun et Tchang Fei.*

Au cours d'une grave défaite, Lieou Pei, *alias* Lieou Hiuan-tö [1], s'enfuit avec le peuple. Les poursuivants arrivent. Il est séparé des membres de sa famille et de la plupart de ses généraux. Lieou Pei se lamente.

... Pendant ces lamentations, arrive soudain Mi Fang, dans un état fort piteux, ayant reçu plusieurs flèches dans les joues ; il annonce la soumission de Tchao Tseu-long (*al.* TCHAO YUN) à Ts'ao Ts'ao, leur ennemi.

— Tseu-long est mon ami de longue date, dit en grondant Hiuan-tö, comment voudrait-il me trahir ?

Tchan-Fei [2] répond :

— En voyant notre défaite, il se peut que Tseu-long se range aux côtés de Ts'ao Ts'ao pour conquérir argent et noblesse !

---

[1] Lieou Pei (161-223), plus tard empereur Tchao li, des Chou-Han, ou des Chou.

[2] Trois personnes de familles différentes, mais *frères jurés* : Lieou Pei (Lieou Hiuan-tö), Kouan Yu (Kouan Yun-tch'ang) et Tchang Fei (Tchang Yi-tö).

— Tseu-long me p.261 suit dans tous les périls, dit Hiuan-tö, son coeur est immuable comme le fer et le rocher, ni argent ni noblesse ne lui feront changer d'attitude.

Mais Mi Fang complète son information :

— J'ai vu de mes propres yeux qu'il se dirigeait vers le nord-ouest !

— Je vais le chercher, s'écrie Tchang Fei ; si je le rencontre, je le tuerai d'un coup de ma lance !

Avec une vingtaine de cavaliers, il atteint le pont de la Longue Pente. En voyant un bois à l'est du pont, Tchang Fei trouve un stratagème : il ordonne à ses cavaliers de couper des branches d'arbres et de les attacher à la queue de leurs montures, puis de faire galoper ces dernières pour soulever la poussière : ce qui donnera à penser qu'un grand nombre de soldats est réuni dans le bois. Quant à lui, Fei, à cheval, tenant sa lance horizontale, il attend sur le pont et tourne la tête vers l'ouest.

Cependant, à la quatrième veille, Tchao Yun combat encore les armées de Ts'ao. Il se précipite en tous sens, jusqu'à l'aube, sans trouver ni Hiuan-tö, ni les membres de sa famille. Yun pense :

— Mon maître m'a confié nos deux maîtresses, nées Kan et Mi, et notre jeune maître A-teou [1] ; au cours des troubles, je les ai égarés. Avec quel visage pourrai-je affronter mon maître ? Mieux vaudrait combattre jusqu'à la mort pour les retrouver, malgré les dangers.

Il regarde à gauche et à droite, une quarantaine de cavaliers seulement l'accompagnent. Yun fouette son cheval ; il cherche les égarés dans les armées en désordre. Les lamentations et les cris du peuple des deux districts ébranlent le ciel et la terre ; innombrables sont ceux qui abandonnent leurs enfants, filles ou garçons. Dans sa course effrénée, Tchao Yun aperçoit un blessé étendu sur l'herbe ; c'est Kien You. Yun lui demande à brûle-pourpoint :

— Avez-vous vu nos deux maîtresses ?

— Elles ont quitté leurs voitures, dit-il, elles p.262 se sont enfuies à pied, avec A-teou dans les bras. Je pressais mon cheval, aussi rapide que le vol, pour les escorter. Or, au

[1] Fils de Lieou Pei, plus tard Heou tchou ou Heou li, des Chou ; né en 217, couronné en 223, détrôné en 263, mort en 271.

tournant d'une pente de la montagne, un guerrier m'a blessé d'un coup de pique, je suis tombé et il s'est e mparé de mon cheval. Mis hors de combat à cause de ma blessure, je me suis allongé ici.

Alors, Yun lui prête le cheval de l'un de ses suivants et ordonne à deux cavaliers de soutenir et d'escorter le blessé jusqu'auprès de son maître ; il prie Kien Yong de faire savoir à Lieou Pei que lui, Tchao-Yun, ira jusqu'au ciel ou jusque sous la terre pour retrouver les deux maîtresses et le jeune seigneur et que, s'il ne les rencontre pas, il mourra au champ d'honneur. Ceci dit, il dirige son cheval vers la Longue Pente.

En route, Tchao Yun rencontre l'une de ses maîtresses, la dame née Kan. Il sauve, en outre, Mi Tcho ligoté par un général ennemi. Tchan Yun escorte, avec Mi Tcho, la dame née Kan jusqu'au pont de la Longue Pente, où, grâce au rapport préalable de Mi Tcho, Tchang Fei reconnaît la fidélité de Tchan Yun. Ce dernier retourne au combat et, après avoir tué un autre général, s'empare d'une épée pré cieuse.

La pique à la main, l'épée à la ceinture, Yun revient au milieu des soldats. Il tourne la tête, aucun de ses cavaliers ne l'a suivi ; il est tout seul. Il ne recule point. A chacun des fuyards il demande des nouvelles de l'autre maîtresse, la dame née Mi. Or, l'un d'eux indique l'endroit où elle se trouve et explique :

— Notre maîtresse a été blessée à la jambe gauche par un coup de lance, elle ne peut plus marcher ; son enfant sur les bras, elle est assise à terre.

Vite, d'après les indications données, Yun cherche la blessée ; derrière le mur en terre d'une maison incendiée, à côté d'un puits tari, la d ame née Mi est assise sur le sol, serrant A-teou contre sa poitrine. La jeune femme pleure amèrement. Yun descend rapidement de sa monture, se jette à terre et salue sa maîtresse.

— Votre servante a le bonheur de vous revoir, général, déclare celle-ci ; p.263 A-teou pourra être sauvé ! J'espère que vous plaindrez son père qui, errant pendant la moitié de sa vie, n'a eu que ce descendant, et que vous ferez votre pos sible pour réaliser la réunion du père et de l'enfant. Moi, votre servante, je mourrai sans regret !

— Madame, dit en s'excusant Yun, c'est par ma faute que vous êtes blessée. Ne perdons pas notre temps en parlant trop ; je vous prie, montez tout de suite sur mon cheval : l'un, votre

serviteur, marchera à pied et luttera jusqu'à la mort. Je vous raccompagnerai vivante jusqu'en dehors de cette enceinte.

— Non ! vous ne devez pas quitter votre cheval. Cet enfant compte entièrement sur votre protection. Blessée gravement, je mourrai, c'est sans importance. Prenez vite cet enfant, ne vous occupez pas de moi !

— Mais des cris s'entendent de plus en plus forts, les ennemis vont arriver. Montez vite, Madame !

— Vraiment, je ne le pourrai pas. Surtout, ne compromettez pas votre situation et celle de l'enfant à cause de moi.

Elle remet l'enfant à Tchao Yun et lui recommande :

— La vie d'A-teou repose entièrement sur vous !

A trois, cinq reprises, Tchao Yun prie la dame née Mi de monter sur le cheval, niais elle refuse obstinément. De toutes parts, les cris s'élèvent. Yun parle gravement et à voix haute dit :

— Madame, vous ne voulez pas suivre mon conseil ; si les poursuivants arrivent, qu'allez-vous faire ?

La dame née Mi pose A-teou à terre et, se retournant brusquement, se jette dans le puits tari...

Alors, craignant que les soldats de Ts'ao ne volent le cadavre, Tchao Yun renverse le mur en terre pour combler le puits. Ensuite, il défait son armure et, derrière la cuirasse de métal, cache A-teou. Il reprend sa pique et remonte à cheval.

Après avoir tué une cinquantaine de généraux célèbres de l'armée opposée, Tchao Yun parvient au pont de la Longue Pente. Cependant, une importante colonne commandée par un général ennemi, Wen P'ing, le poursuit sans relâche.

p.264 Tchao Yun arrive enfin au pont ; lui et son cheval sont épuisés. Il voit au sommet du pont Tchang Fei, sur sa monture, lance en avant.

— Sauvez-moi, Yi-tö [1] !, crie Tchao Yun.

— Que Tseu-long franchisse rapidement ce pont, je résisterai aux poursuivants, répond Tchang Fei.

... Nous disions que Wen P'ing, avec son armée, poursuivait Tchao Yun jusqu'au pont de la Longue Pente. Il n'aperçoit que

[1] Voir p. 260, n. 2.

Tchan Fei, au milieu du pont. La barbe de tigre de Fei se hérisse, ses yeux ronds s'écarquillent, la lance danse dans sa main. En outre, il voit qu'à l'est du pont, derrière le bois, se soulèvent des flots de poussière ; il redoute des soldats cachés. Il arrête son cheval et n'ose avancer. Peu après arrivent d'autres généraux, Ts'ao Jen, Li Tien, Hia-heou Touen, Hia-heou Yuan, Lo Tsin, Tchang Liao, Tchang T'ai, Hiu Tsu, etc., et tous voient Tchan Fei, aux regards coléreux, à la lance invincible, immobile sur son cheval au sommet du pont. Ils redoutent quelque stratagème de Tchou-ko K'ong-ming [1], et n'osent pas avancer davantage. Ils alignent leurs soldats à l'ouest du pont et envoient un messager très rapide pour annoncer la nouvelle à Ts'ao Ts'ao. Averti, Ts'ao Ts'ao accourt à l'arrière. De ses yeux ronds largement ouverts, Tchang Fei distingue à peine un parasol de soie bleue, des lances, des drapeaux, etc., derrière la ligne adverse. Il devine que Ts'ao Ts'ao, sceptique, veut examiner en personne la situation. D'un ton terrible, Fei crie :

— Je suis Tchang Yi-tö, natif de Yen ; qui ose me livrer mortel combat ?

Sa voix gronde comme un coup de tonnerre, les armées de Ts'ao en tremblent. Vite, Ts'ao Ts'ao fait baisser son parasol et dit à son entourage :

— Jadis, Yun-tch'ang [2] m'a dit que, dans une armée d'un million d'hommes, Yi-tö réussissait à décapiter un général aussi facilement que s'il prenait quelque chose dans sa poche ! Aujourd'hui que nous le rencontrons, p.265 que personne ne s'avance à la légère !

Ts'ao Ts'ao n'a pas encore achevé ces paroles que Tchang Fei, agrandissant toujours ses yeux, crie pour la seconde fois :

— Le natif de Yen, Tchang Yi-tö, est ici ; qui ose le combattre à la mort ?

En face de tant de grandeur, Ts'ao Ts'ao songe à battre en retraite. De soir côté, Fei voit bouger l'arrière de la ligne ennemie. Alors, la lance en avant, il crie pour la troisième fois :

— Vous ne vous battez pas et vous ne reculez pas, pourquoi ?

---

[1] Tchou-ko Liang, ou Tchou-ko K'ong-ming (181-234), bras droit de Lieou Pei ; célèbre par ses stratagèmes.

[2] Pendant un certain temps, Kouan Yun-tch'ang servit Ts'ao Ts'ao.

L'écho de ses cris ne s'est pas encore fait entendre que déjà un général, à côté de Ts'ao Ts'ao, Hia -heou Kie, dont la peur a chaviré le coeur, se renverse de son cheval. Sur-le-champ, Ts'ao -Ts'ao tourne bride et prend le large ; derrière lui, tous, généraux et soldats, s'enfuient vers l'ouest... (Chap. 41 et 42. [1])

LO PEN (Lo Kouan-tchong) [2].

[1] Pour ce roman, nous avons utilisé l'édition de 120 chapitres, préfacée en 1644 par Kin Chouen-t'an (Kin Jen -chouei).

[2] 1330 ?-1400 ?

Au bord du Lac [1].

I. - *Lou Tche-chen.*

Lou Ta est un brave naïf et grossier, mais cette simplicité, alliée à une sincérité enfantine, attire l'indulgence. Surintendant chez un grand mandarin, Lou Ta veut sauver une pauvre courtisane vendue à un boucher appelé Tcheng espèce de brute et tyranneau de l'endroit. Lou tue le boucher de trois coups de poing bien appliqués. Pourchassé, il cherche alors un refuge dans une ville lointaine et, avec l'aide d'un jeune et riche seigneur, Tchao, devenu le mari de l'ex-courtisane, Lou se convertit au bouddhisme et entre dans le Temple Wen-tche-chou, situé sur la célèbre montagne Wou-t'ai [2]. Le maître de la loi, Tche-tchen, donne comme nom bouddhique au nouveau religieux celui de Lou Tche-chen. Or, un moine bouddhiste ne doit p.266 pas user de liqueur. Déjà, Lou Tche-chen s'est enivré une fois. Repenti, il reste sage pendant trois ou quatre mois. Mais voici qu'il s'enivre de nouveau et va jusqu'à manger la moitié d'un chien cuit, bien que la loi bouddhique interdise de manger la viande d'une bête abattue. Lou Tche-chen essaye d'entrer dans le Temple, dont l'accès lui est défendu à cause de son ivresse.

... Après avoir frappé, un instant, à la porte, Lou Tche-chen retourne sur ses pas, fixe ses regards sur la statue du Kin-kang [3] de gauche et dit, en grondant :

— Toi, géant oiseau, tu ne frappes pas à la porte pour moi et tu lèves les poings pour m'effrayer ! Mais je n'ai pas peur de toi !

Il saute sur la petite terrasse ; d'un seul coup, il arrache les bâtons de bois de la barrière qui entoure le bouddha, aussi facilement que s'il arrachait des poireaux. Il prend un de ces bâtons et frappe les jambes du Kin-kang, dont la glaise [4] et les plaques de couleur tombent avec fracas. Par la fente de la porte, le portier aperçoit ce sacrilège, pousse un cri :

— Misère !

et court avertir le vieillard-chef [5].

Tche-chen s'arrête un moment, puis, se tournant vers la droite, il gronde l'autre Kin-kang :

---

[1] Le titre chinois est *Chouei* (eau) *hou* (bord) ; il s'agit du lac Liang-chan, au pied du mont Liang, au sud-est de la ville actuelle de Cheou-tchang, dans le Chan-tong, cf. *Introduction*.

[2] Au nord-est du Wou-t'ai, dans le Chan-si ; centre bouddhique.

[3] Terme chinois signifiant « Diamant », qui désigne les anges bouddhiques, parce que ces derniers sont invulnérables.

[4] On confectionne les statues avec du bois et de la terre.

[5] En chinois, « tch'ang-lao », chef du temple.

— Toi qui ouvres ta grande bouche, ah ! tu te moques de moi, toi aussi !

Il saute sur l'autre petite terrasse et applique deux coups sur les jambes du bouddha. Un bruit formidable, qui fait trembler le ciel et la terre, retentit ; le bouddha tombe de son siège, tête en bas, jambes en l'air. Tche-chen ramasse le bois cassé et rit aux éclats...

Tche-chen crie à travers la porte :

— Eh ! vous ! ânes chauves qui faites l'amour avec vos mères [1] ! Si vous ne me laissez pas entrer dans le temple, j'irai chercher $_{p.267}$ du feu et brûlerai tout !

Les bonzes entendent cette menace. Ils ordonnent au portier :

— Tire la grande bâcle et laisse entrer cet animal ; il est fort capable de faire ce qu'il dit !

Sans trouver d'autres moyens, furtivement, le portier tire la bâcle et s'enfuit dans sa chambre aussi vite que le vol. Les bonzes évitent aussi la présence de l'ivrogne.

Lou Tche-chen pousse alors avec force, de ses deux mains, la porte du Temple. Celle-ci cède tout à coup et, perdant l'équilibre, Tche-chen tombe. Il se relève, passe la main sur sa tête et court vers l'intérieur jusqu'à la salle des élections. Là, plusieurs bonzes sont assis, en plein recueillement. Il voient Tche-chen qui écarte le rideau ; surpris, tous baissent la tête. Tche-chen s'avance devant les lits de méditation ; un bruit confus bourdonne dans sa gorge, puis, brusquement, il vomit tout ce qu'il a mangé et bu. Ne pouvant supporter cette mauvaise odeur, chaque bonze chuchote :

— Oh ! bonté !, et met sa main devant sa bouche et ses narines.

Après avoir bien vomi, Tche-chen grimpe sur son propre lit de méditation. Il défait sa ceinture, déchire sa tunique bouddhique et les accessoires et sort de l'intérieur de son vêtement une gigue de chien cuit.

— Que c'est bon ! que c'est bon ! s'écrie-t-il, justement j'ai faim !

---

[1] « Ane chauve » est une injure pour le bonze dont la tête est rasée ; « faire l'amour avec sa mère » ou « sa sœur » est une grossière injure chinoise.

Il la mange avec ses doigts. Les autres bonzes cachent leur visage dans leurs manches pour ne pas voir ce lamentable spectacle. Ceux qui sont assis près de Tche-chen s'éloignent. Alors, devant ce mouvement de recul, Tche-chen tire un morceau du chien et l'offre au bonze de gauche :

— Mange donc un peu !

Avec force, le bonze cache sa bouche dans ses manches.

— Tu ne veux pas en manger ?,

dit Tche-chen, et il offre le morceau au bonze de droite. Celui-ci n'a pas le temps de se défendre ; il s'apprête à descendre du lit, quand Tche-chen l'attrape par l'oreille et le bâillonne avec la viande. En face d'eux, quatre ou cinq bonzes descendent de leur lit pour exhorter Tche-chen au calme. Alors, lâchant sa viande, celui-ci p.268 martèle de coups de poings les têtes rasées. Cette fois, tous les bonzes hurlent d'indignation ; chacun prend dans l'armoire sa tunique bouddhique, un vase en terre et se prépare à quitter le temple. Cette catastrophe est appelée « la grande dispersion de toute la salle [1] ».

Le chef du Temple a beaucoup de peine à retenir les bonzes. Lou Tche-chen doit quitter le Temple et, après d'autres événements, devient l'un des cent huit bandits du lac Liang-chan. (Chap. 3).

II. - *Wou Song*.

Wou Song, l'un des cent huit bandits du lac Liang-chan, est renommé pour sa force et son habileté à manier le poignard. Il n'est pas très fin, cependant à côté de Lou Tche-chen il nous paraît plus réfléchi et un peu plus distingué. Parmi ses prouesses, deux sont particulièrement populaires : il tue, sans arme, un tigre, et plus tard fait disparaître sa belle-soeur qui trompait son mari.

Un jour, Wou Song arrive dans la ville de Yang-kou, du Chan-tong ; il se prépare à franchir une colline appelée King-yang. Malgré l'avertissement : « Celui qui a bu trois coupes ne doit pas franchir la colline, » Wou Song boit outre mesure dans une boutique de liqueurs. Or, la colline est troublée, depuis un certain temps, par un tigre que les chasseurs, mobilisés par le sous-préfet, n'arrivent pas à capturer. En vain le patron de la boutique déconseille-t-il à Wou Song de s'y aventurer seul. Ce n'est qu'après avoir lu, à une certaine distance de la boutique, l'avis officiel du sous-préfet que Wou Song commence à croire à l'existence du tigre. Mais il ne veut plus revenir sur ses pas, de crainte qu'on ne se moque de lui, et décide de continuer sa route.

---

[1] Lorsque les bonzes s'en vont, c'est une catastrophe pour un temple.

… Après un bon moment de marche, la force de la liqueur se fait sentir. Il (Wou Song) a chaud et soif. D'une main, il prend son bâton de patrouille, et de l'autre il écarte son vêtement pour mettre à nu sa poitrine. D'un pas chancelant, il coupe au plus court à travers la forêt aux arbres en désordre. Il voit un p.269 grand rocher bien lisse (il s'en approche), dépose son bâton, s'étend sur la pierre pour dormir. Tout à coup un vent violent se met à souffler. Après ce coup de vent, on entend, derrière les buissons, un bruit de terre foulée, et, rapide comme la foudre, voici que saute en l'air un énorme tigre borgne, au front plein de poils blancs. En poussant un « A-ya ! » Wou Song roule à bas, se lève, serre son bâton et se cache à demi derrière le rocher. Affamé et altéré, le fauve ret,ombe à peine à terre. Il prend un nouvel élan pour bondir vers le fugitif. Sous l'action de la peur, les liqueurs bues par Wou Song se transforment en sueur froide. Cette scène se déroule beaucoup plus vite que nous ne la contons. Le fauve va tomber sur Wou Song qui fait un bond et saute derrière le tigre. Or un tigre regarde difficilement derrière lui. Alors, s'appuyant sur ses pattes de devant, l'animal donne un coup de reins et redresse son arrière-train. Encore un bond, et Wou Song va se camper aux côtés du fauve. Déçu pour la deuxième fois, le tigre rugit ; ses rugissements ressemblent au tonnerre et font trembler la colline. Il hérisse sa queue, dure comme une barre de fer, et décrit un demi-cercle. D'un troisième bond très adroit, Wou Song évite encore le coup mortel. Or ce tigre a trois façons de tuer : d'un coup droit, d'un coup de pattes de derrière, ou d'un coup de queue ; ayant raté ces trois coups, il perd déjà la moitié de ses moyens. Il rugit de nouveau et se retourne. Sans l'attendre, de toute sa force, Wou Song fait des moulinets avec son bâton. Un fracas retentit : des branches et des feuilles mortes tombent d'un arbre. Wou Song regarde : dans sa précipitation, au lieu du tigre il a frappé un arbre desséché, son bâton est cassé en deux ; la moitié seulement lui reste dans sa main. Tout en rugissant, le fauve, redevenu furieux, s'élance. Wou Song bondit de son côté et, cette fois-ci, réussit un saut en arrière d'une dizaine de pas. Le tigre retombe juste devant lui, les pattes de devant allongées. Alors Wou Song profite de sa chute, jette le bâton cassé et, de ses p.270 deux mains, agrippe la peau de la tête du tigre, qu'il force ainsi à se baisser. Le fauve essaye de résister, mais Wou Song maintient désespérément la tête du fauve.

Wou Song écrase de coups de pied le mufle et les yeux de la bête. Le tigre redouble ses rugissements et ses pattes

labourent le sol jaune jusqu'à y creuser un trou. Dans ce trou Wou Song enfonce la gueule du fauve, et celui-ci s'épuise dans cette lutte. De sa main gauche Wou Song serre la peau rayée et, avec son poing droit gros comme un marteau en fer, il porte de violents coups au tigre. Après cinquante à soixante-dix de ces coups, le sang jaillit des yeux, de la gueule et des oreilles du fauve, qui, tout essoufflé, ne remue plus. Alors, Wou Song relâche sa prise. Il cherche, près d'un pin, son bâton cassé. De crainte que le fauve ne meure pas, il le frappe encore un bon moment avec ce qui reste de son bâton. Le tigre rend le dernier souffle. Alors Wou Song rejette soit bâton et pense : « Si je traînais ce tigre mort jusqu'au bas de la colline ?... » Le tigre gît dans une mare de sang. Wou Song veut soulever sa victime, mais en vain. Il est épuisé par tant d'efforts et ses membres restent sans vigueur. (Chap. 22.) [1]

LO PEN [2] ?

---

[1] Pour ce roman, nous avons utilisé l'édition préfacée par M. Hou Che (1920-1921) et publiée par Oriental Book C° (Chang-hai).

[2] Cf. ci-dessus, *Roman desTrois Royaumes,* fragment II, p. 265, n. 1.

Relation d'un voyage au pays d'Occident.

I. - *Les transformations du singe-bonze Souen.*

Un singe enchanté, né d'un rocher enchanté, occupe comme roi des singes, depuis plusieurs centaines d'années, *la Grotte du rideau d'eau* (une cascade dissimule l'entrée de la grotte), de la *Montagne des fleurs et des fruits :* Un bouddha lui donne un nom de famille, Souen et un prénom, Wou-k'ong. Après avoir étudié l'art des métamorphoses, il peut se transformer en n'importe quel animal, plante, objet, etc., en tout en soixante-douze façons, et acquiert l'immortalité. Il quitte alors son maître, le bouddha mentionné ci-dessus. Il va chez le dragon, vieux roi de la Mer Orientale, et il lui arrache de force trois objets : un bâton en fer magique, et qui, lourd de 13.500 livres chinoises, peut se réduire, sur un ordre, jusqu'à la grosseur d'une aiguille à broder que Souen cache dans son oreille, une armure et une paire de souliers de guerre. Le vieux roi dragon porte plainte à l'Empereur Céleste. En outre, Souen détruit, dans le *Livre de la vie et de la mort* des dieux des morts, la partie concernant les singes. Les dix dieux de l'autre monde portent plainte aussi auprès de l'Empereur Céleste. Toutefois, sur la proposition du dieu de l'astre Vénus, l'Empereur Céleste ne punit pas le singe et le nomme au contraire écuyer-chef. Mais, jugeant son poste trop humble, le singe, mécontent, abandonne ses fonctions et revient chez lui. Puis, vainqueur des armées célestes, il est nommé, par l'Empereur Céleste, *Grand Saint égal du ciel.* En qualité de jardinier en chef, Souen soigne encore trois mille six cents pêchers célestes, dont un tiers portent des fruits tous les trois mille ans, le second tiers tous les six mille ans, le dernier tiers tous les neuf mille ans ! La déesse suprême, Ssi-wang-mou, s'apprête à organiser un *festin de Pêches.* Or, notre Jardinier en chef vole des pêches mûres et s'approprie, dans le palais céleste et chez le Souverain vieillard Li, les liqueurs merveilleuses et les graines d'immortalité. Conscient de ses fautes, il s'enfuit, mais l'Empereur Céleste lance contre le fuyard une armée punitive de cent mille soldats dirigés par les quatre Rois Célestes (T'ien-wang ; le Roi céleste Li et le prince No-tcha. Souen rencontre son digne rival en la personne de Tchen kiun, *alias* le Seigneur Eul-lang (neveu de l'Empereur Céleste). Tous deux luttent à l'envi, usant du pouvoir magique qu'ils ont de se transformer.

... En profitant de l'occasion, ce Grand Saint roule jusqu'au bas du pic escarpé ; là, il s'aplatit à terre et se transforme en un pagotin de T'ou-ti [1] : sa bouche grande ouverte devient la porte d'entrée, ses dents sont des bâcles, sa langue représente l'idole et ses p.272 yeux se changent en barres transversales des fenêtres ; seulement, il ne peut rien faire de sa queue ; il la dresse toute droite derrière le faux pagotin, afin de former un mât pour étendard. Tchen-kiun poursuit son adversaire jusqu'au bas du pic et ne voit plus du tout l'outarde qu'il a blessée et qui est tombée par terre ; il n'aperçoit qu'un pagotin. Rapidement, de ses yeux semblables à ceux du phénix, il examine le petit édifice et ne tarde pas à découvrir la supercherie : un mât pour étendard à l'arrière ! Il rit :

[1] Idole locale ; fonctionnaire cantonal de l'autre monde.

— C'est ce singe ! Il veut encore me tromper. Des temples, j'en ai vu, mais je n'en n'ai jamais rencontré un seul qui ait un mât pour étendard derrière au lieu de devant ! Çà, c'est certainement un tour de cet animal. Il souhaite que j'entre dans le pagotin, alors il me mordrait et me tiendrait dans sa gueule. Comment consentirais-je à y pénétrer ? Eh ! attends un peu : avec mes poings, je détruirai d'abord les barres des fenêtres, puis, avec des coups de pied, je casserai les bâcles de la porte.

Le Grand Saint entend ces paroles... et, d'un saut de tigre, il s'élance au ciel et disparaît. Ayant perdu sa trace, Tchen-kiun le cherche de tous côtés, sans résultat... (finalement) il remonte au firmament. Il voit que le roi céleste Li, en compagnie de No-tcha [1], est posté sur les nuages, en tenant haut le miroir *Révélateur des diables.*

— Roi céleste, demande Tchen-kiun, avez-vous vu ce roi des singes ?

— Non, répond l'autre, je suis en train de le surveiller dans mon miroir.

Tchen-kiun raconte comment tous deux, ce singe enchanté et lui, se sont acharnés à se transformer à qui mieux mieux... et termine son récit en disant :

— Il s'est transformé en pagotin, j'allais l'attaquer quand il s'enfuit.

Ayant écouté ces paroles, le Roi céleste Li tourne son miroir vers les quatre points cardinaux, regarde et rit aux éclats :

— Tchen-kiun, allez vite ! allez vite ! En employant une méthode qui le rend invisible, le singe franchit l'enceinte de nos lignes et arrive à p.273 l'embouchure du fleuve Kouai, votre fief !...

Donc, le Grand Saint, en atteignant l'embouchure du fleuve Kouan, se donne comme le seigneur Eul-lang, descend du nuage et entre directement dans le temple de ce dernier dieu. Incapables de découvrir la supercherie, les esprits fonctionnaires se prosternent pour le saluer et lui souhaitent la bienvenue. Il (le Grand Saint) s'assied sur le siège central et examine les offrandes et les demandes des croyants : Li Hou offre en remerciement les trois animaux sacramentels [2] ; Tchang Long promet quelque chose si son voeu est exaucé ;

[1] Le troisième fils du Roi céleste (t'ien wang) Li.

[2] Bœuf, mouton et porc ; animaux utilisés pour les offrandes.

Tchao Kia désire avoir un fils ; Ts'ien Ping sollicite une prompte guérison. Mais pendant cet examen, un esprit annonce l'arrivée d'un autre seigneur, Eul-lang. Grande est la surprise des esprits-fonctionnaires, qui constatent l'absolue ressemblance entre les deux seigneurs Tchen-hiun ; (le dernier arrivé) demande :

— Un certain *Grand Saint égal du ciel* serait-il ici ?

— Non, répondent les esprits-fonctionnaires ahuris, nous n'avons pas vu ce Grand Saint, mais seulement un seigneur qui est en train d'examiner les offrandes et les demandes dans l'intérieur du Temple !

Alors Tchen-kiun pénètre dans le temple, et, en le voyant, le Grand Saint reprend sa propre forme et dit :

— Lang kiun [1], inutile de faire du bruit, le temple appartient désormais à celui qui s'appelle Souen !

Tchen-kiun lève sa grande pertuisane à double tranchant pour frapper l'usurpateur. Celui-ci évite l'attaque et tire (de son oreille) l'aiguille à broder, qu'il brandit : elle atteint d'un seul coup le diamètre d'un bol, et avec ce bâton de fer, il combat contre Tchen-kiun. Tout en vociférant, tout en se battant, les deux combattants quittent le temple, montent au ciel au milieu du brouillard et des nuages et finalement reviennent au *Mont des fleurs et des fruits...* (Chap. 6)

II. — *La Montagne enflammée.*

p.274 Après une deuxième révolte contre le royaume céleste, Souen Wou-k'ong est vaincu par le Bouddha, venu au secours de l'Empereur Céleste. Emprisonné dans la chaîne des cinq montagnes (les Wou-hing) pendant plus de cinq cents ans, Souen est délivré, selon la volonté du Bouddha, par le Maître de la Loi, Hiuan-tsang, — d'après le roman, frère juré de l'empereur T'ai-tsong, des T'ang. En réalité Hiuan-tsang fut un simple pèlerin à qui T'ai-tsong interdit même de franchir la frontière chinoise. Souen devient le premier disciple du Maître de la Loi et doit, avec Hiuan-tsang et deux autres condisciples, braver la mort au cours de quatre-vingt et un obstacles où les diables de toutes sortes cherchent à tuer Hiuan-tsang ou à lui nuire pour l'empêcher d'aller aux pays d'Occident (les Indes). C'est, en effet, là que Hiuan-tsang va chercher les livres bouddhiques.

Voici l'un des obstacles : une montagne enflammée barre leur chemin, et pourtant il faut la franchir. Une princesse diabolique, la *Princesse à l'éventail de fer,* possède un éventail magique qui peut éteindre le feu, déchaîner le vent ou provoquer la pluie. Cette princesse est la femme du *Roi-diable le Boeuf,* l'un des sept frères jurés de Souen. Seulement, Souen est en mauvais termes avec cette famille et n'obtient le prêt de l'éventail que par ruse et par force.

---

[1] Qui signifie à peu près *jeune gentleman.*

Transformé en petit insecte, Souen pénètre dans le ventre de la princesse, avec le thé qu'elle avale. Il y danse un peu et menace son hôtesse de la faire mourir. Effrayée, elle feint de prêter à Souen son éventail, mais c'en est un faux. Détrompé, Souen va retrouver le *Roi diable le Boeuf,* qui, épris d'une renarde enchantée, vit séparé de sa femme. La conversation entre les deux ex-frères jurés se termine par des combats. Toujours très rusé, Souen se transforme secrètement en *Roi-diable le Boeuf* et se rend auprès de la *Princesse à l'éventail de fer.* Celle-ci le reçoit de bon coeur et ne découvre pas la tromperie.

... Elle dit encore :

— Grand Seigneur, vous vous êtes épris de votre nouvelle épouse et m'avez délaissée. Aujourd'hui, quel vent vous ramène ici ?

— Je n'aurais jamais osé vous abandonner, dit le Grand Saint en riant. Seulement, après mon mariage avec la *Princesse au visage de jade,* j'ai dû diriger les affaires de la p.275 famille, recevoir des amis, aller les voir, aussi suis-je resté un peu trop longtemps loin de vous. Par contre, notre fortune a augmenté à cause de cette union... J'ai entendu dire, continue-t-il, que ce Souen Wou-k'ong protège le pèlerin des T'ang (dans son voyage aux pays d'Occident) et approche de la *Montagne Enflammée*. Je crains qu'il ne vous demande de lui prêter votre éventail. Je hais cet être qui a fait du mal à notre fils [1], et nous ne sommes pas encore vengés. S'il vient, faites-moi avertir par un messager. Je le couperai en dix mille morceaux, afin d'assouvir notre haine !

Sur ce, Lou Tch'a (la princesse) pleure et se plaint :

— Hélas ! le proverbe dit : La fortune d'un homme sans femme n'a pas de maître, et le corps d'une femme sans mari n'en a pas davantage [2]. J'ai failli perdre la vie à cause de ce maudit singe !

Le Grand Saint feint d'être en colère et gronde :

— Quand a-t-il quitté notre contrée, ce singe rapace ?

— Mais il n'est pas encore loin d'ici ! Hier, il est venu me demander de lui prêter mon éventail. Tout en m'appelant sa belle-soeur, il m'a dit que vous, Grand Seigneur, avez juré d'être son frère.

---

[1] Il s'appelle *Bébé Rouge.* Roitelet diabolique. ce *Bébé Rouge* cherche à faire du mal à Hiuan-tsang. Pour sauver son maître, Souen Wou-k'ong sollicite le concours de la déesse Kouan-yin. Vaincu, *Bébé Rouge* devient le domestique de la déesse, acquiert l'immortalité, mais en perdant la liberté.

[2] Sans le contrôle d'une femme légitime, l'homme s'amuserait outre mesure et dépenserait toute sa fortune.

— Il y a cinq cents ans déjà, nous étions sept frères jurés, répond le Grand Saint.

— Je l'ai tellement grondé, reprend Lou-Tch'a, qu'il n'osait ni lever la tête, ni frapper de son arme. Puis, je lui ai lancé un coup d'éventail. Or, je ne sais où il a trouvé le moyen de neutraliser la force magique du vent de l'éventail. Ce matin, de nouveau, il criait à la porte. Je l'ai encore éventé et il n'a pas bougé. J'ai fait des moulinets avec mon épée pour l'attaquer, et cette fois-ci il m'a battue. Vaincue, je suis rentrée dans notre grotte, dont j'ai soigneusement fermé la porte. Je ne sais comment, il a réussi à pénétrer dans mon ventre ; j'ai failli perdre p.276 la vie. Heureusement, je l'ai appelé : oncle, oncle, et je lui ai prêté mon éventail, alors il est parti.

Sur ce, le Grand Saint frappe sa poitrine :

— Dommage ! dommage ! Vous avez eu tort, Madame ! Comment avez-vous pu lui prêter ce précieux éventail ? J'en mourrai de colère !

Mais Lou-tch'a éclate de rire :

— Que Votre Seigneurie se calme ! C'est une farce, l'éventail est faux !

Le Grand Saint demande où est caché l'éventail, le vrai.

— N'ayez aucune crainte, dit Lou-tch'a, je le garde bien.

Puis, elle ordonne aux servantes de préparer un festin en l'honneur de son mari... Après avoir bien bu, à demi ivre, Lou-tch'a se sent très amoureuse. Elle se blottit contre le Grand Saint, lui prend les mains et lui murmure de douces paroles. Serrée contre lui, elle parle tendrement, et dans la même coupe tous deux boivent chacun à leur tour. De sa propre bouche elle tend des fruits à son bien-aimé. De son côté, le Grand Saint feint d'être touché de ces manifestations et répond comme il sied ; lui aussi s'appuie contre la princesse. En la voyant contente, il l'interroge prudemment :

— Madame, où gardez-vous le véritable éventail ? Faites attention du matin jusqu'au soir, car je crains que ce bonze Souen, expert en transformations indéfinies, ne le retrouve par duperie !

Toute souriante, Lou-tch'a sort de sa bouche l'éventail large comme une mignonne feuille d'abricotier et le passe au Grand Saint :

— N'est-ce pas notre trésor ?

Le Grand Saint ne peut croire que c'est là l'objet tant convoité ; comment un si petit bibelot peut-il éteindre le feu ? pense-t-il. Ne serait-ce pas encore un faux éventail ? Devant l'hésitation de Souen, câline, Lou-tch'a ne peut s'empêcher d'approcher son visage de celui du bonze et minaude :

— Bien-aimé ! bien-aimé ! prends ce trésor et cache-le bien ; bois ces belles liqueurs ; pourquoi restes-tu préoccupé ?

— Comment, essaye de dire le Grand Saint, comment un si petit éventail peut-il éteindre la flamme qui s'étend sur un grand espace de huit cents li ?

Or, comme la liqueur fait jaillir les paroles sincères, p.277 Lou-tch'a dévoile le moyen d'utiliser cet éventail :

— Grand Seigneur, je suis séparée de vous depuis deux ans. J'imagine que pendant ce temps-là, vous avez convoité les plaisirs jour et nuit sans vous rassasier et que la *Princesse au visage de jade* a troublé la limpidité de votre esprit : vous avez oublié jusqu'au maniement de notre trésor ! Mettez votre pouce gauche sur le septième fil rouge du manche de cet éventail et prononcez ces mots magiques : *yen, hiu, ho, hi, hi, tch'ouei, hou* [1], l'éventail prend tout de suite une hauteur de douze pieds. Le pouvoir de cet éventail est illimité ; qu'est-ce que cette flamme de huit cents li ? on la supprime d'un seul coup d'éventail !

Le Grand Saint grave minutieusement ces paroles dans sa mémoire, et, comme le fait Lou-tch'a, il cache l'éventail dans sa bouche. Puis il passe la main sur sa figure et reprend sa forme habituelle.

— Hé ! hé ! Lou-tch'a ! ricane-t-il. Regarde bien si je suis ton mari ! N'as-tu pas honte de m'avoir fait tant de confidences amoureuses ?

Alors consternée, Lou-tch'a renverse la table du festin et tombe dans la poussière ; elle s'écrie :

— Je meurs de colère ! je meurs de colère !

Mais le Grand Saint ne s'occupe plus d'elle et quitte la Grotte aux Bananiers... (Chap. 60.)

Ruse pour ruse, le mari de Lou-tch'a, averti, se transforme en l'un des deux condisciples de Souen Wou-k'ong et va au-devant du singe. Celui-ci confie étourdiment l'éventail à ce

---

[1] Ces mots n'ont aucun sens ici.

Sosie. Des combats acharnés s'ensuivent. Finalement, avec des aides, Souen Wou-k'ong reprend de force l'éventail. (Chap. 61) [1].

WOU TCH'ENG-NGEN (Wou Jou-tchong [2]).

[1] Pour ce roman, nous avons utilisé l'édition préfacée en 1696 par Yeou T'ong (Yeou Si-t'ang).

[2] 1510 ? - 1580 ?

Récits extraordinaires écrits dans la Salle de quiétude.
Fong-sien (renarde enchantée.)

Parmi les beaux-frères, l'un est riche et l'autre noble,
Que le troisième ne tarde pas à se faire un nom ;
Quand ce dernier aura été reçu aux Concours, à la capitale,
Dés son retour, qu'il remercie d'abord celle dont le miroir reflète l'image.

Lieou Tch'e-chouei, natif de P'ing-lo [1], intelligent dès l'enfance et distingué, fut reçu, à l'âge de quinze ans, aux Concours impériaux de la sous-préfecture. Ses parents moururent quand il était encore jeune, aussi s'adonna-t-il aux amusements plutôt qu'aux choses sérieuses. Bien que sa fortune soit médiocre, il dépense beaucoup pour sa toilette, pour l'arrangement de sa chambre, etc. Un soir qu'il est invité à boire, il sort sans avoir éteint la bougie. Mais après quelques tournées, il se souvient de la bougie restée allumée et se précipite chez lui. Au seuil de sa chambre, il entend des murmures. Il épie : un jeune homme, tenant sa belle dans ses bras, est couché dans son propre lit ! Or, sa maison est voisine d'un grand palais abandonné et souvent se manifestent des choses étranges. Il comprend bien que ces deux êtres sont des renards enchantés, mais il ne les craint pas. Il entre dans la chambre et dit en grondant :

— Qui ose se coucher dans mon lit ?

Surpris, les deux amoureux s'enfuient tout nus en attrapant leurs vêtements ; ils oublient un pantalon de soie violette auquel est suspendu un sac d'aiguilles. Tout content, Lieou met ce pantalon de dame sous sa couverture et le serre contre sa poitrine pour le mieux cacher. Un instant après, une servante aux cheveux en désordre se glisse dans la chambre par l'entre-bâillement de la porte et réclame le pantalon. Souriant, Lieou veut auparavant fixer la récompense. La servante promet de lui donner des liqueurs ou de l'argent ; Lieou ne répond pas. A son tour, la servante rit, part et revient peu après en disant :

— Notre première dame s'engage à vous donner pour épouse une jolie personne, si vous voulez bien lui rendre son pantalon.

— Quelle est donc cette jolie personne ? demande Lieou.

---

[1] Dans le Kouang-si.

— Le nom de notre famille, p.279 explique la servante, est P'i. (Nous avons trois maîtresses, trois soeurs) : l'aînée s'appelle, de son petit nom. Pa-sien, c'est elle qui se trouvait tout à l'heure dans les bras de son mari, le jeune seigneur Hou ; la seconde, Chouei-sien, est mariée au jeune seigneur Ting, de Fou-tch'ouan [1] ; la troisième, Fong-sien, est une jeune fille dont la beauté dépasse celle de ses deux soeurs ; elle vous plaira certainement.

Méfiant, Lieou attend une réponse favorable (de Fong-sien) avant de rendre le pantalon. La servante repart et revient au bout d'un long moment ; elle déclare :

— Notre première dame me charge de vous exprimer, qu'un aussi beau lien ne peut pas être tressé sur-le-champ. D'ailleurs, elle essaye d'en parler à sa soeur cadette, qui, furieuse, la réprimande. Il faut attendre. Mais sachez que notre famille tient toujours ses promesses.

Sur ce, Lieou remet le pantalon.

Plusieurs jours se passent, aucune nouvelle. Un jour pourtant, Lieou retourne chez lui au crépuscule, referme sa porte et s'assied. Soudain les battants de la porte s'ouvrent d'eux-mêmes. Deux servantes portent Fong-sien enveloppée dans un drap et lancent joyeusement à Lieou :

— Nous vous apportons la nouvelle mariée !

Elles la couchent et s'esquivent. Lieou s'approche de la dormeuse et la regarde. Elle dort, profondément et la liqueur absorbée par elle exhale encore un suave parfum. Sa figure rougie par le vin, la beauté de son corps font croire à Lieou qu'on ne peut rencontrer ici-bas une semblable perfection. Heureux à l'extrême, Lieou caresse les mignons pieds, les déchausse. Il prend la dormeuse dans ses bras et défait ses vêtements. Celle-ci s'éveille doucement et se voit sans défense. Elle ne résiste pas à Lieou et murmure avec une certaine humeur :

— Cette dévergondée de Pa-sien me vend ?

Lieou s'empresse autour d'elle. Elle trouve froide la peau du jeune homme et, souriante, par plaisanterie, récite ces vers : p.280

Quelle soirée que celle d'aujourd'hui !

---

[1] Dans le Kouang-si.

J'ai devant moi mon « homme froid [1] » !

Lieou répond :

Oh ! toi ! toi !
Que feras-tu de ton « homme froid » ?

L'union la plus heureuse suit cette rencontre. Puis, Fong-sien dit :

— Cette dévergondée qui occupe avec ce sans-gêne le lit d'autrui m'a trahie pour pouvoir reprendre son pantalon ; il faut que je me venge un peu d'elle !

Dès lors, Fong-sien rejoint tous les soirs son amant, et chaque fois ils s'aiment davantage ! Un jour, elle tire de sa manche un bracelet en or :

— Il appartient à Pa-sien, dit-elle.

Quelques jours après, elle apporte à Lieou une paire de souliers brodés dont la façon, le coloris, les dessins et les ornements de perles sont une merveille. Elle recommande à Lieou de les montrer à tout le monde. Lieou les montre effectivement à ses parents et à ses connaissances, dans les maisons de liqueurs. Il les garde précieusement. Cette nuit-là, Fong-sien revient et parle soudain de séparation. Etonné, Lieou s'informe de la raison.

— A cause de ses souliers, répond l'amoureuse, ma soeur est fâchée contre votre servante. Pour nous séparer, elle veut s'en aller ailleurs avec toute notre famille.

Apeuré, Lieou songe à lui rendre les souliers.

— Non ! dit en l'arrêtant Fong-sien, c'est justement à cause de cela qu'elle me menace ; si nous les lui remettions, nous ferions justement ce qu'elle désire !

Lieou tente sa chance ; il questionne :

— Pourquoi ne resteriez-vous pas seule ici ?

— C'est que nos parents habitent très loin d'ici. Notre famille (une dizaine de bouches) vit sous la dépendance de mon beau-frère Hou. Si je ne les suivais pas, la femme à la langue pointue ne p.281 manquerait pas d'inventer des

[1] L'expression « homme froid », en chinois *lîang jen*, est homophone à une autre expression qui signifie : « bien-aimé ». Fong-sien et Lieou s'amusent de ce double sens et récitent quatre vers d'un poème du *Che king* (lire : partie Poésie, *Les Poèmes du Che king, Tch'eou mieou*, p. 96), en les déformant.

histoires. » Elle franchi le seuil de la chambre et ne reparaît plus.

Deux ans après, un hasard réunit les trois beaux-frères, Hou, Ting et Lieou, chez leur beau-père. Celui-ci traite Ting avec beaucoup d'égards parce qu'il est riche et puissant. Il ne néglige pourtant pas trop Lieou. Orgueilleuse, Fong-sien, suivie de Lieou, quitte la table. Elle fuit la famille. En route, elle remet un miroir à Lieou et formule le désir de ne revoir son amant que s'il se met à étudier sérieusement. La recommandation faite, elle disparaît. Lieou rentre chez lui.

Lieou regarde dans le miroir ; il voit l'image de Fong-sien qui lui tourne le dos, comme si elle suivait des yeux quelqu'un qui part et qui a parcouru déjà cent pas. Il se souvient de la recommandation de Fong-sien, refuse toutes parties de plaisir et se met à travailler. Un jour, il voit soudain, dans le miroir, le visage souriant de Fong-sien qu'il adore plus que jamais. Quand il est seul, il reste en compagnie du miroir. Au bout d'un peu plus d'un mois, son ardeur au travail se ralentit. Souvent, il sort pour s'amuser et oublie le retour. Lorsqu'il revient chez lui, il constate que, dans le miroir, le visage de Fong-sien s'attriste tellement qu'on la croirait prête à pleurer. Et, le lendemain, elle lui tourne le dos comme autrefois. Il comprend alors ses torts. Il s'enferme chez lui pour étudier jour et nuit. Après un labeur de plus d'un mois, le visage reparaît dans le miroir. Dès lors, Lieou se soumet au contrôle de cette image ; si la paresse le prend, l'image s'assombrit ; inversement, un dur travail, durant plusieurs jours, provoque chez elle des sourires. Ainsi, à tout instant, il lui semble être en face d'un précepteur. Après deux ans d'efforts continus, il est reçu aux Concours impériaux supérieurs. Le jour du triomphe, il proclame tout heureux :

— Maintenant, je suis digne de l'amour de Fong-sien !

Il prend le miroir pour contempler l'image de plus près : les sourcils, beaux comme s'ils étaient dessinés, se détendent, les fossettes gracieuses fleurissent p.282 sur les joues, car l'image sourit, et elle sourit de telle façon qu'on la dirait vivante. Il pleure d'amour et de joie. Or la belle du miroir parle :

— L'expression courante dit : séparés, l'amoureuse contemple l'image de son bien-aimé et l'amoureux aime à regarder le portrait de sa belle ; c'est vraiment notre cas !

Heureusement surpris, Lieou regarde tout autour de lui. Fong-sien est bien là, derrière sa chaise ! Il lui prend les mains, demande des nouvelles de ses beaux-parents.

— Je ne suis pas retournée chez mes parents, dit-elle, j'ai passé deux ans dans une grotte, pour partager avec vous vos peines.

A ce moment, Lieou doit répondre à une invitation à la capitale de la province. Fong-sien sollicite la faveur de l'accompagner. Tous deux montent sur le même cheval, mais pour les passants, qui les regardent face à face, la dame reste invisible. La politesse faite, ils se préparent à revenir. Fong-sien s'entend alors avec Lieou pour décider qu'elle se montrera partout, comme s'il venait de l'épouser dans la capitale. Une fois rentrés chez eux, elle reçoit des visites et dirige le ménage. Toute le monde admire sa beauté, sans se douter qu'elle est une renarde enchantée...

P'OU SONG-LING (P'ou Lieou-sien [1]).

[1] 1630-1715.

Histoire particulière de la forêt des lettrés.
L'aventure de Fan Tsin.

Tcheou Tsin est un pauvre instituteur qui tente vainement sa chance aux Concours impériaux. Finalement, grâce à l'aide financière de ses amis, Tcheou, déjà âgé, par vient à être successivement lauréat des Concours impériaux de la sous-préfecture, de la préfecture, de la province et de la capitale. Nommé tour à tour tsin-che (lettré avancé) et censeur, il devient examinateur aux Concours impériaux de la province de Kouang-tong. Quoique noble maintenant, il n'oublie pas so n passé. Aidé par d'autres examinateurs adjoints, Tcheou remplit consciencieusement son rôle et accorde tout particulièrement son attention aux candidats pauvres ; c'est ainsi qu'il découvre Fan Tsin.

... p.283 Le lendemain, il brûle, selon les rites, des bâtonnets d'encens, affiche les avis et examine les élè ves des écoles impériales ; il consacre la troisième séance aux élèves libres de Nan-hai et de Fan-yu. Assis dans la salle de concours, il voit entrer pèle-mêle les candidats : les uns sont jeunes, les autres âgés ; les uns sont beaux, les autres ont une figure qui ressemble au museau d'un daim musqué et les yeux d'un rat ; ceux-ci sont bien babillés, ceux-là, vêtus de haillons. A la queue de la bande, répondant à l'appel, se présente un élève ; visage jaunâtre, corps malingre, barbe mi-blanche, mi-grise, un pauvre bonnet de feutre déchiré sur la tête. Nous sommes au premier tiers de la douzième lune (*donc en hiver*) ; bien que le climat de Kouang-tong soit plus doux que celui des autres provinces, le temps est frais ; or, cet élève n'a qu'une tunique de chanvre, vêtement d'été, et il grelotte. Il reçoit le cahier officiel de composition et pénètre dans la cabine qui lui est désignée. L'exami nateur Tcheou note en lui-même cet état de choses et se retire, après avoir scellé toutes les cabines des candidats. Vers la fin de la séance, l'examinateur revient pour recevoir les cahiers de composition. Voici le candidat pauvre. Sa tunique usée s'est encore déchirée dans la cabine. L'examinateur Tcheou reporte les yeux sur son propre habit : uniforme rouge de mandarin, agrémenté d'une ceinture dorée, quelle magnificence ! Il feuillette la liste des noms et interroge cet élève :

— Vous êtes Fan Tsin ?

— Oui, répond celui-ci en s'agenouillant.

— Quel âge avez-vous ?

— Sur le cahier officiel, j'ai inscrit trente ans ; en réalité, votre élève a cinquante-six ans.

— Combien de fois vous êtes-vous déjà présenté aux Concours ?

— Depuis l'âge de vingt ans, vôtre élève s'est présenté jusqu'au,jourd'hui plus de v ingt fois.

— Comment n'avez -vous jamais réussi ?

— Hélas ! sans doute parce que les écrits de votre élève n'ont guère de valeur littéraire, aussi les nobles examinateurs ne daignent-ils pas m'accorder la faveur de me recevoir.

— Pas toujours p.284 peut-être à cause de la valeur littéraire ; retirez-vous maintenant, je lirai attentivement votre composition.

Fan Tsin heurte le sol de sa tête, pour saluer son examinateur, et sort. A ce moment, il fait encore assez jour, aucun des candidats ne vient remettre son cahier. L'examinateur Tcheou lit attentivement la composition de Fan Tsin ; il n'est guère satisfait :

— Quel style ! quel charabia ! Je ne m'étonne pas que son auteur ne soit jamais reçu !

Il met le cahier de côté et ne le regarde plus. Au bout d'un long moment, personne ne vient. Tcheou pense :

— Pourquoi ne pas relire encore une fois la composition de Fan Tsin ? Si elle possède quelque mérite, je l'accepterai ; ce sera récompenser la persévérance de son auteur.

Réflexion faite, il relit la composition du début jusqu'à la fin, puis recommence encore une fois, il ne la trouve pas trop mauvaise. Il va la relire une troisième fois quand se présente un autre élève qui a terminé sa composition...

Ensuite l'examinateur Tcheou reprend la composition de Fan Tsin ; après la troisième lecture seulement, Tcheou soupire :

— Il a fallu que je relise trois fois cette merveilleuse composition pour découvrir et apprécier sa réelle valeur ! Hélas ! combien d'examinateurs ignorants ou inconscients enterrent de vrais talents !

Vivement, il saisit son pinceau, critique minutieusement la composition, dessine trois cercles sur la première page, signe de préférence, et il note :

« Premier lauréat. »

Lorsque le résultat des concours est publié, le nom de Fan Tsin est en tête de la liste. Le jour où les lauréats rendent visite à l'examinateur, celui-ci loue vivement Fan Tsin...

Le lendemain de la visite officielle des lauréats devenus ses disciples, Tcheou Tsin quitte la ville. Seul d'entre eux, Fan Tsin accompagne son maître jusqu'à une distance de trente li ; il salue encore son bienfaiteur qui s'assied dans son palanquin. Tcheou Tsin appelle son élève préféré et lui fait quelques p.285 recommandations :

— *La tête du dragon* [1] *appartient aux gens âgés*, ainsi dit le proverbe, je vois que votre talent est mûr ; vous serez lancé par les Concours métropolitains de cette année-ci ! Quand j'aurai terminé ma mission, je vous attendrai dans la capitale.

Fan Tsin se prosterne, exprime de nouveau sa reconnaissance, se relève et regarde s'éloigner le palanquin jusqu'à ce que ce dernier dépasse la colline et disparaisse. Il retourne alors à son auberge, où il règle le compte de ses dépenses.

La famille de Fan Tsin habite à quarante-cinq li de la ville ; notre lauréat se presse d'y retourner et passe la nuit en route. Dès son arrivée, il salue sa mère. La maison de Fan se compose d'une chambre où loge la mère, d'une petite chambre de côté, celle des deux époux, et d'une sorte de véranda ; le toit est en chaume. L'épouse du lauréat est la fille du boucher du marché, nommé Hou. La mère et la femme sont contentes de l'heureux résultat des Concours. Alors qu'on va préparer le repas, le beau-père, — le boucher Hou, — une bouteille d'eau-de-vie et des tripes de porc dans les mains, arrive dans la chaumière. Fan Tsin le reçoit civilement. Le beau-père le complimente à sa manière :

— Je me suis fourré le doigt dans l'oeil quand je t'ai donné ma fille, vaurien, diable de la pauvreté ! Depuis des années tu m'as donné beaucoup de soucis ! Mais maintenant, par le pouvoir de je ne sais quelle de mes vertus, tu as réussi aux Concours du premier degré, aussi j'apporte quelque chose pour te féliciter !

Fan Tsin dit docilement :

— Oui, oui,

[1] Sous l'Empire, on surnommait ts'ang-yuan (premier lauréat des concours faits à la capitale ; le plus haut personnage littéraire) la « tête du dragon » ; ici l'auteur veut dire que la place la plus considérée revient aux gens âgés.

et ordonne à sa femme de cuire les tripes, de chauffer l'alcool. Les deux femmes apprêtent le repas. Le bouclier Hou dit à son gendre :

— Puisque tu es lauréat, tu dois désormais agir selon les convenances. Moi, par exemple, j'ai des clients de marque, je suis p.286 en outre ton parent ; oserais-tu te montrer fier à mon égard ? Bien sûr que non ! Mais les paysans, les vidangeurs, etc., tout cela, c'est le peuple tout court ; eh bien, si tu t'abaissais à les saluer, si tu te mêlais à eux, tu compromettrais les convenances de l'École, et tu perdrais notre f ace avec ! Tu es trop bon, trop faible, aussi je me vois obligé de t'instruire pour que nous ne soyons pas, toi et nous, ridiculisés !

— Vos instructions sont parfaites, beau-père, dit Fan Tsin.

Le boucher flou invite la mère : « Venez manger avec nous, belle-maman ; vous devez être dégoûtée de vos quotidiens repas sans viande. Viens aussi, ma fille ; depuis que tu es mariée, voici plus de dix ans, je ne pense pas que tu aies assaisonné tes plats, plus de deux on trois fois, avec de la graisse de porc ! Je vous plains ! je vous plains ! » Ceci dit, les deux femmes mangent avec eux. Le repas dure jusqu'à l'heure où se couche le soleil ; le boucher Hou s'enivre. Toutefois, pleins de gratitude, la mère et Fan Tsin le remercient à plusieurs reprises. Le boucher remet sa veste de travers et s'en va, le ventre bien garni, d'un pas chan celant.

Le lendemain, pour se conformer aux usages, Fan Tsin rend visite aux voisins. Wan Hao-kou (qui est lauréat en même temps que Fan Tsin) réunit les camarades de la même promotion ; ceux-ci s'invitent entre eux et organisent quelques réunions littéraires, durant cette année de concours provinciaux. Le temps passe vite, voici la fin de la sixième lune. Les camarades donnent rendez-vous à Fan Tsin pour aller se présenter aux Concours provinciaux. Sans argent, Fan Tsin demande conseil à son beau-père. Le boucher Hou crache de mépris au visage de son gendre et le gourmande sans ménagement :

— Ne perds pas ton temps ! Puisque tu as réussi aux Concours du premier degré, pourquoi songes-tu à autre chose ? Ah ! le crapaud croit pouvoir manger la chair du cygne ! J'ai entendu dire que si tu as réussi la dernière fois, ce n'est pas parce que ta composition valait quelque chose, p.287 mais parce que le noble examinateur a eu pitié de ta misère, de ton âge ! Alors, maintenant, tu rêves de devenir un vénérable lettré ! Les lauréats des concours supérieurs sont tous des astres littéraires.

Ne vois-tu pas, par exemple, ce lettré Tchang, de la ville, quelle richesse ! quelle fière allure ! Toi, avec ton museau de singe, réussir !... Ah ! là ! là ! le crapaud veut suivre un cygne ! Ne rêvasse plus, mon petit : l'an prochain, je te trouverai, parmi mes connaissances, une place d'instituteur : avec tes honoraires, tu nourriras ta femme et aussi ta vieille mère qui ne se décide pas à mourir. Voilà la bonne solution. Tu me demandes mon aide financière, tu ignores donc que je ne gagne presque rien sur la vente d'un porc ? Te prêter de l'argent ? Autant le jeter à l'eau ; et nous autres alors, que nous resterait-il à manger ? Le vent du nord ?

Le bouclier Hou gronde tellement son gendre que celui-ci perd complètement la tête. Il dit au revoir à son beau-père et retourne rapidement chez lui. Tout en marchant, il médite :

— Mon maître a trouvé mon talent mûr... si je ne vais pas tenter ma chance, je ne me consolerai jamais...

Il confie ses peines à ses camarades de promotion et avec leur aide se rend secrètement à la ville pour se présenter aux Concours. Les Concours terminés, il revient chez lui. Déjà, sa mère et sa femme n'ont pas mangé depuis trois jours, ce qui lui attire les reproches de son beau-père.

Le jour où le résultat officiel doit être affiché, la famille Fan n'a plus de riz pour préparer le petit déjeuner. La mère ordonne à Fan Tsin d'aller vendre une poule.

— J'ai une poule pondeuse, dit la vieille dame, va l'échanger contre du riz, car la faim me torture au point que je n'y vois plus.

Affolé, Fan Tsin saisit la poule et sort.

Quelques instants après, les bruits de tam-tam retentissent devant la porte de la chaumière. Trois cavaliers s'arrêtent et descendent de leur monture. Après avoir attaché leurs chevaux aux colonnes de la véranda, ils proclament à voix haute :

— Qu'on prie le seigneur p.288 Fan de sortir ! Nous annonçons l'heureuse nouvelle, le seigneur est hautement promu lauréat des Concours !

Ne sachant de quoi il s'agit, la mère se cache, tremblante, dans la maison. A la seconde phrase seulement, elle ose se montrer et dit :

— Je vous prie de vous asseoir, mon fils vient de sortir.

— Ah ! vous êtes sa vénérable vieille mère ?

Et tous les trois l'entourent pour solliciter des pourboires. Puis arrive une deuxième bande de cavaliers, suivie de près d'une troisième, pour accomplir ce qu'on appelle les trois annonces rituelles. Toute la chaumière est encombrée par les cavaliers et les voisins. La vieille mère ne sait comment faire, elle demande à l'un des voisins d'aller la recherche de son fils.

Le voisin court au marché ; aucune trace du nouveau lauréat. Au bout du marché, du côté de l'Est, ne voit-il pas Fan Tsin qui se promène, une poule dans les bras, en attendant un acheteur ? Le messager lui crie de loin :

— Seigneur Fan, venez vite, vous êtes promu lauréat des Concours provinciaux ; les messagers de la bonne nouvelle vous attendent !

Redoutant quelque plaisanterie, Fan Tsin feint de ne pas entendre. En le voyant ainsi, le voisin tente de lui arracher sa poule.

— Pourquoi m'arrachez-vous ma poule, dit Fan, puisque vous ne voulez pas l'acheter ?

— Bonté du ciel ! vous êtes lauréat et les cavaliers attendent vos gratifications !, répète nerveusement le messager.

L'autre refuse de le croire :

— Mon sympathique voisin, vous savez bien que nous n'avons plus de riz chez nous, on attend que je vende cette poule pour chasser la faim. Si vous voulez plaisanter, allez rire ailleurs, ne me faites pas perdre du temps.

A bout de patience, le voisin arrache la poule, la jette par terre et entraîne le lauréat vers sa famille.

— Ah ! le voilà, voilà notre nouveau noble !, chantent en choeur les cavaliers.

Avant que les autres puissent l'approcher, en deux ou trois enjambées, Fan Tsin pénètre dans la salle au milieu de laquelle est affichée l'annonce ainsi rédigée :

« p.289 Nous annonçons rapidement que de votre noble famille, le seigneur Fan, appelé du petit nom de Tsin, est hautement promu le septième lauréat des Concours provinciaux du Kouang-tong. Il a droit au titre de Ya-yuan. Par suite, le

nom du seigneur Fan figure dans la liste, écrite sur le papier jaune, de la capitale [1]. »

Fan Tsin craint de ne pas bien lire ; il fixe ses regards sur ce papier, une fois, deux fois, trois fois. Il frappe ses mains et s'écrie en riant :

— Ah ! tout de même, me voici lauréat !

Ceci dit, il tombe à la renverse et perd connaissance ; ses dents se serrent. La mère, éperdue, lui fait avaler quelques gorgées d'eau bouillante. Le malade revient à la vie, se relève, frappe ses mains et rit aux éclats :

— Hé ! tout de même, me voici lauréat !

Tout à coup, à l'étonnement de tous, il prend sa course vers la rue. Non loin de la chaumière, Fan glisse dans une mare, en sort tout mouillé, cheveux défaits, mains souillées de boue ; il reprend sa course, applaudit et, tout en riant, se dirige vers le marché.

Les autres se regardent, les yeux ronds :

— Le nouveau noble est devenu fou de trop grande joie !, disent-ils.

La vieille mère sanglote.

— Quelle infortune ! Avec quelle difficulté il a réussi aux Concours et dire qu'il en devient fou ! Quand guérira-t-il ?

L'épouse parle à son tour :

— Ce matin encore, il était lucide ; comment peut-il changer si brusquement ? Comment faire ?

Les voisins consolent les deux femmes :

— Ne vous inquiétez pas trop, nous désignerons deux braves gens pour suivre notre seigneur Fan ; puis, chacun de nous apportera soit du riz, soit de l'eau-de-vie, soit des poulets ou des légumes ; nous improviserons ainsi un repas pour les messagers. Nous réglerons après.

Effectivement, un voisin offre des oeufs, un autre du riz, celui-ci de l'eau-de-vie blanche, celui-là deux $_{\text{p.290}}$ poulets. La femme du lauréat prépare le repas en pleurant. On dresse la table sous la véranda et on invite les cavaliers à manger et à boire. Tout le monde cherche le moyen de ramener à la raison

[1] I.a liste écrite sur le papier jaune comprenait les noms des tsiun-che (lettrés avancés), ou des lauréats des Concours impériaux métropolitains

le pauvre Fan Tsin. L'un des messagers officiels se félicite d'en trouver un :

— Votre serviteur a une idée, je ne sais si elle est applicable.

— Dites toujours !

— Ordinairement, notre seigneur Fan a-t-il peur de quelqu'un ? Cette folie subite naît d'une joie trop intense... Il faut que celui qui peut inspirer de la crainte à notre seigneur vienne lui donner une gifle en grondant : « Ces annonciateurs mentent ; tu n'es pas du tout lauréat ! » Alors, sous ce choc provoqué par la peur et la désillusion, notre seigneur Fan retrouvera sa lucidité.

Tout le monde applaudit :

— Quel moyen merveilleux ! Notre seigneur redoute beaucoup son beau-père, le boucher Hou. Allons chercher immédiatement Hou, qui n'a peut-être pas encore appris le résultat des Concours et qui doit vendre de la viande au marché.

— S'il était au marché, dit l'un d'eux, il serait facile de le trouver ; mais, depuis l'aurore, il est parti pour acheter des porcs et il ne revient pas. Qu'on aille a sa rencontre !

Quelqu'un court à la rencontre du bouclier.

A mi-chemin, le messager pressé se trouve nez à nez avec Hou. Suivi de deux aides, porteurs, l'un de sept ou huit king de viande, l'autre de quatre ou cinq mille sapèques, notre boucher vient justement féliciter son gendre. Dès son arrivée dans la chaumière, il est mis au courant par la vieille mère larmoyante.

— Quel sombre destin ! » déclare le beau-père.

Mais sous la véranda, tout le monde appelle Hou. Ayant remis l'argent et la viande à sa fille, celui-ci sort. On lui expose le projet... et demande son concours. Hou hésite :

— Bien qu'il soit mon gendre., il est devenu noble, donc l'incarnation de l'astre céleste ; ce serait bien téméraire de le gifler ! Car, les religieux me l'ont appris, celui qui frappe une personne incarnant un astre sera puni par le dieu p.291 souterrain de cent coups de bâton de fer et emprisonné dans la dix-huitième zone de l'enfer ; de plus, il ne renaîtra jamais ! Je n'ose céder à votre demande !

Un voisin spirituel plaisante :

— Oh ! qu'est-ce que cela peut vous faire, mon cher Hou ! Tous les jours, vous tuez des porcs, votre couteau pénètre blanc dans la chair vivante et en sort rouge. Le dieu souterrain a déjà inscrit je ne sais combien de coups de bâton de fer à votre compte ; que vous importent cent coups de plus ? Si vous réussissez. à sauver votre gendre, le dieu souterrain vous emprisonnera peut-être dans la dix-septième zone de l'enfer au lieu de la dix-huitième ; c'est toujours autant de gagné !

Les messagers à cheval objectent :

— Ne perdons pas notre temps en bavardages ; seigneur Hou, c'est un cas de force majeure qui vous oblige à gifler votre gendre ; n'hésitez pas !

Le boucher Hou s'incline devant la décision unanime, avale deux bols d'eau-de-vie pour soutenir son courage défaillant, et, rejetant toute crainte, brutal comme à l'ordinaire, relève ses manches graisseuses et se dirige vers le marché ; cinq ou six voisins le suivent. La vieille mère se précipite à la porte et crie :

— Mon cher Hou, faites-lui peur seulement, ne le blessez pas !

Les voisins répondent pour Hou :

— Bien sûr ! bien sûr ! ne vous inquiétez pas !

Tout en parlant ; ils avancent avec rapidité.

Au marché, les cheveux en désordre, le visage couvert de boue, Fan Tsin est là qui traîne une seule savate. Il bat encore des mains devant un temple et il répète :

— J'ai réussi ! J'ai réussi !

Tel un diable, le boucher Hou se dresse devant son gendre :

— Ah ! animal qui mérite la mort, qu'as-tu donc réussi ?

Et v'lan ! une gifle vient s'appliquer sur la bouche de Fan Tsin. Ce geste met en joie ceux qui escortent le boucher. Bien qu'apparemment enhardi par la liqueur, celui-ci tremble intérieurement. Il est incapable d'appliquer une deuxième gifle ; mais une seule a suffi pour envoyer à terre Fan Tsin, qui s'évanouit. On relève le lauréat ; on le fait asseoir sur le banc d'un p.292 charlatan compatissant, installé devant le temple. Le boucher se tient debout, un peu à l'écart ; il ressent une vague douleur dans la main ; il veut l'examiner, mais essaye en vain de la remuer ; il commence à se faire beaucoup de souci :

— Effectivement, on ne doit jamais toucher un représentant de l'astre littéraire ; maintenant, le Bouddha règle mon compte !

Plus il y pense, plus la douleur devient cuisante ; il finit par demander un emplâtre au charlatan.

Fan Tsin revient à lui, s'étonne de tout ce monde et demande :

— Pourquoi suis-je assis devant ce temple ? Depuis ce matin, je vis comme dans un rêve incertain.

Les voisins lui expliquent l'affaire :

— Noble seigneur, vous avez brillamment réussi aux Concours, nous vous félicitons. Tout à l'heure, une joie trop intense a provoqué en vous un malaise ; heureusement, vous venez de cracher de la salive épaisse, ce qui vous a fait du bien. Revenez vite chez vous pour expédier les messagers.

Fan Tsin se souvient :

— Ah ! oui, il me semble, en effet, que je suis sorti septième aux Concours !

Il arrange un peu ses cheveux, lave sa figure. Pendant ce temps, un voisin a retrouvé l'autre pantoufle et la rend à Fan Tsin. Fan Tsin frissonne à l'idée que son beau-père va le gronder de nouveau. Mais le boucher Hou s'excuse :

— Noble seigneur, vertueux gendre, jamais je n'aurais osé vous toucher sans les ordres de Madame votre mère.

Un voisin dit en riant :

— Le seigneur Hou a tellement bien appliqué la gifle sur la bouche du seigneur Fan que tout à l'heure, en se lavant le visage, ce dernier a rendu l'eau de la cuvette tout huileuse.

Un autre voisin s'adresse au boucher :

— Seigneur, tuerez-vous encore des porcs ?

— Oh ! non ! pour quoi faire ? J'ai l'appui de mon noble seigneur et vertueux gendre, je ne craindrai rien pour le reste de mes jours ! Je répète souvent : mon vertueux gendre possède à la fois la beauté et le génie ; même les nobles seigneurs de la ville, Tchang, Tcheou, etc., ne peuvent rivaliser de beauté avec mon gendre ! Vous ignorez — excusez p.293 mon franc parler — que je possède une clairvoyance qui me permet de deviner les gens d'un seul coup. C'est grâce à ma perspicacité que j'ai donné en mariage au seigneur Fan ma fille, dont la main fut

cependant maintes fois sollicitée par des gens riches. Aujourd'hui se réalise mon beau rêve !

Ceci dit, le boucher rit aux éclats ; les autres ne se divertissent pas moins. Après la toilette sommaire de Fan Tsin à qui le charlatan offre du thé, tout le monde retourne à la chaumière... (Chap. 3) [1]

WOU KING-TSEU (Wou Min-hien[2])

---

[1] Pour ce roman, nous avons utilisé l'édition précédée par deux notices biographiques sur l'auteur par M. Hou Che (1922) et publiée par Orien tal Book C°, Chang-hai.
[2] 1701-1754.

Le Rêve dans le pavillon rouge

Les amours dramatiques de Kia Pao-yu et de Lin Tai-yu.

Kia-Pao-yu, fils de famille, est un beau jeune homme instruit, adoré par les femmes qui l'entourent. Il s'éprend de sa cousine, Lin Tai-yu, une belle orpheline, poétesse, recueillie par la grand'mère de Kia Pao-yu. Les neuf années qu'ils passent ensemble consolident encore ce tendre amour, qui ne va pas toutefois jusqu'à la passion, ainsi qu'il serait arrivé pour deux Européens. A travers les cent vingt chapitres [1] qui composent ce roman, fertile en nombreux incidents, nous tâchons de rassembler ici les passages significatifs des amours de Kia Pao-yu et de Lin Tai-yu [2].

Lin Tai-yu est recueillie chez les Kia à l'âge de dix ans, alors que Kia Pao-yu en a onze ; ils éprouvent l'un pour l'autre de l'affection dès leur première entrevue et ne tardent pas à devenir intimes.

... Un instant après, Si-jen [3] vient lui verser du thé ; comme elle voit que Kia Pao-Yu n'a plus ses p.294 pendeloques, elle dit en riant :

— Ce sont certainement des gens ne respectant pas leur face [4] qui vous les ont prises.

Entendant cette remarque, Tai-yu se dérange pour constater la disparition des objets. Alors, elle s'adresse à Pao-yu :

— Avez-vous aussi donné la bourse que j'ai faite pour vous ? Dorénavant, si vous pensez recevoir quelque souvenir de moi, n'y comptez pas !

Sur ce, tout en colère, elle rentre dans sa chambre à coucher, attrape un sachet de parfum qu'elle confectionne sur la demande que Pao-yu lui en a faite il y a trois jours et, saisissant l'objet inachevé, le coupe avec des ciseaux. Devant cette colère subite, Pao-yu suit précipitamment Tai-yu et tente d'empêcher le dommage, mais trop tardivement. Pao-yu a déjà vu ce sachet ; bien qu'inachevé, il est d'une finesse remarquable ; maintenant, Tai-yu le détruit sans raisons, ce qui provoque la colère de Pao-yu. Le jeune homme écarte un peu ses vêtements et en tire la bourse qu'il détache d'une chaîne. Il la montre à Tai-yu :

[1] Les quatre-vingts premiers chapitres ont été composés par Ts'ao Siue-k'in ou Ts'ao Tchen (1719 ?-1763), et les quarante chapitres suivants par Kao Ngo, ou Kao Lan-chou, en 1791-1792.

[2] Kia Pao-yu signifie : Jade précieux de la famille Kia ; Lin Tai-yu signifie Jade vert sombre de la famille Lin.

[3] Houa Si-jen, servante et maîtresse de Kia Pao-yu.

[4] Sans honte ; ici les domestiques

— Regardez bien, qu'est-ce que c'est ? Depuis quand ai-je donné vos cadeaux ?

Tai-yu se rend compte de son tort et regrette son geste ; puisque, contrairement à ce qu'elle a cru, Pao-yu cache précieusement la bourse, de crainte de la perdre. Fautive, elle baisse la tête et ne dit mot. Pao-yu continue :

— Inutile de confectionner quoi que ce soit. Je comprends qu'il vous déplaît de me faire des cadeaux ; si même je vous rendais cette bourse, qu'en dites-vous.

Tout en parlant, il lance la bourse dans les bras de Tai-yu et sort. Repentante, mais furieuse, Tai-yu pleure, prend la bourse et veut la détruire. Rapidement, Pao-yu revient sur ses pas, arrête le geste de Tai-yu et rit en disant :

— Bonne petite soeur [1], grâce pour cette bourse !

Tai-yu jette alors les ciseaux, essuie ses larmes et répond :

— Il est inutile de me traiter de la sorte : tantôt avec gentillesse, tantôt avec $_{\text{p.295}}$ méchanceté ! Si vous vous fâchez, adieu ! séparons-nous !

Elle s'étend, boudeuse, sur son lit et pleure. Mais Pao-yu ne peut pas s'empêcher d'approcher du lit et, petite soeur par ci, petite soeur par là, lui demande pardon... (Chap. 17.)

Les nombreuses adoratrices de Pao-yu inquiètent Tai-yu. De temps à autre, Pao-yu lui jure fidélité, mais ces vagues serments ne lui suffisent pas. Selon les coutumes chinoises, les parents mariaient leurs enfants sans les consulter. Pao-yu aime Tai-yu, niais ses parents consentiront-ils au mariage ? Déjà maladive, Tai-yu, au printemps, devient plus mélancolique que jamais.

... Ne voyant plus Tai-yu, Pao-yu devine qu'elle est allée se cacher. Réflexion faite, il décide d'attendre deux jours pour que soit apaisée la colère de sa cousine. Il baisse la tête, à ses pieds s'étale le tapis soyeux des fleurs fanées des balsamines, des grenadiers, et d'autres plantes.

— Hélas ! soupire-t-il, comme elle est de méchante humeur, elle ne s'occupe plus de ces plantes ! Je vais les lui apporter, et demain je lui demanderai de leurs nouvelles !...

Il ramasse les fleurs et relève le bas de sa tunique pour les transporter. Il grimpe sur les collines, franchit les rivières,

[1] En Chine, on appelle les cousins « frères » et les cousines « sœurs ».

traverse les bois et les parterres fleuris et se dirige vers l'endroit où, l'autre jour, en compagnie de Tai -yu, il a enterré les fleurs de pêcher. Il s'approche et, avant de contourner une pente, il entend les sanglots, les phrases haletantes de quelqu'un qui se désespère.

— Je ne sais, pense Pao-yu, quelle servante se plaint ici en cachette d'injustices reçues.

Il s'arrête et, tout pensif, écoute ce poème entrecoupé de sanglots :

Les fleurs fanées abandonnent leur tige et voltigent au ciel.
Qui s'émeut devant leur pourpre effacée, leur parfum évaporé ?
Flexibles, les fils d'araignée s'attachent aux branches du châtaignier et flottent dans l'air,
les fleurs légèrement mouillées du saule pleureur se jettent contre le rideau brodé.
Dans le gynécée, une jeune fille s'attriste de voir vieillir le printemps,
elle ne sait comment chasser la tristesse dont son coeur est plein.
Une pioche à la main, elle sort, en écartant le rideau,
à contre-coeur, elle piétine les fleurs qui jonchent le sol.
Seules p.296 *prospèrent les branches effilées des saules et les samares des ormes ;*
elles ne se soucient pas du sort malheureux des fleurs de pécher et de poirier.
Cependant, l'an prochain, pêchers et poiriers refleuriront, mais qui restera dans le gynécée ?
A la troisième lune, leur nid une fois achevé, encore tout embaumé de nouveaux matériaux,
les hirondelles, parmi les poutres, sont vraiment trop insouciantes :
l'an prochain, sans doute elles pourront picorer de nouveau les fleurs,
mais songent-elles que la maîtresse de la maison peut disparaître, que les poutres peuvent tomber et détruire leur nid ?
Chaque année contient trois cent soixante jours [1]*,*
les invisibles larmes du givre et du vent éteignent ces fleurs :
hélas ! combien de temps dureront leur beauté, leur fraîcheur ?

[1] Selon le système chinois, dit lunaire.

Un jour, elles quittent leur tige, et l'on perd leurs traces !
Ah ! oui, on s'aperçoit aisément de la floraison, mais il est difficile de retrouver les fleurs fanées,
devant les perrons, une immense mélancolie afflige celle qui enterre ces pétales ;
solitaire, une pioche à la main, elle verse en cachette des larmes si sincères que, tachetant les branches dénudées des charmes, elles laisseront apparaître des traces de sang.
Au crépuscule, le coucou se tait ;
celle qui porte la pioche sur l'épaule revient chez elle et ferme les portes.
La lumière bleuâtre de la lune éclaire le mur ; on vient de se coucher ;
la couche de la jeune fille n'est pas encore réchauffée et la pluie frappe les fenêtres.
Pourquoi suis-je triste et pourquoi m'étonnerais-je de cette tristesse ?
Parce que j'aime et je hais ce printemps !
Je l'aime pour sa prompte arrivée et je le hais pour sa fuite subite ;
il arrive tout d'un coup, et de même il s'enfuit.
Hier soir, dans la cour, s'élevèrent des plaintes,
seraient-ce celles de l'âme des oiseaux et des fleurs ?
Hélas ! rien n'est éternel, ni l'âme des oiseaux, ni celle des fleurs ;
de plus, les oiseaux ne s'expriment jamais et les fleurs se taisent par modestie.
Ah ! que j'aie dès maintenant deux ailes,
j'accompagnerais ces fleurs jusqu'à l'extrémité du ciel.
A l'extrémité du ciel,
y a-t-il une tombe parfumée ?
Mieux vaut enfermer les restes de ces beautés dans un sac de soie et enterrer celui-ci dans un terrain propre.
Nées dans la propreté, ces fleurs y reposeront aussi mortes.
J'empêche la boue de les salir.
Vous, ô fleurs mortes !
je vous enfouis sous la terre ;
quand sera-ce mon tour ?
Aujourd'hui l'on rit de mon geste ;
mais quelles mains déposeront mes cendres ?
Imaginez qu'à la fin du printemps et à la défloraison,
soit venu le moment, pour ce visage rose, de vieillir et de mourir.

Le même jour amènera la fin du printemps et le crépuscule
de ma vie,
et la chute des fleurs et la mort de la belle resteront
également ignorées !

Là-bas, de l'autre côté de la pente, quelqu'un pleure, chantonne ce poème et se plaint. Cette plainte plonge dans une rêverie sans fin celui l'écoute.

p.297 Si vous désirez savoir ce qui s'est passé, attendez le chapitre prochain où nous l'expliquerons. (Chap. 27.)

Nous disions que Lin Tai-yu soupçonne à tort que c'est sur l'ordre de Pao-yu que Ts'ing-wen (*servante*) a refusé d'ouvrir sa porte. Or, le jour suivant est justement le *jour d'adieu au printemps* [1]. D'une part, Tai-yu n'est pas encore calmée, et de l'autre, la fin du printemps provoque en elle une mélancolie sans fin. Elle décide d'enterrer les fleurs fanées ; elle les plaint et, par association d'idées, elle gémit sur elle-même. Elle pleure un moment et improvise ce poème. Mais elle ignore que, sur le haut de la pente, Pao-yu l'écoute. Le jeune homme incline à plusieurs reprises sa tête en signe d'approbation, puis quand il entend ces vers :

Aujourd'hui, l'on rit de mon geste :
mais quelles mains déposeront mes cendres ?
. . . .
Le jour amènera la fin du printemps et le crépuscule de ma
vie,

et la chute des fleurs et la mort de la belle resteront
également ignorées !

il sanglote si fort qu'il se roule à terre ; de sa tunique dépliée, les fleurs tombent et se répandent autour de lui. Pensez : quelle tristesse de songer qu'un jour s'éteindra aussi l'aérienne beauté de Lin Tai-yu ! Puisque finalement se perdra un jour toute trace de cette beauté, la même malchance en atteindra d'autres... qui disparaîtront aussi. Et lui-même ? Il ignore où il ira ; ainsi, par suite du même Destin, à quelle famille appartiendront cet endroit, ce jardin, ces fleurs, ces saules pleureurs ? Et ainsi de suite, il réfléchit sur toute chose ; ah ! vraiment, on ne sait comment décrire la mélancolie d'une pareille situation !...

[1] A la fin du printemps, on réunit à un festin des amis pour dire adieu au printemps ; ici, c'est sans doute le 30 de la troisième lune.

Tai-yu, qui s'attriste, perçoit le bruit des sanglots qui lui parvient du haut de la pente ; elle réfléchit :

— Tout le monde se moque de mes rêvasseries romanesques ; y aurait-il là-haut quelque songe-creux, p.298 semblable à moi ?

Elle lève la tête, voit Pao-yu et crache ces mots :

— Fi ! je me demande qui est là, mais c'est cet être au coeur dur et qui ne vivra pas long...

Quand elle va prononcer ce dernier mot, une superstition la retient, elle cache sa bouche de sa main (*car au fond de son coeur, elle ne veut pas maudire Pao-yu*), elle soupire longuement et s'en va.

Là-haut, après avoir pleuré un bon moment, Pao-yu regarde partir Tai-yu et comprend qu'elle évite sa présence ; au fond de lui-même, il trouve insipide toute chose ; il secoue sa tunique poudrée de poussière, descend la pente et veut rentrer chez lui dans la *Cour du Rouge harmonieux* [1]. Par bonheur, il aperçoit Tai-yu qui marche devant lui. Il se presse pour la rejoindre et lui dit :

— Je vous prie de vous arrêter un instant. Je sais que vous ne vous occupez plus de moi ; je n'ai qu'une phrase à vous dire, après cela nous nous séparerons.

Tout d'abord, Tai-yu pense à éviter le jeune homme, puis, comme il n'a « qu'une phrase » à lui dire, elle répond :

— Je vous en prie.

Heureux de ne pas être repoussé, Pao-yu marchande en riant :

— Je dirai deux phrases, les écouterez-vous ?

Sans répondre, Tai-yu tourne le dos et continue son chemin. Comme toujours, Pao-yu la suit, soupire et insinue :

— Puisque nous sommes arrivés à ce résultat, pourquoi donc en était-il autrement jadis ?

Tai-yu s'arrête, tourne la tête et questionne :

— Comment était-ce jadis et comment est-ce aujourd'hui ?

---

[1] La sœur aînée de Pao-yu est promue à la haute dignité de *Seconde épouse impériale* (*Fei*) ; pour la recevoir, la famille Kia fait édifier un *Jardin du grand spectacle*. Après la visite de Sa Majesté, chaque partie de ce jardin est occupée par une jeune fille ou femme. Bénéficiant d'une faveur spéciale, Pao-yu est autorisé à loger dans une maison appelée la *Cour du Rouge* (des fleurs) *harmomienx*.

— Hélas dit Pao-yu, les premiers temps de votre arrivée chez nous, ne m'avez-vous pas accompagné dans tous mes jeux ? Et moi, si vous aimiez tel objet que j'aimais aussi, je vous le cédais toujours ; lorsqu'un plat nous plaisait à tous deux, avec empressement, je le conservais p.299 proprement et j"attendais votre arrivée pour le manger avec vous, à la même table ; enfants, nous reposions dans le même lit. Au sujet de votre service, quand les servantes oubliaient quelque chose, je craignais votre mécontentement, je réfléchissais à leur place, pour vous à dire vrai. Je pensais : des frères et soeurs, comme nous, élevés ensemble, doivent vivre dans une entente harmonieuse, ainsi leur mutuelle amitié atteint un degré inconnu pour d'autres. Or, je n'ai pas prévu que votre fierté augmenterait avec votre âge ; vous ne daignez même pas me voir. Ces trois jours-ci vous ne m'avez pas parlé, ces quatre jours-là, vous avez évité ma présence. Par contre, vous placez au fond de votre coeur des cousines de lointaine parenté, telles que... ! Je n'ai ni frère, ni soeur, — ou plutôt j'en ai deux, mais ignorez-vous qu'ils ne sont pas nés de ma mère ? Comme vous, je suis un enfant unique, je pensais que nous aurions peut-être le même coeur, la même pensée. Or, j'ai vainement rêvé, je constate mes désillusions. A qui me plaindrais-je ?

Ceci dit, il pleure sans pouvoir se contenir.

Ayant écouté ces aveux et vu ce spectacle, Tai-yu a le coeur réduit en cendres [1] ; muette, elle baisse la tête, et pleure aussi. Mais Pao-yu poursuit avec malice ses lamentations :

— Je me rends parfaitement compte que je suis devenu mauvais, mais, quoi qu'il arrive, je n'ai jamais osé me montrer tel devant vous. Même si j'ai commis quelques fautes, éduquez-moi, conseillez-moi, grondez-moi, frappez-moi, je ne reculerai pas ; mais, bonté céleste ! vous ne vous occupez point de moi, vous me mettez dans un état tel que je ne pourrai plus palper ma propre tête ; je perdrai la matière même de mon âme et son esprit en sera diminué [2] : je ne sais comment faire ! Ah ! si je meurs, je serai victime p.300 d'une injustice non vengée, — car je ne saurai jamais la cause de votre indifférence, — et vous aurez beau appeler des bonzes et des taoïstes de valeur, ils ne conduiront pas mon âme aux paradis ; il faut que vous

---

[1] Découragé.

[2] Les Chinois croient que notre âme est composéc de deux éléments ; *p'ai*, élément matériel, et *houen*, élément spirituel. Ces deux éléments se séparent si l'on éprouve une forte émotion ; le *houen* s'égare sur les routes. Alors, i1 faut appeler l'égaré pour qu'il réintègre le corps ; sinon, ce dernier, désormais incomplet, périt.

m'expliquiez cette indifférence, alors seulement je connaîtrai la voie du salut !

Profondément émue par ce galant discours, Tai-yu oublie déjà l'incident de la veille, qu'elle rejette, non seulement h ors de sa mémoire, mais encore au delà des nuages au sein du firmament. Toutefois, elle s'in forme : —

— Vous me parlez de cette sorte, mais alors pourquoi, lorsque je suis allée chez vous, n'avez-vous pas donné à vos servantes l'ordre d'ouvrir la porte ?

Etonné, Pao-yu balbutie :

— Mais... mais... d'où vient cet incident ? Si je l'ai fait, que je meure tout de suite !

Tai-yu le blâme :

— De bon matin, vous parlez de vivre, de mourir, vous n'évitez même pas les phrases qui peuvent vous porter malchance ! Si vous avouez l'avoir fait, je vous croirai ; si vous dites le contraire, je vous croirai aussi, mais à quoi bon jurer ?

— En vérité, affirme Pao-yu, j'ignorais votre arrivée. Seule, notre soeur aînée Pao [1] est restée un moment chez moi, puis elle est partie.

Après réflexion, Tai-yu concède avec des sourires :

— Il doit en être ainsi : paresseuses, les servantes (refusèrent de m'ouvrir la porte) et me répondirent aigrement, c'est possible... » (Chap. 28.)

... Ici, Pao-yu s'empresse de s'habiller, sort de chez lui et aperçoit soudain Tai-yu qui semble essuyer des larmes ; il hâte le pas pour la rejoindre et lui demande en riant :

— Soeur cadette, où allez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ? Qui vous offense ?

Tai-yu se retourne, voit Pao-yu, s'efforce de sou rire et répond :

— Sans raison, pourquoi pleurerais-je ?

— Mais, continue Pao-yu toujours riant, vous rendez-vous compte que vos larmes ne sont pas encore séchées ? Vous me dites des mensonges !

[1] Sie Pao-tch'ai *(Précieuse épingle de tête de la famille Sie)*, cousine, puis femme de Pao-yu, plus âgée de trois ans que Tai-yu.

Tout en parlant, il ne peut s'empêcher d'essuyer lui-même ses larmes. La jeune fille recule p.301 précipitamment de quelques pas et le gronde :

— Voici que, de nouveau, vous méritez la mort [1] ! Vous agissez toujours de la même façon !

Sans effacer ses rires, Pao-yu dit en s'excusant :

— Tout en parlant, j'ai oublié les prescriptions des rites et, sans m'en rendre compte, j'ai levé la main pour essuyer vos larmes, mais, en vérité, je ne me soucie guère de la vie et de la mort !

— Mourir, répond en ricanant Tai-yu, ne vous coûte guère, mais alors, du coup, vous délaisserez la pendeloque et la licorne d'or [2] ; comment faire ?

Ce trait rend Pao-yu impatient et anxieux. Il poursuit Tai-yu qui s'en va et la questionne :

— De telles paroles sont-elles dites en signe de malédiction ou pour me courroucer ?

Là-dessus, Tai-yu mesure la portée de sa moquerie, elle se souvient du serment que Pao-yu a prononcé l'avant-veille [3] et regrette ses paroles ironiques ; avec empressement, elle essaye de réparer le mal et, rieuse, dit :

— Ne vous offensez pas, je reconnais ma faute. Il n'y a pas de quoi vous mettre dans cet état ; vos veines se gonflent et la sueur mouille votre visage !

A son tour, en parlant, elle essuie le visage de Pao-yu.

Pendant un long moment, Pao-yu fixe ses regards sur Tai-yu, pais il rompt le silence :

— Soyez rassurée !

Stupéfaite, Tai-yu demeure silencieuse ; enfin, elle demande :

— De quoi ne suis-je pas rassurée ? Je ne comprends pas vos paroles. Expliquez pourquoi je ne le serais pas.

---

[1] Les anciens rites chinois défendaient à un jeune homme de donner de la main à la main un objet quelconque à une jeune fille ! Le geste de Pao-yu est donc fort audacieux.

[2] Sie Pao-tch'ai possède un petit cadenas (pendeloque) en or et Che Siang-yun (*Nuages radieux au-dessus du fleuve Siang*), encore une cousine de Pao-yu, a pour pendentif une licorne d'or. Le bruit court que Pao-yu se mariera avec une jeune fille qui possède un objet de toilette en or. Jalouse, Tai-yu soupçonne ces deux cousines.

[3] Pao-yu jure d'être bonze (de renoncer à tout) après la mort de Tai-yu (chap. 30).

Pao-yu soupire et interroge à son tour :

— Vraiment, vous ne comprenez pas ? Ma constante attention serait-elle en défaut ? Ah ! si je ne devinais pas toujours votre pensée, vous auriez raison de p.302 vous offusquer tous les jours de ma présence.

Tai-yu avoue :

— Sincèrement, je ne comprends pas.

Pao-yu hoche la tête à plusieurs reprises, soupire de nouveau :

— Ma bonne petite soeur, Ne me trompez pas ! Si réellement mes paroles vous demeuraient incompréhensibles, non seulement toute l'affection que j'ai pour vous tomberait dans le néant, mais encore ma conduite serait inqualifiable devant votre affection pour moi ! Eh ! oui ! vous n'êtes pas rassurée, et l'inquiétude vous rend maladive. Je vous en prie, éloignez un peu cette inquiétude, votre santé s'améliorera.

Ebranlée comme par le tonnerre, éblouie comme par l'éclair, Tai-yu savoure ce que dit Pao-yu : ces paroles sont plus précises, plus pathétiques encore que celles qui seraient sorties de son propre coeur. Elle voudrait s'entretenir de dix mille choses avec Pao-yu ; seulement, malgré son ardent désir, elle ne parvient pas à formuler la moitié d'un mot ; elle ne peut que regarder Pao-yu avec une sorte de frayeur. De son côté, le jeune homme, lui aussi, a dix mille paroles à dire, mais par laquelle commencer ? Non moins effrayé, il regarde Tai-yu. Les minutes s'enfuient pendant que les deux jeunes gens s'abandonnent à cet engourdissement. Tai-yu toussote un peu, laisse couler ses larmes avec abondance, fait demi-tour et part, mais, vite, Pao-yu la retient par sa manche et la supplie :

— Bonne petite soeur, arrêtez-vous un instant, j'ai encore un mot à vous dire.

D'une main Tai-yu essuie ses larmes, de l'autre elle écarte Pao-yu et répond :

— Que voulez-vous ajouter à ce que vous venez de dire ? Je sais tout ce que vous voulez dire.

Puis elle quitte fermement le jeune homme, sans même retourner une seule fois la tête... (Chap. 33.) [1]

[1] Pour ce roman, nous avons utilisé l'édition de 1792, réimprimée en 1927 et précédée d'une préface (1921) et d'une longue étude (1922) de M. Hou Che, d'une préface (1921) de M.

TS'AO SIUE-K'IN (Ts'ao Tchen).

Tch'en Tou-sieou et d'une étude comparative des différentes éditions par M. Wang Yuag-fang (1927) (Oriental Look Company, Chang-hai).

Scènes étranges vues pendant vingt ans.

... p.303 Le soir arrive ; tout le monde repose déjà. La tête sur mon traversin, je perçois à peine les bruits confus qui viennent de la cour de l'Est... Un temps, tout bruit cesse, le calme revient ; un autre temps, les bruits recommencent. Je ne puis distinguer les voix. Dérangé, je ne dors plus tranquillement... Je veille jusqu'à ce que l'horloge sonne trois heures du matin ; alors, je me replonge peu à peu dans le sommeil. Il est plus de neuf heures lorsque je me réveille. Je me presse de me lever, de m'habiller et je traverse la salle des visites. Là, je vois que Wou Liang-tcheng, Li Ts'ouei-tseu, leurs deux apprentis, un cuisinier et deux domestiques à tout faire forment un groupe et chuchotent. Je leur demande de quoi il s'agit... L'un des domestiques à tout faire, Wang San, me répond :

— Nous parlons de l'affaire familiale du seigneur Fou [1]. Hier, à minuit, je me lève pour un certain besoin, j'entends des disputes dans la cour de l'Est... En tâtonnant, j'y arrive... et j'épie : Que vois-je ? Notre seigneur Fou et sa dame, assis à la place d'honneur, et en face d'eux le vieux mendiant qui demande souvent la charité devant notre porte. Les deux époux le grondent, le vieux sanglote, mais ne dit rien. La dame Fou tient un raisonnement vraiment extraordinaire :

« — Quand on a atteint l'âge de cinquante ou soixante ans, on doit mourir ; qu'un vieillard de plus de quatre-vingt-dix ans vive encore ! je n'ai jamais vu cela !

« — Passe encore de vivre au delà de quatre-vingt-dix ans, renchérit le seigneur, mais au lieu de te conformer à ton destin, manger le riz bouilli ou la soupe au riz s'il y en a, aujourd'hui tu critiques la soupe, demain tu médis du riz bouilli. Ah ! mais si tu veux manger, avaler de bonnes choses, t'habiller coquettement, apprends qu'on doit le gagner par ses capacités !

« — Pitié ! larmoie le vieillard, je ne demande pas p.304 de bonnes choses, je n'espère qu'un peu de légumes salés.

« Sur ce, hors de lui, le seigneur Fou saute et s'écrie :

« — Aujourd'hui tu veux des légumes salés, demain tu convoiteras le lard, puis les poulets, oies, poissons, canards et ainsi de suite, et plus tard, je parie que tu réclameras des nids d'hirondelles et des ailerons de requins ! Je ne suis qu'un

[1] Il s'appelle Fou Mi-hien et est le petit-fils de ce vieux mendiant.

pauvre mandarin qui attend une fonction effective, je n'ai pas d'argent pour te contenter !

« Tout en disant, le seigneur Fou frappe la table et la chaise, et tempête... Sa colère et ses injures durent un moment. Enfin, la vieille servante dispose le couvert sur une table ronde à un pied. Le seigneur Fou et sa dame s'assoient, savourent l'eau-de-vie, rient et bavardent. Le vieux s'accroupit et pleure sans cesse. Le seigneur Fou lâche, entre deux coups, deux phrases injurieuses ; sa femme s'occupe uniquement de donner des os à un pékinois. Je ne sais ce qu'il a dit, ce vieux au visage déconfit et larmoyant ; en tout cas, le seigneur Fou, furieux, a renversé la table et tous les plats sont tombés et se sont répandus sur le sol.

« — Mange-les si tu veux ! crie le seigneur. Or vraiment, ce vieux n'a pas de dignité ; il se met à quatre pattes et commence à fourrer les mets dans sa bouche. Brusquement, le seigneur Fou se lève, prend une chaise et la lui lance. Heureusement, la vieille servante a tenté d'arrêter la chaise au vol. Malgré tout, le vieux a eu la peau de la tête partiellement déchirée. Sans la servante, je crois que la cervelle du vieux aurait coulé ! »

En écoutant ce récit, la sueur mouille entièrement mon corps, je ne m'en rends pas compte et je médite. A midi, j'envoie Li Ts'ouei-tseu à la recherche d'une maison à louer ; décidément, nous ne pourrons pas rester ici plus longtemps... (Chap. 74.)

WOU WOU-YAO (Won Kien-jen [1].)

[1] 1867-1910.

K'ong Yi-ki.

p.305 L'installation des boutiques de vin dans le canton Lou diffère de celle des mêmes boutiques dans les autres cantons : toutes possèdent un grand comptoir en forme d'L ; dans l'intérieur de la lettre, on prépare sans cesse de l'eau chaude pour chauffer le vin des clients. A leur sortie du soir, les ouvriers achetaient pour quatre sapèques un bol de vin, — c'était le prix, à dire vrai, il y a déjà une vingtaine d'années, aujourd'hui il a augmenté jusqu'à dix sapèques. Tout en se reposant, ils buvaient en dehors du comptoir. Pour une sapèque de plus, ils avaient alors droit à une assiette de pousses de bambous cuites et salées, ou bien à une assiette de fèves parfumées au fenouil, Mais ces clients-là, et ceux qui portaient une veste courte, évitaient souvent cette dépense supplémentaire. Seuls, les riches, vêtus alors de la longue tunique, entraient dans les salons particuliers, qui sont à côté du comptoir, mais séparés de celui-ci, et commandaient des repas et des liqueurs qu'ils goûtaient à leur aise.

Depuis l'âge de douze ans, j'étais vendeur dans la boutique de liqueurs appelée Hien-hiang, située à l'entrée du canton. Le gérant trouvait mon air peu intelligent ; peut-être n'étais-je pas capable de recevoir les clients riches, aussi me plaçait-il au comptoir des clients pauvres. Quoique moins difficiles que les clients riches, les travailleurs n'étaient pas toujours commodes. Ils veillaient étroitement à ce que le vin *jaune* sortit directement de la jarre, que la burette fût sans eau et qu'on mît cette dernière dans l'eau chaude sous leurs yeux : aussi n'arrivais-je pas à ajouter de l'eau dans le vin. Au bout de quelques jours, le gérant se montrait peu satisfait de moi, mais comme j'avais une recommandation puissante, il n'osait pas me remercier ; seulement, il me chargea (emploi bien insipide) de chauffer les liqueurs.

Dès lors, je restais tout le temps dans l'intérieur du p.306 comptoir et remplissais mon travail, qui me paraissait bien mécanique. Le visage du gérant ne se détendait pas, les ordres des clients restaient inflexibles : je perdais ma vivacité enfantine, sauf les jours où K'ong Yi-ki venait à la boutique ; alors on me permettait de rire un peu ; aussi, j'ai gardé de K'ong Yi-ki un souvenir encore vivant à l'heure actuelle.

K'ong Yi-ki était le seul client qui, tout en ayant une tunique longue, buvait au comptoir. De haute taille, visage bleuâtre, ridé, de temps à autre estafilé, barbe embroussaillée et

grisâtre, tunique si sale et si déchirée qu'elle paraissait n'avoir jamais été lavée ni repassée depuis cinquante ans, il mêlait à la langue courante des termes littéraires tels que *tche, hou, tchae, ye,* alors ses paroles devenaient à demi incompréhensibles. Parce que son nom de famille était celui de K'ong, on copiait certains caractères à demi incompréhensibles qu'on trouve sur le papier des *caractères-modèles* à l'usage des écoliers [1] :

> *chang ta jen* (un grand homme supérieur)
> *K'ong yi ki* (seul, lui, K'ong [Confucius])

et l'on surnommait notre client K'ong Yi-ki [2]. Quand il arrivait à la boutique, tout le monde le regardait en riant ; certain malin lui criait :

— K'ong Yi-ki, tu as une nouvelle blessure à la figure !

Mais K'ong ne répondait pas et faisait sa commande :

— Chauffez-moi deux bols de vin, donnez-moi une assiette de fèves parfumées au fenouil.

Il sortait de son porte-monnaie neuf grandes sapèques. Les autres clients lui demandaient, intentionnellement, à haute voix :

— Sûrement, tu as encore volé quelqu'un.

K'ong Yi-ki agrandissait ses yeux :

— Comment osez-vous me salir avec vos accusations sans fondement ?...

— Sans fondement ? Hein ! pas plus tard qu'avant-hier, ne t'ai-je pas vu suspendu et frappé, parce que tu as volé p.307 les livres de la famille Ho ?

Alors, alors, le visage de K'ong s'empourprait de honte, les veines bleues se gonflaient sur son front :

— Le vol des livres n'est pas un vol... Heu ! voler les livres !... Pour les affaires des lettrés, peut-on voler la plume ?...

Et ainsi de suite, K'ong discourait en ajoutant à ses paroles des phrases incompréhensibles :

---

[1] Ce sont des caractères imprimés en rouge. Les écoliers les repassent en noir pour apprendre à écrire.

[2] Pour se moquer de K'ong Yi-ki, on lui donne le surnom de Confucius.

— Les sages s'entêtent dans leur pauvreté, etc., et des termes littéraires, *tchoe, hou*, etc. ; il s'attirait des rires bruyants, la gaieté remplissait la boutique et les alentours.

Derrière K'ong, j'entendais certains commentaires sur lui : K'ong aurait appris à lire, seulement il n'au rait jamais réussi aux Concours impériaux. Par-dessus le marché, il ne savait pas gagner sa vie ; il devenait de plus en plus pauvre, il mendiait presque. Heureusement, il excellait dans l'art de bien tracer les caractères et exerçait le métier de copiste ; mais, paresseux et gourmand, si on lui confiait quelques oeuvres à copier, il faisait disparaître au bout de quelque temps les papiers, pinceaux, encre solidifiée, pierre à broyer, voire le livre original ! Cette sorte de vol, du reste fréquent, lui enlevait toutes ses pratiques. Poussé par la faim, Kong Yi-ki ne pouvait s'empêcher de voler quelquefois. Mais, comme client de notre boutique, il avait une conduite exemplaire : il payait presque toujours comptant ; quelquefois, il faisait une dette, — on notait son nom et le montant sur un tableau noir, — mais en moins d'un mois la dette était réglée ; on effaçait le nom de K'ong Yi-ki.

K'ong Yi-ki buvait un demi-bol de *vin jaune ;* doucement, le rouge de son visage diminuait, il se remettait. Alors, on lui demandait de nouveau :

— K'ong Yi-ki, connais-tu vraiment des caractères ?

K'ong Yi-ki regardait avec dédain l'interrogateur et ne répondait pas. Les autres continuaient :

— Comment n'as-tu même pas réussi à décrocher la moitié du grade de Talent Distingué [1] ?

Pour le coup, K'ong Yi-ki $_{p.308}$ paraissait gêné, découragé, un voile gris enveloppait son visage. Il s'exprimait, mais cette fois-ci les termes *tche, hou, tchoe, ye,* etc., remplissaient sa bouche de telle sorte qu'on ne le comprenait absolument plus. A ce moment-là, tout le monde riait bruyamment ; la gaieté inondait l'intérieur et l'extérieur de la boutique.

A ces moments, j'avais la permission de rire avec les autres, le gérant ne me grondait pas. De plus, chaque fois que K'ong Yi-ki venait à la boutique, notre gérant lui posait des questions pour égayer sa clientèle. Sachant ne pas pouvoir tenir une conversation avec les autres clients, Kong Yi-ki cherchait à parler avec les enfants. Une fois, il me demanda :

— As-tu appris à lire ?

[1] Les lauréats des Concours impériaux des sous-préfectures.

J'inclinai à peine la tête.

— Oui ? bon... je vais voir cela : comment écrit-on le caractère *houei* (fenouil) ?

Vexé d'être repris par un pauvre diable, presque mendiant, je détournai la tête et ne lui répondis pas. K'ong Yi-ki attendit longtemps, mais en vain, ma réponse. Il dit avec la plus grande affection :

— Ne sais-tu pas l'écrire ?... Je vais t'apprendre, souviens-t'en ! car, plus tard, quand tu seras gérant, tu utiliseras ce caractère *houei* dans les comptes des dépenses journalières.

Je pensais que, d'abord, entre un simple vendeur et un gérant existait toute une hiérarchie, et qu'ensuite, je n'avais jamais vu notre gérant noter la dépense du fenouil dans son livre de comptes courants : aussi trouvai-je ridicule la recommandation de Kong, et d'ailleurs je m'impatientais :

— Qui a besoin de ton enseignement ? Le caractère *houei* ne se compose-t-il pas de deux autres caractères : le caractère *ts'ao* dessus et, le caractère *houei* dessous ?

Heureux d'obtenir une réponse juste, Kong Yi-ki tambourina sur le comptoir avec deux de ses doigts aux longs ongles et inclina plusieurs fois sa tête :

— C'est juste ! c'est juste !... Mais ne sais-tu pas qu'il y a quatre styles pour tracer ce caractère *houei !*

Là-dessus, ma patience fut à bout, j'avançai mes lèvres en signe de mépris et m'en allai dans un autre coin.

p.309 Le doigt mouillé de vin, K'ong Yi-ki traça ce caractère et, voyant ma froideur, s'arrêta net, tout en regrettant avec des soupirs que je ne sache pas profiter de sa leçon.

D'autres fois, attirés par les rires, les enfants du voisinage entouraient K'ong Yi-ki. A chacun d'eux, Kong distribuait une fève au fenouil. Les enfants dégustaient les fèves et ne bougeaient pas, les yeux fixés sur l'assiette. K'ong, affolé, protégeait son bien avec sa main, dont les doigts s'écartaient pour couvrir plus de place. Il s'inclinait vers les enfants et leur répétait :

— Je n'en ai pas beaucoup, je n'en ai pas beaucoup !

Il se redressait, jetait un coup d'oeil sur son assiette et remuait sa tête de gauche à droite, de droite à gauche :

— Pas beaucoup ! Pas beaucoup ! Y en-a-t-il beaucoup ? Non, il n'y en a pas beaucoup.

Alors, les enfants se levaient de leur siège, au milieu des éclats de rire.

Kong Yi-ki égayait beaucoup les gens, mais les gens vivaient très bien sans lui.

Un jour, peut-être deux ou trois jours avant la fête de la Mi-Automne [1], alors qu'il réglait les comptes, le gérant fit descendre le tableau noir et remarqua :

— Depuis longtemps, K'ong Yi-ki n'est pas venu ; il nous doit encore dix-neuf sapèques.

Effectivement, je me rendais compte de la longue absence de K'ong. Un des clients expliqua :

— Comment pourrait-il venir ?... Il a été si violemment frappé que ses jambes sont cassées.

Le gérant répondit par un

— Ah !

— Toujours à cause des vols, poursuivit l'autre. Cette fois-ci, K'ong a perdu la tête, il a osé voler la famille de l'Homme Elu [2], Ting. Comment a-t-il osé voler les objets de cette famille ?

— Et puis ?

— Et puis ? D'abord K'ong a reconnu sa faute par écrit, ensuite il a été puni. On lui a donné une interminable volée de coups : ceci dura la majeure partie de la nuit. Comme p.310 résultat, on a cassé les deux jambes du voleur.

— Et puis ?

— Et puis ? Les jambes sont cassées.

— Mais après la cassure ?

— Ah ! ça ! Qui sait ? On dit que K'ong est mort.

Le gérant reprit ses comptes et s tut.

Après la fête de la Mi-Automne, la température se rafraîchit de jour en jour, le prime hiver approche. Bien que restant toujours près du fourneau, je devais ajouter à mes vêtements

---

[1] Le 15 de la huitième lune, soit en septembre ou octobre.

[2] Les lauréats des Concours impériaux supérieurs aux Talents Distingués.

une veste doublée de coton. Une certaine après-midi, aucun client ne vint ; je sommeillais. Tout à coup, j'entendis :

— Chauffez-moi un bol de vin.

La voix, très faible, me paraissait familière. Je regardai ; personne. Je me levai et regardai en dehors du comptoir, alors seulement je vis K'ong Yi-ki assis sur le seuil de l'entrée, en face du comptoir. Son visage était devenu noir, très maigre, méconnaissable ; il était vêtu d'une veste déchirée, doublée, mais non ouatée. Ses jambes se repliaient sur elles-mêmes, soutenues par un paillasson en jouet lequel était suspendu aux épaules par des bretelles d'herbe. En me voyant, K'ong répéta :

— Chauffez-moi un bol de vin.

Le gérant allongea le cou et dit :

— K'ong Yi-ki ? Eh ! tu nous dois encore dix-neuf sapèques !

Très triste, K'ong leva la tête pour s'excuser :

— Cette somme... heu !... je la règlerai la prochaine fois. Pour cette fois-ci, c'est comptant. Il me faut du bon vin !

Comme à l'ordinaire, le gérant plaisanta :

— K'ong Yi-ki, tu as de nouveau volé !

Cette fois, K'ong ne chercha pas à se défendre ; il dit simplement

— Ne plaisantez pas !

— Plaisanter ? Si tu n'as pas volé, pourquoi tes jambes sont-elles cassées ?

Kong répondit très doucement :

— Je... tombé... je... cassé...

Des yeux, il implorait le gérant de ne pas revenir sur cette affaire pénible. Déjà, plusieurs oisifs entouraient K'ong ; avec le gérant, ils riaient. Je chauffai le vin et sortis du comptoir pour m'approcher de Kong. Il tira de sa poche quatre sapèques qu'il me donna de la main à la main ; sa main était couverte de boue, car il était venu en marchant sur les $_{p.311}$ mains. Un instant après, il acheva son bol au milieu des rires et repartit en se traînant sur les mains.

Dès lors, de très longtemps, on ne le vit plus. A la fin de l'année, époque où toute boutique règle ses comptes, le gérant lut les notes du tableau noir :

— K'ong Yi -ki nous doit encore dix-neuf sapèques !

Le gérant répéta la même phrase à la fête de Pure Clarté [1] de l'année suivante, mais il ne dit mot sur le compte de K'ong à la fête du Juste Midi [2]. La fête de la Mi-Automne est revenue, mais non Kong Yi-ki.

Je ne l'ai jamais revu, il doit être déjà mort.

LOU SIN [3].

Mars 1919.

[1] Fête printanière.

[2] Le 5 de la cinquième lune, soit juin ou juillet.

[3] Pseudonyme de Tcheou Chou-jen.

L'histoire des rires.

Vous me demandez pourquoi je ne ris plus ? Comment aurais-je le coeur de rire ?

Enfant, je riais beaucoup ; ma mère me l'a dit : je riais sans que l'on m'y excitât. J'étais une fille unique, gâtée par sa mère. Maman comparait mes rires à des petites fleurs qui embellissaient ma jolie figure. Elle était folle et orgueilleuse de mes rires ; elle était tout heureuse d'entendre mes « ko, ko, ko... ». Elle craignait le tonnerre et les éclairs, mais lorsque je riais, sa crainte s'évanouissait. Quelquefois, elle pleurait à cause des mauvais traitements de mon père ; ses pleurs s'arrêtaient à mes premiers rires. Elle se souciait beaucoup des dépenses familiales, et les jours où le riz et le bois à brûler manquaient, elle voulait se suicider. Mais elle dit que cette pensée ne résistait jamais à mes rires. A cette époque-là, quand je riais, je riais tellement fort que je me courbais et m'étirais, au risque de casser mes hanches, et cela durait un long moment. Ma mère me prédisait un heureux avenir, parce que je riais facilement et que mes rires duraient.

p.312 Cependant, vous me demandez quelle était l'opinion de mon père à propos de mes rires ? Evidemment, elle différait de celle de ma mère ; toutefois, à certains moments ces deux opinions se rapprochaient. Autrement, pourquoi, après chacune de leurs disputes, ma mère m'aurait-elle envoyée rire et jaser auprès de mon père pour le calmer ? Souvenez-vous qu'un jour, notre domestique, A-wou, cassa deux bols décorés de fleurs rouges. Il pria instantanément ma nourrice, Kouo, de me conduire devant mon père ; il dit, le malin :

— Quand notre demoiselle rit devant notre maître, je ne redoute pas d'être grondé.

Pourquoi encore ? Ma famille ressemblait à un hiver rigoureux, et moi, au soleil printanier. Malgré la pauvreté, nous vivions heureux. Cela dura jusqu'à ma treizième année. Cette année-là, hélas ! ma pauvre mère mourut : Madame Kouo remplaça la défunte. Secrètement, je me plaignais de la mort de ma mère et ne riais plus comme autrefois. Trois ou quatre ans passèrent. Les autres membres de ma famille me recommandaient de montrer plus de retenue ; maintenant que j'étais une jeune fille, rire était contraire aux bonnes manières, car seules les femmes de basse condition peuvent rire partout et

à leur aise. J'appris cette vérité ; j'étais contrainte de faire attention, et mes rires diminuèrent. Parfois, je ne me retenais plus ; je repartais à rire aux éclats. On me blâmait de n'avoir pas corrigé ma « vieille manie ». Au début de notre mariage, votre famille n'aimait-elle pas m'entendre rire ? C'était alors ma « vieille manie ».

Au début de notre mariage, je ne voyais en votre famille que des inconnus ; d'ailleurs, vous-même en étiez un pour moi [1]. Je souffrais de la solitude et, p.313 sauf les deux Wang, mes servantes compagnes de chambre [2], venues avec moi de ma propre famille, personne ne me tenait compagnie. De temps à autre, j'avais peur ; je m'inquiétais d'avoir commis des fautes en paroles ou en gestes. Ces deux servantes elles-mêmes me conseillaient d'être circonspecte. Toujours sur le « qui-vive », comment aurais-je pu rire comme chez moi ? Quelquefois, je souriais avec ces deux confidentes, mais soudain je devenais grave à l'approche du bruit des pas, — car je ne pouvais sourire qu'en cachette. J'ai failli mourir d'ennui : d'un caractère gai, comment pouvais-je supporter une vie sans liberté ? Et ce qui me parut le plus insupportable, ce fut le jour du *retour à la porte* [3] : j'avais compté passer un jour agréable, or, on me traita en visiteuse et on se garda bien de plaisanter avec moi. Moi-même, dans ma propre famille, je me sentais mal à l'aise, je perdis toute mon aisance d'antan. Serait-ce parce que j'étais devenue votre femme ? Je pensais : chez mon mari, évidemment, ces inconnus et ces parents à demi inconnus m'éloignent, mais les gens de chez moi ! Hélas ! eux aussi ne se montraient plus intimes avec moi ! Que je souffrais d'être seule ! Heureusement, sept ou huit jours après notre mariage, les membres de votre famille se familiarisèrent avec moi ; je n'eus plus tant besoin de me surveiller, autrement je serais morte d'ennui ! Dans ma famille, je riais tous les jours, et chez vous j'ignorais la vraie joie de pouvoir rire. Pendant ces sept ou huit jours où je n'avais pas ri une seule fois et largement, je goûtais la joie de rire du temps passé ! Depuis, je ne me retins

---

[1] Les parents chinois fiançaient leurs enfants sans demander l'avis des intéressés, qui ne se connaissaient même pas. On les fiançait même avant leur naissance : deux femmes avant d'être mères, parentes ou amies (ou leurs maris étant parents ou amis), projetaient de marier leurs enfants si l'une avait un garçon et l'autre une fille. Il est superflu de noter que cette sorte de mariage causait plus d'un drame, et, malheureusement, cet état de choses existe encore partiellement en Chine

[2] Dans la bourgeoisie chinoise, quand une jeune fille se marie, deux ou plusieurs servantes de sa famille l'accompagnent ; ces servantes font en quelque sorte partie du trousseau

[3] C'est-à-dire que la nouvelle mariée retourne pour la première fois chez ses propres parents (le troisième jour après le mariage)

plus ; ma « vieille manie » rebondit, alors vous avez pu entendre mes rires ! En moins d'un mois, votre famille, celle des Souen et des Tchang connurent ma prédilection pour p.314 les rires et je devins célèbre à cause de cela. Je ne me rendais pas compte si je riais plus facilement que d'autres personnes et si ma façon de rire n'était pas la même que celle des autres. Mais enfin, votre famille n'était pas la mienne : un mois après le mariage, plusieurs personnes manifestèrent leur mécontentement de me voir rire. La première d'entre elles fut précisément vous-même ; ce jour-là, on parlait par hasard de baguettes. Vous dites :

— Où les achète-t-on ?

Je trouvai la question originale ; à mon tour, je vous interrogeai :

— Où croyez-vous qu'on les achète ?

Après réflexion, vous répondîtes :

— Dans les magasins des marchandises du Midi [1].

Tout le monde rit de cette réponse erronée, et moi particulièrement. Vous, froissé, boudeur, me dites après un long moment de silence ;

— Avez-vous fini de rire ?

Et une fois revenus dans notre chambre à coucher :

— Vraiment, je vous déconseille de tant rire, qu'en dites-vous ? D'abord, il n'y avait pas de quoi rire de la sorte ; ensuite, même en riant, pourquoi riez-vous de façon à ébranler la terre, à effrayer le ciel.

Ces paroles restent sans doute encore dans votre mémoire, je n'ai rien inventé, je pense ? Ce fut la première fois de ma vie que je reçus des critiques ; mes propres parents n'avaient jamais élevé la voix contre moi ! Agacée de vos paroles, mais voulant toutefois éviter une dispute, je ricanai un peu et murmurai :

— Mes gestes ne vous regardent pas.

Sur ce, je quittai la chambre. Je ne sais si vous entendites cette parole. Seulement, ma nature enfantine persistait : un ou deux jours après, je riais de nouveau.

[1] Boutiques des produits comestibles provenant du Midi (du sud du Fleuve Bleu jusqu'aux provinces de Kouang-tong et de Fou-kien) ; cette sorte de boutique ne vend pas de baguettes.

Une autre fois, mes rires mécontentèrent ma belle-mère-seconde-épouse. Pendant une conversation de famille, je ris, ma belle-mère-seconde-épouse crut que je me moquais d'elle et me lança un regard méchant. En réalité, je ne riais pas avec une arrière-pensée ; je p.315 ne calcule pas, je ne vois que la joie de rire et je ne songe pas que mes rires peuvent froisser quelqu'un. Quand elle me fixa de ses yeux ronds, je regrettai seulement mon imprudence, car mes rires avaient déjà provoqué notre dispute et déjà j'oubliais de me retenir. Sur le coup, je chassai mes rires et restai muette. Tout le monde s'étonna :

— Comment, vous ne riez plus ?

Je baissai la tête, je souris et ne sus que répondre. Un instant plus tard, je quittai le cercle et entrai dans ma chambre, où je crus entendre les paroles suivantes de ma belle-mère-seconde-épouse :

— Il n'est pas très convenable que notre jeune dame aime trop rire ; les personnes en dehors de notre famille la prendront pour une ignorante des bonnes manières. Nous devons lui conseiller de se corriger de cette manie.

Naturellement, ces paroles étaient adressées à ma belle-mère légitime. Effectivement, le lendemain, votre mère vint bavarder dans ma chambre et doucement amena la conversation sur mes rires :

— ... Evidemment, ce n'est pas de votre faute, votre mère mourut alors que vous étiez très jeune, et votre père ne s'occupait guère de vous ; ainsi, vous ignorez les bonnes manières. Seulement, une fois mariée, on ne mène plus la vie d'une jeune fille ; vous devez apprendre à vivre et abandonner cette habitude enfantine. Puisque vous êtes venue chez nous, je vous considère comme ma propre fille, c'est pourquoi je vous signale votre défaut. Dès maintenant, vous devez vous efforcer de retenir un peu vos rires ; même lorsque vous riez, soyez plus calme et, encore, il faut bien vous méfier de la susceptibilité des autres ! Trouvez-vous mon conseil juste ?

Au moment où ma belle-mère parlait, elle était très douce et n'élevait aucunement la voix : elle était plus aimable que vous qui m'accabliez de paroles froides et moqueuses. Naturellement, cette amabilité me toucha beaucoup ; je répondis :

— Ma mère, tout ce que vous dites est très juste et très aimable. Je connais mon défaut, seulement, ayant contracté

cette habitude, j'ai du mal à p.316 me corriger. Mais je vous promets de faire bien attention à partir d'aujourd'hui.

Durant les jours qui suivirent, les domestiques eux-mêmes critiquaient mon défaut en cachette, dans la cuisine ; j'en étais très honteuse ! Je pensais que le rire n'est pas une bonne chose ! Non ! non ! le rire d'un enfant est charmant, mais pas celui d'un adulte. Cependant je ne comprends pas : quand vous riez aux éclats avec vos amis, dans la salle de réception, personne ne vous dit rien. Ou plutôt, je comprends très bien : un homme peut rire à sa convenance, mais une femme qui rit perd immédiatement sa dignité. Après avoir reçu ces deux conseils, de vous et de ma belle-mère, je devins plus circonspecte et mes rires se firent plus rares. Alors tous vous constatiez mes progrès dans la tenue parfaite qu'une femme doit observer. Au fond de mon coeur, je ne comprenais pas du tout pourquoi le rire d'une femme est inconvenant !

Vingt jours après notre lune de miel, ce fut le douze de la première lune selon l'ancien calendrier chinois ; vous êtes parti pour aller étudier à Pei-king. Je vous accompagnai jusqu'à la porte de notre maison, sans tristesse toutefois. Vous-même, comme à l'ordinaire, prîtes le chemin sans tourner une seule fois la tête. Bien que j'éprouvasse une étrange impression, fort superficielle, d'ailleurs, je repris gaiement, après votre départ, la vie courante. A cette époque, votre père occupait un poste au Bureau des Taxes du Transport ; l'argent ne manquait pas : tout le monde vivait largement. Ma belle-mère me traitait assez bien parce que j'étais une nouvelle mariée. De temps à autre, elle me donnait des conseils, me critiquait, voire même se fâchait ou ricanait à propos de mes rires bruyants, mais ces moments-là étaient rares. Et moi, enfant, j'oubliais facilement ses recommandations. Moins libre évidemment que dans ma vie de jeune fille, je vivais cependant heureuse et sans soucis ; je riais seulement moins fort et moins longtemps qu'autrefois. Votre famille trouvait que j'aimais p.317 encore trop rire ; mais comme, d'une part, ma belle-mère me l'avait déconseillé deux fois en vain, et que, de l'autre, on commençait à s'habituer à mes rires, on me laissait tranquille. Ainsi, j'étais contrainte de ne pas trop rire et pourtant je jouissais d'une certaine liberté. Bientôt arrivèrent les grandes vacances d'été. Pendant cinquante jours, vous êtes resté dans la famille, puis vous êtes reparti, et cette fois notre séparation fut dure. Vous souvenez-vous ? La veille, j'avais pleuré pendant une heure et vous avez pleuré avec moi ; nos yeux étaient devenus tout rouges et nous craignions la moquerie des autres. Quand vous

êtes sorti de la maison, je n'ai pas osé vous accompagner un bout de chemin, ni vous regarder, car j'aurais pleuré davantage et l'on aurait ri de moi. Finalement, je ne me retins plus ; aussitôt après votre départ, je rentrai dans notre chambre et sanglotai, sanglotai, malgré les regards indiscrets de nos quatrième frère et cinquième soeur ! Depuis la mort de ma mère, je n'avais jamais pleuré, car je préférais rire que pleurer. Et depuis mon entrée dans votre famille, ce fut la première fois. Dès le premier jour après votre départ, il me semblait que j'avais perdu quelque chose dans mon coeur. Ah ! je fis connaissance de la tristesse de la séparation ! Vous autres, hommes, vous avez des amis pour parler, rire et vous avez des endroits pour vous promener, vous distraire ; avec les jours, votre nostalgie s'apaise. Tandis que nous, femmes, enfermées dans le gynécée, nous rencontrons toujours les mêmes personnes et aux mêmes endroits. Aucune distraction, et comment n'aurais-je pas songé à vous ? Plus je pensais à vous, plus je voulais y penser ; j'en serais devenue folle ! Du coup, il m'était difficile de rire. Même si je voyais une chose qui prêtât à rire, je la trouvais plate, tel le vin coupé d'eau, et je n'avais plus envie de rire. De plus, j'étais bru depuis un an et j'avais fait beaucoup de progrès dans les bonnes manières ; peu à peu je quittais ma naïveté d'enfant : de ce fait, je riais naturellement moins et $_{p.318}$ d'une manière plus calme, ou plutôt je souriais. Vos parents se plaisaient à constater la guérison de ma « vieille manie ».

Le deuxième hiver après notre mariage, mon beau-père fut relevé de son poste ; dans les comptes officiels, il manquait, je crois, cinq cents dollars. Et, par malheur, notre grand'mère mourut en même temps. Mon beau-père ordonna à ma belle-mère et à ma belle-mère-seconde-épouse de rassembler tous les bijoux d'or et d'argent ; elles exécutèrent l'ordre à contre-coeur. Puis on mit au mont-de-piété les bijoux et les fourrures pour avoir ces cinq cents dollars que mon beau-père fut obligé d'envoyer au gouvernement provincial. Dès le deuxième jour, ma belle-mère se querella violemment avec son mari. J'ai oublié le motif de la discussion ; — vous le rappelez-vous ? — en tout cas, la mise en gage des bijoux en était la vraie cause. La dispute fut violente, plus violente même qu'aucune de celles qu'avaient eu lieu depuis mon mariage. J'eus peur et pressentis qu'elle était, en quelque sorte, d'un mauvais présage, car l'atmosphère familiale se modifia complètement ! Les funérailles de notre grand'mère furent célébrées grâce à des emprunts. J'ai pleuré deux fois seulement ; il me fallait être profondément triste pour pouvoir

pleurer, car je ne pouvais pas, comme les autres femmes, verser des larmes à la moindre émotion. J'étais triste parce que, d'abord, notre grand'mère me traitait bien et qu'ensuite, je pensais au sombre avenir ! Jadis, je n'avais pas connu les soucis, et maintenant ils arrivaient avec les années. Les funérailles terminées, il ne restait plus un dollar à la famille ; pour vivre, on emprunta, on vendit des affaires. Ce fut un dur hiver, tant sous le rapport de la température que sous celui de la situation. De plus, hélas, trois fois hélas ! les membres de votre famille se disputaient sans trêve. Par exemple, ma belle-mère reprochait à son mari d'être dépensier, incapable de faire des économies ; elle accusait sa rivale, ma belle-mère-seconde-épouse, p.319 d'être trop empressée auprès de mon beau-père ! Dans ces conditions, pouvait-on vivre en paix ? Souvent, j'essayais de calmer les uns et les autres ; mes efforts ne produisaient aucun effet. Plus d'un an passa. En voyant l'anarchie qui régnait dans notre famille, la décadence qui s'accentuait, je ne pouvais pas ne pas m'inquiéter. Je me tenais d'autant mieux sur mes gardes que ma belle-mère, quand elle était de mauvaise humeur, critiquait non seulement celui ou celle à qui elle s'en prenait, mais encore ceux qui étaient hors de cause. Vous, vous étiez à Pei-king, à qui aurais-je confié mes peines ? Et comment n'aurais-je pas été triste ? Mon coeur était large, mais il se rétrécissait de plus en plus depuis mon mariage et me pesait comme si un rocher l'oppressait. Vous me dites qu'à Pei-king il existe deux sortes de puits, l'un dont l'eau est potable, l'autre dont l'eau a un goût amer. Autrefois, mon coeur était le puits d'eau potable, maintenant il est pareil à celui d'eau amère. En de tels jours, aucun événement ne réussissait à provoquer mes rires, et même je souriais moins. Un jour, je rendis visite à mes parents. Mon père et ma tante me plaignirent :

— Cette pauvre Atchao ! Jadis, combien elle aimait rire et maintenant les rires désertent son visage !

A ce moment, dans ma propre famille, la façon de me traiter se modifia peu à peu ; que j'en ai souffert ! Qui veut croire à la réserve humiliante des siens ? Et pourtant... Au premier abord, je n'y prêtai pas attention, je le compris seulement le jour où ils me montrèrent de la froideur, vous voyez comme je suis sotte. Inutile de parler de ma tante et des autres ; même les servantes, la dame Kouo, la petite Siao-wou, etc., m'observaient avec une certaine froideur ; mon père seulement gardait son ancienne attitude à mon égard. Connaissant la pauvreté de notre famille, ils se montraient

réservés. Au fond, en quoi notre pauvreté les intéressait-elle ? J'avais espéré me distraire un peu en bavardant avec eux ; mais leur attitude ne me donnait plus envie de les voir, et pourquoi p.320 leur faire visite ? Six mois s'écoulèrent dans cette atmosphère. Entre temps, mon beau-père trouva successivement deux postes, mais ils n'étaient pas suffisamment rémunérés, ni stables. Quant à trouver un meilleur emploi, il n'y fallait pas songer ! La pauvreté de notre famille s'aggravait de jour en jour : au début de cette décadence, les gens ignoraient notre vraie situation, on nous prêtait ; mais, à la longue, constatant l'oisiveté forcée de mon beau-père, son impuissance à payer régulièrement les intérêts de ses dettes, on lui refusait tout concours, et même les créanciers lui réclamaient la somme empruntée augmentée des intérêts. Quand ces créanciers vinrent chez nous, ils prirent de ces airs ! D'abord, il fallut supporter tout le chapelet des propos désobligeants, puis nous dûmes les flatter dans l'espoir de les calmer. Ceux qui furent sensibles à nos flatteries repartirent cependant assez mécontents, ceux qui s'accommodèrent difficilement de nos douces paroles, prières à peine masquées, entrèrent dans des colères terribles. Vous, heureux homme, séjourniez à ce moment-là loin de nous, tandis que nous vivions ces jours humiliants. Pensez-vous si je pouvais éprouver encore une parcelle de joie ? J'avalais littéralement mes larmes. Avec impatience, on atteignit le mois de juillet où vous avez passé votre examen de fin d'études. On vous donna un poste à Chang-hai. Tout le monde fut content de cette double bonne nouvelle ; moi y comprise, naturellement. Ma tante, etc., dirent que je pouvais désormais relever la tête ! Au fond de mon coeur, j'en jouis pendant plusieurs jours ; je ris tout de bon à plusieurs reprises sans m'occuper des critiques d'autrui. Mais, hélas ! personne ne prévoyait que tout allait changer.

Depuis la démission de mon beau-père, le caractère de chacun des membres de la famille se modifiait. Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que ma belle-mère n'était plus aimable comme autrefois. Elle avait retenu une parole perfide prononcée par je ne sais qui, d'après laquelle j'avais le pas sur elle désormais, p.321 puisque mon mari était pourvu d'un poste. Elle se méfiait de moi et me donnait souvent des leçons sur l'art d'être une bru, et elle abusait envers moi de son autorité maternelle. La situation de la famille ne s'était guère améliorée ; agacée, ma belle-mère cherchait la petite bête ; elle faisait des scènes à tout le monde, particulièrement à moi, qui

étais plus jeune qu'elle, et qui n'étais pas née du même nom. Je supportais ses injustices. Souvent, elle me provoquait, ou bien, tout en ne me cherchant pas directement dispute, elle me gratifiait d'une figure glaciale, me lançait des moqueries acides ou bien médisait de moi avec les autres. Que n'ai-je pas supporté d'elle ! Quant à ma belle-mère-seconde-épouse, elle ne me déclarait pas la guerre ouvertement, mais montait secrètement la tête de ma belle-mère légitime ; elle aussi était terrible ! Comment n'aurais-je pas eu lieu d'être triste ? Mon beau-père, seul, n'avait pas changé d'attitude envers moi. N'ai-je pas dit tout à l'heure que je ne riais plus aux éclats ? Pensez : je n'avais même pas assez de temps pour m'ennuyer, comment aurais-je pu rire ? Je me souviens qu'une fois, à propos d'une plaisanterie faite par je ne sais qui, j'éclatai de rire. En vérité, c'était un fait d'une extrême rareté que de me voir rire ainsi. Mais ma belle-mère ne laissa pas échapper une aussi belle occasion.

— Notre jeune dame aime vraiment rire ! Pendant que notre famille subit une telle épreuve, elle ne se soucie de rien ! Elle pousse encore des ha ! ha ! ha !

Ce disant, son visage devint tellement dur, son air si méprisant qu'elle m'inspira de la peur et de la honte ; c'était la première fois que je recevais une remontrance publiquement. J'avais perdu la face. Je tremblais de colère et ne pus que rentrer dans ma chambre pour pleurer en cachette ! Dès lors, je n'osai plus rire ; aurais-je eu le courage d'affronter ma belle-mère ? Et la famille descendait toujours la pente ! Le jour où vous avez trouvé un poste à Chang-hai, elle remonta un peu, et je me surpris à rire quelquefois. Mais de nouveau les p.322 mauvais traitements subis m'interdirent cette gaieté. Pourquoi ? Votre poste ne vous rapportait mensuellement que soixante-dix dollars. Eux, les gens de votre famille, avaient tant fondé d'espoir sur vous ; pour un peu, ils vous eussent pris toute cette somme. C'était impossible, naturellement. Bien que vous vous contraigniez à en donner la moitié à votre famille, elle n'était jamais satisfaite. De plus, vous ne pouviez pas envoyer avec régularité l'argent que votre famille attendait impatiemment ; ma belle-mère m'assommait de reproches : je n'avais pas égard à leur situation, je dépensais trop, et, par conséquent, je ne me souciais pas d'aider la famille, etc., etc. Elle ajoutait :

— *On élève les enfants pour se protéger contre la vieillesse improductive, on emmagasine le riz contre la famine*[1] *;* même

[1] Proverbe chinois.

s'il (elle parlait de vous) ne pense pas à s'occuper de nous, comment le peut-il ?

Ces paroles, qui ne s'adressaient pas directement à moi, c'est entendu, marquaient toutefois son mécontentement à votre égard, donc envers moi et surtout envers moi. Jadis, elle ne m'aimait pas, mais nous arrivions encore à vivre ensemble ; maintenant, j'ai l'impression qu'elle me déteste de plus en plus. Et tout cela à cause de vous ! Elle me hait, me provoque, me fait une situation intenable. Pendant que toute l'année, vous séjourniez ailleurs, ici la pauvreté de la famille s'aggravait : vraiment tout me poussait au suicide. Plus tard, la situation empira encore. Pendant les grandes vacances d'il y a deux ans, vous êtes revenu parmi nous ; il ne restait dans votre poche qu'une pièce de vingt cents. La première, ma belle-mère vous demanda où s'en était allé votre argent. Durant les trois jours que vous avez passés à la maison, elle vous renouvela la même question. Au début vous vous êtes tu, et à la fin, agacé sans doute, vous lui avez répondu. Mais alors, quelle discussion ! Le lendemain de la querelle, vous êtes retourné à Chang-hai malgré mes conseils.

p.323 Au déjeuner qui suivit, ma belle-mère me demanda où vous étiez. Je fus forcée de lui dire la vérité. Du coup, elle changea de visage, me gronda de toutes ses forces et, sans preuve, affirma que vous étiez parti sur mes conseils. Elle s'arrêta de manger, entra en coup de vent dans la cuisine pour raconter mon méfait aux domestiques, puis elle alla se plaindre auprès des voisins. Le soir, quand mon beau-père rentra, elle ne manqua pas de l'informer, élevant la voix, afin que moi, qui étais en face, dans ma chambre, je ne pusse rien perdre de ses paroles :

— C'est sûrement un effet de la diablerie de notre jeune dame ! La malchance pèse sur notre famille ! Nous n'avons même pas réussi à découvrir une bru convenable ! Depuis son entrée dans la famille, vous n'avez jamais trouvé de bons emplois et notre situation est allée de mal en pis ; maintenant, elle conseille à A-kin de ne plus nous envoyer d'argent ; elle lui monte la tête afin de susciter des disputes entre lui et moi et de troubler l'harmonie de notre famille. Vraiment, elle nous jette le mauvais sort !

Mon beau-père parla à son tour :

— Ne plus envoyer d'argent ? Hein ! il ose ! Laisse-moi lui écrire pour lui en demander la raison et lui apprendre que je ne nourrirai pas gratuitement sa femme. Ah ! mon enfant !

Aujourd'hui, je me rends compte que notre jeune dame a une mauvaise nature. Ils continuèrent de parler, mais si bas que je ne pus entendre. Ce jour-là, je n'ai rien mangé, j'avais peur, mon coeur était glacé ! Eux et moi sommes deux adversaires, mais eux sont nombreux, moi je suis seule, comment lutter ? J'ai passé la moitié de la nuit à pleurer ; je plaignais ma vie ! Dès le lendemain, je restai aux aguets. Effectivement, dans l'après-midi du quatrième jour, mon beau-père me gronda sous prétexte d'une affaire qui, au fond, ne me concernait pas :

— Ne soyez pas idiote !

Depuis quatre ans je n'avais jamais subi une pareille humiliation ! Quand mon beau-père vous fait des reproches, ses paroles sont bien plus blessantes que celles de ma belle-mère. Mais que faire, sinon de p.324 tout supporter ? De quel moyen disposais-je pour me défendre ? Cette nuit-là, je pleurai encore, car maintenant je pleure plus souvent que je ne ris. Ici-bas, il est naturel qu'une belle-mère désapprouve sa bru, mais un beau-père ! Cela ne se voit que dans votre famille ! Une bru, dans votre famille, n'est plus un être humain ! A leurs yeux, désormais, je suis une criminelle ! Négligeons les railleries directes ou dissimulées de ma belle-mère ; mon autre belle-mère-seconde-épouse, qui d'habitude se contentait de médire en cachette, ose me harceler ouvertement depuis le changement d'attitude de mon beau-père. Et mon quatrième frère et ma cinquième soeur versent leur filet de vinaigre à l'occasion, quand je reçois des reproches de mes deux belles-mères. Les domestiques et les servantes me désobéissent. Tel un mur qui s'écroule, je suis piétinée par tout le monde. Tous m'épient, tous désirent me prendre en faute pour m'humilier. Comment pourrais-je leur résister ? Mon visage, mes gestes et mes paroles, presque tout en moi leur déplaît, presque tout ce que je fais est sujet à leurs critiques. Pour eux, je deviens *un clou dans un oeil* [1] ! Pendant toute la journée, je me cache dans notre chambre et redoute d'en sortir. Si par hasard je la quitte, je demeure muette, inerte, telle une statuette de bois ou de terre. Le rire ? Je l'ai *jeté jusqu'à Java* [2], je n'aperçois même pas son ombre ! Il est vrai que j'aurais pu passer quelque temps dans ma propre famille, si un fâcheux événement ne s'était produit. Au printemps de la même année, à l'occasion de l'anniversaire de mon père, la dame Kouo exigea de ce dernier l'achat d'une jupe rouge ; n'ayant pas

[1] Quelque chose d'insupportable.

[2] Expression populaire qui veut dire : oublier complètement une chose, une idée.

obtenu cette faveur, elle se disputa violemment avec mon père. Je soutins celui-ci et j'admonestai la quémandeuse. La dame Kouo me hait jusqu'aux os. Ordinairement, elle ne m'accordait déjà que des regards p.325 hautains ; cette fois-ci, elle ne m'adresse plus la parole. A cause d'elle, je ne suis pas retournée dans ma famille, et aujourd'hui, méprisée par tous les membres de la vôtre, je ne puis aller chez mon père pour affronter les moqueries de Kouo ! Aucun large et accueillant chemin ne s'ouvre devant moi ! Si je ne pensais pas à vous et à nos enfants, je me serais déjà suicidée. Je pleure presque toutes les nuits, autant que je riais autrefois tout le jour. Souvenirs ? Espoirs ? Tout est sombre, la mort vaudrait mieux que cette vie infernale. Il y a quelque temps vous avez promis par lettre de leur envoyer l'argent comme par le passé ; cette promesse a un peu amélioré ma situation. Mais entendez bien, je dis « un peu », car jamais on n'en est revenu au traitement des premiers temps de notre mariage. Et cet état de choses dure encore.

Notre fils Keou-eul vint au monde il y a trois ans ; son frère Yu-eul, l'an dernier. Ils me fatiguent énormément ! Veuillez comparer : quand je suis venue chez vous, comme je me portais bien, et maintenant ? Je suis maigre comme une mante et sourde ! Quand je travaille un peu trop, j'ai des papillons noirs devant les yeux ; une femme de vingt ans doit-elle avoir une aussi mauvaise santé ? Cela vient des ennuis d'abord, et ensuite des fatigues causées par les petits. Je n'étais pas robuste, mais toutefois mieux portante que maintenant. Je sens que je m'affaiblis de jour en jour et que je ne vivrai certainement pas longtemps. Vous, qui ne le croyez pas, verrez se réaliser ma prédiction. Oh ! quel avenir ! Si encore mon beau-père avait son ancien emploi au Bureau des Taxes, je pourrais engager deux nourrices pour m'aider. Ah ! élever un bébé, vous ne pouvez pas vous imaginer combien c'est pénible ! Et je suis même plus chargée de travail qu'une autre femme ! Je me souviens que dans le courant du mois où Keou-eul est né, j'ai dû me lever pour aider les autres personnes de la famille, et, entre temps, je m'occupais du bébé. Il est bien délicat de soigner un nouveau-né : si vous l'habillez, prenez garde à ne p.326 pas briser son bras ; si vous le couvrez, faites attention que la couverture ne l'étouffe pas. C'était mon premier enfant ; sans expérience, je m'inquiétais jour et nuit. Je mangeais rapidement et dormais d'un oeil. Mes belles-mères aimaient évidemment Keou-eul, mais ne se souciaient guère de lui. Et il fallait encore faire le ménage. Très fatiguée, je perdais à la fois ma lucidité d'esprit et la rapidité de mes gestes ; ma belle-mère

égrenait alors son chapelet de reproches : j'étais idiote, mal éduquée, etc., etc. Le bébé grandissait ; assez souvent, il pleurait. Alors, vous en étiez agacé, vous découvriez la cause de ses pleurs : je gâtais mon enfant ! Et vous, son père, vous vouliez souvent le frapper. Je vous en ai empêché plus d'une fois ; alors, vous vous fâchiez contre moi. En vérité, un bébé de cet âge ne comprend rien ; comment aurait-on le coeur de le frapper ? Quand vous étiez là, vous vous énerviez à cause de l'enfant, et c'est encore à cause de l'enfant que ma belle-mère me cherchait querelle. J'étais furieuse : quoi ? est-ce qu'il était de moi toute seule ? Pourquoi m'accabliez-vous les uns et les autres ? Malheur ! malheur ! Je recevais des réprimandes à votre place et à celle de l'enfant ! Pendant des années entières, je n'ai jamais mangé une seule fois tranquillement, ni dormi une seule fois mon content. Et tout cela pour qui ? pour quoi ? Les peines venant de Keou-eul n'étaient pas terminées que vint au monde Yu-eul ! Vous, dont la situation reste la même, ne pouvez me sortir de cet enfer. Il faut donc que je courbe la tête pendant toute ma vie ! Ah ! pendant ces dernières années, rien ne me faisait envie : j'ai négligé ma toilette, je ne suis guère sortie. Enfermée tout le temps dans le gynécée et tout le temps déprimée. Et la charge des deux enfants me semble peser plus de mille kilogrammes. Ajoutez à cela que les membres de votre famille me considèrent comme leur ennemie jurée. Les menottes aux mains et les pieds enchaînés, je vis en prison ! Trouvez-moi l'occasion de m'égayer ! Taciturne, solitaire, j'attends la mort ! Quand les vacances p.327 nous réunissent, les jours sont encore supportables mais quand vous êtes parti ! Je ne peux que m'amuser — c'est une façon de parler — avec les enfants. Il m'est impossible de pleurer ou de rire, surtout de rire, ô Ciel ! Même si vous m'ordonniez de rire, je ne le pourrais plus. Et je m'attriste davantage quand j'entends rire les autres personnes. Parfois, pour faire plaisir à quelqu'un, je m'efforce de sourire, oh ! combien il est dur de sourire contre son coeur. Vraiment, je deviens un être invraisemblable !

Ah ! mon mari ! mon bon mari ! quand pourrez-vous me laisser rire une seule fois, librement et de bon coeur comme je le faisais au temps où vivait ma mère ?

Le 28 avril 1923.

TCHOU TSEU TS'ING

Sang et larmes.

I

Après avoir erré pendant dix ans à travers un pays étranger [1], mon caractère s'est presque complètement modifié. Bien que je retourne en Chine pendant les grandes vacances ou lorsque ma santé laisse à désirer, je suis trop simple pour comprendre quelque chose à cette société obscure et compliquée qu'est la société chinoise.

En automne, au moment où la première fraîcheur chasse la chaleur estivale, où quelques nuages blancs flottent dans un ciel pur, tandis que le chant des cigales qui se cachent dans le feuillage des arbres verts au bord du fleuve Ts'ien-t'ang [2] faiblit de jour en jour sous le soleil brillant, mon état de santé exige que je retourne dans mon pays natal. A cette époque, plusieurs doctrines éclosent en Chine ; on discute âprement dans les journaux et revues. Dès mon arrivée dans ma famille, je suis assailli par nombre de jeunes étudiants qui viennent me demander mon avis, comme p.328 si j'étais unie personnalité nouvelle, à la mode. Je suis tout heureux de constater cette ardeur à s'instruire, cette activité intellectuelle, mais mon désenchantement est grand devant leurs questions :

— Quelle est votre doctrine ?, me demandent-ils.

C'est la première question à laquelle je ne sais que répondre, c'est pourquoi je tire une bouffée de ma cigarette et, leur désignant les cercles de fumée, je réponds en souriant :

— La voici, ma doctrine.

Ils rient pendant un instant, puis reprennent :

— Que dites-vous du communisme ?

Une fois de plus, je me rends compte de la difficulté à leur répondre ; je prends une cigarette et l'offre à mon interlocuteur. Celui-ci l'accepte, l'allume et répète la même question. Je dis en souriant :

— Je vous ai déjà répondu, ne comprenez-vous pas ?

— Comment, vous n'avez même pas ouvert la bouche !

---

[1] L'auteur étudiait au Japon.

[2] Dans la province de Tché-kiang.

Alors du doigt, j'indique sa cigarette.

— A qui appartient-elle ?

— A vous, bien sûr.

— N'est-ce pas là le communisme ?

Ils rient aux éclats. Je leur parle ensuite de tout et de rien. J'aime les visages d'adolescents des élèves de l'école primaire supérieure, aussi je garde mes petits visiteurs à déjeuner. Mais eux n'ont pas l'air satisfait, car je ne leur ai pas exposé les doctrines mises à la mode par les revues japonaises.

Un soir, le vent du midi souffle, la fraîcheur vient, — on est déjà au milieu de la septième lune ; — après le repas, ma grand'mère, ma mère et moi prenons le frais dans la cour tout en contemplant les étoiles automnales et le Fleuve Céleste [1] à peine esquissé dans le ciel bleu. Doucement ma mère me fait des reproches :

— Tu as passé de longues années en pays étranger ; p.329 qu'est-ce que tu as appris ? Regarde : Li Tche-hiong, notre voisin de l'est, est de cinq ans plus jeune que toi ; il n'a jamais quitté la Chine et n'a passé que deux ans au lycée de Hang-tcheou [2], et pourtant il a appris beaucoup des doctrines des hommes célèbres actuels, et souvent il passe à la maison pour nous en entretenir. Cet été, n'a-t-il pas été nommé professeur dans une école, précisément parce qu'il comprend ces doctrines ? Il dit qu'il gagne plus de cinquante dollars par mois.

Devant ces paroles, je me sens une réelle tristesse, car moi je ne sais que demander de l'argent à ma pauvre mère ; quant à l'honorer en lui en donnant, j'en suis incapable. Par exemple, je n'ai jamais eu de doctrine, et jamais je n'écris dans les journaux ou revues. Ainsi, aucun de mes concitoyens ne me connaît, aucun de mes condisciples ne se souvient de moi. Maintenant, ma mère elle-même, qui avait en moi une confiance illimitée, commence de douter ! Je lève la tête vers ce ciel légèrement gris et pense obstinément à la date de mon départ pour le Japon. Craignant que ses paroles ne me froissent, ma mère me dit avec toute sa douceur maternelle :

— A-ta, veux-tu manger des gâteaux aux oeufs ? J'en ai commandé une certaine quantité à la pâtisserie et j'ai oublié de te le dire.

---

[1] La Voie Lactée.

[2] La capitale provinciale du Tché-kiang.

A ce moment, je n'ai pas envie de manger quoi que ce soit ; seulement, si je refuse, ma mère regrettera amèrement de m'avoir fait des reproches, aussi je réponds tout de suite :

— Je veux bien, mère.

Elle se lève pour aller chercher les gâteaux ; je regarde le ciel automnal, une étoile filante s'évanouit.

II

L'automne suivant, je passe trois mois à Pei-king, chez mon frère aîné. Je suis en relation avec un de p.330 mes concitoyens qui a fait des études dans une université. Arrivé à la pension Chang-tchou, je rencontre deux de ses camarades. J'échange ma carte de visite avec la leur. L'un d'eux, un beau jeune homme, s'appelle Tch'en ; il est âgé de dix-huit à dix-neuf ans ; sur sa carte, au-dessous de son nom, on lit ces quatre lignes imprimées en petits caractères :

Partisan du *mutualisme* des Gildes,
Vice-président du Groupe Coopératif,
Directeur de l'Association des Conférences
Contradictoires de l'Université,
Étudiant de la section de sociologie.

L'autre, Hou, natif de Kiang-si, est âgé d'une trentaine d'années. C'est un garçon de haute taille, massif, visage brunâtre. Je lis sur sa carte :

Partisan de l'Humanisme,
Étudiant de la Faculté des Lettres.

Ce dernier me demande tout de go :

— Quelle est votre doctrine ?

Comme tous deux ont vraiment l'air de posséder une doctrine, je n'ose répondre ; je souris et m'excuse :

— J'étudie encore à l'Université, aussi n'ai-je pas eu le temps d'examiner à fond le pour et le contre de chaque doctrine ; je ne puis formuler aujourd'hui mon opinion sur telle ou telle.

Le monsieur de la province du Kiang-si me prend au sérieux et s'écrie :

— Cela ne peut aller ainsi ! Sachez qu'en Chine, il est honteux, très honteux de n'avoir aucune doctrine ! Presque tous nos camarades en ont une. Si vous me le permettez, je vais

vous en indiquer une : à l'heure actuelle, on vient de fonder l'Universalisme. Introduit en Chine depuis peu de temps, si vous l'adoptez, vous en tirerez profit.

Alors Tch'en, le beau jeune homme, réplique en riant :

— Il faut choisir par soi-même, bien réfléchir sur sa propre situation, sur celle de l'entourage et calculer enfin les avantages possibles à en tirer dans l'avenir. p.331 Si vous ne réfléchissez pas assez (par exemple si vous adoptez une doctrine, en croyant qu'elle sera à la mode, et que justement il se produise le contraire), vous risquez fort d'avoir des ennuis, d'en éprouver des dommages. Aussi, en admettant que cette doctrine a été choisie par vous-même, faites comme si vous aviez avalé le jus amer de la gentiane, passez votre mauvaise humeur en frappant votre bouche ; si au contraire cette doctrine vous a été conseillée par un autre, vous le maudirez et haïrez sûrement. Il est donc très délicat de recommander une doctrine.

J'avoue que je suis étonné et plein d'admiration devant ces paroles empreintes de sagesse et d'expérience ; pourtant, M. Tch'en est fort jeune. Je reste un moment stupéfait, à la fois heureux et triste : heureux, de constater qu'en Chine, en ce moment, se trouvent des jeunes gens instruits et expérimentés, mais triste en faisant un retour sur moi-même. Je me suis éreinté à fréquenter les bibliothèques des pays d'outre-mer pendant six ou sept ans ; en fin de compte, qu'ai-je appris ?

Pendant que je contemple le visage blanc et rose de M. Tch'en, un jeune homme voûté pénètre dans la pièce en coup de vent. Sa figure est aussi verte qu'une feuille ; il est à la fois si maigre et si petit qu'on devine difficilement son âge ; une paire de lunettes cerclées de fer chevauche son nez ; et (ce doit être une manie) il regarde les gens, soit obliquement, soit par-dessus le cercle de fer mince et noir de ses lunettes. Son regard me fait tressaillir, car cette façon de fixer les gens revient à dire :

— Quelle pitié ! Ce jeune homme n'a aucune doctrine !

Les présentations faites, de la poche de sa longue tunique de toile gris-bleuâtre il tire sa carte de visite ainsi rédigée

Celui qui prêche la doctrine de l'*Art pour la vie,*
KIANG T'AO
Natif de la sous-préfecture Houa - t'ing,
province de Kiang-sou.

p.332 Lorsque je vois le nom de Kiang-sou, qui est également ma province natale, une sympathie, quelque peu chauvine. m'attire vers ce jeune homme ; je m'informe auprès de lui :

— Monsieur Kiang, avez-vous fait aussi vos études à la Faculté des Lettres ?

— Oui, oui, répond-il après m'avoir lancé un regard oblique et inquiétant. Notre nouvelle littérature est vraiment par trop mauvaise ; avez-vous lu l'article que je viens de publier dans le *Journal du Matin ?* Il nous faut absolument prêcher la doctrine de l'*Art pour la vie* ; nous devons de toute nécessité témoigner de la sympathie aux humbles, aux travailleurs. Les Occidentaux encouragent la littérature pour le peuple, c'est-à-dire pour les gens de basse condition sociale, des gens de la quatrième classe. Si donc nous ne créons pas une littérature destinée aux cinquième et sixième classes sociales, comment pourrons-nous les rattraper ? En outre, les jeunes Chinois nous demandent une littérature de sang et de larmes ; si nous ne développons pas la doctrine de l'*Art pour la vie,* gare à leurs cinglantes critiques !... »

M. Kiang n'a même pas terminé son discours que M. Hou, les yeux arrondis par la colère, le rabroue d'une voix puissante :

— Kiang T'ao, ta doctrine de l'*Art pour la vie* est subordonnée à mon *Humanisme,* car l'*Art pour la vie* n'est qu'une des manifestations de l'*Humanisme !* Or, quand tu parles de ta doctrine, tu oublies totalement d'où elle dérive et tu t'arrêtes sur des questions secondaires. Je suis tout à fait contre cette façon d'agir, contre ce que tu as fait imprimer sur ta carte : « l'Art pour la vie », car cet « Art » n'a pas encore formé une école, une doctrine, comprends-tu ? Bon gré, mal gré, tu dois mettre sur ta carte : l'*Humanisme ;* corrige cette erreur immédiatement !

Et MM. Hou et Kiang se querellent pendant deux heures sans pouvoir se mettre d'accord. Je vois le soleil descendre derrière la montagne, et crains, si je reste p.333 encore un moment, d'avoir frais ; je me retire donc seul. Au moment où je franchis le seuil, j'entends encore le bruit de la dispute à l'intérieur ; peureux et paisible, je réfléchis tout le long du chemin baigné de crépuscule et je souhaite à ces belligérants :

— Estimables et respectables lieutenants, valeureux pour la lutte des doctrines, j'espère que vous conserverez votre dignité

et que vous aimerez assez la paix pour ne pas en arriver à vous battre.

III

Je retourne chez mon frère. Je le vois qui joue avec mon neveu, Hou-tseu, et ma nièce, T'ing-eul. La douce lueur d'une lampe à pétrole éclaire le visage riant des joueurs et s'harmonise avec l'atmosphère de cette famille de moyenne bourgeoisie. Redoutant de troubler ce petit monde heureux, je me dirige, sur la pointe des pieds, vers la lampe pour me rendre auprès de ma belle-soeur qui joue de l'harmonium. En me voyant, elle s'arrête et me questionne :

— Où donc avez-vous passé votre après-midi ?

— Je suis allé à la pension Chang-tchou.

— De quoi avez-vous parlé si longtemps ?

— Deux étudiants de l'Université ont discuté sur la limite entre leurs doctrines, je n'ai pas pu me retirer plus tôt.

Ma belle-soeur appelle la servante et la prie d'apporter le dîner. Je reste pensif :

« Puis-je être imbécile à ce point ? Ayant travaillé intellectuellement et d'arrache-pied pendant dix ans, je n'ai même pas su me faire une doctrine parfaite. La preuve en est faite ! Je ne suis pas le type qui convient à la société chinoise !

Au mois de septembre de la même année, pendant une nuit de clair de lune, je me promène dans le jardin, jadis célèbre et aujourd'hui en ruine, de Yuen ming yuen [1]. Je prends froid et tombe gravement p.334 malade. Quand je vais reprendre le bateau pour le Japon, je lis dans le *Journal du Matin* :

« Cet automne, parmi les étudiants boursiers qui partent à destination des pays d'outre-mer pour parachever leurs études, les meilleurs sont MM. Hou et Tch'en, de l'Université X. M. Hou prêche l'*Humanisme,* nous avons lu et admiré depuis longtemps déjà ses articles ; cette fois, M. Hou est désigné par M. le Recteur T. comme boursier aux États-Unis d'Amérique ; nous prévoyons les prochains succès qu'il obtiendra dans ses études et son heureuse réussite future. Quant à M. Tch'en,

[1] Jardin célèbre situé en dehors de Pei-p'ing (Pei-king) et détruit sous la dynastie des Ts'ing par les armées alliées, en 1860.

jeune encore, mais d'aspirations très élevées, il a étudié l'économie politique et il en a recueilli tous les fruits ; une fois ses études terminées, M. Tch'en retournera dans son pays et fera progresser la science économique chinoise.

Trois ans passent, et je n'en tends plus parler ni de M. Hou, ni de M. Tch'en. J'imagine qu'ils étudient en Amérique les doctrines qui leur paraissent parfaites et qui sont à la mode.

Lorsqu'on approche de l'âge mûr, de nombreuses illusions de jeunesse disparaissent. Et ma vie errante s'est terminée en juillet de cette année-ci. Solitaire, un diplôme étranger en poche, je retourne à Chang-hai. Les premières personnes qui viennent au-devant de moi sont les commis d'hôtels. Les uns après les autres, je les remercie sans accepter leurs offres. Je prends ma valise éraillée et franchis la douane pour pénétrer dans la rue chauffée à blanc par le soleil ; je suis assailli par les tireurs de pousse-pousse qui, sales et malodorants, me souhaitent la bienvenue. Je suis vêtu d'un vieux complet de toile de Hiang-kiang (Hong-kong) ; ma valise éraillée en main, je sens la chaleur m'étourdir. De plus, je suis tiré d'un côté, secoué de l'autre, par mes compatriotes de la quatrième classe sociale, je veux dire par les coolies ; la tête me tourne, deux ombres m'écrasent, hautes et larges comme des montagnes, me semble-t-il...

Quand je rouvre les yeux, je suis baigné de sueur. p.335 Je regarde tout autour de moi, je comprends alors que je suis toujours étendu dans la rue, en dehors de la douane. Le soleil va descendre, la rue est déserte. Sur l'autre bord de la rivière Houang-p'ou, les derniers rayons du soleil se reflètent sur le flanc des paquebots. Ma valise éraillée est toujours près de moi. Après un long moment, je reviens de mon étourdissement, peu à peu la conscience me revient ; je me souviens de mes longs séjours au Japon, de mon retour en Chine, de cet évanouissement qui s'est produit à quatorze heures anjourd'hui, parce que je n'ai rien mangé, et que, pas sée la douane, j'ai été bousculé par des c oolies, etc.

Je me suis évanoui parce que j'ai faim et que je suis faible. Je me lève lentement, fouille du regard les alentours sans voir personne. Que faire ? Soudain, j'entends des pas précipités derrière moi, je tourne la tête : à côté du débarcadère de la Compagnie San-ling, un pousse-pousse sort de derrière les maisons. Un Japonais, habillé à l'européenne, descend de la voiture devant la porte de derrière de la Compagnie.

Je prends le pousse-pousse et me fais conduire jusqu'à un petit hôtel dans la Quatrième Rue (Fukien Road) et je loue une chambre. Or, une fois dans ma chambre, j'ouvre ma valise éraillée ; mon coeur se glace, car le rouleau de billets de banque que je comptais dépenser à Chang-hai a disparu. J'ai beau retourner ma valise, je ne le retrouve pas. Après dîner, je me dirige doucement à Che-lou-p'ou pour demander secours à l'un de mes concitoyens, qui est dans le commerce. Je marche longtemps, longtemps ; enfin, j'arrive à la maison du commerçant. J'échange avec lui quelques paroles de politesse et rassemble tout mon courage pour lui demander une petite aide. Alors, il fronce les sourcils, me jette un regard froid, — ah ! s'il y avait un trou par terre, je m'y cacherais bien ! — baisse la tête, médite un instant, sort tout de même de sa poche deux dollars et dit :

— Aujourd'hui, le commerce ne rapporte presque pas ; nous autres, commerçants, sommes écrasés de soucis !

p.336 Je lui jetterais bien ses dollars à la tête pour le punir de sa mauvaise grâce, mais je ne possède même pas de quoi payer le tramway... Humblement j'accepte et son injure et son argent.

IV

Je pensais retourner dans ma famille, mais comme je n'ai pas assez d'argent pour le voyage, je me vois forcé de rester à Chang-hai. Un jour, à vingt et une heures, j'échange un manteau d'hiver contre soixante cents ; j'entre dans une boutique de soupe au riz, je mange bien.. Restauré, je sors et avance lentement dans la rue, car depuis plusieurs jours je suis affaibli au point de ne pouvoir marcher vite. Au tournant de la Troisième Rue (Hankow Road), je rencontre par hasard mon concitoyen, étudiant de l'Université X. Il me reconnaît le premier et m'appelle par mon nom. Je sursaute : mon complet de toile est bien élimé, je crains toujours d'être pris pour un voleur. Je retourne la tête et le vois ; quoique rouge de honte, je suis content de le rencontrer. Il s'écrie :

— Ah ! depuis deux ans que nous ne nous sommes vus, vous avez bien vieilli. Êtes-vous malade ? Où habitez-vous ?

Ces deux phrases percent mes oreilles, qui deviennent rouges ; justement ces jours-ci, je n'ai pas de domicile fixe. Je n'ai rien dans ma valise éraillée, je l'ai déposée sur le socle

d'une statue de Bouddha dans un temple de Bubbling Well Road ; dans la journée, je me suis promené dans le jardin près du Pont Wai-pe-tou, pour regarder jouer les enfants étrangers ; le soir venu, je flâne dans quelques rues fréquentées, telles que la Première Rue (Nankin Road) et la Quatrième Rue, puis je choisis un endroit tranquille et couche à la belle étoile. Vagabond que je suis, comment répondrais-je à ce concitoyen aisé ? Je balbutie quelques phrases vagues, puis je m'informe de l'en droit où il est descendu.

— p.337 Je loge actuellement dans Yi p'in hiang [1], mais je pense aller à Hang-tcheou la semaine prochaine, répond-il.

En sa compagnie, je m'approche du vaste terrain de l'Hippodrome ; mon concitoyen m'invite à monter dans sa chambre. Comprenant l'effet piteux que pro duirait mon complet une fois exposé aux lumières brillantes de l'hôtel, je crains de déshonorer mon concitoyen ; je saisis un prétexte

— Il fait très chaud, nous ferions mieux de nous promener dehors.

A plusieurs reprises, les mots « prêtez-moi » viennent à ma bouche ; mais, ayant reçu une bonne éducation, je redoute de prononcer ces mots ; finalement, je surmonte ma honte, et l'interroge :

— Que comptez-vous faire pendant le second semestre ?

— A Hang-tcheou, j'ai obtenu un poste à deux cents dollars par mois, je compte m'y fixer. Et vous ?

— Ah ! moi, hélas ! je suis dans une misère noire ! Non seulement je n'ai pas d'emploi pour les six mois qui viennent, mais encore je ne gagne même pas de quoi me nourrir !

— Savez-vous ce qu'est devenu Kiang T'ao ?

— Je l'ignore.

— Il était mon condisciple, maintenant il est très lancé à Chang-hai. Son *Humanisme* connaît enfin la gloire. Si vous n'avez rien à faire, allez le voir de ma part.

Il me donne sa carte de visite et l'adresse de Kiang T'ao et me recommande d'aller voir ce dernier, dès le lendemain, vers dix-huit ou dix-neuf heures.

Dès le matin du jour suivant, je vais à l'adresse indiquée par mon concitoyen ; après de longues heures de recherches, je

[1] Hôtel-restaurant très fameux dans la Concession Internationale, près de l'hippodrome.

découvre enfin la maison de Kiang T'ao. A gauche et à droite, je note dans ma mémoire p.338 l'aspect des maisons d'alentour, afin de retrouver mon chemin tout à l'heure. Puis, je vais flâner dans le faubourg de North Szechwan Road. Sans raison et sans but, je passe ainsi cinq ou six heures. J'avale six ou sept dumplings sphériques dans une gargote de paysans. Alors, doucement, je reprends le chemin qui conduit à la maison de Kiang. Le soleil sans douceur darde sur mon corps ses rayons brûlants ; déjà, des gouttes de sueur tombent le long de mon complet. Lentement, j'arrive devant la maison, — il est justement dix-sept heures et demie. Je frappe à la porte, qu'ouvre une petite servante ; je me laisse conduire par la fillette dans une salle de réception et j'attends. Plus d'une demi-heure passe. La fatigue de la journée me vainc ; je sommeille dans mon fauteuil. Je ne sais depuis combien de temps je dors lorsque me secoue quelqu'un. Je rouvre les yeux : petit, maigre, visage bleuâtre, un jeune homme se tient debout devant moi. Ses regards de côté me rappellent tout de suite celui que j'ai vu à la pension Chang-tchou. Respectueusement, je me lève et m'incline :

— M. Kiang ? Il me semble que nous nous sommes rencontrés quelque part ?

— Je suis Kiang T'ao ; il est possible que vous m'ayez vu ailleurs qu'ici, car j'ai fait partout des conférences, peut-être m'avez-vous vu à l'une d'elles.

Sa voix miaulante confirme la fidélité de ma mémoire. Je le flatte un peu pour lui exprimer mon désir.

— Maintenant, à Chang-hai, me dit-il non sans me gratifier d'un regard oblique, le nombre des postes vacants est bien inférieur à celui des candidats : non seulement vous autres, anciens étudiants au Japon, n'avez pas, pour la plupart, de situation, mais encore ceux qui ont achevé leurs études en Europe se trouvent dans le même cas ! De plus, de nombreux partisans de notre *Humanisme* restent sans poste. Mais, comme je suis un humaniste, je me fais une obligation de témoigner de la sympathie envers vous p.339 autres, hommes de la classe peu fortunée. Seulement, vu la situation actuelle, je n'ai pas les moyens de vous aider. Votre concitoyen, qui vous a recommandé à moi, jouit d'une certaine aisance, pourquoi ne lui demandez-vous pas du secours ?

Alors, je lui fais l'histoire de ma situation malheureuse qui m'empêche de m'adresser à lui. De nouveau, de sa voix miaulante, il dit ou, plus exactement, il glapit :

— Si vous ne désirez seulement qu'un peu d'argent de poche, il est facile de vous satisfaire ; êtes-vous romancier ou conteur ?

Je n'ai pas d'autre moyen d'en sortir. Je n'hésite pas à me vanter :

— Oui je peux écrire des contes et des romans.

— Alors, vous allez écrire un conte où vous magnifierez l'idée de charité, le désir de secourir les autres.

— Mais comment pourrais-je le faire, attendu que je suis moi-même dans la pauvreté ; je n'ai guère le coeur d'aider les autres.

— La réalité est la réalité, la doctrine est la doctrine ; si vous voulez vendre vos contes ou romans, il faut savoir se conformer au courant général de la pensée. Le mieux serait d'écrire un conte ayant pour héros un malheureux travailleur opprimé par les capitalistes. Il faut qu'entre les lignes on sente les larmes et le sang, c'est à cette condition que votre conte fera impression.

Je réponds par plusieurs « oui » et je le quitte. Sous le crépuscule qui tombe, je marche lentement dans la rue. Soudain, mon coeur se déchire d'une indescriptible douleur. A la station du chemin de fer Chang-hai-Nan-king, je ne retiens plus mes larmes ; hier, j'ai vendu mon manteau ; sur le prix de la vente, il me reste seulement vingt cents et six ou sept sapèques ; si j'achète du papier, de l'encre, un pinceau pour composer mon conte, je ne mangerai rien ce soir. Je réfléchis et je monte dans un tramway pour aller trouver mon concitoyen de Yi p'in hiang. Comme p.340 je suis vêtu misérablement, je crains d'être chassé par le maître d'hôtel. Je prends un air détaché ; le front haut, la poitrine bombée, d'un pas bruyant, résolument, je m'avance jusqu'au comptoir et demande le numéro de la chambre de mon concitoyen. Sachant que les Chinois respectent les civilisations étrangères, je pose la question en anglais. Le numéro obtenu, je grimpe l'escalier ; personne dans la chambre. Toujours en anglais, je donne l'ordre d'ouvrir la porte et j'entre avec assurance. Je regarde sur la table : rien, ni papier, ni pinceau, ni encre. Encore en anglais, je demande au valet ces objets. Il les apporte et se retire. D'un seul trait je rédige un conte de trois ou quatre mille caractères. Le sujet en est celui-ci : un tireur de pousse-pousse se dispute avec son propriétaire parce que ce dernier veut encore augmenter la location de son taudis, qui ressemble

plutôt à une porcherie. La police intervient et donne tort au pauvre tireur, qu'elle menace de conduire au poste. Furieux contre une pareille injustice, le tireur s'enivre dans une boutique de liqueurs. A minuit, il s'étend et s'endort dans le quartier peu fréquenté de Bubbling Well Road. Une automobile arrive à toute allure et, sans pouvoir éviter à temps le dormeur, elle lui coupe net la jambe droite. Quand celui-ci revient de son évanouissement, la lune brille ; saisissant à deux mains sa jambe sectionnée dont le sang macule la rue, il se met à sangloter de toutes ses forces. Comme dans ce conte il y a des larmes et du sang et que, suivant les règles de l'art, l'auteur s'apitoie sur les malheurs des humbles de la quatrième classe sociale, j'intitule ce conte « Sang et Larmes ». Mon concitoyen n'est pas encore rentré quand j'achève la dernière ligne. Une pendulette indique l'approche de vingt et une heures. Je me sens soudainement saisi par la faim. Je sors majestueusement de l'hôtel, mon conte à la main. Dans la Quatrième Rue, j'achète aux marchands quelques petits pains cuits à la vapeur et je mange tout en me dirigeant vers la station du tramway.

p.341 Je frappe de nouveau à la porte de la maison de Kiang T'ao, je lui remets mon manuscrit et sollicite avec insistance qu'il en prenne connaissance sans délai. Il le lit, silencieusement, sous une lampe électrique, me regarde de côté et conclut :

— Votre conte est assez conforme à notre doctrine ; seulement quel mauvais style ! Voici un dollar pour vous.

Ces paroles me rendent tout joyeux (je redoutais qu'il n'acceptât pas mon conte) ; j'empoche le dollar, remercie mon bienfaiteur et prends la porte. Je me promène dans la rue ; vraiment, je me sens devenir un écrivain. Je contemple cette pièce d'argent, mon coeur bat. Revenu à la station de la ligne Chang-hai-Nan-king, j'entre, sans bien m'en rendre compte, dans une boutique de liqueurs. Quand j'en sors, le train de nuit pour Hang-tcheou est déjà parti. La terre me paraît immense, le ciel haut ; maisons, voitures, hommes, chevaux dansent, autour de moi. J'avance en chancelant et sans but ; cependant je pense à une grave question :

« Où vais-je passer la nuit ? »

YU TA-FOU.

Une fillette d'une vertu inflexible.

— Vraiment, papa, je ne peux plus supporter la faim. Depuis quatre jours tu ne m'as rien donné à manger. Oh ! papa, auras-tu le coeur de me voir mourir de faim ?

Enfermée dans la chambre de l'ouest située à l'arrière de la maison, une fillette de quatorze ans frappe, gratte la porte et pleure, supplie, crie sans discontinuer, la voix déjà enrouée. Visage placide, froid comme le fer, le père s'assied sur une chaise en dehors de la chambre. En écoutant sa fille, il se lève brusquement ; et, braquant son doigt dans la direction de la porte, gronde l'enfant :

— A-mao ! que tu es stupide ! Depuis que nous avons p.342 appris la mort du jeune Wou, ton fiancé, j'ai décidé immédiatement que tu ne lui survivrais pas, afin de rester chaste et vertueuse [1]. J'ai même demandé à ta mère de te conseiller de suivre ce chemin qui te vaudra une réputation immortelle. J'ai cherché pour toi plusieurs moyens de suicide, et j'ai choisi la mort par la faim. Pourquoi ? Parce que pour se pendre, s'empoisonner, se noyer, il faut que la femme ait le courage de le faire elle-même ; or tu n'as que quatorze ans, tu es trop jeune pour accomplir ces prouesses. J'ai beaucoup hésité avant de m'arrêter à ce procédé ; heureusement, ton oncle maternel me l'a suggéré : ainsi, tu pourras tranquillement mourir de faim. Mourir de la sorte est vraiment l'acte le plus glorieux de tout l'univers ; tu glorifieras tes ancêtres et naturellement aussi tes parents. Comprends-moi : si je te prive de nourriture, ce n'est pas pour te rendre malheureuse, mais pour ta réputation, pour ton bien. Tu comprends mal mon idée ; au lieu de m'être reconnaissante, tu me hais : que tu es donc stupide !

Le licencié Wang a beau s'expliquer, sa fille ne l'entend pas ainsi ; elle crie de plus belle, elle injurie violemment son père. A bout de moyens, le licencié s'enfuit en sourdine, il recommande à la servante Tch'en de fermer la porte du couloir qui conduit à la porte de derrière avec un nouveau cadenas européen qui est placé sur la table de son bureau.

[1] D'après les rites chinois, les épouses doivent se suicider après la mort de leur mari. Même les fiancées doivent observer cette mesure sauvage pour leur fiancé qu'elles n'ont souvent jamais vu. De pareilles barbaries, ainsi que ce conte en témoigne, existent encore dans les contrées retirées.

Le lendemain, la mère se lamente, étendue sur le lit, du malheur de sa fille. Wang entre dans la chambre ; sa femme le supplie :

— Depuis six jours, A-mao n'a rien mangé et elle n'est pas morte ; elle garde même encore la force de nous injurier et de hurler. Aujourd'hui, sa voix est complètement cassée, elle me fait penser aux cris des p.343 canards ; elle pénètre dans mes oreilles et déchire mes entrailles : je ne peux plus supporter cette situation tragique ! Si tu m'écoutais, mieux vaudrait prendre une forte dose de cet opium que tu fumes d'habitude, la mélanger à du gin, et nous forcerions A-mao de l'avaler : ceci abrégerait les souffrances de cette petite. Qu'en dis-tu ?

— Oui, répond le licencié Wang, mais maintenant c'est trop tard : la coutume de notre contrée veut que la mort par la faim soit annoncée préalablement au mandarin, car elle est la plus terrible et aussi la plus respectée de toutes. C'est ainsi que lorsqu'une femme se suicide de cette manière et qu'elle expire, le sous-préfet de l'endroit vient la saluer, en s'inclinant par trois fois, et verse de la liqueur pour montrer combien cette morte est respectable et qu'elle est un parfait modèle pour les autres femmes dont par malheur le mari disparaît. Des précédents ont eu lieu ; nous ne pouvons plus faire autrement : dès le deuxième jour de jeûne d'A-mao, j'ai confié à l'oncle maternel de la petite l'honorable mission d'annoncer sa mort prochaine au mandarin. Si on l'empoisonne maintenant, cela se reconnaîtra sur sa figure. Or, le mandarin a l'habitude de faire une enquête sur les morts ; si, au moment de saluer notre fille, il aperçoit les traces d'un empoisonnement, il sera mécontent d'avoir été trompé : je n'ose prendre cette responsabilité !

Le septième jour de jeûne se passe comme les autres. De bon matin, le licencié Wang se lève, puis se recouche pour fumer l'opium. Comme il n'entend plus les plaintes d'A-mao, il prévoit l'imminence de la mort. Rapidement, il sort, entre dans la salle située sur le derrière, ouvre les cadenas qui condamnent les deux portes, et il voit A-mao étendue sur le lit. Son corps est presque raide, son visage pâle, ses yeux enfoncés, ses os saillants ; c'est déjà un cadavre. Wang approche la main de ces lèvres enfantines et constate une faible respiration ; il tâte le pouls qui bat à peine, et conclut que l'enfant n'expirera pas avant trois ou p.344 quatre heures. A ce moment, arrive l'oncle maternel. Le licencié Wang l'envoie immédiatement avertir le sous-préfet et, en même temps, inviter quelques notables, parmi ses connaissances, pour faire escorte au mandarin quand il viendra à la maison. Wang

ordonne qu'on dresse, dans la salle de réception, une grande table ornée d'une paire de candélabres, d'un brûle-parfum avec des grains d'encens. Aidé de sa femme, Wang soulève A-mao, la fait asseoir dans un grand fauteuil, aux bras et aux pieds duquel il attache avec des cordelettes de soie les membres de la mourante. Toujours assisté de sa femme, il transporte ce fauteuil dans la salle de réception auprès de la table. Il jette un coup d'oeil sur sa fille : une dernière lueur s'éteint doucement dans ses yeux, seule sa respiration n'est pas encore suspendue. En la voyant ainsi, la mère ne peut réprimer de bruyants sanglots. Mais le licencié Wang fronce les sourcils et la gourmande :

— Aujourd'hui, Madame, Monsieur le sous-préfet viendra saluer notre fille, et mettra, de sa propre main, les grains d'encens dans le brûle-parfum : ce sera une grande et glorieuse cérémonie que notre famille n'a pas vue depuis un siècle. Il ne vous sied pas de vous lamenter et de sangloter de cette manière ! Je vous conseille de retenir vos larmes.

Alors la mère se retire dans une autre salle pour pleurer à son aise.

L'oncle aîné maternel revient avec des notables ; bientôt arrive aussi le sous-préfet de Ho-fei [1]. Ce dernier met les grains d'encens dans le brûle-parfum et les brûle, verse du vin dans la tasse devant A-mao et s'incline par trois fois, les mains jointes, pour saluer la fillette. La cérémonie terminée, le licencié Wang prie le sous-préfet de s'asseoir. Ils échangent des paroles de politesse, puis le sous-préfet lève sa tasse de thé (en signe de départ) et prend congé ; à leur tour, les notables quittent le maître de céans peu après le sous-préfet.

p.345 Lorsque Wang a reconduit civilement les invités jusqu'à la porte, il fait quelques recommandations à l'oncle maternel :

— Tout à l'heure le seigneur de notre sous-préfecture m'a dit qu'il a préparé un écriteau portant ces caractères :

Sa vertu est exemplaire

et qu'il nous l'enverra demain, avec tout le personnel et la musique de la sous-préfecture. Cette affaire soulèvera certainement l'admiration de tous ; nos parents et amis viendront nous féliciter et salueront l'âme d'A-mao. Je vous

[1] Dans la province actuelle de Ngan-houei.

prie de bien vouloir passer de bonne heure chez moi pour m'aider.

— Assurément, dit l'autre, inutile de me le rappeler ; il est de mon devoir de vous aider. Je pense que ma jeune nièce, âgée seulement de quatorze ans, va forcer ainsi, après sa mort, tous les mandarins et les notables de la sous-préfecture à venir assister à la suspension solennelle de l'écriteau et saluer la défunte : tout compte fait, sa chance... »

Mais sa phrase est coupée par des clameurs qui leur parviennent de la salle intérieure, et le vieux domestique Tch'en leur crie :

— Maîtres, daignez vite entrer dans la salle intérieure. A force de pleurer, la vénérable vieille maîtresse s'est évanouie !

YANG-NGAN.

TROISIÈME PARTIE

LE THÉATRE

PREMIÈRE GROUPE. - LES ORIGINES.

Les comédies.

I

p.346 Pendant les années Siang-fou [1] et T'ien-hi [2], Yang Ta-nien et d'autres poètes occupaient des postes à la Cour à cause de leur talent littéraire. Lorsqu'ils composaient des poèmes, ils imitaient ceux de Li Yi-chan [3]. Les plus jeunes même allaient jusqu'à plagier servilement les phrases de Li Yi-chan. Il arriva une fois que, durant un festin à la Cour, un comédien se déguisa en Li Yi-chan, mais en un Li Yi-chan dont les vêtements étaient en lambeaux.

« Hélas expliqua le comédien, fonctionnaires, littérateurs et poètes, tous tirent ma tunique dans tous les sens, et ce sont eux qui me mettent en ce piteux état ! »

Ceux qui comprirent cette ironie rirent de bon coeur.

(D'après *Tchong-chan che houa,* par Lieou Pin.)

II

La deuxième année de Tch'ong-ning [4], la Cour fit fondre de grosses pièces de monnaie. En raison de la grandeur de chaque pièce, Ts'ai Yuan-tch'ang proposa que chaque grande pièce en représentât dix p.347 ordinaires. A un festin de la Cour, un comédien se déguisa en marchand de bouillie. Un autre, déguisé en acheteur, lui donna une grosse pièce, mangea un bol de bouillie et réclama au marchand la monnaie de la grosse pièce. Le vendeur s'excusa de ne pouvoir le satisfaire, car il venait seulement de sortir et n'avait pas encore de petites pièces pour régler ce compte ; il pria l'acheteur de manger davantage. Alors l'acheteur mangea, mangea le contenu de

[1] 1008-1016.
[2] 1017-1021.
[3] *Alias* Li Chang-yin, cf. partie *Poésie*, p. 190.
[4] 1103.

cinq à six bols ; il s'arrêta quand il n'en put plus et, tapotant son ventre gonflé, dit :

— Que ferais-je si le ministre d'État voulait qu'une grosse pièce en représentât cent ordinaires ?

Le souverain, ayant assisté à ce spectacle, s'en émut et abolit la loi fixant la valeur des grosses pièces.

(D'après *Tou sing tsa tche,* par Tseng Min-hing.)

III

Le premier de la quatrième lune de la quinzième année de Tchao-hing [1], la Cour fit cadeau à Ts'in houei [2] d'une résidence au pont de Wang-sien ; le lendemain, elle lui donna dix mille rouleaux de soie et dix livres d'argent, dix millions de pièces de petite monnaie et mille pièces de soie colorée. Même, un décret ordonna qu'un festin fût envoyé au domicile du dignitaire et que l'orchestre impérial prêtât son concours. Tous les ministres participèrent aux réjouissances. Au milieu du repas, le chef de la troupe des comédiens récita l'*introduction* [3] et partit. Un *conseiller militaire* [4] monta en scène et loua fortement les exploits et les vertus de Ts'in Kouei. Un autre comédien, qui suivait le *conseiller,* avança à ce dernier un fauteuil confortable. Tous les deux se mirent à plaisanter et à bavarder. Les invités étaient très satisfaits et une joie générale régnait dans la salle. Or, au moment où le p.348 *conseiller* remerciait, en saluant, celui qui lui avait offert le fauteuil, son bonnet militaire tomba. Il ramassa alors ses cheveux pour en faire un chignon en forme de bonnet de camp ; derrière le chignon, une sorte d'écharpe forma deux grands cercles superposés.

— Quel est le nom de ces cercles ? demanda le comédien en désignant l'écharpe.

— Ce sont les cercles des *Deux Saints* [5], répondit le *conseiller.*

---

[1] En 1145.

[2] Ministre d'État depuis 1131 : traître.

[3] En chinois : tche (*parler, transmettre*) yu (*avis, parole*) ; cf. *Introduction*.

[4] En chinois : ts'an (*conseiller*) kiun (*d'armée*) ; cf. *Introduction*.

[5] Les deux saints étaient Houei tsong (1082-1135) et K'in tsong (1096-1156), empereurs de la dynastie chinoise des Song, capturés par les Tartares (royaume Kin), dont la capitale était à

Et tout à coup le comédien frappa avec un bâton la tête du *conseiller* en lui disant :

— Tu n'as qu'à t'asseoir dans le fauteuil du ministre d'État, solliciter à la Cour des rouleaux de soie, de la monnaie et d'autres cadeaux, tu peux très bien mettre ces cercles des *Deux Saints* derrière la tête [1] !

Tous les invités devinrent livides de peur. Ts'in Kouei, fort en colère, fit emprisonner les comédiens, dès le jour suivant, et certains d'entre eux furent mis à mort. Dès lors, on mit de sévères entraves à la liberté de parole.

(D'après *Ting che,* par Yo K'o.)

P'ei-p'ing, (Pei-king). Pour éviter le danger, le successeur de K'in tsong, Kao tsong (1107-1187), dut transfnrer sa capitale au sud à Hang-tcheou, du Tche-kiang (1138).

[1] Ts'in Kouei, quoique ministre d'État, ne songeait nullement à venger ses anciens maîtres. Aussi, le comédien se moque de lui en disant : « ... Tu peux très bien mettre ces cercles des Deux Saints derrière ta tête, » autrement dit : « Tu peux oublier les Deux Saints. »

Le tch'ouan ta.

Les flirts [1].

Le beau temps s'enfuit facilement, on ne peut jamais rassembler les quatre saisons ; aujourd'hui, les invités de marque se rencontrent, la fête est véritablement mémorable p.349 et brillante. J'ose exécuter la musique merveilleuse pour compléter encore votre joie délicate. Que mes collègues féminines se réunissent et qu'elles jouent toutes ensemble : « Les Flirts ».

Dans le gynécée de Ts'in, une jeune fille s'appelle Lo -fou,
Elle n'a pas encore vingt ans, mais elle atteint déjà la quinzaine.
Ses bras sont cerclés de bracelets d'or ; elle prend un panier et s'en va
Pour abaisser les branches de mûrier dont elle cueille les feuilles, au sud de l'enclos de la muraille.
Les pensées printanières du préfet voltigent comme les fleurs de saule emportées par le vent ;
Les cinq chevaux, composant l'équipage, flânent aux bords de la rue embaumée par les herbes fleuries.
Seule, la brise caresse les cheveux de la belle dont le préfet n'arrive pas à s'approcher ;
Au crépuscule où les vers à soie doivent avoir faim, la cueilleuse pense au retour.

Retourne chez elle,
Celle qui porte le panier.
Au déclin de la troisième lune, la mélancolie du printemps qui s'achève noie les sillons au sud de la ville.
Les pensées printanières dit préfet ressemblent aux fleurs de saule que la brise emporte ;
les cinq chevaux composant l'équipage vont, viennent, s'arrêtent à plusieurs reprises.
Les vers à soie ont faim ; le soleil descend, le préfet tourne et retourne autour de la belle cueilleuse, tandis que, rieuse, elle montre du doigt la maison de Ts'in vers laquelle elle se dirige.

[1] Nous adoptons pour les extraits suivants cette disposition : les mots en petit texte représentent la prose du texte original, les mots en caractères ordinaires, la poésie, et les mots en *italiques*, les *ts'eu*.

Native de la Cité de Pierre [1], une jeune femme se nomme Mo Tch'eou [2] ;
sa famille habite au gué occidental de la Cité de Pierre.
Souvent, pour cueillir des plantes, la belle pénètre dans les ruelles embaumées par les herbes odorantes
et pour cueillir les capsules de lotus, elle vogue dans un esquif vers l'îlot verdoyant.
Or, les jeunes gens généreux festoient dans la maison de plaisir,
ivres, ils attendent p.350 le chant clair de la jeune femme.
Malgré le vent, malgré la largeur du fleuve et les vagues écumeuses, bondissantes,
Mo Tch'eou de ses deux rames fait avancer rapidement son esquif.

Sous les coups répétés des deux rames,
l'esquif danse.
Appelée, Mo Tch'eou brave les hautes vagues sans cesse renaissantes.
Les jeunes gens généreux qui festoient à l'étage supérieur de la maison de plaisir
ne songent pas au vent contraire et à la largeur du fleuve.
Mille pièces d'or n'achèteront pas une pareille b eauté,
et elle chante d'une voix merveilleuse, puis sante !

Air final.

Des chants agréables, nouvellement composés, se succèdent tour à tour ;
dans la brise et la rosée [3], les manches et les chignons des danseuses ondulent.
Voici que la lune descend, les corbeaux croassent et les nuages et la pluie cessent ;
les promeneurs ramassent sur les sillons les ornements pour en parer leur tête.

TCHENG KING [4].

---

[1] Nan-king, du Kiang-sou.
[2] Il existe encore aujourd'hui, à Nan-king, un lac qui porte le nom de la jeune femme en question.
[3] Expressions d'amour.
[4] Xe-XIe siècles.

Les différents airs de la note *kong* [1].

L'aile occidentale de la maison [2].

Houang tchong kong (sur *La sortie du groupe*) *:* Le plus pénible, c'est la séparation !
Au fond de leur coeur, ils ne peuvent se quitter !
Ying-ying [3] pleure si abondamment qu'elle semble en devenir stupide ;
sur son visage, ses larmes ont des reflets de sang.
Madame mère lui dit : « Laisse vite partir mon gendre, car voici que le crépuscule tombe. »
Et p.351 Hong-niang, cette servante confidente, a le coeur aussi dur que le fer,
elle soutient Ying-ying et la fait monter dans la voiture ornée de sept objets odorants.
Kiun-chouei [4] monte sur son cheval ; il se laisse bercer par sa monture, tête vide, pensée ailleurs ;
il dit : « Que ma bien-aimée se maîtrise un peu ! »

(*Final.*) Le cheval poursuit sa route,
la voiture avance vers la maison ;
l'un prend la direction de l'ouest,
et l'autre, celle de l'est.
Chaque pas éloigne l'un de l'autre les deux jeunes gens.

Air *Immortel Lu* (sur *En mettant un point rouge sur tes lèvres roses*) *:* Une séparation succède à un mariage d'amour !
Sur ma monture qui trotte, je sens se briser mon coeur ;
les plaisirs anciens, les caresses nouvelles
se transforment en un rêve !
Je retourne la tête et j'aperçois à peine, là-bas,
les montagnes bleues entourant la cité solitaire.
Le vent d'ouest m'accompagne ;
à l'étage supérieur de l'auberge, il doit faire plus frais qu'ailleurs.
Pour, la première fois, je goûte l'air des *Fleurs de mei.*

---

[1] En chinois : tchou (différents) kong (la note kong) tiao (airs) ; cf. *Introduction.*
[2] Tiré d'une nouvelle des T'ang, lire Yuan Tien : *Biographie de Ying-ying*, (partie *Roman*).
[3] Ts'ouei Ying-ying, amante, épouse (selon la pièce) puis femme délaissée.
[4] Tchang Kiun-chouei amant puis époux (selon la pièce).

(Sur *Le Lotus de bon présage.*) Les herbes jaunies, d'aspect triste, encadrent la route qui s'étend indéfiniment ;
les feuilles rouges et bruissantes des érables empourprent toute une forêt.
Comme toujours, je n'ai pas de demeure fixe, j'erre telle une branche de roseau brisée que l'eau du fleuve transporte çà et là.
Solitaire, j'écoute les oies sauvages venues du nord
qui crient : *ya* ! *ya* ! en traversant les épais nuages crépusculaires.

(Sur *Le vent soulève les feuilles de lotus.*) Je me souviens de la couverture brodée de sarcelles [1]
et du traversin orné de phénix ;
ce soir, ils ne seront qu'à moitié utilisés.
O détresse ! tout ce que touchent mes regards m'attriste :
ces feuilles rouges qui tressaillent,
cette pluie fine qui tombe goutte par goutte
et ce vent d'ouest qui siffle !

(*Final.*) p.352 La lanière de mon fouet flotte à demi ;
tout en murmurant des vers, je redresse mes épaules. Ah ! ne me demandez pas quel est le poids de ma mélancolie causée par la séparation !
Je l'aurais chargée sur un cheval que celui-ci ne serait pas assez fort pour la porter !

Tiao (air) : *Immortel Lu* (sur *Le temps pour contempler les fleurs*) *:* Le soleil descend jusqu'à la hauteur de la forêt où les corbeaux, de retour, croassent pèle-mêle.
La brise secoue les pans de mes manches ; je presse mon maigre cheval.
Jusqu'à perte de vue, s'étend une route
et quelle triste solitude enveloppe cet antique chemin !
Les herbes mourantes, couvertes de givre, deviennent glissantes.
J'aperçois une forêt solitaire, digne d'être dessinée ;
des clairières apparaissent çà et là, poudrées d'une légère couche de sable ;
un vieillard pêche les poissons et les crevettes ;
un pont franchit la rivière ;
les chaumières s'embellissent des fleurs de roseau.

---

[1] Les sarcelles vivent par couple ; symbole d'amour.

(*Final.*) Sur le tronc de saule, semblable aux hanches de chameau, sont pendus les radeaux pour le parc ; de poissons ; à l'auvent d'une chaumière, au bout d'une canne, se balance la bannière enseigne de l'au berge.
Une bande de fumée légère, bleuâtre, s'en roule autour de deux ou trois maisons [1].

TONG *kiai yuan* [2].

[1] Le jeune voyageur s'arrête dans une auberge.
[2] On ignore le post-nom de l'auteur ; *kiai yuan* est un titre littéraire impérial décerné au premier des licenciés ès lettres. Tong vivait sous le règne de Tchang tsong (1168-1208), du royaume des Kin (des Tartares).

DEUXIÈME GROUPE. - THÉATRE DE L'ÉCOLE DU NORD

La mort injuste de Teou Ngo.

ANALYSE. — Prologue. — Une dame âgée et riche, native de Tch'ou-tcheou, a un fils. Un pauvre bachelier ès lettres, p.353 Teou T'ien-tchang, a une fille appelée Teou Chouei-yun (Nuages de bonheur de la famille Teou), plus tard, Teou Ngo (Teou la belle). La vieille dame a prêté au lettré une somme d'argent que celui-ci ne peut lui rendre. D'accord avec la prêteuse, Teou amène chez elle sa fille âgée de sept ans, pour être plus tard la femme du fils de la dame. Satisfaite, cette dernière prête encore quelque argent pour que Teou Tien-tchang puisse aller se présenter aux Concours impériaux à la capitale.

Premier acte. — Teou Ngo se marie à l'âge de dix-sept ans et devient veuve à vingt ans. Or, d'un autre côté, la vieille dame, plus que sexagénaire, a prêté également une somme d'argent au médecin Lou qui ne veut pas la lui rendre. Un jour, la dame réclame cette dette ; sous un prétexte quelconque, le docteur amène la prêteuse dans un endroit désert et tente de l'étrangler. Heureusement, un certain Tchang Lou-eul et son père viennent à passer par là et la sauvent ; seulement, le père veut épouser la vieille dame, et son fils, la jeune veuve. Cette dernière refuse, alors que la vieille dame accepte.

Deuxième acte. — Tchang Lou-eul obtient, à force de menaces, des poisons du docteur Lou ; il songe à empoisonner la vieille dame et à épouser la jeune veuve. Or, son père avale, par erreur, le poison. Tchang Lou-eul accuse Teou Ngo d'être l'empoisonneuse. Teou Ngo est condamnée à mort.

Troisième acte. — La décollation de Teou Ngo. Avant de mourir, Teou Ngo prédit que son sang, au lieu de couler à terre, s'élèvera et tachera une longue bande de soie blanche pendue à son intention ; elle prédit encore que, malgré le plein été, il neigera quand sa tête tombera, et qu'après sa mort, une sécheresse sévira sur le pays pendant trois ans. Toutes ces prédictions se réalisent.

Quatrième acte. — Teou T'ien-tchang est chargé par la Cour de contrôler la conduite des mandarins, de reviser les procès, etc. Arrivé à Tch'ou-tcheou, il examine le procès de sa fille. En même temps, l'âme de celle-ci révèle à son père ce qui s'est passé. Les coupables, le docteur Lou et Tchang Lou-eul sont condamnés selon la loi [1].

LE CONTRÔLEUR DE L'EXÉCUTION. — p.354 C'est moi, votre humble fonctionnaire, qui suis le contrôleur. Aujourd'hui, on exécute une condamnée ; j'ordonne qu'on ne laisse aucun civil circuler dans cette allée.

Un des fonctionnaires tambourine trois fois, tape trois coups sur le tam-tam. Drapeau et couteau à la main, le bourreau escorte la condamnée qui porte la cangue.

LE BOURREAU. - Pressons un peu, pressons un peu ; le seigneur contrôleur nous attend déjà depuis un bon moment... (A Teou Ngo). Vous arrivez maintenant à

[1] Dans la traduction, nous utilisons les caractères ordinaires pour la prose du texte original et les caractères italiques pour les chants. En outre, nous supprimons les noms des airs employés, pour alléger la traduction.

l'endroit de l'exécution. Désirez-vous voir vos parents ? Nous les laisserons venir.

TEOU NGO, chantant. — *Plaignez-moi ! mon corps est aussi solitaire que mon ombre ; je n'ai aucun parent !*
Pour cette raison, je supporte tout et je me tais,
car mes plaintes seraient vaines.

LE BOURREAU. — Pas même quelqu'un de votre famille ?

TEOU NGO. — Je n'ai qu'un père qui est parti pour concourir à la capitale, voici déjà treize ans, et de lui je n'ai aucune nouvelle.

Chantant. - *Voici plus de dix ans que je n'ai pas revu mon père.*

LE BOURREAU. — Pourquoi m'avez-vous demandé tout à l'heure de passer derrière la rue fréquentée ?

TEOU NGO, chantant. — *Je crains d'être vue par ma belle-mère si nous passons par la rue même.*

LE BOURREAU. — Vous ne pouvez même pas sauver votre vie et vous redoutez de rencontrer votre belle-mère !

TEOU NGO. — Si ma belle-mère me voit porter cette cangue et me diriger vers l'endroit où je serai décapitée.
Chantant. *Elle mourra de colère !*
elle mourra de colère !
Je supplie mon frère charitable d'acquiescer à ma demande
formulée en pareille circonstance !

LA BELLE-MÈRE monte en scène et s'écrie. — Ciel ! n'est-ce pas ma bru ?

LE BOURREAU. — Écartez-vous, vieille dame !

LA BELLE-MÈRE. — Mon enfant, la douleur me tue !

TEOU NGO. — p.355 Ma mère, écoute : ce Tchang Lou-eul a mis du poison dans la soupe de mouton et de porc, dans l'espoir de vous empoisonner et de m'épouser ensuite par force. Or, il n'a pas prévu que vous céderiez le bol à son père. Celui-ci est mort empoisonné. De crainte que cette affaire ne vous attire des ennuis, j'ai avoué, contre la vérité, avoir empoisonné mon second beau-père. Aujourd'hui, je vais à l'endroit sinistre pour être exécutée. Ma mère, plus tard, quand l'hiver et la fin de l'année arriveront, ainsi que le premier et le quinze de chaque lune, si vous avez un peu de soupe un demi-bol

de riz en surplus, je vous prie de les offrir à mon âme [1]. Vous ferez cela en pensant à votre défunt fils.

Chantant. *Souvenez-vous que Teou Ngo est morte injustement,*
souvenez-nous que la tête de Teou Ngo ne reste pas à son cou,
souvenez-vous enfin que Teou Ngo a tenu votre ménage ;
ô ma mère !
songez que cette malheureuse Teou Ngo n'a ni père présent, ni mère vivante !
Souvenez-vous que pendant ces dernières années, je vous ai servie.
A chaque fête de l'année, vous offrirez à mon âme un bol de soupe froide,
vous brûlerez quelques monnaies de papier sur la tombe de mon corps mutilé :
imaginez que vous faites ceci pour votre propre fils !

LA BELLE-MÈRE sanglote et dit. — Sois rassurée, mon enfant, je n'oublierai jamais tes recommandations. O ciel ! la douleur me tue !

TEOU NGO. — Mère, ne pleurez plus, ne vous attristez plus ! Votre haine contre cette injustice monte jusqu'au firmament. Tout cela vient de ce que je n'ai pas de chance, je mourrai sans motif, par injustice !

LE BOURREAU, grondant. — L'heure de l'exécution est venue, que la vieille dame s'éloigne d'ici !

Teou Ngo s'agenouille. Le bourreau lui enlève la cangue.

TEOU NGO. — p.356 Teou Ngo prie le seigneur contrôleur de lui accorder une chose, elle mourrait sans regret s'il la lui accordait.

LE CONTRÔLEUR. — Que désirez-vous ? Dites-le.

TEOU NGO. — Je désire m'agenouiller sur une natte propre. Puis, je veux qu'une bande de soie blanche, longue de douze pieds, soit pendue au mât du drapeau. Si, réellement, je meurs d'une injustice, quand ma tête tombera, mon sang, au lieu de couler à terre, jaillira et tachera de toute sa quantité la bande de soie.

---

[1] Les Chinois croient que les esprits des morts utilisent de l'argent comme les vivants, et brûlent des monnaies de papier à l'intention de ces esprits

LE CONTRÔLEUR. — Je ne vois pas d'inconvénient à vos demandes.

Le bourreau prépare la natte et prend la bande de soie.

TEOU NGO, chantant. — *Ce n'est pas que Teou Ngo émette des voeux bizarres,*
mais parce que l'injustice qui lui est faite est vraiment énorme.
S'il n'y avait pas de génies célestes pour montrer leurs sentiments au monde,
on ne verrait pas cet immense ciel bleu !
Qu'aucune gouttelette de mon sang ne rougisse le sol et que tout mon sang humecte la bande de soie pendue au mât du drapeau !
Tout le monde le verra ;
je ferai comme Tchang Hong [1] *dont le sang se transforma en jade,*
et comme l'antique souverain Wang ti [2] *qui, métamorphosé en coucou, poussait des plaintes.*

LE BOURREAU. — Avez-vous encore quelque chose à demander ? Si vous ne le demandez pas maintenant au seigneur contrôleur, quand le demanderez-vous ?

TEOU NGO, s'agenouillant une seconde fois. — Seigneur, maintenant, nous sommes en pleine canicule. Si ma mort est réellement injuste, il neigera, et la neige aura une épaisseur de trois pieds et couvrira le cadavre de Teou Ngo.

LE CONTRÔLEUR. — p.357 Vous déraisonnez ! Même si l'injustice, comme vous le croyez, émeut le ciel, il ne neigera pas en pleine canicule !

TEOU NGO, chantant. — *Vous croyez que, pendant cette grande chaleur, le temps n'est pas propice à la neige ?*
Mais avez-vous entendu dire que, pendant la sixième lune, le givre tomba pour Tcheou Yen [3] *?*

---

[1] Contemporain du roi Ling (571-544), des Tcheou ; la Cour prit si mal les félicitations que Tch'ang Hong lui adressa à propos des cadeaux, une statuette en jade et un miroir en pierre, offerts par un pays étranger, qu'elle le condamna à mort, mais le sang de la victime se transforma en un morceau de jade.

[2] Vers la fin de la dynastie des Tcheou (247 av. J : C.), le roi de Chou, surnommé Tou Yu, prit le titre de Wang ti (Empereur Wang) ; c'était un bon souverain. Après sa mort, son âme se transforma en coucou.

[3] Homme droit que le roi Tchao, des Yen, traitait comme son précepteur ; or, à la mort du souverain (279 av. J.-C.), il fut emprisonné injustement par le roi Houei, successeur de Tchao ; alors le givre tomba en plein été.

Si ma haine est aussi ardente que le feu,
le ciel ému fera neiger pour moi,
la neige couvrira mon cadavre.
Je n'aurai pas besoin de la voiture blanche et du cheval blanc pour transporter mon corps aux antiques sillons déserts.

TEOU NGO, s'agenouillant une troisième fois. — Seigneur, moi, Teou Ngo, je mourrai d'une réelle injustice. Dès ma mort, une sécheresse sévira sur Tch'ou-tcheou pendant trois ans.

LE CONTRÔLEUR. — Qu'on lui ferme la bouche. Que dit-elle là ?

TEOU NGO, chantant. — *Vous croyez qu'on ne peut pas compter sur le ciel et qu'il est superflu de plaindre un coeur en deuil ?*
Vous ignorez que le ciel exauce les voeux humains !
Pourquoi, jadis, n'a-t-il pas plu durant trois années ?
Parce qu'à Tong-ha[1] *on a commis une injustice à l'égard d'une femme admirable de piété filiale.*
Maintenant, ce sera le tour de Chan-yang[2]*, notre ville.*
Tout cela vient de ce que les mandarins ne rendent pas consciencieusement la justice ;
alors, malgré notre bouche, nous autres, gens du peuple, ne pouvons pas exprimer nos maux.

LE BOURREAU, p.358 en agitant le drapeau. — Comme le ciel devient gris !

Derrière le rideau, on imite le sifflement du vent.

LE BOURREAU. — Quel vent glacial !

TEOU NGO, chantant. — *C'est pour moi que les nuages flottants obscurcissent le firmament, pour moi que le vent triste s'élève et tourbillonne ; je crois que mes trois voeux seront publiquement exaucés !*

TEOU NGO, pleurant. — O ma belle-mère ! vous verrez neiger tout à l'heure, en cette sixième lune, et vous verrez plus tard qu'une sécheresse sévira sur cette ville !

---

[1] Ancien département dans le Chan-tong. Jadis, sous les Han, un certain Yu Kong excellait à rendre justice. Un jour, le préfet de Tong-hai condamna injustement à mort une dame dont la piété filiale était incomparable. Yu déconseilla le préfet, qui ne l'écouta pas. A partir de la mort de cette dame, il ne plut pas durant trois ans ; alors seulement on comprit l'injustice de cette condamnation ; on salua le tombeau de la victime et la pluie tomba aussitôt.

[2] Aujourd'hui, la ville de Sieou-wou, du Ho-nan.

TEOU NGO, chantant. — *C'est alors seulement qu'on apprendra l'apparition de l'esprit de Teou Ngo, victime d'une injustice !*

Le bourreau décapite Teou Ngo, qui tombe.

LE CONTRÔLEUR, surpris. — Ah ! mais ! c'est bien extraordinaire ! Il neige véritablement !

LE BOURREAU. — Chaque fois que je décapite un condamné, le sang de celui-ci se répand à terre ; comme c'est étrange, tout le sang de Teou Ngo s'élève en l'air et va colorer la bande de douze pieds !

Le CONTRÔLEUR. — Sa mort est certainement injuste, car voici réalisés deux des voeux que Teou Ngo a prononcés. J'ignore si la sécheresse de trois ans viendra, ou non ; nous verrons bien. Et vous autres, n'attendez pas la fin de la neige, rendez le cadavre à la vieille dame Ts'ai.

Les gens de l'entourage du contrôleur répondent affirmativement et descendent de la scène le cadavre sur un brancard.

(Acte III)

KOUAN HAN-K'IN (*surnommé* Ki tchai seou) [1].

---

[1] On ignore à peu près complètement la vie de cet auteur ; M. Wang Kouo-wei croit que Kouan Han-k'in aurait composé ses cinquante-huit pièces de théâtre entre 1232 et 1263 (cf. Wang Kouo-wei, *History of Chinese Drama to the End of the Yuan Dynasty,* p. 103-104 ; Commercial Press, Chang-hai).

Histoire de l'aile occidentale de la maison.

ANALYSE. — p.359 Cette pièce est tirée de la *Biographie de Ying-ying,* par Yuan Tien (voir partie *Roman*) et de l'*Aile occidentale de la maison,* par Tong kiai yuan (voir partie *Théâtre,* premier groupe), mais l'action est plus développée.

PREMIER ACTE. — *Introduction.* — La dame Ts'ai, née Tcheng, veuve d'un ancien ministre d'État, transporte — en compagnie de sa fille, Ts'ai Ying-ying, d'une servante Hong-niang, et d'un garçon, Houan-lang — le cercueil de son mari dans sa ville natale ; empêchée par certaines circonstances, elle se voit obligée, avec sa suite, de s'arrêter dans la préfecture Ho-tchong et descend dans l'aile occidentale d'un temple dont elle connaît le bonze principal. En même temps elle appelle près d'elle son neveu, fiancé de sa fille, Tchen Heng, qui est dans la capitale. Ying-ying a dix-neuf ans. Vers la fin du printemps, la jeune fille, sous la suggestion de sa mère, se promène avec Hong-niang dans la cour.

Première scène. — Un bachelier ès lettres de vingt-trois ans, Tchang Kong, ou Tchang Kiun-chouei, fils d'un ministre défunt, passe, en voulant aller à la capitale, par Ho-chong, visite par hasard le temple et y rencontre Ts'ai Ying-ying dont la beauté l'éblouit.

Deuxième scène. — En oubliant son premier but qui est d'aller à la capitale pour se présenter aux Concours impériaux, Tchang Kiun-chouei cherche les moyens de s'approcher de la belle, descend aussi dans le temple, et essaye en vain d'avoir Hong-niang pour complice.

Troisième scène. — Par le bonze, Tchang Kiun-chouei apprend que Ts'ai Ying-ying a l'habitude de brûler de l'encens dans la cour, tous les soirs. Tchang se cache préalablement dans la cour, pour contempler en cachette Ying-ying. Puis, peu à peu, les deux jeunes gens en arrivent à échanger des poèmes d'amour.

Quatrième scène. — Espérant rester un bon moment auprès de Ying-ying, Tchang verse une forte somme au bonze dirigeant pour participer à une cérémonie religieuse. Mais cette cérémonie est publique, et tout le monde s'émerveille devant la beauté de Ying-ying, dont la réputation vole bien loin.

DEUXIÈME ACTE. — p.360 *Introduction et première scène.* — Un fameux bandit, en entendant parler de cette beauté, encercle avec cinq mille hommes le temple et réclame pour épouse Ts'ai Ying-ying. Affolée la dame Tcheng déclare officiellement qu'elle donnera sa fille à celui qui les sauvera des bandits. Tchang obtient du chef des bandits un délai de trois jours, pour laisser réfléchir la jeune fille, et envoie par un bonze courageux un appel au secours à un général de ses amis. Le général arrive et capture le chef des bandits.

Deuxième et troisième scène. — Mais la dame Tcheng revient sur sa promesse sous prétexte que Ying-ying est déjà fiancée à son neveu Tcheng Heng.

Quatrième scène. — Furieux, Tchang veut se suicider, mais Hong-niang l'en dissuade. Sur le conseil de la servante, Tchang se met alors à jouer des airs tristes. Ying-ying interprète la musique, comprend le tourment de Tchang et voue à ce dernier une profonde tendresse.

TROISIÈME ACTE. *Première scène.* Tchang tombe malade d'amour ; Hong-niang lui rend visite ; il confie à la servante une lettre pour Ying-ying.

Deuxième scène. — Ying-ying répond par un quatrain dans lequel elle exprime, à mots couverts, qu'elle l'attendra le soir de tel jour.

Troisième scène. — Fidèle au rendez-vous, Tchang est sévèrement réprimandé par Ying-ying ; dépité, il retombe malade.

Quatrième scène. — En apprenant cette nouvelle maladie, Ying-ying, par l'intermédiaire de Hong-niang, envoie une nouvelle lettre qui guérit Tchang.

QUATRIÈME ACTE. — *Première scène.* — Ying-ying s'unit à Tchang.

Deuxième scène. — La dame Tchen, apprend les relations de sa fille avec Tchang, mais doit s'incliner ; seulement, elle presse Tchang d'aller à la capitale pour concourir, car il n'est pas dans les coutumes de la famille de marier une jeune fille à un homme sans grade ni poste impérial.

Troisième scène. — La séparation déchirante des deux amoureux.

Quatrième scène. — La tristesse du jeune voyageur solitaire. La pièce originale se termine par un cauchemar dans lequel on enlève à Tchang sa bien-aimée.

Kouan Han-k'in (voir la pièce précédente) ajoute un cinquième acte : Tchang Kiun-chouei sort lauréat des p.361 Concours impériaux, devient Membre de la Forêt des Pinceaux (Académie Impériale) et épouse Ts'ai Ying-ying. Ce mariage n'existe pas dans la *Biographie de Ying-ying* [1].

LA DAME TCHENG entre en scène. — Aujourd'hui, nous disons adieu à ce jeune Tchang qui part pour la capitale. Hong-niang, presse ta jeune maîtresse et tu l'accompagneras jusqu'au pavillon à dix li d'ici. Là, j'ai déjà ordonné qu'on prépare un festin. Je pense que, de son côté, Tchang doit terminer ses préparatifs.

YING-YING entre en scène avec Hong-Niang. — Nous allons nous quitter ; même si l'on était dans la saison précédente, le voyageur aurait déjà des pensées tristes, et nous sommes en cette mélancolique fin d'automne, quel tourment !

TCHANG entre en scène. — La nuit dernière, la dame (Tcheng) m'a forcé de me préparer à partir pour la capitale pour conquérir un poste impérial ; alors seulement elle me donnera sa fille. Pas d'autres moyens, je ne peux qu'obéir. Je vais d'abord au pavillon à dix li d'ici, là j'attendrai la demoiselle, à qui je dirai adieu. (Tchang sort).

---

[1] Dans la traduction, nous utilisons les caractères ordinaires pour la prose et les vers et les caractères *italiques* pour les chants ; nous supprimons les titres des airs.

YING-YING. — Dans une seule coupe, nous boirons et la joie de l'union et la tristesse de la séparation ;

puis, les quatre sabots du cheval emporteront mon bien-aimé pour errer dans les quatre directions.

YING-YING. Elle s'attriste et chante.

Les nuages bleus couvrent le ciel ;
les fleurs de chrysanthèmes jonchent la terre ;
l'aquilon se lève, rapide ;
les oies sauvages du nord émigrent vers le sud.
Qui donc ce matin a rendu ivre cette forêt dont les feuilles s'empourprent ?
Ne seraient-ce pas les larmes des gens qui se séparent ?
Je regrette de m'être donnée à lui trop tard
et que notre séparation arrive trop tôt !
On ne saurait guère attacher, hélas ! la bride de sa monture avec ces branches effilées de saule pleureur.
Si seulement ces arbres clairsemés pouvaient, à ma prière, accrocher le soleil p.362 *couchant !*
Ah ! puisse le cheval de mon bien-aimé marcher lentement !
puisse ma voiture le suivre rapide !
Je venais d'avouer mon amour à mon bien-aimé ; timide, j'évitais sa présence ;
or, pour la première fois, il faut que je le quitte si tôt !
Soudain, j'entends le mot « partir » ;
comme si je maigrissais tout d'un coup, je sens mon bracelet devenir trop grand pour moi ;
et, lorsque j'aperçois le pavillon qui s'éloigne, à une distance de dix li, mon corps s'amincit encore.

HONG-NIANG. — Ma jeune maîtresse, vous n'avez pas fait votre toilette aujourd'hui !

YING-YING. — Hong-niang, tu ne peux pas comprendre mon coeur ; ah ! qui connaît ma haine ?

YING-YING, chantant.

Quand je vois préparer le cheval et la voiture,
je ne peux m'empêcher de me laisser gagner par la mauvaise humeur.
Aurai-je encore le coeur de faire ma toilette, pour me rendre aussi belle, aussi séduisante que possible ?
Je vois le traversin, les couvertures,
tête lourde, je ne pense plus qu'à dormir.
Je ne me soucie ni de ma robe, ni de mes manches,

je laisse couler mes larmes qui les humectent.
Comment ne mourrais-je pas d'anxiété ?
Comment ne mourrais-je pas d'anxiété ? Que peut-on espérer des lettres, des billets qu'il enverra avec une sorte d'empressement effrayé ?

La danse Tcheng et Ying-ying atteignent le pavillon. Tout le monde prend place.

. . . .

YING-YING soupire, puis chante.

L'aquilon se lève, les feuilles jaunes volent en tous sens ;
les herbes mourantes offrent un aspect affligé et se confondent avec les fumées mélancoliques.
Lui, mon bien-aimé, s'assied de biais sur sa chaise près de la table ; je le vois, sourcils froncés, en proie à une lourde détresse.
Il contient avec force ses larmes
de peur qu'on ne le voie pleurer.
Soudain, il lève la tête et me regarde ; vite, je baisse la mienne,
je feins d'arranger ma robe de soie. p.363

Ah ! bien que nous nous marierons plus tard, comment pourrais-je ne pas pleurer tristement, de la présente séparation ?

Mes pensées deviennent stupides ;
quant à mon coeur, il est ivre.
D'hier soir à aujourd'hui, en une seule journée, mes hanches se sont amincies.
Je suis montée au petit étage en croyant à une union longue et heureuse,
mais celle-ci fut suivie de la tristesse de la séparation.
Avant-hier soir, je vous aimais secrètement,
hier soir, je me suis donnée à vous,
aujourd'hui nous nous séparons !
Je connais depuis quelques jours à peine le goût de nos deux pensées confondues, je n'avais pas prévu que le sentiment de la séparation était dix fois plus fort !

. . . .

YING-YING, chantant.

Tout en buvant du vin, je goûte un peu aux mets,
je les trouve insipides comme s'ils étaient faits avec de la terre, de la boue.
Et encore, s'ils étaient faits de telle matière,

ils auraient plus de goût, au moins le goût de la terre, de la boue !
Cette belle liqueur, couleur de jade et toute tiède,
Paraît à mes yeux blanchâtre, limpide comme de l'eau ; peut-être est-elle à demi faite de nos larmes.
Je n'ai envie ni de boire du thé, ni ne manger du riz exposé devant moi,
je crains qu'ils n'alourdissent trop mes entrailles et mon estomac déjà surchargés par la mélancolie !

Pour une vaine renommée qui ne va pas plus loin que les cornes d'un escargot,
pour un intérêt matériel gros comme une tête de mouche,
(ma mère) sépare notre couple de sarcelles [1] :
moi, je m'assieds ici,
lui là-bas !
Nos soupirs se répondent !

Finie l'ordonnance de la table, à l'a bandon.
Dans quelques minutes, la voiture se dirigera vers l'est,
et le cheval, vers l'ouest.
En deux endroits différents, lui et moi, tout absorbés, nous ferons les cent pas,
et nous regarderons en même temps le soleil couchant au-dessus p.364 *de la montagne bleue déployée en paravent.*
Sais-je où il descendra ce soir ?
Même dans mon rêve,
je ne pourrai guère le rejoindre !

LA DAME TCHENG. — Hong-niang, va dire qu'on pré pare nos deux voitures et prie M. Tchang de monter à cheval. Je vais retourner chez nous, avec ta jeune maîtresse.

(Acte IV, scène 3.)

WANG CHE-FOU [2].

---

[1] Les sarcelles vivent par couple et symbolisent l'amour parfait.

[2] On ne sait pas grand'chose sur cet auteur ; on peut seulement affirmer qu'il était contemporain de Kouan Han-k'in (voir la pièce précédente, p. 358, n. 1).
— Pour cette pièce, nous utilisons l'édition revue par Kia Jen -chouei (Ken Chouen t'an).

L'automne dans le palais des Han.

ANALYSE. — *Prologue.* — Le khan Hou-han-ye [1], allié des Han, désire épouser une princesse chinoise et envoie [2] à cette fin un ambassadeur à la Cour de Chine. D'un autre côté, un peintre et mandarin chinois, Mao Yen-cheou, exhorte son souverain, Yuan ti [3], à se choisir des concubines parmi les jeunes filles de l'Empire et se charge de lui en trouver.

Premier acte. — Dans sa tournée d'inspection, Mao Yen-cheou rencontre une jeune fille de dix-huit ans, Wang Ts'iang ou Wang Tchao-kiun, qui est d'une grande beauté. Seulement, la famille Wang, trop pauvre d'une part et très sûre d'autre part de la beauté de la jeune fille, n'éprouve pas le besoin d'acheter Mao Yen-cheou. Ce dernier se venge en enlaidissant le portrait de Wang Ts'iang qu'il offre au souverain. Sur la foi de cette effigie, le souverain envoie Wang Ts'iang dans un palais qu'il ne fréquente pas. Dix ans passent. Un jour, par hasard, le souverain découvre Wang Ts'iang ; furieux d'avoir été trompé, il veut condamner à mort Mao Yen-cheou ; il nomme Wang Ts'iang « Seconde épouse impériale de la Clarté » (Ming fei).

Deuxième acte. — Mao Yen-cheou s'enfuit avec un portrait — cette fois fidèle — de Wang Ts'iang, se soumet au khan et le pousse à exiger de l'Empire chinois la main de p.365 Wang Ts'iang. Faible, la Cour des Han est obligée d'accorder la demande.

Troisième acte. — Séparation déchirante de Yuan ti et de Wang Ts'iang. Escortée par le khan en personne, Wang Ts'iang, devenue maintenant première femme du khan, arrive au bord de l'Amour et, profitant de l'inattention de l'entourage, se jette dans le fleuve. Ému de cet amour fidèle, le khan envoie, ligoté, Mao Yen-cheou à la Cour chinoise.

Quatrième acte. — Désolation de Yuan ti. Il rêve de Wang Ts'iang. Puis, Mao Yen-cheou arrive à la capitale ; Yuan ti le fait décapiter et offre la tête du peintre aux mânes de Wang Ts'iang [4].

YUAN TI entre en scène suivi d'un jeune eunuque. — Je suis Yuan ti, des Han. Depuis le départ de ma « Seconde épouse impériale de la Clarté », voici déjà cent jours, je n'ai pas donné une seule audience matinale. Ce soir, plus que jamais, devant ce triste aspect automnal, la mélancolie me saisit. Je fais suspendre ici le portrait de ma belle pour dissiper un peu ma tristesse. (Il chante.)

La fraîcheur envahit la salle luxueuse,
dans la nuit profonde, la paix règne sur les six palais intérieurs.

---

[1] C'est un khan des Huns : en 51 et en 49 av. J.-C., il vint en personne à la Cour chinoise pour saluer le souverain des Han.

[2] En 33 av. J.-C.

[3] Yuan tsong : 75-33.

[4] Dans la traduction, nous utilisons les caractères ordinaires pour le texte original et les caractères *italiques* pour les chants ; nous supprimons le titre des airs.

Devant moi, brille faiblement la lampe au pied d'argent ;
dans mon lit,
sur le traversin et sous la couverture,
plus que jamais je ressens le joug de la solitude !
La Cour du Dragon[1] *est à dix mille li d'ici,*
dans quelle maison repose
ma « Seconde épouse impériale de la Clarté ?

Petit porte jaune[2], regarde bien : l'encens achève de se constituer dans le brûle-parfum, ajoute donc de l'encens. p.366

L'encens se consume dans le brûle-parfum impérial,
j'en fais ajouter.
Je pense que ma dame ressemble à un temple caché dans une forêt de bambous,
elle ne me laisse que ce portrait.
Tant que je vivrai,
jusqu'à ma mort,
je vénérerai ce portrait comme s'il était elle-même !

Je me sens fatigué, essayons de dormir.

Un rêve semblable à celui de Kao-t'ang [3] *ne se forme pas aisément.*
Où es-tu ?
ma bien-aimée ! ma bien-aimée !
Comment son esprit ne manifeste-t-il rien
pour me permettre un rêve d'amour pareil à celui de Siang wang, des Tch'ou ?

Yuan ti s'endort. Wang Ts'iang entre en scène.

WANG TSI'ANG. — Moi, Wang Ts'iang, pour maintenir la paix menacée par le khan, je suis allée chez les barbares. Une fois arrivée aux pays nordiques, je m'enfuis et retourne au sud. Ah ! n'est-il pas là, mon maître ? Majesté, votre servante revient !

UN SOLDAT ÉTRANGER poursuit la jeune femme. — Tout à l'heure, je sommeillais, Wang Tchao-kiun s'enfuit. Je la

---

[1] La Cour des Huns.

[2] Les eunuques étaient appelés « portes jaunes » parce qu'ils habitaient, soit comme fonctionnaires, soit comme domestiques, à l'intérieur du palais interdit dont les portes sont peintes en jaune.

[3] Kao-t'ang est un nom de terrasse, près du mont Wou, dans le Sseu-tchouan ; là, dans un rêve, la « fille du mont Wou » s'unit au roi (wang) Siang (298-263) des Tch'ou.

poursuis. C'est elle sans doute qui vient d'entrer dans le palais des Han.

YUAN TI. — Je viens de revoir ma « Seconde épouse impériale de la Clarté, comment a-t-elle disparu à l'instant ? (Il chante.)

Tout à l'heure, ici même, un soldat du khan
a appelé ma Tchao-kiun par son nom ;
mais quand, devant la lampe, j'appelle ma Seconde épouse, elle ne me répond pas.
Ah ! c'est son portrait !...
Dans la journée, personne ne m'a bien servi,
aussi, je ne puis m'endormir avant l'aurore,
afin de faire un beau rêve d'union.

Cris de l'oie sauvage. p.367

YUAN TI.

Devant la longue porte du palais, une oie sauvage pousse deux ou trois cris ;
ignore-t-elle donc qu'à l'intérieur se plaint un solitaire ?

Nouveaux cris de l'oie sauvage.

YUAN TI.

Cette oie sauvage serait-elle sans jeunesse et sans force ?
Se nourrirait-elle uniquement d'eau ? Et, pour cette raison, verrait-elle ses os se raidir, ses plumes tomber ?
Veut-elle retourner en arrière ? dès lors elle craint les immenses filets tendus au sud du Fleuve Bleu ;
veut-elle au contraire avancer,
mais elle redoute la flèche de l'arc sculpté manié par les gens du bord.
Dans son chagrin, elle semble personnifier Tchao-kiun qui pense au souverain des Han.

Nouveaux cris de l'oie sauvage.

YUAN TI. — Ah ! que je suis attristé par les cris de cette espèce de harpie ! (Il chante.)

Déjà, mes pensées sont troublées,
encore cette ennemie qui me poursuit ;
elle se plaint tantôt avec langueur, tantôt avec désespoir ;
de ses plaintes, elle répond à chaque coup de l'heure qui rythme mes veilles !

Je ne t'empêche pas de planer, boule de plumes,
car ici, ne suis-je pas à plaindre comme toi ?
Mais si je te suivais pour aller maintenant vers le nord,
ne serait-ce pas contre l'ordre des saisons [1] *?*

… Devant la lampe au pied d'argent tu me réveilles ;
je songe à mon passé en face de mon ombre.
Cependant, aux pays lointains, la « Seconde épouse impériale de la Clarté », des Han,
quoique vivante,
ne le voit pas, espèce de harpie,
elle a la paix pour ses oreilles !

Nouveaux cris de l'oie sauvage.

YUAN TI chante.

En poussant des « ya ! ya ! », elle passe par-dessus l'îlot aux poiriers d'eau fleuris ;
cette p.368 *oie sauvage solitaire ne quittera pas la Cité des Phénix* [2].
Sous la gouttière décorée, les chevaux en fer [3]
tintent, secoués par le vent.
A l'intérieur du palais précieux, sur ma couche, je sens l'étreinte de la solitude !
Qu'il fait froid !
Les bruissements des feuilles qui tombent,
la bougie qui baisse et le silence qui enveloppe la longue porte, augmentent ma tristesse.

(Acte IV.)

MA TCHE-YUAN (Ma Tong-li [4]).

---

[1] Car, ordinairement, en automne, les oies sauvages émigrent vers le sud ; au printemps, elles remontent vers le nord.
[2] Cité métropolitaine.
[3] Les minces feuilles métalliques, suspendues sous la gouttière, s'entre-choquent sous la poussée du vent et tintent.
[4] Il a vécu un peu après Wang Che-fou (voir pièce précédente p. 364, n. 1).

TROISIÈME GROUPE. — THÉÂTRE DE L'ÉCOLE DU SUD

Le Mémoire (d'une joueuse) de p'i -p'a.

ANALYSE. — Dans la ville de Tch'en-lieou [1], deux jeunes mariés, Ts'ai Yong (Ts'ai Po-kiai) [2], lettré, et sa femme, née Tchao Wou-niang, sont obligés de se séparer au bout de deux mois de mariage, parce que le père du marié force son fils à se présenter aux Concours impériaux à la capitale (actes 1-4). Ts'ai sort tchouang yuan [3] des Concours ; le ministre d'État, Nieou Tcho, veut marier sa fille avec le lauréat. Malgré les protestations de Ts'ai Yong, — il avoue l'existence de son premier mariage, — le souverain ordonne que Ts'ai Yong épouse la fille du ministre (actes 10-14, 16-17). Marié à contre-coeur, Ts'ai Yong pense toujours à Tchao Wou-niang (acte 20) ; seulement, il n'est guère libre chez le ministre, il cherche secrètement quelqu'un pour envoyer une lettre à ses parents ; un vaurien se présente pour cette mission, mais il vole l'argent et n'envoie pas la lettre (actes 22, 24). La mélancolie de Ts'ai Yong ne diminue pas (acte 26). Cependant, la fille du ministre comprend les rites et veut conquérir le coeur de son mari ; elle irait bien avec lui pour saluer ses beaux-parents, mais le ministre ne l'admet pas (acte 28). Revenant sur sa décision, le ministre consent à envoyer un domestique pour faire venir à la capitale les parents et la première femme de Ts'ai ; mais p.369 l'envoyé n'apporte pas les résultats désirés, car de graves événements se sont produits dans la famille de Tchao Wou-niang (actes 30, 35 et 37).

Las d'attendre, Tchao Wou-niang et ses beaux-parents se plaignent de l'absence de Ts'ai Yong (actes 8-9). A bout de ressources, Tchao Wou-niang se voit obligée d'aller solliciter un peu de riz à l'administration, mais la provision de riz de l'administration s'épuise et elle ne peut plus donner la triple ration nécessaire (acte 16). Tchao Wou-niang offre le peu de riz qu'elle possède à ses beaux-parents et se nourrit de balle de riz (acte 18). Deux malheurs s'ajoutent bientôt à la misère, les deux beaux-parents meurent ; grâce à l'aide d'un vieillard voisin, Tchang Kouang-ts'ai, Tchao Wou-niang réussit à rendre les derniers devoirs à ses beaux-parents (actes 19, 21, 23). Les génies eux-mêmes aident Tchao Wou-niang à construire un tertre sur la tombe (acte 25). Libre maintenant et déguisée en taoïste errante, Tchao Wou-niang s'en va à la recherche de son mari qu'elle croit infidèle ; elle gagne sa vie en chantant et en jouant du p'i-p'a, une sorte de guitare (actes 27, 29). Après mille péripéties, Tchao Wou-niang arrive à la capitale ; elle réussit à s'entretenir avec la fille du ministre, qui heureusement s'entend bien avec elle, puis elle revoit son époux Ts'ai Yong (actes 31-34). Celui-ci et ses deux femmes retournent à Tch'en-lieou. Le ministre d'État obtient du souverain la faveur spéciale d'élever le grade de Ts'ai, d'anoblir ses deux femmes et demande qu'on récompense dignement le vieillard Tchang Kouang-ts'ai (actes 36, 38-39) [4].

TCHAO WOU-NIANG.

Cette année est desservie par la famine !

---

[1] Dans le Ho-nan.

[2] 133-192 ; sa fille s'appelle Ts'ai Yen ; lire de cette poétesse : Chant de détresse (partie *Poésie*).

[3] Le premier des lauréats des plus hauts Concours impériaux.

[4] Dans notre traduction, la prose du texte original est représentée par les caractères ordinaires, les chants par les caractères *italiques,* et les gestes des personnages par des caractères plus petits.

Mon mari qui séjourne dans les pays lointains ne revient pas.
Mes beaux-parents sont impatients et facilement irritables !
Et moi, faible femme, je ne sais pas faire face à tant de misère !
J'ai déjà nanti toutes mes robes,
je ne possède plus que celle qui me couvre.
Plusieurs fois, on a voulu me vendre,
seulement aucun acheteur ne se présente ;
d'ailleurs, moi partie, qui servirait mes beaux-parents ?
Je pense, je pense sans fin,
comment supporterais-je p.370 *encore cette vie ? Immenses sont vraiment les dangers et les misères !*

A midi, j'ai préparé le riz pour tromper la faim de mes beaux-parents ; mais ma belle-mère n'a-t-elle pas voulu du poisson aux légumes ! Acheter ? Je le veux bien, mais je n'ai pas un sou ! Cependant, de toute sa force, ma belle-mère me maudit, elle croit que je mange quelque bonne chose en cachette. Ah ! sait-elle seulement que j'avale de la balle de riz ? Malgré ses malédictions, sa colère, sa rancune, je n'oserai jamais avouer la vérité devant elle ! Oh ! quelle misère !

Mes larmes, de perle en perle, coulent sans fin !
Les fils de ma pensée s'emmêlent et m'attristent !
Mon corps malade ne laisse plus voir que les os !
Je passe difficilement, avec terreur, ces jours, ces années !
Et ces balles de riz, si je ne les avalais pas,
comment résisterais-je à la faim ?
Mais comment puis-je les avaler ?
Quand je songe à cela,
mieux vaudrait, me semble-t-il, mourir avant les autres
pour ne pas assister à la mort de mes beaux-parents.
Je pense, je pense sans fin,
comment supporterais-je encore cette vie ?
Immenses sont vraiment les dangers et les misères !

Tchao Wou-niang avale les balles de riz et les rejette aussitôt

J'ai rendu, j'ai vomi, mes entrailles sont douloureuses,
mes larmes de perle jaillissent.
Ma gorge est encore prise, ma voix enrouée.
Ah !

balles de riz, on vous moud, on vous pile
et vous vanne,
vous subissez tous les maux
comme moi !
Les maux, les misères sont notre vie.
Aujourd'hui, moi, qu'oppresse l 'amertume, j'essaye de vous manger, vous qui avez un goût amer ;
c'est ainsi que, vous et moi, les miséreuses, nous nous réunissons
mais je ne puis vous avaler !

Vivre de la sorte ? pourquoi ?
Me suicider ? Est-ce que cela en vaut la peine ?
Je mourrai tout naturellement de faim et mon esprit sera celui d'une victime de l'injustice !
Mais, âgés, mes beaux-parents p.371
vivent de mon aide,
je me vois obligée de vivre encore pour un certain temps.
Vivre ainsi un certain temps !
Passe encore, niais traîner de la sorte une longue existence, je ne le pourrais plus et d'ailleurs, je ne reverrais peut-être pas mon mari.
Je me compare avec ces balles de riz :
quoique balles, on les absorbe,
tandis que moi, je ne sais pas où seront enfouis mes os !

Les deux beaux-parents entrent en scène, à pas feutrés.

TOUS DEUX. — Bru, que mangez-vous ici ?

TCHAO WOU-NIANG. — Rien ! rien !

La belle-mère cherche partout et découvre les balles de riz.

LA BELLE-MÈRE. — Qu'est-ce donc ?

TCHAO WOU-NIANG. — Ah ! mère ! vous ne pouvez pas manger cela !
Ce sont les enveloppes des grains,
à l'intérieur des épis.

LE BEAU-PÈRE. — Ce sont des balles, qu'en fait-on ?

TCHAO WOU-NIANG.
On peut en faire des gâteaux pour calmer la faim.

LA BELLE-MÈRE. — C'est tout juste bon pour nourrir les porcs et les chiens ; comment les mangez-vous ?

TCHAO WOU-NIANG.
J'ai lu dans un livre antique :

« Le porc et le chien mangent ce que mangent les hommes ; »
les balles ne sont pas bonnes à leur goût,
mais valent mieux que les racines des plantes et l'écorce des arbres !

LES BEAUX-PARENTS. — Nous craignons que ces choses amères ne vous étouffent !

LA BELLE-MÈRE. — Ma chère enfant, en vous cachant de nous, vous supportez toutes les misères ! Et moi, je vous ai grondée à tort ; quels cruels remords pour moi !

Les beaux-parents pleurent, puis s'évanouissent ; Tchao Wou-niang sanglote et les appelle pour les faire revenir à eux. Le beau-père reprend connaissance, mais la belle-mère est morte.

(Acte 19.)

KAO MING (Kao Tsö-tch'eng) [1].

[1] Lettré avancé (*tsin che*) en 1345 ; cette pièce a été composée aux environs de 1367.

Le Pavillon des pivoines.

ANALYSE. — p.372 Le descendant d'un grand lettré des Teang [1], Lieou Mong-mei, ou Lieou Tch'ouen-k'in, âgé d'une vingtaine d'années, vit dans la pauvreté ; un jour, dans un rêve, il se trouve sous un arbre de mei [2] ; là, il rencontre une belle jeune fille qui lui déclare :

> — Jeune Lieou ! Jeune Lieou ! quand vous me rencontrerez, vous m'épouserez et vous aurez la chance d'être connu, puissant !

(Actes 1-2.) Aussi, le jeune homme prend-il le petit nom de Mong-mei, c'est-à-dire Rêve sous l'arbre de mei. Il décide de quitter son pays natal pour tenter la chance ailleurs (actes 6, 13). Pendant son voyage, il visite un temple où il fait connaissance d'un représentant de l'empereur, le mandarin Miao. Frappé par le discours du jeune homme, le mandarin lui avance l'argent nécessaire pour aller à la capitale. En hiver, Lieou Mong-mei passe par Nan-ngan [3] ; au bord d'une rivière à moitié gelée, il glisse dangereusement ; mais il est sauvé par un vieux lettré (voir ci-dessous) (actes 21-22). Lieou tombe malade et est soigné dans le Temple de mei. Là, dans une grotte, il découvre un portrait de Tou Li-niang (voir ci-dessous) et s'éprend de la belle image (actes 24, 26).

Descendante du poète Tou Fou [4], fille du préfet de Nan-ngan, appelé Tou Pao, Tou Li-niang se désole de n'avoir pas encore de fiancé à l'âge de seize ans. Dans un rêve, elle aussi, elle s'unit à un jeune homme sous un arbre de mei, à côté du Pavillon des pivoines, dans le jardin derrière la maison (actes 3-5, 7-10). Depuis ce rêve, Tou Li-niang songe, jour et nuit, à ce jeune homme — dont le nom lui demeure énigmatique puisqu'elle ne sait pas s'il est Lieou ou Mei, — et elle languit de plus en plus. La dame Tou ordonne à Tch'ouen-hiang, la servante, de ne plus amener Tou Li-niang en promenade dans le jardin (actes 11-12). Pourtant, un jour, Tou Li-niang dessine son propre portrait dans le jardin (acte 11), portrait que Lieou Mong mei découvrira trois ans après. En attendant, malgré la conjuration d'un taoïste, Tou Li-niang se consume et se meurt d'amour inassouvi. Elle est enterrée sous cet arbre de mei (actes 16-18, 20). p.373 Le génie du jardin reçoit d'un mandarin de l'autre monde l'ordre de bien conserver le corps de la jeune amoureuse (acte 23).

Après la mort de leur fille, l'ex-préfet Tou Pao, maintenant promu pacificateur, et sa femme habitent à Yang-tcheou [5] ; la dame Tou offre, de loin, un repas aux mânes de sa fille (acte 25). Trois années s'écoulent. Par bonheur, dans son voyage, Lieou Mong-mei descend dans le Temple de mei, et c'est alors seulement qu'il découvre le portrait de Tou Li-niang. L'âme de celle-ci, après s'être manifestée une fois (acte 27), s'unit à Lieou Mong-mei. Rassurée par le serment d'amour de Lieou Mong-mei, Tou Li-niang avoue à son amant qu'elle est un esprit et lui conseille d'ouvrir son cercueil (actes 27-30, 32). D'accord avec la taoïste gardienne du Temple, et après avoir préparé quelque élixir pour la ressusciter, Lieou Mong-mei ouvre le cercueil, aide à en sortir Tou Li-niang ressuscitée et se marie avec elle. Pour ne pas éveiller les soupçons de Tchen, le vieux lettré Lieou, Tou et la gardienne prennent un bateau pour aller à la capitale, Liu-ngan [6]. Mais Tch'en aperçoit la tombe ouverte, croit à un vol et se charge d'avertir l'ex-préfet Tou (actes 33-37, 39).

---

[1] Le prosateur Lieou Tsong-yuan (773-819).

[2] Une sorte de prunier qui fleurit en hiver.

[3] Ancienne ville, dans le Kiang-si.

[4] Lire les poèmes traduits de ce poète, dans la partie *Poésie,* ci-dessus, p. 155 et suiv.

[5] Dans le Kiang-sou.

[6] *Alias* Hang-tcheou, auj. Hang-hien, dans le Tché-kiang, capitale des Song Méridionaux, depuis 1138.

Nous sommes en 1157 [1]. Le souverain du Royaume de Kin (des Tartares), Houan-yen Liang (1122-1161), veut attaquer Hang-tcheou, du Tché-kiang, devenu capitale des Song Méridionaux depuis 1138. Il envoie un général chinois soumis, Li Ts'iuen, pour fomenter des troubles dans la vallée du Houai (les provinces de Kiang-sou, Ngan-houei et Ho-nan) (actes 15, 19). Tou Pao, le père de notre amoureuse, vient d'être nommé pacificateur et chargé de barrer la route aux ennemis (acte 31). Les armées rebelles encerclent les armées gouvernementales à Houai-ngan, dans le p.374 Kiang-sou (actes 38, 43). A ce moment, le vieux lettré Tch'en, qui veut avertir Tou Pao de la violation de la tombe, est pris par les rebelles, qui le relâchent, mais le chargent de porter une lettre à Tou Pao. Celui-ci à son tour renvoie Tch'en porter un message au général Li Ts'iuen, qui consent à revenir aux Song ; prudent, toutefois, il se dirige du côté de la mer et se fait pirate. La paix se rétablit en 1158 [2] (actes 45-47).

Peu avant les troubles, Lieou Mong-mei se présente aux Concours impériaux métropolitains, dont le grand examinateur est justement le mandarin Miao (voir acte 21). Lieou a donc la chance de réussir. Mais les nouvelles alarmantes retardent la proclamation du résultat des Concours (acte 41). Dès son retour, Lieou Mong-mei quitte de nouveau Lin-ngan pour chercher à avoir des nouvelles de ses beaux-parents (acte 49). Or, justement, en même temps, la dame Tou se réfugie à Lin-ngan, où elle rencontre sa fille ressuscitée (acte 48). Le gendre et la belle-mère, suivant chacun leur route, ne se rencontrent pas. Lieou Mong-mei parvient avec beaucoup de difficultés à voir son beau-père, qui refuse de le considérer comme son gendre, puisqu'il croit sa fille morte. Tou Pao va même jusqu'à faire fouetter son gendre. Heureusement, le calme revenu, le souverain pense aux Concours et classe premier Lieou Mong-mei. On cherche partout le lauréat et on le trouve dans la prison de Tou Pao ! Tout finit pour le mieux ; le mariage de Tou Li-niang et de Lieou Mong-mei est reconnu, le vieux lettré Tch'en reçoit une nomination, Tou Pao monte en grade, etc. (actes 50-55) [3].

TOU LI-NIANG. — Printemps ! que ne puis-je rester longtemps avec toi ; si tu pars, comment me résignerai-je à la solitude ? Et quelle journée ! quelle langueur !... Ciel ! Est-il vrai que le printemps rende mélancolique ?... Mon âge atteint déjà le nombre deux fois huit, et pourtant, je n'ai pas de fiancé... Ah ! bien p.375 que dans une famille noble, élevée dans un milieu

---

[1] Dans la pièce de notre édition publiée en avril 1931 par la *Librairie de la Civilisation Nouvelle* (*Sin wen houa chou ché*), Chang-hai, — le souverain des Tartares, Houan-yen Liang, déclare : « ... Mon grand-père, A-koutou, ravit le territoire de l'Empire du Sud ; puis le prince Tchao K'ang s'est réfugié à Hang-tcheou, voici déjà *trente ans*... » (Acte 15.) Or, d'une part, Houan-yen Liang monta sur le trône en 1149, — il fut tué en 1161, — et, d'autre part, Hang-tcheou devint capitale à partir de 1138. Si l'on compte *trente ans* depuis 1138, ce serait 1167, et Houan-yen Liang était déjà mort ! C'est donc une faute d'impression, on doit mettre *vingt ans*. Nous obtenons cette date en nous basant sur *vingt* ans.

[2] Dans l'acte 49, on donne une date : « ... Tel jour de la cinquième lune de la trente-deuxième année de Kien-yen... » Or la période Kien-yen ne comprend que quatre ans. Seulement, on peut compter tronte-deux ans depuis la première année de Kien-yen (1137) ; c'est donc en 1158.

[3] Les chants du texte original sont représentés dans notre traduction par les caractères italiques.

choisi, bien que nubile aussi, je ne vois pas la possibilité de me marier bientôt ; vraiment, je ne profite pas du printemps, de ma jeunesse, et le temps fuit rapidement ! (Elle essuie ses larmes.) Semblable à celle d'une fleur, ma beauté est désirable, mais mon destin est comparable à celui d'une feuille morte !...

Je me sens fatiguée ; en m'appuyant sut la table à thé, je vais m'endormir.

Elle s'endort. Les événements se passent dans le rêve.

LIEOU MONG-MEI entre en scène une branche de saule pleureur à la main. — ... Moi, modeste jeune homme, j'ai suivi la demoiselle Tou, comment se fait-il que je ne la voie plus ? (il tourne la tête.) Ah ! Demoiselle ! Demoiselle !

Tou Li-niang est surprise ; puis ils se saluent.

LIEOU MONG-MEI. — Où ne vous ai-je point cherchée, mais vous êtes ici !

Tou Li-niang regarde de côté et ne répond pas.

LIEOU MONG-MEI. — Tout à l'heure, dans le jardin, j'ai cueilli une petite branche de saule pleureur. Demoiselle, puisque vous possédez à fond les livres classiques, voudriez-vous composer un poème sur cette branche de saule pleureur ?

TOU LI-NIANG (à la fois surprise et heureuse, elle hésite toutefois à répondre, puis, se détournant un peu, elle dit à elle-même). — Je ne connais pas du tout ce jeune lettré, pourquoi est-il venu ?

LIEOU MONG-MEI, riant. — Mademoiselle, je vous aime à en mourir ! (il chante)
Parce que vous êtes aussi jolie qu'une fleur
et que les années coulent comme l'eau,
je vous cherche partout,
et vous, dans le gynécée retiré, vous vous plaignez.
Mademoiselle, suivez-moi là-bas, j'ai à vous dire quelque chose.

Tou Li-niang sourit, mais ne bouge pas ; Lieou Mong-mei la tire par la robe.

TOU LI-NIANG, tout bas. — Où allons-nous ? p.376

LIEOU MONG-MEI chante.
Nous contournons le parterre des pivoines,
nous nous rapprochons du rocher, près du lac.

TOU LI-NIANG, tout bas. — Pour quoi faire là-bas ?

LIEOU MONG-MEI fredonne. — Là-bas, je ferai tomber votre robe, — je dénouerai votre ceinture,...

TOU LI-NIANG écarte le jeune homme, puis chante avec lui.

Où nous sommes-nous déjà rencontrés ? - car nous nous connaissons de vue ! Si nous avions prévu l'union d'aujourd'hui, nous aurions déjà échangé de tendres paroles.

Lieou Mong-mei entraîne de force Tou Li-niang ; tous deux quittent la scène.

LE GÉNIE DES FLEURS entre en scène, en robe rouge ornée de fleurs.

C'est moi, le censeur, qui presse les fleurs d'éclore au temps où l'on plaint leur sort.
Je contrôle le travail du Printemps, encore un an passé !
La pluie rouge des pétales attriste le voyageur
et provoque en lui des rêves qui montent aux côtés des nuages colorés.

Je suis le génie des fleurs du jardin de la préfecture Nan-ngan. Je sais que plus tard un mariage sera célébré entre la demoiselle Tou Li-niang, fille du préfet, et le distingué lettré Lieou Mong-mei ; je profite du rêve printanier de la demoiselle Tou, et j'y fais entrer l'âme de Lieou Mong-mei. Car, moi, génie des fleurs, je m'occupe uniquement des affaires de l'amour, pour les jolies femmes qui sont blanches comme le jade, parfumées comme l'encens. Je viens tout exprès pour protéger nos deux amoureux ; il faut qu'ils soient parfaitement heureux !...

(Acte 10.)

T'ANG HIEN-TSOU (T'ang Yi-jeng [1]).

[1] 1150-1211.

Le Palais de la Longévité.

ANALYSE. — C'est l'histoire de l'amour tragique entre Hi uan tsong, empereur des T'ang, et Yang T'ai -tchen ; lire Po Kiu-yi : *Chant des regrets sans fin* (partie *Poésie*), et p.377 notamment les notes de ce poème : p. 172, n. 5 et 6 ; p. 173, 4 ; p.174, 4. C'est dans la Salle du palais de la Longévité que le souverain et la favorite ont juré de ne plus se séparer.

D'après la pièce, Yang T'ai -tchen est une déesse exilée sur la terre ; aussi, après sa mort, elle réintègre son palais céleste (acte 37). Redevenue déesse, Yang T'ai -tchen pense encore à son impérial amoureux (acte 40). De son côté, en revenant du pays de Chou (Sseu-tch'ouan), Hiuan tsong fait rouvrir la tombe provisoire de la favorite, pour l'enterrer plus dignement, mais il n'y trouve plus qu'un sachet de parfum, car, de Yang T'ai -tchen, maintenant déesse, il ne reste plus rien dans la tombe (acte 43). L'amour fidèle de Hiuan tsong et de Yang T'ai -tchen touche les constellations du Bouvier et de la Tisseuse (acte 44). La Tisseuse indique la retraite céleste de Yang T'ai -chen à un magicien chargé par Hiuan tsong de rechercher l'âme de la favorite (acte 46). Grâce à la bonté de la déesse de la lune, Hiuan tsong et Yang T'ai -tchen se rencontrent dans le palais lunaire. Et, sur la suggestion de la Tisseuse, l'Empereur de Jade, souverain des Immortels, accorde à nos amoureux la faveur de loger au firmament et de ne plus se séparer jamais (acte 50) [1].

KAO LI-CHE [2], s'adressant aux gens qui se trouvent derrière le rideau. — Que les soldats se hâtent ! Vous nous attendrez là-bas !

Derrière le rideau, on tape sur le tam tam en guise de réponse.

KAO LI-CHE. — Que Sa Majesté veuille bien monter à cheval.

Hiuan tsong monte sur le cheval dont Kao-Li-che tient la bride.

HIUAN TSONG. — *Dans mon char de jade, je fais la tournée d'inspection.*
Que la solitude m'attriste en chemin !
Je vois : les nuages et les montagnes s'entassent, et mes ennuis s'entremêlent.
Sous l'automnal aquilon, les feuilles tombent des branches et bruissent sans cesse,
tandis que la vue d'une oie sauvage solitaire redouble mes sanglots.

p.378 Depuis que j'ai quitté le canton de Ma-wei [3], j'ai connu pleinement la fatigue et les peines. Avant-hier, j'envoyai un messager porter mon abdication au prince

[1] Dans notre traduction, les chants du texte original sont en *italiques,* les vers et la prose en caractères ordinaires ; le titre de chaque air est supprimé.

[2] Eunuque très célèbre sous Hiuan tsong.

[3] Cf. Po Kiu-yi : *Chant des regrets sans fin* (partie *Poésie*), p. 174, n. 4.

héritier [1]. Je marche depuis un mois, le pays de Chou est assez proche. Heureusement, les armées rebelles sont de plus en plus lointaines ; je peux ralentir mes marches. Seulement, le gazouillement des oiseaux, la mort des fleurs, les montagnes bleues et les rivières verdâtres me rendent mélancolique ; comment faire ?

KAO LI-CHE. — En voyage, on n'esquive ni le vent, ni le givre, ni les fatigues ; que Sa Majesté se console un peu, qu'elle ne soit pas trop triste.

HIUAN TSONG. — Ah ! Kao Li-che ! autrefois, assis ou en route, ma seconde épouse et moi nous étions toujours côte à côte ; aujourd'hui, c'est avec désolation que je me dirige vers l'ouest, car ce voyage a causé sa fin tragique ; comment voulez-vous que je l'oublie ? (Il pleure.)

Quand je parle de cette mort violente,
mes larmes tombent sans arrêt.
Je tourne la tête dans la direction de Ma-wei ;
sans m'en rendre compte, la haine remplit mon coeur !

KAO LI-CHE. — Devant nous, c'est la route pavée de bois [2]. Que Sa Majesté tienne bien les rênes et avance lentement.

HIUAN TSONG.

Le soleil couchant projette les ombres des drapeaux flottants,
Le vent agite les ombres.
Sur cette route escarpée, aux brusques tournants, comment le cheval pourrait-il s'arrêter un instant ?
Comment s'arrêter un instant ?
Les nuages gris assombrissent le ciel ;
les singes crient d'une voix aiguë à déchirer les entrailles
et les coucous se plaignent jusqu'à faire verser des larmes de sang :
je redoute de les entendre !
Hélas ! la tristesse me tue !
La détresse me tire. Peut-on supporter cette vie solitaire, sans joie ? p.379

Au pied des hautes montagnes, presque personne ne se risque.
La pluie froide et le vent oblique attaquent le visage.

---

[1] Sou tsong.

[2] Route artificielle suspendue aux flancs de la montagne.

KAO LI-CHE. — Voici la pluie ; que Sa Majesté monte un instant au Port de l'Epée [1]. (Aux soldats invisibles derrière le rideau.) Soldats, arrêtez-vous un moment ; attendez la fin de l'averse.

HIUAN TSONG.

Solitaire, je monte au Port, le coeur gros ;
ma haine immense s'étend sur tous les monts et les rivières du pays de Chou.
J'ignore où le vent souffle, sous la pluie,
en faisant tinter les clochettes qui déchirent mes entrailles.
Écoutez, là-bas ; ces tintements sans arrêt suscitent en moi l'ennui. Kao Li che, allez voir ce qu'il en est.

KAO LI-CHE. — Ce sont les bruits de la pluie dans le bois qui se mêlent à ceux des clochettes suspendues sous la gouttière et secouées par le vent.

HIUAN TSONG. — Combien ces clochettes m'importunent !

Goutte à goutte,
tintement par tintement,
ces bruits lugubres effrayent mon coeur.
De loin, je perçois, derrière ces montagnes et ces forêts,
les bruits de guerre mêlés à ceux du vent et de la pluie,
tantôt fort, tantôt doucement.
Une goutte, puis une autre, puis un tintement !
Une goutte, puis une autre, puis un tintement !
Ces bruits accompagnent les larmes de l'affligé.
Devant ce spectacle mélancolique,
je songe à la tombe abandonnée :
au-dessus d'elle, les branches des saules blancs s'entre-croisent sous les fils emmêlés de la pluie ;
alors, l'âme de ma belle se plaint de la solitude,
des lueurs phosphorescentes voltigent
ainsi que des lucioles mouillées parmi les herbes.

Hélas ! dans ma précipitation, je vous ai sacrifiée !

Je vous ai sacrifiée !
Seul au monde, je ne veux plus vivre !
Je vous le dis, ô toute belle,
sous peu, nous nous réunirons dans l'autre monde.

---

[1] Cf. Po Kiu-yi, *Chant des regrets sans fin*, p. 174, n. 6.

Je pleure, la p.380 *montagne déserte reste silencieuse,*
seules les clochettes me répondent.
Le sentier d'ici est sinueux,
comme mes entrailles tordues par la douleur et par la haine.

KAO LI-CHE. — Que Votre Majesté ne se désole plus ; la pluie vient de cesser, je prie Votre Majesté de descendre du Port.

Hiuan tsong remonte à cheval...

HIUAN TSONG.
Jusqu'à perte de vue, la route s'al longe sans fin ; l'âme de la bien-aimée et celle de l'exilé s'unissent.

HIUAN TSONG et KAO LI-CHE.
Après la pluie, les pics ressemblent à dix mille points bleus !...

(Acte 29.)

HONG CHENG (Hong Fang-sseu [1]).

[1] Il composa cette pièce en 1679.

L'éventail aux fleurs de pêcher.

ANALYSE. — Yuan Ta-tcheng, qui était, en 1616, un lettré avancé et mourut en 1645, voulut se lier avec de jeunes notables. Grâce à lui, le grand prosateur Heou Fang-yu (1618-1654) fait connaissance de la courtisane Li Hiang-kiun ; le jeune homme et la jeune femme s'éprennent l'un de l'autre. Mais les jeunes nobles méprisent Yuan Ta -tcheng qui les hait. Or, à cette époque-là, la dynastie des Ming touche à sa fin. L'empereur Che tsou, des Ts'ing (Mandchoux), pénètre dans Pei-king en 1644 ; le dernier empereur des Ming se suicide. Les survivants des Ming placent sur le trône le prince Fou qui sera capturé à Nan-king en 1645. Cependant, Yuan Ta-tcheng prend le pouvoir pendant ce temps-là et se venge des jeunes nobles ; le prosateur Heou Fang-yu lui échappe avec beaucoup de peine. A ce moment, un personnage, T'ien Niang, veut acheter Li Hiang-kiun pour en faire sa concubine. Fidèle à Heou Fang-yu, la courtisane Li Hiang-kiun, dans son désespoir, se frappe la tête contre le plancher ; le sang jaillit et tache un éventail. Un ami de la maison prend cet éventail et se sert de ces taches de sang pour dessiner des fleurs rouges de pêcher ; Li Hiang-kiun envoie l'éventail précieux à Heou Fang-yu. Une autre courtisane, la jeune mère adoptive de Li Hiang-kiun, consent à prendre sa place auprès de T'ien Niang. p.381 Les Ming s'éteignent ; ils perdent leur nouvelle capitale, Nan-king ; les Mandchoux deviennent maîtres de la Chine. Pour esquiver les troubles, Heou Fang-yu et Li Hiang-kiun se retirent dans la montagne et se convertissent au bouddhisme [1].

UN JEUNE HOMME prend les deux lanternes portant l'inscription « Conseil privé de l'Empereur », les robes de femme et l'argent ; il suit le palanquin richement décoré.

Au firmament, le génie de la lune [2] ne commet jamais une erreur en nouant des liens ;
mais, sur terre, il se trompe facilement en présence des fleurs [3].

UN HOMME. — Nous avons reçu l'ordre de notre vénérable maître d'emmener de force Li Hiang-kiun ; nous ne pouvons que nous hâter.

LE JEUNE HOMME. — Dans la maison de Li, elles sont deux, la mère et la fille ; qui de nous connaît Li Hiang-kiun ?

YANG LONG-YEOU [4], en se hâtant. — Revenez, je pars avec vous.

---

[1] Dans notre traduction, nous représentons les chants du texte original par les *italiques,* les vers et la prose par les caractères ordinaires ; le titre de chaque air est supprimé.

[2] C'est un génie lunaire qui prépare les mariages.

[3] Ici les fleurs personnifient les jolies femmes.

[4] Fonctionnaire au Ministère de la Guerre, ami juré de Yuan Ta-tcheng et beau-frère de Ma Yao tchang.

L'HOMME, qui l'aperçoit. — A la bonne heure, avec le Seigneur Yan, beau-frère de notre maître, nous saurons qui est Li Hiang-kiun !

. . . .

LI TCHENG-LI [1]. — Seigneur, de quel festin revenez-vous ?

YANG LONG-YEOU. — Je viens de chez mon beau-frère ; je vous apporte une heureuse nouvelle.

LI TCHENG-LI. — De quel bonheur s'agit-il ?

YANG LONG-YEOU. — Un grand personnage veut épouser votre fille.

LI TCHENG-LI. — De quelle famille ? pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?p.382

YANG LONG-YEOU. — Lisez sur les lanternes ces inscriptions en gros caractères, c'est du « Conseil privé de Sa Majesté ».

LI TCHENG-LI. — C'est le seigneur Conseiller qui daigne épouser ma fille ?

YANG LONG-YEOU. — Non. Le gouverneur du Canal Impérial, seigneur T'ien, est non seulement le concitoyen, mais encore le proche parent du Conseiller. Mais ce dernier veut lui faire cadeau d'une belle.

LI TCHENG-LI. — Le projet de mariage avec la famille T'ien est depuis longtemps rompu, comment revient-on encore à la charge ?

LE JEUNE HOMME. — Êtes-vous Li Hiang-kiun ? Je vous prie de recevoir l'argent et les cadeaux.

LI TCHENG-LI. — Laissez-moi rentrer pour réfléchir.

Yang Long-yeou pénètre dans l'intérieur de la maison, avec la jeune femme.

LI YIANG-KIUN. — Je meurs de peur ! mais qui est-il ?

LI TCHENG-LI. — C'est encore ce T'ien Niang ! Cette fois-ci, il s'appuie sur la puissance du Conseiller pour t'épouser de force ! ...

LI YIANG-KIUN, à Yang Long-yeou. — D'ordinaire, seigneur, vous nous protégez, pourquoi nous portez-vous aujourd'hui ce coup mortel ?

---

[1] Mère adoptive.

YANG LONG-YEOU. — Cela ne me regarde pas. Ce Mao Yao-tchang [1] a appris votre refus de vous marier avec T'ien Niang ; il en a été furieux. Il envoie des domestiques pour vous emmener de force. Je crains qu'ils ne vous causent quelques ennuis, aussi suis-je venu pour vous protéger.

LI YIANG-KIUN. — Alors, nous vous remercions infiniment de votre fidèle protection !

YANG LONG-YEOU. — Pour moi, trois cents livres d'argent ne sont pas une mince somme ; épouser un gouverneur du Canal Impérial est digne de Hiang-liun. Autrement, par quel moyen allez-vous résister à la puissance de ces deux familles ?

LI TCHENG-LI, après réflexion. — Ce que dit le seigneur Yang est plein de raison. Je ne vois pas la possibilité de refuser. Mon enfant, fais ta toilette et descendons vite.

LI YIANG-KIUN, en colère. — Que dis-tu là, maman ? Jadis, le seigneur Yang était intermédiaire, et toi, tu étais témoin ; devant tout le monde, je me suis mariée avec mon jeune Heou. Je garde même un souvenir du soir nuptial. (Elle pénètre dans sa chambre et revient avec un éventail ; à Yang Long-yeou.) Tenez, et ce poème d'amour écrit sur cet éventail, vous l'avez lu, l'avez -vous oublié aujourd'hui ?

Ce soir-là, devant la table ornée de fleurs, nous levâmes nos coupes jusqu'à la hauteur des sourcils.
Il est mon, soutien pour toute la vie ;
comment pourrais-je trahir mon serment ?
Sur l'éventai l de soie est inscrit le tendre poème.
Une nuit nuptiale,
dix mille sortes de caresses et d'amour !

YANG LONG-YEOU. — Votre « jeune Heou » s'est en fui je ne sais où ; s'il ne revenait pas pendant trois ans, l'attendriez -vous toujours ?

LI YIANG-KIUN. — Non seulement trois ans, même dix ans, cent ans, je l'attendrais, et je n'épouserais jamais Ti'en Niang !

YANG LONG-YEOU. — Ah ! quel caractère !...

[1] [cf. note ci-dessus].

LES DOMESTIQUES DE LA FAMILLE MA, derrière le rideau. La nuit s'avance, montez vite dans le palanquin, car nous devons encore aller en bateau.

LI TCHENG-LI, à Li Hiang-kiun. — Petite sotte, une fois chez les T'ien, tu ne manqueras ni de quoi t'habiller, ni de quoi te nourrir.

LI YIANG-KIUN. — Fi ! Je décide fermement de rester fidèle à mon amour ; est-ce que je tiens compte, moi, de l'habillement et de la nourriture ? Je supporterai la faim et le froid ; je ne descendrai pas de cet étage !

LI TCHENG-LI. — Pour l'affaire d'aujourd'hui, nous nous voyons obligés de ne pas prendre en considération ses sentiments. Seigneur Yang, posez là ces cadeaux ; essayons ensemble d'arranger sa toilette. p.384

Li Tcheng-li essaye de lui arranger sa coiffure et Yang Long-yeou de lui passer sa robe. Avec l'éventail, Li Hiang-kiun frappe à gauche et à droite.

YANG LONG-YEOU. — Quelle férocité ! Un poétique éventail devient une épée tranchante !

LI TCHENG-LI. — Achevons sommairement sa toilette. Seigneur Yang, prenez-la dans vos bras et portez-là jusqu'en bas.

Yang Long-yeou prend Li Hiang-kiun par la taille.

LI HIANG-KIUN pleure. — Je jure de mourir plutôt que de descendre !

Elle s'étend à terre, se frappe la tête contre le plancher et s'éva nouit.

LI TCHENG-LI, surprise. — Ah ! mon enfant ! mon enfant ! reviens ! reviens ! Tu t'es défigurée !

YANG LONG-YEOU, ramassant l'éventail. — Et le sang a taché cet éventail. (Il le donne à un domestique.)

LI TCHENG-LI, au domestique. — Pao-eul, soutenez Hiang-kiun et portez-la dans la chambre voisine, pour qu'elle se repose.

LES DOMESTIQUES DE MA, derrière le rideau. — Eh ! là-haut ! déjà s'achève la troisième veille. Vous empochez l'argent et vous ne donnez pas la femme ; nous allons vous saisir !

YANG LONG-YEOU, à la fenêtre. — Je vous prie d'attendre encore un moment, la séparation de la mère et de la fille est réellement déchirante !

LI TCHENG-LI, effrayée. — Ma fille est blessée et ces brutes la réclament ; comment allons-nous faire ?

YANG LONG-YEOU. — Vous connaissez bien la puissance du Conseiller ; si cette fois-ci vous lui résistez, c'en est fait de votre vie, à vous et à votre fille !

LI TCHENG-LI, terrifiée. — Que le seigneur Yang nous sauve !

YANG LONG-YEOU. — J'ai une idée.

LI TCHENG-LI. — Laquelle ?

YANG LONG-YEOU. — Sortir de votre milieu est chose louable, plus louable encore d'être admise dans la famille de T'ien qui est riche. Hiang-kiun ne veut pas en profiter, eh bien ! profitez-en !...

LI TCHENG-LI. — Non ! non ! Si l'on me reconnaît ?

YANG LONG-YEOU. — Je n'ai qu'à affirmer que vous êtes Hiang-kiun, personne n'en doutera !

. . . .

(Acte 22.)

K'ONG CHANG-JEN (K'ong Ki-tchong [1])

---

[1] Il composa cette pièce en 1699.

QUATRIÈME PARTIE

LA PHILOSOPHIE

I. Période antique.
A. École confucéenne.

Ciel. Destin.

p.386 Le Maître prend des précautions dans le pays de K'ouang [1]. Il dit :

— Puisque Wen-wang est mort, le *wen* [2] ne se pose-t-il pas sur moi ? Si le ciel voulait éteindre ce *wen,* moi qui mourrai je ne pourrais servir à (*la manifestation de*) ce *wen* ; si le ciel ne voulait pas l'éte indre, que pourraient faire les gens de K'ouang contre moi ? (*Louen yu,* chap. 9.)

Le Maître a reçu la visite de Nan-tseu [3] ; Tseu-lou [4] en est mécontent. Le Maître jure :

— Ce que je considère comme étant contre les rites est banni par le Ciel ! (*Id.,* chap. 6.)

Sseu-ma Nieou se désole ; il dit :

— Tout le monde a des frères sauf moi !

Tseu-hia [5] dit :

— Moi, Chang, j'ai entendu (*dire par notre Maître*) *:* La naissance et la mort son fixées par le destin, la richesse et la noblesse par le ciel... (*Id.,* chap. 12.)

Le Maître dit :

— Qu'on me méconnaît !

Tseu-kong [6] dit :

— Comment vous méconnaît-on ?

Le Maître dit :

---

[1] Confucius ressemblait physiquement à Yang Hou qui fit beaucoup de mal au pays de K'ouang. Les gens de K'ouang prirent Confucius pour Yang Hou et l'encerclèrent (peu après 496 av. J.-C.).

[2] Vertus visibles.

[3] Une femme légère, épouse de Ling kong (règne : 534-493), souverain de Wei.

[4] Tseu-lou, ou Tchong Yeou, élève de Confucius, section des Sciences politiques.

[5] Tseu-hia, ou Pou Chang, élève de Confucius, section de littérature.

[6] Tseu-Kong ou Toan-mou Sseu, élève de Confucius, section de rhétorique.

— Je ne hais pas le ciel, je ne blâme pas les autres [1], p.387 le seul qui me connaît est peut-être le ciel. (*Id.,* chap. 14.)

Le *Jen*.

Le Maître dit :

— Il n'y a guère de *jen* dans les paroles flatteuses, habiles, et dans la séduction par l'apparence.

Le Maître dit :

— Les jeunes gens doivent intérieurement observer la piété filiale, extérieurement, être courtois ; être respectueux, tenir leur parole, aimer le monde, s'approcher de ceux qui pratiquent le *jen.* Quand on a fait tout cela et qu'on a encore de la force, alors on s'instruit. (*Louen yu,* chap. 1.)

Le Maître dit :

— Si quelqu'un n'a pas le sentiment du *jen,* que fera-t-il des rites ? Si quelqu'un n'a pas le sentiment du *jen,* que fera-t-il de la musique ? (*Id.,* chap. 3.)

Le Maître dit :

— Seul, celui qui pratique le *jen* peut aimer les bons et détester les mauvais.

Le Maître dit :

— Si l'on décide de pratiquer le *jen,* on ne commettra pas de mauvaises actions.

Le Maître dit :

— La richesse et la noblesse, on les aime ; mais si on ne les mérite pas, on ne les conservera pas. La pauvreté et l'humilité, on ne les aime pas ; cependant, même si on ne les mérite pas, on les conserve. Sans *jen,* comment un homme parfait aurait-il une bonne réputation ?...

Le Maître dit :

— Dans chaque catégorie humaine, ou commet des excès ; surveiller ces excès, c'est connaître le *jen.* (*Id.,* chap. 4.)

[1] Malgré la malchance et l'ingratitude.

Le Maître dit :

— Labourer d'abord et récolter ensuite, c'est le *jen.*

Le Maître dit :

— ... Or, l'homme du *jen* arrête [1] les uns parce qu'il le veut ; il fait *avancer* les autres parce que c'est son désir. Se mettre à la place de celui (pour qui vous agissez) c'est, peut-on dire, le moyen d'atteindre le *jen.* (*Id.*, chap. 6.)

p.386 Le Maître dit :

— Suivez la *voie* [2], basez (vos actes) sur la vertu, obéissez au *jen,* récréez-vous avec les arts. (*Id.*, chap. 7.)

Le Maître dit :

— Le sage ne doute pas, l'homme du *jen* ne s'inquiète pas, le courageux ne craint pas. (*Id.*, chap. 9.)

Yen Yuen [3] demande :

— Qu'est-ce que le *jen ?*

Le Maître dit :

— Vaincre ses propres désirs et retourner aux rites, voilà ce qu'est le *jen*.

Yen Yuen dit :

— Je vous prie de me l'exposer en détail.

Le Maître dit :

— Ne pas regarder, ni écouter, ni parler, ni faire ce qui n'est pas conforme aux rites...

Tchong kong [4] demande :

— Qu'est-ce que le *jen ?*

[1] Moralement parlant.

[2] Le *tao*.

[3] Le premier parmi les élèves de Confucius.

[4] *Alias* Jan Yong, élève de Confucius.

Le Maître dit :

— En dehors de sa porte, qu'on se conduise comme si l'on se trouvait devant un invité de marque ; qu'on dirige le peuple comme si on assistait à une grande cérémonie de sacrifice ; qu'on ne fasse pas aux autres ce qu'il serait désagréable qu'on vous fît ; dans le pays, dans la famille, n'abhorrer personne...

Sseu-ma Nieou [1] demande :

— Qu'est-ce que le *jen ?*

Le Maître dit :

— L'homme du *jen* se contient dans ses paroles.

— Se contenir dans ses paroles, c'est là le *jen ?*

Le Maître dit :

— Pratiquer le *jen* est difficile, comment ne pas commencer par se contenir dans ses paroles ?

Fan Tch'e [2] demande :

— Qu'est-ce que le *jen ?*

Le Maître dit :

— Aimer ses semblables. » (*Id*., chap. 12.)

Fan Tch'e demande :

— Qu'est-ce que le *jen ?*

Le Maître dit :

— Chez soi, avoir une attitude courtoise et polie, faire tout avec respect, être fidèle à l'égard des autres. Même si on va dans les pays barbares, il ne faut pas l'oublier.

Le Maître dit :

— Etre décidé et cependant prudent, c'est être près du *jen.* » (*Id*., chap. 13.)

Le Maître dit :

---

[1] *Alias* Sseu-ma Li, élève de Confucius.
[2] *Alias* Fan Siu, élève de Confucius.

— ... L'homme du *jen* est p.389 nécessairement courageux, mais l'homme courageux n'est pas nécessairement l'homme du *jen.*

Le Maître dit :

— Y a-t-il un homme parfait qui ne soit pas un homme du *jen ?* Jamais un homme médiocre n'est un homme du *jen !* (*Id.*, chap. 14.)

Le Maître dit :

— Les hommes valeureux et résolus et ceux du *jen* ne cherchent jamais à vivre au détriment du *jen,* ils se suicideraient plutôt pour accomplir un acte de *jen*.

Le Maître dit :

— Pour être un homme de *jen,* on ne doit pas céder même devant son précepteur. (*Id.*, chap. 15.)

Le Maître K'ong dit :

— Celui qui est capable de se conduire partout selon ces cinq points pratique (*pleinement*) le *jen :* ... être respectueux, généreux, fidèle à la parole donnée, spirituel et bienveillant...

Le Maître dit :

— ... Aimer le *jen* et cependant ne pas s'instruire, c'est seulement avoir le défaut d'être ignorant... (*Id.*, chap. 17.)

Piété filiale.

Le Maître dit :

— Pendant que le père vit, on observe les pensées du fils (*pour savoir s'il a les mêmes pensées que son père*). Le père mort, on observe la conduite du fils. Si durant trois ans (*qui suivent la mort du père*) le fils n'a pas d'autre conduite que celle qu'avait son père, c'est un fils qui a rempli son devoir de piété filiale. (*Louen yu,* chap. 1.)

Yi-tseu, de Meng [1], demande :

— Qu'est-ce que la piété filiale ?

[1] *Alias* Tchong-souen Ho-ki, personnage du Royaume Lou.

Le Maître dit :

— De nos jours, on considère que nourrir ses parents, c'est remplir son devoir de piété filiale. Mais on peut aussi bien nourrir les chiens les chevaux... Si on n'y joint le respect, quelle différence !

Tseu-hia [1] demande :

— Qu'est-ce que la piété filiale ?

Le Maître dit :

— Il est méritoire, quelle que soit p.390 l'expression de leur visage, de servir ses parents... (*Id.*, chap. 2.)

Le Maître dit :

— En servant ses parents (*s'ils commettent une faute ou une erreur*), il faut les déconseiller doucement ; s'ils ne vous écoutent pas, rester toujours respectueux à leur égard et ne pas leur désobéir ; supporter les fatigues et ne pas se plaindre.

Le Maître dit :

— Quand les parents vivent, on ne doit pas voyager en pays lointain, et au cours de chaque voyage, on doit donner son adresse.

Le Maître dit :

— Le fils doit connaître l'âge de ses parents ; il en est, à la fois, content et inquiet [2]. (*Id.*, chap. 4.)

Tsai Ngo [3] demande :

— Le deuil de trois ans est long. Pendant trois ans, si un homme parfait ne pratique pas les rites et la musique, il subit un recul. Les anciens grains de riz ont déjà fait place aux nouveaux ; la vrille, pour le feu, a changé de bois [4] : comme durée, c'est long !

Le Maître dit :

[1] Fils du personnage précédent.

[2] « Content », parce que les parents atteignent un âge avancé, « inquiet » parce que le grand âge les affaiblit.

[3] *Alias* Tsai Yu ou Tsai Tseu-ngo, élève de Confucius.

[4] On perce avec une vrille le bois pour en faire jaillir des étincelles. On utilise au printemps le bois du saule et de l'orme ; en été, celui du jujubier et de l'abricotier ; en automne, celui de l'azerolier et du yeou ; en hiver, celui du sophora japonica et du santal.

— Vous mangez du riz, vous vous habillez de soie. Votre coeur est-il en repos ?

Oui.

— Puisque votre coeur est en repos, faites-le. Car, dans le deuil, un homme parfait trouve fades les mets excellents ; il est sans joie devant la musique ; là où il se trouve, il perd toute quiétude, c'est pourquoi il s'abstient. Si maintenant vous êtes en paix, alors, faites-le.

Tsai Ngo sort. Le Maître continue :

— Que Iu est loin du *jen !* Un enfant atteint sa troisième année ; alors seulement il quitte les bras de ses parents. Or, un deuil de trois ans est un deuil normal pour tout l'univers. Yu a-t-il un amour de trois ans pour ses parents ? (*Id.*, chap. 17.)

K'ONG K'IEOU (K'ong Tchong-ni [1]).

[1] Confucius est son nom latinisé (551-479).

La nature humaine est bonne.

... p.391 Tout le monde a le sentiment de la commisération, de la honte, du mépris, du respect, du bien et du mal. Le sentiment de la commisération est le *jen ;* celui de la honte et du mépris est le *yi* [1] *;* celui du respect est le *li* [2] ; celui du bien et du mal est le *tche* [3]. *Jen, yi*, *li* et *tche* ne pénètrent pas en moi, je les ai tout naturellement. Seulement, je ne pense pas à eux. Aussi, je dis : « Si on les cherche, on les trouve ; si on les abandonne, on les perd... » (*Meng tseu,* chap. *Kao tseu,* I.)

Tout homme a le sentiment de la compassion.

... Si l'on voit, soudain, un enfant tomber dans un puits, on éprouve de suite de la crainte et de la pitié pour l'imprudent ; cependant, ce n'est ni parce qu'on a des relations avec ses parents, ni pour acquérir une bonne réputation parmi les amis ou les gens *Liu* pays natal, ni enfin parce que les appels de l'enfant vous sont insupportables. Ainsi, celui qui n'a pas le sentiment de la pitié n'est pas un homme ; celui qui n'a pas le sentiment de la honte et du mépris n'est pas un homme ; celui qui n'a pas le sentiment du res pect n'est pas un homme ; celui qui ne distingue pas le bien du mal n'est pas un homme. Le sentiment de la commisération est le commencement du *jen ;,* le sentiment de la honte et du mépris, le commencement du yi ; le sentiment du respect, le commencement du li ; le sentiment du bien et du mal, le commencement du *tche.* L'homme possède ces quatre commencements comme il possède quatre membres. (*Id*., chap. *Kong-souen K'ieou* , I.)

Politique. Éducation.

Tous les éléments de la nature sont complets en moi [4]. Réfléchir et être sincère, quelle joie peut p.392 dépasser celle-là ? Se contraindre et se mettre à la place des autres (*avant d'agir à leur égard*) pour obtenir le *Jen,* aucun moyen n'est plus proche du but que celui-là. (*Meng tseu,* chap. *Tsin sin,* I.)

---

[1] Devoir.

[2] Politesse, rites.

[3] Savoir, sagesse.

[4] Autrement dit : la nature est moi-même, c'est-à-dire je possède tous les éléments nécessaires pour être un homme parfait.

Quel homme était Chouen [1] ? Quel homme suis-je ? Si je travaille, je parviendrai à lui ressembler. (*Id.*, chap. *Feng Wen kong*, I.)

Le peuple est noble, vient ensuite le pays, le souverain est sans importance. (*Id.*, chap. *Tsin sin*, II.)

Si le souverain considère les ministres comme ses quatre membres, les ministres considéreront leur souverain comme le coeur et les entrailles ; si le souverain considère les ministres comme des chiens et des chevaux, les ministres considéreront leur souverain comme un simple citoyen ; si le souverain considère les ministres comme des grains de poussière et de sénevé, les ministres considéreront leur souverain comme un ennemi. (*Id.*, chap. *Li Leou*, II.)

La racine de l'univers est la nation, la racine de la nation est la famille, la racine de la famille est l'homme lui-même. (*Id.*, chap. *Li Leou*, I.)

Il y a les hommes qui ne pratiquent pas le *jen,* mais qui arrivent cependant à former un royaume ; en revanche, il n'y a pas d'homme qui, ne pratiquant pas le *jen,* ait conquis l'univers [2]. (*Id.*, chap. *Li Leou*, I.)

MENG K'O (Meng Tseu-yu [3]).

[1] Symbole d'un homme parfait.

[2] Conquérir le cœur du peuple.

[3] Mencius est son nom latinisé (372- 289).

Contre l'idolâtrie du ciel.

La voie du ciel est immuable : elle ne demeure pas à cause de Yao, elle ne disparaît pas à cause de Kie [1]. Si on s'y engage dans la paix, elle nous favorise ; dans le trouble, on n'y rencontre que désastres. Si nous fortifions notre base sociale [2] et limitons nos dépenses, le ciel ne pourra pas nous rendre pauvres ; si p.393 nous nous nourrissons bien et travaillons avec raison, le ciel ne pourra pas nous rendre malades ; si nous vivons selon la voie et ne nous en écartons pas, le ciel ne pourra pas nous envoyer de malheurs... (*Siun tseu,* chap. *T'ien louen.*)

Le sage ne cherche pas à connaître le ciel. (*id.,* même chap.)

Un météore tombe sur la terre ; seul le bois continue à chanter ; les hommes ont peur ; ils se demandent : « Pourquoi ? » Je dis : « Ce n'est rien : une simple vicissitude du ciel et de la terre, l'une des rares transformations des éléments masculin et féminin. S'en étonner, passe encore, mais en avoir peur, non !... » (*Id.*, même chap.)

Au lieu de méditer sur la grandeur du ciel, ne vaudrait-il pas mieux le considérer comme un être qu'on nourrit et chercher à le gouverner ? Au lieu de louer le ciel, ne vaudrait-il pas mieux suivre la nature et l'utiliser ? Au lieu de regarder et d'attendre l'arrivée des saisons, ne vaudrait-il pas mieux profiter des avantages de chacune ? Au lieu de laisser naître et croître naturellement les êtres, ne vaudrait-il pas mieux dépenser nos forces intellectuelles pour les faire prospérer davantage ? Au lieu de songer à posséder le plus possible, ne vaudrait-il pas mieux mettre chaque objet à sa place afin qu'il ne soit pas perdu ? Ainsi, abandonner ce qui regarde l'homme et rêver du ciel, c'est se tromper sur la nature des choses. (*Id.*, même chap.)

---

[1] Yao, souverain parfait ; Kie, le contraire.

[2] Agriculture.

La nature humaine est mauvaise.

La nature humaine est mauvaise, la bonté naît de l'artifice. De nos jours on aime les profits dès la naissance, penchant qui conduit à la dispute et à la perte du respect. On naît avec des défauts ; alors on se dévore entre semblables, on perd fidélité et sincérité. On naît avec la passion d'entendre et de voir : les impuretés se répandent ; rites et bonnes règles sont détruits. Si donc on se laisse aller aux penchants de p.394 notre nature, de nos sentiments, on en arrive nécessairement aux disputes, aux conquêtes ; tout va contre les bonnes règles, tout trouble la raison et nous amène à la brutalité. Ayons donc des préceptes pour nous transformer, suivons la voie de l'urbanité et du devoir. Alors, on apprend à céder, à se conformer aux règles et à la raison, on peut gouverner. Ainsi la nature humaine est mauvaise ; la bonté n'est qu'un masque. (*Siun tseu,* chap. *Sin ngo.*)

Il est un principe qu'on ne peut ni imiter ni aider, et pourtant il est en nous ; c'est la *nature ;* mais on peut l'imiter et s'efforcer de le rendre bon ; c'est l'*artifice.* (*Id.,* même chap.)

La *nature,* en dehors de moi, je ne peux pas la créer, mais je peux la modifier ; le *sentiment* en moi n'existe pas, mais je peux le faire naître. (*Id.*, chap. *Jou yao.*)

SIUN HOUANG (Siun K'ing [1]).

[1] *Alias* Siun-tseu (310 ?-230 ?).

B. École taoïste.

Le tao.

On peut parler du *tao* [1], mais ce n'est pas le *tao* habituel ; on peut lui donner un nom, mais ce n'est pas le nom coutumier. Sans nom, c'est le commencement du ciel et de la terre ; avec un nom, c'est la mère de toute chose. (*Lao tseu,* chap. 1.)

Une chose dont la formation nous demeure confuse est née avant le ciel et la terre ; elle n'a ni corps, ni forme, et elle est sans pareille ; elle est universelle, éternelle, elle peut être la mère de l'univers : j'ignore son nom, je la désigne sous le caractère *tao ;* je m'efforce de lui donner un nom : le *Grand,* (*Id.,* chap. 25.)

L'homme imite la terre, la terre imite le ciel, le ciel imite le *tao,* le *tao* imite la nature. (*Id.*, même chap.)

Le *tao* n'agit pas, et pourtant il agit partout en toute chose. (*Id.,* chap. 37.)

p.395 Du tao naît *un,* de *un* naît *deux,* de *deux* naît *trois,* de *trois* naissent mille et mille choses. (*Id.,* chap. 42)

Le ciel, la terre, mille et mille choses sont nés de *l'existence* et *l'existence* est née du *néant.* (*Id.,* chap. 49)

Le *tao* fait naître toute chose que la *vertu* nourrit... Aussi, mille et mille choses respectent le *tao* et considèrent la *vertu.* (*Id.,* chap. 51.)

Le non-agir.

Dès que tout l'univers comprend que la beauté est belle, la beauté devient laide ; dès que tout l'univers comprend que la bonté est bonne, la bonté n'est plus bonne. Ainsi, l'*existence* et le *néant* se donnent mutuellement naissance ; la difficulté et la facilité aboutissent tôt ou tard à la réussite ; en mettant une chose ou une personne à côté d'une autre chose ou personne, on distingue laquelle est plus haute, laquelle est moins haute ; grandeur et petitesse s'accordent ; sons et chants s'harmonisent ; ce qui marche devant est suivi de ce qui

[1] Voie.

marche derrière. Le sage dirige le monde par le *non-agir* [1] et l'éduque par le *non-parler* [2]. (*Lao tseu,* chap. 2.)

Politique. Éducation.

N'adorez pas la richesse, vous ferez cesser les disputes du peuple ; n'estimez pas un objet rare, le peuple ne songera pas à se l'approprier ; ne montrez pas l'envie, le coeur du peuple ne sera pas troublé. Ainsi, quand le sage gouverne, il laisse vide le coeur du peuple qu'il nourrit bien, il affaiblit ses désirs en fortifiant son corps, il fait en sorte qu'il soit sans instruction et sans envie. (*Lao-tseu,* chap. 3.)

Dans l'antiquité, celui qui savait le mieux propager p.396 le *tao,* n'instruisait pas son peuple ; au contraire, il le laissait dans son ignorance. (*Id.,* chap. 65.)

Le grand *tao* est éteint, alors viennent les doctrines du *jen* et du *yi* [3] ; la sagesse et l'intelligence font leur apparition au moment où règne la plus grande immoralité ; quand les dissensions déchirent les familles, c'est alors qu'on prêche la piété filiale et la bonté ; dans un pays troublé, on voit des ministres fidèles. (*Id.*, chap. 18.)

La vertu, immuable, ne quitte pas l'homme avec la mort, elle retourne au nourrisson. (*Id.*, chap. 28.)

Qui possède beaucoup de vertu ressemble à un petit enfant. (*Id.,* chap. 55.)

LI EUL (Li Po-yang [4]).

---

[1] C'est-à-dire qu'il faut tout laisser se développer, se transformer, progresser... selon la nature.

[2] On prend la nature pour modèle d'éducation ; dès lors, toute explication devient inutile.

[3] Cf. Meng K'o : *La nature humaine est bonne,* p. 391, n. 1.

[4] *Alias* Lao-tseu ; son nom posthume est Li Tan (570 ?-490 ?).

Il faut jouir de notre vie.

Yang Tchou dit :

« Cent ans sont la limite d'une vie humaine. Sur mille personnes, pas une ne l'atteint. Si, par hasard, il en est une, de ces cent ans, l'enfance et la vieillesse occupent la moitié ; le sommeil de la nuit, le repos du jour, environ la moitié (*de l'autre moitié*) *;* les maladies, tristesses, craintes, périls, presque la moitié (*de la moitié de l'autre moitié*). Et sur une dizaine d'années qui restent, il n'y eut même pas un moment où l'homme jouit réellement de la béatitude, sans le moindre souci ! Alors, pourquoi vit-on ? Et pour quel plaisir ? Pour le bien-être, pour les plaisirs de l'ouïe et de la vue ? Mais on ne se rassasie pas souvent de bien-être ; les yeux et les oreilles n'ont pas que des plaisirs ! Récompenses ou châtiments, rites ou justice vous poussent ou vous contraignent. Craintif ou empressé, on convoite la vaine réputation actuelle ou la gloire posthume ; même solitaire, on surveille attentivement ce qui se passe, on réfléchit sur le bien ou le mal de chaque pensée ou geste ! Ainsi laisse-t-on échapper, inutilisée, la joie du moment. Quelle p.397 différence entre cette vie et celle d'un prisonnier, bien gardé et les menottes aux mains ?

Les hommes de l'ancien temps comprenaient que la vie est une *venue* et la mort un *retour* momentanés. Aussi, agissaient-ils selon leur coeur ; ils ne forçaient pas leurs goûts naturels, ne dédaignaient pas la joie de l'instant, ne se laissaient pas détourner par la souci du renom ; ils suivaient le penchant de leur nature. Jouir tôt ou tard d'une bonne renommée, vivre longtemps ou non, ne comptaient pas pour eux. (*Lie tseu,* chap. Yang Tchou.)

Égoïsme « relatif [1] ».

Le Maître K'in [2] demande à Yang Tchou :

— Si le sacrifice d'un petit poil de votre corps pouvait secourir l'univers, le feriez-vous ?

Le Maître Yang répond :

— Il est évident que l'univers ne peut pas être sauvé par un simple petit poil.

Le Maître K'in dit :

— Admettons que ce soit possible, le feriez-vous ?

Le Maître Yang ne répond pas.

Le maître K'in sort et en parle à Meng-souen Yang. Celui-ci dit :

— Vous n'avez pas compris la pensée du Maître, permettez que je la développe : si l'on voulait blesser légèrement votre corps, mais que vous obteniez dix mille pièces de monnaie, vous laisseriez-vous faire ?

— Je laisserais faire.

Meng-souen Yang continue :

— Si le sacrifice d'un morceau d'un de vos membres pouvait vous procurer un royaume, le feriez-vous ?

Maître K'in reste muet.

Un moment passe. Meng-souen Yang conclut :

— Un petit poil est moins que la peau, la peau moins qu'un fragment d'un membre, c'est clair ; mais la peau et la chair sont formés de petits poils [3], un tronçon de membre est formé d'un morceau de peau, p.398 donc un petit poil est certainement la dix-millième [4] partie du corps entier, comment pouvez-vous le dédaigner ?... (*Lie tseu,* chap. *Yang Tchou.*)

YANG TCHOU (Yang Tseu-kiu [5]).

---

[1] On considère à tort l'égoïsme de Yang Tchou comme absolu. En lisant attentivement la fin de ce fragment, on comprendra que cet égoïsme est « relatif ».

[2] K'in Kou-li, élève de Mo-ti (Voir ci-dessous, après Tchouang Tcheou).

[3] *Sic*.

[4] Nous n'insistons pas sur le chiffre ; l'auteur veut dire la plus petite partie.

[5] Contemporain et élève de Lao tseu (Li Eul) (voir p. 396, n. 2) ; nous acceptons cette date plausible, cf. Tsiang Chu chuang : *The Philosophy of Yang-tze and Mu-tze,* liv. I, p. 3 (Commercial Press, Changhai, 1928).

Tao, Vertu, Ciel.

Tong Kouo-tseu demande à Tchouang-tseu : — Où est ce qu'on appelle le *tao ?*

Tchouang-tseu répond : — Partout. (Tchouang-tseu, chap. *Tche pei yeou.*)

Le *tao* a du sentiment et de la vérité, il n'agit pas et n'a pas de forme ; on peut le transmettre, mais on ne peut pas le recevoir ; on peut le posséder, mais on ne peut pas le voir. (*Id.*, chap. *Ta tsong che.*)

L'habileté est contenue dans l'action, l'action dans le yi, le yi dans la vertu, la vertu dans le *tao,* le *tao* dans le ciel [1].

Celui qui n'agit pas, c'est le ciel. (*Id.*, chap. *T'ien ti.*)

Au début suprême, existait le *néant,* le *néant* n'avait pas de nom, il était le commencement de *un,* il n'avait pas de forme. Grâce au *néant,* toute chose put naître, c'est ce qu'on appelle le *tö* [2]. (*Id.*, même chap.)

Bonheur, Liberté, Égalité.

Le peuple a ses habitudes, il tisse pour avoir des vêtements, il cultive pour se nourrir : c'est là la vertu commune... Aussi, à l'époque d'or où la vertu s'épanouissait, le peuple marchait lentement, gravement ; il regardait attentivement. A ce moment-là, il n'y avait pas de sentiers dans les montagnes, de ponts sur les rivières, de bateaux sur les fleuves. Mille et mille êtres vivaient et se coudoyaient ; les oiseaux et les autres animaux se groupaient ; les plantes pullulaient... (*A cette époque-là*), comment aurait-on eu p.399 l'idée de distinguer l'homme parfait des mauvais sujets ? Tout le monde était ignorant, aussi la vertu n'abandonnait personne ; personne n'enviait quoi que ce soit ; on vivait avec sobriété et sincérité. (*Tchouang tseu*, chap. *Ma ti.*)

[1] La nature.

[2] Vertu.

Lie-tseu [1] s'en va en prenant le vent pour voiture. Il se trouve fort à l'aise dans la fraîcheur. Il redescend sur terre au bout de quinze jours. Pour réaliser ce bonheur rien ne le contrarie. Il évite évidemment de marcher, il a besoin toutefois d'un appui [2]. Mais si l'on profite de la droiture du ciel et de la terre [3] et conduit les variations des six atmosphères [4] pour aller flâner dans l'infini, a-t-on besoin d'attendre d'autre appui ? (*Id.,* chap. *Siao yao yeou.*)

Du point de vue de la différence, les gens de Tch'ou et de Yue diffèrent comme le foie et le fiel ; du point de vue de la *ressemblance,* mille et mille choses leur sont communes. (*Id.,* chap. *Tö tch'ong fou.*)

Dans tout l'univers rien n'est plus grand que la pointe d'un poil qui pousse en automne [5] ; à côté d'elle, la montagne T'ai est toute petite. Nul n'est plus âgé qu'un enfant mort prématurément ; à côté de lui, P'ang-tsou [6] paraît tout jeune. Je vis parallèlement avec le ciel et la terre et toute chose et moi sommes un. (*Id.*, chap. *Ts'i-wou.*)

Considérations sur la vie et sur la mort [7].

... Sais-je si le plaisir de vivre n'est pas une tromperie ? Sais-je si la mort ne ressemble pas à un jeune homme qui a quitté de bonne heure son pays natal et qui n'y retournera plus ?

p.400 La princesse Li [8] était la fille du seigneur Ngai [9]. Quand elle sut qu'elle allait être donnée au souverain des Tsin [10], ses larmes humectèrent le collet de sa robe ; une fois arrivée à la résidence royale, elle partagea avec le roi le lit carré

[1] Philosophe, vers 400 av. J.-C.

[2] Il attend toutefois le soutien du vent.

[3] L'harmonie des éléments masculin (ciel) et féminin (terre).

[4] Vent, feu, froid, chaleur, sécheresse, humidité.

[5] Les poils qui poussent en automme sont, croit-on en Chine, plus petits que ceux qui poussent au cours des autres saisons.

[6] Il vivait sous les dynasties antiques des Yu, Hia et Chang ; son âge atteignit, dit-on, sept ou huit cents ans.

[7] Lire du même auteur : La mort de la femme de Maître Tchouang (partie *Roman*, p. 235).

[8] *Alias* Li ki ; devenue favorite, elle parla mal du prince héritier Chen-cheng, tant et si mal que son royal époux le tua, en 654 av. J.-C.

[9] Il s'appelait Li Jong.

[10] C'était le maître Hien kong, des Tsin ; son règne : 676-652.

et se nourrit de boeuf, de mouton et de porc ; elle regretta alors d'avoir pleuré.

Tel pendant la nuit rêve qu'il boit et pleure à l'au rore ; tel rêve qu'il pleure le soir et va à la chasse le matin. Quand ils rêvent, ils ignorent que c'est un rêve ; dans leur rêve, ils essayent de deviner le présage de leur rêve ; une fois réveillés, ils savent seulement que ce n'était qu'un rêve... K'ieou et vous [1] êtes dans le rêve ; moi [2] qui parle de votre rêve, suis dans le rêve aussi. (*Tchouang tseu,* chap. *Ts'i wou*.)

Tseu-yu [3] tombe malade... Tseu-se dit :

— Êtes-vous contrarié par votre maladie ?

(*Tseu-yu répond*) *:*

— (*La maladie a pénétré si profondément dans mon corps que*) je ne la vois pas, pourquoi en serais-je contrarié ? Même si, peu à peu, elle transformait mon bras gauche en coq, j'en profiterais pour savoir l'heure dans la nuit [4] ; si, peu à peu, elle transformait mon bras droit en une balle (*pour l'arc*)*,* je l'utiliserais pour tuer un hibou que je rôtirais ; si, peu à peu, elle transformait ma croupe en une roue, je changerais mon âme en un cheval, alors j'aurais une voiture en moi-même et il serait inutile de la conduire ! Or, vivre c'est un hasard du temps ; mourir, c'est se conformer à la loi de la nature. Je jouis de ce hasard et j'obéis à cette loi ; aucune joie ni tristesse ne peuvent pénétrer dans mon coeur [5]... » (*Id.* chap. *Ta tsong che.*)

TCHOUANG TCHEOU [6].

[1] C'était le Maître Kiu S'io, *très probablement un personnage imaginaire* créé par Tchouang Tcheou.

[2] Maître Tch'ang Wou ; même remarque que pour la note précédente.

[3] *Alias* Tseng Souen*,* élève de Confucius.

[4] Le coq chante l'approche de l'au rore.

[5] Tchouang Tcheou exprime sa doctrine, sous le nom de Tseu-yu.

[6] Voir ce nom dans la partie *Roman*.

C. École de Mo-tseu.

Anticonfucéen.

p.401 Quatre politiques de *lettrés* [1] peuvent perdre la nation : les lettrés prétendent que le ciel n'est pas clair voyant et que les esprits ne sont pas divins, le ciel et les esprits en sont mécontents : cela suffit pour perdre la nation. Les *lettrés* accordent beaucoup d'importance aux funérailles imposantes et aux longs deuils ; le cercueil doit être solide et luxueux ; l'habillement du défunt doit être riche ; ceux qui accompagnent le cercueil au cimetière sont prisonniers des rites ; le fils du mort doit pleurer pendant trois ans : il se lève avec l'aide d'autres personnes, il marche à l'aide d'une canne, il n'entend rien et ne voit point : cela suffit pour perdre la nation. Les *lettrés* apprennent à jouer des airs sur les instruments à cordes, à chanter, à taper sur un tambour, à danser, ils prennent goût aux chants et à la musique : cela suffit pour perdre la nation. Les *lettrés* considèrent notre état comme fixé par le destin : la pauvreté, la richesse, la vie longue ou courte, la paix et les troubles, tout est fixé préalablement et on ne peut rien modifier ; ceux qui sont au pouvoir et pratiquent cette doctrine ne se font pas obéir, ceux qui ne sont pas au pouvoir et croient à cette doctrine n'obéissent à personne : cela suffit pour perdre la nation. (*Mo tseu,* chap. *Kong Meng.*)

Le Maître Mo-tseu demande à un *lettré :*

— Pourquoi faire de la musique ?

— Pour notre joie, répond l'autre.

— Mais, vous n'avez pas répondu directement à ma question. Si je vous demande : Pourquoi construire une maison ? vous me répondez : parce que la maison nous protège contre le froid l'hiver, et contre la chaleur l'été, parce que la maison établit les convenances nécessaires aux deux sexes [2]. Voilà une p.402 réponse. Or, je vous ai demandé pourquoi vous faites de la musique et vous m'avez répondu : pour notre joie. C'est comme si je vous demandais : pourquoi construire une maison ? et que vous me répondiez : pour y habiter [3]. (*Id.*, même chap.)

---

[1] Le caractère *jou (lettré)* désigne spécialement les disciples de Confucius.

[2] On loge dans des chambres différentes.

[3] Mo Ti ne se contente pas de la réponse imprécise et incomplète du lettré.

S'entr'aimer.

... Le sage ne s'occupe pas de gouverner le peuple, il doit rechercher le point de départ de tout désordre. Où ? Tout commence par le manque d'amour. Le ministre et le fils manquent de piété filiale [1], c'est un désordre à l'égard du souverain et du père. Egoïste, le fils n'aime pas son père et le dépouille à son profit ; égoïste, le frère cadet n'aime pas son aîné, et agit de même. C'est là ce qu'on appelle des désordres. Mais, si le père ne se montre pas compatissant à l'égard de son fils, le frère aîné à l'égard de son cadet, le souverain à l'égard de son ministre, ce sont là encore des désordres. Egoïstes, le père n'aime pas son fils, le frère aîné son cadet, le souverain son ministre, tous trois les dépouillent à leur profit. Pourquoi tout cela ? Tout commence par le manque d'amour. (*Mo-tseu*, chap. *Kien ngai.*)

Contre la guerre.

Quelqu'un pénètre dans un jardin et vole des pêches et des poires : tous ceux qui l'ont appris blâment ce vol ; le juge peut punir le voleur. Pourquoi ? Parce qu'il dépouille les autres à son profit. Le vol d'un chien, porc, poulet ou pourceau dépasse en importance le vol de fruits dans un jardin. Pourquoi ? Parce que le voleur dépouille encore davantage les autres ; il manque davantage au *jen,* et sa faute devient plus grave. S'il a pénétré dans l'étable et volé un boeuf ou un cheval, le manquement au *jen* et au *yi* est plus $_{p.403}$ grand que pour un chien, un porc, un poulet ou un pourceau. Pourquoi ? Parce que le voleur dépouille encore davantage la victime. Plus la victime est dépouillée, plus le manquement au *jen* est grand, et plus la faute devient brave. Quant à tuer un innocent, prendre par force ses robes et ses fourrures, ses lances et ses épées, c'est plus grave encore que de voler un boeuf ou un cheval à l'étable. Pourquoi ? Parce qu'on dépouille davantage autrui, qu'on manque encore plus au *jen ;* la faute devient crime. Les honnêtes gens de nos jours ne donnent point raison à ceux qui commettent ces actes ; ils considèrent que ces derniers sont contraires au *yi*. Or, en vérité, l'acte le plus grave contre le *yi*, c'est d'attaquer un pays. Cependant les gens n'y voient plus

[1] Le ministre considère le souverain comme son père.

une faute ; au contraire, ils le prennent pour un acte accompli de *yi* et ils le louent ! Peut-on considérer ces gens-là comme capables de distinguer le *yi* du *non-yi* ?... (*Id.*, chap. *Fei kong.*)

MO TI (Mo-tseu) [1].

[1] 500 ? - 425 ?

D. — École des logiciens (Les *ming kia*).

Dix réflexions [1].

a) Pour prouver que les divisions dans l'espace *sont relatives :*

I

Le plus grand n'a pas de limite, ou l'appelle « grand-un » ; le plus petit n'a pas de volume, on l'appelle « petit-un ».

II

Le plus mince n'a pas d'épaisseur, mais il peut s'étendre à mille li.

III

p.404 Le ciel et la terre sont également bas ; la montagne et le fleuve au même niveau.

IV

Les pays du sud sont illimités, mais ils ont une limite.

V

Aujourd'hui je vais au pays de Yue, j'arrive dans le passé.

VI

On peut disjoindre les anneaux joints.

VII

Je sais où se trouve le centre de l'univers : il est au nord du pays de Yen, mais il est aussi au sud du pays de Yue.

Le pays de Yen est au nord de la Chine — celui de Yue, au sud.

b) Pour prouver que les divisions dans le temps *sont relatives :*

VIII

Le soleil parvient au centre du firmament, il en descend déjà ; on vient de naître, on meurt déjà.

[1] Dans notre traduction, les réflexions de Houei Che sont en caractères ordinaires, et les indications du traducteur en caractères *italiques.*

On peut placer dans cette section les réflexions I et V ; remplacer seulement la grandeur et la petitesse de la réflexion I par la durée du temps.

c) Pour prouver que les différences entre les choses *sont relatives.*

IX

La différence qui existe entre une « grande ressemblance » et une « petite ressemblance » peut être appelée une « petite ressemblance ou différence ». Mais mille et mille choses, finalement toutes p.405 différentes ou toutes semblables, constituent une « grande ressemblance ou différence ».

X

Aimer universellement tout être et toute chose, puisque le ciel et la terre ne sont qu'un seul corps.

HOUEI CHE [1].

[1] 380 ? - 300 ?

II. — Période médiévale.

Ciel, Terre, Homme.

Dans l'antiquité, celui qui créa les caractères traça trois traits horizontaux, puis il les lia avec un trait vertical : ce fut la création du caractère *wang* [1]. Les trois traits horizontaux représentent le ciel, la terre et l'homme ; le trait qui les lie marque le *tao* [2]. Celui qui est capable d'unir le ciel, la terre et l'homme n'est -il pas un *wang* ? Sinon qui oserait se prétendre capable de faire pareil geste ? Ainsi, le *wang* fait uniquement ce que veut faire le ciel. Il crée les noms des saisons pour former l'année ; il obéit aux ordres célestes et les fait respecter ; selon les saisons, il fait travailler le peuple ; il agrandit le *tao* d'où sort la justice ; il parfait les déterminations humaines pour les ramener au *jen*. La beauté du *jen* réside dans le ciel ; le ciel, c'est le *jen*... (*Tch'ouen Ts'ieou fan lou,* chap. *Wang tao t'ong san.*)

La nature humaine est à la fois bonne et mauvaise.

Contraindre les mauvais instincts en nous-mêmes et ne pas les manifester, c'est le devoir de notre coeur. Ainsi, la signification du caractère coeur c'est (*rendre nos instincts*) malléables. Or si, dès notre naissance, nous n'avons pas reçu de la nature de mauvais p.406 instincts, est-il besoin que notre coeur rende nos instincts malléables ? Par la signification du caractère coeur, je découvre le vrai visage de la nature humaine. Le vrai visage de la nature humaine renferme à la fois la convoitise [3] et le *jen* [4]. Ces deux éléments coexistent en nous... (*Id.*, chap. *Cheng tch'a ming hao.*)

TONG TCHONG-CHOU[5].

---

[1] Un souverain parfait.

[2] Voie, vertu.

[3] Mauvais instinct.

[4] Bons instincts.

[5] Il a été docteur sous le règne de King ti (156-141) et fut élu « lettré bon et vertueux » sous celui de Wou ti (140-87), des Han.

Le Mystère suprême.

Le *Mystère* [1] cache sa place, dissimule ses limites ; il rehausse son sommet et dérobe à notre vue sa racine ; il n'étale pas ses mérites et voile nos yeux pour nous cacher comment il y parvient. Ainsi, sublime, le *Mystère* nous montre sa portée lointaine ; immense, il nous introduit dans sa grandeur ; insondable, nous nous enfonçons dans sa profondeur ; illimité, il nous montre son étendue à perte de vue. Ce qui est subtil, mais qui contient le secret de la nature, c'est le *Mystère.* (*T'ai Hiuan,* 7.)

Quelqu'un me dit :

— On transmet, mais on ne crée pas [2] ; pourquoi avez-vous écrit (*T'ai*) *Hiuan ?*

Je réponds :

— Je transmets les vérités, je compose seulement à cette fin des paragraphes...

Mon interlocuteur continue :

— Pourquoi écrire (*T'ai*) *Hiuan ?*

— Pour propager le *jen* et le *yi*. (*Fa yen,* chap. *Wen chen.*)

YANG HIONG (Yang Tseu-yun [3]).

[1] *Hiuan* (Mystère), ou *T'ai Hiuan* (Mystère suprême) ressemble bien au *Tao* de Lao-tseu.
[2] Principe de Confucius.
[3] 53 av. J.-C.-18 ap. J.-C.

Le ciel est sans intention.

Les *lettrés* [1] disent : « Le ciel et la terre font intentionnellement naître les hommes ; » cette doctrine est p.407 fausse. Les énergies du ciel et de la terre se rencontrent *par hasard,* les hommes naissent naturellement de cette rencontre. C'est comme l'énergie de l'homme et de la femme qui se rencontrent et engendrent l'enfant. Quand l'homme et la femme s'étreignent, ils ne songent nullement à se reproduire ; poussés par leurs sentiments, ils s'unissent et l'enfant naît de cette union. Donc l'homme et la femme ne font pas intentionnellement naître l'enfant ; pour la même raison, nous savons que le ciel et la terre ne font pas intentionnellement naître les hommes. Aussi, l'homme vit entre le ciel et la terre comme les poissons dans l'eau, les puces sur nous : la rencontre des énergies engendre la naissance, chaque race se reproduit, mille et mille choses vivent entre le ciel et la terre selon cette vérité. (*Louen heng,* chap. *Wou che.*)

La fortune est un hasard.

Il y a des conduites vertueuses et des conduites irréfléchies ; il y a des gens chanceux et des gens malchanceux. Accomplit-on le même acte, les uns remplissent leur devoir, les autres le contraire ; pour la même action, les uns reçoivent par hasard une récompense, les autres une punition. Les uns et les autres subissent en même temps les maux causés par la soldatesque ; seuls ceux qui vivent en dehors de tout les évitent ; le givre tombe sur tout le monde, ceux qui s'abritent évitent son attaque : ceux qui sont atteints soit par les maux sociaux, soit par le givre, ne sont pas nécessairement mauvais, ceux qui leur échappent ne sont pas toujours bons ; ceux qui les esquivent bénéficient d'un coup de hasard, ceux qui sont touchés n'ont pas de chance. Deux personnes veulent manifester, prouver leur fidélité : l'une est récompensée et l'autre punie ; toutes deux désirent faire du bien à leurs semblables : on croit l'une et on se méfie de l'autre ; celui que l'on écoute et qui est récompensé ne mérite peut-être pas la confiance et la récompense ; p.408 celui dont on se méfie et qui est puni n'est

[1] Les *jou*, confucianistes.

peut-être pas un menteur ; le premier bénéficie de la faveur du hasard et le dernier n'a pas de chance...

Or, tout être vivant reçoit de la nature l'énergie originelle ; les uns deviennent des êtres humains, les autres des animaux. Parmi les êtres humains, les uns sont nobles et les autres humbles ; les uns riches et les autres pauvres. Parmi les riches, il y en a qui sont très riches ; parmi les pauvres, il en est qui sont réduits à la mendicité. Parmi les nobles, certains sont promus ducs ; parmi les humbles, certains deviennent des domestiques ou des esclaves. Ce n'est pas le ciel qui favorise les uns et maltraite les autres ; la densité de l'énergie que nous avons reçue de la nature n'est pas la même pour tout le monde. Deux êtres sont vertueux, le bonheur ou le malheur n'est pas le même pour eux ; tous deux pratiquent le *jen* et le *yi*, mais fortune ou malchance diffèrent pour eux. (*Louen heng,* chap. *Hing yu.*)

Les esprits n'existent pas.

Le peuple croit souvent qu'après la mort notre âme devient un esprit et que celui-ci, conscient, nuit aux vivants. Comment examiner cette croyance ? En observant les autres êtres et en tirant des conclusions de ces observations. Or, l'homme est un être vivant, l'animal est aussi un être vivant. Un animal mort ne devient pas un esprit, pourquoi un homme mort le deviendrait-il ?... L'homme vit sur son énergie vitale. L'homme mort, cette énergie s'éteint. Le sang dans les veines entretient cette énergie ; le sang épuisé, l'énergie vitale est détruite ; cette énergie détruite, notre corps pourrit ; la pourriture de notre corps se réduit en poussière. Pourquoi et à quoi bon notre âme deviendrait-elle un esprit ? (*Louen heng,* chap. *Louen sseu.*)

Toute manifestation des soi-disant esprits dans ce monde ne vient pas de ce que l'âme du défunt se p.409 transforme en un esprit ; elle vient tout simplement de notre pensée, de notre imagination. Comment parvenir à cet état de pensée ? Par la maladie. Malade, on devient soucieux, craintif. De cet état de souci et de crainte naît la manifestation de l'esprit... Quand on craint l'esprit, on y pense ; quand on y pense, l'imagination aidant, on voit se manifester l'esprit qui n'est qu'une hallucination. (*Id.*, chap. *Ting kouei.*)

Il y a de bonnes et de mauvaises natures humaines.

Parmi les natures humaines, les unes sont bonnes, les autres mauvaises. C'est comme les talents des hommes qui ne sont pas au même niveau... Je crois fermement que, quand Meng K'o dit que la nature humaine est bonne [1], c'est pour les hommes au-dessus de la moyenne [2] ; que, quand Souen K'ing [3] dit que la nature humaine est mauvaise, c'est pour les hommes au-dessous de la moyenne ; que, quand Yang Hiong dit que la nature humaine est à la fois bonne et mauvaise [4], c'est pour les hommes moyens. Si on veut considérer toutes ces doctrines comme une méthode pour remonter aux instructions des livres classiques de la philosophie et se conformer à la *Voie,* c'est admissible ; mais si on veut les considérer comme la vérité pleine sur la nature humaine, c'est inadmissible. (*Louen heng,* chap. *Peng sing.*)

WANG TCH'ONG (Wang Tchong -jen [5]).

[1] Voir Meng K'o, p. 391.

[2] Moralement parlant, ceux qui ne sont ni très bons, ni très mauvais.

[3] *Alias* Siun Houang ; voir ce nom p. 392.

[4] Yang Hiong prêche la même doctrine que Tong Tchong-chou (voir ce nom, p. 405).

[5] 27 - 97 ?

La trinité taoïste.

Le *Mystère* [1] est l'ancêtre de la nature et l'origine de toute chose. Il est minuscule, obscur, nous ignorons sa profondeur, nous l'appelons « subtil » ; mais il est p.410 aussi immense, illimité, nous ne pouvons pas mesurer son étendue, nous l'appelons « merveilleux ». (*Pao-p'ouo tseu*, chap. *Tch'ang hiuan.*)

La *Voie* [2] commence par *un,* sa noblesse est sans rivale. Cet *un* se divise en *trois* ; chacune de ces trois parties occupe un espace pour représenter soit le ciel, soit la terre, soit l'homme ; aussi, je dis : ces trois choses sont *un.* (*Id.*, chap. *Ti tchen.*)

KO HONG (Ko Tche-tch'ouen [3]).

[1] En chinois : *hiuan* et *tao* ; cf. les doctrines de Lao-tseu (p. 394) et de Yang Hiong (p. 406).
[2] V. note précédente.
[3] 262-342.

Le *tao* originel.

Aimer universellement, c'est le *jen ;* faire un geste convenable, juste, c'est le *yi* ; d'un point aller à un autre point [1] c'est le *tao ;* ne manquer de rien en soi et ne rien attendre de l'extérieur, c'est le *tö* [2] : le *jen* et le *yi* sont deux définitions, tandis que le *tao* et le *tö* sont deux positions imagées. Dans le *tao,* nous distinguons les hommes parfaits et les gens médiocres, et dans le *tö,* le bonheur et le mauvais sort. Le *jen* et le *yi* de Lao-tseu sont mesquins ; je ne veux pas amoindrir ce philosophe, mais il ne voit pas grand. Une personne qui s'assoirait dans un puits tari et, regarderait le ciel trouverait le ciel petit ; le ciel n'est pas petit, mais la vue de cette personne est limitée. Lao-tseu prend pour un homme de *jen* celui qui est charitable, et pour un homme de *yi* celui qui remplit ses devoirs insignifiants : j'ai donc raison de dire que son point de vue est mesquin. Son *tao,* c'est le sien, non le mien ; son *tö,* c'est le sien, non le mien. Quand je dis le *tao* et le *tö,* j'entends qu'ils se mêlent au *jen* et au *yi* : cette conception est universellement acceptée. p.411 Lao-tseu excepte du *tao* et du *tö* le *jen* et le *yi* : c'est alors une conception personnelle. (*Yuan tao.*)

La nature humaine originelle.

La nature humaine est venue avec notre naissance, elle est née de la jonction des éléments vitaux. Il y a trois classes parmi les natures humaines et cinq éléments constituent chaque nature humaine. Il y a trois classes aussi parmi les sentiments et sept éléments les constituent.

Comment cela ? Les natures humaines se groupent en trois classes : supérieure, moyenne et inférieure : la classe supérieure est parfaite ; la moyenne peut monter dans la classe supérieure ou tomber dans la classe inférieure ; la classe inférieure est la pire. Les cinq éléments : amour universel, urbanité, sincérité, justice et sagesse constituent les natures humaines : la nature de la classe supérieure prend pour ligne de conduite le premier de ces éléments et pratique les quatre

[1] Moralement parlant : la Voie qui conduit à la vertu.

[2] Ordinairement, ce caractère signifie « vertu » ; ici, tout en gardant cette signification, il signifie également « atteindre ». Lire plus loin : un homme dont la vertu atteint un haut degré aura du « bonheur » ; un autre dont la vertu est quelconque, ou fait défaut, aura un « mauvais sort ».

autres ; celle de la classe moyenne manque du premier élément ou s'y oppose légèrement et pratique sans distinction les quatre autres ; celle de la classe inférieure s'oppose aux cinq éléments.

La relation entre les natures humaines et les sentiments dépend de la classe de ces derniers. Les sentiments se divisent en trois classes : supérieure, moyenne et inférieure, et sept éléments : joie, colère, douleur, peur, amour, haine et convoitise, les constituent. La classe supérieure des sentiments se place toujours au juste milieu, entre l'excès et le manque total de ces sept éléments. La classe moyenne possède à l'excès certains éléments, manque d'autres éléments et pourtant cherche le Juste milieu ; la classe inférieure n'a que des excès et des manquements, car elle se laisse aller à ses sentiments. La relation entre les sentiments et les natures humaines dépend de la classe de ces dernières. (*Yuan sing*.)

Contre le Bouddha.

p.412 En 819 ap. J.-C., le souverain de la dynastie des T'ang, Hien tsong, envoya toute une équipe à Feng-siang, dans le Chen-si, pour amener à la Cour une relique du Bouddha (la phalange d'un doigt). Hien tsong garda cette relique pendant trois jours. Tout le pays en fut ému. Han Yu, alors vice-président du Ministère de la Justice, fit au souverain un exposé dont nous donnons ci-dessous des extraits. Furieux, Hien tsong faillit condamner Han Yu à mort.

Moi, serviteur un tel, expose. Très humblement, je pense que le bouddhisme est seulement une religion de barbares. Il pénétra dans l'Empire du Milieu sous les Han [1] ; il n'existait pas chez nous dans la haute antiquité. Autrefois, Houang ti régna pendant cent ans et son âge atteignit cent dix ans... A ces époques-là, la paix servait l'empire et le peuple était heureux et vivait longtemps ; cependant, l'Empire du Milieu ne connaissait pas le bouddhisme... Ce n'était pas parce qu'on adorait le Bouddha qu'on parvenait à ces grands âges. Sous le règne de Ming-ti [2], des Han, on commença à connaître le bouddhisme. Or, Ming ti ne régna que dix-huit ans [3]. Après lui, les troubles et les chutes des dynasties se succédèrent... Plus on respectait le Bouddha et pratiquait sa doctrine, plus la durée des dynasties devenait courte. Seul, Wou ti, des Liang, régna

[1] Officiellement en 65, 68 ap. J.-C.

[2] 2697 ? - 2597 ?

[3] 58 - 75.

quarante-huit ans [1] ... Finalement, il mourut de faim à T'ai-tch'eng [2], son royaume s'éteignit peu après [3]. On servait le Bouddha pour obtenir du bonheur, on obtenait alors des malheurs !...

Or, le Bouddha était un barbare. Il ne parlait pas la langue de l'Empire du Milieu, il s'habillait autrement que nous. Il ne répétait pas les maximes de nos maîtres, il n'obéissait pas à la foi de nos souverains du passé ; il ignorait les devoirs du souverain et des ministres, il ne savait pas les sentiments qui existent p.413 entre le père et le fils. S'il vivait encore aujourd'hui et qu'il vînt saluer notre capitale par ordre de son pays, Sa Majesté généreuse le recevrait en lui donnant une audience dans la salle Sien-tchen, lui offrant un repas dans la salle Li-pin, et lui faisant la faveur de lui donner une robe ; puis on l'escorterait jusqu'en dehors des frontières : on ne laisserait pas sa doctrine tromper le peuple. De plus, il est mort ; comment laisse-t-on apporter au palais un osselet desséché depuis longtemps et qui n'est que le reste d'un corps pourri ?

... Je vous supplie d'ordonner aux fonctionnaires de le jeter dans l'eau ou le feu... Si ce dernier acte provoquait des malheurs, je les supporterais tous...

HAN YU [4].

[1] 502-549.

[2] Au nord de Nan-king, dans le Kiang- sou.

[3] En 557.

[4] Voir ce nom, partie *Poésie*, p. 170.

III. Période moderne.

La théorie de « quatre ».

Aucune chose n'est aussi grande que le ciel et la terre, mais ceux-ci ont aussi des limites. Le ciel, quoique grand, est limité par l'» élément masculin » et l'» élément féminin : la terre, quoique grande, est limitée par l'» élément dur » et l'» élément flexible ». Quand les éléments masculin et féminin atteignent leur limite, les quatre saisons se forment ; à la limite des éléments dur et flexible se forment les « quatre règles ».

... Le ciel naît de l'activité et la terre de l'immobi lité ; cette activité et cette immobilité s'accouplent ; alors, tout le *tao* du ciel et de la terre est là. L'» élément masculin » naît du *commencement* de l'activité, et l'» élément féminin » du plus *haut degré* de l'acti vité ; cet « élément masculin » et cet « élément féminin » s'accouplent ; alors, toute l'utilité du c iel est là. Au *commencement* de l'immobilité naît l'» élément flexible », et du *plus haut degré* de l'immobilité naît p.414 l'» élément dur » ; cet « élément dur » et cet « élément flexible » s'accouplent, alors toute l'utilité de la terre est là.

La plus grande activité est appelée l'élément masculin suprême », et la petite activité, l'» élément masculin cadet » ; la plus grande immobilité, l'» élément féminin suprême », et la petite immobilité, l'» élément féminin cadet ». L'» élément masculin suprême » est le soleil, et l'» élément féminin suprême », la lune ; l'» élément masculin cadet » représente les étoiles, et l'» élément féminin cadet », les corps célestes marquant le temps : quand le soleil, la lune, les étoiles et les corps célestes s'u nissent, alors le corps du ciel est constitué.

L'» élément flexible suprême » est l'eau, et l'» élément dur suprême », le feu ; l'» élément flexible cadet », le sol, et l'» élément dur cadet », la pierre : quand l'eau, le feu, le sol et la pierre s'u nissent, alors le corps de la terre est constitué. (*Houang ki king che chou*, II.)

CHAO K'ANG-TSIE (Chao Yao-fou [1]).

---

[1] 1011-1077.

Le « t'ai ki ».

Du « wou ki » on descend au « t'ai ki [1] ». Quand le « t'ai ki » entre en activité, l'» élément masculin » naît ; quand cette activité atteint le plus haut degré, naît l'immobilité, et de cette immobilité naît l'» élément féminin ». L'activité et l'immobilité se succèdent et s'enchaînent... Des vicissitudes des éléments masculin et féminin naissent (les cinq éléments) : eau, feu, bois, métal et terre [2]... Dès leur naissance, les cinq éléments ont chacun leur nature propre, c'est là la réalité du « wou ki ».

Quand l'essence de *deux* [3] et de *cinq* [4] s'unissent d'une p.415 façon harmonieuse, homogène, alors, de la « voie mâle » naît l'homme, et de la « voie femelle », la femme. Aussi, quand ces deux énergies [5] s'influencent, elles se transforment et font naître mille et mille choses ; et ces choses se reproduisent, se transforment jusqu'à l'infini.

TCHEOU TOUEN-CHE (Tcheou Meou-chou [6]).

[1] Wou ki, le *plus haut degré ;* t'ai ki, le *degré extrême.* L'auteur veut dire que le wou ki est supérieur au t'ai ki.

[2] Cf. les *quatre* éléments, de l'auteur précédent.

[3] Eléments masculin et féminin

[4] Les cinq éléments.

[5] Énergies masculine et féminine.

[6] *Alias* Tcheou Lien-ki, 1017-1073.

La nature humaine c'est l'action de naître.

Le grand *tö* du ciel et de la terre, c'est l'action de « naître »... *Naître, c'est la nature humaine.* La nature humaine, c'est l'*énergie ;* l'*énergie,* c'est la nature humaine, l'*énergie* c'est naître. Le caractère de chacun doit être logiquement bon ou mauvais ; mais ce n'est pas que la nature humaine contienne dès l'origine ces éléments bons ou mauvais qui coexistent et naissent en même temps. Il y a de bonnes et de mauvaises natures dès l'enfance, cela dépend du caractère. Être bon, c'est la nature humaine ; être mauvais l'est aussi ; Car naître, c'est la nature humaine. Quand on naît, on reste calme, on ne réfléchit pas ; *quand on réfléchit sur ce qu'est la nature humaine ; ce n'est plus la nature humaine* [1]. Quand on dit : « La nature humaine, » c'est plutôt la *continuation* de la nature humaine. Mencius a raison de dire que la nature humaine est bonne. Or, ce qu'on appelle la bonne *continuation* ressemble à l'eau qui coule vers l'endroit le plus bas. Les nombreux fleuves coulent : les uns atteignent la mer tout en restant limpides ; ceci ne nécessite pas l'intervention humaine ; d'autres, près de leur source, d'autres encore, très loin de leur source seulement, perdent leur limpidité. Parmi les eaux troublées, les unes le sont davantage, les autres moins. Les eaux limpides et troublées, quoique différentes, sont toujours les p.416 eaux. Aussi, l'homme doit clarifier l'eau troublée [2] celui qui travaille promptement, courageusement, clarifie plus tôt cette eau ; celui qui travaille lentement, la clarifie plus tardivement. Quand cette eau est clarifiée, elle redevient ce qu'elle était. (*Eul Tch'eng ts'iuen chou* .)

TCH'ENG HAO (Tch'eng Po-chouen [3]).

---

[1] Car la nature humaine, c'est l'action de naître ; quand on peut réfléchir, c'est-à-dire bien après la naissance, ce n'est plus la nature humaine.

[2] L'eau personnifie la nature humaine primitive.

[3] *Alias* Tch'eng Ming-tao : 1032-1085.

Le « t'ai ki », le « li » et le « ki ».

Le « t'ai ki [1] » n'est que le « li [2] ». (*Yu lei.*)

Le « t'ai ki » n'est que le « li » du ciel, de la terre et de toute chose. Au point de vue du ciel et de la terre, le ciel et la terre contiennent en eux le « t'ai ki » ; au point de vue de toute chose, toute chose contient en elle le « t'ai ki ». Avant la formation du ciel et de la terre existait déjà ce « li ». L'*activité* fait naître l'» élément masculin », c'est le « li » ; l'*immobilité* fait naître l'» élément féminin », c'est encore le « li ». (*Id.*)

Le « li » et le « k'i [3] » sont deux choses distinctes. Cependant, si on les recherche dans le corps de toute chose, ils s'entremêlent et demeurent indivisibles. Mais cela n'empêche pas qu'ils conservent chacun leur indépendance. Si on réfléchit au point de vue du « li », alors, avant l'existence de toute chose, existe déjà le « li » de toute chose, et, pourtant, ce « li » n'est réellement pas toute chose. (*Réponse à Lieou Chou-wen.*)

Le « li » et le « k'i » coexistent. Mais si on s'efforce de découvrir lequel des deux existait avant l'autre, on peut placer le « li » comme antérieur au « k'i ». Cependant, le « li » ne se sépare pas du « k'i ». S'il n'y avait pas ce « k'i », le « li » n'aurait pas son soutien auquel il s'accroche. (*Yu lei.*)

Dans l'espace entre le ciel et la terre, existent le « li » et le « k'i ». Le « li » est spirituel, immatériel, p.417 c'est l'origine de tout être vivant ; le « k'i » est réel, matériel, c'est l'instrument qui fait naître les êtres. Aussi, tout être vivant, y compris l'homme, possède nécessairement, d'abord ce « li », puis seulement la nature ; il doit avoir d'abord ce « k'i », puis seulement la forme corporelle. (*Réponse à Hwang Tao-fou.*)

La nature humaine.

Il y a la nature du ciel et de la terre et celle du tempérament (*humain*). La nature du ciel et de la terre, le mystère merveilleux et insondable du « t'ai ki », c'est l'origine unique de mille et mille choses différentes ; la nature du tempérament

[1] Cf. plus haut, Tcheou Touen-che : Le « t'ai ki » et la n. 2 de la p. 414.

[2] Li, *principe*.

[3] K'I, *énergie*.

est le résultat de la rencontre des deux énergies [1], elle sort de l'ori gine unique et varie à l'infini selon chaque personne. (*Sing li ta ts'iuen.*)

Lorsqu'on discerne la nature du ciel et de la terre, on base uniquement son point de vue sur le « li » ; lorsqu'on discerne celle du tempérament, on base son point de vue à la fois sur le « li » et sur le « k'i ». (*Id.*)

TCHOU HI (Tchou Yuan-houei [2]).

[1] Élément masculin et élément féminin.

[2] *Alias* Tchou Tchong-houei, ou Tchou Houei-ngan : 1130-1200.

L'Univers et moi.

En 1151 ap. J.-C., à l'âge de treize ans, Lou Siang-chan lut un jour un livre antique. Il s'arrêta sur l'explication des caractères *yu* (espace) et *tcheou* (temps), il dit tout de suite :

> « De fait, tout est infini ; l'homme, le ciel, la terre et toute chose sont dans l'infini. »

Il écrivit alors :

> Toute affaire de l'univers est notre propre affaire, toutes nos affaires sont celles de l'univers.

Il annota encore :

> L'univers n'est autre chose que mon *coeur*[1] ; mon p.418 *coeur* est l'univers. A la Mer Orientale naît un sage, son *coeur* et son « li[2] » doivent ressembler aux miens ; à la Mer Occidentale naît un sage, son *coeur* et son « li » doivent ressembler aux miens. Parti de ce principe, on peut remonter aux siècles les plus reculés ou descendre indéfiniment aux siècles futurs, les *coeurs* et les « li » de tous les sages anciens, présents ou futurs, doivent être identiques. (*Nien pou.*)

Le « li » et le *coeur*.

> Or, le *coeur* n'a pas de semblable, le « li » également : la convenance suprême doit être unique ainsi que la plus grande justice. Ainsi donc, on ne peut pas accepter d'avoir deux *coeurs* et deux « li »... Mencius dit encore ; « *Tao*, c'est pratiquer ou non le *jen*... » Le *jen,* est ce *coeur*, ce « li ». (Lettre à *Tseng Tche-tche.*)

LOU SIANG-CHAN (Lou Kieou-yuan[3]).

---

[1] Au sens très élargi du caractère : la faculté des facultés, principe de l'activité psychique.

[2] Cf. auteur précédent : *Le « t'ai ki », le « li » et le « k'i »* et la note 2 de la p. 414.

[3] 1139-1192.

La « connaissance intuitive ».

Savoir distinguer ce qui est bon et ce qui est mauvais, c'est la « connaissance intuitive [1] » (OEuvres complètes, III.)

Cette « connaissance intuitive » est notre professeur éclairé. (*Id*., id.)

.. Donc, seule la « connaissance intuitive » est capable de juger ce qui est bon et ce qui est mauvais. Se conduire selon cette « connaissance », c'est se con former au principe du ciel... (*Id.,* V.)

Tout le monde possède la « connaissance intuitive » et la « capacité intuitive [2] », les sages comme les intelligences inférieures. (*Id.*, II.)

A travers l'espace et le temps infinis, la « connaissance intuitive » ne varie pas dans le coeur humain. (*Id.,* id.)

WANG YANG-MING (Wang Po-ngan [3]).

[1] En chinois : *liang tche.*
[2] En chinois : *liang neng.*
[3] *Alias* Wang Cheou-jen :1472-1518.

La pratique avant tout.

... p.419 Moi, votre serviteur, je crois — me tromperais-je ? — qu'on ne peut pas enseigner la théorie de la nature humaine et du destin. Même si on l'enseigne, les autres ne vous écouteront pas. En admettant qu'on vous écoute, vous ne serez pas compris. Même si vous êtes compris, on ne pratiquera pas votre enseignement. Ce qu'on peut enseigner, faire écouter, comprendre et suivre, c'est l'*application* de ces théories. Exemple : l'enseignement du *Che* [1], du *Chou* [2] et des Six Arts [3]. Même pour ce dernier enseignement, faire asseoir les élèves en rond et discourir ne suffisent pas. Il faut que les élèves pratiquent ce que le professeur enseigne. Quand un élève rencontre une difficulté dans la pratique, il revient pour solliciter de vous un éclaircissement supplémentaire que vous lui accorderez. Car les résultats des cours professés sont limités, tandis que ceux de la pratique sont illimités !... (*OEuvres posthumes,* chap. *Ts'uen hio.*)

YEN YUAN (Yen Si-tchai [4]).

[1] Le *Che king,* livre des vers, voir partie *Poésie*, p. 92.

[2] Le *Chou king,* cf. *Introduction.*

[3] Cérémonie (rites), musique, art de tendre un arc, de conduire une voiture, calligraphie et calcul.

[4] *Alias* Yen Houen-jan :1635-1704.

CINQUIÈME PARTIE

L'HISTOIRE

p.420 Printemps et Automne et les commentaires [1].

Première année. Printemps. Première lune du Roi [2].
Troisième lune. Kong [3] et Yi-fou, de Tchou [4], conclurent une convention à Ki [5].
Eté. Cinquième lune. Le comte de Tcheng [6] vainquit Touan [7] à Yen [8]...

Remanié par K'ONG KIEOU (Confucius).

Commentaire I

Première année. Printemps. Première lune (*du règne*) du roi des Tcheou. On ne note pas l'avènement au trône (*de Yin kong*) parce que ce dernier n'était qu'un régent. — Troisième lune. Kong et Yi-fou, de Tcheou, conclurent une convention à Ki : le maître de Tchou s'appelait Ko, il n'était pas encore reconnu officiellement par le roi comme prince feudataire, aussi on ne mentionne pas son titre ; on l'appelait toutefois par son nom d'honneur [9] Yi-fou ; c'était pour apprécier ce p.421 personnage. (*Yin*) kong, en sa qualité de régent, désirait créer de bonnes relations avec le royaume de Tchou ; aussi, il conclut une convention à Ki.

Eté. Quatrième lune. Pi Po [10] dirigea des opérations militaires et occupa Lang [11] : ce n'était pas sur l'ordre de Kong, aussi on ne le mentionne pas.

---

[1] [css : cf. *Tso chouan et Tchouen ts'ieou*]
[2] C'est en 722 av. J.-C. Première année du règne de Yin kong (tué par son frère en 712), du Royaume Lou (dans le Chan-tong). Le « Roi » est P'ing wang (règne : 770-720), des Tcheou, considéré comme le souverain de tous les autres rois, ducs, etc., de l'époque.
[3] Yin kong de Lou.
[4] Royaume ; aujourd'hui Tcheou-hien, du Chan-tong.
[5] *Alias* Kou-ki, à l'est de Sseu-chouei actuel, du Chan-tong.
[6] Royaume ; capitale à Sin-tcheng actuel du Ho-non. Ici, il s'agit de Tchouang kong (règne : 757-702) de Tcheng.
[7] Frère de Tchouang kong.
[8] Aujourd'hui, Yen-ling, du Ho-nan.
[9] Les Chinois ont souvent plusieurs petits noms, entre autres : celui pour les parents est le *nom de lait ;* celui pour l'école, le *nom d'école ;* celui pour la société, le *post-nom noble (hao),* qu'on prononce en marque de déférence.
[10] Ministre du Royaume de Lou.
[11] Aujourd'hui Yu-tai, du Chan-tong.

Autrefois, Wou-kong [1], de Tcheng, épousa Wou Kiang, du royaume Chen [2]. Wou Kiang mit au monde successivement Tchouang kong et Kong chou [3] Touan ; Tchouang kong naquit pendant un sommeil de (Wou) Kiang ; cette naissance surprit (Wou) Kiang, qui, pour cette raison, n'aimait pas Tchouang kong et préférait Kong chou Touan. Elle voulait couronner Kong chou Touan et exprima son intention à Wou kong. Wou kong ne promit rien. Quand Tchouang kong monta sur le trône, elle lui demanda la ville Tche pour Kong chou Touan. Kong répondit :

— Tche est une ville d'accès difficile... Je suivrais vos ordres si vous me demandiez d'autres villes.

Elle sollicita la ville King. Kong plaça Kong chou Touan à King et le nomma *Oncle suprême de la ville King*. Tsi Tchong [4] objecta :

— Lorsque la cité d'un fief dépasse cent *faisans* [5], c'est un danger pour le royaume [6]. Selon les règles des rois anciens : le grand fief ne doit pas dépasser le tiers du royaume ; le fief moyen, le cinquième ; le petit, le neuvième. Or, le fief de Kin, n'est pas conforme à ces règles, vous courez des risques.

Kong répondit :

— Kiang désire qu'il en soit ainsi, comment éviterais-je ces risques ?

— Mais, Kiang est insatiable. Mieux vaudrait faire quelque chose maintenant que plus p.422 tard. Ne laissez pas prospérer les herbes et ne les laissez pas tout envahir ; une fois prospères et envahissant tout, les herbes sont difficiles à faucher. Déjà, il est difficile de faucher les herbes envahissantes, combien il sera plus difficile de résoudre le cas de votre estimé frère !

Kong dit :

— S'il commet beaucoup d'actes contre le devoir et la justice, il fléchira tout seul. Attendez donc.

---

[1] Règne : 825-816.

[2] Aujourd'hui Nan-yang, du Ho-nan.

[3] *Kong*, royaume, aujourd'hui Houei-hien, du Ho-nan ; *chou, oncle* : parce que Touan se réfugia dans le royaume de Kong, on l'appela l' *Oncle de Kong* (Kong chou).

[4] Ministre de Tcheng.

[5] Mesure chinoise ; soit à peu après chaque *faisan* 10 mètres 69 de longueur (sous réserve).

[6] Il s'agit des royaumes des princes feudataires.

Peu après (*cette conversation*), l'*Oncle suprême* ordonna de placer les villes frontières de l'ouest et du nord sous le contrôle du gouvernement royal et sous le sien propre. Le prince Lu remarqua :

— Une nation ne doit pas avoir deux souverains. Que décidez-vous pour celle affaire ? Si vous vouliez céder le trône à l'*Oncle suprême,* moi, votre serviteur, je le servirais ; sinon, alors, supprimez-le. Ne le laissez pas troubler le coeur du peuple !

Kong dit :

— Inutile d'agir. Le malheur l'attein dra tout seul.

Puis, l'*Oncle suprême* prit ces villes pour lui et étendit son fief jusqu'à Lin -yen [1]. Tseu Fong [2] conseilla :

— Cette fois-ci, on peut agir. Devenu puissant, il attirera de son côté tout le monde.

Kong dit :

— Il n'est ni fidèle envers so n souverain, ni convenable envers son frère [3] ; quoique puissant, il sera perdu.

Finalement, l'*Oncle suprême* renforça sa cité, rassembla ses hommes, prépara des munitions et les voitures et les chevaux pour attaquer le royaume Tcheng. Même, Madame [4] avait le dessein d'ouvrir les portes de la muraille métropolitaine à son fils. Kong apprit la date du mouvement et dit :

— On peut agir.

Il ordonna que Tseu Fong, avec deux cents *voitures* [5], attaquât la cité de King. Celle-ci se révolta contre l'*Oncle suprême* Touan. Touan s'enfuit à Yen ; Kong le poursuivit à Yen. A la cinquième lune, p.423 l'*Oncle suprême* se réfugia dans le royaume de Kong.

Le livre dit : « Le comte de Tcheng vainquit Touan à Yen. » Touan manqua à ses devoirs de frère cadet, aussi on ne note pas qu'il était frère de Tchouang kong ; les deux frères ressemblaient à deux souverains ennemis, aussi on emploie le verbe *vaincre ;* on écrit : le comte de Tcheng, c'est une tournure ironique pour indiquer, que celui-ci n'instruisit pas

[1] Au nord de Yen-tsin actuel, du Ho-nan.

[2] *Alias* le prince Lu ; voir p. 421, n. 6.

[3] Il ne faut pas oublier que Tchouang kong est à la fois le souverain et le frère aîné de Touan.

[4] C'est Wou Kiang.

[5] Division militaire ; chaque équipe de *voiture* contenait soixante-quinze soldats.

bien son frère : tout cela est appelé les annales de Tcheng. Si on ne relate pas la fuite en dehors du royaume, de Touan, c'est parce qu'il est difficile d'en parler [1]...

TSOUO K'IEOU-MING [2].

Commentaire II

« Première année. Printemps. Première lune du roi. » Même s'il n'y a pas d'événement à noter, il faut mentionner la première lune, c'est une façon de marquer du respect à l'égard du début d'un règne. Pourquoi ne pas dire l'avènement au trône ? C'est pour parachever l'idée de (*Yin*) kong. Comment la parachève-t-on ? C'est pour exprimer que celui-là ne veut pas être souverain et se contente du titre de marquis. Pourquoi ne veut-il pas être souverain et se contente-t-il du titre de marquis ? Il a l'intention de céder plus tard le trône à Houan (*kong*) [3]. Doit-il ou non céder le trône à Houan ? Le livre *Printemps et Automne* célèbre la bonne intention d'autrui et non la mauvaise. Cependant, le geste de Yin n'est pas juste, pourquoi le célèbre-t-on ? C'est pour mépriser Houan. Pourquoi méprise-t-on Houan ? Parce qu'au moment où Yin allait céder le trône, Houan le tua [4] ; donc, Houan est mauvais. Houan est p.424 homicide tandis que Yin veut céder, donc Yin est bon. Bien qu'il soit bon, Yin ne doit pas céder, pourquoi ? Le *Printemps et Automne* ennoblit la justice et n'apprécie pas la bienveillance (*mesquine*) ; il prêche le *tao* droit et non les voies obliques. Un fils qui remplit ses devoirs doit célébrer les beaux gestes ou intentions de son père et non le mauvais côté. Le souverain défunt [5] a voulu d'abord mettre sur le trône Houan, c'est le contraire de la droiture et de la justice, puis, en combattant son désir injuste, il a donné le trône à Yin. Puisque Yin comprend bien l'idée de son père, il veut toutefois céder sa place à Houan, c'est parachever la mauvaise action de son père..

KOU-LIANG TCH'E (Kou-liang Yuan-che [6]).

---

[1] Au fond, Tchouang kong veut tuer Touan : Confucius, par je ne sais quel scrupule, ne l'expose pas, il néglige même de mentionner cette fuite.

[2] Historiographe (*t'ai-che*) de Lou, contemporain de Confucius (?). M. Wei Tsiu-hien croit que c'est Pou Tseu-ya, élève de Confucius, qui a écrit ces commentaires (cf. *Études sur l'histoire ancienne*, ou *Kou che yen kieou*, étude II).

[3] Règne : 711-694.

[4] Houan kong est le frère cadet de Yin kong, mais ils ne sont pas nés d'une même mère ; cf. K'ong Kieou : *Printemps et Automne*, p. 420, note 1.

[5] Houei kong, règne 768-723.

[6] Très probablement professeur de Siun Houang (voir ce nom, partie *Philosophie,* p. 392).

Commentaire III

Première année. Printemps. Première lune du Roi... Pourquoi dire première lune du Roi ? C'est pour respecter le commencement d'un règne. Pourquoi ne dit-on pas le début de (*Yin*) kong ? C'est pour parachever l'intention de Kong. Kong veut améliorer la situation du royaume et rendre celui-ci, une fois amélioré, à Houan (*kong*). Pourquoi rendre le royaume à Houan ? Parce que Houan, quoique jeune, est noble, et que Yin, quoique plus âgé, est humble. Cependant, cette différence de noblesse est minime [1] et le peuple l'ignore. Yin, une fois grand, se conduit d'une façon parfaite ; les ministres le dirigent jusqu'à ce qu'il monte sur le trône. En cédant le trône à son frère, Yin aurait ignoré si Houan serait arrivé à être couronné et, en admettant qu'il soit couronné, si les ministres l'auraient soutenu. Aussi, Yin accepta le p.425 couronnement dans l'intérêt de Houan. Plus âgé et d'une conduite irréprochable, pourquoi Yin n'a-t-il pas été couronné ? Parce que pour choisir un héritier du trône parmi les enfants de la première reine légitime, on suit le droit d'aînesse, et que pour choisir un héritier du trône parmi les enfants des concubines royales, on arrête son choix sur le plus noble d'entre eux. Pourquoi Houan est-il noble ? Parce que sa mère est noble [2]. Pourquoi le fils d'une mère est-il lui-même noble ? Parce que le fils devient noble à cause (*du rang*) de sa mère et que la mère devient noble à cause de son fils.

Attribué à KONG-YANG KAO [3].

---

[1] Yin kong est né d'une concubine et Houan kong d'une *seconde* femme légitime de Houei kong : aussi le deuxième fils est plus noble que son frère aîné ; cependant la mère de Houan kong succédait à la première femme légitime défunte, sa noblesse était moindre que celle de la première : aussi la différence de la noblesse entre son fils et son beau-fils était minime.

[2] Elle s'appelait Tseu Cheng, princesse du royaume de Song (aujourd'hui Chang-k'ieou, du Ho-nan) ; cf. note précédente

[3] Il vécut aux environs de 221 av. J.-C. ; ces commentaires sont écrits — selon les idées de Kong-yang Kao naturellement — par Kong-yang Cheou, son descendant, sous le règne de King ti, 156-141, des Han.

Premier Empereur des Ts'in.

Ts'in Che Houang ti, Premier Empereur des Ts'in, naquit à la fin de 260 av. J. -C. Il était fils de Tchouang siang wang, des Ts'in. Couronné en 246, le jeune empereur énergique anéantit successivement les autres royaumes féodaux et unifia, pour la première fois dans l'histoire chinoise, la Chine, en 221. Il mourut en 210.

... [1] Pour la première fois, les Ts'in unifient l'univers. (*Le souverain*) ordonne au ministre d'État, aux censeurs, de délibérer sur la question suivante :

— ... Moi*, homme sans grande vertu* [2] et de corps insignifiant, je lève des armées pour punir les despotes, les fauteurs de désordre ; grâce à la protection spirituelle du temple des ancêtres, les six rois [3] expient leurs crimes. Aujourd'hui, la paix revient grandement dans l'univers ; si je ne change pas le nom du trône, p.426 cela ne suffira pas à célébrer mes exploits et à les montrer à la postérité. Vous autres, discutez sur le nom du souverain.

Le Ministre d'État (*Wang*) Wouan, le censeur ta fou (*Fong*) Kie, l'officier militaire de la Cour (*Li*) Sseu, etc., disent tous :

— Autrefois, les cinq empereurs [4] avaient chacun un territoire de mille li ; les gens de *heou fou*, de *yi fou* [5] et les princes feudataires tantôt vinrent saluer le souverain, tantôt ne vinrent pas : le Fils du Ciel n'arrivait pas à les gouverner. Maintenant, vous, *en face de qui on s'arrête devant les perrons* [6], vous avez soulevé les armes de justice, vous avez balayé le reste des bandits, vous avez conquis l'univers, et tout le territoire encerclé par les mers est divisé en préfectures (*kiun*) et sous-préfectures (*hien*) *;* le commandement et la loi deviennent uniques pour tout le monde. Jamais n'a existé cet

---

[1] [css : *Mémoires historiques*, t. II, p.123]

[2] Nous traduisons ici le sens du terme chinois : *koua jen*, terme que les rois employaient par modestie pour se désigner eux-mêmes.

[3] Les royaumes de Han, Wei, Tch'ou, Tchao, Yen et Ts'i furent successivement anéantis par les Ts'in en 230, 225, 223, 222, 222 et 221.

[4] Ce sont : Houang ti (début de son règne : 2697 av. J.-C.) ; Tchouan hiu (début de son règne : 2513 av. J.-C.), Ti K'ou (début de son règne 2435 av J.-C.), Yao (début de son règne : 2357 av. J.-C.) et Chouen (début de son règne : 2255 av. J.-C.), considérés comme cinq souverains parfaits.

[5] On divisait en des zones de cinq cents li chacune les terres en dehors d'un royaume proprement dit, on appelait ces zones, les *fou* ; il y avait en tout cinq *fou* différents, dont les *heou fou* et les *yi fou*.

[6] Nous traduisons ici le sens du terme chinois : *pi hia*, terme de déférence pour désigner le roi.

état de choses depuis la plus haute antiquité ; les cinq empereurs ne sont pas comparables à vous. Nous, vos serviteurs, nous avons respectueusement délibéré avec les docteurs ; nous disons qu'aux temps antiques, il y avait le T'ien houang[1], le Ti houang [2] et le T'ai houang [3] ; le T'ai houang était le plus noble. Nous, vos serviteurs, en risquant la condamnation à mort, nous offrons au roi le nom vénérable de T'ai houang. Que vos décrets soient appelés *tche,* et vos ordres, *tchao.* Quand le Fils du Ciel parlera de lui-même, il se désignera par le terme *tchen* [4]. »

p.427 Le roi dit :

— Otez le caractère *T'ai*, mais ajoutez *ti* pour prendre l'appellation des anciens empereurs : mon nom du trône sera *Houang ti* [5]. Le reste sera fait selon la délibération. »

Le roi décrète : « Qu'il en soit ainsi. »...

Il décrète encore : « *Tchen*, ai entendu que, dans la haute antiquité, les rois avaient des noms du trône, mais on ne leur donnait pas des noms posthumes ; dans l'antiquité moyenne, on avait un nom du trône, puis, après la mort d'un souverain, selon ce qu'il avait fait, on attribuait au défunt un nom post hume [6]. Dans ce dernier cas, c'est alors qu'un fils ou les ministres critiquaient un père ou leur souverain, ceci ne signifiait pas grand'chose. *Tchen,* ne le veux pas ; désormais, je supprime à l'avance les noms posthumes. *Tchen,* suis le Premier Empereur. Mes descendants, successeurs du trône, seront appelés selon l'ordre du règne : Second Empereur, Troisième Empereur et ainsi de suite jusqu'au Millième, Dix Millième, jusqu'à l'infini. »... (*Mémoires historiques,* liv. 6.)

SSEU-MA TS'IEN (Sseu-ma Tseu-tch'ang [7].)

---

[1] Empereur du Ciel

[2] Empereur de la Terre.

[3] Très vraisemblablement, l'Empereur des Hommes.

[4] Le terme *tchen* signifie simplement *moi ;* avant le Premier Empereur, tout le monde pouvait l'employer, mais à partir du Premier Empereur, seul le souverain eut le droit de l'employer.

[5] Les anciens souverains s'appelaient soit *houang* (comme Tien houang, etc.), soit *ti* (comme Houang ti, etc.) ; les deux termes signifient d'ailleurs *empereur.* Le Premier Empereur se jugeait égal à la lois aux trois Houang (voir p. 426, n. 4, 5, 6) et aux cinq Ti (même page, n. 1.), aussi prit-il le nom de *Houang ti*.

[6] Le nom posthume fut créé par Tcheou kong Tan, régent pendant les années 1115-1109 de Tch'eng wang, des Tcheou.

[7] 145-86.

Ho Kouang détrône le prince Tch'ang-yi.

Ho Kouang (mort en 68 av. J.-C.) était généralissime et régent de Tchao ti, des Han. A la mort de ce dernier, en 74 av. J.-C. il couronna le prince Tch'an-yi. Mais le prince Tch'ang-yi, débauché, se montra indigne de sa charge. Ho Kouang le détrôna et le remplaça par Siuen ti (règne : 73-49).

... Kouang introduit (*T'ien*) Yen-nien [1] dans l'intérieur du palais pour qu'il y travaille. Puis, il confère avec le général *k'iu k'i* Tchang Ngan-che. Alors p.428 seulement, il rassemble les ministres d'État, censeurs, princes feudataires jouissant du traitement de préfet, *ta fou* et docteurs dans le palais Wei-yang pour délibérer. Kouang dit :

— La conduite du prince Tch'ang-yi est confuse, inintelligible, je redoute qu'elle ne cause des dangers à l'Empire : qu'en dites-vous ?

Tous les ministres, effrayés, pâles, poussent des « wei, wei », sans oser prononcer un seul mot. T'ien Yen-nien quitte la table, s'avance vers le milieu de la salle, tient son épée en garde et dit (*à Ho Kouang*) :

— L'Empereur défunt [2] vous a confié, mon général, le jeune souverain [3], il vous a confié ainsi l'Empire, parce que vous, fidèle et vertueux, êtes capable de protéger la famille Lieou [4]. Or, aujourd'hui, les fonctionnaires [5] s'agitent comme l'eau bouillante dans une marmite, l'Empire est menacé. De plus, les noms posthumes des souverains des Han renferment souvent le caractère *hiao* [6], car, par là, on espère qu'en possédant l'Empire, on peut toujours apporter des offrandes au temple ancestral. Maintenant, la famille des Han interrompt les offrandes aux ancêtres ; même si vous, mon général, mourez pour la cause de l'Empire, aurez-vous la face et les yeux d'oser vous présenter devant l'Empereur défunt dans l'autre monde ? La délibération d'aujourd'hui ne doit même pas attendre qu'on tourne le talon. Je vous prie de me permettre de décapiter avec mon épée ceux des ministres présents qui hésiteraient à dire : « Oui. »

---

[1] Il est du même avis que Ho Kouang.

[2] Wou ti (mort en 87 av. J.-C.).

[3] Tchao ti monta sur le trône à l'âge de neuf ans (86 av. J.-C.).

[4] Le nom de la famille des Han.

[5] Les partisans du prince Tch'ang-yi.

[6] *Piété filiale*.

Kouang s'excuse :

— Vos reproches sont justes. Si l'univers est troublé, c'est par ma faute.

Alors, les ministres conseillers se prosternent et disent :

— La vie des milliers et des milliers de sujets dépend de vous ; nous obéissons aux ordres du généralissime.

Kouang conduit immédiatement devant l'Impératrice mère les ministres, qui exposent à cette dernière les raisons pour lesquelles le prince Tch'ang-yi est indigne d'assurer les offrandes au temple ancestral.

p.429 L'Impératrice mère se rend au palais Wei-yang et ordonne qu'on garde les portes de la cité interdite et qu'on ne laisse pas pénétrer les fonctionnaires partisans du prince Tch'ang-yi. Le prince vient saluer l'Impératrice mère... Les bâcles à la main, les gardiens et les eunuques attendent son arrivée. Quand le prince franchit le seuil, on ferme tout de suite toutes les portes, aussi les partisans du prince ne peuvent pas entrer.

— Pourquoi ?, interroge le prince.

Kouang s'agenouille et répond :

— Nous avons reçu l'ordre de l'Impératrice mère de ne pas laisser entrer les fonctionnaires de Tch'ang-yi.

Le prince dit :

— Doucement, que vous me faites peur !

Kouang ordonne qu'on chasse les fonctionnaires de Tch'ang-yi jusqu'à la porte du Cheval d'Or. Là, le général *kiu k'i* (*Tchang*) Ngan-che, en dirigeant les soldats de la garde impériale, la Forêt des Plumes, capture plus de deux cents personnes et les envoie à la cour pour être constituées prisonnières. (*Kouang*) ordonne que les fonctionnaires de feu Tchao ti servent le prince et que les personnes de l'entourage du prince le surveillent avec vigilance pour qu'il ne se suicide pas...

Un moment après, l'appel écrit de l'Impératrice mère arrive. Alors, le prince commence à avoir peur et dit :

— Pour quelle faute suis-je appelé de la sorte ?

L'Impératrice mère, revêtue de la robe de grande circonstance, s'assied sous une tente militaire. Plusieurs centaines de serviteurs armés se tiennent à l'entrée de la tente ; les soldats

de la Garde, la lance à la main, restent au pied des perrons. L'Impératrice mère ordonne que le prince s'avance sous la tente, se prosterne et écoute le décret :

« Kouang et d'autres ministres, soussignés, exposent : voici vingt-sept jours depuis qu'il a reçu le sceau impérial, que le prince se conduit comme un débauché déraisonnable, se laissant facilement séduire, manquant aux rites et aux devoirs du souverain ; il trouble les règles de la dynastie des Han. Moi, serviteur Tch'ang et les soussignés, avons conseillé plusieurs fois, mais p.430 vainement, au prince de changer de conduite. Son inconduite s'accentue de jour en jour. Nous redoutons de grands dangers pour l'Empire et tout l'univers s'en inquiète. Moi, serviteur Tch'ang, et les soussignés, avons discuté avec les docteurs, nous disons tous :

« L'Empereur suprême qui a créé l'Empire, c'était T'ai tsou, des Han ; l'Empereur Hiao Wen, à la fois charitable et économe, c'était T'ai tsong. Maintenant, Sa Majesté monte sur le trône après l'Empereur Hiao Tchao, elle se conduit en débauché et contre la raison... Elle est indigne d'assurer la charge confiée par le ciel et de servir le temple ancestral et le peuple : elle doit être détrônée... »

L'Impératrice mère décrète : « Qu'il en soit ainsi. »

Kouang, ordonne au prince de se lever et de se prosterner de nouveau pour accepter le décret. Le prince proteste :

— J'ai entendu dire que le Fils du Ciel a sept ministres-conseillers ; même s'il se conduit mal, il ne perd pas le trône.

Kouang dit :

— Le décret de l'Impératrice mère vous détrône, vous prétendez être encore le Fils du Ciel !

Il s'avance, prend la main de Tch'ang-yi, puis, dénoue les cordons au bout desquels est suspendu le sceau impérial et remet le sceau à l'Impératrice mère. Il soutient le prince et descend les perrons avec lui ... (*Livre des Han Antérieurs.*)

PAN KOU (Pan Meng-kien [1]).

[1] 32-02.

La mort de Tchouang tsong, des T'ang.

Tchouang tsong aimait non seulement les acteurs de différentes sortes, mais encore lui-même connaissait la musique... Son petit nom était (*Li*) Ya-tseu... Il prit en outre un nom de théâtre : Li Tien-hia [1]. Quand il devint empereur [2], il se mêla encore aux acteurs et jouait des rôles dans la cour. Dès lors les acteurs s'emparèrent du pouvoir, ce qui causa la mort de Tchouang tsong ...

p.431 Mais parmi les acteurs de l'époque... ceux qui troublèrent le gouvernement s'appelaient King T'sin, Che Nien-k'iong et Kouo Men-kao... Kouo Men-kao s'appelait Kouo Ts'ong-k'ien, Men-kao était son petit nom de théâtre. Bien qu'acteur, il avait à son actif bien des exploits guerriers, aussi fut-il nommé commandant de la cavalerie de la Garde. Cette Garde était une division de confiance auprès du souverain... Or, à ce moment, un cavalier de cette Garde, Wang Wen, tenta de se mutiner alors qu'il était en service, la nuit, dans le palais interdit. Son projet fut découvert et il fut condamné à mort. Tchouang tsong dit en plaisantant devant Ts'ong-k'ien :

— Tu étais partisan de Ts'uen-yi [3]... donc, contre moi ; de plus, tu as poussé Wang Men à se mutiner : que penses-tu faire au fond ?

Ts'ong k'ien eut peur, se retira et engagea (*ses soldats à se révolter*)... A la même époque, Li Sseu-yuan se révolta et menaça la capitale. Tchouang tsong voulut se réfugier vers l'est, à Pien-tcheou (*du Ho-nan*), mais Li Sseu-yuan y pénétra avant lui. Tchouang tsong... ne put plus continuer sa retraite et retourna dans la capitale... A la quatrième lune... Tchong tsong rassembla tous les ministres dans le palais Tchong-hiu ; la délibération avec les ministres d'État dura plusieurs heures... Tchouang tsong alla manger dans le palais intérieur. Ts'ong-k'ien, arme découverte, arc tendu, monta à cheval, quitta rapidement son quartier général et attaqua la porte Hing-kiao (*de la muraille, de la cité interdite*). Son armée et celle aux Cuirasses Jaunes, la Garde, se battirent à coups de flèches. Ayant appris l'événement, Tchouang tsong dirigea en

[1] Son vrai nom : Li Ts'uen-hiu ; T'ien-hia signifie *univers*. Les T'ang d'ici sont les T'ang *Postérieurs*.

[2] En 923 ap. J.-C.

[3] Frère cadet du souverain, condamné à mort sur un simple soupçon de révolte.

personne les soldats de garde des princes royaux contre les rebelles, qu'il refoula en dehors de la porte... Or, ayant réussi à monter au-dessus de la muraille et à pénétrer dans un pavillon de celle-ci, un soldat rebelle visa le souverain avec son arc. Blessé grièvement, le souverain p.432 tomba dans le couloir du palais Kiang-siao. Alors, l'impératrice, les princes royaux, etc., s'enfuirent. A midi, l'empereur expira. Un ami de théâtre, charitable, rassembla les instruments de musique à côté du cadavre et brûla le tout... (*Nouvelle Histoire des Cinq Dynasties*, liv. 37.)

NGEOU-YANG SIEOU [1].

[1] Voir ce nom, partie *Poésie*, p. 198.

Nom du document : snh_litt_pdf.doc
Dossier : C:\CSS\ChineWord051204
Modèle : C:\WINDOWS\Application Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : Anthologie de la littérature chinoise
Sujet : série Chine
Auteur : Sung-nien Hsu
Mots clés : littérature chinoise, poésie chinoise, théatre chinois, , philosophie chinoise, anthologie littéraire chinoise, che king, Li sao, Li Po, Tou Fou, Roman des Trois Royaumes, Au bord du Lac
Commentaires : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/
Date de création : 29/08/05 15:00
N° de révision : 7
Dernier enregistr. le : 29/08/05 18:08
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant
Temps total d' édition : 20 Minutes
Dernière impression sur : 29/08/05 18:08
Tel qu' à la dernière impression
Nombre de pages : 526
Nombre de mots : 115 860 (approx.)
Nombre de caractères : 660 404 (approx.)